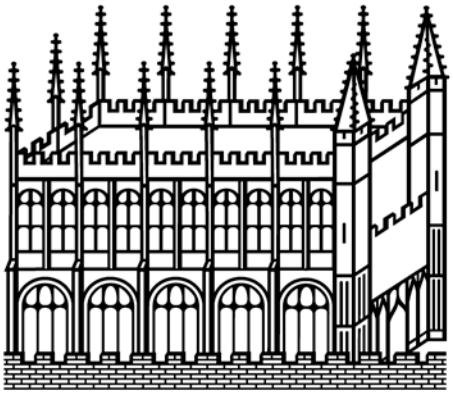

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

H. H. . . II . . . 4.

D. . . 2 . . 14 . . . Draw.

UNS 158 a . 24

# HISTOIRE
## DE
# L'ESPRIT HUMAIN
## OU
## MEMOIRES
## SECRETS ET UNIVERSELS
### DE LA
## REPUBLIQUE DES LETTRES

PAR

M. JEAN BAPT. DE BOYER MARQUIS D'ARGENS,

CHAMBELAN DE S. MAJ. LE ROI DE PRUSSE
DIRECTEUR DE LA CLASSE DE BELLES-LETTRES
DANS L'ACADEMIE ROIALE DES SCIENCES
DE BERLIN.

TOME VIII.

A BERLIN,
CHEZ HAUDE ET SPENER
1767.

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
9 NOV 1950

# MÉMOIRES SECRETS ET UNIVERSELS DE LA REPUBLIQUE DES LETTRES.

# *LETTRE VINGT ET UNIEME*
## *SUR*
## *LES POETES GRECS.*

### §. I.

### HOMERE.

MONSIEUR,

On ne ſait pas, où nacquit Homére, ſept villes ſe ſont diſputé l'honneur d'avoir produit ce grand homme. Ciceron parle de cette diſpute, dans l'oraiſon pour le Poëte Archias [1]. Les Colophoniens, *dit-il*, veulent, „qu'Homére ait été leur ci„toyen, ceux de Salamine & de Chio pré„ten-

[1] *Homerum Colophonii civem eſſe dicunt ſuum, Chii ſuum eſſe venditant, Salaminii repetunt, Smyrnæi verò ſuum eſſe confirmant; itaque etiam delubrum ejus in oppido dedicaverunt; permulti alii præterea pugnant inter ſe, atque contendunt.* Cicer. Orat. pro Archia poëta. Art. 19.

„tendent la même choſe, ceux de Smyrne „proteſtent qu'il leur appartient, & lui ont „même, pour cela, dedié un temple dans „leur Ville; une ſi noble conteſtation eſt en„core celle de divers peuples, & de diverſes „autres Cités". Le tems de la naiſſance d'Homére eſt auſſi incertain, que le lieu où il vecut; pluſieurs modernes ont penſé, qu'Homére vivoit du temps de Pythagore, ſous le regne de Servius Tullius, ſixiéme Roi

2 Nous avons une ſeconde vie d'Homére, que quelques ſavans attribuent à Plutarque, & d'autres à Denis d'Halicarnaſſe: il me paroît que ces derniers ſont fondés dans leur ſentiment, car il y a une autre vie d'Homére, qu'on place ordinairement à la tête de ſes ouvrages, qui a été écrite par Plutarque: or quelle apparence y-a-t-il, que cet hiſtorien ait écrit deux vies différentes d'Homére? D'ailleurs le ſtile de l'ouvrage dont nous parlons, ne reſſemble point du tout à celui de Plutarque, au lieu qu'il a une très grande conformité avec celui de Denis d'Halicarnaſſe. Le ſavant Thomas Gale Anglois, qui a fait imprimer cette vie d'Homére, parmi les opuſcules mythologiques, phyſiques & moraux, qu'il a fait publier, a fort bien diſcuté cette matiére. *Scriptor ille de vita Homeri, quem hic recudi fecimus, ſolet præmitti melioribus & antiquioribus Homeri editionibus; ſolet autem cum alia vita Homeri conjungi, quam Plutarchus concinnavit; ſolet denique vita Plutarcho quoque attribui. Ego autem vitam hanc Plutarcho omnino*

Roi des Romains; beaucoup d'auteurs anciens & modernes ont crû qu'il étoit né dans le tems que la Ville de Smyrne fut bâtie par les Eoliens, savoir dix-huit ans après la fondation de la Ville de Cumes, & cent soixante huit depuis la prise de Troie. C'est là le sentiment de l'auteur qui a écrit la vie d'Homére que nous avons aujourd'hui [2]. Cette vie est véritablement très-ancienne: mais elle n'a point été écrite par Hero-

*abjudico. Et primò quidem ſtilus ſcriptoris ejus, qui hanc vitam conſcripſit, longiſſimè diſcrepat à Plutarchi dictione & compoſitione. Plutarchus ubique difficilis, retruſus, confertus, & confragoſus ; omnia hic aperta, obvia, facilia. Deinde quis affirmabit, Plutarchum unius Homeri vitas duas edidiſſe ? imo prior illa vita a Plutarcho ſcripta, poſt hanc compoſita eſt. Nam ibi omnia breviter, quæ hic planius poſitis auctoritatibus explicantur. Adhuc manifeſtum eſt, vitam hanc eſſe aliam a priori; ſi quis ad prima verba attendat, Ὁμήρου τὸν ποιητὴν, &c. Accedat his, quod hujus libelli ſcriptor, p. 265. dicit, ſe egiſſe de tropis & ſchematibus, ἐν τῇ τεχνολογίᾳ. Plutarchum autem in eo ſcribendi genere fuiſſe verſatum, non memini, me usquam legere. Quid quod Plutarchus libro de audiendis poëtis dictum illud Simonidis de Poëſi & pictura aliter exprimat, quam noſter; imo in toto illo de audiendis poëtis libro nihil habet Plutarchus huic noſtro ſimile, aut in dictionibus aut in ſententiis. Ut igitur paucis abſolvam, equidem exiſtimo ſeniorem Dionyſium Halicarnaſſeum hujus aurei libri auc-*

Herodote, ſous le nom duquel elle a parû & paroit encore. Comment Herodote pourroit-il être l'auteur de cette vie, où il eſt dit, qu'Homére naquit cent ſoixante huit ans après le ſiége de Troie, tandis qu'Herodote dit expreſſément, dans le ſecond livre de ſon Hiſtoire 3, qu'Homére n'avoit vécu que quatre cents ans avant lui, & par conſéquent, qu'il étoit né trois cents quarante ans après la priſe de Troie; car Herodote vivoit ſept cents quarante ans après cette expédition. Ce ſentiment d'Herodote augmente l'incertitude ſur le lieu & ſur le temps de la naiſſance d'Homére, & rend ſuſpectes de fauſſeté toutes les particularités qu'on débite

*torem fuiſſe. Certe ea quæ Plutarcho hunc librum auferunt, Dionyſio venditant. Character dictionis plane geminus eſt biographo & Halicarnaſſeo.* Thom. Gale in præf. Opuſc. Mythol. Phyſ. & Ethic. græcè & latinè, p. 12.

3 „Heſiode & Homére, que je ne penſe pas avoir été „plus de quatre cents ans avant moi, ſont ceux qui ont „enſeigné aux Grecs la naiſſance & l'origine des Dieux, „qui leur ont donné des noms, aſſigné des honneurs, „attribué des fonctions, & qui enfin les ont revétus de „leur forme. Pour les autres poëtes, qu'on dit être plus „anciens que ceux là, j'eſtime qu'ils ne ſont venus „que depuis eux. Veritablement les prêtres de Dodone „diſent, que les Grecs tiennent des Pelasgiens les noms

débite ſur les actions de ce poëte dans ſa vie, qui eſt, comme je l'ai dit, fauſſement attribuée à Herodote.

Je crois que ce qui eſt inconteſtable, & reçu généralement de tous les auteurs anciens, peut ſe réduire, à ſavoir qu'Homére s'appeloit de ſon nom Meleſigene 4, qu'il prit celui d'Homére, lorsqu'il fut devenu aveugle: qu'il étoit pauvre, & que quoiqu'il fût conſideré pendant ſa vie par ſon génie, il reſta toujours dans l'indigence, tout ce qu'il put acquérir, ſuffiſant à peine à ſon entretien. Ciceron, dans ſon Traité de la Vieilleſſe, dit, que ce Poëte mourut fort âgé

„des Dieux; & ce que je dis d'Homére & d'Heſiode „eſt de moi". *Herodot. Hiſt. Lib.* 2. Je me ſers de la traduction de du Ryer.

4 Les uns ont donné à Homére un ſimple mortel pour Pere, les autres ont voulu le faire naître d'un demi-Dieu: ils ont dit, qu'il étoit fils du fleuve Melete; c'eſt ce que nous apprend l'auteur de la vie de ce poëte, que nous attribuons à Denis d'Halicarnaſſe: *υἱὸς δὲ ὑπ' ἐνίων λέγεται Μαίονος καὶ κριθηίδος ὑπὸ δὲ τινῶν Μελήτος τοῦ ποταμοῦ.* *Cæterum ab aliis filius Mæonis & Critheidis nuncupatur, ab aliis vero Meletis fluvii.* Homer. vita in opuſc. Mytholog. Phyſ. p. 283.

agé [5], & qu'il travailla toûjours malgré les incommodités de la Vieilleſſe. On prétend, qu'il ſe maria lorsqu'il eut gagné quelques biens à Chio, où il avoit établi une école, dans laquelle il liſoit publiquement ſes ouvrages [6]. On ajoute, qu'il eut deux filles, dont

[5] „La vieilleſſe a-t-elle obligé ni Homére, ni Heſiode, ni Simonide, ni Stéſicore, ni ces grands hommes „dont j'ai déja parlé, je veux dire, Iſocrate & Gorgias; „ni les princes de la philoſophie, tels qu'ont été Pythagore, Democrite, Platon, Xenocrate, ni ceux qui „leur ont ſuccedé, comme Zenon, Cleanthe, ce Diogene „Stoïcien, que nous avons vu à Rome, de renoncer à „leur études; & leur travail n'a t'il pas duré autant „que leur vie"? *Num igitur hunc Homerum, num Heſiodum, num Simonidem, num Steſichorum, num quos ante dixi, Iſocratem, Gorgiam, num philoſophorum principes, Pythagoram, Democritum, num Platonem, num Xenocratem, num poſteà Zenonem, Cleanthem, aut eum, quem vos etiam Romæ vidiſtis, Diogenem ſtoïcum, coegit in ſuis ſtudiis obmuteſcere ſenectus? an non in omnibus iis ſtudiorum agitatio vitæ æqualis fuit?* Cicer. de Senect. Cap. VII.

[6] Quand on conſidére la réputation dont Homére jouit après ſa mort, & que trente ſiécles n'ont fait que rendre plus célébre, qu'on voit en même temps le peu d'avantage qu'il retira, pendant ſa vie, des talens ſupérieurs qu'il avoit: on ne peut aſſez s'étonner de la bizarrerie de la fortune, & du caprice des hommes, qui

dont l'une mourut fort jeune, & l'autre fut mariée.

On ignore quelle a été la mort d'Homére : quelques auteurs ont crû, qu'elle fut cauſée par la douleur de n'avoir pu expliquer une Enigme que lui propoſerent des pécheurs

déifient après ſon trépas un homme qu'ils ont à peine conſidéré pendant qu'il vivoit.

Pour mieux ſentir l'injuſtice du ſort qu'eſſuient quelquefois pendant leur vie les plus grands génies, comparons ici la fortune de Chapelain à celle d'Homére. L'un étoit obligé de vivre du produit de ſes ouvrages ; & l'autre jouiſſoit d'un revenu conſidérable, acquis par ſes vers, qu'on mépriſoit même de ſon temps, & qui faiſoient l'objet de la plaiſanterie de tous les connoiſſeurs. Chapelain avoit loué & flaté le Duc de Longueville : cela lui fut plus utile, qu'à Homére d'avoir illuſtré la Gréce ; & à Corneille, d'avoir immortaliſé le théatre françois. Ce dernier avoit créé le genre dramatique en France, ainſi qu'Homére le genre épique en Gréce : mais il n'eut gueres d'autre reſſource, pendant ſa vie, que le produit de ſes piéces ; les François ne le traiterent pas mieux, que les Grecs avoient traité Homére. Quel exemple pour tous les gens de lettres, & quel triſte ſujet de réflexion pour eux, lorſqu'ils penſent, que l'approbation d'un riche Financier leur peut être plus utile, que celle de tout le royaume, dont les applaudiſſemens ne les empêchent pas de reſter dans l'indigence. Lorſque tout Paris louoit Crebillon, ſans le banquier Hoguers il ſeroit mort de faim.

cheurs [7] qu'il trouva ſur le rivage. Les meilleurs Ecrivains anciens ont traité tout cela de conte, & les modernes l'ont regardé comme une de ces fables inventées pour donner aux grands hommes une mort & une naiſſance extraordinaires.

Tous les grands génies anciens & modernes ont eſtimé Homére: les eſprits mediocres & les mauvais auteurs ſe ſont élevés contre

7 „La mort du poëte Homére doit être placée par„mi celles qui ont quelque choſe d'extraordinaire. On „aſſure, qu'il mourut de déplaiſir de n'avoir pu réſou„dre une queſtion que lui firent des pêcheurs dans „une isle": *Non vulgaris etiam Homeri mortis cauſa fertur, qui in inſula, quia quæſtionem a piſcatoribus propoſitam ſolvere non potuiſſet, dolore abſumptus creditur.* Val. Maxim. Lib. IX. Cap. 12.

8 Nous avons vu dans une note ci-deſſus, que quelques admirateurs outrés d'Homére avoient voulu le faire fils d'un demi-Dieu: quelques autres ont pretendu, que l'Iliade & l'Odiſſée n'avoient pu être compoſées, que par une divinité: *De Iliade & Odyſſea explicemus: nam horum operum auctorem Homerum omnes uno ore fatentur, & ſi ob eorum præſtantiam Democritus & alii quidam veteres Deum potiùs eorum auctorem faciebant.* Giphanius in præf. Homer. p. 14. edit. Argentor. Madame Dacier peut & doit même être placée parmi les admirateurs outrés d'Homére: cette ſavante femme s'étoit ſi

contre lui. On peut aiſément ſe convaincre de cette verité, en voyant les noms de ceux qui l'ont attaqué, & de ceux qui l'ont défendu. Il eſt vrai, qu'il y a eu parmi les critiques quelques gens d'eſprit: mais la cabale, l'envie de briller, en devenant les chefs d'un parti contre les anciens, a eu plus de part à leur conduite, que la raiſon. Il faut pourtant convenir de bonne foi, que l'admiration outrée [8], qu'ont eu pour les Ecrits d'Ho-

fort laiſſé ſéduire par les beautés de ce poëte, qu'il étoit impoſſible, qu'elle pût en ſentir les defauts; on voit dans ſes écrits, qu'elle eût ſouhaité, que les gens de lettres euſſent regardé Homére, comme les Théologiens conſiderent la Bible, dans laquelle ils ne peuvent jamais par leurs principes trouver aucune faute, puiſqu'elle a été écrite divinement. La diſpute qu'a eu Mad. Dacier avec Mr. de la Mothe, étoit impolie, mais raiſonable. Celle qu'elle eut enſuite avec Mr. Pope étoit groſſiére & peu judicieuſe. Ce grand poëte anglois, dont la traduction d'Homére eſt un chef-d'œuvre, admiré également de toutes les nations, avoit ſenti la neceſſité de corriger pluſieurs choſes dans Homére, qui ne s'y trouveroient pas, ſi celui, qui crée un art pouvoit le pouſſer & le conduire à ſa perfection. Mad. Dacier regarda les excellentes corrections de Mr. Pope comme des attentats criminels: elle écrivit avec autant d'emportement, qu'un Jeſuite qui ſoutient contre un Anglican l'infaillibilité du Pape. Cette défenſe d'Ho-

d'Homére pluſieurs grands Ecrivains, les a portés à le louer, ſouvent avec excès. Il étoit homme,

mére eſt imprimée à la tête de la traduction de Mad. Dacier, dans l'édition d'Amſterdam. Il ſeroit à ſouhaiter, pour la gloire de cette illuſtre ſavante, que cette piece eût été ſupprimée.

9 Qui peut nier, qu'il n'y ait pluſieurs défauts dans les ouvrages d'Homére ? Quant à moi, je ſuis perſuadé, qu'il y en a quelquesuns auxquels il n'a aucune part, & qu'on ne doit attribuer qu'à ceux qui, après avoir raſſemblé ſes ouvrages, les ont arrangés, & les ont publiés. Je ſuis, par exemple, très convaincu, que ces longues repetitions qui ſe trouvent dans Homére, où l'on voit quelquefois cent vers, repetés mot à mot, après huit ou dix autres, qui ſeparent ces vers entiérement ſemblables: je ſuis, dis-je, très perſuadé, que ces repetitions ont été faites par les premiers copiſtes qui ont raſſemblé & arrangé les ouvrages de ce poëte. On peut voir un exemple de ce que je dis, dans le ſonge que Jupiter envoye à Agamemnon. Pour donner plus de jour & plus de poids à mon ſentiment, j'examinerai ici, comment les ouvrages d'Homére ont été publiés, & comment ils ſont parvenus jusqu'à nous, & je ne dirai rien que Giphanius n'ait ſolidement établi dans la ſavante préface qu'il a miſe à la tête de ſon édition d'Homére.

Lycurgue apporta le premier en Grece les poëmes d'Homére, qu'il ramaſſa, en parcourant l'Ionie, car ils n'étoient point encore aſſemblés, & ils étoient diſperſés en différens morceaux, qui ſe trouvoient chez diverſes perſonnes, & dans pluſieurs villes. Enfin environ

homme, il créoit ſon art: il étoit impoſſible, *qu'il* n'eût point de défauts 9. Il y en a plu-

cent vingt ans après Homére, Piſiſtrate, ſelon Ciceron & Ælien, ramaſſa les livres confus, & tranſcrits ſans aucun ordre, & les arrangea de la maniére que nous les avons aujourd'hui. Dans ces temps là, on les liſoit dans les aſſemblées, & dans les jeux de la Gréce. Platon prétend, que ce ne fut pas Piſiſtrate, mais Hipparque ſon fils, qui fit la diſpoſition des differentes piéces qui compoſent l'Iliade, & l'Odyſſée. Enfin, ſoit que ce ſoit Piſiſtrate, ſoit que ce ſoit Hipparque, ſon fils, qui ait fait cet arrangement; l'Hiſtorien Joſephe dans ſon ouvrage contre Appion, remarque, qu'il fut défectueux dans pluſieurs endroits, & qu'on y reconnoît des reſtes de l'ancien déſordre où avoient d'abord été les poëſies d'Homére, quand elles furent apportées en Gréce. On y trouve même des choſes qui ſemblent ſe contredire directement. C'eſt ce qu'a remarqué Scaliger, lorsqu'il dit, qu'Homere aſſure, dans un endroit, que le ſoleil voit tout & entend tout; & dans un autre il dit, que ce même ſoleil ne vit point dévorer ſes bœufs. Outre les fautes qu'on met ſur le compte de Piſiſtrate, on l'accuſe de n'avoir pas agi avec aſſez de bonne foi, en aſſemblant les poëſies d'Homére, & d'y avoir mêlé pluſieurs vers qui n'étoient pas de ce poëte, & dont lui Piſiſtrate étoit l'auteur.

Voilà quelle a été la premiére édition d'Homére: elle fut ſi défectueuſe, que pluſieurs celébres écrivains travaillerent dans la ſuite à la rendre moins fautive. Plutarque nous apprend, que du tems d'Alexandre, Ariſtote arrangea l'Iliade, & en revit la nouvelle édition.

pluſieurs dans ſes Ouvrages, mais ils ſont répa-

Strabon dit, que Calliſthene, Anaxarque, & tous les autres philoſophes qui fleuriſſoient ſous le regne d'Alexandre, revirent & publierent une nouvelle édition des ouvrages d'Homére. Giphanius ne trouve pas que le ſentiment de Plutarque, & celui de Strabon ayent aſſez de conformité; il croit donc, qu'Ariſtote revit lui ſeul l'Iliade, Calliſthene ſon diſciple & Anaxarque eurent ſoin de l'Odyſſée. Ce fut alors, qu'on crut avoir pour la premiere fois les poëſies d'Homére, dans un état digne de ce grand poëte. Alexandre en étoit ſi charmé, qu'il les tenoit enfermées dans un petit coffre précieux, qui avoit appartenu autrefois à Darius. Nèantmoins dans la ſuite quelques celébres Grammairiens crurent encore appercevoir pluſieurs défauts, & ils s'appliquerent à les corriger. Parmi ces grammairiens, Ariſtarque eſt regardé comme le plus celébre: il ſupprima encore pluſieurs vers, qu'il jugea indignes de ce grand poëte, il en corrigea quelques autres; c'eſt la raiſon, pourquoi on trouve dans Ariſtote & dans pluſieurs autres anciens des vers d'Homére, qui ne ſe trouvent plus dans ſes ouvrages; parce que l'édition d'Ariſtarque, étant la ſeule, qui ſoit parvenue jusqu'à nous, les vers cités par les anciens, ſe trouvent ſupprimés. Voila quel a été le ſort des poëſies d'Homére. Remarquons ici, que Plutarque n'approuve pas toutes les corrections que fit Ariſtarque. Cependant Euſtathe, qui a été le plus celébre commentateur d'Homére, les a toutes adoptées, & a fait ſes commentaires ſur l'edition d'Ariſtarque. Etabliſſons par l'autorité de Giphanius, ce que nous venons de dire, nous en tirerons enſuite la conſequence, que

réparés par un nombre de beautés qui n'ont

pluſieurs défauts, que nous trouvons aujourd'hui dans Homére, comme les longues repetitions & quelques contradictions, ſont vraiſemblablement les fautes des premiers copiſtes, qui ont été tolerées, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, par les différens éditeurs, ainſi qu'Ariſtote avoit conſervé pluſieurs vers, auxquels Ariſtarque n'eut aucun égard, & qu'il ſupprima comme des fautes des copiſtes, ou des premiers éditeurs d'Homére: *Ea (Homeri opera) princeps Lycurgus Spartanus, paucis poſt Homerum annis in Græciam ex Ionica peregrinatione hinc inde conquiſita attulit. Neque dum enim in certum corpus erant concluſa, ſed partes eorum divulſæ erant in manibus, & aliæ aliis in urbibus reperiebantur. Tandem annis fere poſt Homerum CXX Piſiſtratus, ut Cicero, Ælianus & alii, vel Hipparchus, Piſiſtrati filius, ut Plato velle videtur in Hipparcho, Homeri libros adhuc confuſos ſic diſpoſuiſſe dicitur, ut nunc habemus. Quo tempore Solon, ut Laertius, vel idem ille Hipparchus, ut Plato, Athenis inſtituit, ut in ludis panathenaicis publicè à rhapſodis recitarentur. Confuſionis quoque prioris veſtigia quædam eſſe reliqua monet Joſephus in Appionem, quod quædam in Homero reperiantur inter ſe pugnantia; quorum ex numero hoc ſit fortaſſe, quod taxat Scaliger de ſole, qui boves ſuos devorari non viderit, cum alia audiat & videat omnia. Aiunt autem, Piſiſtratum non ſatis bona fide in his componendis eſſe verſatum; quosdam enim verſus de ſuo admiſcuiſſe. Hæc igitur prima poteſt dici Homeri editio. In eodem poſtea multi præſtantes viri elaborarunt, & in caſtigando & in explorando, & primum alteram editionem & emendatiorem Homeri Alexandri M. tempore reperio. Nam Ariſtoteles Ilia-*

n'ont pas été ſenties par des Critiques peu judi-

*da, teſte Plutarcho, & Homerum, Calliſthenes & Anaxarchus, teſte Strabone, omnes philoſophi, omnes Alexandri æquales emendarunt. Strabonis & Plutarchi commemoratio non ſatis conſentanea videtur. Puto, Ariſtotelem Iliada emendaſſe, Calliſthenem ejus diſcipulum & Anaxarchum Odyſſeam, & omnes in gratiam Alexandri. Quæ editio, quia Alexander in narthecio, id eſt, ſcrinio illo Darii, ſic emendatum Homerum reponeret, poſtea ἐκ τῆ νάρθηκος ſeu narthecianam, ſi ita dicere licet, vocabant. Multi poſtea conſecuti ſunt grammatici, qui certatim in hoc poëta expoliendo elaboraverunt, quorum tamen princeps fuit, & eſt habitus Ariſtarchus; quare & ejus editio magno ſemper fuit in pretio: adeo quidem ut ſola hæc ad nos perveniſſe videatur. Ejus judicium certe tam fuit limatum, & homericis verſibus tritum, multos ut verſus Homeri corpore ſpurios animadverterit, & obelo notarit, etſi Plutarchus in libro de poëtis omnes ejus obelismos non probat. Hac autem re factum eſt, ut multi verſus à veteribus proferantur, ut Ariſtotele & aliis, qui in noſtris libris hodie non extent, quod illi aliis editionibus, nos Ariſtarcho utamur. Sed de his verſibus infra in Odyſſeam latin.* Giphan. Præf. in Iliad. Homer. p. 14 & 15.

N'eſt-il pas naturel de penſer, que les longues & inutiles repetitions que nous trouvons dans Homére, furent d'abord miſes mal à propos pas les premiers éditeurs, qui arrangerent & publierent ſes ouvrages; qu'enſuite ceux qui donnerent de nouvelles éditions des poëmes de cet auteur ne les ſupprimerent pas, parce qu'ils s'attacherent à des fautes plus conſidérables, à des contradictions, à des vers indignes d'Homére, & qui ne lui

judicieux, qui ont cherché à ravaller la gloire

appartenoient pas. Qui doute, puisqu'Ariſtote laiſſa pluſieurs vers inutiles ou défectueux dans Homere, qu'Ariſtarque, après les avoir ôtés n'ait pu en laiſſer pluſieurs autres, qui n'avoient que le défaut d'être une ſimple répétition mot à mot, de ceux qui les précedoient. Ariſtarque a peut-être craint qu'on ne lui imputât d'avoir trop retranché de choſes dans Homére ; malgré la réſerve, dont il a uſé, Plutarque a condamné ſa trop grande rigueur.

Comment eſt-il poſſible qu'Homére ſoit l'auteur de tant de vers répétés mot à mot? Plutarque a obſervé judicieuſement, que ce poëte condamnoit ſeverément les répétitions. „Entre les choſes ſinguliéres qu'on dit du „prince des poëtes; cela eſt très-véritable, qu'Homere „eſt ſeul au monde, qui n'a jamais ſoulé ni degouté „les hommes, & ſe monſtrant toujours aux lecteurs „tout autre, & floriſſant toujours en nouvelle grace. „Auſſi a-t-il bien montré combien il craignoit & fuyoit „ce degoût & cette fâcherie qui ſuit de près toute lon„gue traînée de paroles, en ce que lui-même écrit:

„Ce qu'on a clairement dit
„Eſt odieux, quand puis on le redit.

„Voilà pourquoi il mene les auditeurs d'un conte à un „autre, & par la nouveauté empêche que les Oreilles „ne ſe laſſent en ſe ſoulant d'ouir la même choſe". *Plutarque du trop parler, Chap. V. Je me ſers de la traduction d'Amiot.*

Je ne penſe pas qu'on puiſſe rien ajoûter à ce que dit Plutarque, pour fortifier l'Opinion de ceux qui penſent, que les longues répétitions qu'on trouve dans

gloire de ce grand poëte, le Pere de la belle poëſie.

On a reproché à Homére la foibleſſe de ſes Dieux & la groſſiereté de ſes héros. Mr. de

Homére, y ont été miſes par les premiers copiſtes qui ont publié ces ouvrages. Pourquoi les premiers n'auront-ils pas pu ſe donner cette licence, lorsque les derniers ont pris la liberté d'ôter en entier & mal à propos pluſieurs paſſages conſidérables, parce qu'ils trouvoient des ſentimens qu'ils n'approuvoient pas? Ecoutons encore Plutarque: je me ſers toujours de la traduction d'Amiot. „Achille cependant qu'on lui enléve la belle Chryſéide

„Loin de ſes gens ſe retirant à part
„S'en va pleurer chaudement à l'écart.

„Mais Agamemnon conduiſant lui-même la ſienne jus-
„ques dedans la navire, la livrant & la renvoyant à ſon
„pere, celle que n'a guerres il avoit dit qu'il l'aimoit
„plus cherement, qu'il ne faiſoit ſa propre femme epou-
„ſée, il ne fit rien indigne de lui, ni qui ſentît ſon
„homme paſſionné d'amour. Et au contraire Phœnix
„étant maudit par ſon pere à cauſe de ſa concubine,
„dit ces propos.

„Je fus en train d'aller tuer mon pere:
„Mais quelque Dieu refréna ma colere,
„Me remontrant comme ma renommée
„En demeuroit à jamais diffamée
„Entre les Grecs, par leſquels interdit
„Nommé ſerois parricide maudit.

de Voltaire a eu raiſon [10] de dire, „que c'é-„toit reprocher à un Peintre d'avoir donné „à ſes figures les habillemens de ſon temps. „Homére (continue le même Auteur) a peint

„Ariſtarchus ayant en horreur telle abominaiſon, ôta „ces vers en Homére: mais ils ne ſont pas mal à pro-„pos dans ce lieu là, parce que Phœnix en cet endroit-„là enſeigne à Achille, comme la colére eſt une violen-„te paſſion, & comme il n'eſt choſe que les hommes „n'oſent commettre, quand ils ſont enflammés de cour-„roux, quand ils ne veulent pas uſer de raiſon, ni „croire ceux qui les adouciſſent". *Plutarque comment il faut lire les poëtes. Chap. XXXIX.* Nous remarquerons ici que ces vers, qui étoient dans le neuvième chant de l'Iliade, & que Phœnix diſoit à Achille, ne s'y trouvent plus aujourd'hui, & ne ſont dans aucune édition. Les voici en grec, tels que Plutarque nous les a conſervés, avec une traduction latine très-littérale.

Τὸν μεν ἐγώ βέλεσσα κατάπταμεν ὀξέι χαλκῷ.
Ἄλλα τις ἀθανάτων πᾶυσε χόλον, ὅς τ' ἐνί θυμῷ
Δήμῳ θῆκε φάτιν, καὶ ὀνείδεα πολλ' ἀνθρώπων,
Ὡς μή πατροφόνος, μετ' Ἀχαιοῖσι καλοίμην.
*Hunc ferro jugulare, ego ſum meditatus, acuto:*
*Verum aliquis ſuperûm rabidam compeſcuit iram,*
*Et famæ admonuit popularis, dura, vereri*
*Tunc animo ſubiit varii conjurgia vulgi.*
*Nec patris occiſor Græcos ego dicier inter perferrem — Sane Ariſtarchus ſuſtulit hos verſus metuens, ſed tempeſtivè poſiti ſunt, &c.*

[10] Voltaire, *Eſſai ſur la poëſie épique*, art. *Homére.*

„peint les Dieux, tels qu'on les croyoit, & „les hommes tels qu'ils étoient. Quant à ce „qu'on appelle groſſiereté dans les héros „d'Homére, on peut rire, tant qu'on voudra, „de voir Patrocle au neuvième livre de l'Ilia- „de, mettre trois Gigots de mouton dans „une marmite, allumer & ſouffler le feu, & „préparer le diné: Achille & Patrocle n'en „ſont pas moins grands & moins éclatans. „Charles XII. Roi de Suede a fait ſix mois „la cuiſine à Demir-tocca, ſans perdre rien „de ſon héroïſme, & la plûpart de nos Gé- „néraux, qui portent dans un camp tout le „luxe d'une cour effeminée, auront bien de „la peine à égaler les Héros qui faiſoient „leur cuiſine eux-mêmes; on peut ſe moc- „quer de la Princeſſe Nauſica, qui ſuivie de „toutes ſes Femmes, va laver ſes robes & „celles du Roi & de la Reine; on peut trou- „ver ridicule, que les filles d'Auguſte ayent „filé les habits de leur Pere, lorsqu'il étoit „maitre de l'univers: cela n'empêchera pas „qu'une ſimplicité ſi reſpectable ne vaille „bien la pompe, l'orgueil & l'oiſiveté, dans „laquelle ſont nourries les perſonnes d'un „haut rang.

„Si l'on reproche à Homére, d'avoir tant „loué la force de ſes Héros, c'eſt qu'avant „l'invention de la poudre, la force du corps „déci-

„décidoit de tout dans les batailles; c'eſt „que cette force eſt l'origine de tout pou„voir chez les hommes; c'eſt que, par cette „ſupériorité ſeule, les nations du Nord ont „conquis toute la terre, depuis la Chine „juſqu'au mont Atlas. Les anciens ſe fai„ſoient une gloire d'être robuſtes, leurs plai„ſirs étoient des exercices violens, ils ne „paſſoient point leurs jours à ſe faire traî„ner dans des chars à couvert de l'influence „de l'air, pour aller porter languiſſamment „d'une maiſon à une autre leurs ennuis & „leur inutilité. En un mot, Homére avoit „à repreſenter un Ajax aux lecteurs, non un „courtiſan de Verſailles, ou de St. James".

Voilà comme parle Mr. de Voltaire ſur les deux plus grands reproches qu'on fait à Homére. Voyons ce qu'il dit, ſur l'irréguralité de la conduite de l'Iliade & de l'Odyſſée. [11] „Il y a peu de petites nou„velles, où les évenemens ne ſoient mieux „ménagés, & préparés avec plus d'artifice, „arrangés avec mille fois plus d'induſtrie, „que dans Homére: cependant douze beaux „vers de l'Iliade ſont au deſſus de la perfec„tion de ces bagatelles, autant qu'un gros „diamant, l'Ouvrage brute de la Nature, „l'em-

[11] Idem, ibid.

„l'emporte ſur les colifichets de fer & de „laiton, quelque bien travaillés qu'ils puiſ„ſent être par des mains induſtrieuſes.

„Le grand mérite d'Homére eſt d'avoir été „un peintre ſublime. Inférieur de beau„coup à Virgile dans tout le reſte, il lui eſt „ſupé-

12 Mr. de Voltaire eût pu encore citer l'endroit où Hector, allant enflammer les vaiſſeaux des Grecs, eſt comparé par Homére à Mars & à un feu devorant: *μαίνετο δ' ὡς ὅτ' Ἄρης ἐγχέσπαλος, ἠ ὀλοὸν πῦρ οὔρεσι μαίνεται βαθέης ἐνὶ τάρφεσιν ὕλης.*

*Furebat veluti cum Mars haſta vibrans, vel perniciosus ignis in montibus furit profundæ in denſitatibus ſilvæ.* Homer. Iliad. Lib. XV. verſ. 605.

Mr. Deſpréaux a parfaitement rendu en françois ces vers d'Homére, dans ſa traduction de Longin:

Tel que Mars en courroux, au milieu des batailles,
Ou comme on voit un feu, jettant partout l'horreur,
Au travers des forêts promener ſa fureur.

13 Homére ne depeint pas avec moins de ſublime la courſe du char des immortels, que celle des Dieux mêmes.

*Ὅσσον δ' ἠεροειδὲς ἀνὴρ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν*
*Ἥμενος ἐν σκοπιῇ, λευσσων ἐπὶ οἶνοπα πόντον,*
*Τόσσον ἐπιδρώσκουσι θεῶν ὑψηχέες ἵπποι.*

*Quantum æris ſpatium vir vidit oculis*
*Sedens in ſpecula, proſpectans in purpureum mare,*
*Tantum ſaltu conficiunt deorum altiſoni equi.*
Homér. Iliad. Lib. V. v. 770. ſq.

„ſupérieur en cette partie. S'il décrit une „armée [12], c'eſt un feu dévorant, qui pouſ„ſé par les vents, conſume la terre devant „lui; ſi c'eſt un Dieu, qui ſe tranſporte d'un „lieu à un autre, il fait trois pas, & au „quatrième il arrive au bout de la terre. [13]

„Veut-

Tollius a critiqué très-mal à propos la traduction que Mr. Deſpréaux a faite de ces vers. Plaçons les d'abord ici: nous examinerons enſuite la critique.

Autant qu'un homme aſſis au rivage des mers
Voit, d'un roc élevé, d'eſpace dans les airs
Autant des immortels les courſiers intrepides
En franchiſſent d'un ſaut &c.

„*Aſſis au rivage des mers*, cette expreſſion, *dit Tollius*, „gâte ici la véritable idée que nous devions avoir de „la hauteur d'un écueil aux bords de la mer; parce „que le mot *aſſis*, ne fait pas monter nos penſées des „rivages de la mer au haut d'une tour, qui y vient trop „tard, & ne frappe pas l'imagination dejà occupée de „ſa baſſeſſe". Il n'y a rien de ſi faux & de moins clair, que cette critique. Premierement Mr. Deſpréaux traduiſoit des vers d'Homére; il étoit obligé de rendre, autant qu'il lui étoit poſſible, les termes, dont le poëte grec s'étoit ſervi: or Homére dit préciſément, un homme aſſis ſur un rocher, *ἀνὴρ ἥμενος ἐν σκοπιῇ*. Mr. Deſpreaux a donc traduit Homére exactement, il orne même la penſée de ce poëte, en diſant, *voit aſſis ſur un roc élevé*, car dans le grec il y a ſimplement, *parcourt de ſes yeux, aſſis ſur un endroit, d'où l'on obſerve*:

„Veut-il fléchir la colére d'Achille: il per-
„ſonni-

σκοπιῇ eſt le datif ionien de σκοπίᾳ, qui ſignifie proprement une *Vedette*, un endroit d'où l'on obſerve, en latin *ſpecula*. Si l'on diſoit, que ἥμενος ne veut pas dire *aſſis*, mais *demeurant* ou *reſtant*: je repondrois, que ἥμενος veut dire l'un & l'autre; & que dans cette occaſion on doit le rendre en françois par le mot *aſſis*, parce qu'il vient du verbe ἧμαι, en latin, *ſedeo*, *je ſuis aſſis*. Le traducteur latin a traduit par *ſedens in ſpecula*, étant aſſis dans un endroit, d'où l'on obſerve, ἥμενος ἐν σκοπιῇ. Enfin il eſt faux, que les expreſſions, *aſſis au rivage des mers*, faſſent perdre à l'imagination la véritable idée d'un rocher élevé, qui lui eſt preſentée d'abord après par le poëte. Répétons ici les vers de Mr. Deſpréaux, pour voir le peu de fondement du Critique qui les condamne :

> Autant qu'un homme aſſis au rivage des mers,
> Voit, d'un roc élevé, d'eſpace dans les airs.

Il eſt néceſſaire d'obſerver, pour comprendre toute la futilité de la critique de Tollius, que le premier vers ne porte avec lui aucune idée fixe, que c'eſt le ſecond, qui perfectionne cette idée, en déterminant ce qui arrive à cet homme, *aſſis au rivage des mers*: par conſéquent ces expreſſions n'empêchent point, (pour me ſervir des termes de Tollius) *notre imagination de monter des* rivages de la mer au haut d'une tour. Voilà comme les plus grands hommes ſont ſouvent critiqués par des pédans, qui trouvent un grand nombre d'autres pédans, qui les applaudiſſent.

„ſonnifie [14] les Priéres. Elles ſont filles du „maî-

[14] Je placerai ici ce bel endroit d'Homére, ſur les priéres, que Mr. de Voltaire ne fait, pour ainſi dire, qu'indiquer, car outre la beauté des images poëtiques il contient encore une morale admirable, & peut montrer, combien la lecture d'Homére eſt utile à ceux qui liſent les ouvrages de ce grand génie, avec un eſprit philoſophe.

Καὶ γάρ τε Λιταὶ εἰσι Διὸς κοῦραι μεγάλοιο,
Χωλαί τε, ῥυσσαί τε, παραβλῶπες τ' ὀφθαλμώ.
Αἵ ῥά τε καὶ μετόπιθ' Ἄτης ἀλέγυσι κιοῦσαι.
Ἡ δ' Ἄτη θεναρή καὶ ἀρτίπος. οὕνεκα πᾶσας
Πολλὸν ὑπεκπροθέει, φθάνει δέ τε πᾶσαν ἐπ' αἶαν,
Βλάπτυσ' ἀνθρώπους. αἱ δ' ἐξαχέονται ὀπίσσω.
Ὅς μέν τ' αἰδέσεται κούρας Διὸς ἄσσον ἰούσας
Τόνδε μέγ' ὄνησαν, καὶ τ' ἔκλυον εὐξαμένοιο,
Ὅς δέ καὶ ἀνήνηται, καὶ τε στερεῶς ἀποείπῃ,
Λίσσονται δ' ἄρα ταί γε Δία Κρονίωνα κιοῦσαι,
Τῶ Ἄτην ἅμ' ἕπεσθαι, ἵνα βλαφθεὶς ἀποτίσῃ.
Ἀλλ' Ἀχιλεῦ, πόρε καὶ σὺ Διὸς κούρῃσιν ἕπεσθαι.
Τιμὴν ἥτ' ἄλλων περ ἐπιγναμπτει φρένας ἐσθλῶν.

*Etenim litæ (preces) ſunt Jovis filiæ magni,*
*Claudæque, rugoſæ, ſtrabæ oculis,*
*Quæ & poſt Aten (noxam) currant euntes.*
*Noxa vero robuſtaque & pedibus integra, ideo omnes*
*Longe præcurrit: antevertit autem omnem per terram*
*Lædens homines; illæ vero medentur poſt modo.*
*Qui quidem venerabitur filias Jovis propius accedentes*
*Hunc valdè juvant & exaudiunt precantem,*

„maître des Dieux, elles marchent triſte-
„ment, le front couvert de confuſion, les
„yeux trempés de larmes, & ne pouvant ſe
„ſoutenir ſur leurs piés chancelans, elles
„ſui-

*Qui recuſaverit, & duriter negaverit, (ſe velle flecti)*
*Precantur tunc hæ Jovem Saturnium euntes,*
*Eum ut noxa ſimul ſequatur, quo læſus pœnas luat:*
*Quare Achilles da, & tu Jovis filias ſequi*
*Honorem, qui aliorum flectit mentem fortium.*

Homér. Iliad. Lib. IX. v. 498. & ſq.

Madame Dacier a ſi bien traduit cet endroit d'Homére, que je croirois manquer à ceux qui n'entendent pas le grec, en leur donnant une autre traduction, que celle de cette illuſtre ſavante. „Les priéres ſont filles de Ju-
„piter, elles ſont boiteuſes, ridées, toûjours les yeux
„baiſſés, toûjours rampantes, & toûjours humiliées, elles
„marchent toûjours après l'injure, car l'injure altiére,
„pleine de confiance en ſes propres forces, d'un pié
„leger les dévance, & parcourt la terre, pour offenſer
„les hommes; les ſimples priéres la ſuivent pour gué-
„rir les maux qu'elle a faits. Celui qui les reſpecte &
„qui les écoute, en recoit de grands ſecours, elles l'é-
„coutent à leur tour dans ſes beſoins, & portent ſes
„vœux aux piés du trône du grand Jupiter: mais ce-
„lui qui les refuſe, & qui les rejette, éprouve à ſon
„tour leur redoutable courroux: elles prient leur pére
„d'ordonner à l'injure, de punir ce cœur barbare &
„impitoyable, & de venger le refus qu'elles ont reçu.
„Cedez donc, mon fils, cedez à ces divines filles du ciel,

„ſuivent de loin l'injure altiére, qui court „ſur la terre d'un pié léger, levant ſa tête „audacieuſe. Quand il décrit la ceinture „de Venus, il n'y a point de tableau de „l'Alba-

„& faites leur des honneurs qui vous les rendent fa-„vorables; les honneurs ont toûjours un grand pou-„voir ſur les grands courages, pour les desarmer". Quel eſt l'homme de génie, qui n'aimât mieux être l'auteur de ces vers d'Homére, que d'avoir fait tous ces recueils de poëſies, où l'on ne trouve qu'une ſtérile abondance, qui fait l'admiration de tant d'abbés, de tant de femmes, & de tant de petits-maîtres, demi-beaux eſprits, qui ſont émerveillés d'une eau qui ſerpente, d'une prairie émaillée de fleurs, d'un ruiſſeau qui murmure, d'un écho qui ſe plaint, d'un Zéphir qui careſſe Flore, d'un chêne dont la tête élevée réſiſte aux coups redoublés de Borée, enfin de tant d'images, qui ont été gracieuſes dans leur nouveauté, mais qui ſont devenúes triviales, à force d'être repetées, & qui cependant ſont encore le ſeul mérite des trois quarts de nos poëtes modernes, dont les ouvrages ſans force, & ſans énergie, ne contiennent que des penſées uſées, & redites en termes nouveaux. De pareils auteurs ſont les fripiers de la République des lettres, ils recouſent enſemble différents morceaux des anciens auteurs, comme les tailleurs uniſſent & joignent les différentes piéces d'un habit qu'ils ont retourné, pour le faire paroître neuf. Mais de même que, malgré leurs ſoins l'envers du drap paroît toûjours, de même auſſi les larcins littéraires ne peuvent être aſſez bien déguiſés, pour n'être pas appercus.

„l'Albane, qui approche de cette peinture „riante".

Mr. Deſpréaux, en parlant de la deſcription de la ceinture de Venus, dans laquelle ſe trouvoient tous [15] les charmes les plus ſéducteurs, les attraits de l'amour, les deſirs, les amuſemens, les entretiens ſecrets, les innocentes tromperies, & le charmant badinage, qui inſenſiblement ſurprend l'eſprit, & les coeurs les plus ſenſés; Mr. Deſpréaux, dis-je, en parlant de cette ingénieuſe fiction, s'explique en ces termes dans ſon art poëtique. [16]

On diroit que pour plaire, inſtruit par la nature
Homére a de Venus dérobé la ceinture;
Son livre èſt d'agrémens un fertile tréſor,
Tout ce qu'il a touché, ſe convertit en or,
Tout

[15] Ἦ, καὶ ἀπὸ στήθεσφιν ἐλύσατο κεστὸν ἱμάντα,
Ποικίλον, ἔνθα δὲ οἱ Θελκτήρια πάντα τέτυκτο.
Ἔνθ' ἔνι μὲν φιλότης, ἐν δ' ἵμερος, ἐν τ' ὀαρισὺς,
Πάρφασις ἥτ' ἔκλεψε νόον πύκα περ φρονεόντων.
Τὸν ῥα οἱ ἔμβαλε χερσὶν, ἔπος τ' ἔφατ', ἔκ τ' ὀνόμαζε,
Τῇ νῦν τῦτον ἱμάντα, τεῷ δ' ἐγκάτθεο κόλπῳ
Ποικίλον, ᾧ ἔνι πάντα τετεύχαται· οὐδέ σε φημί,
Ἀπρηκτον γενέεσθαι, ὅ τι φρεσί σῇσι μενοινᾷς.

*Dixit & à pectoribus ſolvit acu pictum cingulum*
*Varium, in eo autem ei illecebræ omnes factæ ſunt,*
*Ibi ineſt quidem amor, ineſt deſiderium, ineſt colloquium,*
*Blandiloquentia, quæ decipit mentem valde, etiam*
*prudentium.*

Tout reçoit en ſes mains une nouvelle grace,
Partout il divertit, & jamais il ne laſſe ;
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Aimez donc ſes Ecrits, mais d'un amour ſincere:
C'eſt avoir profité, que de ſavoir s'y plaire.[16]

Ariſtote, dans ſa Poëtique, livre excellent, prétend, qu'Homére n'a pas ſeulement excellé dans le poëme épique, mais qu'il a encore donné les idées des autres genres de poëſie les plus importans: c'eſt à dire, de la Tragédie & de la Comédie. „Comme Ho„mére, *dit-il*, [17] a tenu ſans contredit le „premier rang dans le genre heroïque & „tragique, (car il eſt le ſeul, qui mérite le „nom de poëte, non ſeulement parce qu'il a „bien écrit, mais encore parce qu'il a fait „des imitations dramatiques) il a été auſſi „le

*Hoc ei impoſuit manibus verbumque dixit & compellavit.*
*Accipe nunc hoc cingulum, tuoque impone ſinu*
*Contextum variè, in quo omnia facta ſunt, neque te puto,*
*Irritam redituram in eo, quodcunque mentibus tuis capis.*
Homer. Iliad. Lib. XIV. v. 214-221.

[16] Oeuvres de Deſpreaux, Tome II. Art. Poëtiq. Chant. III. v. 295.

[17] *At vero ipſe Homerus, quemadmodum præcipue heroicus fuit, (Solus enim hic non modo rectè, ſed actionum imitationibus referta poëmata condidit) ſic etiam comœdiæ normam primus tradidit, non quidem probris, ſed ridiculis in actuum forma collatis.* Ariſtot. Poët. Cap. 2.

„le premier, qui ait donné, comme un „crayon de la Comédie, en changeant en „plaiſanteries les railleries piquantes des „premiers poëtes."

Les anciens ont admiré le ſtile d'Homére, & les plus grands Critiques lui ont donné de grandes louanges, qui font voir le ridicule

18 Voici comme penſoit un grand Rheteur; le grec étoit la langue qu'on parloit de ſon temps; il la ſavoit auſſi bien, que les Racine & les Deſpréaux ont ſû le françois; il faudroit être privé de raiſon, pour ne le pas croire: juge plus competent du ſtile d'Homére, que tous les critiques modernes „c'eſt en cette partie (*dit „Longin en parlant du choix des mots,*) qu'a principale„ment excellé Homére, dont les penſées ſont toutes „ſublimes, comme on le peut voir dans la deſcription „de la Déeſſe Diſcorde, qui a, dit-il,

La tête dans les cieux, & les pieds ſur la terre.
*Οὐρανῷ ἐσήριξε κάρη, καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει.*

„car on peut dire, que cette grandeur, qu'il lui don„ne, eſt moins la meſure de la Diſcorde, que de la ca„pacité & de l'élévation de l'eſprit d'Homére. Héſio„de a mis un vers bien différent de celui-ci dans ſon „Bouclier, s'il eſt vrai que ce poëme ſoit de lui, quand „il dit à propos de la Déeſſe des Tenebres:

Une puante humeur lui couloit des Narines.
*Τῆς ἐκ μὲν ῥινῶν μύξαι ῥέον* —
*Scutum Herc. v.* 267.

cule de quelques modernes, qui ont voulu *le* critiquer, & qui nés à Paris, ont pretendu ſavoir mieux le grec, que les anciens Atheniens. Longin, ce fameux Rhéteur loue pluſieurs fois [18] le ſtile d'Homére, & ſon choix dans les mots propres à exprimer noblement, même les choſes les plus ſimples.

Horace

„En effet, il ne rend pas proprement cette Déeſſe ter„rible, mais odieuſe & dégoutante; au contraire voyez „quelle majeſté Homére donne aux Dieux.

Autant qu'un homme aſſis au rivage des mers
Voit, d'un roc élevé, d'eſpace dans les airs:
Autant des immortels les courſiers intrépides
En franchiſſent d'un ſaut.

Ὅσσον δ' ἠερόεις ἀνὴρ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν
Ἥμενος ἐν σκοπιῇ, λευσσων ἐπὶ οἶνοπα πόντον,
Τόσσον ἐπιθρῴσκουσι θεῶν ὑψηχέες ἵπποι.

*Iliad. Lib.* 5. *v.* 770. *& ſqq.*

„Il méſure l'étendue de leur ſaut à celle de l'Univers; „qui eſt-ce donc qui ne s'écrieroit avec raiſon, en „voyant la magnificence de cette hyperbole, que ſi les „chevaux des Dieux vouloient faire un ſecond ſaut, ils „ne trouveroient pas aſſez d'eſpace dans le monde? „les peintures qu'il fait du combat des Dieux, ont „auſſi quelque choſe de fort grand, quand il dit:

Le ciel en retentit, & l'Olympe en trembla.

Σὺν δ' ἔπεσον μεγάλῳ ὁμάδῳ· βράχε δ' εὐρεῖα χθὼν
Ἀμφὶ δὲ σαλπίγξεν μέγας οὐρανός, ἄϊε δὲ Ζεὺς
Ἥμενος ἀλύμπῳ.

„& ailleurs il dit

„L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie,
„Pluton ſort de ſon trône, il pâlit, il s'écrie;
„Il a peur, que ce Dieu, dans cet affreux ſéjour
„D'un coup de ſon trident ne faſſe entrer le jour,
„Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
„Ne faſſe voir du Styx la rive deſolée;
„Ne découvre aux vivans cet empire odieux
„Abhorré des mortels, & craint même des Dieux.

Ἔδδεισεν δ' ὑπένερθεν ἄναξ ἐνέρων Ἀιδωνεὺς,
Δείσας δ' ἐκ θρόνου ἆλτο, καὶ ἴαχε, μή οἱ ὕπερθε
Γαῖαν ἀναρρήξειε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,
Οἰκία δὲ θνητοῖσι, καὶ ἀθανάτοισι φανείη,
Σμερδαλέ', ἐυρώεντα, τάτε στυγέουσι θεοί περ.

*Iliad. Lib.* 20. *v.* 61. *& ſq.*

„Voyez vous, mon cher Terentianus, la terre ouverte „jusqu'à ſon centre, l'Enfer prêt à paroître, & toute la „machine du monde ſur le point, d'être détruite & „renverſée, pour montrer que dans ce combat, le Ciel, „les enfers, les choſes mortelles & les immortelles, tout „enfin combattoit avec les Dieux, & qu'il n'y avoit „rien dans la nature, qui ne fût en danger. Mais il faut „prendre toutes ces penſées dans un ſens allégorique; „autrement elles ont, je ne ſais quoi d'affreux, d'impie, „& de peu convenable à la majeſté des Dieux; & pour „moi, lorsque je vois dans Homére, les plaies, les li„gues, les ſupplices, les larmes, les empriſonnemens des „Dieux, & tous ces autres accidens, où ils tombent „ſans ceſſe, il me ſemble, qu'il s'eſt efforcé, autant qu'il „a pû, de faire des Dieux de ces hommes, qui furent „au ſiége de Troye, & qu'au contraire des Dieux mê-

„mes il en a fait des hommes ; encore les fait-il de „pire condition : car à l'égard de nous, quand nous „ſommes malheureux, au moins avons-nous la mort, „qui eſt comme un port aſſuré, pour ſortir de nos mi„ſéres ; au lieu qu'en repréſentant les Dieux de cette „ſorte, il ne les rend pas proprement immortels, mais „éternellement miſerables.

„Il a donc bien mieux réuſſi, lorsqu'il nous a peint „un Dieu, tel qu'il eſt dans toute ſa majeſté & ſa gran„deur, & ſans mêlange des choſes terreſtres ; comme „dans cet endroit, qui a été remarqué par pluſieurs „avant moi, où il dit, en parlant de Neptune.

Neptune ainſi marchant dans ces vaſtes campagnes
Fait trembler ſous ſes piés & forêts & montagnes.

Αὐτίκα δ' ἐξ ὄρεος καταβήσατο παιπαλόεντος,
Κραιπνὰ ποσὶ προβιβάς· τρέμε δ' ὄρεα, μακρὰ καὶ ὕλη
Ποσσὶν ὑπ' ἀθανάτοισι Ποσειδάωνος ἰόντος.
Τρεῖς μὲν ὀρέξατ' ἰὼν ; τὸ δὲ τέτρατον, ἵκετο τέκμωρ.

*Protinus vero de monte deſcendit aſpero*
*Cito pedibus progreſſus, tremebant montes magni, & ſilvæ*
*Pedibus ſub immortalibus Neptuni euntis,*
*Ter quidem paſſum fixit eundo, quarto pervenit ad locum deſtinatum.* Iliad. Lib. 13. v. 18.

„& dans un autre endroit Homére dit encore :

Il attelle ſon char, & montant fiérement,
Lui fait fendre les flots de l'humide élément.
Dès qu'on le voit marcher ſur ces liquides plaines,
D'aiſe on entend ſauter les peſantes baleines ;
L'eau frémit ſous le Dieu qui lui donne la loi,
Et ſemble avec plaiſir reconnoître ſon Roi.
Cependant le char vole, &c.

* * * * * ἐῦ δ' ἐπεβήσατο δίφρου·
Βῆ δ' ἐλάαν ἐπὶ κύματ· ἄταλλε δὲ κήτε ὑπ' αὐτῷ
Πάντοθεν ἐκ πυθμῶν, ὃ δ' ἠγνοίησεν ἄνακτα·
Γηθοσύνη δὲ θάλασσα διίςατο, τοὶ δέ ἐπέτοντο,
Ῥίμφα μάλ, οὐδ' ὑπένερθε διαίνετο χάλκεος ἄξων.

* * * * * *Suumque aſcendit currum:*
*Cœpit agitare per undas, exultabant cete ſub ipſo*
*Undique è latebris: neque ignoraverunt regem:*
*Lætitiâ vero mare diducebatur; hi autem volabant,*
*Celeriter admodum, neque ſuper madeſcebat æreus axis.*
Iliad. Lib. 13. v. 26. & ſq.

„Je penſe, mon cher Terentianus, que vous ne ſerez „pas fâché, que je vous rapporte encore ici un paſſage „de notre poëte, quand il parle des hommes; afin de „vous faire voir, comme Homére eſt heroïque lui même, „en peignant le caractère d'un héros. Une épaiſſe ob„ſcurité avoit couvert tout d'un coup l'Armée des Grecs, „& les empêchoit de combattre: en cet endroit Ajax, „ne ſachant plus quelle réſolution prendre, s'écrie:

Grand Dieu, chaſſe la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

Ζεῦ πάτερ, ἀλλὰ σὺ ῥῦσαι ὑπ' ἠέρος υἷας Ἀχαιῶν,
Ποίησον δ' αἴθρην, δὸς δ' ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι·
Ἐν δὲ φάει καὶ ὄλεσσον, ἐπεὶ νύ τοι ἔνθαδε ἔπτως.

*Jupiter pater, quin tu libera à caligine filios Achivorum;*
*Facque ſerenitatem, da oculis videre:*
*In luce vero vel perde, quando quidem tibi placuit ita.*
Iliad. Lib. 17. v. 645.

„Voilà les véritables ſentimens d'un guerrier tel „qu'Ajax: il ne demande pas la vie, un héros n'étoit

„pas capable de cette baſſeſſe : mais comme il ne voit „point d'occaſion de ſignaler ſon courage au milieu de „l'obſcurité, il ſe fâche de ne point combattre, il de„mande donc en hâte que le jour paroiſſe, pour faire „au moins une fin digne de ſon grand cœur, quand il „devroit avoir à combattre Jupiter même. En effet, „Homére en cet endroit, eſt comme un vent favorable, „qui ſeconde l'ardeur des combattans, car il ne ſe remue „pas avec moins de violence, que s'il étoit pris auſſi de „fureur.

Tel, que Mars en couroux au milieu des batailles,
Ou comme on voit un feu, jettant partout l'horreur,
Au travers des forêts promener ſa fureur,
De colére il écume, &c.

*Μαίνετο δ', ὡς ὅτ' Ἄρης ἐγχέσπαλος, ἢ ὀλοὸν πῦρ*
*Οὔρεσι μαίνηται, βαθέης ἐνὶ τάρφεσιν ὕλης.*

*Furebat autem, veluti cum Mars haſtam vibrans, vel pernicioſus ignis,*
*In montibus furit, profundæ in denſis receſſibus ſilvæ.*
Iliad. Lib. XV. *v.* 605.

„Mais je vous prie de remarquer, pour pluſieurs rai„ſons, combien il eſt affoibli dans ſon Odyſſée, où il „fait voir en effet, que c'eſt le propre d'un grand eſprit, „lorsqu'il commence à vieillir & à décliner, de ſe plai„re aux Contes & aux fables ; car qu'il ait compoſé „l'Odyſſée depuis l'Iliade, j'en pourrois donner pluſieurs „preuves : & premierement il eſt certain, qu'il y a „quantité de choſes dans l'Odyſſée, qui ne ſont que la „ſuite des malheurs qu'on lit dans l'Iliade, & qu'il a „tranſportées dans ce dernier ouvrage, comme autant „d'Epiſodes de la guerre de Troye. Ajoûtez que les

„accidens qui arrivent dans l'Iliade, ſont deplorés ſouvent „par les héros de l'Odyſſée, comme des malheurs con- „nus, & arrivés il y a dejà long-tems ; c'eſt pourquoi „l'Odyſſée n'eſt à proprement parler, que l'Epilogue de „l'Iliade.

Là git le grand Ajax, & l'invincible Achille,
Là de ſes ans Patrocle a vû borner le cours,
Là mon fils, mon cher fils, a terminé ſes jours.

Ἔνθα μὲν Αἴας κεῖται, ἀρηΐος, ἔνθα δ' Ἀχιλλεύς
Ἔνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μήτιος ἀτάλαντος
Ἔνθα δ' ἐμὸς φίλος υἱὸς, ἅμα κρατερός καὶ ἀμύμων.

*Illic quidem Ajax bellicoſus, illic Achilles,*
*Illic & Patroclus, Diis conſiliarius par,*
*Illic & meus dilectus filius, ſimul fortis & eximius.*

Odyſſ. Lib. 3. v. 109.

„Delà vient, à mon avis, que comme Homére a com- „poſé ſon Iliade durant que ſon Eſprit étoit en ſa plus „grande vigueur, tout le corps de ſon ouvrage eſt dra- „matique & plein d'action ; au lieu que la meilleure „partie de l'Odyſſée ſe paſſe en narrations, qui eſt le „genie de la vieilleſſe ; tellement qu'on le peut com- „parer dans ce dernier ouvrage, au ſoleil, quand il ſe „couche, qui a toujours ſa grandeur, mais n'a plus „tant d'ardeur, ni de force : en effet il ne parle plus „du même ton, on n'y voit plus ce ſublime de l'Iliade, „qui marche partout d'un pas égal, ſans que jamais il „s'arrête, ni ſe repoſe ; on n'y remarque point cette „foule de mouvemens, & de paſſions entaſſées les unes „ſur les autres ; il n'a plus cette même volubilité de „diſcours, ſi propre pour l'action, & mêlée de tant „d'images naïves des choſes. Nous pouvons dire, que „c'eſt le reflux de ſon eſprit, qui comme un grand

„Océan ſe retire de ſes rivages; à tous propos il s'é-
„gare dans des imaginations & des fables incroyables.
„Je n'ai pas oublié pourtant les deſcriptions qu'il fait
„des tempêtes, les aventures qui arriverent à Ulyſſe
„chez Poliphème, & quelques autres endroits, qui ſont
„ſans doute fort beaux : mais cette vieilleſſe dans Ho-
„mère après tout, c'eſt la vieilleſſe d'Homére; joint,
„qu'en tous ces endroits là, il y a beaucoup plus de
„de fables & de narration, que d'action.

„Je me ſuis étendu là-deſſus, comme j'ai déja dit,
„afin de vous faire voir, que les genies naturellement
„les plus élevés, tombent quelquefois dans la badine-
„rie, quand la force de leur eſprit vient à s'éteindre.
„Dans ce rang on doit mettre ce qu'il dit du Sac où
„Eole enferma les vents, & des compagnons d'Ulyſſe
„changés par Circé en pourceaux, que Zoïle appelle
„de petits cochons larmoyans. Il en eſt de même des
„Colombes qui nourrirent Jupiter comme un pigeon;
„du jeûne d'Ulyſſe, qui fut dix jours ſans manger,
„après ſon naufrage, & de toutes ces abſurdités, qu'il
„conte du meurtre des Amans de Penelope : car tout
„ce qu'on peut dire à l'avantage de ces fictions, c'eſt,
„que ce ſont d'aſſés beaux ſonges, & ſi vous voulez,
„des ſonges de Jupiter même. Ce qui m'a encore
„obligé à parler de l'Odyſſée c'eſt pour vous montrer,
„que les grands poëtes, & les Ecrivains célébres, quand
„leur eſprit manque de vigueur pour le pathetique,
„s'amuſent ordinairement à peindre les mœurs. C'eſt
„ce que fait Homére, quand il décrit la vie que me-
„noient les Amans de Penelope dans la maiſon d'Ulyſſe.
„En effet, toute cette deſcription eſt proprement une
„eſpece de Comedie, où les différens caractères des hom-
„mes ſont dépeints. *Longin, Traité du ſublime, Chap. IX.*

Horace [19] dit dans la ſeconde Epître du premier Livre, „qu'Homére eſt un plus „grand maître de la morale, que Crantor „& Chriſippe: „il expoſe, *dit cet excellent „poëte latin*, d'une maniére beaucoup plus „claire & plus perſuaſive, la beauté & les „avantages de la vertu, la laideur & le dan„ger des vices. Ce poëme, où les amours „de Paris engagent l'Europe dans une guer„re opiniâtre, n'eſt-il pas un fidéle tableau „des folles paſſions, qui agitent également „les peuples & les Rois? Du coté des „Troyens Antenor veut qu'on rende Helene, „pour retrancher la cauſe de la guerre, „& Paris déclare, que rien ne peut l'obliger, „d'ache-

[19] *Troiani belli ſcriptorem, maxime Lolli,*
*Dum tu declamas Romæ, Præneſte relegi.*
*Qui, quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,*
*Plenius ac melius Chryſippo & Crantore dixit.*
*Cur ita crediderim, (niſi quid te detinet,) audi.*
*Fabula, qua Paridis propter narratur amorem*
*Græcia Barbariæ lento colliſa duello,*
*Stultorum Regum & populorum continet æſtus.*
*Antenor cenſet belli præcidere cauſam.*
*Quid Paris? Ut ſalvus regnet, vivatque beatus*
*Cogi poſſe negat, Neſtor componere lites*
*Inter Peliden feſtinat & inter Atriden;*
*Hunc amor, ira quidem communiter urit utrumque.*

„d'acheter à ce prix là la paix & le bonheur „du royaume: de l'autre coté Hector s'em- „preſſe d'appaiſer la querelle d'Achille avec „Agamemnon; celui-ci eſt devoré par le feu „de ſon amour: mais la colére les transpor- „te l'un & l'autre; enfin dans la ville & dans „le camp on ne voit que révolte, que trom- „perie, que crimes, que débauche, que fu- „reur; & ce qui arrive de ce deſordre, c'eſt, „que les peuples ſont les victimes des folies „de leurs Princes. Dans l'Odyſſée Homére „nous propoſe Ulyſſe comme un modele „utile de ſageſſe & de vertu. Ce Héros, „après avoir vû tomber Ilion ſous ſes coups, „alla de ville en ville, tôujours guidé par ſa „pru-

*Quicquid delirant reges, plectuntur Achivi,*
*Seditione, dolis, ſcelere, atque libidine & ira,*
*Iliacos intra muros peccatur, & extra.*
*Rurſus, quid virtus, & quid ſapientia poſſit,*
*Utile propoſuit nobis exemplar Ulyſſem,*
*Qui domitor Trojæ, multorum providus urbes,*
*Et mores hominum inſpexit, latumque per æquor,*
*Dum ſibi, dum ſociis reditum parat, aſpera multa*
*Pertulit, adverſis rerum immerſabilis undis.*
*Sirenum voces & Circes pocula noſti,*
*Quæ ſi cum ſociis ſtultus cupidusque bibiſſet,*
*Sub domina meretrice fuiſſet turpis & excors,*
*Vixiſſet canis immundus, vel amica luto ſus.*

Horat. Epiſt. Lib. I. Epiſt. 2.

„prudence, & obſervant ſoigneuſement les „mœurs des peuples par où il paſſa; obli„gé de traverſer de vaſtes mers, pour retour„ner en Itaque, il fut plongé dans les plus „grandes adverſités, qu'il ſurmonta."

On peut s'en rapporter au jugement d'Horace, & le regarder comme un juge impartial, puiſqu'il a blâmé les défauts d'Homére avec la même ſincerité, qu'il a loué ſes grandes qualités. Il ne craint point de dire, dans ſon Art poëtique, que ce poëte s'endort quelquefois; [20] ſans doute, dans cette critique, Horace avoit en vue [21] les répétitions ſouvent très-longues, qui ſont dans les poëmes d'Homére. Les haran-

[20] *Indignor; quandoque bonus dormitat Homerus; Verum opere in longo fas eſt obrepere ſomnum.* Horat. Art. Poët. v. 359.

„Je ſuis fâché, quand je vois l'excellent Homére s'en„dormir quelquefois: il eſt vrai, qu'il eſt pardonable „dans un grand ouvrage, de ne pas être toujours éga„lement éveillé". Ceux qui traduiſent *bonus Homerus*, par l'épithete baſſe de *bon Homere*, montrent une grande ignorance, ou une bien forte prévention. Le terme *bonus* dans cet endroit ſignifie le grand, l'excellent Homére. Que penſeroit-on d'un auteur françois, qui écriroit *le bon Racine, le bon Boſſuet, le bon de Thou?*

[21] Les lecteurs ont déja vû, ce que je penſe des repétitions d'Homére.

harangues, que prononcent au milieu des combats les heros, qui ſe donnent des défis, dont le récit retarde toujours & fait languir quelquefois l'action principale. Ces défauts ont du l'être dans les temps d'Homére, ainſi qu'ils le ſont aujourd'hui dans les ouvrages de nos poëtes modernes; parce que de tout temps la nature des combats, les promts mouvemens de ces mêmes combats, dans l'acharnement de la mêlée, n'ont laiſſé aucun lieu, non ſeulement à la réalité, mais même à la poſſibilité de ces harangues. J'ai déja dit, qu'Homére ſelon toutes les apparences avoit créé ſon art; les poëtes qui l'avoient précédé, étoient plutôt [22] des faiſeurs de chan-

[22] C'eſt le ſentiment qu'Ariſtote paroît avoir adopté dans ſa Poëtique. *Cæterum à duabus cauſis, & quidem naturalibus, videtur poëtica habuiſſe originem: nam & inſitum eſt à natura hominibus à pueris imitari; & differunt à cæteris animalibus, tum, quod aptiſſimi ad imitationem ſunt, tum, quod primas diſciplinas imitando acquirunt, & unusquisque juxtà imitationibus gaudet - - - - Cum vero nobis naturâ inſita ſint imitatio, harmonia, numerus, (metra enim numeri partes eſſe ſatis apparet,) ab initio ad hæc maximè facti, ea paulatim promoventes, ex ipſis quidem extemporariis poëticam genuerunt. In diverſa vero abiit, pro uniuscujusque natura: ut enim actiones honeſtas digniores, taliumque fortunas imitabantur; ita pravas humiliores, ſane primum convitiis agentes, quemadmodum ſu-*

chanſons, que de veritables poëtes. Ainſi non ſeulement il eſt naturel, qu'on trouve quelques défauts dans ſes poëmes, mais il ſeroit impoſſible qu'ils n'y fuſſent point; l'eſſence de l'eſprit humain ne permettant pas qu'il puiſſe atteindre à la perfection, qu'après un certain temps.

Si

*periores hymnis, laudationibusque.* Ariſt. Poët. Cap. 2. *Alexandro Paccio, Patricio florentino interprete.* Je crois faire plaiſir à pluſieurs de mes lecteurs, de placer ici la traduction françoiſe de ce paſſage. „Il y a deux „cauſes principales & toutes deux fort naturelles, qui „ſemblent avoir produit la Poëſie: la premiere eſt l'imi„tation, qualité née avec les hommes; car ils différent „des autres animaux en ce qu'ils ſont tous très-portés „à l'imitation, que par ſon moyen ils apprennent les „premiers élemens des ſciences, & que toutes les ima„ginations leur donnent un plaiſir ſingulier . . . . „Si l'imitation nous eſt naturelle, le nombre & l'har„monie ne le ſont pas moins. Sous le mot de nom„bre, je comprens auſſi les Vers, qui évidemment en „ſont partie, & voila les deux cauſes, qui ont produit „la poëſie, car ceux, qui ſe trouverent le plus de talent „pour l'une & pour l'autre, lui donnerent peu à peu „la naiſſance, par des eſſais, faits ſur le champ. Mais „elle changea bientôt de forme, ſelon le différent na„turel des poëtes: car ceux qui avoient le genie le plus „élevé, chantoient les actions des grands perſonnages, „& ceux qui l'avoient le plus rempant, prenoient pour „le ſujet de leurs chants les aventures des hommes

Si Mr. Perrault, dans ſes Parallelés des anciens & des modernes, s'étoit contenté de reprocher à Homére les imperfections qu'on trouve veritablement dans ſes ouvrages: il ſe fût évité la confuſion de voir Deſpréaux l'accabler de ridicule, en le convainquant très-ſouvent d'ignorance [23] & quelquefois

„les plus vils, dont ils faiſoient des railleries piquantes, „comme les premiers faiſoient des Panegyriques & des „Hymnes". *Poëtique d'Ariſtote, Chap.* 2.

[23] Donnons en ici deux exemples: le premier prouvera l'ignorance; & le ſecond la mauvaiſe foi de Mr. Perrault, dans les ouvrages duquel on trouve cependant quelquefois de très bonnes choſes. Mais il n'avoit pas aſſez étudié les anciens dans leur langue, & il étoit trop prévenu contre eux. L'envie de devenir chef d'une ſecte lui faiſoit également adopter les bonnes & les mauvaiſes critiques contre les anciens. „Mr. „Perrault, *dit Deſpréaux*, raille Homére d'avoir, par une „ridicule obſervation anatomique, écrit dans le quatriè„me livre de l'Iliade, que Menelas avoit les talons à „l'extremité des jambes; c'eſt ainſi, qu'avec ſon agré„ment ordinaire, il traduit un endroit très-ſenſé & très„naturel d'Homére, où le Poëte à propos du ſang „qui ſortoit de la bleſſure de Menelas, ayant apporté „la comparaiſon de l'ivoire, qu'une femme de Carie a „teint en couleur de pourpre, de même, dit-il,, Mene„las, ta cuiſſe, & ta jambe, jusqu'à l'extremité du ta„lon, furent alors teintes de ton ſang:

fois de mauvaiſe foi ; je conviens, qu'il ſeroit à ſouhaiter, que Despréaux eut conſervé

Τοῖοί τοὶ, Μενέλαε, μιάνθην αἵματι μηροί
Εὐφυέες, κνῆμοί τ', ἠδὲ σφυρὰ καλ' ὑπένερθε.

*Talia tibi, Menelae, fœdata ſunt cruore femora,*
*Formoſa, ſuræque, & malleoli pulchri inferius.*

Cette traduction du ſavant Erneſti ôte toute equivoque : elle eſt plus juſte, que celle que cite Deſpréaux,

*Talia tibi, Menelae, fœdata ſunt cruore femora*
*Solida, tibiæ, talique pulchri infrà.*

„Eſt-ce là dire anatomiquement, que Menelas avoit les „talons à l'extremité des jambes? & le cenſeur eſt-il „excuſable, de n'avoir pas au moins vû dans la verſion „latine, que l'adverbe *infrà* ne ſe conſtruiſoit pas avec „*tali*, mais avec *fœdata ſunt?* Si Mr. Perrault veut voir „de ces ridicules obſervations anatomiques, il ne faut „pas qu'il aille feuilleter l'Iliade : il faut, qu'il reliſe la „Pucelle ; c'eſt là, qu'il en pourra trouver un bon nombre, & entres autres celle-ci, où ſon cher Mr. Chapelain met au rang des agrémens de la belle Agnès, „qu'elle avoit les doigts inégaux, ce qu'il exprime en „ces jolis termes :"

On voit hors des deux bouts de ſes deux courtes manches,
Sortir à découvert deux mains longues & blanches,
Dont les doigts inégaux, mais tous ronds & menus,
Imitent l'embompoint des bras ronds & charnus.

*Reflexions critiq. ſur Longin, Reflexion troiſième.*

Venons actuellement à l'exemple qui prouve la mauvaiſe foi de Mr. Perrault : il traduiſoit par des termes bas

ſervé plus de modération, & qu'il n'eût point employé des expreſſions injurieuſes, ſouvent

& rempans les expreſſions nobles & ſouvent ſublimes d'Homere. Les reflexions que fait à ce ſujet Mr. Deſpréaux, ſont très-utiles pour les traducteurs, qui doivent toûjours chercher des termes qui répondent à la nobleſſe des mots dont ſe ſert l'auteur original, le même mot étant bas dans une langue, & beau dans l'autre.

„Les langues ont chacune leur bizarrerie, dit Deſpréaux: „mais la françoiſe eſt principalement capricieuſe ſur les „mots; & bien qu'elle ſoit riche en beaux termes, ſur „de certains ſujets, il y en a beaucoup où elle eſt fort „pauvre; & il y a un très-grand nombre de petites choſes, qu'elle ne ſauroit dire noblement. Ainſi, par exemple, bien que dans les endroits les plus ſublimes, elle „nomme, ſans s'avilir, un mouton, une chèvre, une „brebis, elle ne ſauroit, ſans ſe diffamer, dans un ſtile „un peu élevé, nommer un veau, une truie, un cochon. „Le mot de geniſſe, en françois, eſt fort beau, ſurtout „dans une Eclogue; vache ne s'y peut pas ſouffrir. „Paſteur & berger y ſont du plus bel uſage: gardeur „de pourceaux, ou gardeur de bœufs ſeroient horribles; „cependant il n'y a peut être pas dans le grec deux plus „beaux mots, que Συβώτης & Βυκόλος, qui repondent „à ces deux mots françois; & c'eſt pourquoi Virgile a „intitulé ſes Eclogues de ce doux nom de Bucoliques, „qui veut pourtant dire en notre langue à la lettre, entretiens de bouviers, ou de gardeurs de bœufs.

vent groſſiéres; on peut faire le même reproche à Mad. Dacier, qui attaqua Mr. de la Motte, avec auſſi peu de politeſſe, que Deſpréaux avoit attaqué Perrault.

Dans ces diſputes, qui s'éleverent alors ſur le mérite d'Homére, entre les partiſans des

„Je pourrois apporter ici encore un nombre infini de „pareils exemples: mais au lieu de plaindre en cela le „malheur de notre langue, prendrons-nous le parti „d'accuſer Homere & Virgile de baſſeſſe, pour n'avoir „pas prévû, que ces termes, quoique ſi nobles & ſi doux „à l'oreille en leur langue, ſeroient bas & groſſiers, „étant traduits un jour en françois? Voila en effet, le „principe, ſur lequel Mr. Perrault fait le procès à Ho„mère: il ne ſe contente pas de le condamner ſur les „baſſes traductions qu'on en a faites en latin. Pour plus „grande ſureté il traduit lui-même ce latin en françois, „& avec ce beau talent, qu'il a de dire baſſement tou„tes choſes, il fait ſi bien, que racontant le ſujet de „l'Odyſſée, il fait d'un des plus nobles ſujets qui ait „jamais été traité, un ouvrage d'un burlesque auſſi bas, „que *l'Ovide en belle humeur.*

„Il change ce ſage Vieillard, qui avoit ſoin des trou„peaux d'Ulyſſe, en un vilain porcher; aux endroits „où Homere dit, *que la nuit couvroit la terre de ſon „ombre, & cachoit les chemins aux voyageurs*, il tra„duit, *que l'on commençoit à ne voir goute dans les „rues; au lieu de la magnifique chauſſure, dont Telema„que lie ſes pieds delicats*, il lui fait mettre *ſes beaux „ſouliers de parade;* à l'endroit, où Homère, pour

des anciens & des modernes, ceux qui defendirent la bonne cauſe, ſe ſervirent des armes qu'employent ordinairement ceux qui protegent la mauvaiſe [24]: ils ont presque toûjours recours aux injures, pour ſuppléer aux raiſons.

Mr.

„marquer la propreté de la maiſon de Neſtor, dit, que „*ce fameux Vieillard s'aſſit devant ſa porte ſur des pier-*„*res fort polies, & qui reluiſoient comme ſi on les avoit* „*frottées de quelque huile precieuſe:* il met, *que Neſtor,* „*s'alla aſſeoir ſur des pierres luiſantes comme de l'onguent;* „il explique partout le mot de *Sus*, qui eſt fort noble „en grec, par le mot de *cochon*, ou de *pourceau*, qui „eſt de la derniere baſſeſſe en françois; au lieu, qu' „Agamemnon dit, qu' Egiſthe le fit aſſaſſiner dans ſon „palais, comme *un taureau qu'on égorge dans une* „*étable*, il met dans la bouche d'Agamemnon, cette „maniere de parler baſſe: *Egiſthe me fit aſſommer com-*„*me un bœuf;* au lieu de dire, comme porte le grec, „*qu' Ulyſſe voyant ſon vaiſſeau fracaſſé, & ſon mat renverſé* „*d'un coup de tonnêre, lia enſemble du mieux qu'il pût,* „*ce mât avec ſon reſte de vaiſſeau, & s'aſſit deſſus*, il fait „dire á Ulyſſe, *qu'il ſe remit à cheval ſur ſon mât.*„ „Reflexions critiques ſur Longin. par Deſpreaux reflex. 9.

[24] C'eſt ce qu'on voit dans presque tous les ouvrages de critique, que les Theologiens, ou ceux qui en empruntoient le langage, ont écrits contre les philoſophes. Paſcal, Mallebranche, Nicole, ont dit des injures à Montaigne: bien loin que la gloire de cet

Mr. de Fontenelle, qui entra dans ce demêlé, crut embarraſſer les admirateurs d'Homére, en ſuppoſant, que toute la queſtion de la prééminence entre les anciens & les modernes, étant une fois bien établie, ſe reduiſoit à ſavoir, ſi les arbres, qui étoient autrefois dans nos campagnes, étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui; en cas qu'ils l'ayent été, Homere, Platon, Demoſthene ne pouvoient être égalés dans les derniers

auteur en ait été flétrie, ſa reputation y a gagné. Jacquelot & Jurieu ont inſulté Bayle, d'une maniére odieuſe: ce grand homme fait aujourd'hui les délices de tous les gens qui penſent, & ces critiques ne ſont connus que par le mépris qu'ils inſpirent. Combien de bons auteurs l'Abbé des Fontaines n'a t'il pas mordus & dechirés ſans ménagement! On ne peut cependant diſconvenir, qu'il n'eut des talens: mais ſa mauvaiſe foi les a flétris; & les perſonnes ſenſées liſent ſes ouvrages avec autant de précaution, qu'un Chimiſte judicieux en employe dans l'uſage des drogues d'un grand laboratoire, rempli également de poiſons, & de bons remédes. C'eſt une choſe bien déplorable, que l'eſprit, le plus beau don de la nature après la vertu, ſoit employé par tant de gens de lettres, pour avilir une profeſſion qu'ils auroient du rendre reſpectable à l'univers par la douceur, la politeſſe & la bonne foi.

niers ſiécles. Mais ſi les arbres de ce temps ſont auſſi grands, que ceux d'autrefois: on peut égaler Homére, Platon. L'argument de Mr. de Fontenelle étoit un ſophisme, qui n'avoit rien de ſolide; car il ne s'agiſſoit pas de ſavoir ſi l'on pouvoit égaler les anciens, & même les ſurpaſſer: mais il s'agiſſoit de ſavoir, ſi on les avoit égalés & ſurpaſſés; or cela étoit vrai, [25] Mais ceux qui défendoient les modernes, ne pouvoient pas

[25] Lorsqu'on veut ſe depouiller des prejugés, il eſt impoſſible qu'on ne convienne de bonne foi, que les modernes l'emportent ſur les anciens, & qu'ils ont pouſſé la plûpart des ſciences beaucoup plus loin qu'eux. Commençons par la philoſophie. Newton, Deſcartes, Gaſſendi, Leibnitz, ſont auſſi au deſſus d'Ariſtote, de Thalès, de Zenon, que le ſage Locke eſt ſupérieur à Platon, qui fut le Mallebranche des anciens, c'eſt à dire, un bel eſprit, ſans ceſſe égaré dans des illuſions ſublimes, & écrivant avec beaucoup d'élégance des rêves philoſophiques. Ce n'eſt pas que les philoſophes anciens, ſurtout Epicure, n'ayent eu beaucoup de génie: mais les modernes ont profité de toutes leurs connoiſſances, & y en ont ajouté un nombre d'autres, dont ils ont fait la découverte.

L'Aſtronomie moderne eſt auſſi au deſſus de l'ancienne, que la phyſique de Neuton eſt au deſſus de celle d'Ariſtote & d'Epicure. Quel éloignement immenſe n'y a-t-il pas du ſyſtème de Copernic à celui

pas le prouver, puisqu'ils n'oppoſoient point aux anciens les auteurs qu'il auroit fallu

de Ptolomée, qu'il a fallu enfin ſe reſoudre d'abandonner entiérement, après avoir eſſayé vainement d'en corriger les fautes, pendant tant de ſiécles.

Quant au théatre, il n'y a que le mauvais goût, ou l'entêtement du pédantiſme, qui puiſſe faire regarder les tragédies d'Eſchile, qui ſont ſans interêt, ſans conduite, ſouvent monſtrueuſes, comme de bonnes pieces. Il eſt vrai qu'il y a de beaux endroits, & même de ſublimes dans Sophocle & dans Euripide, & que les poëmes dramatiques de ces auteurs ſont bien ſupérieurs à ceux d'Eſchile: mais lorsqu'on vient à conſidérer combien la conduite en eſt ſouvent défectueuſe, combien les caracteres ſont reſſemblans les uns aux autres, & enfin combien les denouemens ſont mal amenés: on voit l'étonnante ſupériorité que Corneille & Racine ont ſur Sophocle & ſur Euripide. C'eſt ce que nous examinerons dans les articles *Sophocle* & *Euripide*.

Nous avons perdu les pièces de Menandre; ainſi nous ne pouvons juger de leur mérite, que par celles de Terence, qui les a imitées: mais les Comedies de Terence, écrites avec beaucoup de pureté & de ſageſſe, pleines d'utiles reflexions, ont une uniformité de caracteres, qui marque la ſterilité du poëte. On voit dans toutes les pièces de Terence un pere avare ou ſevere, un fils amoureux d'une courtiſane ou d'une pauvre citoyenne, quelquefois d'une eſclave, un valet fourbe, une mere aveugle ſur les défauts de ſon fils.

fallu leur oppoſer; attendu que ces mêmes auteurs defendoient les anciens, & que les parti-

Si de ſix pièces, qui nous reſtent de Terence, on en perdoit cinq, on auroit encore tous les caracteres qu'il a mis au théatre. Quant aux comedies qui nous reſtent d'Ariſtophane, ce ſont des productions, qui ſe reſſentent de la licence effrenée d'un peuple qui aimoit à mortifier la vertu, qui la puniſſoit chez les grands par l'oſtraciſme, & chez les philoſophes par la ſatyre. D'ailleurs des pieces ſans intrigue, ſans mœurs, ſans interêt, n'ont d'autre mérite, que celui qu'ont des ſatyres quelquefois ſpirituelles, & ſouvent outrées.

Mr. Deſpreaux, grand partiſan des anciens, dit, que nos plus habiles hiſtoriens ſont petits devant Tite-Live & Salluſte; mais comment a t'il pu dire, que Mr. de Thou étoit petit devant Tite-Live? il a au contraire plus de force, moins de déclamation, plus de retenue ſur les prodiges, & plus d'impartialité, que Tite-Live. Quant à Salluſte, il eſt quelquefois obſcur, & je ne fais aucune difficulté de comparer la conjuration de Veniſe à celle de Catilina. Les réflexions de Tacite ne ſont pas plus inſtructives & plus politiques, que celles de Philippe de Comines. Les Romains ont-ils quelque choſe de mieux écrit, que les révolutions de Suede; & auſſi bien diſpoſé & narré, que les révolutions romaines; dont l'auteur eſt ſupérieur à presque tous les originaux dans lesquels il a puiſé les faits qu'il rapporte?

Quant à la ſatyre, Deſpréaux peut être comparé à Horace; Regnier à Juvenal. Tout le monde convient,

partiſans des modernes les haïſſoient. Ainſi, bien loin d'oppoſer à Horace, Deſpréaux, à Sophocle Racine, à Pindare Rouſſeau: on mettoit en paralelle avec les anciens, des auteurs médiocres même parmi les modernes.

Je finirai cet article d'Homére par répéter ici ce que j'ai dit de ce poëte, dans les Diſſertations que j'ai jointes à la traduction que j'ai donnée de Timée de Locres.

„L'Iliade d'Homére ne doit, ni ne peut „être comparée avec aucun poëme: c'eſt un „ouvrage unique dans ſon genre, 1) parce„qu'il n'a été fait ſur aucun modele; 2) par„ce que les beautés de détail, dont il eſt „rempli, n'ont pu être égalées depuis près de

que l'art poëtique du poëte françois l'emporte pour l'ordre ſur celui du latin, que Scaliger appelloit *ars ſine arte.*

L'Enéide n'a point été égalée, il faut l'avoüer: les modernes ont cependant de très-beaux-poëmes, la Henriade, la Jeruſalem delivrée, le Paradis perdu.

Rouſſeau, dans ſes belles odes, a la ſublimité de Pindare, ſans en avoir l'obſcurité; il eſt auſſi galant, qu' Horace, & ne ſe permet pas les mêmes libertés.

Le ſeul article où les anciens ayent un grand avantage ſur les modernes, c'eſt dans l'éloquence du Barreau & dans les harangues politiques. Nous n'avons

„de trois mille ans. 3) Parce que les regles „que l'on a impoſées aux auteurs qui ont „fait des poëmes épiques, ont été formées „ſur des principes pris dans l'Iliade, aux- „quels Homére n'avoit point ſongé, & qu'il „avoit ſuivis ſeulement par un goût arbitrai- „re. 4) Parce qu'Homére doit être regardé „autant comme législateur, que comme poë- „te, ayant fait le premier un corps de do- „ctrine de toutes les différentes croyances, „& de toutes les diverſes Mythologies des „Païens. Cette derniére qualité d'Homére „en rendroit la lecture néceſſaire à toutes les „perſonnes qui veulent s'inſtruire des „mœurs & des coutumes des anciens, quand „même Homére ne ſeroit qu'un mediocre „Hiſto-

ni Cicerons, ni Demoſthenes; l'éloquence de la Chaire reſſemble ordinairement à celle des rhéteurs, qui déclamoient dans leurs écoles ſur des ſujets imaginaires. Comment pouvons-nous prétendre, qu'un predicateur, qui fait un ſermon ſur les ſtigmates de St. François, ſur les pieuſes folies de St. Ignace, produiſe des diſcours ſemblables à ceux de Demoſthene s'efforçant de ſoulever la Grece contre Philippe? Il y a autant d'injuſtice à exiger une pareille choſe, qu' à vouloir qu'un advocat qui plaide pour la caſſation d'un teſtament, ou pour les interêts d'une maiſon de Moines, parle comme Ciceron plaidant pour la fortune d'un Roi, devant Céſar le maître de l'univers.

„Hiſtorien, & un ſimple compilateur. Il „eſt ſurprenant, que les Ecrivains qui ont „attaqué Homére, ayent principalement „condamné ce qu'il y a peut-être de plus „utile dans ſes Ouvrages.

„Ils ont blâmé & même tourné en ridicu„le, les mœurs des héros d'Homére. Mais „comment connoîtrions nous ces mœurs; „comment ſaurions nous qu'elles ont exiſté, „par quel moyen pourrions-nous les com„parer avec celles des ſiécles ſuivans, & en „les approchant jusqu'au nôtre, jouir du „plaiſir de voir la marche de l'eſprit hu„main; & connoître ſes différens progrès „dans certaines choſes, ſa décadence dans „d'autres? Homére, en qualité de ſimple „poëte, charmera tous ceux qui n'étant „point trompés, ainſi que l'ont été l'Abbé „Terraſſon & Mr. de Fontenelle, par une „fauſſe métaphyſique, n'analiſent pas froide„ment ce qui doit être ſenti, & ne jugent „pas géométriquement des mouvemens du „cœur, & du feu celeſte de l'imagination. „En qualité de Peintre, il eſt l'ingénieux ré„pertoire, où les Raphael, les Guide, les „Corrége, les Rubens, les Vandeick, & les „Le

[26] *„Igitur ut Avatus ab Jove incipiendum putat, ita nos „vite cœpturi ab Homero videmur. Hic enim (quemadmo-*

„Le Moine, ont puiſé les idées tantôt ſubli-
„mes tantôt galantes, & toujours gracieuſes,
„dont ils ont embelli leurs tableaux.

„Enfin Homére, en qualité d'Hiſtorien,
„ſera toujours le premier de ceux auxquels
„il faudra recourir, pour avoir une vérita-
„ble connoiſſance de l'Antiquité. L'Iliade
„eſt donc, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, la
„Bible des poëtes, des Peintres, des Sculp-
„teurs, des Antiquaires, des Littérateurs;
„& c'eſt auſſi celle des philoſophes; puisque
„la connoiſſance du cœur humain eſt la
„plus noble & la plus eſſentielle partie de la
„Philoſophie. Or qui connut mieux les
„paſſions, qu'Homére, & qui les dépeignit
„avec plus de naturel, & avec plus de
„force?"

Pour juſtifier mon ſentiment, je l'appuie-
rai de l'autorité du plus grand Critique, en
qui le gout égaloit l'érudition, & qui ſachant
parfaitement la langue d'Homére, jugeoit
de ſes ouvrages avec connoiſſance de cauſe.
C'eſt Quintilien, dont je parle: quoique ſon
jugement ſoit un peu étendu, il eſt trop
beau, & trop déciſif, pour que j'en ſup-
prime rien. „Comme Aratus [26] *dit Quin-*
*„tilien,*

*„dum ex oceano dicit ipſe amnium vim fontiumque curſus*
*„initium capere, omnibus eloquentiæ partibus exemplum &*

„*tilien*, a cru devoir, dans ſes Phénomenes, „tourner ſes premiéres penſées vers Jupiter, „je crois auſſi que nous ne ſaurions mieux „faire ici, que de commencer par Homére. „Car, comme il dit lui-même, que la rapi„dité des fleuves & le cours des fontaines „prirent leur origine de l'Océan, nous pou„vons dire auſſi, que ce grand poëte a été le „Pere & le modele de toutes les ſortes d'E„loquence. Jamais perſonne ne le ſurpaſ„ſera en élévation dans les grands ſujets, en „juſteſſe & en proprieté de termes dans les „petits. Il eſt tour à la fois fleuri & ſerré, „plein de force & de douceur, admirable „par ſon abondance, & par ſa briéveté; & „poſſe-

„*ortum dedit. Hunc nemo in magnis ſublimitate, in parvis „proprietate ſuperaverit; idem lætus, ac preſſus, jucundus & „gravis, tum copiâ, tum brevitate mirabilis: nec poëtica modo „ſed oratoria virtute eminentiſſimus. Nam ut de laudibus, „exhortationibus, conſolationibus taceam: nonne vel nonus li„ber, quo miſſa ad Achillem legatio continetur, vel in pri„mo inter duces illa contentio, vel dictæ in ſecundo ſententiæ, „omnes litium ac conſiliorum explicant artes? Affectus qui„dem, vel illos mites, vel hos concitatos, nemo erit tam „indoctus, qui non in ſua poteſtate hunc auctorem habuiſſe „fateatur. Age vero, nonne in utriusque ſui operis ingreſſu, „paucìſſimis verſibus legem proëmiorum, non dico, ſervavit, „ſed conſtituit? nam & benevolum auditorem invocatione „Dearum, quas præſidere vatibus creditum eſt, & inter-*

„poſſede en un degré éminent toutes les per-
„fections non ſeulement du poëte, mais de
„l'orateur. Car pour ne rien dire de tant
„d'endroits, où il loue, où il exhorte, où il
„conſole, eſt-ce que cette députation vers
„Achille, qui eſt décrite dans ſon neuvième
„livre, & cette querelle entre Agamemnon
„& le même Achille, qu'il raconte dans le
„premier, & ces differens avis des princi-
„paux chefs, qui parlent tour à tour dans
„le ſecond, ne nous developpent pas tout
„l'art, toutes les fineſſes des délibérations,
„& des plaidoyers ? Quant à ces deux ſor-
„tes de ſentiments, que nous avons diſtin-
„gués, dont les uns plus doux ont le nom
„de

„*dum propoſita rerum magnitudine, & docilem, ſumma ce-*
„*leriter comprehenſa, facit. Narrare vero quis brevius,*
„*quam qui mortem nuntiat Patrocli ? Quis ſignificantius*
„*poteſt, quam qui Curetum Ætolorumque prælium exponit ?*
„*Jam ſimilitudines, amplificationes, exempla, digreſſus, ſigna*
„*rerum & argumenta cætera, quæque probandi ac refutan-*
„*di ſunt ita multa, ut etiam, qui de artibus ſcripſerunt,*
„*plurima earum rerum teſtimonia ab hoc poëta petant.*
„*Nam epilogus quidem, quis unquam poterit illis Priami*
„*rogantis Achillem precibus æquari ? Quid ? in verbis, ſen-*
„*tentiis, figuris, diſpoſitione totius operis, nonne humani*
„*ingenii modum excedit ? Ut magni ſit viri, virtutes ejus*
„*non æmulatione (quod fieri non poteſt) ſed intellectu ſequi*".
Inſtit. Orat. Fab. Quintil. Lib. X. Cap. 1.

„de *moeurs*, les autres plus impétueux ont „celui de *paſſions* [27]: y a-t-il homme aſſez „igno-

[27] Homére a ſi bien poſſedé le talent de peindre les paſſions, & de les exciter dans le cœur humain, que les Ecrivains qui l'ont critiqué le plus amérement, lorsqu'ils ſe ſont amuſés à traduire quelques beaux endroits de ſes ouvrages, n'ont pu s'empêcher d'en être affectés; & leur traduction, quoique foible, a cependant produit le même effet ſur l'eſprit des lecteurs. Donnons en ici un exemple pris dans l'adieu d'Hector & d'Andromaque, mis en vers par Mr. Perrault.

Hector, las de ſe voir trop long-temps inutile,
Marchoit vers les remparts, pour ſortir de la ville;
Et le cœur animé d'une noble chaleur,
Alloit contre les Grecs exercer ſa valeur;
Lorsque d'un pas leger venant à ſa rencontre
A ſes regards ſurpris Andromaque ſe montre;
Une femme Troyenne accompagnant ſes pas,
Tient le petit Hector, qu'elle porte en ſes bras.
Son pere, en le voyant, eſt émû de tendreſſe,
Le flatte d'un ſoûris, & des yeux le careſſe.
Cependant toute en pleurs, & s'appuyant ſur lui,
Son épouſe en ces mots exprime ſon ennui.
La prompte & vive ardeur du beau feu qui t'anime,
Te cauſera la mort, Epoux trop magnanime;
Et tu ne daignes pas regarder en pitié,
Ni cet aimable enfant, ni ta tendre moitié.
Quand les perfides Grecs, qui pourſuivent ta vie,
Te l'auront par ſurpriſe indignement ravie;
(Car ces lâches bientôt, par un commun effort,
Tombant tous ſur toi ſeul, te donneront la mort;)

„ignorant, pour ne pas voir, que cet auteur „les a maniés comme il a voulu, & en mai-„tre ?

Que deviendrai-je alors? Ah! que plutôt la Terre
Dans ſon ſein tenebreux, ſous la tombe m'enſerre.
On conduira mes pas; puisqu' enfin ton appui
Eſt le ſeul, cher Epoux, qui me reſte aujourd'hui.
Je n'ai plus de parens; dans le ſein de ſa ville,
Mon Pere fut tué par le cruel Achille,
Et ma mere expira ſous les rigoureux traits,
De la divinité qui preſide aux forêts:
De ſept freres, que j'eus, une même journée
Vit dans un ſeul combat finir la deſtinée.
Mais en toi je retrouve (avantage bien doux,)
Et freres, & parens, & de plus un Epoux;
Tu me tiens lieu de tout, en ta ſeule perſonne.
Ce que le Ciel m'ôta, le Ciel me le redonne.
Regarde, cher Epoux, quel ſeroit mon deſtin
Si tu me laiſſois veuve, & ce fils orphelin.
Entre dans cette tour, qui s'offre à ton paſſage;
Et poſte des ſoldats ſous ce figuier ſauvage;
De nos vaſtes remparts, c'eſt l'endroit le moins fort
Et qui des ennemis doit plus craindre l'effort.
Deja les deux Ajax, deja les deux Atrides,
L'ont aſſailli trois fois de leurs traits homicides;
Soit, que quelque devin pénétrant l'avenir,
Leur montre le chemin que leur bras doit tenir,
Soit, que leur inſtinct ſeul les porte à cette attaque.
Hector, qu' a penetré le diſcours d'Andromaque,
Lui répond en ces mots: Ta voix ne m'a rien dit,
Qui n'ait deja paſſé cent fois dans mon eſprit;

„tre ? Conſidérons maintenant le début de „ces deux Poëmes. N'a-t-il pas dans l'un & „dans

Mais je crains des Troyens les mediſantes plaintes
Et de leur ris mocqueur les piquantes atteintes.
Je mourrois de regret, s'il m'etoit reproché,
Que pour fuir le combat, je me fuſſe caché.
Quand je ne craindrois pas un ſi cruel outrage
Pourrois-je ſurmonter mon ſuperbe courage?
Après de ſi hauts faits, après que ſi longtemps
J'ai marché le premier entre les combattans,
Et qu' avec tant d'éclat, par plus d'une victoire,
De mon pere & des miens j'ai ſoûtenu la gloire.
Je prévois, que bientôt les jours arriveront,
Où Troie, & les Troyens enſemble périront;
Où je ne ſerai plus, où du Roi Priam même
S'eteindra pour jamais la puiſſance ſuprême:
Mais le deſtin de Troie, & de ſes citoyens,
D'Hecube, de Priam, ni de tous les Troyens,
Ni de tant de héros les enfans, & mes freres,
Tous tombés ſous le fer de vaillans adverſaires,
Ne m'afflige pas tant, que quand j'oſe ſonger
Qu'on te verra captive en un bord étranger;
Qu'un ſoldat inſolent d'une main violente
A la ville d'Argos te conduira pleurante;
Que là tu gémiras, ſous un indigne emploi,
Que ta main filera pour un autre que moi;
Que tes bras tous les jours porteront avec peine,
L'eau, qu'il faudra puiſer d'une ſource lointaine.
Ton cœur ſoupirera de cette dureté:
Mais il faudra fléchir ſous la neceſſité.

„dans l'autre, en très-peu de vers, je ne dis
„pas ſeulement obſervé, mais établi les loix
„de

Alors quelqu'un dira, voyant couler tes larmes:
C'eſt la veuve d'Hector, ſi fameux par ſes armes,
Qui devant Ilion combattit autrefois;
Et fit, pour le ſauver, tant de braves exploits.
De quel deuil à ces mots ſeras-tu penetrée
En regrettant l'époux qui t'auroit delivrée?
Mais avant que le ſort amène ces malheurs,
Tes yeux ſur mon trépas auront verſé des pleurs.
Ayant fini ces mots, plein d'une amitié tendre,
Il étendit ſes mains vers ſon fils, pour le prendre.
Le jeune Aſtianax qui regarde attentif
Du belliqueux acier l'éclat brillant & vif,
Et du caſque doré la crête menacante,
Au gré des vents légers fiérement ondoyante,
S'écrie, & de frayeur ſe retournant ſoudain,
Embraſſe ſa nourrice, & ſe cache en ſon ſein.
L'intrepide héros, & la ſage heroïne
Voyant avec plaiſir cette peur enfantine,
En rirent l'un & l'autre. Hector en même temps,
Ote ſon caſque orné de plumages flottans,
Prend ſon fils dans ſes bras, le baiſe avec tendreſſe,
Et pouſſe vers les Dieux ces vœux, qu' il leur addreſſe.
Faites, Dieux immortels, que ce fils que je tiens,
En valeur, comme moi, paſſe tous les Troyens;
Que ſon bras en tous lieux remporte la victoire,
Que revenant chargé de butin & de gloire,
On diſe, en le montrant: Voila le fils d'Hector,
Son Pere étoit vaillant, mais il l'eſt plus encor:

„de l'Exorde. Car il gagne l'Auditeur par „l'invocation des Déeſſes, que l'on a tou- „jours

Que le bruit de ſon nom retentiſſe dans Troye,
Et que ſa tendre mere en treſſaille de joye.
A ces mots, dont ſon cœur & ſe trouble & ſe fend,
Aux mains de ſon Epouſe il remet ſon enfant.
Elle, qui pour ce fils ſoûpire, eſpere, & tremble,
Le reçoit en pleurant & riant tout enſemble.
Hector, qui voit l'excès de ſon tendre ſouci,
Tâche, à la conſoler, en lui parlant ainſi:
Ceſſe, de m'affliger par tes pleurs & tes plaintes,
Ceſſe de t'allarmer par tant de vaines craintes;
Il n'eſt point de héros aſſez brave, aſſez fort,
Si le ſort ne le veut, pour me donner la mort;
Et ſi le ſort cruel a ma perte jurée,
Rien ne peut, de mes jours prolonger la durée.
Vas donc chez toi reprendre & quenouille & fuſeaux,
Façonner de tes mains & toiles & réſeaux.
Vas retrouver en paix tes femmes & tes filles,
Et remettre au travail leurs ſavantes aiguilles:
Donne toi toute entiére à cet unique emploi,
Et laiſſe pleinement aux hommes comme moi,
Qu' enfanta d'Ilion la généreuſe terre,
Le ſoin de te défendre, & de faire la guerre.
Andromaque, dont l'œil ne voit que des malheurs,
Le regarde, le quitte, & redouble ſes pleurs.

Placons ici quelques vers d'Homére, qui montrent, combien eſt foible la traduction de Perrault: nous choiſirons ceux où le poëte grec dépeint ſi bien la

„jours regardées comme les génies tutélai-
„res des Poëtes; il le rend attentif par l'im-
„por-

frayeur du jeune Aſtianax, en voyant les armes de ſon pere:

Ὡς εἰπὼν, ὃ παιδὸς ὀρέξατο φαίδιμος Ἕκτωρ.
Ἂψ δ' ὁ παῖς πρὸς κόλπον ἐϋζώνοιο τιθήνης
Ἐκλίνθη ἰάχων πατρὸς φίλου ὄψιν ἀτυχθείς,
Ταρβήσας χαλκόν τε, ἰδὲ λόφον ἱππιοχαίτην,
Δεινὸν ἀπ' ἀκροτάτης κόρυθος νεύοντα νοήσας·
Ἐκ δ' ἐγέλασσε πατήρ τε φίλος, καὶ πότνια μήτηρ·
Αὐτίκ' ἀπὸ κράτὸς κόρυθ' εἵλετο φαίδιμος Ἕκτωρ,
Καὶ τὴν μὲν κατέθηκεν ἐπὶ χθονὶ παμφανόωσαν.
Αὐτὰρ ὅγ' ὃν φίλον υἱὸν ἐπεὶ κύσε πῆλέ τε χερσὶν
Εἶπεν ἐπευξάμενος Διΐ τ', ἄλλοισίν τε θεοῖσι·
Ζεῦ ἄλλοι τε θεοὶ, δότε δὴ καὶ τόνδε γενέσθαι
Παῖδ' ἐμὸν, ὡς καὶ ἐγώ περ, ἀριπρεπέα Τρώεσσιν,
Ὧδε βίην τ' ἀγαθὸν, καὶ Ἰλίῳ ἶφι ἀνάσσειν,
Καὶ ποτέ τις εἴπῃσι, Πατρὸς δ' ὅγε πολλὸν ἀμείνων,
Ἐκ πολέμου ἀνιόντα· φέροι δ' ἔναρα βροτόεντα,
Κτείνας δῃΐον ἄνδρα, χαρείη δὲ φρένα μήτηρ.

*Sic fatus, ſuum filium porrectis manibus petiit Hector,*
*Retro autem puer ad ſinum eleganter cinctæ nutricis,*
*Inclinatus eſt, clamans, patris cari aſpectum exhorreſcens,*
*Timens, æsque & criſtam ſetis equinis horridam,*
*Horrendum à ſumma galea nutantem intuens,*
*Leniter vero arriſit; paterque carus, & veneranda mater.*
*Tum ſtatim à capite galeam abſtulit illuſtris Hector,*

„portance de la matiére, & docile en lui „expoſant tout ſon ſujet en peu de mots.

„Voyons le dans la narration: qui a ja„mais narré avec plus de briéveté, que celui „qui annonce la mort de Patrocle: & d'une „maniére plus vive, que celui qui fait la „peinture du combat des Curetes & des Eto„liens? A l'égard des ſimilitudes, des com„paraiſons, des amplifications, des digreſ„ſions, des ſignes, des indices, & de toutes „les

*Et hanc quidem depoſuit in terra collucentem:*
*Atque illum dilectum filium ut oſculatus fuerat, leviterque agitârat manu,*
*Dixit, precans Jovemque, cæterosque Deos;*
*Jupiter, aliique Dei, date, & hunc fieri*
*Filium meum, ut & ego ſum, eximium inter Trojanos,*
*Ita viribusque fortem, & Ilio potenter imperitare;*
*Et olim quis dicat, patre vero hic multo eſt fortior,*
*Ex pugna redeuntem conſpicatus, referat autem ſpolia cruenta,*
*Interfecto hoſte, gaudeatque animo mater.*

Homer. Iliad. Lib. VI. v. 466. & ſq.

Quelle difference n'y a t-il pas pour le naturel, & en même tems pour la beauté de l'expreſſion, entre ces vers, & ceux de Mr. Perrault? Il faut convenir, que Deſpreaux a été le ſeul poëte françois, qui ait rendu les vers d'Homére en françois avec la même élégance dont ils ſont écrits en grec.

„les autres choſes, qui entrent dans ces deux „parties du diſcours, que l'on nomme con- „firmation & réfutation, il en eſt ſi rempli, „que ceux mêmes qui nous ont donné des „préceptes d'éloquence, citent une infinité „d'endroits de ce poëte, comme autant „d'exemples.

„Mais quel Epilogue égalera jamais cette „priére ſi touchante de Priam, lorsque ce „malheureux pere [28] conjure Achille de „lui

[28] Nous placerons ici quelques vers de cet endroit d'Homére, le plus beau, qu' il y ait dans l'Iliade.

Μνῆσαι πατρὸς σεῖο, θεοῖς ἐπιείκελ' Ἀχιλλεῦ,
Τηλίκε, ὥσπερ ἐγών, ὀλοῷ ἐπὶ γήραος οὐδῷ.
Καὶ μέν πε κεῖνον περιναίεται ἀμφὶς ἐόντος,
Τείρουσ', οὐδέ τις ἐστὶν, ἀρὴν καὶ λοιγὸν ἀμῦναι·
Ἀλλ' ἦτοι κεῖνός γε σέθεν ζώοντος ἀκούων,
Χαίρει τ' ἐν θυμῷ, ἐπί τ' ἔλπεται ἤματα πάντα
Ὄψεσθαι φίλον υἱὸν, ἀπὸ Τροίηθεν ἰόντα.
Αὐτὰρ ἐγὼ πανάποτμος, ἐπεὶ τέκον υἷας ἀρίστους,
Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, τῶν δ' οὔτινα φημὶ λελεῖφθαι.
Πεντήκοντα μοι ἦσαν, ὅτ' ἤλυθον υἷες Ἀχαιῶν·
Ἐννέα καὶ δέκα μέν μοι ἰῆς ἐκ νηδύος ἦσαν·
Τοὺς δ' ἄλλους μοὶ ἔτικτον ἐνὶ μεγάροισι γυναῖκες·
Τῶν μὲν πολλῶν θοὸς Ἄρης ὑπὸ γυῖα λέλυσεν·
Ὅς δὲ μοι οἶος ἔην, εἴρυτο δὲ ἄστυ καὶ αὐτούς,
Τὸν σὺ πρῴην κτείνας, ἀμυνόμενον περὶ πάτρης

„lui rendre le corps de ſon fils. Que ſi l'on „regarde l'expreſſion, les penſées, les figu„res, la diſpoſition de tout l'ouvrage, ne ſur„paſſe-t il pas en tout cela la portée de „l'eſprit humain, jusques là qu'il faut être „un

Ἕκτορ· τῷ νῦν εἶνιχ' ἱκάνω νῆας Ἀχαιῶν,
Λυσόμενος παρ ἀσεῖο, φέρω δ' ἀπερείσι' ἄποινα.
Ἀλλ' αἰδεῖο θεὸς, Ἀχιλεῦ, αὐτόν τ' ἐλέησον,
Μνησάμενος σεῦ πατρὸς, ἐγώ δ' ἐλεεινότερος περ·
Ἔτλην δ' οἷ ἄπω τὶς ἐπιχθόνιος βροτὸς ἄλλος,
Ἀνδρὸς παιδοφόνοιο ποτὶ στόμα χεῖρ' ὀρέγεσθαι.

*Recordare patris tui, diis ſimilis, Achille,*
*Ejusdem ætatis, qua & ego, gravi in ſenectutis limine:*
*Et illum quidem fortaſſe vicini circumſiſtentes*
*Premunt, neque quis eſt, qui malum & perniciem arceat;*
*Et tamen quidem, ille te vivere audiens,*
*Gaudetque in animo, ſperatque dies omnes*
*Viſurum dilectum filium, à Troia reverſum.*
*Sed ego infeliciſſimus, genui enim filios fortiſſimos,*
*Troia in lata, eorumque neminem autumo relictum eſſe.*
*Quinquaginta mihi erant, quando venerunt filii Achivorum,*
*Undeviginti quidem uno ex ventre erant;*
*Ceteros autem mihi pepererunt in ædibus mulieres:*
*Ex his plerorumque quidem impetuoſus Mars genua ſolvit:*
*Qui vero mihi unicus erat, tutabaturque urbem & ipſos,*
*Hunc tu nuper interfeciſti, pugnantem pro patria*
*Hectorem. Hujus nunc gratia venio ad naves Achivorum*
*Redempturus à te, feroque infinita dona.*
*Sed reverere Deos, Achille, meique miſerere,*

„un grand homme, je ne dis pas, pour at-
„teindre à ſes divines perfections par l'imi-
„tation, (car je ne le crois gueres poſſible,)
„mais je dis, pour les bien connoître [29].

HE-

*Recordatus tui patris. Ego autem adhuc miſerabilior;*
*Suſtinui enim, qualia nequaquam aliquis ſuper terram*
*Mortalis alius, viri filiorum interfectoris ad os manus*
*admovere.*

Homer. Iliad. Lib. ultim. v. 431 & ſq.

Peut-on rien voir de plus touchant, de plus naturel, & de plus harmonieux, que ces vers?

[29] On attribue encore à Homére, un poëme ſur la guerre des rats & des grenouilles, que nous avons aujourd'hui. Ce petit ouvrage eſt très-ingenieux: le ſavant Mr. Boivin l'a traduit fort bien en vers françois. Ce qui me perſuade que ce poëme eſt véritablement d'Homére, c'eſt qu'il en avoit fait quelques autres dans le même goût badin. Ariſtote parle d'un autre, intitulé, *le margite*: c'étoit le nom d'un homme qui n'étoit ni laboureur, ni vigneron, ni berger, & qui ne ſavoit rien faire: c'eſt pourquoi Homére fit contre lui ce poëme, qu'il appella de ſon nom. "Il ne nous reſte, *dit* „*Ariſtote*, aucun poëme de cette ſorte avant Homére, „quoiqu'il y ait bien apparence, qu'il y en avoit plu-„ſieurs, mais nous en avons du temps d'Homére, par „exemple ſon Margite, & beaucoup d'autres de la mê-„me eſpece, où l'on a auſſi employé les vers iambes, „comme les plus propres pour les railleries & pour

## HESIODE.

### §. II.

Heſiode, s'il faut en croire Herodote, vivoit dans le même tems, qu'Homere, & par conſéquent plus de trois cents ans après le ſiége de Troie, ainſi que nous l'avons vû dans la vie d'Homere: cependant Heſiode nous apprend lui même, qu'il écrivoit dans

„les injures." *Ante vero Homerum nullum omnino tale poëma habemus, tametſi plura extitiſſe credere par eſt. Extat autem ipſius Homeri (ut ab eo initium ſumamus, Margites, & huic conſimilia, quibus inſuper quod maxime congrueret iambicum metrum acceſſit:)* Ariſtot. poët. cap. 2.

3° Aulu-Gelle nous apprend, que c'étoit le ſentiment de Varron, & que ce ſavant critique fondoit principalement ſon opinion, ſur une epigramme, qui étoit gravée ſur un trépied. *Marcus autem Varro, in primo de imaginibus, uter natus prior ſit, parum conſtare dicit: ſed non eſſe dubium, quin aliquo tempore eodem vixerint, idque ex epigrammate oſtendit, quod in tripode ſcriptum eſt, qui in monte Helicone ab Heſiodo poſitus traditur:* Auli Gell. noct. attic. lib. 3. cap. xj. Dion nous a conſervé cette epigramme.

Ἡσίοδος Μοῦσαις Ἑλικωνίσι τόν δ' ἀνέθηκε,
Ὕμνῳ νικήσας ἐν χαλκίδι θεῖον Ὅμηρον.

*Heſiodus poſuit muſis heliconibus iſtum,*
*Cum cantu vicit divinum in Chalcide Homerum.*

dans l'âge qui ſuivoit la guerre de Troie, & que cet âge, dans lequel il vivoit, finiroit avec la génération qui exiſtoit alors. Il s'enſuit donc, ou, qu'Heſiode eſt plus ancien qu'Homére, où qu'Herodote s'eſt trompé, lorsqu'il le fait vivre trois cents ans après le ſiége de Troie. Il y a apparence, qu'Herodote s'eſt trompé, car Homere fut certainement contemporain d'Heſiode [30]. Ce dernier

Plutarque rapporte l'hiſtoire de cette diſpute: je la placerai ici en françois pour ceux de mes lecteurs, qui n'entendent ni le grec, ni le latin, & je me ſervirai de la traduction d'Amyot; parce que, dèsqu'il s'agit de Plutarque, je ne puis rien donner de mieux à ceux qui ne peuvent pas le lire dans l'original. "Si eſt-ce, *dit* „*Periander*, que c'étoit la façon des anciens Grecs, „ſeigneur Cleodemus, de ſe propoſer ainſi les uns les „autres telles queſtions: car nous avons entendu, que „jadis la queſtion étoit, que les plus ſavans & les „plus excellens poëtes qui fuſſent pour lors, s'aſſem„bloient à certains jours, à l'entour de la ſepulture „d'Amphidamas en la ville de Chalcide. Ceſtui Am„phidamas étoit homme d'honneur & de valeur au „gouvernement de la choſe publique, & qui avoit „donné beaucoup d'affaires aux Eretriens, dans les „guerres qu'ils eurent contre ceux de Chalcide, eſquel„les finalement il mourut. Et pour autant que les vers „qu' apportoient les poëtes rendoient le jugement dif„ficile & fâcheux à ceux qui étoient élûs pour juges,

dernier poëte grec étoit natif d'Aſcra, petit bourg de Beotie. On dit, qu'il devint poëte, en gardant les moutons, par une faveur ſinguliere des Muſes. Il compoſa un poëme, que nous avons aujourd'hui, intitulé *les Oeuvres & les jours*, ou il donne des préceptes de morale, d'agriculture, & d'oeconomie. Nous avons encore de lui deux poëmes: le premier eſt le *Bouclier d'Hercule*, & le ſecond la *Generation des Dieux;* il en avoit fait pluſieurs autres, que nous avons perdus, parmi leſquels il y en avoit un qui contenoit l'éloge des femmes illuſtres.

On

„& que la gloire de deux concurrens, tels qu' Homére „& Heſiode tenoit les juges en grande perplexité, pour „la honte qu'ils avoient de donner leurs ſentences de „deux ſi grands perſonnages: ils ſe tournerent, à de„mander les uns aux autres de telles queſtions, ainſi „que les raconte Leches:

Muſe dis moi, ce qu'on confeſſera
Qui ne fut onc, & jamais ne ſera?

„à quoi Heſiode répondit ſur le champ, promtement:

Quand les chevaux de Rendon furieux
Pour emporter le prix des victorieux
Courant en tour la tombe & ſepulture
De Jupiter, y rompront leur voiture.

On dit, qu'Heſiode fut tué [31], par des Locriens, & jetté dans la mer; il y fut recueilli par quelques dauphins, qui le porterent au Chef d'Erion, où il fut enterré près du temple de Nemée. Ciceron, parlant des grands hommes que la vieilleſſe ne fit point renoncer à l'Etude, fait mention d'Heſiode. Longin dans ſon traité du ſublime, ſemble douter que le poëme du Bouclier ſoit d'Heſiode.

Mr. Deſpreaux a fait l'éloge d'Heſiode dans ſon art poëtique:

Heſiode, à ſon tour par d'utiles leçons,
Des champs trop pareſſeux vint hâter les moiſſons.

Denis

„& dit-on, que pour cela il fut tant eſtimé, qu'on lui „en adjugea le trépied d'or". Oeuvres Plut. tom. 1. Banquet des ſept ſages, chap. 12.

[31] *Mortis Heſiodi cauſam Plutarchus ſic in Dioclis convivio explicat: Cum Mileſio, inquit, comite & Troilo puero, Heſiodus apud quendam hoſpitatus eſt, noctu Mileſius hoſpitis filiam vitiavit: rei conſcium Heſiodum rati puellæ fratres, illum inter paſcua cum puero occiderunt, & cadaver in mare projecerunt: pueri vero corpus in littore reliquerunt, à quo & nomen inditum. Ferunt, inquit, Deorum voluntate à Delphinis cadaver ad littus delatum, ubi tum forte Neptunalia celebrabantur. Id ſcelus ubi incolæ intellexerunt, interfectorum domos diruerunt: vivos ipſos qui facinus admiſerant, aquis ſuffocarunt:* Lil. gerald. de poëtar. hiſtor. dialog. 2.

Denis d'Halicarnaſſe loue [32] le ſtyle naturel & exact d'Héſiode. Velleius Paterculus dit [33], qu'Heſiode joignit à beaucoup d'eſprit dans ſes vers, l'élégance & la douceur du ſtile.

De tous les auteurs qui ont parlé d'Heſiode, perſonne ne me paroît en avoir porté un jugement plus judicieux, que Quintilien [34]. „Rarement, *dit-il*, Heſiode s'éleve: il n'eſt „guere occupé que de trouver des noms „aux choſes, dont on avoit peu parlé avant „lui. Ses préceptes ſont pourtant mêlés „d'utiles ſentences, ſes expreſſions ont de la „douceur, & ſon ſtile n'eſt pas mépriſable; „on

[32] Ἡσίοδος μὲν γὰρ ἐφρόντισεν ἡδονῆς, καὶ ὀνομάτων λειότητος, καὶ συνθέσεως ἐμμελοῦς. *Heſiodo autem ſemper fuit curæ tum æquabilis dictio, tum accurata compoſitio.* Dionyſ. Halicarnaſſ. tom. II. p. 152.

[33] *Heſiodus . . . vir perelegantis ingenii, & molliſſima dulcedine carminum memorabilis, otii quietisque cupidiſſimus.* Vellei. Paterc. hiſt. lib. II.

[34] *Raro aſſurgit Heſiodus, magnaque pars ejus in nominibus eſt occupata. Tamen utiles circa præcepta, ſententiæ, lenitas verborum & expoſitionis probabilis: datur ei palma in illo mediocri genere dicendi.* Fab. Quintil. Inſtit. orat. lib. X.

[35] Ἀνακρέων, Τηΐος λυρικός, Σκυθέης υἱός, οἱ δὲ Εὐμήλου, οἱ δὲ Παρθενίου, οἱ δὲ Ἀριστοκρίτου ἐδά-

„on lui donne la premiere place dans le gen-
„re médiocre".

## ANACREON.

### §. III.

Anacreon naquit à Teos, ville d'Ionie: il fut contemporain de Solon, d'Eſope, de Cyrus, de Crœſus & de Piſiſtrate [35]; ainſi c'eſt un des plus anciens auteurs grecs que nous ayons, & il a vécu avant Eſchile. Platon dit, qu'Hipparque, prince d'un grand mérite, frere de cet Hipiſias, qui ſollicita Darius, fils d'Hiſtaſpes, d'entreprendre le voyage qu'il fit contre les Atheniens, envoya

ξαν. ἔγραψεν ἐλεγείας, καὶ ἰάμβους, Ἰάδι πάντα διαλέκτῳ. Γέγονε κατὰ Πολυκράτην τὸν Σάμιων τύραννον, ολυμπιάδι νΒ. Οἱ δὲ ἐπὶ Κύρου, καὶ Καμβύσου τάττουσιν αὐτὸν, κατὰ τὴν κε Ολυμπιάδα. Ἐκπεσὼν δὲ Τέω διά τὴν Ἰστιαίου ἐπανάστασιν, ᾤκησεν Αβδήρα ἐν Θράκῃ. *Anacreon, Teius Lyricus, Scythini filius, alii Eumeli, alii Parthenei, alii Ariſtocriti filium dixerunt. Scripſit elegias et iambos, omnia ionica dialecto; vixit tempore Polycratis Samiorum tyranni, Olympiade LII. alii vero Cyri et Cambyſis tempore eum vixiſſe produnt, Olympiade XXV. cùmque Teo pulſus eſſet ob Hiſtiæi rebellionem, Abdera urbem Thraciæ petit.* Suidas in Lexic. art. Anacreon.

voya un vaiſſeau de cinquante rames à Anacreon, & lui écrivit fort obligeamment, pour le conjurer de vouloir bien paſſer la mer Egée, & faire un voyage à Athenes, où ſon mérite trouveroit des adorateurs, qui connoiſſoient le prix de ſes ouvrages, & qui ſau-

36 Anacreon fondoit ſa philoſophie ſur le vin, & il s'en ſervoit plus utilement, que Seneque de toutes les belles maximes des Stoïciens, pour bannir les ſoins, & les ſoucis.

Ἐπειδὴ βροτὸς ἐτέχθην,
Βιότῳ τρίβον ὀδεύειν,
Χρόνον ἔγνων ὃν παρῆλθον,
Ὃν δ'ἔχω δραμεῖν οὐκ οἶδα·
Μέθετε με φροντίδες,
Μηδέν μοι καὶ ὑμῖν ἔστω,
Πρὶν ἐμὲ φθάσῃ τὸ τέλος
Παίξω, γελάσω, χορεύσω,
Μετὰ τῆ καλῆ Λυαίῳ.

*Anacr. Od. XXIV.*

„Puiſque je ſuis mortel, pour faire ſimplement une „petite courſe en ce monde; & que je ne connois que „le temps, que j'ai vecu, ſans avoir aucune notion de „celui qui me reſte à vivre: éloignez vous de moi, „inquiétudes, n'ayons rien de commun enſemble, avant „que la mort me previenne, je danſerai, je rirai, & je „badinerai avec l'aimable Bacchus".

ſauroient rendre juſtice à des gens tels que lui. Anacreon eut une pente extrême au plaiſir, ſes ouvrages ne reſpiroient que la joie, l'amour, & la bonne chere. Ovide, qui ſûrement n'étoit pas ſcrupuleux, accuſe Anacreon, d'avoir trop aimé le vin [36]. Il ne fut

Anacreon nous apprend lui même dans ſa premiére Ode, qu'il n'étoit propre qu' à chanter l'amour.

Θέλω λέγειν Ἀτρεΐδας,
Θέλω δὲ Κάδμον ᾄδειν,
Ἀ Βάρβιτος δὲ χορδαῖς
Ἔρωτα μοῦνον ἠχεῖ.
Ἡμείψα νεῦρα πρώην,
Καὶ τὴν λύρην ἅπασαν
Κἀγὼ μὲν ἦδον ἄθλως
Ἡρακλέως, λύρη δὲ
Ἔρωτας ἀντεφώνει.
Χαίροιτε λοιπὸν ἡμῖν
Ἥρωες· ἡ λύρη γὰρ
Μόνους ἔρωτας ᾄδει.

*Od. Anacr. ode I.*

„J'aurois la volonté de chanter les Atrides, & de „celebrer Cadmus: mais mon lut ne veut chanter que „l'amour. J'en changeai, il y a peu de tems, toutes les „cordes, & j'accordai differement cet inſtrument, en„ſuite je commencai à chanter les louanges d'Hercule: „mais pendant ce même tems mon lut chantoit l'amour. „Adieu donc, héros, je vous abandonne pour toujours, „puisque mon lut ne chante que les amours".

fut pas moins ſenſible à l'amour: on voit partout dans ſes vers que ſa main écrit, ce que ſon cœur ſent; & jamais peut-être cette paſſion n'a eu plus d'empire ſur perſonne. Les Anciens n'ont rien de plus galant [37], que les Odes d'Anacreon, & les modernes n'ont rien qui les efface. Ce poëte parvint à une extreme vieilleſſe, & mourut à quatre-vingt cinq ans. Valére Maxime [38] & Pline, aſſurent qu'il mourut étranglé d'un pepin de raiſin.

PIN-

37 Nos Deshoulieres, nos Villedieu, nos Voiture, nos Saraſin, ont-ils rien fait de plus joli, & de plus ingénieux, que l'ode ſuivante.

Αἱ Μοῦσαι τὸν Ἔρωτα
Δήσασαι στεφάνοισι
Τῷ Κάλλει παρέδωκαν.
Καὶ νῦν ἡ Κυθέρεια,
Ζητεῖ, λύτρα φέρουσα,
Λύσασθαι τὸν Ἔρωτα.
Κἂν λύσῃ δὲ τις αὐτὸν,
Οὐκ ἔξεισι μενεῖ δὲ,
Δουλεύειν δεδίδακται,

*Anacr. Od. XXX.*

„les Muſes ayant lié l'amour avec des guirlandes de „fleurs, le donnerent en garde à la beauté. A preſent „Venus le cherche, portant avec elle une rançon, „pour le delivrer: mais quoiqu'on rompe ſes liens, il

## PINDARE.

### §. IV.

Pindare a été nommé le prince des poëtes lyriques, il étoit de Thebes, & vivoit la quatre-vingt ſixieme Olympiade, l'an deux cents quatre vingts de Rome: ainſi Sophocle, Euripide, Ariſtophane & Pindare ont été contemporains.

Pindare apprit l'art poëtique de Laſus Hermionée, & d'une Dame grecque, nommée Mirtis 39, qui étoit ſavante dans la poëſie. Pinda-

„ne s'en ira pas, & reſtera dans une ſervitude, à la-„quelle il s'eſt accoutumé avec plaiſir".

38 *Sicut Anacreonti quoque quamvis ſtatum humanæ vitæ modum ſupergreſſo: quem uvæ paſſæ ſucco tenues et exiles virium reliquias foventem, uuius grani pertinacior in aridis faucibus humor abſumſit.* Valer. Maxim. lib. XII. „Anacreon, ayant paſſé les bornes ordinaires de la vie, „& mangeant une grape de raiſin, pour redonner quel-„que vigueur à ſa languiſſante vieilleſſe, ne put avaler „un grain trop dur, qui l'étrangla".

Remarquons ici, qu' Anacreon avoit plus de cent ans, quand il mourut.

39 Quelques auteurs ont cru, que cette Mirtis étoit mere de Pindare: ce qu'il y a de vrai, c'eſt, qu'on ne connoît guere aujourd'hui le nom du pere & de la mere de Pindare. *Patrem, ut quidam ſcribunt, Scopelinum tibicinem habuit, à quo ea arte primùm inſtitutus fuiſſe traditur: qui rem melius ſcrutati ſunt, Pindarum*

Pindare compoſa un très-grand nombre de livres : mais nous n'avons que les Odes qu'il fit pour ceux, qui avoient remporté le prix aux quatre jeux ſolemnels de la Gréce, les Olympiques, les Iſthmiques, les Pythiques, & les Nemées ; les auteurs ne ſont pas d'accord du temps de ſa mort. Les uns diſent, qu'il n'avoit que cinquante & un ans, d'autres diſent, qu'il en avoit ſoixante & ſix, & d'autres veulent, qu'il en eût quatre-vingts.

Les

*aiunt Daiphanti filium, alii licet Pagonidæ & Myrtidos poëtricæ dicant, quam & Myrto vocatam ab aliquibus invenio. Sunt qui ejus diſcipulum ſcribant, nec Pagonidæ uxorem, ſed, cujus modo meminimus, Scopelini : à quo Pindarus Laſo Hermionco, Lyrico poëtæ erudiendus traditus fuerit, qui non longè poſt, magiſtrum magno intervallo ſupcravit. Non deſunt inter ſcriptores, qui Pindari matrem Clidicem nuncupent, eundemque Daiphantum et Scopelinum fuiſſe, quod in Pindarum Grammatici obſervant. Fratrem habuit Pindarus Erotionem nomine, duxit & uxorem Timoxenam*, ex quâ filios tres ſuſtulit, marem unum, Daiphantum. Lil. Gyrald. dialogo IX. de poëtarum hiſt. pag. 185.

40 Les anciens ſcoliaſtes grecs nous apprennent, que les Lacedemoniens avoient eu la même attention pour

Les grecs eurent une ſi grande eſtime pour Pindare, qu'en conſidération de ſon mérite ils conſerverent toûjours beaucoup d'égard pour ceux de ſa famille. Alexandre le grand, qui vivoit plus de cent ans après ce poëte, ayant aſſiégé la ville de Thebes, & l'ayant fait raſer, après l'avoir priſe, épargna la maiſon où avoit autrefois demeuré Pindare 40.

Il n'eſt point de poëte qui ſoit plus élevé, ni plus ſublime, que Pindare. Horace écrit

Pindare, avant Alexandre, & qu' ayant ſaccagé la ville de Thebes, ils reſpecterent la maiſon de ce poëte, & écrivirent ſur la porte: *Gardez vous de bruler la maiſon de Pindare: Φασὶ δὲ καὶ, ὅτι ποτὲ Λακεδαιμόνιοι, Βοιωτοὺς ἐμπρήσαντες, καὶ Θήβας, ἀπέχοντο μόνης τῆς ἐκείνου οἰκίας αὐτοῦ, θεασάμενοι ἐπιγεγραμμένον τὸν δὲ τὸν στῖχον, Πίνδαρου τοῦ μουσοποιοῦ τὴν στέγαν μὴ καίετε· ὃ καὶ τὸν Ἀλέξανδρον μετὰ ταῦτα Φασί πεποιηκέναι, καὶ γὰρ ἅτος ἐμπρήσας τὰς Θήβας μόνης τῆς ἐκείνου οἰκίας ἐφείσατο. Aiunt etiam Lacædemonios olim, cum Bœotorum regionem incendio vaſtaſſent, & Thebas; ab una ejus domo abſtinuiſſe, inſcriptum hunc verſum conſpicatos;* Pindari poëtæ tectum ne comburite; *quod & Alexander poſtea feciſſe fertur; hic enim, cum incendiſſet Thebas, ſoli eius domui pepercit.* Pind. vit. ſchol. græc. præfixa.

écrit [41], qu'il eſt comme un grand fleuve, qui marche à flots bouillonans, & que de ſa bouche,

41 *Pindarum quisquis ſtudet æmulari,*
*Iule, ceratis ope Dædalea*
*nititur pennis, vitreo daturus*
*nomina ponto.*
*Monte decurrens velut amnis, imbres*
*quem ſuper notas aluere ripas,*
*fervet, immenſusque ruit profundo*
*Pindarus ore;*
*Laure adonandus apollinari,*
*ſeu per audaces nova Dithyrambos*
*verba devolvit, numeriſque fertur*
*lege ſolutis;*
*Seu Deos regesque canit, Deorum*
*ſanguinem: per quos cecidere juſta*
*morte Centauri, cecidit tremendæ*
*flamma Chimeræ.*
*Sive, quos Elea domum reducit*
*palma cœleſtes: pugilemve equumve*
*dicit, et centum potiore ſignis*
*munere donat:*
*Flebili ſponſæ juvenemve raptum*
*plorat, et vires animumque moresque*
*aureos deducit in aſtra, nigroque*
*invidet orco.*
*Multa Dircæum levat aura cycnum*
*tendit Antoni quoties in altos*
*nubium tractus:* Horat. Odar. lib. 4. od. 2.

Placons ici l'élégante traduction que le pere Sanadon a faite de ces vers:

bouche, comme d'une ſource profonde, il ſort une immenſité de richeſſes & de belles choſes

„Pindare eſt au deſſus de nos imitations: vouloir „l'atteindre, c'eſt vouloir s'élever au milieu des airs, à „la ſuite de Dédale, ſur des ailes emprunteés, & s'ex„poſer à la deſtinée d'Icare, qui laiſſa ſon nom à la „mer où il trouva ſon tombeau. Tel qu'un torrent, „groſſi par les orages, ſurmonte ſes bords, & précipite „ſes eaux impétueuſes du haut des montagnes: telle la „bouillante éloquence de Pindare coule d'un riche fond, „avec une affluence inépuiſable de penſées & d'expreſ„ſions: ſur quelque ſujet qu'il exerce ſon génie, il en„leve tous les lauriers d'Apollon. Tantôt l'audace dithy„rambique, l'affranchiſſant des loix ordinaires, lui fait „enfanter de nouveaux mots, & de nouvelles cadences, „par une compoſition heureuſement hazardée; tantôt „il celebre les Dieux, ou les Rois iſſûs de leur ſang, „qui punirent de mort la brutale ſeverité des Centau„res, & défirent la Chimère, dont le ſouffle enflammé „répandoit partout la terreur. Souvent il chante les „héros de l'Elide, qui ont éterniſé leur nom aux jeux „olympiques, dans les combats du ceſte, & à la courſe „des chevaux, & il leur donne dans ſes vers des éloges „plus glorieux & plus durables, que ne ſeroient mille „ſtatues érigées en leur honneur; quelquefois mêlant „ſes larmes à celles d'une jeune épouſe, que la Parque „vient de plonger dans le deuil, il tire de l'oubli, & „conſacre à l'immortalité la force, le courage, & les „mœurs du cher Epoux dont elle regrette la perte. „Toutes les fois que ce cigne Thebain prend l'eſſor, „& ſe dérobe à nos yeux, pour ſe perdre dans les

choſes. Le celebre Mr. Deſpréaux, en parlant de l'Ode, dans ſon art poëtique, fait alluſion aux ouvrages de Pindare lorsqu'il dit:

L'ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie
Elevant jusqu' au ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes vers commerce avec les Dieux;
Aux athletes dans Piſe elle ouvre la barriére,
Chante un vainqueur poudreux, au bout de la cariére.
Son ſtile impétueux ſouvent marche au haſard;
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'Art.

Longin donne [42] de grands eloges au mérite ce Pindare: mais il dit pourtant, „qu'au milieu de ſa plus grande violence, „durant qu'il tonne & foudroye, pour ainſi „dire, ſouvent ſon ardeur vient à s'éteindre, „& qu'il tombe malheureuſement." On peut auſſi reprocher à Pindare, d'être obſcur dans pluſieurs endroits, qui autrefois pouvoient

„nues, ſon vol, loin de s'affoiblir, ſe ſoutient toujours „avec une force égale".

42 Longin traité du ſublim. chap. xxvij.

43 Commençons par conſulter le texte grec de Pindare:

Ἄριστον μὲν ὕδωρ· ὁ δὲ
χρυσὸς αἰθόμενον πῦρ
ἅτε διαπρέπει νυ —
κτὶ μεγάνορος ἐξοχα πλούτου.

voient n'être qu'obſcurs, mais qui ſont aujourd'hui inintelligibles.

Quant aux digreſſions qu'on lui reproche, outre que le caractere de l'ode les demande, lorsqu'elles ſont bien menagées; Pindare y étoit obligé par une autre raiſon. Il étoit contraint de louer les vainqueurs qu'il chantoit: leurs louanges ne lui fourniſſant point aſſez de matiere, pour remplir ſon poëme, il ſe jettoit ſur les éloges des grands hommes, & des demi-Dieux qui s'étoient diſtingués par leur grandes actions: le ſujet qu'il traitoit, en devenoit plus compoſé, mais auſſi plus brillant.

La meilleure apologie, qui ait été faite de la premiere ſtrophe de la premiere ode de Pindare, ſi critiquée par Mr. Perrault, ſe trouve dans l'imitation, qu'en a donné Rouſſeau 43 au commencement de l'ode qu'il a addreſ-

ὶ δ' ἄεθλα γαρύειν
ἴλδεται φίλον ἦτορ,
μηκέθ' ἁλίᾳ σκόπει
ἄλλο θαλπνότερον
ἐν ἀμέρᾳ φαεινὸν ἄστρον,
ἐρήμας δὶ αἰθέρος,
μηδ' Ὀλυμπίας ἀγῶνα
φέρτερον ἀυδάσομεν·

addreſſée à l'Empereur. On voit que Mr. Deſpréaux a eu raiſon de dire, que Mr. Perrault

ὄθεν ὁ πολύφατος
ὕμνος ἀμφιβάλλεται;
σοφῶν μητίεσι, κελαδεῖν
Κρόνου παῖδ', ἐς ἀφνέαν ἱκομένους
μάκαιραν Ἱέρωνος ἑστίαν.

*Optima quidem aqua; ſed*
*aurum, ardens ignis*
*velut excellit no-*
*cte, ſuperbas eſt ſupra divitias:*
*ſi vero certamina narrare*
*geſtis, o charum cor;*
*ne amplius ſole conſidera*
*aliud foventius*
*interdiu aſtrum lucidum*
*deſertum per ætherem;*
*neque Olympiæ certamen*
*præſtantius dicemus:*
*unde celeberrimus*
*hymnus elaboratur;*
*ſapientium ingeniis, ut cantent*
*Saturni filium, ad opulentam venientes*
*beatam Hieronis domum.*

Traduiſons d'abord cette ſtrophe en proſe françoiſe. „L'eau eſt le plus excellent des élémens, l'or éclate tel „qu'un feu brillant, au milieu des plus ſuperbes richeſ„ſes. Il en eſt de même des combats olympiques „parmi les autres combats: ainſi, mon eſprit, de même,

rault traitoit de Galimathias un endroit très-ſublime de Pindare, qu'il n'entendoit point.

SAPHO.

„que tu ne dois pas chercher en plein jour dans les „déſerts du ciel d'aſtre auſſi lumineux que le ſoleil, de „même tu ne peux célébrer de combats plus fameux „que ceux d'Olympie, où les illuſtres poëtes viennent „puiſer le ſujet de leurs hymnes, pour louer le fils de „Saturne, & ſe frayer le chemin des heureux palais „d'Hieron". Voyons actuellement, comme Rouſſeau rend noblement & harmonieuſement les idées de Pindare:

„Dans ſa carriére feconde
„Le ſoleil ſortant des eaux,
„Couvre d'une nuit profonde
„Touts les céleſtes flambeaux.
„Entre les cauſes premiéres
„Tout cede aux vives lumiéres
„Du feu créé par les Dieux,
„Et des dons que nous étale
„La richeſſe orientale
„L'or eſt le plus radieux.

---

„Telle o prince magnanime,
„Ta lumineuſe clarté
„Offuſque l'éclat ſublime
„De toute autre majeſté.

*Odes de Rouſſeau, liv. 4. od. 1.*

Voila à quoi ſervent les anciens à ceux qui en connoiſſent les beautés, & qui au lieu de les blâmer, cherchent à les iiniter.

## SAPHO.

### §. V.

Sapho, que presque tous les auteurs de Romans ont fait contemporaine d'Anacreon, naquit cent ans avant lui. Elle étoit de Mitilene, capitale de l'île de Lesbos: elle eut trois freres; elle chérit tendrement l'aîné, qui s'appelloit Lanchus: mais au contraire elle déchira le troisième, qu'on nommoit Charuscus, parce qu'il aima une courtisane, appellée Rodope ou Doricé. Cette courtisane fit bâtir une des pyramides d'Egypte, superbe monument du grand nombre

44 Elle a depeint avec autant de verité que de vivacité la violence de l'amour dont son cœur étoit épris, dans cette belle ode que Longin nous a conservée:

Φαίνεταί μοι κεῖνος ἴσος θεοῖσιν
Ἔμμεν᾽ ἀνήρ ὄστις ἐναντίον τοι
Ἰζάνει, καὶ πλασίον ἀδύ φωνεύσας ὑπακούει,
Καὶ γελάσας ἱμερόεν τό μοι τὰν
Καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν
Ὠς ἴδον σε, βρόγχον. ἐμοὶ γὰρ ἀυδᾶς
οὐδὲν ἔθ᾽ ἤκει.
Ἀλλὰ καμμὲν γλῶσς᾽ ἔαγ᾽, ἀν δὲ λεπτὸν
Αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑπαδεδρόμακεν,
Ὀμμάτεσσιν δ᾽ οὐδὲν ὄρημι, βομβῶσιν δ᾽ ἀκοαὶ μοι.

bre de ſes amans, & de l'excès de leur libéralité, dont on peut ſe former une idée par la grandeur de cette pyramide, qui couta à Charuſcus tout ſon bien. Il eſt étonnant, que Sapho, qui n'étoit pas ſcrupuleuſe, ait ſi fort condamné la paſſion de ſon frere. Sans doute, que ce qui la lui fit blâmer, étoit le peu de délicateſſe qu'elle y trouvoit, & qu'elle étoit indignée de voir ſon frere aimer une femme qui vendoit ſes faveurs au prix de l'or. Quant à Sapho, elle avoit l'ame trop tendre & trop paſſionnée 44 pour aimer par intérêt. Son cœur

Καδ' δ' ἰδρὼς ψυχρός χέεται, τρόμος δὲ
Παῖσαν ἀίρει' χλωροτέρη δὲ ποίας
Εμμί. Τεθνάην δ' ὀλίγω δέοισα
Φαίνομαι ἄπνυς. *Saph. od. 2.*

Voici l'admirable verſion, que Mr. Deſpreaux a faite de cette ode:

Heureux, qui près de toi, pour toi ſeule ſoupire,
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler;
Qui te voit quelquefois doucement lui ſourire:
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils l'égaler?

* * *

Je ſens de veine en veine une ſubtile flamme
Courir par tout mon corps, ſitôt que je te vois;
Et dans les doux tranſports où s'égare mon ame,
Je ne ſaurois trouver de langue, ni de voix.

cœur ainſi, que celui de la charmante & ſpirituelle Ninon de Lenclos, qui a vécu de nos jours, fut toujours ſoumis à l'amour, & jamais à l'intérêt.

Sapho n'étoit pas belle, à ce que nous apprennent les anciens, ſa taille étoit médiocre, elle avoit le tein fort brun, les yeux exceſſivement vifs & brillants: mais elle étoit douce, d'un eſprit qui charmoit tous ceux à qui elle vouloit plaire. Elle épouſa ſi nous en croyons Suidas, Cercole, un des plus riches hommes de l'île d'Andros, dont elle eut

Un nuage confus ſe répand ſur ma vue;
Je n'entends plus, je tombe en de douces langueurs;
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperdue,
Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.

* * *

45 Madame Dacier a pretendu, que les poëtes avoient donné à Sapho le nom de *maſcula Sapho*, à cauſe de ſon courage & de ſon mépris pour la mort. Cependant après avoir tâché de la juſtifier des reproches que les anciens lui ont faits, elle ajoute: "Au reſte, quoique „je ſois perſuadée, qu'il y a eu beaucoup de médiſance „dans tout ce qu'on a dit contre Sapho, je ne crois „pas pourtant, qu'elle ait été d'une ſageſſe exemplaire." La charité chrétienne, & le zele pour la gloire des anciens marchoient d'un pas égal chez Madame Dacier, elle ne pouvoit pas ſe réſoudre à croire, que Sapho

eut une fille, appelée Elaïs. Après la mort de ſon mari, quoiqu'elle fût jeune, elle renonça au mariage, mais non pas au plaiſir d'aimer : c'eſt ce qu'on peut voir par la tendreſſe qui eſt répandue dans ſes poéſies, & qui l'a miſe ſans contredit au deſſus de tous les poëtes qui ont voulu peindre les mouvemens & les impreſſions de l'amour.

Sapho eut non ſeulement des Amans, mais elle aima tendrement pluſieurs femmes, ce qui lui fit donner le nom de *maſcula Sapho* [45] par les anciens. Il ſemble, qu'elle n'ait

avoit aimé les femmes avec le même gout, & dans le même deſſein, qu'elle aimoit les hommes: mais il n'y a ſur cet article, qu'une voix chez les anciens. *Diverſis amoribus eſt diffamata, adeo ut vulgo* tribas *vocaretur, promiſcuè impudens pueros & puellas arſit: unde & maſcula ideo à quibusdam apellari creditur, ab Horatio Flacco, & Auſonio Gallo, quod marium ſcilicet vices in opere cum puellis gereret:* Lil. Gerald. dialog. Iv. de poët. hiſt.

*Et de nimboſo ſaltum Leucate minatur*
*Maſcula lesbiacis Sapho peritura ſagittis.*
Auſon. oper. tom. I. pag. 276.

*Æoliis fidibus querentem*
*Sapho puellis de populariBus,*
Horat. Od. lib. 2. od. 13.

n'ait jamais aimé perſonne avec tant de tendreſſe & de violence, que Phaon, jeune homme

*Lesbides æquoreæ, nupturaque nuptaque proles,*
*Lesbides, æoliâ nomina dicta lyrâ;*
*Lesbides, infamem quæ me feciſtis amatæ,*
*Deſinite ad citharas turba venire meas.*
Ovid. heroïd. xxj.

Il eſt bon de remarquer, que Sapho dit elle-même dans Ovide, qu'elle a également aimé les femmes & les filles, *nupturaque nuptaque proles*, & que c'étoit pour les avoir aimées, qu'elles l'avoient perdue de réputation, *infamem quæ me feciſtis amatæ.*

Il n'eſt pas douteux, que Sapho n'ait réuni le gout des hommes à celui des femmes: mais on ne ſauroit dire, ſi c'eſt elle, qui mit en grande vogue ce dernier parmi les Lesbiennes, ou ſi elle le trouva deja établi. Lucien, qui nous apprend, que l'amour des femmes pour d'autres femmes étoit très-commun dans l'île de Lesbos, ne nous dit rien qui puiſſe nous eclaircir. Καινὰ περὶ σᾶ ἀκούομεν ὦ Λέαινα, τὴν λεσβίαν Μέγελλαν τὴν πλουσίαν, ἐρᾶν σᾶ ὥσπερ ἀνδρα, καὶ συνεῖναι ὑμᾶς, οὐκ οἶδ' ὅ, τι ποιοῦσας μετ' ἀλλήλων. Τί τοῦτο; ἠρυθρίασας; ἀλλ' εἰπὲ εἰ ἀληθῆ ταῦτα ἐστιν. (Λέαινα) Ἀληθῆ ὦ Κλωναρίον· αἰσχύνομαι δὲ, ἀλλόκοτον γὰρ τὶ ἐστι. (Κλωναρίον) Πρὸς τὴς κουροτρόφου, τί τὸ πραγμα, ἢ τί βούλεται γυνὴς, τί δὲ καὶ πράττετε ὅταν συνῆτε; ὁρᾶς; ὦ Φιλεῖς με, ὦ γὰρ ἂν ἀπεκρύπτω τὰ τοιαυτα. (Λέ.) Φιλεω, εἰ καὶ τινα ἀλλὴν, ἡ γυνὴ δὲ δεινῶς ἀνδρικὴ ἐστιν. (Κλω.) Οὐ μαν-

homme de Lesbos: elle lui écrivit ſouvent en Sicile, ou il s'étoit retiré pour ne la plus voir,

Φάνω ὅ, τί καὶ λεγεις, εἰ μὴ τις ἑταιρίστρια τυγχάνει ἔσα. Τοιαύτας γὰρ ἐν Λέσβῳ λέγεσι γυναῖκας, ὑπὸ ἀνδρῶν, μὲν οὐκ ἐθελούσας αὐτὸ πάσχειν, γυναιξὶ δὲ αὐτὰς πλησιαζούσας, ὥσπερ ἄνδρας. (Λέ.) Τοιοῦτό τι. *Luciani dialog. meretr. dialog. v.* Voici pour ceux, qui n'entendent pas le grec: "Nous avons appris, Leæna, „de toi des choſes ſinguliéres. On dit, que Megille, „cette femme riche, a de l'amour pour toi, & qu' à „la maniere des hommes vous vous connoiſſez l'une & „l'autre; quoi tu rougis! dis moi, cela eſt-il vrai? *(Leæ-„na)* Oui Cleonarium: mais j'ai honte de l'avouer, „car c'eſt quelque choſe d'aſſez extraordinaire. (*Cleo-„narium*) Mais dis moi, je t'en prie par Ceres, com-„ment vous y prenez vous toutes les deux pour exé-„cuter un coït auſſi ſingulier? ou tu ne m'aimes pas, „ou tu ne me dois rien céler. *(Leæna)* je t'aime „ma chere, autant que qui que ce ſoit puiſſe t'aimer: „cette Megille eſt une femme qui fait ce que peut „faire un homme vigoureux. *(Cleonarium)* Je ne com-„prens rien de ce que tu dis, il faut donc, que Me-„gille ſoit une de ces *tribades*, qu'on trouve parmi les „femmes de Lesbos, qui ne veulent point être connues „par les hommes, & qui jouiſſent des femmes, comme „ſi elles étoient hommes. (*Leæna*) Cela eſt ainſi que „tu le dis". *Lucien dialog. des courtiſannes, dialog. V.* Il paroît, par ce que rapporte enſuite Leæna, que Megille étoit fort experimentée dans l'art de prendre du plaiſir, & d'en donner aux femmes qu'elle aimoit.

voir, & c'eſt de ces lettres, que nous n'avons plus, qu'on veut, qu'Ovide ait tiré ce qu'il y a de plus tendre dans celle de ſes Heroïdes, qui a pour titre *Sapho à Phaon*. Sapho, voyant, que ſes lettres étoient inutiles, les ſuivit bientôt, & n'ayant pu rien obtenir, ni par ſon amour, ni par ſon eſprit, ni par ſes pleurs, ni par ſes priéres, elle ſe précipita dans la mer. Nous avons encore d'elle deux piéces admirables, & quelques fragmens, mais en petit nombre.

THEO-

εἶτα ἐγὼ μὲν ὥσπερ ἄνδρα περιελάμβανον, ἡ δὲ, ἐποίει τὲ καὶ ἐφιλεῖ, καὶ ἤσθμαινε, καὶ ἐδοκεῖ μοι, ἐς ὑπερβολὴν ἥδεσθαι. "Pendant que je l'embraſſois, comme „ſi j'avois été un homme, elle ſe remuoit, elle me „baiſoit, elle haletoit, & jouiſſoit de la plus grande „volupté".

Le goût des femmes pour les autres femmes paſſa de Lesbos dans la Grece, & dans l'Italie; il y regne encore aujourd'hui, ainſi que dans les autres états de l'Europe; ceux du Nord n'en ſont pas exempts. C'eſt ſurtout dans les monaſteres de religieuſes, que cet amour feminin a établi ſon principal domicile; il eſt peu de couvents en Eſpagne, en Portugal & en Sicile, où l'uſage des Lesbiennes ne ſoit pratiqué.

46 Cette opinion n'eſt pas univerſellement recue, Mr. de Longepierre a prétendu trouver des preuves dans les ouvrages de Theocrite, que ce poëte avoit

## THEOCRITE.

### §. VI.

Theocrite étoit natif de Syracuſe ; il vivoit ſelon quelques auteurs du temps de Ptolomée-Lagus [46] un des Généraux d'Alexandre, qui après la mort de ce prince, lorsque ſon empire fut diviſé, eut l'Egypte pour ſon partage, & fut le chef de la famille des Ptolomées, qui régnerent jusqu'au temps, où le dernier des Ptolomées, frere de Cleopatre fut

vécu ſous Ptolomée Philadelphe. "On a parlé, *dit-il*, „différemment du temps auquel ce poëte a vécu. Les „uns l'ont placé environ dans la 100 ou 104 Olym„piade; d'autres ſous le regne de Philometor, pour en „avoir voulu parler ſans avoir lû, du moins avec quelque „attention ſes ouvrages. Quelle incertitude ne doit pas „régner à l'égard du temps des autres poëtes, puisqu'on a „parlé ſi diverſement d'un auteur, qui a pris à tâche de „déſigner clairement les choſes qui le regardent? Ses „Idylles marquent, qu'il a vécu ſous Hieron le jeune, „& ſous Ptolomée Philadelphe, à la cour duquel il „paſſa. Or Hieron le jeune commença à régner à „Syracuſe la deuxiéme année de la cent-vingtiéme „Olympiade, & Ptolomée ſucceda à ſon frere Soter, „environ la cent-vingt-quatriéme Olympiade, c'eſt à „dire, environ deux cents quatre vingt un an avant „Jeſus-Chriſt". *Vie de Theocrite, pag.* 48.

fut privé par Céſar de ſon royaume, & tué dans un combat, qu'il livra à l'Alexandrie, contre les Romains.

Theocrite eſt le moins ancien des bons poëtes grecs, dont il nous reſte encore des ouvra-

47 Il ne nous reſte de Theocrite, qu' environ trente Idylles & quelques Epigrammes. Il y a de l'apparence, qu'il avoit écrit bien davantage: car on lui a attribué auſſi des Elegies, des Iambes, des Hymnes, des ouvrages intitulés *les Pretides*, *les Eſperances*, *les Heroines*, Athenée nous a cité un fragment de ce dernier ouvrage. Theocrite s'eſt ſervi des Dialectes Dorique & Ionien, mais plus du premier, ſurtout dans ſes poëſies bucoliques, car ce dialecte étant propre aux bergers, ne pouvoit manquer d'ajouter beaucoup de grace à ces poëſies. Ce n'eſt pas cependant de l'ancien Dorien, qu'il s'eſt ſervi, mais du nouveau, beaucoup moins rude, & plus doux, que l'autre.

48 Longin Traité du ſublime chap. xxvij. Sans doute que Longin mettoit dans le nombre des endroits où Theocrite ſort du caractere de l'Eclogue, celui où il décrit une taſſe ſur laquelle étoit gravée une bergere, aſſiſe au milieu de deux amans, qu'elle regarde tour à tour. Cette deſcription d'ailleurs fort ingénieuſe eſt non-ſeulement trop recherchée, mais même outrée, & contre la vraiſemblance. Placons ici les vers de Theocrite:

Ἐντόσθεν δὲ, γυνά, τί θεῶν, δαίδαλμα τέτυκται
Ἀσκητὰ πέπλω τε καὶ ἀμπυκι, παῤ δὲ οἱ ἄνδρες

ouvrages; il a fait des Idylles [47], qui ont été estimées des anciens. Virgile en a imité plusieurs: mais il a surpassé son modele. Longin dit [48] que Theocrite, à quelques endroits près, où il sort du caractère de l'éclo-

Καλὸν ἐθειράζοντες ἀμοιβαδίς, ἄλλοθεν ἄλλος
Νεικείουσ' ἐπέεσσι. Ταδ' οὐ φρενός ἅπτε ταὶ αὐτας.
Ἄλλοκα μὲν τῆνον ποτί δερκεται ἄνδρα γελεῦσα,
Ἄλλοκα δ' αὐτῶ ποτὶ τὸν ῥιπτεῖ νόον, οἱ δ' ὑπ' ἔρωτος
Δηθὰ κυλοιδιόωντες ἐτώσια μοχθίζοντι.

Donnons une traduction littérale de ces vers, pour mieux justifier notre critique. "En dedans une femme „est gravée avec la plus grande perfection, elle est „ornée d'une robe, & d'un voile; auprès d'elle deux „vieillards à longue chevelure lui font, chacun à son tour, „des reproches, dont elle n'est point irritée. Tantôt „elle regarde un des vieillards en riant, tantôt elle „paroît considérer l'autre attentivement: mais eux, à „qui l'amour rend les yeux ardèns, se tourmentent „inutilement". On voit, que ces images sortent de la vraisemblance, & qu'il est impossible, de vouloir justifier ces expressions ἀμοιβαδὶς ἄλλος νεικείουσι ἐπέεσσι, „l'un après l'autre lui font des reproches dans leurs dis„cours"; les deux autres vers sont aussi inexcusables.

Ἄλλοκα μὲν τηνῶν ποτὶ δέρκεται ἄνδρα γελεῦσα
Ἄλλοκα δ' αὐτῷ ποτὶ τὸν ῥιπτεῖ νόον, &c.

Mot à mot: "Tantôt elle regarde en badinant un des „vieillards, tantôt elle attache son esprit sur l'autre".

l'éclogue, n'a rien qui ne ſoit heureuſement imaginé. Mr. Deſpréaux, en donnant des régles pour l'Eclogue dans ſon art poëtique, dit,

Telle, qu' une bergere au plus beau jour de fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et ſans mêler à l'or, l'éclat des Diamans,
Cueille en un champ voiſin, ſes plus beaux ornemens:
Telle aimable en ſon air, mais ſimple dans ſon ſtile,
Doit éclater, ſans pompe, une élegante Idylle.
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomtueux;
Il faut, que ſa douceur, frappe, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'epouvante l'oreille.
Mais ſouvent dans ce ſtile, un rimeur aux abois
Jette là de dépit, ſa flûte & ſon hautbois,
Et follement pompeux dans ſa verve indiſcrete,
Au milieu d'une Eclogue entonne la trompette.
De peur de l'ecouter, Pan fuit dans ſes roſeaux
Ou les Nymphes d'effroi, ſe cachent ſous les eaux.
Au contraire cet autre, abject en ſon langage,
Fait parler ſes bergers, comme on parle au village;

Ses

Le traducteur françois de Theocrite, quoiqu'il ait employé toute la licence d'un homme qui traduit en vers, n'a pu cependant faire diſparoître cette faute, qu'il a bien ſentie, car il tâche de la juſtifier dans une longue note. Voici comment il a traduit ces vers:

Au dedans eſt gravée une jeune beauté,
Effort divin de l'art, dont l'œuil eſt enchanté.

Ses vers plats & groſſiers, dépouillés d' agrément
Toujours baiſent la terre, & rampent triſtement.
On diroit, que Ronſard ſur ſes pipeaux ruſtiques
Vient encor fredonner ſes Idylles gothiques,
Et changer ſans reſpect de l'oreille & du ſon
Liſidas en Pierrot, & Philis en Toinon.
Entre ces deux écueils la route eſt difficile:
Suivez pour la trouver, Theocrite & Virgile;
Que leurs tendres écrits par les graces dictés
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feuilletés.
Seuls dans leurs doctes vers ils pourront vous apprendre
Par quel art ſans baſſeſſe un auteur peut deſcendre,
Chanter Flore, les champs, Pomone, les vergers,
Au combat de la flûte animer deux bergers,
Des plaiſirs de l'amour vanter la douce amorce,
Changer Narciſſe en fleur, couvrir Daphné d'ecorce;
Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend digne d'un Conſul, la campagne & les bois.
Telle eſt de ce poëme, & la force & la grace.

**Mr. de Fontenelle, qui n'étoit pas porté pour les anciens, a reproché à Theocrite, dans**

Sa grace eſt augmentée encor par ſa parure.
Près d'elle deux amans à longue chevelure
Semblent lui reprocher tour à tour ſes dédains;
Mais la belle, inſenſible à leurs reproches vains,
Tantôt regarde l'un, & rit avec malice;
Tantôt paroît ſur l'autre arrêter ſon caprice.
Pour eux, brillant d'amour, & les yeux enflammés,
Ils s'empreſſent en vain d'un feu lent conſumés.

(dans un discours sur la nature de l'Eglogue, qu'il a mis à la tête de celles qu'il a composées) qu'il faisoit souvent parler les bergers avec trop de naïveté & même de [49] grossiéreté: mais lui au contraire, ne les a-t-il pas fait parler avec trop d'esprit, & n'a-t-il pas donné dans un autre excès? Ce qui me feroit croire, que Mr. de Fontenelle a moins connu la nature de l'Eglogue, qu'il ne le pense

49 Il y a beaucoup d'endroits dans les Eglogues de Theocrite, qui ont plus de naturel & plus de délicatesse, qu'on n'en trouve dans celles de Mr. de Fontenelle. Citons en ici un exemple:

Ἠνὶ δὲ τοι δέκα μάλα φέρω, τηνῶτε καθεῖλον
Ὦ μ' ἐκέλεν καθελεῖν τὺ, καὶ αὔριον ἄλλα τοι οἰσῶ.
Θᾶσαι μὰν θυμαλγὲς ἐμὸν ἄχος ἄιθε γενοίμαν
Ἀ βομβεῦσα μέλισσα, καὶ ὐς τεὺν ἄνξον ἱκοίμαν.
Τὸν κισσὸν διαδὶς, καὶ τὰν πετέριν, ᾇ τυ πυκάσδῃ,
Νῦν ἔγνων τὸν ἐρώτα. Βαρὺς θεός· ἦ ῥα λεαίνας
Μασδὸν ἐθήλαζε. Δρυμῷ τέ μιν ἔξερε μάτηρ
Ὃς με κατασμύχων, καὶ ἐς ὀςέον ἄχρις ἰάπτει.

Voici une traduction françoise assez fidelle, de ces vers admirables & dignes d'être comparés à ceux de Sapho.

Voici dix pommes d'or, je viens de les cueillir
Sur l'arbre ou tu m'avois ordonné de les prendre:
A d'autres pour demain tu peux encore t'attendre;
Vois du moins ma douleur, écoute mes regrets.
Pour entrer dans la grotte, ingrate, ou tu te plais,

penſe, c'eſt qu'il a condamné celles de Virgile dans pluſieurs endroits. Il n'y a cependant parmi les gens de goût, qu'une ſeule voix à leur ſujet, & elles ſont reconnuës pour des chef-d'œuvres par tous les grands poëtes anciens & modernes.

On prétend, qu'Hieron, tiran de Syracuſe fit mourir Theocrite, pour avoir mal parlé de lui [50].

BION

Que ne puis-je être abeille, & percer la fougere,
Et le liere épais, qui cachent ma bergere?
Je connois à préſent, ha je connois l'amour.
Le cruel dieu! nourri dans quelque affreux ſéjour,
Sans doute il a ſucé le lait d'une lionne.
C'eſt lui dont le venin me tue & m'empoiſonne;
Lui dont le feu me brule, & m'ôtant tout repos,
Pénetre vivement jusqu'au fond de mes os.

*Theocrit. eclog. idylle* 3.

Mr. de Fontenelle a-t-il jamais dépeint plus naturellement & plus vivement les ſentimens d'un berger malheureux dans ſa paſſion pour ſa maitreſſe, & combien les vers grecs ne ſont-ils pas plus précis & plus expreſſifs, que les françois?

[50] Ceux, qui ſoutiennent cette opinion, ſe fondent, ſur ces deux vers d'Ovide, qui ſont dans le petit poëme qu'il a écrit contre Ibis.

*Utve Syracuſo præſtrictâ fauce poëtæ,*
*Sic animæ laqueo ſit via clauſa tuæ.*

## BION & MOSCHUS.

### §. VII.

**On ſait peu de choſes de la vie de ces deux poëtes; on croit, qu'ils vivoient dans la cent-vingt-cinquième Olympiade [51] vers l'an quatre cent ſeptante huit de Rome. Il nous reſte encore quelques morceaux & quel-**

Monſieur de Longepierre, malgré l'autorité d'Ovide, prétend, que cette hiſtoire eſt un conte fait à plaiſir. "Il „s'en faut beaucoup, *dit-il*, que le paſſage d'Ovide „prouve nettement la choſe; & outre le ſilence uni„verſel ſur un fait tel que celui-là, à l'égard d'un „homme auſſi célebre que Theocrite, il ya une ſi gran„de conformité entre cette mort & celle de Theocrite „de Chio, que je ſoupçonne aiſément, que quelque „étourdi aura confondu l'un avec l'autre, & aura bâti „l'hiſtoire de la mort de Theocrite de Syracuſe ſur „celle de Theocrite de Chio".

Monſieur de Longepierre rapporte les circonſtances de la mort de ce Theocrite de Chio, dont Suidas parle amplement, & qui avoit écrit beaucoup d'ouvrages, que nous n'avons plus aujourd' hui. Le Roi Antigonus ayant prononcé l'arrêt de la mort de ce poëte, comme ſes amis eſſayoient à le raſſurer, en lui diſant, que le Roi n'avoit voulu que lui faire peur, & qu'il n'avoit qu'à paroître devant ſes yeux pour obtenir ſa grace: Ah mes amis, s'écria-t-il, je ſuis mort, ſi je ne puis me ſauver qu'en paroiſſant devant les yeux du Roi. Antigonus étoit borgne; & indigné ſans retour

quelques églogues entiéres de ces deux poëtes, dont Mr. de Fontenelle fait l'éloge dans ſon diſcours ſur la nature de l'églogue. „Ce „qui nous reſte, *dit-il*, de Moſchus & de „Bion, dans le genre paſtoral me fait extre„mement regretter ce que nous avons perdu. „Ils n'ont nulle ruſticité, au contraire beau„coup de délicateſſe, des idées neuves & tout

contre un homme que les approches de la mort ne pouvoient guérir de la demangeaiſon de dire un bon mot, il le fit mourir.

Voilà un exemple qui montre evidemment, que le gout de la mediſance & de la calomnie eſt auſſi difficile à guérir, que celui des plus fortes paſſions; puiſque la crainte de la mort ne ſauroit le détruire. Cela eſt d'autant plus ſurprenant, que je ſuis perſuadé, que les médiſans & les calomniateurs de profeſſion ſont toûjours des ames lâches & envieuſes, qui ne répandent le venin dont elles ſont remplies, que pour flater leur amour propre, & s'élever d'une maniére indirecte ſur ceux qu'ils cherchent à flétrir; la mediſance eſt fille de la vanité, & la calomnie de l'envie.

[1] *Ex idyllo ſupra citato, Theocrito coëtaneum fuiſſe adparet:*

Ἐν δὲ Συρακοσίοις Θεόκριτος. —

*cum vero Theocritus, Ptolomæi Philadelphi, qui Ptolemæo, Lagi filio, circa annum quartum Olympiadis* 123 *ſucceſſit, & qui ſecundo anno Olympiadis* 133 *mortuus eſt, floruerit ætate.* Adam Schier in vita Bionis, pag. 5.

„tout à fait riantes. On les accuſe, d'avoir „un ſtile un peu trop fleuri, & j'en convien„drai bien, à l'égard d'un petit nombre d'en„droits: mais je ne ſai pourquoi les criti„ques ont plus de penchant à excuſer la „groſſiéreté de Theocrite, que l'élegance de „Moſchus & de Bion; il me ſemble, que ce „devroit être le contraire. N'eſt-ce point, „parce que Virgile a prevenu tous les eſprits „à l'avantage de Theocrite, en ne faiſant „qu'à lui ſeul l'honneur de l'imiter & de le „copier? N'eſt ce point, que les ſavans ont „un

52 *Bion è Smyrna, non Ioniæ ſolum, ſed totius Aſiæ minoris urbe ampliſſimâ, quæ inter alias Homerum præcipuè ſibi vindicavit, oriundus erat; ut ob eam cauſam ſecundum antiquitatis fidem fluvius Meles, qui Smyrnam adlavat, Homeri pater habitus eſt: ſic Moſchus in epitaphio Bionis eum ejusdem fluvii filium fabulatur:*

Τῆτο Μέλη νέον ἄλγος· ἀπώλετο πρὶν τοι Ὅμηρος,
Τῆνο τὸ Καλλιόπας γλυκερὸν στόμα, καί σε λέγοντι
Μύρεσθαι καλὸν υἱὸν πολυκλαύστοισι ῥείθροις,
Πᾶσαν δ' ἔπλησας φωνᾶς ἅλα· νῦν πάλιν ἄλλον
Υἱὸν δακρύεις, αἰνῶ δ' ἐπὶ πένθει τάκη.
*Hic o Mele, novus dolor; interit enim prius Homerus,*
*Illud Calliopes dulce os, & te aiunt*
*Deploraſſe pulchrum filium flebilibus undis,*
*Totumque repleviſſe voce tua mare: nunc iterum alium*
*Filium deploras, & triſti luctu contabeſcis.*
Moſch. idyll. 3. v. 71. ſq.

„un goût accoutumé à dédaigner les choſes „délicates? Quoi qu'il en ſoit, je vois, que „leur faveur eſt toute pour Theocrite, & „qu'ils ont réſolu, qu'il ſeroit le prince des „poëtes bucoliques".

Bion naquit à Smyrne [52], ville de l'Aſie mineure, qui ſe glorifioit d'être la patrie d'Homere. On croit [53], que Bion paſſa une partie de ſa vie en Sicile, & dans cette partie de l'Italie qu'on appeloit la grande Grece, où il eut beaucoup d'admirateurs & de diſciples, entre autres Moſchus [54], qui nous

[53] Cela ſemble prouvé par ces deux vers de Moſchus; en parlant du regret du fleuve Méles, qu'il ſuppoſe être également le pere d'Homere & de Bion:

Ἀμφότεροι παγαῖς περιλαμένοι· ὃς μὲν ἔπινε
Παγασσίδος κρήνας, ὁ δ' ἔχεν πόμα τᾶς Ἀρεθύσας.

*Ambo fontibus cari: alter bibebat*
*De fonte Pegaſo, alter tenebat poculum de fonte ARETHUSAE.*
Id. ib. v. 77 & 78.

[54] Αὐτὰρ ἐγὼ τοι
Ἀυσονικᾶς ὀδύνας μελπῶ, μέλος, ὃ ξένος ᾠδᾶς
Βωκολικᾶς, ἀλλ' ἦν τ' ἐδιδάξαο σεῖο μαθητάς.
Id. ib. v. 100.

nous a appris, que Bion mourut empoiſonné 55; & que ceux qui lui avoient donné le poiſon, furent punis de leur crime.

Quant

55 Les vers de Moſchus à ce ſujet ſont auſſi tendres, qu' ingenieux; nous les rapporterons ici:

Φάρμακον ἦλθε, Βίων, ποτὶ σὸν στόμα, φάρμακον εἶδες;
Πῶς τευ τοῖς χείλεσσι ποτέδραμε, κοὐκ ἐγλυκάνθη;
Τὶς δὲ βροτὸς τοσσῶτον, ἀνάμερος, ἢ κεραόων τοι,
Ἢ δῶναι καλέων τοι φάρμακον ἔκφυγεν ὠδάν;
Ἄρχετε Σικελικαὶ τῶ πένθεος, ἄρχετε Μοῖσαι.
Ἀλλὰ δίκα κίχε παντας· ἐγὼ δ' ἐπὶ πενθεῖ τῶδε
Δακρυχέων τεὸν οἶτον ὀδύσομαι· εἰ δυνάμην δέ,
Ὡς Ὀρφεὺς καταβὰς ποτὶ τάρταρον, ὡςπὸκ' Ὀδυσσεύς,
Ὡς πάρος Ἀλκείδας, κἠγὼ τάχ' ἂν ἐς δόμον ἦλθον
Πλουτέος, ὥς κεν ἴδωμι, καὶ εἰ Πλουτῆι μελίσδεις,
Ὡς ἂν ἀκουσαίμεν τὶ μελίσδεαι· ἀλλ' ἐπὶ κώρᾳ
Σικελικόν τι λίγαινε, καὶ ἁδύ τι βωκολιάσδευ.
Καπείνη Σικελοῖς καὶ Ἀιτνάιαισιν ἔπαιξεν
Ἄιδσι, καὶ μέλος, ἥδε τὸ Δώριον. Οὐκ ἀγέραστος
Ἐσσεῖθ' ἁ μολπά, κεὼς Ὀρφεῖ πρόσθεν ἔδωκεν
Ἀδέα φορμίζοντι παλίσσυτον Εὐρυδίκειαν,
Καὶ σε, Βίων, πεμψεῖ τοῖς ὠρεσιν. Εἰ δὲ τι κἠγὼ
Συρίσδειν δυνάμην, παρὰ Πλουτεῖ κἄντος ἄειδον.

*Venenum venit Bion ad tuum os, venenum ſenſiſti?*
*Quomodo ad tua labra acceſſit, & dulce factum non fuit?*
*Quis homo adeo immitis vel miſcens tibi*
*Vel præbere tibi venenum jubens, effugit tuam cantionem?*
*Incipite Siculæ luctum, incipite muſæ*

Quant à Moſchus, il étoit de Sicile, & avoit été diſciple de Bion, pour lequel il a fait éclater ſa reconnoiſſance dans cette belle Idylle,

*At pœna juſta deprehendit omnes: ego vero in hoc luctu*
*Lacrimas fundo, tuumque fatum deploro. Quod ſi poſſem*
*Ut Orpheus, qui deſcendit ad inferos, ſicut olim Ulyſſes,*
*Ut ante eum Alcides, ita & ego forſitan venirem ad domum*
*Plutonis, ut viderem, an etiam Diti cantes,*
*Atque quid cantes, audirem. Verum apud Proſerpinam*
*Siculum aliquod carmen modulare, & ſuave aliquod bucolicum.*
*Nam & ipſa in Siculo & Ætneo luſit*
*Littore, & carmen Doricum cecinit. Non ſine præmio*
*Carmen erit, & ſicut Orpheo prius dedit,*
*Suaviter cithara canenti, reducem Euridicen,*
*Sic & te, o Bion, remittet montibus. Si vero & ego*
*Fiſtula cantare ſcirem, ipſe apud Plutonem cantare vellem.*
Moſch. Idyll. 3. v. 116. ſq.

Je finirai cet article par deux charmantes petites piéces de Bion & quelques vers de Moſchus;

## Κλέοδαμος.

Εἰαρος, ὦ Μύρσων, ἢ χείματος, ἢ φθινοπώρου
Ἢ θέρεος, τί σοι αὐδύ; τί δὲ πλέον ἔυχεαι ἐλθεῖν;
Ἢ θέρος, ἀνίκα πάντα τελείεται, ὅσσα μογεῦμες;
Ἢ γλυκερὸν φθινόπωρον, ὅτ' ἀνδράσι λιμὸς ἐλαφρά;
Ἢ καὶ χεῖμα δύσεργον; ἐπεὶ καὶ χείματι πολλοὶ
Θαλπομένοι θέλγονται ἀεργίη τε καὶ ὕπνῳ;
Ἢ τοι καλὸν ἔαρ πλέον ἔυαδεν; εἰπὲ τί τοι φρὴν
Αἱρεῖται; λαλέειν γὰρ ἐπέτραπεν, ἃ σχολὰ ἁμῖν.

Idylle, qui porte pour titre *l'Epitaphe de Bion.* Quelques auteurs, faute d'attention, ont

Μύρσων.

Κρίνειν ἐ ἐπέοικε θεῖα ἔργα βροτοῖσι.
Πάντα γαρ ἱερα ταῦτα καὶ ἀδέα· σεῦ δὲ ἵκατι
Ἐξερέω, Κλεοδαμε, τό μοι πέλει ἄδιον ἄλλων.
Οὐκ ἐθέλω θέρος ἦμεν, ἐπεὶ τόκα μ' ἄλιος ὀπτᾷ·
Οὐκ ἐθέλω φθινόπωρον, ἐπεὶ νόσον ὥρια τίκτει·
Οὖλον χεῖμα φέρειν, νιφετὸν κρυμούς τε φοβεῦμαι·
Εἰαρ ἐμοὶ τριπόθατον ὅλῳ λυκάβαντι παρείη,
Ἀνίκα μήτε κρύος, μήθ' ἅλιος ἄμμε βαρύνει.
Εἰαρι πάντα κύει, πάντ' εἴαρος ἄδεα βλαστεῖ,
Χ' ἀ νύξ ἀνθρώποισιν ἴσα, καὶ ὁμοίιος ἀώς.

Cleodamus.

*Vere, o Myrſon, aut hieme, aut autumno,*
*Aut æſtate, quid tibi jucundum? & quodnam ex his magis optas advenire?*
*Num æſtatem, cum omnia abſoluta ſunt quæcunque laboramus?*
*An dulcem autumnum, cum hominibus fames levis eſt?*
*An vero hyemem ad opera pigram? quoniam & hyeme multi,*
*Dum ſe calefaciunt, oblectantur otio & pigritia?*
*An vero tibi pulchrum ver magis placet? dic quid*
*Tibi animus elegit? loqui enim permittit otium nobis.*

Myrſon.

*Judicare non decet mortales divina opera;*
*Omnia enim hæc ſacra ſunt, & jucunda, tui autem*
*Gratia, dicam Cleodame, quodnam mihi præ aliis gratum ſit.*
*Non volo æſtatem eſſe, quoniam tunc me ſol torret,*
*Nec volo autumnum, quoniam morbos fructus autumnales pariunt.*

ont cru, que Moſchus & Theocrite étoit la même perſonne, & ils ont confondu enſemble

*Perniciosam hiemem ſufferre, nives pruinasque timeo.*
*Ver mihi ter exoptatum toto animo adſit,*
*Cum neque frigus, neque ſol nos gravat,*
*Vere omnia fœcunda ſunt, omnia vere ſuavia germinant,*
*Et nox hominibus par, & par dies,*

Voici la ſeconde Idylle de Bion:

Ἰξευτὰς ἔτι κῶρος, ἐν ἄλσεϊ δενδράεντι
Ὄρνεα θηρεύων, τὸν ἀπότροπον εἶδεν ἔρωτα
Ἐσδόμενον πύξοιο ποτὶ κλάδον. Ὡς δ' ἐνόασε,
Χαίρων, ὤνεκα δὴ μέγα φάινετο ὄρνεον αὐτῷ·
Τὼς καλάμως ῥίψας, πότ' ἀροτρέα πρέσβυν ἴκανεν,
Ὃς νὶν τάνδε τέχναν ἐδιδάξατο, καὶ λέγεν αὐτῷ,
Καὶ οἱ δεῖξεν Ἔρωτα καθήμενον. Ἀυταρ ὁ πρέσβυς
Μειδιάων κίνησε κάρη, καὶ ἀμείβετο παῖδα·
Φείδεο τᾶς θήρας, μήδ' ἐς τόδε τωρνεον ἔρχευ.
Φεῦγε μακρὰν, κακὸν ἐςὶ τὸ θήριον, ὄλβιος ἔσση
Ἐισόκα μὴ μὶν ἕλης· ἢν δ' ἀνέρος ἐς μέτρον ἔλθῃς,
Οὗτος ὁ νῦν φεύγων καὶ ἐπαλμενος, αὐτὸς ἀφ' αὐτῷ
Ἐλθὼν ἐξαπίνας, κεφαλὰν ἐπὶ σεῖο καθιξεῖ.

*Anceps adhuc puer in nemore arboribus denſo*
*Dum venatur aves, fugitivum vidit amorem*
*Inſidentem buxi ramo: ut igitur animadvertit,*
*Gaudens, quoniam avis ei permagna videbatur,*
*Calamos ſimul omnes inter ſe conjungens*
*Huc atque illuc tranſilientem obſervabat amorem.*
*Tandem vero puer indignatus, quia nihil proficiebat*

ble ces deux poëtes. La moindre réflexion leur auroit évité de commettre une faute auſſi

*Abjectis arundinibus aratorem ſenem adiit,*
*Qui illum hancce artem docuerat, & narravit ei rem;*
*Eique oſtendit amorem ſedentem. Sed ſenex*
*Subrideus movit caput, & reſpondit puero:*
*Abſtine à venatione, nec iſtam avem inſequitor,*
*Fuge procul: mala eſt hæc beſtia: beatus eris,*
*Dum non ceperis ipſam: ſed ſi viri menſuram attigeris,*
*Ille, qui nunc fugit & reſilit, ipſe ſua ſponte*
*Accidens ſubito capiti tuo inſidebit.*

Voici la traduction en vers françois de ces deux charmantes idylles en faveur de ceux qui n'entendent ni le latin, ni le grec. Cette traduction eſt bien au deſſous de la noble ſimplicité, & de l'élégante préciſion de l'original.

## *IDYLLE VII.*

*Cleodamus.*

Quelle ſaiſon, dis moi, t'offre plus de plaiſir
La quelle eſt-ce, o Myrſon, qui comble tes deſirs?
Eſt-ce l'Eté, l'hiver, le printemps, ou l'automne?
L'été, puiſqu'il meurit nos travaux, qu'il couronne?
L'automne, dont les fruits ſoulagent notre faim?
Où l'hiver, car alors près du feu, ſans chagrin,
On jouit mollement d'une heureuſe pareſſe?
Eſt-ce enfin le printemps? parle, rien ne nous preſſe:
Quelle eſt de ces ſaiſons la plus chere à tes vœux?

*Myrſon.*

On ne doit pas juger des ouvrages des Dieux,
Tous ſont beaux & ſacrés; cependant pour te plaire,

auſſi groſſiére, ils n'avoient qu'à faire attention à cette Idylle de Moſchus, où il parle de

Je dirai la ſaiſon à mes vœux la plus chére.
Je n'aime point l'Eté, ni l'ardeur de ſes feux.
Je n'aime point non plus l'Automne dangereux,
Qui traine avec ſes fruits mille maux à ſa ſuite.
Je crains le triſte hiver, & le froid qu'il excite.
Que le doux printemps donc, que le printemps heureux,
Dure toute l'année, & comble ainſi mes vœux.
Ni le froid, ni le chaud alors ne nous offenſe:
Au printemps tout produit, tout pouſſe, tout avance;
La nature féconde offre mille agrémens,
Et les nuits ſont au jour égales en ce temps.

## *IDYLLE III.*

Un enfant qui bornoit ſes ſoins & ſon étude,
A faire à des oiſeaux ſouffrir la ſervitude,
Un jour à cet emploi dans un bois occupé
Vit l'Amour fugitif au haut d'un boüis campé.
Le cœur plein auſſitôt d'eſperance & de joie,
A l'aſpect imprevû d'une ſi belle proie,
Car Amour à ſes yeux ſembloit un gros oiſeau,
De ſes gluaux unis ne faiſant qu'un faiſceau,
Il épioit l'Amour, qui farouche & volage
Sautoit de branche en branche, & d'ombrage en ombrage.
Enfin las & chagrin d'employer vainement
De ſon art épuiſé tout le raffinement,
Il jette les gluaux & court dans ſa colére
Vers un vieux laboureur, expert, plein de lumière,
Dont il avoit appris les ſecrets de cet art.
Il dit la choſe, & montre Amour au fin vieillard.

de Theocrite & de Bion ſon maître. Il faut donc, que Moſchus & Theocrite n'ayent pas été la même perſonne, cela eſt évident.

## ESCHILE.

### §. VIII.

Eſchile étoit ſorti d'une des plus illuſtres familles de l'Attique [56], il étoit homme de lettres

Le bon homme riant, & ſecöuant la tête,
Lui dit: Ne chaſſe plus; laiſſe en paix cette bête;
Crois moi: ceſſe de ſuivre un oiſeau dangereux,
C'eſt un traitre animal, fuis loin, fuis, trop heureux
Si tu peux fuir toûjours, & jamais ne le prendre!
Mais lorsque tu ſeras dans un âge moins tendre,
Cet oiſeau, qui te fuit, & qui ſans s'arrêter,
Saute de branche en branche, & cherche à t'eviter,
De lui même ſuivant ſa pente accoutumée,
Viendra ſe repoſer ſur ta tête enflammée.

Nous finirons cet article par la traduction des vers, que nous avons cités de Moſchus ſur la mort de Bion, ainſi que nous l'avons deja dit.

Un funeſte poiſon a coulé dans tes veines
Ce poiſon a donc pu de ta bouche approcher:
Comment ſans s'adoucir a-t-il pû la toucher?
Et quel tigre barbare, aſſez rempli de rage,
Pour oſer, t'apprêter, ou t'offrir ce breuvage,
Inſenſible aux douceurs d'un murmure touchant
A pû ſe dérober aux charmes de ton chant?
Commencez à gémir, Muſes Siciliennes.
Tous ont de leur fureur payé les juſtes peines

lettres & homme de guerre, il ſe trouva à la bataille de Marathon, qui ſe donna la troiſième année de la ſoixante & douzième Olympiade, l'an deux cents ſoixante-quatre de Rome. Il aſſiſta auſſi au combat naval de Salamine, dix ans après la bataille de Marathon: il fut encore à celle de Platée ville de Béotie, ou les Grecs battirent Mardonius, Géné-

Moi je pleure, & te plains d'une lugubre voix.
Encor, ſi je pouvois, comme ont fait autrefois,
Orphée, Alcide, Ulyſſe, arrivant aux bords ſombres,
Percer jusqu'au palais du Roi des pâles ombres;
Pour voir, ſi, comme ici, tu chantes chez les morts,
Et quels ſont les accens dont tu charmes ces bords.
Chante du moins auprès de l'infernale Reine,
Quelque chanſon champêtre, aimable & dorienne.
Elle même ſouvent aux bords Siciliens
S'eſt jouée en chantant de doux airs Doriens.
Ainſi donc à tes vers elle rendra juſtice,
Et comme elle rendit autrefois Euridice
Aux chants plaintifs d'Orphée, à ces touchants accords,
Qui ſeurent attendrir l'Enfer même & les morts,
Elle rendra Bion aux côteaux de Sicile.
Si pour chanter ainſi j'étois aſſez habile,
Ah je ne me voudrois ſervir de mes doux airs,
Que pour te retirer de la nuit des enfers.

56 Αισχύλος ὁ τραγικὸς γένος μὲν ἦν Ἀθηναῖος, Ἐλευσίνος τὸν δῆμον, υἱὸς Εὐφορίωνος, Κυναιγείρῳ ἀδελφὸς καὶ Ἀμεινίου, ἐξ εὐπατριδῶν τὴν φύσιν ἔχων.

## Général de Xerxes, Roi de Perſe, un an après l'affaire de Salamine 57.

## Eſchile

*Æſchilus tragicus genere Athenienſis fuit, pago Eleuſinus, filius Euphorionis, Cynægiri & Aminiæ frater, nobili oriundus familia.* In vit. Æſchyli.

57 Xerxes ayant réſolu de conquérir la Gréce, aſſembla une armée formidable, & la fit paſſer ſur un pont qu'il avoit conſtruit ſur l'Helleſpont, ouvrage qui paroît au deſſus des forces humaines. Cette grande armée, qui étoit accompagnée & protegée par une flotte de douze cents galéres, & de deux mille vaiſſeaux de tranſport, fut défaite entiérement, & deux batailles gagnées par les Grecs détruiſirent & anéantirent tous les projets de Xerxes. Dix ans avant ces deux batailles, celle de Marathon avoit de même rendu inutiles toutes les entrepriſes de Darius, pere de Xerxes. La connoiſſance de ces differens combats eſt abſolument neceſſaire, pour entendre bien la tragedie qu' Eſchile a intitulée, les *Perſiennes*. Ce fut Miltiade qui gagna la bataille de Marathon, contre les generaux de Darius; les Atheniens donnerent tant de preuves de leur valeur, & firent de ſi hauts faits d'armes, que, quoique les Perſes fuſſent dix contre un, ils les mirent en déroute, & les jetterent dans un tel deſordre, qu'ils ne ſongerent pas même à faire retraite dans leur camp, pour s'y défendre, mais s'enfuirent à vau-déroute dans leurs navires: *In quo tanto plus virtute valuerunt Athenienſes, ut decuplicem numerum hoſtium profligarent, adeoque perterruerunt, ut Perſæ non caſtra, ſed naves peterent.*

Eſchile étoit frére du fameux Cynegire, qui s'etant fait couper les deux mains, en voulant

Cornel. Nepos in vit. Miltiad. Darius étant mort, Xerxes ſon fils voulut venger l'affront que ſon pere avoit reçû : mais il ne fut pas plus heureux que ſon pere, & fut entiérement défait par Themiſtocle, qui détruiſit la flotte formidable des Perſes au combat de Salamine. Xerxes ne croyant pas qu'il eût rien à craindre, vint préſenter le combat, mais en un lieu ſi avantageux à ſes ennemis, ſi déſavantageux pour lui, & ſi étroit, qu'il ne lui fut jamais poſſible de mettre en ordre de bataille, & d'étendre ce grand nombre de vaiſſeaux qu'il avoit. Ainſi ce prince fut vaincu plutôt par la ſage conduite & l'addreſſe de Themiſtocle, que par toutes les forces de la Gréce : *Barbarus . . . . alieniſſimo ſibi loco, contra opportuniſſimo hoſtibus, adeo anguſto mari conflixit, ut ejus multitudo navium explicari non potuerit; victus ergo eſt magis conſilio Themiſtoclis, quam armis Græciæ. Hic, etſi male rem geſſerat, tamen tantas habebat reliquias copiarum, ut etiam his opprimere poſſet hoſtes : interim ab eodem gradu depulſus eſt.* Cornel. Nepos in vita Themiſtoclis. Après la perte de la bataille de Salamine, Xerxes étant retourné en Aſie, laiſſa Mardonius en Gréce, avec trois cents mille hommes, pour continuer la guerre : mais ce General fut battu totalement à Platée par Ariſtide. *Idem (Ariſtides) prætor fuit Athenienſium apud platæas, in prælio quo Mardonius fuſus, barbarorumque exercitus eſt interfectus.* Corn. Nep. in vit. Ariſt.

voulant arrêter un vaiſſeau, l'accrocha avec les dents. Eſchile s'appliqua dès ſon enfance à compoſer des Tragedies, il fit ſoixante & dix piéces, quelques uns en comptent juſqu'à cent, il ne nous en reſte plus aujourd'hui que ſept.

Avant Eſchile, la Tragedie n'étoit qu'une eſpece de farce. Horace dit [58], „que Theſpis „s'aviſa le premier d'une ſorte de tragedie, „où il promenoit ſur des charettes des ac„teurs barbouillés de lie, dont les uns chan„toient, & les autres déclamoient; Eſchile „les fit paroître enſuite avec plus de dignité, „il les placa ſur un théatre mediocrement ex„hauſſé, leur donna des masques, les habil„la

58 *Ignotum tragicæ genus inveniſſe Camænæ*
*Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis,*
*Quæ canerent agerentque peruncti fæcibus ora.*
*Poſt hunc perſonæ, pallæque repertor honeſtæ*
*Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,*
*Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.*
Horat. de arte poët. v. 275. ſq.

59 Les uns diſent, qu'il quitta Athénes, parceque Sophocle ayant concouru avec lui pour le prix de la tragédie, la piéce de Sophocle fut preferée à la ſienne; les autres diſent, que le chagrin de voir que Simonide

„la de robes traînantes, leur chauſſa le co-
„thurne, & leur fit prendre un ſtile plus
„relevé".

Eſchile fut le premier, qui introduiſit le dialogue dans la tragédie; avant lui elle n'étoit compoſée que de chœurs & de monologues. Sur la fin de ſa vie il ſe retira près de Hieron, Roi de Syracuſe, ne pouvant ſouffrir que Sophocles 59, qui ne commençoit qu'à paroître, lui fût préferé. Il fut très eſtimé des habitans de Gela, que les Siciliens appellent aujourd'hui Chizza. Etant un jour à la campagne, un aigle, qui avoit enlevé en l'air une tortue, ne pouvant arracher la chair cachée ſous l'épaiſſeur de l'écaille, la laiſſa tomber ſur ſa tête chauve

avoit mieux loué que lui dans une élégie, les ſoldats morts à la bataille de Marathon, l'engagea à quitter Athénes: Ἀπῆρε δὲ ὡς Ἱέρωνα τὸν Σικελίας τύραννον, κατά τινας μὲν, ὡς ὑπὸ Ἀθηναίων καταστιδασθεὶς, καὶ ἡσσηθεὶς νέῳ ὄντι τῷ Σοφοκλεῖ· κατὰ δὲ ἐνίους, ἐν τῷ εἰς τὺς ἐν Μαραθῶνι τεθνηκότας ἐλεγείῳ ἡσσηθεὶς Σιμωνίδη. *Ad Hieronem Siciliæ tyrannum ſe contulit, ſecundum quosdam, quod ab Athenienſibus poſthabitus, & à Sophocle admodum juvene victus fuerit: at ſecundum alios, quod a Simonide elegiaco quodam carmine in eos, qui ad Marathonem occubuerant, ſuperatus.* In vit. Æſchyl. veter. ſcholiaſt.

ve [60], qu'il prit malheureuſement pour la pointe d'un rocher. Le peuple toujours ſuperſtitieux crut que la mort de ce poëte avoit verifié un oracle qui lui avoit été rendu à Delphes, qu'il mourroit de la chute d'une maiſon. On croit, qu'Eſchile mourut la premiere année de la quatre-vingt-unieme Olympiade, l'an deux cent quatre-vingt-dix huit de Rome. Ses Tragedies étoient ſi terribles, que s'il en faut croire les Scoliaſtes grecs, la premiere fois qu'il fit jouer les Eumenides [61], pluſieurs enfans, qu'on avoit amenés au theatre moururent de frayeur, &

60 *In Sicilia mœnibus urbis, in qua morabatur, egreſſus, aprico in loco reſedit, ſuper quem aquila teſtudinem ferens, eluſa ſplendore capitis, (erat enim capillis vacuum) perinde atque lapidi eam illiſit, ut fractæ carne veſceretur, eoque ictu origo & principium fortioris tragœdiæ extinctum eſt.* Val. Maxim. lib. IX. cap. XII.

61 Il y avoit cinquante furies qui dormoient ſur le theatre, & lorsqu' une des trois principales les eut éveillées, elles ſe mirent à courir: mais leurs maſques & leurs habillemens étoient ſi hideux, qu'ils produiſirent les effets que cauſent les plus grandes frayeurs. Voilà un theatre bien groſſier: nous le ſentirons encore mieux, en donnant une courte analyſe des ſept piéces qui nous reſtent d'Eſchile.

& quelques femmes groſſes y accoucherent de peur.

Il faut convenir que ce qui nous reſte d'Eſchile montre combien les commencemens des choſes les plus grandes ſont ſouvent foibles & petits. Ses Tragédies ne ſont que des dialogues toujours peu touchants [62], ſouvent révoltans par les idées qu'ils offrent: c'eſt de quoi on pourra ſe convaincre, en liſant la tragédie de Promethée. Que diroit-on aujourd'hui, ſi le principal acteur d'une tragédie [63] étoit un homme attaché à une roue.

Ce

[62] Les plus ſavans Scholiaſtes grecs ont fait eux-mêmes la critique du peu de pathetique qu'il y a dans les tragedies d'Eſchile: ils diſent, qu'elles ne parlent point au cœur, qu'elles ne produiſent aucune ſenſibilité, & qu'elles n'ont rien qui attache, que les ſpectacles affreux qu'elles offrent aux yeux des ſpectateurs. *Γνῶμαι δὲ, ἢ συμπάθειαι, ἢ ἄλλο τι τῶν δυναμένων εἰς δάκρυα ἀγαγεῖν, ἃ πάνυ· ταῖς τε γὰρ ὄψεσι καὶ τοῖς μύθοις πρὸς ἔκπληξιν τερατώδη μᾶλλον ἢ πρὸς ἀπάτην κέχρηται. Sententiæ vero, ſympathiæ, vel aliud quidquam, quod lacrymas eliciat, prorſus nullæ, etenim ſpectaculis & fabulis magis ad prodigioſum ſtuporem commovendum quam ad deceptionem effuſus.* In vit. Æſchyl. aut. vet. ſchol.

[63] C'eſt là le ſujet du Promethée d'Eſchile: dans le premier acte, la Force & la Violence, deux Déeſſes

Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que le théatre étant encore auſſi groſſier ſous Eſchi-

filles du Styx, attachent Promethée à un rocher avec des clous. Vulcain contribue auſſi à cette exécution. Promethée ſe plaint de la cruauté de Jupiter, & les Dieux bourreaux, qui l'exécutent, n'en diſconviennent que médiocrement. Vulcain voyant Promethée attaché au rocher s'écrie : Αἰ, αἰ, Προμηθεῦ, σῶν ὑπερστένω πόνων : *Ha ha Promethée, je gémis de voir vos douleurs.* La Force trouve cette pitié fort déplacée, & menace Vulcain d'être puni par Jupiter de ſa trop grande complaiſance. Cela n'empêche pas Vulcain de répondre à la cruelle Déeſſe, qu'elle voit un ſpectacle horrible. Ορᾷς δίαμα δυσδίατον ὄμμασιν. Après cette exécution Vulcain, & les deux filles du Styx s'en vont, & le premier âcte eſt fini, au chœur près, qui eſt compoſé des nymphes, filles de l'Ocean & de Thetis, qui viennent marquer leur douleur à Promethée. Tout le reſte de la piéce conſiſte à voir arriver l'Ocean monté ſur un cheval ailé, qui vient conſoler ſon neveu Promethée. Io arrive par haſard en Scythie, toûjours perſecutée par Junon; elle s'informe de Promethée, du lieu où elle trouvera la fin de ſon infortune. Le patient ſur ſon échaffaut l'en inſtruit; Jupiter ayant appris, que Promethée fait des prédictions, veut qu'il lui decouvre les intrigues & les cabales qui ſe ſont contre lui. Mercure eſt chargé par Jupiter d'aller apprendre tous ces ſecrets: mais Promethée ne veut pas les dire, quelques exhortations, quelques menaces que lui faſſe Mercure. Jupiter en colére lance la foudre, qui précipite Pro-

Eſchile, il fut porté avant ſa mort par Sophocle à un grand degré de perfection. Nous aurions

methée, & le rocher où il étoit attaché dans les enfers.

Quelque biſarre & monſtrueuſe que ſoit cette piéce, celle qui eſt intitulée *les Eumenides* l'eſt encore davantage. Le ſujet principal c'eſt l'obſeſſion d'Oreſte, par les furies, qui le ſuivent par tout, pour le punir d'avoir tué ſa mere: mais Apollon a pitié d'Oreſte, il endort les Furies, & pendant leur ſommeil Oreſte ſe ſauve à Athenes, pour s'y mettre ſous la protection de Minerve. L'ombre de Clitemneſtre vient des enfers pour reprocher leur ſommeil aux Eumenides, & tâche de les éveiller: mais elles dorment de ſi bon cœur, qu'elles ne répondent d'abord, que par des ronflemens. *Je vous appelle*, dit Clitemneſtre, *Déeſſes ſouterraines; & vous éveille:* Ὦ κατὰ χθονὸς θεαὶ ὀναρ γὰρ ὑμᾶς νῦν Κλυταιμήστρα καλῶ: *Sub terra Deæ: in ſomnio enim vos nunc Clitemneſtra voco.* A tout cela la Furie principale & le chœur des autres Furies répondent par un ronflement, Μυγμός, *ronchus.* Quoi! vous ronflez, dit Clitemneſtre, & Oreſte eſt deja loin de vous: Μυζοίτα, ἀνὴρ δ' ὀίχεται φεύγων πρόσω. *Stertitis, vir autem aufugit procul;* pour reponſe autre ronflement, Μυγμός, *ronchus.* Enfin Clitemneſtre a beau s'égoſiller, les furies ronflent encore: pendant plus de dix fois que la mere d'Oreſte veut les éveiller, elles font plus que de ronfler, elles rêvent, qu'elles ſont à la chaſſe, & qu'elles pourſuivent une bête, & diſent en dormant: *prenez, prenez, prenez, prenez, dites;* Λάβε,

aurions peine à comprendre cela, ſi nous n'avions pas vu, pour ainſi dire dans nos jours

λάβε, λάβε, λάβε, φράζε, *cape, cape, cape, cape, dic;* enfin le ſommeil & le reve finiſſent. Les Furies bien fâchées d'avoir perdu leur proie, courent à Athenes pour la ravoir: mais Apollon les oblige de s'en rapporter au jugement de Minerve. Elles plaident contre Oreſte, devant cette Déeſſe: Oreſte à ſon tour défend ſa cauſe, & gagne ſon procès. Les furies retournent aux enfers, & ſe contentent d'un autel, qu'on leur éleve dans Athenes.

Tous les autres ſujets des tragedies d'Eſchile ſont traités avec auſſi peu de délicateſſe & de gout. Dans les *Perſiennes*, la ſcene s'ouvre par des vieillards, qui ſont inquiets, de ne pas recevoir des nouvelles de l'expédition de Xerxes en Gréce; la reine ſurvient, & montre la même inquiétude: mais les uns & les autres ſont bien-tôt inſtruits des malheurs qu'ils appréhendoient; ils font un ſacrifice aux Dieux de la Perſe, pour les appaiſer. Tout à coup l'ombre de Darius ſort de ſon tombeau, & vient s'informer du ſujet des infortunes des Perſes: les vieillards & la Reine lui apprennent les deſaſtres arrivés à Xerxes ſon fils. Darius le blâme beaucoup d'avoir voulu mettre la mer dans l'eſclavage, & vaincre Neptune, il attribue à cela la punition de Xerxes. Quelle fureur, dit-il, quelle folie, je crains, que les immenſes treſors de la Perſe ne deviennent le butin des Grecs. Enſuite Darius prend congé de toute la compagnie, conſeille à la reine de retourner dans ſon palais, & aux vieillards, de vivre

jours le même homme faire des tragédies dans le goût de celles d'Eſchile, & produire enſuite

contents, parce que, lorsqu'on eſt mort, on n'a plus beſoin de richeſſes

Ὑμεῖς δὲ πρεσβεῖς χαίρετ' ἐν κακοῖς ὅμως
Ψυχῇ διδόντες ἡδονὴν καθ' ἡμέραν.
Ὡς τοῖς θανοῦσι πλοῦτος οὐδὲν ὠφελεῖ.

*At vos ſenes gaudere licet inter mala: indulgentes animis voluptatem, quotidie, quoniam mortuis nihil proſunt divitiæ.* Æſchyl. Perſ. vers. 843.

Mes lecteurs s'appercevront, que longtemps avant Mr. de Voltaire on avoit déja fait paroître des ombres parlantes ſur le theatre: ainſi l'on peut dire, que celle de Ninus, dans la tragedie de Semiramis eſt la copie de celle de Darius. Il reſte à ſavoir, ſi l'apparition des ombres ſur le theatre françois ne le ramene pas au point où étoit le grec, lorsqu' Eſchile compoſoit ſes piéces.

Quand on conſidere les défauts qui ſe trouvent dans les tragedies d'Eſchile, l'on eſt d'abord tenté de croire, que tous ceux, qui ont pris plaiſir, à les voir jouer, & a les lire devoient être des barbares: mais ſi l'on penſe, que Shackeſpeare ſi admiré & ſi aimé encore aujourd'hui des anglois eſt plus barbare encore dans le choix & dans la conduite de ſes piéces, qu' Eſchile; l'on s'appercevra aiſément, qu'il faut, qu'il y ait des morceaux ſi beaux dans ces mauvaiſes piéces, qu'en leur faveur on ait fait grace au reſte. Il en eſt de

enſuite des chef-d'œuvres égaux à ceux de Sophocle. Corneille, qui dans ſa Medée fait même des tragedies d'Eſchile; on y trouve des endroits ſublimes & admirables; j'eu rapporterai ici quelques-uns. Voici la reponſe de Promethée à Mercure, qui le ſollicite de complaire à Jupiter, en lui révélant le ſecret qu'il lui demande:

Σεμνοστομές γε καὶ φρονήματος πλέως
Ὁ μῦθός ἐστιν, ὡς θεῶν ὑπηρέτῃ.
Νέον νέοι κρατεῖτε, καὶ δοκεῖτε δὴ
Παίειν ἀπενθῆ πέργαμ'· οὐκ ἐκ τῶν δ' ἐγὼ
Δισσοὺς τυράννους ἐκπεσόντας ἠσθόμην;
Τρίτον δὲ τὸν νῦν τυραννοῦντ' ἐπόψομαι,
Αἴσχιστα καὶ τάχιστα· μή τι σοὶ δοκῶ
Ταρβεῖν ὑποπτήσσειν τε τοὺς νέους θεούς;
Πολλοῦ γε καὶ τοῦ παντὸς ἐλλείπω, σὺ δὲ
Κέλευθον ἥνπερ ἦλθες, ἐγκόνει πάλιν,
Πεύσῃ γὰρ οὐδὲν ὧν ἂν ἱστορῇς ἐμέ.
*Graviloqua & conſidentiæ plena*
*Eſt hæc oratio: ſicut Deorum famuli,*
*Nuperum imperium novitii obtinetis, quin etiam putatis*
*Vos colere arces nulli dolori pervias: non ex his ego*
*Reges duos excidiſſe vidi?*
*Et hunc jam regnantem tertium aſpiciam,*
*Turpiſſimè & citiſſimè: numquid tibi videor*
*Metuere, & formidare novos Deos?*
*Imo multum & omnino abſum (a metu) proinde tu*
*Quâ veniſti viâ, eam repetas feſtinanter;*
*Nam nihil eorum, quæ ex me ſciſcitaris, cognoſces.*
Æſchyl. Prometh. vinct. verſ. 962. ſq.

fait parler pendant une heure fort ennuieuſement deux perſonnes qui brulent d'un feu qui

Je vais traduire ces vers pour ceux qui n'entendent que le françois. "Vous parlez avec orgueil & avec „emphaſe, & votre diſcours eſt celui de l'eſclave des „nouveaux dieux: vous croyez, qu'ils ſont à l'abri de „toute atteinte; & que le ſejour qu'ils habitent, eſt ce„lui du bonheur & de la tranquillité: mais il s'en faut „bien que Jupiter me paroiſſe affermi. N'ai-je pas vu „déja deux rois du ciel detronés, je verrai bientôt la „cataſtrophe de celui qui regne aujourd'hui. Ne pen„ſez donc pas, que je craigne, & que je redoute ces „divinités nouvelles, auxquelles vous êtes baſſement „ſoumis; partez, retournez dans le ſejour d'où vous „venez, car vous n'apprendrez rien de ce que vous „ſouhaitez ſavoir de moi".

Voici un autre endroit très-ſublime, dont Longin a fait l'eloge, c'eſt le ſerment que font les ſept chefs qui viennent aſſiéger Thebes:

Ἄνδρες γὰρ ἑπτὰ θούριοι λοχαγέται
Ταύροσφαγοῦντες ἐς μελάνδετον σάκος,
Καὶ θιγγάνοντες χερσὶ ταυρείᾳ φόνᾳ
Ἄρῃν, Ἐνυὼ, καὶ φιλαίματον φόβον
Ὤρκωμότησαν.

*Nam viri ſeptem bellicoſi duces*
*Bovem mactantes ſuper clypeum, nigro revinctum,*
*Et contingentes manibus taurinum cruorem,*
*Per Martem, Bellonam, & pavorem ſanguinis avidum*
*Sanctè jurarunt.*

qui les conſumoit, fit quelques années après Cinna & Rodogune.

## SOPHOCLE.

### §. IX.

Sophocle naquit à Athenes la ſoixante & onzième Olympiade; il ſervit pendant pluſieurs années, & ſe ſignala en diverſes actions, étant

Voici comment Deſpréaux a traduit ces vers:

Sur un bouclier noir ſept chefs impitoyables
Epouvantent les dieux de ſermens effroyables:
Près d'un taureau mourant, qu'ils viennent d'égorger,
Tous la main dans le ſang jurent de ſe venger,
Ils en jurent la Peur, le Dieu Mars, & Bellone.

Finiſſons cet article par obſerver, qu' Eſchile eſt ſouvent très obſcur, & quelquefois inintelligible même pour ceux qui entendent parfaitement le grec: "Quel „eſt l'auteur, *dit Mr. de Saumaiſe*, quelque ſavant qu'il „ſoit dans la langue grecque, qui puiſſe dire, qu'il de„couvre mieux le ſens d'Eſchile, que celui des Evan„giles, & des épitres des apôtres". La ſeule tragédie d'Agamemnon ſurpaſſe en obſcurité tous les livres ſacrés, malgré les hebraïſmes, les mots ſyriens & tous les termes grecs vulgaires, bas, & inuſités dans les bons auteurs, dont ils ſont remplis. *Quis Æſchylum poſſit affirmare græcè nunc ſcienti magis patere explicabilem, quam evangelia aut epiſtolas apoſtolicas? Unus ejus* AGAMEMNON *obſcuritate ſuperat, quantum eſt librorum ſacrorum cum ſuis hebraiſmis & ſyriaſmis, & tota helleni-*

étant général de l'armée Athénienne avec Pericles. Il compoſa cent & huit tragédies, quelques élegies & des hymnes à Apollon. Il ne reſte aujourd'hui de tant d'ouvrages que ſept tragédies complettes, & quelques fragmens de trois autres. Sophocle embellit & perfectionna le théatre; il laiſſa bien loin tous ceux [64] qui l'avoient precedé.

Avant

*ſtica ſupellectile vel farragine.* Cl. Salmaſ. de helleniſtica, epiſt. dedic. pag. 37.

[64] Le pere Brumoy dit, qu' Eſchile, Sophocle & Euripide ont leur marche & leur conduite toute particuliére. Enſuite le même pere Brumoy, pour égaler autant qu'il peut Eſchile à Sophocle, cite un paſſage de Ciceron, ou cet habile orateur dit: "On voit com„bien Eſchile, Sophocle & Euripide ſont différents; & „cependant on les loue presque également chacun dans „ſon genre:" *Idque primum in poëtis cerni licet, quàm inter ſe Æſchylus, Sophocles, Euripides diſſimiles ſint, quamquam omnibus par pœnè laus in diſſimili ſcribendi genere tribuatur.* Cicer. lib. III. de orat.

Il faut bien ſe garder de croire, que Ciceron ait voulu comparer le mérite d'Eſchile avec celui de Sophocle; cet orateur avoit trop de gout, pour porter un pareil jugement: mais il vouloit ſimplement dire, que, quoique les beaux endroits qui ſe trouvoient dans les ouvrages d'Eſchile, & dans ceux de Sophocle & d'Euripide fuſſent d'un gout bien différent, ils étoient cependant également loués. Ciceron parloit de certains paſ-

Avant lui le chœur de la tragédie n'étoit compoſé que de douze perſonnes; il y en ajoûta trois autres. Mr. Deſpréaux dans ſon art poëtique fait mention des augmentations que reçut la tragédie grecque depuis ſon commencement, jusqu'au tems où elle fut portée par Sophocle, au plus haut point où elle ait été chez les anciens.

La tragédie informe, & groſſiere en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple chœur, où chacun en danſant
Et du Dieu des raiſins entonnant les louanges,
S'efforcoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là, le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile chantre un bouc étoit le prix.
Theſpis fut le premier, qui barbouillé de lie,
Promena dans les bourgs, cette heureuſe folie;
Et d'acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amuſoit les paſſans d'un ſpectacle nouveau.

Eſchile

ſages de ces poëtes, & non pas de leurs tragédies. Un anglois écrira, *Shakeſpear & Addiſon ſont également loués dans leur genre*: mais ſi cet anglois a le moindre gout, oſera-t-il comparer le genre des tragedies de Shakeſpear, avec le genre de celles d'Addiſon? Un françois dira, qu'il y a de très-belles choſes dans les tragédies de Triſtan & de Racine: mais ne paſſeroit-il pas pour inſenſé, s'il prétendoit, que la Mariane de Triſtan mérite autant d'approbation, que la Phedre de Racine. Il y a plus de différence d'Eſchile à Sophocle,

Eſchile dans le chœur, jeta des perſonages;
D'un maſque plus honnête habilla les viſages;
Sur les ais d'un theatre, en public exhauſſé,
Fit paroître l'acteur d'un brodequin chauſſé,
Sophocle enfin, donnant l'eſſor à ſon genie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intéreſſa le chœur dans toute l'action;
Des vers trop rabotteux polit l'expreſſion;
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foibleſſe latine.

Quelque eſtime qu'eût Deſpréaux pour Corneille & Racine, il croyoit cependant, qu'on ne devoit point encore les comparer à Sophocle, & à Euripide, & qu'il falloit laiſſer faire cette comparaiſon à la poſterité: voici les propres termes de Deſpréaux: Je ſuis perſuadé, que les écrits de Mr. Racine & de Mr. Corneille paſſeront aux ſiécles ſuivans [65]: mais jusques-là ni l'un ni l'autre ne doit

qu'il n'y en a de Racine à Triſtan, & de Corneille à Rotrou; le Vinceslas de ce poëte approche plus du Cinna & de Rodogune, que la meilleure piéce d'Eſchile n'approche de la plus foible de Sophocle.

[65] Ce raiſonnement de Mr. Deſpréaux eſt faux, & ſe reſſent de l'admiration outrée que quelques ſavans ont pour les anciens. Pourquoi ne pourrons-nous pas juger par nous mêmes? faut-il donc, parce qu'un auteur n'a pas vecu il y a deux mille ans, que nous n'oſions dire ce que la raiſon & le bon gout nous dictent?

doit être mis en parallele avec Euripide & Sophocle ; puisque leurs ouvrages n'ont point encore le ſceau qu'ont les ouvrages d'Euripide & de Sophocle, je veux dire, l'approbation de pluſieurs ſiécles.

Les anciens ont admiré les ouvrages de Sophocle, & les ſavans modernes ont eu pour

Eſt-ce qu'Ovide attendit deux mille ans, pour louer l'Enéide, & le poëme de Lucrece, & pour égaler & préférer même ces ouvrages à tous ceux des Grecs? Quintilien avoit-il attendu pluſieurs ſiécles, & le jugement de la poſterité, pour mettre Virgile au deſſus de tous les poëtes après Homere? & Afronius Domitius ce fameux rhéteur n'avoit-il pas dit, que Virgile, qui venoit d'abord après Homere, étoit bien plus proche de lui, que du troiſiéme poëte, qui par le mérite venoit après Homere & Virgile? *Itaque ut apud illos Homerus ſic apud nos Virgilius auſpicatiſſimum dederit exordium omnium ejus generis poëtarum, græcorum noſtrorumque, illi haud dubie proximus, utar enim verbis iisdem, quæ ex Afronio Domitio juvenis accepi, qui mihi interroganti, quem Homero crederet maxime accedere, ſecundus, inquit, eſt Virgilius, primo tamen propior quam tertio: & hercle, ut illi naturæ cæleſti atque immortali ceſſerimus, ita curæ, diligentiæ, vel ideo in hoc plus eſt, quod ei fuit magis laborandum.* Quint. inſt. lib. X. cap. 1.

Quintilien, ſans attendre le jugement de pluſieurs ſiécles, a ſoutenu, que ſi Homere l'emportoit ſur Virgile, par l'abondance & la fertilité du genie; Virgile à ſon tour avoit plus d'exactitude & de juſteſſe. Pourquoi

pour eux la même eſtime, & la même admiration; ils en ont traduit de grands morceaux, dont ils ont enrichi leurs écrits. Mr. de Fenelon dans Telemaque a inſeré preſque toute la tragedie de Philoctete [66], dont il a fait un epiſode. Mr. Corneille & Mr. de Voltaire ont pris les plus beaux traits de leur

craindrons nous donc, en ſuivant l'exemple du plus grand des critiques de l'antiquité, de ſoutenir dès à preſent, que ſi Sophocle & Euripide ont l'avantage ſur Corneille & ſur Racine, d'avoir été les premiers à tirer le theatre de la barbarie: ces deux poëtes françois ont de leur coté celui d'avoir mis plus de grandeur dans les caracteres de leurs acteurs, plus d'interêt & de conduite dans leurs piéces, & enfin plus de penſées fortes dans une ſeule de leurs ſcenes, que les auteurs grecs dans une de leurs piéces entières?

[66] Peut-on rien voir de ſi beau, de ſi pathétique, & en même temps de ſi noble & de ſi ſublime, que ces vers où Philoctete prie Achille de lui rendre les armes d'Hercule?

Ὦ πύρ σὺ, καὶ παῦ δεῖμα, καὶ πανουργίας
Δεινῆς τέχνημ' ἔχθιστον, οἷα μ' εἰργάσω,
Οἵ' ἠπάτηκας δῆθ' ἑπαιχύνη· μ' ὁρῶν
Τὸν προστόπαιον, τὸν ἱκέτην, ᾧ σχέτλιε;
Ἀπεστέρηκας τὸν βίον, τὰ τόξ' ἑλών
Ἀπόδος, ἱκνοῦμαι σ', ἀπόδος, ἱκετεύω τέκνον.
Πρὸς θεῶν πατρῴων, τὸν βίον μή μ' ἀφέλῃς.
Ὦ μοι τάλας· δῆδ' προσφωνεῖν μ' ἔτι.

leur tragédie d'Oedipe dans celle de Sophocle.

Longin

Ἀλλ' ὡς μεθήσων, μή ποθ' ὧ δ' ὁρᾶ πάλιν.
Ὦ λιμένες, ὦ προβλῆτες, ὦ ξυνωρίαι,
Θηρῶν ὀρείων, ὦ καταῤῥῶγες πέτραι,
Ὑμῖν τοῦδ' ἀ γὰρ ἄλλον οἶδ' ὅτῳ λέγω,
Ἀνακλαίομαι παρῶσι τοῖς εἰωθόσιν·
Οἱ ἔργ' ὁ παῖς μ' ἐδρασεν ἐξ ἀχιλλέως
Ὁμόσας ἀπάξειν οἴκαδ', ἐς Τροίαν, μ' ἄγει
Προθείς τε χεῖρα δεξιάν, τὰ τόξα μου
Ἱερὰ λαβὼν τῆ ζηνὸς Ἡρακλέους ἔχει.
Καὶ τοῖσιν ἀργείοισι φήνασθαι θέλει,
Ὡς ἄνδρ' ἑλὼν μ' ἰσχυρὸν, ἐς βίας ἄγει.
Κἀκ οἶδ' ἐναίρων νεκρὸν, ἢ καπνῆ σκιὰν,
Εἴδωλον ἄλλως· ἀ γὰρ ἄν θένοντα γε
Εἶλέν μ' ἐπεὶ κἀν ὧδ' ἔχοντ', εἰ μή δόλῳ.
Νῦν δ' ἠπάτημαι δύσμορος, τί χρή με δρᾶν;
Ἀλλ' ἀπόδος, ἀλλὰ νῦν ετ' ἐν σαυτῳ γενοῦ.
Τί φής; σιωπᾶς; κἀδέν εἰμ' ὁ δύσμορος
Ὦ σχῆμα πέτρας δίπυλον αὖθις αὖ πάλιν
Εἰσειμι προς σε ψιλὸς, κἀκ ἔχων τροφήν
Ἀλλ' αὖ θανοῦμαι τῷ δ' ἐν αὐλίῳ μόνος,
Οὐ πτηνὸν ὄρνιν, κἀδὲ θῆρ ὀρειβάτην
Τόξοις ἐναίρων τοῖς δὲ γ'. ἀλλ' αὐτὸς τάλας
Θανοῦν, παρέξω δαῖτ' ὑφ' ὧν ἐφορβόμην,
Καὶ μ' ὡς ἐθήρων πρόσθε, θηράσουσι νῦν
Φόνον φόνῳ δὲ ῥύσιον τίσω τάλας
Πρὸς τοῦ δοκοῦντος κἀδὲν εἰδέναι κακόν.

Longin, dans ſon traité du ſublime, loue beaucoup le mérite de Sophocle : il dit cependant,

Ὀλοιο μήπω. Πρὶν μάθοιμ', εἰ καὶ πάλιν
Γνάμην μετοίσεις· εἰ δὲ μὴ, θάνοις κακῶς.

*O ignis, & quidquid animos terret! quali fraude*
*Sæva atque inimiciſſima me cepiſti!*
*Quomodo decepiſti! An non pudet te me aſpicere*
*Qui tibi ſupplex factus ſum, homo ſæviſſime?*
*Abſtuliſti mihi vitam erepto arcu.*
*Redde obſecro, redde, quæſo te, fili;*
*Per deos patrios, ne mihi vitam eripias:*
*Hei mihi miſero! non mihi reſpondes amplius,*
*Sed quaſi non conceſſurus unquam, ita aſpicis.*
*O littora, ô promontoria, o commercia*
*Cum feris ſilveſtribus, o prærupti ſcopuli!*
*Vobis iſta, non enim alium habeo cui dicam,*
*Conqueror, vos adeſtis,*
*Vos querelis meis adſueviſtis.*
*Qualia facinora erga me perpetravit filius Achillis*
*Poſtquam juravit domum me reducturum, ad Trojam me ducere parat;*
*Fideque data arcus meos*
*Sacros, Herculis ex Jove nati eripuit mihi,*
*Meque Achivis vult oſtendere*
*Quaſi viro forti per vim potitus ſit.*
*Nec intelligit, ſe mortuum, & umbram fumi interfeciſſe,*
*Immo imaginem meram: non enim me valentem*
*Capere potuiſſet, qui ne ſic quidem affectum, niſi dolo cepit.*
*Nunc vero fraude circumventus ſum miſer: quid faciam?*
*Redde, & adhuc tui ſimilis ſis.*

pendant, qu'il tombe quelquefois, & qu'il ne ſe ſoutient pas toujours également: mais il

*Quid ais? an taces? occidi infelix.*
*O figura biforis ſaxi, iterum jam iterum,*
*Ad te revertor, nudus, alimento deſtitutus,*
*Sed moriar in hoc antro ſolus,*
*Non volucrem, non ſilveſtrem feram,*
*Arcu amplius ferire poſſum, ſed ipſe miſer*
*Mortuus, cibus ero eorum, quorum carnibus victitavi.*
*Meque venabuntur modo feræ, quas ego venabar prius;*
*Morte mea necem illarum luam infelix,*
*Idque mihi accidit ab eo, quem nihil mali adhuc ſcire putabam,*
*Ne pereas adhuc, priusquam intelligam, utrùm*
*Conſilium mutaturus ſis: quod ſi minus, tunc male moriaris.*
Sophocl. Philoctet. v. 925. & ſq.

Le pere Brumoy a fort bien traduit ce paſſage à quelque licence près, que nous remarquerons: citons d'abord la traduction:

"Oh rage digne de ton nom! lâche artiſan du plus „noir artifice qui fut jamais, comment as tu oſé ſur„prendre ma credulité? ne rougis tu point de porter „ſur moi tes regards, après avoir ſi indignement abuſé „du malheur & de la bonne foi d'un ſuppliant? mais „où m'emporte mon couroux? ah mon fils, ſonge, „qu'en m'ôtant cet arc, tu m'arraches la vie. Rends „le moi, je t'en conjure au nom des Dieux. Rends „moi le jour, que tu m'as ravi. Que je ſuis malheu„reux - - - tu te tais, tu me regardes tranquille„ment. Rien ne te touche - - O rivage, ô promon-

il ajoûte, qu'il eſt néanmoins préférable par la grandeur de ſon génie à des auteurs exacts,

„toires de cette île, ô bêtes farouches, mon unique „compagnie, ô rochers eſcarpés, c'eſt à vous que je „me plains; car je n'ai que vous à qui je puiſſe „me plaindre, & je vous ai accoutumés à mes gémiſſe„mens: fiut-il, que je ſois trahi par le fils d'Achille! „Il jure de me mener dans ma patrie, & il me conduit „à Troie. Il abuſe de la foi du ſerment pour me „ravir l'arc ſacré d'Hercule, pour me traîner à ſon „char, & me montrer en ſpectacle à l' armée grecque. „Il triomphe de Philoctete, comme s'il l'eût vaincu à „force ouverte; & il ne voit pas, que c'eſt triompher „d'un mort, d'une ombre, d'un fantôme vain. Oh s'il „m'eût attaqué dans ma force! encore à preſent dans „l'état, ou je ſuis, ce n'eſt que par ſurpriſe. Oui je ſuis „la victime de ſa fraude malheureuſe: que ferai-je? „rends, mon fils, rends, ſois ſemblable à ton pere, à „toi même. Que dis tu? - - tu ne dis rien - - „Je ſuis mort, ah! deplorable Philoctete! O caverne, je „reviens à toi, ſois ma reſſource; reçois derechef un „miſerable, nud, abandonné, ſans nourriture - - - „je mourrai ſeul dans cet antre; je ne pourrai plus „percer les bêtes: elles me dévoreront: je deviendrai „leur proie à mon tour, & ces coups partent d'un „cœur que j'avois crû ſincere!

„Ecoute Neoptoleme, je ne lance point encore ſur „toi les dernieres imprécations, refuge ordinaire des „malheureux pouſſés au deſeſpoir: tu peux changer

exacts, qui ne ſauroient atteindre au ſublime & au pathétique dans lesquels Sophocle a excellé. Voici les termes dont ſe ſert Longin : „Tandisque Pindare & Sophocle, au „milieu de leur plus grande violence, ton„nent & foudroyent, pour ainſi dire; ſou„vent

„de ſentiment: mais prends garde au parti que tu vas „prendre, & juge de ma vengeance par mes fureurs.

Je ne ſais pas, pourquoi le pere Brumoy traduit ainſi ces mots, ὦ πύῤ σὺ, καὶ πᾶν δεῖμα, par ceux ci, *oh rage digne de ton nom!* Il n'y a rien de tout cela dans Sophocle: loin que Philoctete injurie Neoptoleme, il implore les dieux, & dit, *oh feu!* ou ſi l'on veut, oh ſoleil, oh tous les êtres qui inſpirent la crainte! comment lâche trompeur, &c. πᾶν δεῖμα, c'eſt mot à mot *toute crainte.* Les mots de δεῖμα & de δειμὸς, *timor, metus*, viennent également du verbe δείδω, *timeo*, je crains. A la fin de la traduction le pere Brumoy fait encore dire à Philoctete, ce qu'il ne dit pas: *Tu peux changer de ſentiment, mais prends garde au parti que tu vas prendre, & juge de ma vengeance par mes fureurs.* Cela eſt dans la Medée de Longepierre: mais dans Sophocle il y a ſimplement: *Si tu ne changes de ſentiment, alors puiſſe tu périr d'une mort funeſte:* εἰ πάλιν γνώμην μετοίσεις, εἰ δὲ μὴ, θάνοις κακῶς.

Quoique le pere Brumoy prenne aſſez ſouvent la liberté d'ajouter quelques phraſes au texte de Sophocle & d'Euripide: la traduction qu'il a faite des piéces

„vent leur ardeur vient mal à propos à s'é-
„teindre, & ils tombent malheureuſement,
„& toutefois y a-t-il un homme de bon
„ſens, qui daignât comparer tous les ouvra-
„ges de Dion enſemble au ſeul Oedipe [67]
„de Sophocle"?

Les

de ces poëtes eſt très-eſtimable, & la lecture de l'ouvrage que nous a donné ce ſavant Jeſuite, ſous le titre *de Theatre des Grecs*, eſt de la plus grande utilité, pour ceux qui n'entendent pas la langue de ces poëtes. Le pere Brumoy non-ſeulement s'eſt approprié l'eſprit & le génie des auteurs qu'il a traduits: mais il a trouvé encore le moyen de faire, pour ainſi dire, ſentir leur ſtile, & leur maniére de s'enoncer dans les differentes paſſions qu'ils peignent. Le ſeul defaut qu'on peut reprocher à ce ſavant Jeſuite c'eſt un peu trop d'admiration pour les anciens, & de prévention contre les modernes.

[67] Qui n'aimeroit mieux avoir fait (je ne dis pas l'Oedipe de Sophocle) mais ces cinq vers de l'Oedipe de Sophocle, que toutes les piéces larmoyantes & bourgeoiſes de la Chauſſée, eſpeces de monſtres theatrals, tragédies ſans terreur, comédies ſans enjouement & ſans plaiſanteries?

- - - - Ὦ γάμοι, γάμοι,
Ἐφύσαθ' ἡμᾶς, καὶ φυτεύσαντες, πάλιν
Ἀνείτε ταυτὸν σπέρμα κἀπεδείξατε
Πατέρας, ἀδελφούς, παῖδας, αἷμ' ἐμφύλιον
Νύμφας, γυναῖκας, μητέρας τε, χὡπόσα
Ἄισχιστ' ἐν ἀνθρώποισιν ἔργα γίνεται.

Les anciens ont donné à Sophocle le ſurnom de la Syrene attique, quelques uns l'ont auſſi nommé l'abeille. Il mourut à quatre-vingts dix ans. Pluſieurs auteurs ont prétendu, qu'il avoit vécu jusqu'à cent ans. Ses enfans, ſous le pretexte de ſa grande vieilleſſe, voulurent lui faire donner un Curateur; voici ce que nous en apprend Ciceron dans ſon traité de la vieilleſſe. Sophocle compoſa des tragédies jusque dans l'extremité de ſa vieilleſſe [68]; & ſes enfans, trouvant, que cette application lui faiſoit négliger ſes affaires, ſe pourvurent, pour le faire interdire,

- - - - *O nuptiæ, nuptiæ!*
*Genuiſtis nos, & poſtquam genuiſtis rurſum*
*Remittitis idem ſemen, atque exhibuiſtis*
*Patres, fratres, liberos, ſanguinem cognatum,*
*Sponſas, uxores, matresque, & quæ*
*Turpiſſima inter homines cenſentur.*

Sophocl. Oedip. tyrann. verſ. 1400. ſq.

Placons ici la ſublime traduction de ces vers par Deſpréaux:

Himen, funeſte himen, tu m'as donné la vie:
Mais dans ces mêmes flancs ou je fus enfermé,
Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avois formé;
Et par là tu produis & des fils & des peres,
Des freres, des maris, des femmes & des meres;
Et tout ce que du ſort la maligne fureur
Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

dire, comme il ſe pratique parmi nous. Sophocle pour toute défenſe ne fit que lire aux juges la tragédie d'Oedipe, qu'il venoit d'achever; & leur ayant demandé s'ils trouvoient que cette piéce fut d'un homme qui eût perdu l'eſprit, il fut renvoyé de l'action que ſes enfans avoient intentée contre lui.

On prétend, que Sophocle mourut de joie, d'avoir remporté le prix de la tragédie dans ſon extrême vieilleſſe; il avoit joui vingt trois fois de cet honneur [69].

EURI-

[68] *Sophocles ad ſummam ſenectutem tragœdias fecit. Quod propter ſtudium cum rem familiarem negligere videretur, a filiis in judicium vocatus eſt; ut quemadmodum noſtro more male rem gerentibus patribus bonis interdici ſolet, ſic illum quaſi deſipientem, à re familiari removerent judices. Tum ſenex dicitur, eam fabulam, quam in manibus habebat, & proxime ſcripſerat, Oedipum Coloneum recitaſſe judicibus, quæſisſeque, num illud carmen deſipientis videretur; quo recitato, ſententiis judicum eſt liberatus.* Cicero de ſenect.

[69] *Sophocles ultimæ jam ſenectutis, cùm in certamine tragœdiam dixiſſet, ancipiti ſententiarum eventu diu ſollicitus, aliquando tamen, una ſententia victor, cauſam mortis gaudium habuit.* Val. Maxim. lib. IX. cap. xij.

## EURIPIDE.

### §. X.

Euripide naquit dans lî'le de Salamine: ſon pere étoit Athenien; ce fut la ſoixante & quinzième Olympiade, l'an de Rome deux cents ſeptante quatre; ainſi Euripide vint au monde environ dix-huit ans après Sophocle. Prodicus lui enſeigna la rhétoque [70], il fit enſuite ſelon quelques auteurs le voyage d'Egypte avec Platon, pour y voir les ſavans, & profiter de leur converſation,

70 Quintilien met ce Prodicus au nombre des premiers orateurs qui employerent les figures de rhétorique, & ce qu'on appelle, *loci communes*, les lieux communs: *Horum primi communes locos tractaſſe dicuntur, Protagoras, Gorgias, Prodicus & Thraſymachus.* Inſt. orat. Quint. lib. III. cap. I. Il eſt bon d'obſerver que ce qui obligea Prodicus à ſe ſervir des figures, c'eſt qu'il vouloit par le moyen de leur vehemence empêcher les juges de dormir: *Nam judices & in narratione nonnunquam, & in argumentis ut attendant, & ut faveant, rogamus: quo Prodicus velut dormitantes eos excitari putabat.* Inſt. orator. Quintil. lib. IV. cap. II. Les juges Atheniens dormoient donc à l'audience, comme la plûpart de nos vieux conſeillers au parlement. Les partiſans de l'antiquité auroient tort, de nous reprocher de ne pas imiter les anciens ſur ce point: je ſuis très-convaincu, que nous les ſurpaſſons, & qu'il y a plus de dormeurs dans la grand' chambre du palais, qu'il n'y en avoit dans l'Aréopage.

tion. Il étoit intime ami de Socrate, & quelques uns ont cru, que ce philoſophe l'aidoit dans la compoſition de ſes tragédies, qui ſont remplies de ſentences très-belles, & de maximes philoſophiques: c'eſt pourquoi on a appelé Euripide le philoſophe du théatre. Il a réuſſi à inſpirer la terreur & la pitié. Longin dit, en parlant du mérite d'Euripide: „Je ne ſaurois bien dire [71] ſi Euripide eſt „auſſi heureux à exprimer les autres paſſions: mais pour ce qui regarde l'amour [72] „&

[71] Longin Traité du ſublime.

[72] Voici un endroit de la tragédie d'Hippolite, qui montre combien Euripide étoit digne des éloges que lui a donné Longin:

Ἐπεί μ' ἔρως ἔτρωσεν ἐσκόπουν ὅπως
Κάλλις' ἐνέγκαιμ' αὐτόν. ἠρξάμην μὲν ὧν
Ἐκ τῶνδε σιγᾶν τὴν δὲ, καὶ κρύπτειν νόσον.
- - - - - - -
- - - - - - -
Τὸ δεύτερον δὲ τὴν ἄνοιαν εὖ φέρειν
Τῷ σωφρονεῖν νικῶσα προυνοησάμην.
Τρίτον δ' ἐπειδὴ τοῖσιν οὐκ ἐξηνύτου
Κύπριν κρατῆσαι, κατθανεῖν ἐδοξέ μοι
Κράτιστον· οὐδεὶς ἀντερεῖ βουλεύμασιν.
Ἐμοὶ γὰρ εἴη μήτε λανθάνειν καλὰ,
Μητ' αἰσχρὰ δρώσῃ μάρτυρας πολλοὺς ἔχειν
Τὸ δ' ἔργον ἤδειν, τὴν νόσον τε δυσκλεᾶ.

„& la fureur 73, c'eſt à quoi il s'eſt étudié „particuliérement, & il y a fort bien réuſſi; „&

Γυνὴ τε πρὸς τοῖσδ' ἅσ' ἐγίγνωσκον καλῶς
Μίσημα πᾶσιν. ὡς ὄλοιτο παγκάκως,
Ἥτις πρὸς ἄνδρας ἦρξατ' αἰσχύνειν λέχη
Πρώτη θυραίους. Eurip. Hippol. v. 397. & ſq.

*Poſtquam me vulneravit amor, conſiderabam, qua ratione*
*Pulcherrime ferrem ipſum: itaque cœpi*
*Ex eo tempore occultare & celare hunc morbum;*
\- - - - - - -
\- - - - - - -
*Secundò vero, hanc amoris amentiam fortiter ferre*
*Caſtitate vincens* eam *ante decreveram;*
*Tertiò autem, quando modis iſtis non potui*
*Venerem ſuperare, mori viſum eſt mihi*
*Optimum, nullus his meis obloquetur conciliis.*
*Mihi nempe contingat, ut neque lateant præclara mea facinora,*
*Neque ſi turpia faciam, teſtes multos habeam.*
*Ego quidem noram hanc rem, & morbum iſtum infamem;*
*Mulier præterea cum ſim, ſciebam bene*
*Omnibus rem eſſe inviſam. Utinam* illa *pereat peſſimè*
*Quæcumque cœpit polluere conjugales lectos, congreſſa cum viris*
*Prima externis.* Euripid. Hippol. v. 397. & ſq.

Le pere Brumoy a parfaitement rendu ce paſſage: „Dèsque je ſentis les premiers traits d'un amour cri„minel, je n'eus d'autre vue, que de lutter avec fermeté „contre un mal involontaire, je commençai à l'enſeve„lir dans un ſilence profond - - - - je me fis en„ſuite un devoir de me vaincre, & d'être chaſte en

„& même en d'autres rencontres, il ne man-
„que pas quelquefois de hardieſſe à peindre les

„dépit de Venus; enfin mes efforts contre cette puiſ-
„ſante divinité devenant inutiles, ma derniére reſſource
„a été de recourir à la mort. Je ne crains pas, qu'on
„blâme un parti ſi héroïque, & que puis-je ſouhaiter
„de plus juſte, que d'avoir beaucoup de témoins de
„ma gloire, & de n'en point avoir de mon infidelité?
„Je n'ignorois pas l'opprobre de cet indigne amour,
„mon ſexe m'en faiſoit aſſez ſentir toute l'horreur. Pé-
„riſſe à jamais l'epouſe infidele, qui paſſant les bornes
„de la pudeur, oſa la premiére ſouiller le lit de ſon
„époux".

73 Placons ici un paſſage de la tragédie d'Oreſte d'après lequel tous nos poëtes modernes ont repréſenté les Furies:

Ὦ μῆτερ ἱκετεύω σὲ μὴ πίσευέ μοι
Τὰς αἱματωπους καὶ δρακοντώδεις κόρας
Αὗται γὰρ αὗται πλησίον θρώσκουσί μου.

*O mater precor te! ne incutias mihi*
*Puellas cruentas, & quarum comæ habent ſpeciem*
*ſerpentum.*
*Iſtæ enim, iſtæ ſaliunt prope me.*
Euripid. Oreſt. v. 255. ſq.

Deſpréaux a rendu en françois ces vers d'une maniére admirable:

Mere cruelle, arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces ſpectres odieux:
Ils viennent, je les vois, mon ſupplice s'apprête:
Quels horribles ſerpens leur ſifflent ſur la tête!

„les choſes; car bien que ſon eſprit de lui-„même ne ſoit pas porté au grand, il corri-„ge ſon naturel, & le force d'être tragique „& relevé principalement dans les grands ſu-„jets, de ſorte qu'on lui peut appliquer ces „vers d'Homére".

A l'aſpect du peril, au combat il s'anime,
Et le poil heriſſé, les yeux étincelans,
De ſa queue il ſe bat les côtes & les flancs.

Mr. Racine a pris dans la préface de ſa tragédie d'Iphigenie, la défenſe d'Euripide, contre la critique de quelques auteurs modernes,

Cette traduction, quoiqu' aſſez libre & point du tout littérale, rend cependant très-bien le ſens & la force de l'original.

74 Voici quelques endroits de cette belle ſcene: je placerai ſous les vers grecs ceux de Racine:

*Λέλυμαι μελέων σύνδεσμα φίλαι.*
*Soluta ſum membrorum vinculis, ò amicæ.*
„Je ne me ſoutiens plus, ma force m'abandonne".

*Βαρύ μοι κεφαλῆς ἐπίκρανον ἔχειν.*
*Eſt mihi grave habere ornamentum capitis.*
„Que ces vains ornemens, que ces voiles me peſent!

*Ὑπό τ' αἰγείροις, ἐν τε κομήτῃ*
*Λειμῶνι κλιθεῖς ἀναπαυσαίμαν.*
*Et ſub alnis & in viridi*
*Prato reclinata quieſcam.*
„Dieu, que ne ſuis-je aſſiſe à l'ombre des forêts"?

dernes, il dit, *qu'il avoit trop d'obligation à Euripide, pour ne pas prendre ſoin de ſa mémoire;* en effet, les deux plus belles piéces de Racine, Phedre & Iphigenie, ſont priſes de deux tragedies d'Euripide, qui roulent ſur les mêmes ſujets. Racine a non ſeulement imité & traduit pluſieurs grands morceaux du poëte grec: mais il a pris de lui ſes plus belles ſcenes, entre autres celle de Phedre, qui commence par ces vers 74.

N'allons pas plus avant, demeurons chere Oenone,
Je ne me ſoutiens plus, ma force m'abandonne.

Il

Δέσποινα δίας, Ἄρτεμι λίμνας,
Καὶ γυμνασίων τῶν ἱπποκρότων
Εἴθε γενοίμαν ἐν σοῖς δαπέδοις.
*O domina ſacræ paludis Diana,*
*Et certaminum equeſtrium*
*Utinam eſſem in campo tuo.*
Quand pourrai-je au travers d'une noble pouſſiére
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriére?

Δύσανος ἐγώ τί ποτ' εἰργασάμαν;
Ποῖ παρεπλάγχθην γνώμας ἀγαθᾶς;
Ἐμάνην, ἔπεσον δαίμονος ἄτᾳ
Φεῦ, φεῦ, τλήμων
Μαία, πώλιν μου κρύψον κεφαλάν,
Αἰδεύμεθα γὰρ τὰ λελεγμένα μοι,
Κρύπτε, κατ' ὄσσων δάκρυ μοι βαίνει
Καὶ ἐπ' αἰσχύνην ὄμμα τέτραπται.

Il a auſſi obligation à Euripide, de la premiere ſcene d'Iphigenie, & de celle de cette princeſſe avec Agamemnon, ſon pere; enfin de

*Infelix ego, quidnam feci?*
*Quo aberravi a ſana mente?*
*Inſanui, lapſa ſum dæmonis noxa.*
*Heu, heu, miſera!*
*Nutrix tege rurſus caput meum,*
*Pudet enim me eorum quæ dixi.*
*Tege, lachrimæ vertuntur ad pudorem.*

„- - Inſenſée, où ſuis-je, & qu'ai-je dit?
„Où laiſſé-je égarer mes vœux & mon eſprit?
„Je l'ai perdu, les dieux m'en ont ravi l'uſage.
„Oenone, la rougeur me couvre le viſage;
„Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
„Et mes yeux malgré moi ſe rempliſſent de pleurs".

Χεῖρες μὲν ἁγναὶ, φρὴν δ' ἔχει μίασμά τι.
*Manus quidem ſunt puræ, ſed mens piaculum quoddam habet.*
„Graces au ciel, mes mains ne ſont point criminelles,
„Plut aux Dieux que mon cœur fut innocent, comme elles.

Τί δρᾶς; βιάζῃ χειρὸς ἐξαρτωμένη.
*Quid agis? vim ne facis, pendens ex manu?*
„Quel fruit eſperes-tu de tant de violence?

Κάκ' ὦ τάλαινα σοὶ, τάδ' εἰ πεύσῃ κακά.
*Si audies hæc mala, o miſera, audies tibi mala.*
„Tu fremiras d'horreur, ſi je romps le ſilence".

de pluſieurs autres, qu'il n'a presque fait que traduire.

Les

Ὦ τλῆμον, οἷον μῆτερ ἠράσθης ἔρον;
*O miſera, qualem, mater, amaſti amorem?*
„O haine de Venus, o fatale colére!
„Dans quels égaremens l'amour jeta ma mere"!

Σύ τ' ὦ τάλαιν' ὄμαιμε Διονύσου δάμαρ.
*Et tu miſera ſoror, Bacchi conjunx.*
„Ariane ma ſœur de quel amour bleſſée,
„Mourutes-vous aux bords où vous fûtes laiſſée"!

Τέκνον, τὶ πάσχεις συγγένους κακορρεδῆς;
*O filia, quid accidit tibi? cognatis maledicis?*
„Que faites-vous, Madame, & quel mortel ennui
„Contre tout votre ſang vous anime aujourd'hui"?

Τρίτη δ' ἐγὼ δύσηνος ὡς ἀπόλλυμαι.
*Egoque tertia infelix, quo modo pereo?*
„Puisque Venus le veut, de ce ſang déplorable
„Je peris la derniére, & la plus miſerable".

Τὶ φῆς; ἐρᾷς, ὦ τέκνον, ἀνδρῶπων τινος.
*Quid ais? amas, o filia, aliquem hominem.*
„Vous aimez".

Ὅς τις πόθ' ἔτος ἔθ' ὁ τῆς ἀμαζόνος.
*Quisnam eſt ille Amazonis filius?*
„Tu connois le fils de l'Amazone".

Ἱππόλυτον αὐδᾶς.
*Hippolitum dicis?*
„Hippolite"?

Les anciens parlent de quatre-vingt-douze piéces d'Euripide : nous n'en avons préſentement que dix neuf 75. Il faut convenir qu'Euripide a ordinairement negligé l'expoſition de ſes piéces, & le dénouement ; il a eu recours pour l'expoſition à des monologues deplacés, ou à des eſpeces de prologues, & pour le dénouement il a employé des Dieux ou des machines.

Euri-

Σοὺ ταῦθ' οὑπὶ ἐμοῦ κλύεις.
*Ex te hæc, non ex me audivi.*
„C'eſt toi qui l'a nommé".

Οἵ μοι, τί λέξεις τέκνον; ὡς μ' ἀπώλεσας.
*Heu mihi! quid dicis filia? ut me perdidiſti, &c.*
„Juſte ciel! tout mon ſang dans mes veines ſe glace".

75 Voici les noms de ces dix-neuf piéces : Hecube, Oreſte, les Pheniciennes, Medée, Hippolyte, Alceſte, Andromaque, les Suppliantes, Iphigenie en Aulide, Iphigenie en Tauride, Rheſus, la Troade, les Bacchantes, les Heraclides, Helene, Ion, Hercule furieux, Electre, le Cyclope. Cette derniére piéce eſt une eſpece de farce, qui n'eſt gueres plus digne d'Euripide, que les plaideurs le ſont de Racine ; il s'agit dans la piéce du poëte grec, de l'arrivée d'Ulyſſe dans l'île des Ciclopes : il enivre Polypheme, & lui créve le ſeul œil qu'il ait. Silene & pluſieurs Satyres, qui avoient été arrêtés priſonniers dans un naufrage qu'ils avoient fait, par Polypheme, ſe réjouiſſent de ſon malheur. Cette farce a

Euripide, mal ſatisfait du peuple, qui lui préféroit les poëtes comiques, & entre autres Ariſtophane, qui l'avoit mal-traité dans pluſieurs de ſes comédies, ſe retira chez Archelaüs, Roi de Macedoine, où il paſſa les trois derniéres années de ſa vie; ce prince en fit beaucoup de cas.

On parle diverſement de ſa mort: les uns diſent, que des femmes, dont il

quelques endroits aſſez plaiſants, beaucoup de groſſiers, pluſieurs contraires aux bonnes mœurs, quelques uns impies, tels que celui-ci.

Ὁ πλοῦτος, ἀνθρωπίσκε, τοῖς σοφοῖς θεός,
Τὰ δ' ἄλλα, κόμπαι, καὶ λόγων εὐμορφίαι.

*Divitiæ, homuncio, prudentibus Deus ſunt,*
*Reliqua vero ſunt jactantia quædam & verba ſplendida.*

Eurip. Ciclop. v. 315. 316.

„Chetif mortel, apprends, que les richeſſes ſont le ſeul „dieu des ſages, le reſte n'eſt que Chimere, & vains „diſcours, remplis de vanité".

Après une maxime auſſi affreuſe, ſans conter tant d'autres répandues dans les tragédies grecques, comment le Pere Brumoy a-t-il pû ſe réſoudre à dire en parlant de l'amour qui ſe trouve dans nos tragédies, que les Chrétiens ſont moins ſcrupuleux ſur la pureté du theatre, que les Païens: il faut être bien ſéduit par l'amour de l'antiquité, pour avancer un paradoxe auſſi faux.

il avoit mal parlé le mirent en piéces. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il affecte de mal-traiter le beau ſexe, partout où il en trouve l'occaſion dans ſes piéces [76]. D'autres auteurs prétendent, qu'il fut déchiré par les chiens de chaſſe d'Archelaüs, que quelques

[76] Euripide paroît même quelquefois à ce ſujet un vain déclamateur: comme lorsqu'il veut, que les Dieux euſſent produit la race humaine, par un autre moyen, que par les femmes: "Puiſſant Jupiter, *dit-il*, pour„quoi avez-vous permis qu'on vît paroître ſous le ſo„leil un mal auſſi dangereux, que le ſexe? qu'étoit-il „beſoin de produire par cette voie notre race mor„telle? n'eût-il pas été plus avantageux pour les hom„mes de porter dans vos parvis l'airain, le fer, & l'or, „pour acheter de vous des enfans à proportion de „leurs offrandes".

Ὦ Ζεῦ τὶ δὴ κίβδηλον ἀνθρώποις κακὸν
Γυναῖκας, εἰς φῶς ἡλίου κατῴκισας;
Εἰ γὰρ βρότειον ἤθελες σπεῖραι γένος,
Οὐκ ἐκ γυναικῶν χρὴν παραχέσθαι τόδε
Ἀλλ' αὐ τιθέντας σοῖσιν ἐν ναοῖς βροτοὺς
Ἢ χαλκοῦ, ἢ σιδήρου, ἢ χρυσοῦ βάρος,
Παίδων πρίασθαι σπέρμα, τῷ τιμήματος
Τῆς ἀξίας ἕκαστον. Euripid. Hippol. vers. 616. & ſq.

*O Jupiter, quidnam fucatum malum hominibus*
*Mulieres ſub ſolis luce collocaſti?*
*Si enim volebas ſeminare genus humanum,*
*Non oportebat hoc fieri ex mulieribus:*

ques envieux firent lâcher ſur lui. Il y a des écrivains, qui prétendent, que ce malheur lui arriva par haſard [77]; il mourut âgé de ſoixante & quinze ans.

On a ſouvent agité la queſtion de la préférence entre Euripide [78] & Sophocle: pour moi

*Sed oportebat homines ſtantes in tuis templis,*
*Aut æs, aut ferrum, aut auri pondus,*
*Liberorum emere ſemen pro prætio*
*Æſtimationis unumquemque.*

Eurip. Hippol. v. 616. ſq.

77 Euripide, dit Valere Maxime, ſortant du palais d'Archelaüs, roi de Macedoine, où il avoit ſoupé, pour s'en retourner dans ſon logis; des chiens, l'ayant rencontré, le déchirerent avec tant de violence, qu'il en mourut. Un auſſi grand homme ne méritoit pas une mort auſſi cruelle? *Euripides ab Archelai regis cœna in Macedonia domum hoſpitalem repetens, canum morſibus laniatus obiit. Crudelitas fati tanto ingenio non debita.* Valer. Maxim. lib. IX. cap. xij.

78 Placons ici le jugement du plus grand critique de l'antiquité ſur les poëtes tragiques grecs. "Eſchi„le, *dit Quintilien*, eſt le premier qui ait mis au jour „de vraies tragedies: il a de la force & de l'élévation, „il s'exprime avec une grandeur, qui va quelquefois, „& même ſouvent jusqu' à l'excès: il a peu connu „l'art du théatre, & peche contre les regles". C'eſt „pourquoi les Atheniens ont permis aux poëtes qui „ſont venus après lui, de corriger ſes piéces, pour les

moi j'avoue, que, quoique j'eſtime infiniment Euripide, je préfere cependant Sophocle, ſoit pour l'expoſition & pour le denouement des piéces, ſoit pour le pathétique & l'art d'exciter la terreur : je ne crois pas qu'on ait écrit rien de plus capable d'exciter la pitié, que la tragédie de Philoctete, & rien, qui

„remettre au theatre, & pluſieurs ont remporté le prix „par là.

„Sophocle & Euripide ont porté l'honneur de la „tragédie infiniment plus loin. Leur caractere eſt diffé„rent. Qui des deux l'emporte ſur l'autre dans cette „diverſité, c'eſt une queſtion qui eſt ſouvent débat„tue entre les ſavans, & que pour moi je laiſſe indé„ciſe, parce qu'elle ne fait rien à mon ſujet. Mais du „moins faut-il avouer qu' Euripide eſt beaucoup plus „utile à ceux qui ſe deſtinent aux fonctions du Bar„reau. Car outre que ſon ſtile, (& c'eſt juſtement „ce que blâment les perſonnes à qui la Majeſté, le „ton, & pour tout dire, en un mot, le cothurne de „Sophocle, ſemble avoir quelque choſe de plus élevé,) „outre que ſon ſtile, dis je, eſt plus approchant du nô„tre, il eſt plein de belles ſentences; & dans les choſes „que la philoſophie nous enſeigne, peu s'en faut qu'il „ne ſoit égal aux philoſophes; ſoit qu'il faſſe parler „ou répliquer ſes perſonnages, je le trouve compa„rable à ce que nous avons eu de plus diſert au Bar„reau; ſurtout merveilleux à produire dans l'ame toute

qui cauſe autant de terreur, que le dernier acte d'Oedipe. Ce poëte tragique n'a pas moins fait intervenir des Dieux, pour le tirer d'embarras, qu'Euripide, qui ſouvent les a mal employés; au lieu, que dans les endroits, où Sophocle s'en eſt ſervi, ils viennent fort à propos; ainſi que dans *Philoctete*, où l'appa-

„ſorte de grands ſentiments, particuliérement la com-
„paſſion".

*Tragœdias primus in lucem Æſchylus protulit, ſublimis & gravis & grandiloquus, ſæpe uſque ad vitium, ſed rudis in plerisque & incompoſitus: propter quod correctas ejus fabulas in certamen deferre poſterioribus poëtis Athenienſes permiſere, ſuntque eo modo multi coronati; ſed longè clarius illuſtraverunt hoc opus Sophocles atque Euripides: quorum in diſpari dicendi via, uter ſit poëta melior, inter plurimos quæritur; idque ego ſanè, quoniam ad præſentem materiam nihil pertinet*, injudicatum derelinquo. *Illud quidem nemo non fateatur neceſſe eſt, iis, qui ſe ad agendum comparant, utiliorem longè Euripidem fore. Namque is & in ſermone, (quod ipſum reprehendunt, quibus gravitas & cothurnus & ſonus Sophoclis videtur eſſe ſublimior,) magis accedit, oratorio genere & ſententiis denſus, & in iis, quæ à ſapientibus tradita ſunt, pene ipſis par, & in dicendo ac reſpondendo cuilibet eorum, qui fuerunt in foro diſerti, comparandus: in affectibus vero cum omnibus mirus, tum in iis, qui miſeratione conſtant, facilè præcipuus.* Fab. Quint. Inſt. orat. lib. x. cap. 1.

l'apparition ſubite d'Hercule à la derniere ſcene ſemble naître naturellement de la ſituation des choſes.

## ARISTOPHANE.

### §. XI.

Ariſtophane, poëte comique vivoit du tems d'Euripide, de Democrite, de Socrate, & de Sophocle. On ne ſait pas preciſément de quelle ville il étoit [79]; car les uns le font Athe-

[79] *Quidam patre narrant Philippo, civemque Atticum fuiſſe, ex tribu Cydathenienſi, curia Pandionide; alii Rhodium, ex oppido Lindo, & jure civitatis atticæ donatum; alii Æginetam, patre Ægineta; alii Melienſem, alii Ægyptium, vel Camerium, alii etiam libertinum.* In vit. Ariſtoph.

[80] Les mauvaiſes plaiſanteries d'Ariſtophane ſur Socrate, qui avoit été declaré par l'oracle de Delphe le plus ſage des hommes, commencerent à jeter les fondemens des fauſſes accuſations ſur leſquelles dans la ſuite ce grand philoſophe fut condamné. Socrate mépriſa ſi fort les calomnies, presque toûjours groſſiéres, quelquefois (mais rarement,) plaiſantes, d'Ariſtophane, qu'il voulut être préſent à la repréſentation de la comédie dont il étoit le ſujet. "Il alloit, *dit Elien*, rare„ment aux ſpectacles, excepté quand Euripide diſputoit „le prix par des tragédies nouvelles; il aſſiſtoit de mê„me à ſes combats au Pyrée. En effet, il aimoit ce „poëte tragique pour ſa ſageſſe, & pour la beauté de

Athenien, les autres Eginete, Rhodien ou Mileſien. Il a écrit plus de cinquante comédies, dont il ne nous en reſte que onze. Les Atheniens firent tant de cas de ces piéces, que par un décret public ils l'honorerent d'une couronne d'une branche de l'Olivier ſacré, qui étoit dans la citadelle, en reconnoiſſance du ſoin qu'il avoit de découvrir les fautes de ceux qui gouvernoient la république. Il fut ennemi de Socrate [80]; & la haine

„ſes piéces toutes vertueuſes. Cependant Alcibiade & „Critias le contraignirent d'aller auſſi quelquefois à la „comedie: mais loin de ſe plaire à ce divertiſſement, „il avoit un ſouverain mépris pour les comédiens. Phi„loſophe comme il étoit, & homme de bien, il ne pou„voit gouter des gens qui faiſoient profeſſion de mor„dre, d'outrager, de déchirer tout le monde, & de ne „rien dire d'utile - - - - - lors donc qu'on tour„noit en ridicule le malheureux & illuſtre Socrate, à „ce nom fréquemment répété, & à ſa figure, que les „faiſeurs de maſques avoient parfaitement imitée, les „étrangers, qui ne ſavoient de quoi il s'agiſſoit, fai„ſoient du bruit dans l'aſſemblée, à force de deman„der qui étoit ce Socrate. Il le remarqua, car il étoit „venu tout exprès, ſachant bien, qu'il étoit le bouffon „de la comedie, & il s'étoit placé dans un lieu d'où „il pouvoit être vu de tous les ſpectateurs; il affecta „de tirer les étrangers d'embarras, il ſe leva, & durant „tout le ſpectacle il ſe tint debout; tant il montra de

haine outrée qu'il avoit contre ce grand homme, paroît aſſez dans la comédie des nuées

„mépris pour cette ſatyre, & pour tous les Atheniens „aſſemblés". *Socrates vero raro veniebat in theatro, niſi quando Euripides tragicus poëta cum novis tragœdis certaret: tum enim accedere ſolebat, & tunc quoque, cùm Euripides in Pyræo contenderet, eò deſcendebat, nam amabat hominem tum propter ſapientiam, tum propter carminum virtutem & bonitatem. Aliquando tamen ipſum Alcibiades filius Cliniæ, & Critias, filius Callæſchri, ut comœdias etiam in theatro audiret, invitarunt, & tantum non coëgerunt. Verùm ille non magni comicos pendebat, ſed egregiè contemnebat, ut vir modeſtus, juſtus, probus & ſapiens, homines mordaces, injurioſos, & ſani nihil dicentes, quòd ipſos male habuit - - - - Quùm ergo jactaretur in ſcena Socrates, & crebrò nominaretur, (non mirum, ſi etiam viſus in hiſtrionum perſonis: nam figulos etiam pulchrè eum expreſſiſſe conſtat) peregrini quis ille, qui in comœdias traduceretur, eſſet, neſcientes, ſuſurrum & murmur excitabant, atque, quisnam eſſet ille Socrates, interrogabant? Quod cùm animadvertiſſet ille, (etenim non forte fortuna aderat: ſed ſciens, ſe in comœdia taxandum, ſedebat in opportuno loco theatri) ad tollendam dubitationem ex animis peregrinorum, ſurrexit, & per totum drama, congredientibus hiſtrionibus, ſtans cernebatur: tantum in Socrate fuit virium & ad contemnendam comœdiam illam, & Athenienſes ipſos.* Ælian. variæ hiſt. lib. II. cap. xiij.

Nous avons vu renouveler de nos jours à Paris la licence & la mechanceté des Atheniens dans une comédie, intitulée, *les Philoſophes:* mais ceux, qui y

nuées, pleine d'invectives [81] contre ce philoſophe illuſtre. Il attaqua auſſi pluſieurs fois

étoient attaqués, montrerent autant de mépris pour les acteurs & les ſpectateurs, que Socrate en avoit témoigné pour Ariſtophane, & pour les Atheniens; & l'on peut dire de ces philoſophes outragés ſi indignement & des Pariſiens, qui ne puniſſoient pas ceux qui calomnioient de très-honnêtes gens, ce qu' Ælien dit de Socrate & des Atheniens. Τοσοῦτον ἄρα περιῆν τῷ Σωκράτει τῆς κωμῳδίας, καὶ Ἀθηναίων καταφρονεῖν: *Tantum in Socrate fuit virium, & ad contemnendam comœdiam illam & Athenienſes ipſos.* Ælian. variæ hiſtor. lib. II. cap. xiij.

[81] Donnons ici deux exemples des plaiſanteries d'Ariſtophane. Socrate eſt ſuſpendu en l'air, aſſis dans une corbeille. Strepiade, qui veut être inſtruit par Socrate, lui demande, pourquoi il reſte ainſi en l'air: Socrate repond, que la terre attire toutes les penſées ſubtiles de l'eſprit, comme le creſſon ſauvage tire à lui toute l'humeur deſtinée aux plantes voiſines:

- - Οὐ γὰρ ἂν ποτε
Ἐξεύρον ὀρθῶς τὰ μετέωρα πράγματα,
Εἰ μὴ κρεμάσας τὸ νόημα, καὶ τὴν φροντίδα
Λεπτὴν καταμίξας εἰς τὸν ὅμοιον ἀέρα
Εἰ δ' ὢν χαμαὶ, τ' ἀνὰ κάτωθεν ἐσκόπουν,
Οὐκ ἂν ποθ' εὗρον, οὐ γὰρ ἀλλ' ἡ γῆ βιᾷ
Ἕλκει πρὸς αὑτὴν τὴν ἰκμάδα τῆς φροντίδος,
Παχεῖ δὲ ταὐτὸ τοῦτο, καὶ τὸ κάρδαμον.

fois Euripide [82], comme nous l'avons remarqué dans la vie de ce poëte tragique.

Il

*At enim nunquam ego prius*
*Sublimiora investigavi, ut decet*
*Nisi suspensa foret animi intelligentia*
*Et cogitatio tenuis in aerem*
*Consimilem permista: at si humi consisterem,*
*Et quæ supra deorsum contemplarer, nihil*
*Unquam subtile reperirem: etenim vi sua*
*Tellus humorem notitiæ ad se detrahit,*
*Quod idem solet accidere, ut aiunt, Nasturtio.*

Aristoph. Nubes act. I. scen. iij.

Voila ce que Messieurs les commentateurs & Madame Dacier même appellent d'admirables & fines plaisanteries: voyons en encore une autre au sujet de Socrate. Strepiade demande au domestique de Socrate, pourquoi les philosophes regardent & considerent la terre: le valet répond, ils veulent connoître ce qu'elle renferme. Strepiade réplique, ils cherchent donc des oignons.

St. Ἀ τεὴρ τὶ ποτ' ἐς την γῆν βλέπουσιν οὗτοι;
Di. Ζητοῦσιν οὗτοι τὰ κατὰ γῆς.
St. Βολβούς ἄρα ζητοῦσι.

St. *Sed terram cur ita intuentur cernui?*
Di. *Hi quæritant ea, quæ sunt terræ.*
St. *Bulbos igitur quæritant.*

Aristoph. Nubes act. I. scen. II.

82 Placons ici deux endroits où Aristophane insulte Euripide. Dans le premier il y a une plaisanterie pas-

Il n'y avoit que la malignité humaine qui pût faire goûter un excès auſſi condamnable,

ſable, le ſecond ne contient qu'une injure groſſiére. Dicepolis veut ſe déguiſer en gueux, il va chez Euripide, & demande à ce poëte quelqu'un de ſes lambeaux tragiques, dont il habille ordinairement ſes perſonnages. Euripide lui propoſe pluſieurs de ſes tragedies : mais Dicepolis répond toujours, ce n'eſt pas cela : il y en a une, dont le héros eſt encore plus déplorable ; enfin Euripide nomme Telephe : c'eſt juſtement, dit Dicepolis, ce qu'il me faut, & ce ſont les haillons que je demande ; hola quelqu'un, dit Euripide, qu'on m'apporte les habits dechirés de Telephe, on les trouvera ſur ceux de Thyeſte, & parmi ceux d'Ino :

Dic. Ἀλλ' ἀντιβολῶ πρὸς τῶν γονατῶν σ' Εὐριπίδη,
Δός μοι ῥάκιον τι τὼ παλαιῷ δράματος.
- - - - -
- - - - -

Eur. Ποίας πότ' ἀνὴρ λακίδας αἰτεῖται πέπλων
Ἀλλ' ἢ φιλοκτήτᾳ τὰ τὼ πτωχῷ λέγεις.
Dic. Οὐκ. ἀλλὰ τούτῳ πολὺ, πολὺ πτωχιστέρῳ.
Eur. Ἀλλ' ἢ τὰ δυσπινῆ θέλεις πεπλώματα.
Ἃ Βελλεροφόντης εἶχ' ὁ χωλὸς ἀτοσί.
Dic. Οὐ Βελλεροφόντης, ἀλλὰ κἀκεῖνος μὲν ἦν
Χωλὸς προσαίτων, σωμύλος, δεινὸς λέγειν.
Eur. Οἶδ' ἄνδρα, Μυσὸν Τήλεφον.
Dic. Ναὶ Τήλεφον,
Τούτου δὸς ἀντιβολῶ σέ μοι τὰ σπάργανα.
Eur. Ὦ παὶ, δὸς αὐτῷ Τηλέφῳ ῥακώματα.
Κεῖται δ' ἄνωθεν τῶν Θυεστείων ῥακῶν
Μεταξὺ τῶν Ἰνῶς.

nable que l'étoit celui, où les poëtes comiques grecs portoient la ſatyre; enfin il alla ſi

Dic. *Verum oro te, per genua tua, mi Euripides,*
*Da mihi pannoſam veſtem ex veteri fabula.*
\- - - -
\- - - -
Eur. *Quæ tandem hic expetis fragmenta veſtium*
*Utrùm Philoctetæ mendici intelligis?*
Dic. *Non, ſed longè mendicioris hominis.*
Eur. *Fortaſſe ſordida vis velamina*
*Quæ claudus is Bellerophontes geſtaverat?*
Dic. *Non Bellerophontis: ſed & hic cujus fragmina*
*Peto, claudus erat, mendicus, garrulus, dicax.*
Eur. *Novi hominem, Myſum Telephum.*
Dic. *Sic Telephum,*
*Hujus da quæſo mihi pannoſa linteа.*
Eur. *Puer cedo huic laceratas veſtes* Telephi.
*Jacent hæc ſupra Thyeſtæ pannos rejiculos*
*Media inter Inus fragmenta.*

Ariſtoph. Acharn. act. II. ſcen. jv.

Après cette plaiſanterie ſur les habits des acteurs d'Euripide, & ſur ſes tragédies, Dicepolis demande encore pluſieurs choſes, comme un petit panier à demi brulé, un petit pot caſſé. Euripide les lui donne en diſant, mon ami, prenez ces effets, & allez vous en, car vous m'emportez la valeur d'une de mes tragédies:

Ἄνθρωπ' ἀφαιρήσει με τὴν τραγῳδίαν.
*Tu homo, integram mihi auferes tragœdiam.* Id. ib.

si loin, que les Atheniens, malgré le penchant qu'ils avoient à la médisance, furent obli-

Dicepole promet enfin, de ne plus demander à Euripide, qu'une seule chose: donnez moi, lui dit-il, un paquet des herbes que votre mere vendoit. A cette injure grossiére, & à ce reproche odieux sur la basse naissance d'Euripide, ce poëte perd patience, & ferme sa porte à Dicépole:

Dic. Σκανδικά μοι δὸς, μήτροθεν δεδεγμένος.
Eur. Ἀνὴρ ὑβρίζει· κλεῖε πηκτὰ δωμάτων.
Dic. *Scandium da mihi a matre acceptum tuâ.*
Eur. *Facit hic convitium: claude ostium domus.* Id. ib.

Voila un échantillon des plaisanteries d'Aristophane si vantée par les savans des siécles passés, & approuvées de plusieurs de celui où nous vivons. Je ne suis pas étonné, que les Scaliger, les Cardan ayent pris des injures pour de fines plaisanteries, puisqu'ils prodiguoient les plus grossiéres dans leurs ouvrages à leurs adversaires: mais que Racine, l'ingenieux, le tendre, le noble, le pathétique Racine ait dit, parlant des plaisanteries d'Aristophane, que les Atheniens, quand ils avoient ris d'une chose, étoient bien surs de n'avoir pas ris d'une sottise; c'est ce que je ne puis comprendre. Y-a-t-il rien de si plat & de si déplacé, que le reproche d'Aristophane sur la naissance d'Euripide. J'aimerois mieux avoir fait ces six vers de Mr. de la Mothe, que la comédie des Acharnaniens.

On ne se choisit point un pere;
Par un reproche populaire

obligés de le condamner. Voici ce que dit Horace à ce ſujet, dans l'art poëtique : "Après que la tragédie eut pris toute ſa forme, parut la vieille comedie, & ſes commencemens eurent de grands ſuccès ; mais la liberté que ſe donnerent les poëtes comiques, degenera bientôt en une licence qui ne put être réprimée que par l'autorité des loix : on fit ſur cela des ordonnances, & le Chœur ſe vit entiérement réduit à garder le ſilence, après qu'on lui eut ôté le moyen de médire avec impunité." "Ce reglement ſi ſage, dont parle Horace

Le ſage n'eſt point abattu :
Oui, quoique le vulgaire en penſe,
Rouſſeau, la plus vile naiſſance
Donne du luſtre à la vertu.

L'aveuglement des ſavans ſur les anciens va quelquefois ſi loin, qu'il ſemble, qu'ils ne veuillent pas faire plus d'uſage de la raiſon, que du gout. Ne faut-il pas avoir renoncé au ſens commun, pour dire, qu'Ariſtophane a pu dire les ordures les plus ſales, parce que ceux dans la bouche desquels il les a placées, les diſent entre eux, dans leurs diſcours ordinaires? Quel eſt l'homme, je ne dis pas de gout, mais raiſonnable, qui ne ſente, qu'en introduiſant un valet, un eſclave ſur le theatre, il faut leur conſerver le fond de leur caractere, mais qu'on ne doit pas pour cela leur faire dire des ſaletés & des ordures pour leſquelles

Horace, ne fut fait cependant, qu'après la mort d'Ariſtophane.

## MENANDRE.

### §. XII.

Nous venons de voir dans la vie d'Ariſtophane les excès de la vieille comédie: nous remarquerons ici, que la comédie a eu trois âges, ou trois états chez les Grecs. Dans l'ancienne comédie on ſe donnoit la liberté non-ſeulement de repréſenter des aventures véritables & connues, mais encore de nommer

leurs maîtres leur feroient donner les étrivieres, ou les chaſſeroient hors de leurs appartemens. Eſt-ce qu'un poëte doit moins d'égard aux ſpectateurs, qu'un valet à ſon maître? Cependant c'eſt là l'excuſe qu' apportent les ſavans, pour juſtifier tant de ſales diſcours, dont les comédies d'Ariſtophane ſont remplies: *Quod enim ad obſcena verba, quæ ceu navali quidam faciem hujus operis defœdare dicuntur, attinet, abſtinere ab iis prorſus, exulcerato ſuo ævo, non potuit Ariſtophanes: cum comicorum proprium ſit ſingulis attribuere, ex decoro, verba naturæ & moribus ipſorum maximè accommodata: Scythas enim, Triballos, Perſas, Lacones, Bœotos, proprio idiomate loquentes, cùm introducat; æquum etiam erat, ut ſervos ac ſcurras & vulgus Athenienſium flagitioſis verbis & actionibus aſſuefactos, per hiſtriones ſuos etiam agentes, & eadem dicentes repræſentaret.* In vit. Ariſtoph. pag. 10.

mer publiquement les gens. Socrate, comme nous l'avons dit, s'eſt entendu lui-même nommer, & s'eſt vu jouer ſur le théatre d'Athenes. Cette licence fut réprimée [83] par l'autorité des magiſtrats, & les comédiens, n'oſant plus déſigner les gens par leur nom, firent paroître des masques reſſemblans aux perſonnes qu'ils jouoient, ou les

83 *Succeſſit vetus his comœdia, non ſine multa*
*Laude; ſed in vitium libertas excidit, & vim*
*Dignam lege regi: lex eſt accepta, chorusque*
*Turpiter obticuit ſublato jure nocendi.*
Horat. de art. poët. v. 281.

84 Ce genre de comédie étoit ſi épuré & ſi different de l'ancienne, que Quintilien conſeilloit de faire lire les piéces de Menandre aux jeunes gens, pour leur apprendre à connoître les caracteres, & pour les former à l'eloquence. "Comme la comédie, *dit-il*, peut „contribuer beaucoup à l'éloquence, par les priviléges „qu'elle a de peindre les mœurs & les caracteres des „hommes: je dirai dans la ſuite & en ſon lieu, de quel„le utilité elle eſt aux enfans; car dès qu'on aura for„mé leurs mœurs, il faudra qu'elle faſſe leur princi„pale lecture: je parle ſurtout de Menandre, ſans pour„tant exclurre les autres, encor moins les latins, qui „ont auſſi leur mérite". *Comœdiæ, quæ plurimum conferre ad eloquentiam poteſt, cum per omnes perſonas & affectus eat, quem uſum in pueris putem, paulo poſt ſuo loco dicam: nam cum mores in tuto fuerint, inter præcipua legenda erit.* Inſt. orat. lib. I. cap. viij.

les déſignerent de quelque autre maniére ſemblable; ce fut la comedie moyenne. Ce nouvel abus presque auſſi grand que le premier, fut encore défendu: on ne marqua plus les noms, ni les viſages; & la comédie ſe réduiſit aux régles de la bienſéance; c'eſt la nouvelle comedie [84] dont Menandre fut l'auteur. Mr. Deſpréaux dans ſon art poëtique

Pour augmenter les regrets de tous les gens de gout ſur la perte des comédies de Menandre, je placerai ici ce que Quintilien nous apprend de ce poëte comique. Après cela je dirai quelle a été la raiſon qui nous a fait perdre ſes excellentes piéces. "Menandre „a beaucoup admiré Euripide, comme il le témoigne „ſouvent, & de plus imité, quoique dans un genre dif„ferent; Menandre, qui bien lû, peut à mon avis pro„curer lui ſeul tout le fruit que ſe propoſent mes „préceptes, tant il a bien exprimé l' image de la vie „humaine. Telle eſt la fécondité de ſon eſprit dans l'in„vention, la facilité, la beauté de ſon ſtile dans l'elo„cution, & ſon addreſſe, à peindre les choſes, les per„ſonnes, les paſſions & les mœurs, que je tiens certaine„ment pour fort éclairés ceux qui donnent à Menan„dre les oraiſons que nous avons ſous le nom de „Chariſius: mais il me paroît bien plus orateur dans „ſes comédies, ſi ce n'eſt peut-être, qu'on veuille dire, „que ſon Epiclerus ſon Hypobolimée, ſon Nomothete, „& tant d'autres piéces, que je pourrois citer, ne ſont „pas une peinture naturelle de ce qui ſe paſſe dans „les jugemens, & des piéces d'éloquence achevées.

tique a fait un abregé de l'hiſtoire de la comédie grecque, qui finit par l'éloge de Menandre.

Des ſuccès fortunés du ſpectacle tragique
Dans Athenes naquit la comédie antique.
Là le Grec, né mocqueur, par mille jeux plaiſans
Diſtilla le venin de ſes traits mediſants;
Aux accés inſolens d'une bouffonne joie
La ſageſſe, l'eſprit, l'honneur furent en proie;
On vit par le public un poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du mérite joué;
Et Socrate par lui, dans un cœur de nuées,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arrêta le cours:

Le

„Cependant je crois, que les declamateurs peuvent „tirer encore plus d'avantage de la lecture de Menan„dre, parce qu'ils ſont obligés de jouer un plus grand „nombre de rôles, ſelon le beſoin & la nature de „leurs ſujets. Car ils font le perſonnage d'un pere, „d'un fils, d'un mari, d'un ſoldat, d'un villageois, d'un „financier, d'un pauvre, d'un furieux, d'un ſuppliant, „d'un homme né doux & facile, d'un autre au con„traire naturellement rude & brutal; dans leſquels „caracteres ce poëte a obſervé admirablement toutes „les convenances. On peut dire, qu'il a tellement ſur„paſſé tous ceux qui ont écrit dans le même genre, „qu'ils ſe trouvent comme effacés par l'éclat de ſa ré„putation & de ſon nom. Mais il y a pourtant quel„ques autres poëtes comiques, en qui on peut trou„ver quelque choſe de bon, quand on les lit avec un „peu d'indulgence, & entre autres Philemon, qui mé-

Le magiſtrat, des loix emprunta le ſecours;
Et rendant par Edit les poëtes plus ſages,
Défendit de marquer les noms & les viſages;
Le théatre perdit ſon antique fureur;
La comédie apprit à rire ſans aigreur;
Sans fiel & ſans venin ſut inſtruire & reprendre;
Et plus innocemment dans les vers de Menandre
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
Se vit avec plaiſir, ou crut ne ſe point voir.
L'avare des premiers rit du tableau fidele
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modele;
Et mille fois un fat finement exprimé
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.

Menan-

„rite le ſecond rang, avec autant de juſtice, qu'il a été „injuſtement preferé à Menandre par le mauvais gout „de ſon ſiécle". *Hunc (Euripidem) & admiratus maximè eſt, ut ſæpe teſtatur, & ſecutus, quamquam in opere diverſo, Menander; qui vel unus, meo quidem judicio, diligenter lectus, ad cuncta, quæ præcipimus efficienda ſufficiat: ita omnem vitæ imaginem expreſſit. Tanta in eo inveniendi copia, & eloquendi facultas: ita eſt omnibus rebus, perſonis, affectibus accommodatus; nec nihil profecto viderunt, qui orationes, quæ Chariſii nomine eduntur à Menandro ſcriptas putent; ſed mihi longè magis orator probari in opere ſuo videtur; niſi forte aut illa mala judicia, quæ Ἐπιτρέποντες, Ἐπίκληρος, Λοκροὶ, habent: aut meditationes in ψοφωδεῖ, Νομοθέτῃ, ὑποβολιμαίῳ, non omnibus oratoriis numeris ſunt abſolutæ. Ego tamen plus adhuc quiddam collaturum eſſe declamatoribus puto, quoniam his neceſſe eſt, ſecundum conditionem controverſiarum, plures*

Menandre vivoit du tems d'Alexandre le grand. Plutarque a compoſé un traité, où il a fait la comparaiſon d'Ariſtophane & de Menandre : il donne tout l'avantage à ce dernier

*ſubire perſonas, patrum, filiorum, maritorum, militum, divitum, pauperum, iraſcentium, deprecantium, mitium, aſperorum ; in quibus omnibus mirè cuſtoditur ab hoc poëta decorum ; atque ille quidem omnibus ejusdem operis auctoribus abſtulit nomen, & fulgore quodam ſuæ claritatis tenebras obduxit. Habent tamen alii quoque comici, ſi cum venia legantur, quædam, quæ poſſis decerpere : & præcipuè Philemon, qui ut pravis ſui temporis judiciis Menandro ſæpe prælatus eſt, ita conſenſu omnium meruit credi ſecundus.* Inſt. orat. lib. X. cap. 1.

85 J'ai promis d'apprendre la cauſe qui nous a fait perdre les admirables comédies de Menandre. Les lecteurs la verront dans ce paſſage d'Alcyonius, dont je vais donner la traduction en françois. "Lorsque j'étois „encore jeune j'ai entendu dire ſouvent à Demetrius „Chalcondyle, homme très-ſavant dans la littérature „grecque, que les moines & les prêtres avoient acquis „un ſi grand crédit, & une ſi grande autorité ſur les „empereurs grecs, que ces princes avoient fait bruler, „pour leur plaire, beaucoup d'anciens poëmes des meil„leurs auteurs grecs, ſurtout ceux qui traitoient des „ſujets qui avoient rapport à l'amour & à la galante„rie. C'eſt là la cauſe qui a fait perdre les poëſies de „Menandre, de Diphile, d'Apollodore, de Philemon, de „Sapho, d'Erinnée, d'Anacreon, de Minerme, de Bion, „d'Alcmane & d'Alcée. Les deſſeins des moines étoient

nier [85]. C'eſt un grand malheur, qu'on ait perdu les ouvrages de ce poëte, & qu'il ne nous en reſte plus que quelques fragmens. On peut juger de la beauté de ces piéces par

„de ſubſtituer à la place de ces ouvrages, les poëſies „de St. Gregoire de Nazianze, qui ſont plus capables „de porter les lecteurs à la pieté, que de les rendre „éloquens". *Audiebam etiam puer ex Demetrio Chalcondylo, græcarum rerum peritiſſimo, ſacerdotes græcos tanta floruiſſe auctoritate apud Cæſares Byzantinos, ut integra, eorum gratia, complura de veteribus græcis poëmata combuſſerint, imprimis ea ubi amores, turpes luſus, & nequitiæ amantium continebantur; atque ita Menandri, Diphili, Apollodori, Philemonis, Alexis tabellas & Sapphos, Ærinnæ, Anacreontis, Minerni, Bionis, Alcmanis, Alcæi, carmina intercidiſſe; tum pro his ſubſtituta Nazianzeni noſtri poëmata, quæ etſi excitant animos noſtrorum hominum ad flagrantiorem religionis cultum, non tamen verborum atticorum proprietatem, & græcæ linguæ elegantiam docent.* Pet. Alcyon. lib. prior. de Exilio.

Deux papes de ſuite, du caractere de Gregoire, dit le Grand, qui fit bruler les ouvrages de Tite-Live, & qui nous a par-là ravi ce qui nous manque de cet hiſtorien, auroient pu faire parmi les auteurs latins, autant de mal, que les moines grecs. Et qui ſait combien de bons auteurs anciens le fanatisme, ou l'hipocriſie ont ſupprimés? Heureuſement pour le bonheur du genre humain l'imprimerie a mis fin à cette barbarie; & tout ce qui nous reſte des auteurs anciens eſt à l'abri de la ſuperſtition & de l'ignorance.

par celles de Terence; ce poëte en ayant pris quatre de lui, qu'il n'a fait presque que traduire, & auxquelles il a très-peu ajouté. Menandre avoit fait cent huit comédies; on le nomma le prince de la nouvelle

86 Plutarque nous a donné un excellent diſcours ſur les comédies d'Ariſtophane, & ſur celles de Menandre. La comparaiſon qu'il fait de ces deux poëtes peut être très-utile à tous les auteurs qui compoſent des piéces de theatre. Comme le diſcours de Plutarque eſt fort long, je ne placerai ici qu'une partie de l'excellent abregé qu'en a fait le pere Brumoy. Voici le précis, dit-il, du jugement de Plutarque ſur Ariſtophane & Menandre. Il éleve extrémement ce dernier au deſſus de l'autre, il reproche au premier, d'outrer la nature, de parler à la populace plus qu'aux honnêtes gens, d'affecter un ſtile obſcur & licencieux, tragique, ſublime & bas, ſerieux & badin jusqu' à la puerilité, en un mot, un ſtile très-inegal; de ne pas faire parler ſes perſonnages ſuivant leurs caracteres; de ſorte qu'on ne peut diſtinguer chez lui le fils du pere, le citoyen du payſan, le héros du bourgeois, & le Dieu du valet: au lieu que la diction de Menandre, qui eſt d'ailleurs uniforme & pure, a l'addreſſe de s'ajuſter aux differens rôles, ſans négliger le comique un peu fort, quand il eſt neceſſaire; mais auſſi ſans l'outrer, ni perdre la nature de vuë: en quoi Menandre, continue Plutarque, a atteint une perfection, où nul artiſan ne ſauroit parvenir. Car quel homme trouva jamais l'art de faire un masque qui convint également aux enfans & aux fem-

velle comédie, comme on avoit nommé Ariſtophane le prince de la vieille. Menandre ſupprima entiérement les chœurs dans la comédie, où Ariſtophane & les anciens comiques les avoient introduit [86]: Les

mes, aux jeunes & aux vieux, aux Divinités & aux Héros? Or Menandre a trouvé cet heureux ſecret dans l'égalité & la ſoupleſſe de ſon expreſſion, qui ſans ceſſer d'être la même, eſt toutefois différente ſelon les beſoins; ſemblable à l'eau (pour exprimer de plus en plus les penſées de Plutarque) ſemblable, dis-je en cela à une eau pure, qui coulant le long de différents rivages tortueux, en prend les formes, les détours, & les retours, ſans altérer en rien ſa nature & ſa pureté. Plutarque fait encore un mérite à Menandre d'avoir commencé fort jeune, & fini à la force de l'âge, tout prêt à enfanter de plus grands prodiges, ſi la mort ne l'eût interrompue: ce qui joint à la réflexion qu'il fait en retombant ſur Ariſtophane, montre que ce dernier continua trop long-temps à faire valoir ſon talent: car, dit-il, ſa poëſie eſt une courtiſane ſur le retour, qui affecte quelquefois des airs de Prude, mais dont l'impudence ne peut être pardonnée par le peuple; ni les faux airs, ſupportés par des perſonnes graves. Menandre au contraire ne ſe produit jamais qu'en homme agreable & ſpirituel, recherché au theatre, à table, & dans les compagnies, vrai elixir de tous les threſors nés de la Gréce, digne d'être toujours lû, repréſenté, appris par memoire, & toujours digne de plaire. Son art inévitable de perſuader, & la réputa-

Les lecteurs trouveront ici dans une note, le jugement de Plutarque ſur Ariſtophane & Menandre.

## §. XIII.

### *Anciens poëtes renommés, dont on a perdu les Ouvrages.*

#### ORPHEE.

Orphée étoit de Thrace, il vivoit avant Homére; on dit, qu'il fit trente-neuf poëmes, qui ſont perdus. Les himnes & les frag-

tion, qu'il a eue d'être le plus beau parleur de la Gréce, font aſſez voir quelle eſt l'aménité de ſon ſtile. Plutarque ne ſauroit finir ſur l'article de Menandre: il dit, qu'il fait les délices des philoſophes, fatigués de leurs méditations, qu'il eſt à leur égard, comme une prairie émaillée de fleurs, ou l'on aime à reſpirer un air pur; que malgré les talens des poëtes comiques d'Athenes, Menandre a toujours un ſel conſacré en quelques ſorte pour être ſorti de la même mer qui donna la naiſſance à Venus. Que le ſel d'Ariſtophane au contraire, eſt un ſel amer, acre, cuiſant, & ulcerant; qu'on ne ſait ſi la dextérité tant vantée de celui-ci conſiſte plus dans les rôles que dans les mots: car il lui reproche beaucoup les jeux de mots, & les alluſions antithetiques; qu'il a gâté ce qu'il a voulu copier d'après nature, que chez lui la ruſe eſt malignité, la naïveté bêtiſe, les railleries moins capables de faire rire,

fragmens, qui nous reſtent ſous ſon nom, ſont d'Onomacrite, qui vivoit du temps de Piſiſtrate. La fable a feint, qu' Orphée étoit fils d'Apollon [87]; qu'il arrêtoit le cours des riviéres, & faiſoit marcher les rochers [88] par la douceur de ſes vers; qu'ayant perdu ſa femme Euridice, il fut aux enfers pour la chercher; que les femmes de Thrace le tuerent; que les Muſes eurent ſoin de ſon corps, & que ſa lyre fut placée dans le ciel.

SIMO-

que d'être ſifflées, & les amours moins égayées qu' effrontées; qu' enfin c'eſt moins pour des perſonnes ſenſées qu'il a écrit, que pour des hommes perdus d'envie, de noirceurs & de débauches.

87 Les bêtes les plus féroces étoient ſenſibles à la beauté & aux charmes de ſa poëſie. Ὀρφεὺς θῆρας ἔπεισεν ἐν ὄρεσιν. *Orpheus feras permovit in montibus.*

88 *Nam quis ignorat muſicen, (ut de hac primum loquar) tantum jam illis antiquis temporibus non ſtudii modo, verum etiam venerationis habuiſſe, ut iidem muſici, & vates & ſapientes judicarentur? Mittam alios, Orpheus & Linus; quorum utrumque diis genitum, alterum vero, quod rudes quoque atque agreſtes animos admiratione mulceret, non feras modo, ſed ſaxa etiam ſilvasque duxiſſe poſteritatis memoriæ traditum eſt.* Inſt. orat. Fab. Quintil. lib. I. cap. x.

## SIMONIDE.

Simonide poëte étoit natif de Ceos, île de la mer Egée: il fleuriſſoit dans la ſoixante cinquiéme Olympiade; & il mourut dans la quatre-vingt-huitieme, ayant vécu cent moins un an. Il avoit fait des Odes, & des Elégies, & un poëme ſur les batailles de Marathon & de Salamine; tous ces ouvrages [89], qui étoient fort eſtimés, ſont perdus.

## ARCHILOQUE.

Archiloque naquit à Paros, la vingt-huitiéme Olympiade, l'an quarante de Rome: il fit des vers iambiques ſi piquans contre un nommé Licambe, qui lui avoit promiſ-

ſa

[89] Voici quel étoit le caractere des ouvrages de ce poëte: "Simonide, *dit Quintilien*, a peu d'élevation; d'ail-„leurs il eſt recommandable par une certaine diction, „dont la douceur & la proprieté font tout le mérite. „Cependant ſon principal talent eſt d'attendrir l'ame, „en y excitant la pitié, de ſorte que quelques uns, „quant à ce point, le préferent à tous ceux qui ont „écrit dans le même genre". *Simonides tenuis, alioqui ſermone proprio & jucunditate quadam commendari poteſt; præcipua tamen ejus in commovenda miſeratione virtus, ut quidam in hac parte eum omnibus ejusdem operis auctoribus præferant.* Inſt. orat. Quint. lib. X. cap. 1.

ſa fille en mariage, & qui la lui refuſa enſuite, que ce Licambe ſe pendit de douleur. Les ouvrages d'Archiloque étoient ſi emportés, & ſi peu reſpectueux, qu'on en avoit défendu la lecture à Sparte. Quintilien les loue beaucoup 90.

## §. XIV.

### *Sur le theatre anglois.*

De tous les théatres modernes, l'anglois eſt celui qui reſſemble le plus au théatre des Grecs. Shakeſpear, qui eſt un des plus anciens poëtes tragiques, a les mêmes defauts qu' Eſchile. Mr. Addiſon, & quelques autres poëtes modernes ont aſſez de conformité avec Sophocle & Euripide: ils ſont grands, ſublimes même, mais tout à coup ils

90 "Archiloque a en lui une force d'expreſſion, *dit* „*Quintilien*, extraordinaire, des penſées hardies, de ces „traits qui ſont courts, mais vifs & perçans; vous y „trouvez du ſang & des nerfs, en ſorte qu' au jugement de quelques uns, s'il eſt au deſſous de qui que „ce ſoit, c'eſt plutôt faute de la matiére, que celle de „ſon génie". *Archilochus: ſumma in hoc vis elocutionis, cum validæ, tum breves vibrantesque ſententiæ, plurimum ſanguinis atque nervorum, adeò ut videatur quibusdam, quod quoquam minor eſt, materiæ eſſe, non ingenii vitium.* Inſt. orat. lib. X. cap. 1.

ils tombent dans une ſimplicité, qui les fait déchoir conſidérablement du point où ils s'étoient élevés. Leurs piéces en général ſont aſſez froides: il y a beaucoup de politique, des ſentimens dignes des Grecs & des Romains ſur l'amour de la patrie; des ſentences pleines de morale, mais peu de pathetique, & peu de gout dans la maniere d'exprimer & de faire ſentir les paſſions.

Pour donner une idée des piéces de Shakeſpear, & de celles des anciens poëtes tragiques anglois, je placerai ici la traduction de quelques endroits de Hamelet, prince de Danemarc. C'eſt une des piéces de Shakeſpear, que les anglois voyent encore avec beaucoup de plaiſir.

Le héros de la piéce eſt Hamelet. Il devoit par le droit de ſa naiſſance ſuccéder au trone de Danemarc: mais ſon Oncle, ayant empoiſonné ſon Pere, s'étoit emparé de la Royauté, & avoit épouſé la Reine ſa mere. L'ombre du Roi défunt apparoît aux trois Officiers de garde, qui en avertiſſent Storace, confident de Hamelet. Ce jeune Prince, malgré les conſeils de ſes amis a l'aſſurance, d'entretenir ſeul le ſpectre, qui lui apprend, que ſa mort a été cauſée par la perfidie de ſon frere. Cette découverte, jointe à la juſte indignation qu' avoit concu Hamelet contre

contre ſon Oncle, qui lui avoit enlevé la couronne, excite dans ſon ame le deſir de la vengeance. Ses Monologues, qui ſont les endroits les plus paſſables de la piéce, expriment aſſez ſes irréſolutions. Enfin il ſe détermine à faire perir ſon Oncle, ſuppoſé, dit-il, que la viſion, qu'il a eue, ne ſoit point une œuvre du Demon, pere du Menſonge. Comme il ſe défie de tous ceux qui l'approchent, il juge à propos de contrefaire le fou, aux yeux même de ſa maîtreſſe, appelée Ophelie, qui eſt la dupe de ſa feinte folie, ainſi que toute la cour. Pour ſoulager la phrénéſie du Prince, on lui donne une troupe de comédiennes, qui doivent ſe conformer à ſes intentions. Il leur fait jouer une piéce, intitulée, *le Meurtre de Gonzague*, dont la veuve épouſe l'aſſaſſin de ſon époux, ainſi qu' avoit fait la Reine de Danemarc, en épouſant le meurtrier de ſon epoux. Cette conformité d'hiſtoire trouble le Roi & la Reine, qui aſſiſtoient auſſi à la repréſentation de la tragédie. C'eſt ce que le jeune Prince attendoit, pour ſe perſuader entiérement, que ſon Oncle fut le meurtrier de ſon pere. Le Roi de ſon côté, ayant entrevû au travers de la feinte extravagance de Hamelet, qu'il pourroit bien tramer quelque conſpiration, fait trouver bon

à

à la Reine, d'envoyer le Prince ſon fils en Angleterre, ſous le prétexte, que ſa préſence préviendroit les révoltes, qu'on pouvoit craindre de la part des Anglois nouvellement ſoumis, & qu'il oublieroit Ophelie ſa maîtreſſe, qu'on croyoit être la cauſe de ſon délire. Ceux qui étoient chargés de conduire le Prince en Angleterre avoient des inſtructions ſecrettes, pour le faire périr. La difficulté étoit de le faire partir: un incident en fait naître l'occaſion. J'oubliois de dire, que dans l'intervalle des arrangemens qu'on prenoit pour faire partir Hamelet, il avoit trouvé l'occaſion d'exécuter facilement ſon projet. Le Roi ſon Oncle, à la vie duquel il en vouloit, étoit ſeul en priéres: mais le Prince, dont la vengeance auroit été imparfaite, s'il l'avoit tué en de ſi bonnes diſpoſitions, aime mieux, dit-il, le ſurprendre, quand il ſera ivre, pour lui faire prendre le chemin des Enfers. Le Roi, qui n'en avoit pas envie, & qui ſe défioit plus que jamais des deſſeins de ſon Neveu, engage le Reine dans une converſation particuliére avec lui, afin de découvrir ſes ſentimens par Polonius, qu'il fait cacher derriére une tapiſſerie. Mais ce malheureux, Pere de la belle Ophelie, ayant imprudemment fait du bruit, Hamelet, qui s'en apperçoit,

percoit, le tue, croyant, dit-il, que c'étoit un rat. Ophelie, qui de douleur devient réellement folle, ne paroît plus ſur le théatre, qu'en chantant des chanſons ridicules; Hamelet part donc pour l'Angleterre. On voit par ce départ la grande connoiſſance du Poëte Anglois pour les regles du théatre, & pour celles de la bienſéance, car un fou & une folle auroient pû diminuer la nobleſſe de la tragédie; & en habile homme, il ſubſtitue alternativement une folle à un fou, & un fou à une folle. Ophelie ſe noye après le départ de Hamelet, qui retourne en Dannemarc dans le temps qu'il y étoit le moins attendu. Il ſe défioit de deux Seigneurs, qu'on lui avoit donnés pour l'accompagner: pendant qu'ils dormoient, il viſita leurs poches, il leur enleva leurs papiers, & y lut ſon arrêt de mort; il ôta l'ordre qui le regardoit, & ayant contrefait le ſeing, il en ſubſtitua un autre ſous l'enveloppe, qu'il recacheta, par lequel on devoit faire périr les deux courtiſans. Il revient donc en Dannemarc; en approchant de la ville, il trouve deux hommes, qui creuſoient une foſſe; & pendant qu'il s'entretient avec ces deux foſſoyeurs, & qu'il déploye ſa belle humeur ſur le compte de chaque tête de mort qui ſe trouve là, on apporte un mort. Le Roi, la

Reine ſuivoient le convoy: Hamelet comprend aux démonſtrations de douleur, que faiſoit Laërtes, fils de Polonius, que c'étoit ſa ſœur Ophelie qu'on alloit enſevelir: il ſe jette dans la foſſe, pour embraſſer encore une fois ſon amante. Laërtes voyant le meurtrier de ſon pere, & croyant que Hamelet vouloit encore inſulter à ſa douleur, ſe jette ſur lui, & le prend aux cheveux, & il ſe fait entre ces deux héros un grand combat à coups de poing. Cette ſcene ſera une de celles dont je vous donnerai la traduction. Après bien des peines, on vient à bout de ſéparer les combattans: cependant ils ſe battent de nouveau; Hamelet tue Laërtes, & eſt bleſſé légerement: enfin le Roi prend la réſolution d'empoiſonner Hamelet: mais la Reine, ayant bu la premiére à la coupe, meurt dans le moment. Hamelet outré de douleur de la mort de ſa mere, donne un grand coup d'epée au Roi, & le tue. Il meurt lui-même quelques momens après, ayant été bleſſé par Laërtes d'une épée empoiſonnée; & de tous les acteurs de la piéce il n'en reſte qu'un ſeul.

On voit d'abord, qu'il n'y a dans cette piéce ni unité de lieu, ni unité de temps, ni unité d'action. La ſcene eſt tantôt dans la ville,

ville; & tantôt hors de la ville: le temps où tous ces évenemens arrivent, doit être pour le moins de deux mois. Le Prince s'embarque, fait la moitié du chemin de Dannemarc en Angleterre, & revient. Il y a cinq à ſix actions principales: la mort de Polonius, le voyage du Prince, le combat avec Laërtes, enfin le meurtre du Roi. Je paſſerai tous ces défauts, parce que presque tous les tragiques anglois n'ont eu aucune idée des regles du théatre: mais je ne puis pardonner ces caracteres ridicules. Si un Savoyard, ennuyé de décrotter les paſſans ſur le pont neuf, s'aviſoit de vouloir faire une farce, à laquelle il donneroit le nom d'une tragédie, pourroit-il rien faire de plus ridicule, que de ſuppoſer que les deux principaux acteurs ſont fous? Il eſt vrai qu' Hamelet n'eſt pas fou réellement, & qu'il n'y a qu' Ophelie qui ait le cerveau derangé: mais ce qu'il dit, ne ſe trouvant point ſeul ſur le théatre, n'eſt pas moins inſenſé que s'il étoit fou. Il eſt presque impoſſible de pouvoir ſe figurer les impertinences, les ſottiſes, les groſſieretés, qui ſont répanduës avec profuſion dans toute la piéce. Je vais actuellement traduire quelques endroits des principales ſcenes. Voici le commencement de la premiére. Les

acteurs ſont Bernard & François, Soldats; François eſt en ſentinelle.

*Bernard.*

„Qui vive?

*François.*

„Non, c'eſt à vous de répondre, Alte là, „faites vous connoître.

*Bernard.*

„Vive le Roi.

*François.*

„Eſt-ce Bernard?

*Bernard.*

„C'eſt lui-même.

*François.*

„Vous venez exactement à l'heure.

*Bernard.*

„Minuit vient de ſonner. Va te coucher „François.

*François.*

„Je vous ſuis très-obligé de m'être venu „relever: il fait un froid très-piquant; & je „ſuis malade comme un chien.

*Bernard.*

Avez vous eu une Garde tranquille?

*François.*

„Je n'ai pas même entendu remuer une „ſouris.

*Ber-*

*Bernard.*

„Fort bien, bon ſoir. Si vous rencon-
„trez Horace & Marcellus, qui doivent me
„relever, dites leur de ſe depêcher.

Voila un ſuperbe début! Je ferois tenté de le comparer à celui de la tragédie d'Iphigenie de Racine. Ce ſont, comme dans Hamelet, deux guerriers qui parlent dans les ténebres de la nuit.

Oui, c'eſt Agamemnon, c'eſt ton Roi qui t'eveille:
Viens, reconnois la voix qui frappe ton oreille.

Il faut avoüer, que ces poëtes françois ſont d'étranges gens: ils parlent toujours noblement, même dès les premiers vers de leurs piéces. Il leur ſeroit impoſſible, comme aux Anglois, d'imiter la nature dans ſa ſimplicité.

Le poëte Anglois, pour exprimer le ſilence de la nuit, fait dire à un acteur:

Qu'il n'a pas même entendu remuer une ſouris.

Le poëte François rend la même penſée par ces vers:

Mais tout dort, & l'Armée, & les vents, & Neptune.

Le poëte Anglois plaît à Londres, le françois au reſte de l'Europe: la nobleſſe du premier ſeroit-elle preferable à la ſimplicité du dernier?

Voici du grand & du ſublime: c'eſt un morceau de la ſcene où Hamelet parle à l'ombre de ſon pere.

*Hamelet voyant le ſpectre.*

„Il me fait ſigne - - - - - vas, je te „ſuivrai.

*Marcellus.*

„Vous n'irez pas, Monſeigneur.

*Hamelet.*

„Otez vos mains.

*Horace.*

„Permettez qu'on vous diſe de ne pas „avancer plus avant.

*Hamelet.*

„Mon deſtin l'ordonne, & rend chaque „petite artere de mon corps, auſſi forte, que „les nerfs du Lion de Nemée - - - „Me laiſſerez vous aller, Meſſieurs? par le „ciel, je ferai un eſprit de celui qui me re„tient. - - - - - -

*Le ſpectre & Hamelet.*

„Où me menes-tu donc? parle! je n'irai „pas plus loin.

*Le ſpectre.*

„Ecoute moi.

*Hamelet.*

„Je t'écoute.

*Le ſpectre.*

„L'heure eſt presque venue à laquelle il „faut que je me rende dans les flammes.

*Hamelet.*

Helas! Ombre infortunée.

*Le ſpectre.*

„Ne me plains point; mais écoute atten„tivement ce que je vais te dire.

*Hamelet.*

„Parle, je t'écoute avec attention.

*Le ſpectre.*

„Sache que tu dois punir le crime que „je te decouvrirai.

*Hamelet.*

„Quel crime?

*Le ſpectre.*

„Je ſuis l'ombre de ton pere, de ton mal„heureux pere, condamné pour un certain „eſpace de temps, à errer la nuit, & à être „confiné le jour dans les flammes, jusqu'à „ce qu'elles m'ayent purgé de tous les cri„mes horribles, que j'ai commis pendant „ma vie. S'il ne m'étoit pas défendu, de „divulguer les ſecrets de ma priſon, je „pourrois faire un récit dont la moindre „parole feroit treſſaillir ton ame, geler ton „jeune ſang, troubler tes yeux, comme les „étoiles qui tombent du haut des ſphéres;

„tes cheveux ſe dreſſeroient ſur ta tête, & „chaque poil ſeroit heriſſé, comme ceux „d'un porc-epic. Mais ce myſtère de l'éter„nité ne doit pas être expoſé aux oreilles „de chair & de ſang. Ecoute, écoute, écou„te, ſi tu as jamais aimé ton cher pere.

*Hamelet.*

„O ciel!

*Le ſpectre.*

„Venge ce meurtre horrible & dénaturé.

*Hamelet.*

„Meurtre!

*Le ſpectre.*

„Un meurtre auſſi cruel qu'il puiſſe être, „meurtre ſanglant, étrange & denaturé.

*Hamelet.*

„Hâte toi, de me l'apprendre, que je puiſ„ſe voler à la vengeance, avec des ailes auſſi „vites, que la méditation, ou les penſées de „l'amour.

*Le ſpectre.*

„Je te trouve diſpoſé; & tu ſerois plus „indolent, que ce gros poiſſon, qui prend „racine à ſon aiſe, aux bords du fleuve Le„thé, ſi tu n'étois pas irrité par ceci. Ecou„te à préſent, Hamelet. On a débité, que „dormant dans mon jardin, je fus piqué par „un ſerpent. Ainſi les oreilles de tout le

„royaume ont été groſſiérement abuſées „par le détail forgé, de ma mort: mais ſa„che, mon noble Enfant, que ce ſerpent „qui piquoit le chœur de ton pere, porte „maintenant la couronne".

*Hamelet.*

"Mon Oncle! O! mon ame a été pro„phete!

*Le ſpectre.*

„Oui, cette bête féroce, cet adultere in„ceſtueux, avec la ſcience de la magie, avec „ſes dons perfides, a ſéduit mon épouſe. O „ſcience abominable! O dons diaboliques! „dons qui ont pu ſéduire une reine qui „avoit toujours paſſé pour vertueuſe, „&c. - - -

Mr. de Voltaire m'apprend dans la préface de ſon Brutus, que les Anglois diſent que Shakeſpear a été le ſeul de leurs poëtes, qui ait pu faire évoquer & parler des ombres avec ſuccès. Il eſt vrai, qu'il y a dans la ſcene que je viens de traduire, tout ce qu'on peut y déſirer. On y trouve de la Theologie, & de la plus ſublime. On apprend l'état de l'ame après la mort: elle eſſuie le même ſort que les habitans des pays chauds: le jour ils ſont incommodés par la chaleur, la nuit ils jouiſſent d'une

ſraîcheur charmante; tandis que le ſoleil luit, les ombres ſont retenues dans les enfers, mais dès qu'il eſt couché, elles prennent le frais. Les idées les plus poëtiques ſont jointes aux verités théologiques: Les artéres qui deviennent auſſi fortes que les nerfs du lion de Nemée, ſont très-bien amenées dans cet endroit; il y a auſſi une érudition fort bien placée; ce poiſſon qui prend racine aux bords du fleuve Lethé eſt parfaitement trouvé. Mais il y a encore quelque choſe de très-pathetique, que je n'ai point traduit; c'eſt une ſcene où Hamelet veut faire promettre à Horace ſon confident, qu'il ne parlera point de ce qu'il peut ſavoir. Le ſpectre crie de deſſous le théatre, à chaque phraſe que débite Hamelet: *prete ſerment*; cela n'eſt-il pas bien pathétique?

Vous ſerez peut-être bien aiſe, de voir un peu le gout dans lequel s'exprime Hamelet, lorsqu'il fait le fou. Jugez en par cet échantillon. Il parle à Ophelie ſa maitreſſe, qui n'eſt point encore folle, mais qui eſt perſuadée, que ſon cher Prince Hamelet a perdu le jugement. Oreſte, qui en eſt réellement privé ſur le théatre françois, conſerve, à ce que je crois, plus de nobleſſe qu' Hamelet. Le Corneille Anglois copioit

un

un peu trop ſes caracteres ſur les fous qui ſont aux petites maiſons.

*Scene V.*

Ophelie. Hamelet.

*Ophelie.*

„Mon cher Prince, comment vous por-
„tez-vous?

*Hamelet.*

„Je vous ſuis bien humblement obligé: „bien.

*Ophelie.*

„Monſeigneur, j'ai encore quelques gages „de votre ſouvenir, que j'ai ſouhaité de vous „reſtituer. Je vous ſupplie de permettre „que je vous les remette dans cet inſtant.

*Hamelet.*

„Non pas moi: je ne vous ai jamais rien „donné.

*Ophelie.*

„Vous devez fort bien vous en reſſouve-
„nir, Monſeigneur, & vous me les avez don-
„nés avec des façons ſi engageantes, qu'elles
„hauſſoient encore le prix de vos riches pré-
„ſens. Leurs parfums s'étant evaporés, re-
„prenez les. Car pour un cœur bien pla-
„cé, les dons les plus riches perdent leur
„prix, dèsque ceux qui les ont donnés,

„chan-

„changent de ſentiment. Les voila, Mon-
„ſeigneur.

*Hamelet.*

„Comment donc! êtes-vous honnête?

*Ophelie.*

„Monſeigneur!

*Hamelet.*

„Etes-vous ſincere?

*Ophelie.*

„Qu'eſt ce que Votre Alteſſe veut dire?

*Hamelet.*

„Que ſi vous êtes honnête & ſincere, vous
„ne devez pas permettre qu'on parle à vo-
„tre beauté.

*Ophelie.*

„Mais, mon Prince, quel risque peut cou-
„rir une perſonne de notre ſexe, quand la
„beauté chez elle eſt alliée à la vertu?

*Hamelet.*

„Quel risque? Ah! vraiment, c'eſt que
„le pouvoir de la beauté changera l'honnêteté
„en Macquerelle; que la force de l'honneteté
„ne pourra transformer la beauté en ſon
„ſemblable. Ceci étoit un Paradoxe autre-
„fois: mais aujourd'hui le temps l'a rendu
„vrai. Je vous ai aimée ci-devant?

*Ophelie.*

„Du moins me l'avez-vous fait accroire,
„Monſeigneur.

*Hame-*

*Hamelet.*

„Vous n'auriez pas du le croire; car la „vertu ne ſauroit jamais tant corriger la na- „ture en nous, qu'elle ne ſe faſſe plus ſentir. „Je ne vous ai point aimée.

*Ophelie.*

„Je me ſuis donc trompée.

*Hamelet.*

„Vas te jeter dans un couvent; pourquoi „voudrois-tu reſpirer l'air des pécheurs? Je „ſuis moi-même aſſez honnête homme: mais „je pourrois m'accuſer de tels crimes qu'il „vaudroit mieux que ma mere ne m'eût „pas mis au monde. Je ſuis fort orgueilleux, „vindicatif & ambitieux. J'ai plus de péchés „ſur mon dos, que de penſées pour les con- „cevoir, que d'imagination pour leur don- „ner un Corps; ou de temps, pour les com- „mettre. Pourquoi un miſerable comme „moi, rampe-t'il donc entre le Ciel & la „terre? Nous ſommes des Chevaliers er- „rans, ne vous fiez jamais à nous. Vas, „prends le chemin du couvent - - - Ou „eſt ton Pere?

*Ophelie.*

„Au logis, Monſeigneur.

*Hamelet.*

„Fais fermer les portes ſur lui, afin qu'il „ne

„ne faſſe le fou que dans ſa propre maiſon.
„Adieu.

*Ophelie.*

„O ciel! ſauvez le.

*Hamelet.*

„Si tu te maries, je te donne cette malé-
„diction pour ton douaire: Que tu ſois
„auſſi chaſte que la glace, & auſſi pure que
„la neige, tu ne ſeras jamais à l'abri de la
„calomnie. Vas t'enfermer dans un couvent,
„vas y, & de ce pas. Adieu.

*Ophelie.*

„O vous, puiſſances céleſtes, retabliſſez-le.

*Hamelet.*

„Je ſuis aſſez bien informé, que vous
„avez l'art de vous peindre comme des Ido-
„les: la nature vous a donné un viſage, &
„vous vous en faites un autre. Vous affe-
„ctez dans vos mines, dans votre port, dans
„votre bouche, en graſſayant, & vous donnez
„des ſobriquets aux créatures du Ciel, &
„par votre extravagance vous vous rendez
„ignorantes. Allez, je n'en veux plus, j'en
„ſuis las, cela me fait tourner la cervelle.
„Je dis, que nous ne voulons plus de maria-
„ge. De tous ceux qui ſont mariés déjà,
„perſonne qu'un ſeul ne doit vivre. Les
„autres doivent reſter comme ils ſont. Re-
„tirez-vous dans un Couvent".

Après

Après avoir vu le ſtile de Hamelet, feignant d'être fou; il eſt bien juſte de voir celui de ſa chere Ophelie, étant folle réellement.

Ophelie. La Reine.

*Ophelie.*

„Où eſt la belle Majeſté de la Reine de „Dannemarc.

(elle chante.)

*La Reine.*

„Eh bien donc, Ophelie!

*Ophelie en chantant.*

„Comment pourrai-je connoître votre „ſincere amour pour lui, que par ſon cha„peau bien trouſſé, par ſa canne, & par ſes „fines ſandales?

*La Reine.*

„Helas! ma chere fille, que veut dire „cette chanſon?

*Ophelie.*

„Oui, dites vous cela? Non, je vous „prie de m'écouter.

(elle chante.)

„Il eſt mort & parti, Madame, il eſt mort „& parti. A la tête une piéce de tourbe „verde, à ſes talons une pierre.

ça ça.

*La*

*La Reine.*

„Mais Ophelie - - -

*Ophelie.*

„Je vous prie, remarquez.

(elle chante.)

„Sa chemiſe blanche comme la neige des „montagnes, & parſemée de fleurs fut miſe „au tombeau arroſée par les pleurs des fide„les amans".

Le Roi. La Reine. Ophelie.

*La Reine.*

„Helas! Sire, voyez ceci.

*Le Roi.*

„Comment vous portez-vous, ma belle „Enfant?

*Ophelie.*

„Très-bien, bien vous faſſe. On dit, que „le Hibou étoit fille d'un Boulanger. Nous „ſavons ce que nous ſommes: mais nous ne „ſavons pas ce que nous pouvons devenir.

*Le Roi.*

„Reflection ſur ſon Pere.

*Ophelie.*

„Je vous prie, ne parlons pas de cela: „mais quand on vous demande, ce que ce„la veut dire, repondez ceci.

(elle chante.)

„De-

„Demain eſt la ſaint Valentin,
„Et moi une fille fine,
„Je m'offre à la fenêtre, afin
„D'être ta Valentine.

*Le Roi.*

„Ophelie!

*Ophelie.*

„En verité, ſans faire ſerment, je veux „finir ma chanſon.

„Il ſort du lit
„Jetant l'habit,
„Ouvre la porte à elle.
„La fille entra
„Qui du combat
„Ne ſortit plus pucelle.

„Par l'amour & la foi de ſainte Charité, c'eſt „bien une honte: mais les jeunes gens le fe- „ront, quand ils pourront. Morbleu, ils „ſont à blâmer.

(elle chante.)

„Elle lui dit alors, vous m'avez chiffonné.
„Mais avant vous m'avez promis le mariage.
„Je l'aurois fait, dit-il, certes le jour paſſé,
„Si vous aviez été une fille plus ſage.

*Le Roi.*

„Depuis quand eſt-elle en cet état?

*Ophelie.*

„J'eſpere, que tout ira bien, il faut avoir „patience je ne puis choiſir que les pleurs, „quand je penſe, qu'on m'a miſe ſous une

„tombe ſi froide. Mon frere le ſaura, & „je vous remercie de vos bons conſeils. Où „eſt mon Caroſſe? Bon ſoir, mes Dames. „Bon ſoir, mes belles Dames. Bon ſoir, „bon ſoir".

Je ne puis réſiſter à l'envie de rapporter encore un morceau de la premiére ſcene du cinquiéme acte: c'eſt une converſation ſpirituelle entre deux Foſſoyeurs qui creuſent la foſſe où doit être enterrée Ophelie.

Le théatre repréſente un cimetiere.

*Le magnifique Spectacle!*

Deux Foſſoyeurs.

*Les illuſtres Perſonnages!*

*I. Foſſoyeur.*

„Aura-t-elle ſepulture chretienne, ayant „volontairement cherché ſa delivrance de „cette vie?

*II. Foſſoyeur.*

„Je te dis qu'oui, elle l'aura, fais vîte ſon „tombeau: le viſitateur des morts a examiné „le cas, & l'a trouvée digne de ſepulture chré„tienne.

*I. Foſſoyeur.*

„Cela ne ſauroit être, à moins qu'elle ne „ſe ſoit noyée en ſa propre défenſe.

*II. Foſſoyeur.*

„Mais on a trouvé quelque choſe comme „cela.

*I. Fos-*

*I. Foſſoyeur.*

„Il faut que cela ſoit arrivé *ſe offendendo;* „cela ne peut être autrement: car voici le „point, ſi je me noye à deſſein, cela prouve „une action, or une action a trois branches, „qui ſont, agir, faire & effectuer. *Ergo* elle „s'eſt noyée à deſſein.

*II. Foſſoyeur.*

„Oh! Dame, mais écoute, bon homme „de Foſſoyeur.

*I. Foſſoyeur.*

„Avec ta permiſſion: ici eſt l'eau, bon; „ici eſt l'homme, bon; ſi l'homme va à l'eau „& ſe noye, le veut-il? Ne le veut-il pas? „Il y va, remarque bien cela. Mais ſi l'eau „va à lui & le noye, il ne ſe noye pas lui-„même. *Ergo* celui, qui n'eſt point cou-„pable de ſa mort, ne racourcit point ſa „propre vie - - - - - -

*II. Foſſoyeur.*

„Hé bien, ſoit.

*I. Foſſoyeur.*

„Qui eſt-ce qui bâtit plus à la durée que „le maçon, le menuiſier, & le Charpentier?

*II. Foſſoyeur.*

„C'eſt le faiſeur de Gibet, qui ſurvit à „mille locataires.

*I. Foſſoyeur.*

„Ton eſprit me plaît. Le Gibet fait bien:

„mais comment fait-il bien? il fait bien par „rapport à ceux qui font mal: mais tu fais „mal de dire que le gibet eſt bâti plus à la „durée, que l'Egliſe. *Ergo* le Gibet pour„ra faire bien par rappport à toi. Encore „un coup, au fait.

*II. Foſſoyeur.*

„Qui bâtit mieux à la durée, que le ma„çon, le menuiſier & le charpentier? - - - -

*I. Foſſoyeur.*

„Ne te romps plus la tête, car ton âne „ſtupide ne marche pas mieux à force de „coups. Si on te fait encore la même „queſtion, dis que c'eſt un Foſſoyeur: les „maiſons qu'il fait, durent jusqu'au jour du „jugement. Rentre & me cherche un verre „de liqueur".

(*Le ſecond Foſſoyeur rentre.*)

Le Foſſoyeur, Hamelet & Horatio.

*I. Foſſoyeur.*

(il chante.)

„J'aimois dans ma jeuneſſe,
„Et le trouvois bien doux;
„Je fis changeant ſans ceſſe
„Bien des maris jaloux.

*Hamelet.*

„Ce garnement n'eſt-il pas bien ſenſible „à ce qu'il fait, qu'il chante en creuſant un „tombeau?

*Hora-*

*Horatio.*

„L'habitude l'a familiariſé avec ſon métier.

*Le Foſſoyeur.*

(il chante.)

„Mais les griffes de l'âge
„M'ont à la fin ſerré,
„Et conduit au rivage
„Où j'ai tout oublié.

*Hamelet.*

„Ce crane-là avoit une langue autrefois, „& ſavoit chanter: voyez comme ce faquin „le briſe en piéces, comme ſi c'étoit la mâ„choire de Caïn, qui commit le premier „meurtre - - - Ceci peut avoir été la „tête d'un homme d'état, qui peut-être au„ra voulu dupper le ciel, & qui eſt à pré„ſent le vil & digne jouet d'un miſérable „Foſſoyeur. Qu'en dis-tu?

*Horatio.*

„Cela pourroit bien être, Monſeigneur.

*Hamelet.*

„Ou celle d'un courtiſan qui ſavoit dire „bon jour, Monſeigneur; comment te por„tes-tu cher Seigneur? Celle-ci fut peut„être la tête d'un courtiſan, qui faiſoit l'élo„ge de Monſeigneur, quand il alloit lui de„mander quelque grace. Qu'en penſes-tu?

*Horatio.*

„La même choſe que vous Monſei„gneur - - -

*Hamelet.*

„Je veux parler a ce faquin. Pour qui „eſt cette foſſe, mon Ami?

*Le Foſſoyeur.*

„Pour une perſonne qui étoit une fem-„me. Mais ſon ame repoſe, elle eſt morte.

*Hamelet.*

„Que ce coquin eſt impertinent! il faut „lui parler clair, ou ſes équivoques nous „pouſſeront à bout. Horatio, j'ai remar-„qué depuis trois ans, que le temps eſt de-„venu ſi méchant, que l'orgueil d'un payſan „bleſſe un courtiſan. Combien de temps „as-tu été Foſſoyeur?

*Le Foſſoyeur.*

„Je le ſuis devenu le même jour que „notre dernier Roi Hamelet vainquit For-„tinbras.

*Hamelet.*

„Combien y-a-t-il?

*Le Foſſoyeur.*

„Ne le ſavez-vous pas? Chaque ſot ſait „cela. C'étoit le même jour que naquit „le jeune Hamelet, qui eſt devenu fou, & „vient d'être envoyé en Angleterre.

*Hamelet.*

„Oui da! Et pourquoi a-t-il été envoyé „en Angleterre?

*Le*

*Le Foſſoyeur.*

„Parce qu'il eſt fou, il y doit recouvrer „le bon ſens, & s'il ne le fait, il n'y aura „pas grand mal.

*Hamelet.*

„Pourquoi?

*Le Foſſoyeur.*

„Il ne paroitra pas fou en Angleterre: „il y a là des gens auſſi fous que lui. - - - - -

Eſt-ce au Foſſoyeur ou au poëte, qu'il faut attribuer cette réflexion? ſans doute c'eſt au poëte; elle en devient plus croyable, puisqu'il connoiſſoit ceux dont il parloit.

Les Anglois prétendent, qu'un des principaux défauts des poëtes françois, c'eſt de mettre en récit bien des choſes qu'ils devroient mettre en action. Les tragiques Anglois entendent parfaitement l'art de faire agir leurs acteurs. Ils ménagent des coups de théatre frappans. Tel eſt le combat d'Hamelet à coups de poing avec Läertes, dans la foſſe d'Ophelie. Voici cette ſcene pompeuſe.

„Hamelet, Horace, le Roi, la Reine & „un Prêtre, qui ſuivent un corps mort, qu'on „porte au tombeau.

*Hamelet.*

„Mais paix, taiſons-nous un moment:

„voici le Roi & la Reine, qui s'avancent „avec toute la cour - - - - Celui-là eſt „Läertes, un très galant homme.

*Läertes (au Prêtre.)*

„N'y a-t-il plus de cérémonie à faire?

*Le Prêtre.*

„Les funerailles ont été étendues autant „que nous avons eu diſpenſe. Sa mort a „été douteuſe, & ſi le ſouverain pouvoir „n'en avoit pas diſpoſé autrement, ſon tom- „beau n'eût pas été ſanctifié. Au lieu des „priéres charitables, on lui auroit jeté des „cailloux & des pierres. Toutefois on lui „a accordé les cérémonies de vierge avec „des fleurs & des guirlandes, & le ſon des „cloches jusqu'au tombeau. - - - -

*Läertes.*

„Mettez-la donc dans la terre. De ſon „beau corps, qui n'a jamais été ſouillé, vien- „dront des violettes. Je te le dis, Animal „de Prêtre, ma ſœur ſera un ange gardien, „quand tu hurleras après la mort.

*Hamelet.*

„La ſœur de Läertes! Quoi la belle „Ophelie!

*La Reine.*

(en jettant des fleurs ſur ſon tombeau.)

„Donnons des douceurs à cette ame dou- „ce. Adieu, j'avois eſperé, que tu ſerois la „fem-

„femme de mon Hamelet, & je me flattois „de couvrir ton lit de noces, belle fille, au „lieu de jeter des fleurs ſur ton tombeau.

*Läertes.*

„Qu'une triple malediction dix fois répé„tée confonde la tête maudite dont les for„faits l'ont privée du bon ſens! Ne lui je„tez pas la terre encore. Arrêtez un mo„ment, que je puiſſe l'embraſſer encore une „fois.

(Sautant dans le tombeau.)

„A préſent jetez la terre ſur le vivant, & „ſur la morte, jusqu'à ce que la montagne „que vous aurez faite, ſurpaſſe le vieux „Pelion, & le ſommet d'Olympe, qui tou„che au ciel.

*Hamelet.*

„Qui eſt donc celui qui exprime ſa dou„leur avec tant d'emphaſe, qui conjure par „des phraſes d'affliction, les etoiles errantes, „qui l'écoutent avec ſurpriſe & étonnement? „c'eſt moi Hamelet, de Dannemarc.

(Il ſaute dans le tombeau.)

*Läertes.*

„Que la perdition l'etouffe.

(Il ſe prend avec lui par la gorge.)

*Hamelet.*

„Tes priéres ne ſont pas bonnes; je te „prie, ôte tes doigts de ma gorge, car

„quoique je ne ſois pas en colere & teme-
„raire, j'ai pourtant quelque force & quel-
„que courage, que tu feras ſagement de
„craindre; ôte tes mains.

*Le Roi.*

„Separez les. - - - - - -

*Hamelet.*

„Comment! je me battrai avec lui ſur ce
„ſujet jusqu'à ce que mes yeux ne puiſſent
„plus ſe tenir ouverts.

*La Reine.*

„O, mon fils! pour quel ſujet?

*Hamelet.*

„J'aimois Ophelie. Quarante mille freres
„avec tout leur amour, ne pourront jamais
„égaler ma paſſion. Que pretends-tu faire
„pour elle? - - - -

*La Reine.*

„Epargnez-le Laërtes.

*Hamelet.*

„Dis moi, que veux tu faire? veux-tu
„pleurer? veux-tu te battre? veux-tu t'affa-
„mer? veux-tu te mettre en piéces? veux-
„tu boire du poiſon? veux-tu manger un
„Crocodile? je le ferai, moi. Viens-tu ici
„te plaindre? veux-tu me braver en face,
„en ſautant dans ce tombeau? Fais-toi en-
„terrer tout vivant avec elle, & je ferai de
„même; & ſi tu parles des montagnes,
„laiſſe

„laiſſe nous jeter ſur la tête un million de „provinces, jusqu'à ce que leur ſommet & „leur étendue couvrant toute la zone bru„lante, faſſe paroître le mont Oſſa com„me une Taupiniére. Mais non, tu veux „me braver, je ferai l'extravagant autant „que toi.

*La Reine.*

„Ce n'eſt que pure démence; ce paro„xyſme le travaillera quelque temps. Mais „bientôt auſſi patient qu'une colombe fe„melle, lorsque ſes deux petits dorés ſont „éclos, il tombera dans le ſilence".

Je crois qu'il vous ſera aiſé de juger du vrai mérite de Shakeſpear, par les morceaux que vous venez de voir. Ses autres piéces ſont auſſi monſtrueuſes que ſon Hamelet. Dans ſa tragédie de Jules Céſar, Caſſius & Brutus ont une très-longue converſation avec les cordonniers & les ſavetiers de Rome, qui plaiſantent dans le gout des Foſſoyeurs d'Hamelet. Les autres poëtes qui ſont venus après Shakeſpear ont auſſi peu de gout & auſſi peu de décence. Outais, qui vivoit ſous le regne de Charles II. & qui par conſequent étoit contemporain de Corneille, introduit dans ſa tragédie, qui eſt intirulée, *Veniſe ſauvée*, le ſenateur Antonio faiſant auprès de la courtiſane Naki, dont

dont il eſt amoureux, toutes les folies d'un vieux débauché impuiſſant. Il eſt même dépeint comme un homme inſenſé, il contrefait pluſieurs animaux, il mugit comme le taureau, il aboye comme le chien, il pince les jambes de ſa maîtreſſe, qui lui donne des coups de pied & des coups de fouet. Dans la même piéce, Renault, un des principaux acteurs, veut violer la femme de Jaffier, qui s'en plaint dans les termes les plus indécens. Elle fait le recit de la facon dont il eſt venu à elle, & n'oublie pas qu'il avoit les culottes déboutonnées.

Il faudroit que je fiſſe l'énumération de toutes les biſarreries dont l'eſprit humain eſt capable, lorsqu'il n'eſt plus conduit par les regles, ſi je voulois rapporter toutes les folies qui ſont amplement repanduës dans les anciennes tragédies angloiſes. Dans celle du Môre de Veniſe, un mari étrangle ſa femme ſur le théatre, & un quart-d'heure après qu'elle eſt étranglée, elle s'écrie tout à coup, qu'on lui a donné la mort injuſtement.

Dans une autre piéce, trois ſorciéres descendent par le tuyau de la cheminée à Califourchon ſur un manche à balai, & font bouillir ſur le théatre des herbes dans un chaudron.

Mon-

Monſieur de Voltaire, partiſan zélé des Anglois, employe toute la ſagacité de ſon genie, & toute la fineſſe de ſon eſprit, à ſoutenir, qu'il y a de grandes beautés dans les tragédies angloiſes. Il convient que ces beautés ne ſe trouvent que dans des morceaux détachés; & que les piéces en général ſont dépourvues de bienſéance, d'ordre & de vraiſſemblance: mais il veut qu'au milieu de cette nuit obſcure, on appercoive des lueurs étonnantes. Pour appuyer ſon ſentiment, Monſieur de Voltaire a traduit un monologue de la tragédie d'Hamelet. Je conviens, que s'il étoit dans l'original tel qu'il eſt dans la traduction, il ſeroit très-beau: mais malheureuſement il n'y a dans le poëte anglois que trois ou quatre penſées fort ordinaires, que Monſieur de Voltaire a embellies, & auxquelles il en ajoute pluſieurs très-ſublimes, & qui n'appartiennent qu'à lui ſeul. Monſieur de Voltaire convient lui-même, qu'il ne rend pas l'Anglois mot pour mot: mais il y a bien de la différence à n'être pas un traducteur ſervile, ou à ne faire que prendre une idée, & la paraphraſer enſuite. Je placerai ici les vers de Monſieur de Voltaire.

Demeure: il faut choiſir, & paſſer à l'inſtant,
De la vie à la mort, ou de l'Etre au Néant.
Dieux cruels, s'il en eſt, éclairez mon courage.
Faut-il vieillir courbé ſous la main qui m'outrage;
Supporter ou finir mon malheur & mon ſort?
Qui ſuis-je? Qui m'arrête, & qu'eſt ce que la mort?
C'eſt la fin de nos maux, c'eſt mon unique azile;
Après de longs tranſports, c'eſt un ſommeil tranquile,
On s'endort, & tout meurt. Mais un affreux reveil
Doit ſuccéder peut-être aux douceurs du ſommeil?
On nous menace, on dit que cette courte vie
De tourmens éternels eſt auſſi-tôt ſuivie.
O Mort! Moment fatal! Affreuſe Eternité!
Tout cœur à ton ſeul nom ſe glace épouvanté.
Et qui pourroit ſans toi ſupporter cette vie;
De nos prêtres menteurs bénir l'hipocriſie;
D'une indigne maitreſſe encenſer les erreurs;
Ramper ſous un miniſtre, adorer ſes hauteurs;
Et montrer les langueurs de ſon ame abattuë
A des amis ingrats, qui détournent la vuë?
La mort ſeroit trop douce en ces extrémités:
Mais le ſcrupule parle, & nous crie, arrêtez;
Il deffend à nos mains cet heureux homicide,
Et d'un héros guerrier fait un guerrier timide.

Voici actuellement une traduction littérale du Monologue:

„D'exiſter, ou de n'exiſter pas, c'eſt là la „queſtion. Eſt-il plus grand & plus noble „de ſouffrir les coups d'une fortune con„traire, ou de s'affranchir des malheurs „ſous leſquels on gémit, en les finiſſant.

„La

„La mort n'eſt qu'un ſommeil; & en dor-
„mant tous les maux auxquels l'humanité
„nous ſoumet, ſont ſuſpendus. Mais peut-
„être il en eſt de la mort ainſi que du
„ſommeil. Qui ſait, ſi nous n'avons point
„des ſonges après le trépas, comme nous
„en avons pendant que nous dormons?
„C'eſt cette réflexion qui rend notre lon-
„gue vie miſérable. Qui voudroit ſouffrir
„ſans cela les malheurs & les revers aux-
„quels on eſt ſujet? Qui pourroit ſupporter
„l'injuſtice des perſécuteurs, l'orgueuil des
„ſuperbes, les chagrins d'un amour mépri-
„ſé, les délais de la loi, l'inſolence des
„grands, & le peu de cas que l'on fait du
„mérite, ſi l'on ne pouvoit s'affranchir de
„tous ces maux par le trépas? Mais la crain-
„te de ce que nous devenons après la mort
„nous arrête; nous n'oſons aller dans un
„pas, d'ou perſonne n'eſt jamais revenu, &
„la peur, d'y trouver de nouveaux malheurs,
„nous fait-ſupporter ceux que nous avons
„ici. Ainſi la conſcience nous rend tous
„poltrons. Notre réſolution s'évanouït par
„la réflection, & cette même réflection fait
„échouer les entrepriſes les plus grandes &
„les plus ſérieuſes".

Ce morceau eſt beau: cependant tout ce Monologue, ſi l'on y prend garde, ſe ré-

duit

duit à une ſeule penſée aſſez commune; c'eſt que ſi la crainte de la mort ne nous arrêtoit pas, nous nous affranchirions plus aiſément des malheurs auxquels nous ſommes ſujets. Que l'on examine tout le Monologue, on verra, que c'eſt toujours la même penſée retournée différemment. Si l'on appelle de pareils morceaux, des lueurs étonnantes, n'envions pas d'avantage les beaux morceaux des poëtes tragiques anglois, que leur gout pour le meurtre, ſur la ſcene.

Au reſte, je m'étonne, que la façon de faire périr tous les acteurs d'une piéce n'ait point occaſionné l'invention d'une mode qui auroit été fort commode pour les ſpectateurs. De même qu'on diſtribue après une bataille dans les rues de Londres la liſte des principaux morts & bleſſés, on devoit à la fin des tragédies angloiſes donner dans le parterre la liſte des acteurs qui meurent. Car dans une tragédie où les perſonnages ſont très-nombreux, & où ils périſſent tous, il eſt difficile ſans ce ſecours, de ſe reſſouvenir du nombre des morts.

Les Anglois, malgré leur inclination pour leurs anciennes farces tragiques, ont pourtant quitté aujourd'hui le gout d'Eſchile pour celui

celui de Sophocle; & le Caton de Mr. Addiſon eſt auſſi au deſſus de Hamelet, qu'Oedipe l'eſt de Promethée. Je placerai ici deux ſcenes de la tragédie de Mr. Addiſon, pour qu'on puiſſe plus aiſément juger de la conformité du théatre moderne anglois, avec celui d'Euripide & de Sophocle.

*Scene.*

Caton. Juba.

*Caton.*

Juba, le ſenat a réſolu de demeurer armé, & de faire tête à Ceſar, jusqu'à ce que le temps faſſe naître quelque occaſion favorable.

*Juba.*

Cette réſolution eſt digne du ſenat romain. Mais, Caton, accordez à un jeune homme un moment d'attention, & daignez écouter ce que j'ai à vous dire. Lorsque le Roi mon pere m'ordonna, quelques jours avant ſa mort, de marcher à Utique, comme s'il eût preſſenti ſa triſte fin, il me ſerra entre ſes bras, fondant en larmes, & lorsque ſa douleur lui permit de parler, mon fils, dit-il, quelque ſort qu'ait ton pere, demeure attaché à Caton, il t'élévera à la vertu & à la gloire. Profite de ſes préceptes, & tu éviteras les malheurs, ou du

moins tu apprendras à les ſuporter avec grandeur d'ame.

*Caton.*

Ton pere étoit un digne Prince, il méritoit un meilleur ſort: mais le ciel en a diſpoſé autrement.

*Juba.*

Helas! lorsque je penſe au triſte ſort d'un Pere ſi chéri, je ne ſaurois retenir mes larmes, même devant le grand & magnanime Caton.

*Caton.*

Tes larmes ſont pieuſes & juſtes, & tu n'en dois pas rougir.

*Juba.*

Mon pere s'attiroit le reſpect des nations étrangeres: les Rois d'Afrique cherchoient ſon alliance, & à l'exemple de ſes voiſins, des Princes, qui, à ce que la renommée raconte, regnent au de-là des ſources inconnues du Nil, dans des régions reculées, tâchoient de l'avoir pour ami. J'ai ſouvent vu leurs Ambaſſadeurs, chargés de préſens, & accompagnés d'une nombreuſe ſuite, remplir le palais royal de Zama.

*Caton.*

Je n'ignore pas la grandeur de ton pere.

*Juba.*

Je ne fais pas ce récit, pour vanter la gran-

grandeur de mon pere, mais pour indiquer à Caton de nouvelles alliances. Ne ferions nous pas mieux de quitter cette ville d'Utique, de faire prendre les armes à la Numidie, & de rechercher l'appui des puiſſans amis de mon pere? S'ils connoiſſoient Caton, les plus éloignés de ces princes feroient marcher à ſon ſecours une multitude de combattans, dont les viſages noirs & baſanés augmenteroient les horreurs de la guerre, & imprimeroient de la terreur.

*Caton.*

Et crois-tu que Caton puiſſe ſe réſoudre à fuir devant Céſar; & que, comme Hannibal, il ſoit jamais réduit à errer en Afrique, & a mendier du ſecours de royaume en royaume?

*Juba.*

Peut-être, Caton, que mes ſoins ſont trop empreſſés: mais je voudrois tâcher de conſerver une vie ſi chere; j'ai le cœur percé de douleur, quand je vois tant de vertu accablé ſous le poids de tant de malheurs.

*Caton.*

Je ſuis obligé à ton cœur généreux: mais ſache, jeune Prince, que la véritable vertu s'éléve au deſſus de ce que le monde appelle malheurs & infortunes. Ce ne ſont

point des maux; car ſi c'en étoit, ils ne ſeroient jamais le partage des gens de bien, & des favoris du ciel. Les Dieux, dans leur ſage providence, forment autour de nous des tempêtes, qui fourniſſent aux hommes l'occaſion de ramaſſer toutes leurs forces, & de faire éclater des vertus qui fuient le jour, & qui demeurent enſevelies dans le calme de la vie.

*Juba.*

Je ſuis ravi lorsque j'entends vos divins diſcours, je brule de l'amour de la vertu, & toutes les facultés de mon ame n'aſpirent à autre choſe.

*Caton.*

Si tu aimes les vertus laborieuſes, les veilles, l'abſtinence & la fatigue, tu peux les apprendre de Caton: tu apprendras de Céſar, ce que c'eſt que la fortune.

*Juba.*

La meilleure fortune qui puiſſe arriver à Juba, depend entiérement de Caton.

*Caton.*

Qu'eſt ce que Juba vient de dire? Ces paroles m'embarraſſent.

*Juba.*

Permettez moi de les rappeller; elles me ſont échappées, & ne portoient ſur rien.

*Caton*

*Caton.*

Jeune Prince, dis moi ce que tu ſouhaites, & ne me déguiſe pas tes ſentimens.

*Juba.*

Ils ſont téméraires, permettez que je les cele.

*Caton.*

Qu'eſt ce que Juba peut demander & que Caton puiſſe lui refuſer?

*Juba.*

Je tremble de le dire - - - Marcie - - - partage toutes les vertus de ſon Pere.

*Caton.*

Qu'eſt-ce que tu veux dire par-là?

*Juba.*

Caton, vous avez une fille.

*Caton.*

Adieu, jeune Prince, je ne voudrois pas t'entendre proférer une parole qui pût diminuer l'eſtime que j'ai concüe de ta perſonne. Souviens toi, que la main du ciel eſt appéſantie ſur nous, & qu'il demande de la ſévérité dans nos ſentimens. Il ne faut maintenant parler d'autre choſe que de fers ou de victoire; de liberté ou de mort.

(il ſort.)

*Scene.*

Syphax. Juba.

*Syphax.*

Que vois-je, mon Prince, vous voila dans le trouble & dans la confuſion! Il ſembleroit à vous voir, que vous ayez été réprimendé par quelque ſevere philoſophe.

*Juba.*

Syphax, c'en eſt fait de moi.

*Syphax.*

J'en ſuis perſuadé

*Juba.*

Je ſuis perdu dans l'eſprit de Caton.

*Syphax.*

Et dans celui de tout le monde.

*Juba.*

Je lui ai fait connoître ma foibleſſe, & mon amour pour Marcie.

*Syphax.*

Ah! ſans doute Caton eſt un homme très-propre pour être dépoſitaire d'un ſecret amoureux!

*Juba.*

Ah! j'en ai tant de regret, que j'ai envie de percer ce cœur qui a pu trahir ma foibleſſe. Il n'y a jamais eu de mortel ſi malheureux que Juba?

*Syphax.*

Helas! mon Prince, que vous êtes changé

gé depuis quelque temps! je vous ai vu autrefois devancer le lever du ſoleil, pour battre le fort du tygre, ou pour chercher le lion dans ſon repaire affreux. Dieux! quelle joie éclatoit ſur votre viſage lorsque vous l'aviez lancé! Je vous ai vu dans le plus fort de la chaleur de la Canicule, le chaſſer, jusqu'à ce que l'ayant réduit aux abois, vous l' attaquiez à coups d'épieu, & mépriſant les furieuſes atteintes de ſes griffes, vous terraſſiez ce fier ennemi, écumant de rage, & couvert de larges bleſſures.

*Juba.*

Je t'en prie, ne me parle plus de cela.

*Syphax.*

Quelle joie avoit le bon Roi votre pere, de vous voir ſoûpeſer les pattes de la bête, que vous aviez fait garnir d'or, & jeter ſur vos épaules ſes dépouilles velues!

*Juba.*

Tous tes contes de vieillard ſont hors de ſaiſon, & n'ont aucun agrément pour moi, dans la ſituation où je ſuis. Dieux! Caton indigné, & Marcie perdue ſans eſpoir de retour!

*Syphax.*

Jeune Prince, je pourrois vous donner un bon avis. Marcie pourroit être encore à vous.

*Juba.*

De quelle maniére, mon cher Syphax?

*Syphax.*

Juba commande les braves Numides, monte ſur des courſiers qui ne peuvent ſouffrir le frein, & qui ſont plus vîtes que les vents; vous n'avez qu'à dire un mot, & nous enleverons cette Belle.

*Juba.*

Des penſées ſi noires peuvent-elles avoir lieu dans le cœur d'un homme? voudrois-tu abuſer de ma jeuneſſe, & me porter à faire une action qui flétriroit mon honneur?

*Syphax.*

Dieux! peu s'en faut que je ne m'arrache les cheveux de vous entendre parler de la ſorte. L'honneur n'eſt qu'une belle idée, qui n'exiſte que dans l'imagination, & qui par ſes vains appas ſéduit les jeunes gens ſans expérience; & en leur faiſant pourſuivre des ombres & des chimeres, les plonge dans des maux réels.

*Juba.*

Voudrois-tu dégrader ton Prince, & en faire un ſcélérat & un raviſſeur?

*Syphax.*

Les ancêtres de ces hommes tant vantés, & dont vous admirez tant les vertus, n'étoient

toient que de pareils ſcélérats. Un raviſſeur a jeté les fondemens de cette Rome immortelle, la terreur des nations, dont le vaſte empire renferme tout ce que le ſoleil éclaire. Vos Scipions, vos Céſars, vos Pompées, vos Catons, ces Dieux de la terre, que ſont-ils, que l'engeance impure du viol des Sabines?

*Juba.*

Syphax, je crains que tes cheveux gris ne couvrent une tête remplie de noires trames & de complots africains.

*Syphax.*

En verité, mon Prince, vous n'avez pas encore aſſez étudié les hommes pour les connoître. Jeune, comme vous êtes, vous admirez les élans de l'enflure d'une ame romaine, les ſaillies de Caton, & les transports extravagans de ſa vertu.

*Juba.*

Si la ſcience du monde rend un homme perfide, puiſſe Juba reſter toujours dans l'ignorance.

*Syphax.*

Allez, vous êtes jeune.

*Juba.*

Juſte Ciel! puis-je entendre & ſouffrir un tel langage! Vas! tu n'es qu'un vieux traître.

Monſieur de Voltaire reproche aux nouveaux poëtes anglois, de n'être pas aſſez pathétiques. "Les piéces, dit-il, ſont deve„nues plus réguliéres; le peuple eſt plus dif„ficile, les auteurs plus corrects & moins „hardis. J'ai vu des piéces nouvelles fort „ſages, mais froides. Il ſemble que les an„glois n'ayent été faits jusques ici, que „pour produire des beautés irréguliéres. „Les monſtres brillans de Shakeſpear plai„ſent mille fois plus que la ſageſſe moder„ne. Le génie poëtique des Anglois res„ſemble jusqu'à preſent à un arbre touffu „planté par la nature, jetant au haſard „mille rameaux, & croiſſant inégalement „avec force. Il meurt, ſi vous voulez for„cer la nature, & le tailler comme ceux des „jardins de Marli".

Voltaire lettres ſur les Anglois.

## §. XIV.

### *De la comédie angloiſe.*

Si le théatre tragique anglois reſſemble beaucoup à celui des Grecs, le comique n'en approche pas moins. Les comédies angloiſes ont beaucoup plus de rapport avec celles d'Ariſtophane, qu'avec celles de Terence & de Moliére: elles pechent presque toutes contre les regles du théatre.

Pour-

Pourvû que l'extravagance y ſoit evitée, les auteurs s'embarraſſent peu de l'unité de lieu, ou de celle d'action. Ils quittent ſouvent & perdent de vue le perſonnage principal de la piéce, pour faire voir diverſement ce qui arrive en des lieux publics à pluſieurs autres perſonnes.

Il y a peu de piéces, où il n'y ait deux ſujets différens, qui ſont presque toûjours aſſez mal alliés. Les Anglois approuvent cette irrégularité, parce qu'ils ſont perſuadés, que les libertés que prennent les auteurs, leurs fourniſſent des moyens pour plaire davantage, que s'ils étoient contraints par une gêne ſcrupuleuſe, qui ne laiſſe rien de libre & de naturel. Nous penſons d'une maniére entiérement contraire à celle des Anglois, & nous avons raiſon. Les ſages regles établies par les maîtres de l'art, loin de gêner le génie des bons auteurs, leur ſervent de guide & d'appui: elles les empêchent de prendre leur caprice pour leur unique modele. Les plus belles piéces de Moliére ſont celles où les regles du théatre ſont le mieux obſervées. L'école des femmes, l'Ecole des maris, le Miſantrope, les femmes ſavantes &c. ſont ſuivant les regles; dans les fourberies de Scapin, elles ſont peu conſultées.

St.

St. Evremond a beau dire, que ceux que la nature a fait naître ſans génie, ne pouvant jamais ſe le donner, donnent tout à l'art, qu'ils peuvent acquérir; & que pour faire valoir le ſeul mérite qu'ils ont, d'être réguliers, ils ne manquent pas de décrier les ouvrages qui ne le ſont pas tout à fait: ces réflexions ſont pitoyables, & l'expérience en démontre évidemment la fauſſeté. Avons-nous un plus grand poëte de théatre, que Racine? En avons nous un plus régulier, & un qui ait plus ſenti l'utilité des regles? les plus belles piéces du grand Corneille ne ſont-elles pas conformes à ces regles, & n'en a-t-il pas recommandé lui même l'obſervation? ce ſont les gens qui n'ont point de génie qui crient contre les regles. Ils ont beſoin, pour ſuppléer au défaut de leur imagination, d'uſer de ces libertés vicieuſes, d'entaſſer des évenemens les uns ſur les autres, de violer la vraiſſemblance en s'affranchiſſant de l'unité de lieu, & de celle de temps.

Si le vrai ſeul eſt eſtimable, combien la comédie françoiſe n'eſt-elle point au deſſus de l'angloiſe; puiſqu'elle ne conſerve pas ſeulement la verité dans les caracteres, mais encore dans tout ce qui a rapport à la repréſentation de l'action principale, qu'elle

ne

ne perd jamais de vue! On ne peut, ſans faire violence à l'eſprit des ſpectateurs, les transporter tout à coup de l'intérieur d'un palais dans un jardin, dans une place publique. Chaque changement de ſcéne à la comédie eſt une eſpece d'avertiſſement aux ſpectateurs, qui les fait reſſouvenir que ce qu'ils voyent n'eſt qu'une ingénieuſe feinte. Les trois regles principales ont donc été ſagement inventées pour cacher plus adroitement l'art du poëte comique, pour ſéduire & enchanter plus aiſément les ſpectateurs.

Les comédies angloiſes pechent encore par la façon licencieuſe dont elles ſont écrites. Les ſujets ſont très-ſouvent contraires aux bonnes mœurs; & l'on ne ſauroit dire de la comédie angloiſe, qu'elle les corrige, en riant. Wicherley a fait une piéce fort plaiſante, dans laquelle le principal perſonnage ſe fait paſſer pour Eunuque. Tous les maris lui confient leurs femmes, il n'eſt embarraſſé que du choix. Il donne ſurtout la préference à une jeune campagnarde, qui fait cocu ſon mari du meilleur cœur du monde. Moliére a une ſeule fois risqué ſur le théatre une femme mariée, qui donne un rendez-vous à ſon amant. On trouva fort mauvais qu'il eût haſardé une pareil-

pareille intrigue : cependant il apporta, pour l'adoucir, tous les ménagemens poſſibles. Il laiſſa toûjours ſur la ſcene l'amant & la maîtreſſe ; & il trouva le moyen, de les faire parler tout bas, & ſans que le ſpectateur entendît leur converſation. A Londres il y a peu de piéces où il ne ſe faſſe quelque cocu, & où le cas ne ſe faſſe presque à la vue du public. Dans la femme pouſſée à bout, du Chevalier Wansbrug, une femme mariée donne trois rendez-vous à ſon amant. Elle eſt ſurpriſe au troiſiéme, pendant la nuit, par ſon mari, qui prend la choſe galamment en bon ivrogne, & va cuver ſon vin fort tranquillement. Dans le Miſantrope de Wicherley, qui d'ailleurs eſt une trés-bonne piéce, une femme devient amoureuſe d'un page, & veut le prendre à force. Le principal perſonnage ſe met à la place du page, & couche avec cette femme.

La licence de la comédie angloiſe n'eſt pas ſeulement contraire aux bonnes mœurs, elle l'eſt à la religion. Dans une comédie du Chevalier Vanbrug, un garnement appelé le Chevalier Brute s'habille en Curé, vole à un tailleur, la ſoutane, qu'il endoſſe, & fait un carillon affreux pendant la nuit dans les ruës de Londres, pour avoir,

dit-

dit-il, le plaiſir de honnir le clergé, conſentant à ſe charger des coups que pourra lui attirer ſon tapage, pourvû que le ſcandale en retombe ſur l'état eccléſiaſtique. Je placerai ici une partie de la converſation du Chevalier Brute avec le tailleur, parce qu'elle eſt originale. On y voit juſqu'où les anglois portent la licence du théatre, & on y trouve la religion presbyterienne auſſi peu ménagée qu'elle le ſeroit dans les ſermons d'un Catholique.

Le théatre repréſente une place publique. Milord Rake, le Chevalier Brute, le Colonel Buily, l'epée à la main; un tailleur.

*Le Chevalier Brute.*

„- - - - Oui, oui, laiſſez le moi „examiner, c'eſt lui ou moi qui avons fait „le coup, il a la mine d'un coquin de frip„pon. Viens ça Maraut; ſans équivoque „& ſans réſervation mentale, dis moi ta re„ligion & ta vacation. Je verrai bien par „là dequoi tu es capable.

*Le Tailleur.*

„Avec votre permiſſion, je ſuis un pau„vre tailleur, non-conformiſte.

*Le Ch. Brute.*

„Vous êtes d'une religion où l'on aime „à mentir, & d'un métier où l'on vole en„core

„core plus volontiers. Ainſi, coquin, vous „allez être puni comme vous le méritez. „Qu'on lui mette un baillon, & qu'on le pende.

*Le Tailleur.*

„Je vous prie, mes bons Meſſieurs, ne „me faites point de mal. Je vous prote„ſte, que je ſuis en verité un honnête-hom„me, & un loyal ouvrier.

*Le Ch. Brute.*

„Tu as beau jaſer, tu ſeras pendu par „ton cou.

*Myl. Racke.*

„Faiſons inventaire de ce qui eſt dans „ſon paquet.

*Le Tailleur.*

„Helas! Meſſieurs, c'eſt la robe du curé „de la Paroiſſe.

*Myl. Racke.*

„La robe d'un prêtre! Chevalier, ſeriez „vous homme à ne point faire ſcrupule de „vilipender un peu le clergé? craignez-vous „d'abuſer. - - -

*Le Ch. Brute.*

„Moi! je ſuis fou, & je ne crains point „d'abuſer de rien, ſi ce n'eſt de ma femme, „je la nomme - - - - avec reſpect.

*Myl. Racke.*

„Allons endoſſer ce harnois, pour char„ger le guet, & mettons le clergé de moi„tie,

„tie, les coups tomberont ſur vous: mais „le ſcandale tombera ſur lui.

*Le Ch. Brute.*

(mettant la robe.)

„De par tous les Diables, voila ce qui „s'appelle un beau deſſein, donnez.

*Le Tailleur.*

„Hélas! mes bons Meſſieurs, je ſuis rui„né ſi vous me prenez ma robe.

*Le Ch. Brute.*

„Allons, Maraut, décampe au plus vîte: „remercie nous de ce que tu ſors d'ici ſans „contuſion.

*Le Tailleur.*

(à part, en ſortant.)

„Je penſe, que je ferai bien, de ſuivre „ſon avis: ſi je diſputois plus longtemps, la „diſpute pourroit bien aboutir à me faire „frotter. Il y a plus de folie dans ces jeu„nes gens de qualité, que d'argent dans „leurs bourſes, & ils auront plutôt coupé „la gorge à un homme, que payé une dette.

*Le Ch. Brute.*

„Eh bien, Meſſieurs, comment me trou„vez vous la mine préſentement?

*Myl. Racke.*

„Fort haute, il reſſemble à un Evêque, „allant aux guerres ſaintes, mais - - - „aux armes, voici les ennemis".

Après vous avoir montré le Chevalier Brute ayant endoſſé la robe d'un miniſtre Presbitérien, je vais vous le repréſenter, faiſant les plus grandes proueſſes, ſe battant contre le Guet.

*Le Connétable, le Guet, & les acteurs de la ſcene précedente.*

*Le Guet.*

„Qui va là? Arrêtez. Venez parler au „Connétable.

*Le Ch. Brute.*

„Le Connétable eſt un coquin, & toi, „tu es un - - - - - fils de putain.

*Le Guet.*

„La belle reponſe pour un curé.

*Le Connétable.*

„Il me ſemble, Monſieur, qu'un homme, „qui porte votre habit, devroit donner un „meilleur exemple.

*Le Ch. Brute.*

„Canaille, je vous ferai voir, qu'il y a „des gens de ma condition, qui ſavent don„ner auſſi méchant exemple, que vous le „pourrez faire, Chiens.

(il va pour battre le Connétable, le Guet le ſaiſit, & ſes Camarades fuient.)

*Le Connétable.*

„Nous voilà ſurs du curé, quoi qu'il en „ſoit.

*Le*

*Le Ch. Brute.*

„Tuë, tuë - - - - & tuë, tuë.

*Le Guet.*

„Quelle pitié! de la maniére, dont il eſt „animé, je gage, qu'il a tué quelqu'un cet„te nuit.

*Le Ch. Brute.*

„La recompenſe du meurtre eſt la corde, „ainſi je ne fais point métier de tuer perſon„ne. Ma vacation eſt de boire, & de tra„fiquer des bénéfices.

*Le Guet.*

„Il parle préſentement comme un hom„me d'eſprit: c'eſt une pitié, voiſins, qu'il „ſoit dans un état, à ſe faire méconnoître.

*Le Ch. Brute.*

„Vous en avez menti, on ne me mécon„noît point, je ſuis auſſi ivre, que je le „parois.

*Le Guet.*

„Regardez-le, un peu, Monſieur le Con„nétable, c'eſt quelque pauvre prêtre qui „a perdu l'eſprit. Je gage trente ſols, qu'il „fait des merveilles en chaire.

*Le Connétable.*

„Allons, Monſieur, en conſidération de „votre état, je ne vous enfermerai point „avec la Canaille: mais je ne ſaurois m'em„pêcher, de vous placer en lieu où je puis-

„ſe répondre de vous jusqu'à demain au „matin.

*Le Ch. Brute.*

„Vous pouvez me mettre où vous vou„lez, vous êtes les plus forts: mais ſi je „puis faire du mal, je ne vous épargnerai „pas, chiens.

Ce qu'il y a de plus mal dans l'indécence du caractére de ce Chevalier Brute, c'eſt que le juge de paix, chez lequel il eſt conduit, après l'avoir examiné, le croit véritablement un curé, & le renvoye ſans être éclairci du fait dont il s'agit. A la verité, la ſcene où le juge de paix examine le prétendu Miniſtre, eſt plaiſante & originale: mais elle eſt encore plus indécente, que celle que vous venez de lire.

Gardons nous de donner jamais dans des excès auſſi vicieux, que ceux dans leſquels tombent très-ſouvent les poëtes anglois. Ne nous contentons pas que nos piéces ſoient comme les leurs, l'école de l'eſprit & du bon comique: mais ſongeons auſſi, à les rendre l'école des bonnes mœurs. Ne fourniſſons point aux ennemis du théatre de juſtes ſujets de nous reprocher, que, loin que la comédie ſoit utile à la ſociété, elle lui eſt pernicieuſe; & convenons, que c'eſt ôter à la comédie ſon plus grand mérite,

rite, que de lui enlever l'avantage de former le cœur en amuſant l'eſprit.

### *Sur le theatre Eſpagnol.*

### §. XV.

C'eſt des Eſpagnols, que nos premiers poëtes comiques apprirent à ne mettre que de la galanterie & des intrigues, où l'on doit repréſenter les uſages, les vices & les vertus de la vie ordinaire.

Les Auteurs Eſpagnols, pour plaire à leur nation, qui aime les aventures bizarres, & qui conſerve toûjours le gout de la Chevalerie errante, s'appliquent fort peu à peindre les mœurs; ils ne traitent jamais que des ſujets qui roulent purement ſur des intrigues amoureuſes; leurs comédies peuvent être regardées comme des Romans dialogués.

Un homme, qui lit les piéces du théatre Eſpagnol, ſeroit tenté, de ſe figurer, qu'il n'y a point à Madrid d'avares, de prodigues, de ſavans ridicules, de glorieux, de faux braves, de miſantropes, d'impoſteurs, de flatteurs. Il ſemble, que les Eſpagnols ſoient tous également tendres, amoureux, jaloux, & qu'il n'y ait parmi eux qu'un ſeul caractere général, qui ſoit celui de cha-

cun en particulier. La nature eſt cependant, à peu de choſe près, la même, dans tous les pays, & on retrouve partout des ridicules, des défauts, & des vices, qui ſont pour ainſi dire, l'appanage de l'humanité.

Quelques poëtes Eſpagnols ont bien ſenti, que le genre de comédie qu'ils cultivoient, étoit défectueux: mais la même raiſon qui força Moliére à allier quelquefois des farces à ſes meilleures piéces, obligea ces poëtes Eſpagnols, à ne mettre abſolument que des galanteries dans les leurs. Les femmes qui à Madrid, comme partout ailleurs, influent beaucoup ſur la réuſſite des piéces de théatre, ſe figurent, qu'il ne doit y avoir au monde, que des galans. Lopés de Vega ſe plaint de la neceſſité où il eſt, d'être obligé de ſe conformer malgré lui à un gout dont il connoît tout le mauvais. „Quand j'ai vû, dit-il, *en s'addreſſant à l'aca-*„*démie de Madrid*, des monſtres paſſer avec „applaudiſſement ſur nos théatres, s'attirer „les ſuffrages des Dames & l'admiration du „vulgaire, j'ai reſolu d'imiter cette barbare „maniére de compoſer, & de ne faire au„cun cas des préceptes; j'ai banni de mon „cabinet Terence & Plaute, pour n'être point „malgré moi frappé de leur bon goût; car „on a beau vouloir fermer les yeux, la veri-

„té,

„té, dont on detourne la vue pour ne les pas „voir, ſe fait ſentir par ſes cris. Je ne tra„vaille donc plus mes comédies, que ſelon „les regles inventées par ceux qui ſe ſont „attiré par là les applaudiſſemens du peu„ple; il eſt juſte de s'accommoder à ſon gout, „& d'écrire, comme un ignorant, puisque „cela plaît ainſi à ceux qui payent". Lopés de Vega ne s'accommoda que trop dans la ſuite au gout du peuple, il fit des piéces, qui ſur notre théatre ſeroient veritablement regardées comme des chefs d'œuvre d'impertinence. Dans une entre autres, il a repréſenté l'hiſtoire de Valentin & d'Orſon, qui naiſſent au premier acte, & qui ſont fort agés au dernier. N'eſt-il pas étonnant, que la neceſſité de plaire au vulgaire ait obligé un auſſi grand génie que Lopés de Vega à commettre une pareille extravagance, lui qui avoit fait *le menteur* piéce ſi bonne que Corneille auroit voulu donner deux de ſes meilleures, pour en être l'auteur?

Les tragédies des Eſpagnols ont le même défaut que leurs comédies, & ne pechent pas moins contre les regles. Elles ſe reſſentent d'ailleurs très-ſouvent de la dévotion des auteurs. La Vierge, les Apôtres, les Saints, ſont les principaux perſon-

nages de pluſieures tragédies. Le peuple à Madrid & dans le reſte de l'Eſpagne, aime mieux voir deux Saints ſur le théatre, qu'Achille & Agamemnon. J'ai vû repréſenter à Barcelone une tragédie, intitulée St. Alexis. Ce ſaint né au premier acte, ſe marie au ſecond, ſe ſauve de la maiſon de ſon pere, & abandonne ſa femme au troiſiéme, court toute l'Italie dans le quatriéme, & vient mourir au cinquiéme, ſous les degrés de la maiſon de ſon beau pere. A tout prendre, je prefererois les comédies Eſpagnoles aux tragédies; elles me paroiſſent en général beaucoup plus raiſonables. Il y a cependant quelques tragédies, qui quoique très défectueuſes par la conduite, ont de grandes beautés. Les deux plus belles ſcenes du Cid de Corneille ſont priſes de la tragédie Eſpagnole, dans laquelle le même ſujet eſt traité, mais avec bien moins de régularité, que dans la piéce du poëte françois. Il en eſt de même de deux autres piéces que le grand Corneille a imitées de Calderon, dans les tragédies du quel on

92 *Timæus Locrenſis, Platonis ætate, ſcholam Italicam nobilitavit, quamquam Socratem & Timæum eodem ſæculo fuiſſe negat Macrobius. Cicero enim diſertè inter cæteros Pythagoreos, Timæum Locrum acceſſiſſe, eumque cognoviſſe*

on trouve de très beaux morceaux, mêlés avec des choſes également baſſes, déplacées, & ſouvent romanesques.

## §. XVI.

### *Sur différens auteurs grecs.*

#### TIMÉE DE LOCRE.

Timée de Locre vécut peu de temps avant Socrate, on pretend même qu'il fut ſon contemporain. Mr. Brucker dans ſon excellente hiſtoire critique de la philoſophie, (bien au deſſus de touts les ouvrages qu'on a écrit ſur ce ſujet,) a ſuivi ce ſentiment, quoiqu'il ait été rejeté par Macrobe [91]. Syneſius nous apprend, que Timée de Locre parvint à une vieilleſſe fort avancée; & qu'il gouverna pendant longtemps ſa république, s'acquitant de ſa charge avec l'approbation de touts ſes concitoens. Ciceron ce juge ſi éclairé ſur le merite des philoſophes qui avoient vecu avant-lui, donne de grands éloges à Timée, dans ſon premier livre des Tuſcu-

*& didiciſſe Pythagorea teſtatur. Idem Hieronimus aſſerit. Certe librum Timæi de rerum natura acquiſivit Plato, indeque Timæum ſuum conſcripſit.* Hiſt. critic. philoſ. &c. Bruckeri tom. I. pag. 1217.

Tuſculanes [92], il pretend que Platon fut redevable à ce philoſophe, de la connoiſſance qu'il eut des dogmes de Pythagore; ainſi Ciceron fait Timée non ſeulement contemporain de Socrate, mais de Platon qui étoit encore jeune lorsque Socrate mourut.

L'ouvrage de Timée de Locre eſt intitulé, *de l'ame du monde & de la nature.* Platon le gouta ſi fort qu'il crut devoir ſe l'approprier: il compoſa un dialogue ſous le nom de Timée, qui n'eſt qu'un long commentaire ſur le texte de notre philoſophe, qu'il a entierement inſeré dans le ſien. En l'augmentant il l'a gâté & défiguré par les choſes étrangeres qu'il y a jointes. "Platon [93], *dit le ſa-*
„*vant Thomas Gale anglois*, en étendant &
„am-

[92] *Platonem ferunt ut Pythagoreos cognoſceret, in Italiam veniſſe, & in ea cum alios multos tum Archytam Timæumque cognoviſſe, & didiciſſe Pythagorea omnia.* Cicer. lib. I. tuſcul. quæſt.

[93] *Hoc tamen notandum, Platonem ad doctrinam amplificandam, fœda quædam commenta ex Ægyptiorum ſcholis, putidâ quâdam diligentiâ, illuc congeſſiſſe, quæ commodiùs & modeſtiùs hic notantur à Timæo; veluti ſunt nugæ* περὶ μεταφύσεως, *in quibus ſanè nimius eſt Plato. Hic notantur quidem, ſed ita ut conficta dicantur, & Τίτου Τιμαρέως appellentur, quibus minime ſit fides, adhibenda: eas tamen neceſſario dici, ut tam horribli pœnarum denun-*

„amplifiant la doctrine de Timée, mêle aux „opinions de ce philoſophe, les ſentimens „fabuleux des Egyptiens, qu'il a ramaſſés „avec ſoin, & qui ne ſontque des bagatelles „& des réveries metaphyſiques. Il eſt vrai „que Timée de Locre en fait mention: mais „il n'en parle que comme de choſes imagi- „naires, auxquelles l'on ne doit pas ajou- „ter foi; & il ne les rapporte que dans le „deſſein de montrer qu'elles ſont néceſſaires „pour contenir les hommes par la crainte".

Mr. Brucker eſt du même ſentiment que Thomas Gale: il met l'ouvrage de Timée infiniment au deſſus de celui de Platon: écoutons le parler lui même [94]: "Le livre „de Timée de Locre mérite d'être confronté „avec

*tiatione homines à ſceleribus abſterreantur.* Thom. Gale argum. in Tim. Locr.

94 *Meretur tamen Timæi libellus cum Platonis Timæo conferri, ut inde pateat, in quo hic ab illo receſſerit, dudum enim obſervatum eſt viris doctis, Platonem, dum Locro lucem dare conſtituit, ut non nullis locis ſimplicem & rectum ſcriptorem anili ſuperſtitione, & commentis quibusdam ex Ægyptiorum ſcholis corrupiſſe, & putida quadam diligentia illuc congeſſiſſe, quæ commodius, & modeſtius notantur a Timæo, veluti ſunt nugæ περὶ μεταφύσεως, in quibus nimius eſt Plato, quas explicat quidem, ſed confictas ait Timæus, dum etiam dialogiſtica methodo, Timæi*

„avec celui de Platon qui porte le même „nom: ou pourra voir ainſi en quoi Platon „s'eſt éloigné de ſon original. Il y a long-„temps que les ſavans ont obſervé que ce „philoſophe, au lieu d'éclaircir certaines opi-„nions de Timée, en les traitant beaucoup „plus amplement que lui, ne fait que les „obſcurcir, & les gâter par un mélange fa-„buleux de ſuperſtitions Egyptiennes, qu'il „a compilées abondamment, il debite com-„me des verités autentiques, des ſentimens „que Timée n'admet que comme des fictions „né-

*phyſiologiam Plato explicuit, ſcriptorem ſatis luculentum, ſi doricam dialectum tollas, obſcuravit.* Hiſt. crit. philoſoph. &c. Jacobi Bruckeri, tom. I. pag. 1127.

95 Pour obvier à cet inconvenient dans l'édition que j'ai faite de cet auteur avec une traduction françoiſe, j'ai expliqué au bas du texte, dans de petites notes, tours les termes doriens qui pouvoient embaraſſer quelques lecteurs. L'édition grecque que j'ai donnée eſt différente de toutes celles qui ont paru jusqu'a préſent, & infiniment plus commode. J'ai diviſé le texte en paragraphes, qui auparavant étoit ſans interruption, ce qui augmentoit ſon obſcurité, parce que l'on trouvoit ſouvent une penſée à coté d'une autre qui n'avoit rien de commun avec celle qui la précédoit & avec celle qui la ſuivoit. Car l'ouvrage de Timée n'eſt qu'un précis exceſſivement ſuccint, qui ſemble avoir été écrit pour préſenter d'abord à l'eſprit des philoſophes qui

„néceſſaires pour contenir le vulgaire dans „la vertu, par la crainte des peines après la „mort. Enfin Platon par ſon long verbiage, „& par ſes réflexions ſuperſtitieuſes, a trou„vé le ſecret de rendre obſcur ce qui étoit „très clair; ſi l'on en ôte les difficultés que „[95] cauſe quelquefois le dialecte dorique „dont Timée de Locre s'eſt ſervi".

Voici l'endroit de Timée de Locre dont Gale & Mr. Brucker parlent. [96] "Je loue „beaucoup, *dit ce philoſophe*, le poëte Ionien „(Homere) d'avoir rendu les hommes reli„gieux

avoient adopté les ſentimens de Pythagore, un tableau de toute ſa philoſophie, plûtôt que pour inſtruire ceux qui n'y étoient pas déjà initiés.

[96] Καὶ τἄλλα ὅσα ἐπαινέω τὸν Ἰωνικὸν ποιητὰν, ἐκ παλαιᾶς ποιεῦντα τὼς ἐναγέας. Ὡς γὰρ τὰ σώματα νοσώδεσί ποκα ὑγιάζομες, εἶτα μὴ εἶκη ὑγιεινοτάτοις· οὕτω τὰς ψυχὰς ἀπείργομες ψευδέσι λόγοις, εἶτα μὴ ἄγηται ἀλαθέσι. Λέγοιντο δ' ἀναγκαίως καὶ Τιμαρέα ξένα, ὡς μετενδυομέναν τὰν ψυχὰν τῶν μὲν θειλῶν, ἐς γυναικέα σπάνεα ποθ' ὕβριν ἐκδιδομένα, τῶν δὲ μιαιφόνων, ἐς θηρίων σώματά ποτὶ κολασιν, λάγνων δ' ἐς συῶν ἢ κάπρων μορφὰς, κούφων δὲ καὶ μετεώρων, ἐς πτηνᾶν ἀεροχόρων. Ἀργᾶν δὲ καὶ ἀπράκτων, ἀμαθῶν τε καὶ ἀνοήτων, ἐς τὰν τῶν ἐνύδρων ἰδέαν. Timæi Locri de Anima mundi, cap. V. verſ. ult.

„gieux, par des fables anciennes & utiles: „car de même que nous guériſſons quelque„fois les corps par des remedes forts, s'ils „ne cedent pas aux remedes les plus ſains: „de même nous réprimons les ames par „des diſcours faux, ſi elles ne ſe laiſſent pas „conduire par les véritables. C'eſt par la „même raiſon qu'il faut établir des peines „paſſageres, fondées ſur la croyance de la „transmigration des ames, en ſorte que les „ames des hommes timides paſſent dans les „corps des femmes expoſées aux mépris & „aux injures; & les ames des meurtriers „dans les corps des bêtes feroces, pour y „recevoir leur punition; celles des impu„diques dans les cochons & les ſangliers; „celles des inconſtans & des évaporés dans „les oiſeaux qui volent dans les airs; celles „des pareſſeux des ignorans, & des fous dans „les formes des animaux aquatiques".

Il eſt évident par ce paſſage, que Timée de Locre ne croyoit pas à la metempſycoſe; & qu'il vouloit que les philoſophes ne l'enſeignaſſent que pour tenir le peuple dans la crainte.

97 *Ignoratur enim quæ ſit natura animai:*
*Nata ſit, an contra naſcentibus inſinuetur;*
*Et ſimul intereat nobiscum morte diremptо;*

crainte. On dit que Platon auroit du ſuivre cet exemple, & ne pas établir comme une verité dans vingt endroit de ſes ouvrages un dogme qu'il étoit impoſſible qu'il crut. Je reponds à celà qu'il ſe put faire que Platon ait penſé que la transmigration des ames étoit veritable. Je ne dis pas qu'il ſoit certain que Platon ait été convaincu de ce ſyſtème, quoiqu'il en parle toujours comme étant perſuadé de ſa verité: mais je dis qu'il a pu le croire, parce que dans l'ignorance où les philoſophes étoient ſur la nature de l'ame, avant que la révélation nous en eut inſtruit, le ſentiment de la métempſycoſe n'étoit point entierement privé de vraiſſemblance, & pouvoit être ſoutenu comme les autres opinions que l'on avoit ſur l'état de l'ame après la mort; c'eſt ce que je vais examiner.

On ne ſait dit Lucrece [97] ſi l'ame eſt créée en même temps que le corps, ſi une cauſe étrangere l'inſinue de déhors dans ceux qui naiſſent, ſi après ſa diſſolution elle retourne au germe univerſel de la nature; ſi detachée de ſes liens elle conſerve

*Aut tenebras orci viſitet, vaſtaque lacunas,*
*An pecudes alias divinitus inſinuet ſe.*

Lucret. de Rer. nat. lib. 3.

ſerve l'union de ſes parties, & s'envole dans le ſombre empire de Pluton, ou enfin ſi par une puiſſance ſurnaturelle elle eſt contrainte d'animer le corps des Brutes.

Lucrece avoue donc que les philoſophes ont ignoré la nature de l'ame. On peut dire que les modernes ne la connoiſſent pas mieux par les raiſonnements philoſophiques que les anciens, & qu'ils doivent à la révélation tout ce qu'ils peuvent en ſavoir. Democrite, Epicure, Diogene, crurent l'ame mortelle. Pythagore ſes diciples & après eux Socrate, Platon, ſoutinrent qu'elle étoit immortelle, & admirent la métempſycoſe. On peut dire que les Platoniciens ne différent que de très-peu de choſe des Pythagoriciens dans la croyance de ce dogme. Nous conſidérerons ici ces différents ſentimens; & nous verrons, en laiſſant à part la révélation & ne nous ſervant que du ſecours de la ſimple

98 *Nunc animum, atque animam dico conjuncta teneri*
*Inter ſe, atque unam naturam conficere ex ſe.*
. . . . . .
. . . . . .
*Corporea natura animum conſtare animamque?*
*Præterea pariter fungi cum corpore; & una*
*Conſentire animum nobis in corpore cernis.*
. . . . . .

ſimple raiſon, que la metempſycoſe n'a rien de plus revoltant, que la mortalité de l'ame; pour un philoſophe qui admet l'exiſtence d'un dieu, ainſi que l'admettoient touts les Pythagoriciens & les Platoniciens,

Pour examiner cette queſtion en detail & avec ſoin, nous conſidérerons l'ame ſous trois points de vue différents: le premier quand elle vient dans le corps, le ſecond pendant le temps qu'elle l'anime, le troiſieme lorsqu'elle l'abandonne.

S'il faut en croire Epicure & Lucrece ſon diſciple, l'eſprit & l'ame [98] ne ſont qu'une ſeule nature, & forment entre eux un aſſemblage corporel: c'eſt ce que l'on voit par les opérations de l'eſprit qui ſont dans une mutuelle intelligence avec les fonctions corporelles; l'ame & le corps ſont d'un même âge; leur union inſéparable reçoit une mutuelle augmentation; & le temps les aſ-

ſujettit

*Præterea gigni pariter cum corpore, & una*
*Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.*
*Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur*
*Corpore: ſic animi ſequitur ſententia tenuis.*
*Inde, ubi robuſtis adolevit viribus ætas;*
*Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis.*

Lucret. de rer. nat. lib. 3.

ſujettit également aux infirmités de la vieilleſſe.

La faculté ſpirituelle [99], eſt informe dans le corps tendre des enfans: mais les parties étant fortifiées par l'age, le jugement eſt dans toute ſa force; l'eſprit fait des progrés que ſuivent ceux que fait le corps; il diminue enſuite avec lui; & lorsque le corps perd ſes forces, ou tombe en décadence, l'eſprit eſſuie le même ſort, & retourne, pour ainſi dire, à ſa premiere enfance. L'ame eſt donc trop inſéparablement attachée au corps pour être une ſubſtance totalement différente de lui.

Donnons encore plus de force au ſentiment de Lucrece contre la métempſycoſe. Il eſt ridicule [100] de vouloir que les ames ſoient attentives à ſe ſaiſir d'un corps pour venir l'animer préciſément dans le moment de la conception. Eſt il probable que les ames

99 *Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi*
*Corpus, & obtuſis ceciderunt viribus artus,*
*Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque:*
*Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.*
*Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animai*
*Naturam, ceu fumus in altas aëris auras:*
*Quando quidem gigni pariter, pariterque videmus*
*Creſcere: & ut docui, ſimul ævo feſſa fatiſci.* id ib.

ames, qu'on pretend être d'une nature immortelle, ſoient occupées de l'union des hommes avec les femmes, & ſe diſputent entre elles la préference de s'introduire dans un nouveau corps qui vient d'être formé? Que ne pouſſe-t-on l'abſurdité jusqu'à dire que les ames ont fait entre elles un traité par le quel la premiere arrivée a le droit d'être reçue la premiere dans le corps qu'elle doit occuper?

L'ame étant matérielle, ne ſauroit être éternelle. Tout ce qui eſt matériel eſt composé de parties, tout ce qui a des parties différentes eſt ſujet a la diviſion, tout ce qui eſt diviſible doit périr un jour; donc l'ame matérielle, compoſée de parties, ſujette à la diviſion, ne peut jouir d'une nature immortelle, par conſéquent nait, meurt avec le corps, & n'eſt ſoumiſe à aucune metempſycoſe.

Si

[100] *Eſſe animas præſto deridiculum eſſe videtur*
*Et ſpectare immortalcis mortalia membra*
*Immunero numero, certareque præproperanter*
*Inter ſe quæ prima, potiſſimaque inſinuetur:*
*Prima, neque inter ſe contendant viribus hilum.*
id. ib.

Si l'ame n'étoit pas une ſubſtance matérielle, comment pourroit elle affecter le corps, en metre les membres en mouvement? Il eſt impoſſible de concevoir qu'une choſe qui n'a ni étendue, ni profondeur, ni largeur, puiſſe exiſter, agir ſur la matiere, lui communiquer le mouvement. Il n'eſt pas moins difficile de comprendre comment la matiere, à ſon tour agit ſur une choſe qui n'a ni profondeur, ni largeur, & qui n'étant pas matérielle, n'a par conſéquent aucune partie.

Les nerfs, dit un grand philoſophe [1], qui tendent vers le milieu de la tête, & qui aboutiſſent au cerveau, ne vont pas finir dans le même endroit, mais aboutiſſent en différens lieux; & quand il ſeroit vrai qu'ils ſe terminent tous au même, il ſeroit ridicule de vouloir les réunir à un point mathématique, (c'eſt a dire idéal) puiſqu'ils ſont des corps, & non pas des lignes mathématiques. Mettons que cela ſoit poſſible: alors les eſprits animaux qui s'écoulent le long des nerfs, ne pouront ni en ſortir ni y entrer, puiſqu'ils ſont des corps, & que les corps ne ſauroient n'être point dans aucun lieu; ce

[1] Object. contre les Méditations de Des-Cartes, &c. par Gaſſendi.

ce qui arriveroit s'ils étoient dans un point mathématique, qui n'a qu'une exiſtence imaginaire. Mais enfin je pouſſe les choſes à l'extréme; & je veux qu'ils y puiſſent être: je demande comment eſt il poſſible que vous qui exiſtez dans un point où il n'y a ni contrées ni regions, ou il n'eſt rien qui ſoit à droite, à gauche, en haut, en bas, puiſſiez diſcerner d'où vous viennent les choſes, & reſſentir leurs impreſſions? La même difficulté regarde encore les eſprits que vous devez envoyer dans tout le corps pour lui communiquer le ſentiment & le mouvement: n'eſt-il pas impoſſible que cela puiſſe arriver ſi vous exiſtez dans un point mathématique, ſi vous n'êtes point corps, ou ſi vous n'en avez pas un par le moyen du quel vous touchiez & pouſſiez celui que vous animez (au quel vous donnez le mouvement & le ſentiment.) Si vous dites que les eſprits ſe meuvent d'eux mêmes, & que vous dirigez ſeulement leur mouvement, je vous prierai de vous ſouvenir, que vous convenez que le corps ne ſe meut point ſoi-même; ainſi par vos propres principes, je ſuis en droit de conclurre, que vous êtes la cauſe néceſſaire de ſon mouvement. Cela étant apprenez-nous de grace comment la conduite & la direction de ces eſprits vitaux peut ſe faire ſans

quelque ſorte de contention, & par conſéquent ſans quelque mouvement, & quelque impulſion de votre part; dites nous par quel moyen une choſe peut agir ſur un autre, faire effort ſur elle, la metre en mouvement, ſans un mutuel contact du moteur & du mobile, & une pulſation réelle entre eux. Or comment cette pulſation ſe fera-t-elle ſans

* Touts les philoſophes qui admettoient la mortalité de l'ame la fondoient principalement ſur ſa nature ſujette à la diviſion, & par conſéquent à la déſtruction. „On fait beaucoup de contes, *dit Pline*, ſur ce qui ar„rive à notre ame quand nous ſommes morts: mais il „eſt évident que le trepas fait retourner les hommes „dans le même état ou ils étoient avant de naître; le „corps & l'ame n'ont pas plus de ſentiment après le „trepas, qu'ils n'en avoient avant qu'ils fuſſent. Ce „ſont la vanité & la folie de l'homme, qui l'induiſent „à penſer qu'il exiſte après ſon décés, il ſe flate en„core au milieu de la mort, & ſe promet un autre vie. „Pluſieurs perſonnes prétendent donc que l'ame eſt im„mortelle; quelques unes diſent, qu'elle ſe transforme „& paſſe dans d'autres corps; il y a des gens aſſez cre„dules pour ſe figurer, que les manes conſervent le „ſentiment dans les enfers, & les reverent; & regar„dent comme des dieux des hommes qui n'ont pu ſe „garantir de la mort. La reſpiration de l'homme, qui „eſt la ſource de ſa vie, n'eſt pas différente de celle „des autres animaux; la durée de ſes jours n'eſt pas „plus longue, & même n'eſt pas ſi longue que celle de

ſans corps? Car enfin la lumiere naturelle nous apprend, & nous fait voir évidemment qu'il n'y a que les corps qui peuvent toucher & être touchés.

Il faut donc que l'ame qui meut le corps ſoit elle-même materielle, par conſéquent ſujette à la diviſion, d'où s'enſuit la néceſſité de ſa mortalité [2], tout ce qui eſt diviſible

„pluſieurs bêtes, à l'ame des quelles on n'a jamais „ſongé d'accorder l'immortalité. A-t-on jamais vu que „la matiere d'un corps ait ſuivi la nature d'une ame? „Où ſe trouve donc la penſée? Où eſt ſa vue? Ou eſt „ſon ouie? Que fait ce corps? A quoi s'occupe-t-il? „Privée de touts ces avantages, de quel bien peut jouir „l'ame à ſon tour? Que devient elle, elle même; où ré„ſide-t-elle? Qu'elle quantité n'y auroit-il pas d'ames „depuis que le monde exiſte? Convenons donc que „tout ce que l'on dit de l'immortalité de l'ame ne ſont „que des contes pour amuſer les petits enfans, & des „rêveries d'hommes vains & orgueilleux, qui ne vou„droient jamais finir - - - - - - - Quelle folie „n'eſt-ce pas de penſer que par la mort on entre dans „une ſeconde vie, & que les hommes, même après le „trepas ne pourront jouir d'aucun repos, parce que la „matiere qui cauſoit les ſens & les idées de leur ame, „étant encore ſur la terre, leurs manes ſeront cepen„dant dans les enfers! Ce ſyſtème ridicule qui n'eſt „fondé que ſur de vains & frivoles diſcours detruit „toute la douceur du principal bien de la nature, qui „eſt la mort; & rend la peine du trepas double à ce-

ſible étant ſujet à la déſtruction; la metempſycoſe ne ſauroit donc avoir lieu puiſqu'elle ſuppoſe néceſſairement l'exiſtence de l'ame quand elle a abandonné le corps qu'elle occupoit.

Voila les objections les plus fortes qu'on puiſſe faire contre la transmigration des ames dans différens corps: nous allons y répondre; & nous ſupoſerons que nous n'avons d'autre moyen que celui que la raiſon fourniroit à un philoſophe païen entierement privé du ſecours de la révélation, & des argumens qu'elle nous prete pour prouver l'immortalité de l'ame.

Je

„lui qui vit dans l'incertitude de ce qui doit lui arri„ver dans une vie future". *Poſt ſepulturam aliæ atque aliæ manium ambages: omnibus à ſuprema die eadem quæ ante primum: nec magis à morte ſenſus ullus aut corpori aut animæ, quàm ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam ſe propagat; & in mortis quoque tempora ipſa ſibi vita mentitur, alias immortalitatem animæ, alias ſenſum inferis dando, & manes colendo, deumque faciendo, qui jam etiam homo eſſe deſierit. Ceu vero ullo modo ſpirandi ratio homini à cæteris animalibus diſtet, aut non diuturniora in vita multa reperiantur, quibus nemo ſimilem divinas immortalitatem, quod autem corpus animæ perſequitur materiam? Ubi cogitatio illi? Quomodo viſus? Auditus? Aut quid agit? Qui uſus ejus? Aut quod ſine his*

Je demande d'abord à un philoſophe qui ſoutient l'opinion d'Epicure, & qui regarde comme abſurde ce que Platon a écrit de la métempſycoſe, je demande, dis-je, à ce philoſophe moderne : qui vous a dit que l'ame n'eſt point une ſubſtance immortelle ? Pour moi, je vois toutes les apparences qu'elle eſt d'une nature bien plus parfaite que le corps ; & quand je conſidére 3 ce qu'il y a d'activité dans nos eſprits, de mémoire du paſſé, de prévoyance de l'avenir, quand je réfléchis ſur tant d'arts, ſur tant de ſciences, ſur tant de découvertes que l'eſprit humain a pouſſées ſi loin, je ſuis perſuadé qu'une nature qui a en ſoi le fonds de tant de grandes choſes, ne ſau-

*bonum? Quæ deinde ſedes, quantave multitudo tot ſæculis animarum velut umbrarum? Puerilium iſta deliramentorum, avidæque nunquam deſinere mortalitatis commenta ſunt.* - - - - - - - *Quæ (malum) iſta dementia eſt, iterari vitam morte? Quæve genitis quies unquam, ſi in ſublimi ſenſus animæ manet? Inter inferos umbræ? Perdidit profecto iſta dulcedo credulitasque præcipuum naturæ bonum, mortem, ac duplicat obitus, ſi dolere etiam poſt futuri æſtimationem evenit.* Plin. hiſt. nat. lib. VII. cap. 55.

3 *Quid multa? Sic mihi perſuaſi, ſic ſentio, cum tanta celeritas animorum ſit, tanta memoria præteritorum, futurorum prudentia, tot artes, tantæ ſapientiæ, tot inventa non poſſe eam naturam, quæ res eas contineat, eſſe mortalem,* Cicer. de ſenect. cap. XXI.

ſauroit être matérielle; & qu'elle doit avoir un principe plus noble & plus éclairé que le haſard. Vous me repondrez qu'elle n'en peut point avoir d'autre, parce que les dieux 4 ne ſe mêlent pas de ce qui ſe paſſe dans le monde, qu'ils jouiſſent de l'heureux avantage de l'immortalité, dans une tranquillité parfaite, ſans alteration, étant exemts de douleurs, ſans crainte, ſans dangers, ſatisfaits de leur propre bien, n'ayant beſoin ni de nous ni de nos offrandes : nos vertus & nos vices étant également au deſſous de leur amour, & de leur colere.

Je dis à cela que les dieux que vous ſuppoſez ne ſont bons qu'à ôter aux foibles mortels l'horreur du crime, ſi les hommes étoient aſſez inſenſés pour admettre des dieux 5 incapables de récompenſer & de punir. La ſeule crainte de révolter toutes les ſocietés civiles vous a fait inventer des dieux imaginaires, vous n'en croiez aucun : mais je

4 *Omnis enim per ſe divum natura neceſſe eſt,*
*Immortali ævo ſumma cum pace fruatur,*
*Semota a noſtris rebus, ſejunctaque longè.*
*Nam privata dolore omni, privata periclis,*
*Ipſa ſuis polleus opibus, nihil indiga noſtri,*
*Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira.*
Lucret. de rer. nat. lib. I.

je vais vous prouver la néceſſité abſolue d'un premier être intelligent, & c'eſt ſur l'exiſtence de cet être que j'établirai invinciblement tout ce que je dirai en faveur de l'immortalité de l'ame; cela prouvé nous viendrons enſuite à la poſſibilité de la métempſycoſe.

Vous concevez qu'il faut qu'il exiſte quelque choſe de tout temps; vous voulez que ce ſoit les atomes; or il eſt impoſſible que les atomes ayent pu produire également les deux êtres que nous connoiſſons; ſcavoir l'être *penſant*, & l'être *non-penſant*. Car nous ne connoiſſons que ces deux ſortes d'êtres.

Par êtres *non penſans* j'entends ceux qui n'ont ni connoiſſance ni perception, ni penſée, ni ſentimens. Par êtres *penſans* je ſignifie nous mêmes: qui ſentons, qui connoiſſons, qui concevons, qui réfléchiſſons. S'il y a un être qui ait exiſté de toute éternité, il faut néceſſairement qu'il ſoit de la ſorte d'un de ces

5 Seneque remarque fort judicieuſement, que la croyance des dieux d'Epicure ne ſervoit qu'à ôter aux hommes l'horreur du crime. *Quibus nihil aliud actum eſt, quam ut pudor hominibus peccandi demeretur, ſi tales deos credidiſſent.* Senec. de vita beata, cap. xxvj.

ces deux êtres. Nous connoiſſons clairement qu'une matiere non-penſante ne ſauroit produire un être intelligent qui penſe: admettre une pareille opinion, ce ſeroit prétendre que le néant peut être le principe des êtres; & qu'une choſe peut donner ce qu'elle n'a pas. Il faut donc qu'il y ait depuis tous les temps un être *penſant* c'eſt-à-dire *intelligent*, d'où ſont émanés touts les êtres qui ont du ſentiment, de la conception, de l'intelligence: or ce premier être intelligent, cet eſprit éternel, c'eſt dieu, & les autres êtres émanés de lui; ce ſont les ames qu'il a créées. Tournés-vous, retournez vous de toutes les facons: vous ne viendrez jamais à bout de montrer que du mouvement & d'une matiere non-penſante, telle qu'eſt celle de vos atomes, puiſſe naître la penſée. Je ne dis pas que la matiere ne puiſſe être inveſtie de la penſée par le pouvoir divin, c'eſt là une autre queſtion: mais je dis qu'il eſt impoſſible que la matiere non-penſante puiſſe ſe donner elle même le pouvoir de penſer par le mouvement qu'elle recoit.

„Eſt il rien d'ailleurs de ſi abſurde [6] „que de prétendre que le haſard a produit l'uni-

[6] Lettres juives, tom. I. lettre xxviij.

[7] Non ſeulement les anciens peres de l'egliſe ont

„l'univers; que le même haſard le conſerve „perpetuéllement, dans l'ordre & l'harmo„nie ou nous le voyons? Si je crois le ſyſtè„me d'Epicure, chaque jour, en examinant „le cours du ſoleil, en le voyant paroître ſur „notre Horiſon & s'acheminer à grands pas „vers les Antipodes: Je m'écrierai, je te ſalue „ô haſard éternel, dérangement incompré„henſible, confuſion admirable, qui main„tiens & conſerves l'ordre le plus parfait: „ſouffre que je te rende des honneurs, que „d'autres mortels aveuglés rendent à un „être tout bon, tout ſage, tout-puiſſant, „qu'ils penſent gouverner cet univers".

Tout nous annonce dans la nature la néceſſité d'un premier être intelligent d'où les autres êtres penſans tirent leur origine. Cela étant, qui peut nier, que s'il a plu à cet être éternel, infiniment puiſſant, intelligent, ſouverainement bon, de vouloir que notre ame, dont il eſt l'auteur, ſoit immortelle, elle le ſera, quoique matérielle, comme l'ont cru les philoſophes anciens, & presque tous les premiers peres de l'egliſe, tels- que St. Juſtin 7, St. Clement d'Alexandrie,

cru l'ame des hommes corporelle, mais ils ont fait les anges & dieu même corporel, parce qu'ils n'avoient,

drie [8], Athenagore [9], Lactance [10], Tatien [11],

ainſi que les philoſophes de l'antiquité, aucune notion de la ſpiritualité, telle que nous la concevons aujourdui. Toute ſubſtance, dit St. Juſtin, qui ne peut-être ſoumiſe à une autre (à cauſe de ſa legereté) a cependant un corps qui conſtitue ſon eſſence. Si nous appelons dieu incorporel, ce n'eſt pas qu'il le ſoit: mais c'eſt parce que nous ſommes accoutumés à déſigner le plus reſpectueuſement qu'il nous eſt poſſible, les attributs de la divinité. - - - - - - Ainſi, parce que l'eſſence de dieu ne peut-être apperçue, & ne nous eſt point ſenſible nous l'appelons incorporel.

Καὶ καθόλε εἰπεῖν, πᾶν ἐνέσιον τὸ ὑπό τινος μὴ δυνάμενον, κρατεῖσθαι, σῶμά ἐσι τῷ κρατοῦντι αὐτό. Καὶ τὸ θεῖον φαμεν εἶναι ἀσώματον, ἀχ ὅτι ἔσιν ἀσώματον. *Atque (ut univerſum dicam) quidquid eſt ſubſtantiale, quod ab aliquo prehendi non poteſt, corpus ei eſt quod id prehendit. Et divinitatem dicimus eſſe incorpoream, non quod incorporea ſit.* St. Juſtini martyris quæſt. & reſp. ad Græcos, pag. 203.

Ἀλλ' ὥσπερ εἰώθαμεν ἐν τοῖς παρ' ὑμῖν τιμιωτέροις ὑλικοῖς ἀεὶ χρεαίρειν τὸ θεῖον, ὕτως καὶ ἐν τοῖς ὀνόμασιν· ἀχ ὡς τῷ Θεῷ τέτων δεομένῳ, ἀλλ' ἡμῶν τὴν περὶ αὐτοῦ ἔννοιαν αὐτοῖς ἐνδεικνυμένων. *Sed quemadmodum ſoliti ſumus in rebus materialibus, quæ apud nos ſunt, pro ſtabilioribus deitatem cohoneſtare: ita etiam in nominibus facimus: non quod illis Deus indigeat, ſed ut per ea noſtram de ipſo mentem declaremus.* St. Juſtini martyris quæſt. & reſp. ad Græcos. pag. 203. & ſeq.

[11], Arnobe [12], Origene [13], St. Irenée [14], St.

Ὡσάυτως δὲ ἐπειδὴ τὸ μὴ κρατεῖσθαι ὑπό τινος, τῷ κρατεῖσθαι τιμιώτερον ἐστι, διὰ τοῦτο καλοῦμεν αὐτὸν ἀσώματον. *Conſimiliter vero quia non prehendi a quopiam, quàm prehendi honorificentius eſt, idcirco eum vocamus incorporeum.* St. Juſtini martyris quæſt. & reſp. ad Græcos. pag. 203. & ſeq.

Il étoit naturel que St. Juſtin. qui ſoutenoit que dieu n'étoit pas incorporel, fît les anges corporels: auſſi a-t-il prétendu que ces intelligences céleſtes ayant déſobéi aux ordres qui leur avoient été donnés, & ayant été ſeduits par les femmes, habiterent avec elles, & engendrerent des enfans, qui furent les démons, qui reduiſirent le genre humain dans la ſervitude. Οἱ δὲ ἄγγελοι παραβάντες τὴν δὲ τὴν τάξιν, γυναικῶν μίξεσιν ἡττήθησαν, καὶ παῖδας ἐτέκνωσαν, οἵ εἰσιν οἱ λεγόμενοι δαίμονες. Καὶ προσέτι λοιπὸν τὸ ἀνθρώπειον γένος ἑαυτοῖς ἐδούλωσαν. *Angeli autem ordinationem ſive diſpoſitionem eam trangreſſi, cum mulieribus concubitus cauſa & amoribus victi, tum filios procreaverunt eos, qui dæmones ſunt dicti, atque inſuper reliquum genus humanum in ſervitutem ſuam redegerunt.* St. Juſtin. apol. prim. pag. 44.

8 St. Clement d'Alexandrie fait auſſi corporelle l'eſſence divine, & par conſéquent il falloit bien que celle de l'ame le fît auſſi. Quant aux anges il leur faiſoit prendre les mêmes plaiſirs avec les femmes que St. Juſtin, & ces plaiſirs ne ſe prennent pas ſans corps.

Φᾶσιν σῶμα εἶναι θεὸν οἱ Στωικοὶ, καὶ πνεῦμα κατ' οὐσίαν, ὥσπερ ἀμέλει καὶ τὴν ψυχὴν ἀντικρὺς. Πάντα ταῦτα εὑρήσεις ἐν ταῖς γραφαῖς. Clemens Strom. lib. 5. pag. 252.

Οἱ ἄγγελοι ἐκεῖνοι οἱ τὸν ἄνω κλῆρον ἐιληχότες καθολιθησαντες εἰς ἡδονὰς, ἐξεῖπον, τὰ ἀπόῤῥητα ταῖς γυναιξὶν. Clement Strom. lib. V. pag. 227.

St. Clement d'Alexandrie, prêtre de l'egliſe de cette ville diſciple de Pantenus & maître d'Origene, fut un ſavant écrivain. Il vécut ſous l'empire de Severe : nous avons encor trois ouvrages de lui. *Clemens Alexandrinæ eccleſiæ presbyter, vir doctiſſimus, Panteni diſcipulus, & Origenis magiſter. Vixit ſub Severo imperat.* - - - - *Nunc vero opera ſuperſunt.* Stromatum libri, &c. pedagogi lib. III. oratio ad Græcos de carm. pag. 12.

9 Athenagore s'explique encor plus fortement ſur les amours des anges pour les femmes. "Ils déchu-„rent, dit il, de leur état, les uns par la paſſion dont „ils furent épris pour les femmes, & leur prince par „ſa negligence, & ſon peu de probité dans les choſes „dont il avoit été chargé. Or des amours de ces an-„ges naquirent les géans". Ἐκεῖνοι (ἄγγελοι) μὲν, εἰς ἐπιθυμίαν πεσόντες παρθένων, καὶ ἥττους σαρκὸς ἑυρεθέντες, αὐτος δὲ ἀμελήσας, καὶ πονηρὸς περὶ τὴν τῶν πεπιστευμένων γενόμενος διοίκησιν, ἐκ μὲν οὖν τῶν περὶ τὰς παρθένους ἐχόντων, οἱ καλούμενοι ἐγενήθησαν γίγαντες. *Itaque a ſtatu ſuo defecerunt angeli amoribus capti virginum, & libidine carnis accenſi: ipſe vero princeps, tum negligentia, tum improbitate circa procurationem ſibi concreditam: ex amatoribus igitur virginum gigantes, ut vocant, nati ſunt.* Athenag. legat. pro chriſtian. pag. 27.

10 Lactance, après avoir examiné les opinions ſur la nature de l'ame, & les avoir regardées comme incertaines, dit qu'elles ont cependant toutes quelque choſe de véritable; notre ame ou le principe de notre vie étant dans le ſang, dans la chaleur, & dans l'eſprit; mais qu'il eſt impoſſible de pouvoir exprimer la nature qui réſulte de ce mêlange, parce qu'il eſt plus facile d'en voir les opérations, que de les définir. *Nec tamen in tantum falſos eſſe dicendum eſt qui hæc ſenſerunt, ut omnino nihil dixerint: nam & ſanguine ſimul, & calore & ſpiritu vivimus. Sed cum conſtet anima in corpore his omnibus adunatis, non expreſſerunt propriè quid eſſet; quia tantum non poteſt exprimi quàm videri.* Lactant. de opificio dei ad Demetrianum. cap. xviij.

11 Tatien fait les anges d'une matiere ſubtile, telle que celle du feu & de l'air; ces corps ne peuvent être apperçus que par ceux à qui dieu en accorde le pouvoir. *Porro dæmones omnes non carnea ſed ſpirituali concretione conſtant, qualis eſt ignis & aëris: quæ corporum conſtitutio à ſolis illis perſpici poteſt, qui ſpiritu dei muniuntur.* Le même Tatien dit que l'ame de l'homme n'eſt point une ſubſtance ſimple, mais qu'elle eſt compoſée de beaucoup de parties, qu'elle eſt un corps, & que ſi elle n'étoit point corporelle, elle ne pourroit pas être connue, de même que la chair ne peut reſſuciter & revivre ſans l'ame. *Atqui hominum anima non eſt ſimplex ſed & multis partibus conſtat: componitur enim ut manifeſtè apparet ex corpore. Nam nec ipſa ſine corpore poſſet apparere, neque caro ſine anima reſurgit.* Taciani Aſſyrii oratio ad Græcos, &c. pag. 153 & 154. Ce Tatien fut diſciple de St. Juſtin. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages, à ce que nous apprend St. Jerome

dans ſon livre des écrivains eccleſiaſtiques il ne nous reſte de lui que l'ouvrage que nous venons de citer, au quel Bellarmin donne le titre d'excellent. Nous avions perdu cet ouvrage ainſi que les autres de Tatien; & il y a fort peu de temps que nous l'avons retrouvé; (nous en parlerons ailleurs, & nous montrerons qu'il y a pluſieurs fauſſes imputations contre les philoſophes.) Après la mort de St. Juſtin Tatien, abandonna la religion catholique, & ſe fit chef de ſecte. *Tatianus Sti Juſtini auditor, ſcripſit infinita volumina, ex quibus (inquit Stus Hieronimus de ſcript. eccleſ.) unus contra gentiles florentiſſimus extat liber, qui liber nuper inventus eſt, & editus in quarto tomo bibliothecæ ſanctorum patrum ſecundæ editionis. Porro Tatianus poſt martyrium Sti Juſtini à fide catholica defecit, & in ſuperbiam elatus hæreſiarcha factus eſt.* Bellarm. de Script. eccleſiaſt. pag. 48.

12 Arnobe dit que ſi l'ame n'eſt pas un corps, elle ne pourra ſouffrir aucun ſupplice dans les enfers; & que ce qui n'a point d'étendue ne peut-être ſuſceptible d'aucune peine, ni d'aucune ſenſation. *Et quis erit tam brutus & rerum conſequentia neſcius, qui animis incorruptibilibus credat aut tenebras tartareas poſſe aliquid nocere, aut igneos fluvios, aut cæniosis gurgitibus paludes, aut rotarum volubilium circumactus? Quod enim contiguum non eſt, & ab legibus diſſolutionis amotum eſt, licet omnibus ambiatur flammis torrentium fluminum, illabatum neceſſe eſt permaneat, & intactum, neque ullum ſenſum mortiferæ paſſionis aſſumere.* Arnob. lib. II. adverſ. Gentes. pag. 217. Il n'y a aucun milieu a trouver dans l'opinion d'Arnobe: ou il faut convenir que l'ame ne peut ſouffrir aucune peine dans les enfers, ou il faut admettre qu'elle a une étendue, & qu'elle eſt corporelle. Auſſi dans un autre

endroit du même ouvrage cet auteur dit que par la longueur du temps les ames condamnées à des ſupplices ſeront détruites. Nous avons déjà fait mention d'Arnobe.

13 Origene fit dieu corporel : mais comme il paroît quelquefois ſe contredire ſur cette opinion, pour bien connoître ſes ſentimens il faut d'abord examiner l'idée qu'il avoit de la ſpiritualité, & ce qu'il entendoit par cette expreſſion : il nous l'apprend lui-même. *Tout eſprit*, dit-il, *ſelon la notion propre & ſimple de ce terme eſt un corps.* Πᾶν πνεῦμα, εἰ ἁπλᾶστερον ἐπιλαμβάνομεν τὸ πνεῦμα σῶμα τυγχάνον. Origen. in Joan. tom. XIV. pag. 215. Ainſi les anges, les ames, dieu même étoient corps, quoiqu'ils fuſſent d'une eſſence, & d'une nature ſpirituelles, c'eſt-a-dire compoſés d'une ſubſtance ſubtile telle que l'air ou le feu, infiniment plus parfaite que la materielle : c'eſt ce qu'a prouvé Mr. Huet dans ſon ouvrage ſur Origene, où il a ſi bien éclairci la doctrine de cet ancien auteur. *Corporeos quidem angelos & animas revera eſſe Origenis opinio fuit, ſed ea tamen propter inſignem ſubtilitatem cum reliquis mundi corporibus comparata, ſpiritualis & incorporea dici poſſet.* Ainſi lors donc qu'on trouve dans Origene. „Si dieu eſt un corps puisque tout corps eſt compoſé „de matiere, dieu ſera materiel, & s'il eſt materiel il ſe„ra ſujet à la corruption, la matiere y étant aſſujetie"; *Si corpus eſſe pronuncietur deus, quoniam omne corpus ex materia eſt, invenietur & deus eſſe ex materia : quod ſi ex materia ſit, materia autem ſine dubio corruptibilis eſt, erit ergo jam ſecundum illos corruptibilis deus* : cela doit être expliqué ainſi dans le ſyſteme d'Origene : "Si Dieu eſt „compoſé de la matiere corporelle, il ſera ſujet à la cor-

„ruption parce que le matiere corporelle eſt ſujette à la „corruption, il faut donc qu'il ſoit d'une matiere ſpiri„tuelle, qui ne peut ſouffrir aucune alteration". Mr. Huet, qui cite ce paſſage pour juſtifier autant qu'il peut Origene; convient cependant de bonne foi qu'il paroît dans pluſieurs endroits des ouvrages de cet auteur, qu'il a cru dieu corporel: *Deo corpus ab Origene adſcriptum fuiſſe nonnulla perſuadere poſſunt: primum argumentatio illa, quam è libro tertio περὶ ἀρχῶν adducit Hieronymus epiſt. LIX. ad Avit. cap. iij. quâ animam corpore carituram demonſtrare ſtudet Adamantius (Origenes) quia ſancti deo ſimiles futuri ſunt, juxta illud Chriſti: ut quo modo ego & tu unum ſumus, ſic & iſti in nobis unum ſint.* Huet Orig. n. lib. II. quæſt. 1. art. v. pag, 28.

Monſieur Huet convient enſuite que ce n'eſt que par rapport à la groſſiéreté de la matiere corporelle qu'Origene qui compare l'eſſence de l'ame a celle de Dieu, fait Dieu & l'ame incorporels. *Deus igitur cui anima ſimilis eſt, juxtà Origenem reapſe corporalis eſt, ſed graviorum tantum ratione corporum incorporeus.* Id. ib. Mr. Huet remarque que St. Jerome à cité & condamné deux endroits d'un ouvrage d'Origene dans lesquels il dit, que toutes les natures raiſonnables, c'eſt-à-dire le pere, le fils, le ſaint eſprit, les anges, les puiſſances, les dominations, toutes les autres claſſes d'anges, & les ames des hommes étoient d'une même ſubſtance. *Hieronymus præterea cap. iij. memoratæ ad Avitum epiſtolæ ait Origenem ad extremum lib. III. περὶ ἀρχῶν, hæc intuliſſe: Et erit deus omnia in omnibus, ut univerſa natura corporea redigatur in eam ſubſtantiam quæ omnibus melior eſt: & ſub finem ejusdem epiſtolæ refert Origenem lib. IV.*

περὶ ἀρχῶν, *conjungere omnes rationales naturas, id eſt patrem, filium & ſpiritum ſanctum, angelos, poteſtates, dominationes, cæterasque virtutes, ipſum quoque hominem, ſecundum animæ dignitatem, unius eſſe ſubſtantiæ. Id ipſum ex ejus doctrina conſequi probat Theophilus Alexandrinus.* Id. ib.

Voila qui prouve démonſtrativement qu' Origene fit dieu corporel, c'eſt à dire d'une matiere ſubtile, ou ſpirituelle, dont les anges étoient également compoſés, ainſi que les ames humaines.

14 Saint Irenée dit: "Que les ames après la mort „ne paſſent pas dans un autre corps; mais qu'elles „conſervent la figure & la forme de celui qu'elles qui„tent". *Manifeſte declaratum eſt, & perſeverare animas, & non de corpore in corpus tranſire, ſed habere hominis figuram.* Iren. lib. II. cap. lxiij. Il eſt impoſſible qu'une ſubſtance qui n'eſt pas corporelle puiſſe conſerver une figure déterminée, qu'elle quelle ſoit. L'ame ſelon St. Irenée conſervant la figure & la forme du corps, étoit donc corporelle. Le même St. Irenée vouloit que toutes les ames, ou plûtôt les formes des corps des juſtes, fuſſent conſervées dans un lieu inconnu jusqu'à la réſurrection. *Manifeſtum eſt, quia & animæ diſcipulorum Chriſti propter quos hæc operatus eſt dominus, abibunt in inviſibilem locum definitum eis a deo, & ibi uſque ad reſurrectionem commorabuntur.* St. Irenæ. lib. II. St. Irenée évêque & martir fleurit ſous l'empire de Commode, & mourut ſous celui de Severe. Il avoit écrit pluſieurs ouvrages: mais nous n'en avons plus qu'un en cinq parties, ou livres, contre Valentin. On ignore ſi ce Pere a écrit en grec ou en latin, parce que nous n'avons ſon ouvrage que dans cette dernière langue: il étoit cependant Grec.

St. Ambroſie [15], St. Baſile [16], St. Macaire [17], & même St. Auguſtin, qui fut toujour incertain ſur cette matiere [18].

Voici

de nation diſciple de St. Policarpe, & ſon ſtile eſt rempli de grécismes. Bellarmin donne de grands éloges à la doctrine & à la pieté de St. Irenée. *Sanctus Irenæus, epiſcopus & martyr, Commodo imperatore & Eleuthero vixit: & tempore Severi imp. martyrium conſummavit. Scripſit multa; ſed ad nos non pervenerunt niſi quinque libri, adverſus Valentinum, qui pleni ſunt doctrinâ & pietate. Ambigunt nonnulli græcè an latinè ſcripſerit, quoniam non inveniuntur ejus libri niſi latinè conſcripti: & tamen ipſe natione Græcus erat, & St. Polycarpi diſcipulus, & phraſis ejus græciſmum redolet.* Bellarm. de Script. eccleſ. lib. pag. 50.

15 St. Ambroiſe ne connoiſſoit pas mieux la véritable ſpiritualité que les Peres de l'égliſe que nous venons de citer: il rend les anges corporels, & leur fait prendre les plaiſirs les plus charnels. "Lorsque „l'écriture, *dit-il*, parle ainſi, il y avoit des géans dans „ces jours ſur la terre, il ne faut pas croire qu'elle „veuille, ſelon la maniere des poëtes, faire mention de „ces geans qu'ils diſent fils de la terre. L'écriture aſſu„re que ces géans avoient été procréés par les anges „& par les femmes, & elle les apelle des geans par„ce qu'elle veut exprimer la grandeur dont étoit leur „corps". *Gigantes autem erant in terra in diebus illis: non poëtarum more Gigantes illos terræ filios, vult videri divinæ ſcripturæ conditor: ſed ex angelis & mulieribus generatos adſerit, quos appellat hoc vocabulo, volens eorum ex-*

Voici quel étoit le ſentiment de Tertullien, dit un auteur qui a commenté cet ancien écrivain [19].

„Si

*primere corporis magnitudinem.* Ambroſ. de Noe & arca.

16 St. Baſile ſuivant l'idée qu'on avoit de la ſpiritualité dans le quatriéme ſiecle ou il vivoit, dit: "La „ſubſtance des anges conſiſte dans un air léger, dans „un feu ſubtil, ſelon ce qui eſt dans les écritures. Il a „fait les anges ſes miniſtres, un feu brulant; c'eſt pour „cela qu'ils ſont dans un lieu, qu'ils peuvent être vi„ſibles, lorsqu'il veulent bien ſe montrer, dans la for„me de leur corps, à ceux qui ſont dignes de les „voir". *Itidem & in cæleſtibus virtutibus, ſubſtantia quidem earum, puta ſpiritus eſt aërius, aut ignis, juxta id quod ſcriptum eſt: Qui facit angelos ſuos ſpiritus, & miniſtros ſuos ignem urentem: ea propter, & in loco ſunt, & ſiunt viſibiles, dum iis qui digni ſunt apparent in ſpecie propriorum corporum.* St. Baſilii oper. tom. II. de ſpirit. ſancto. cap. xjv. pag. 181.

17 St. Macaire qui vécut dans le quatriéme ſiecle, ainſi que St. Baſile, nous explique clairement ce que l'on croyoit de la ſpiritualité de l'ame humaine, des anges & des démons, & nous apprend que toutes ces différentes ſubſtances ſpirituelles avoient cependant un corps. "Les anges, *dit ce pere*, l'ame humaine, & les „démons ont des corps, qui quoique ſubtils ont cepen„dant une forme, une figure, & une ſubſtance ſelon „la legereté de leur nature, de la même maniere que „le corps des hommes a une forme, une figure & une

„Si quelqu'un croit que l'ame n'eſt pas „corporelle, il ſe trompe lourdement; parce „qu'il

„ſubſtance, dans une nature plus craſſe & ſolide". Ἕκαστος γὰρ κατὰ τὴν ἰδίαν φύσιν σῶμά ἐστιν, ὁ ἄγγελος, ἡ ψυχή, ὁ δαίμων. Ὅτι καὶν λεπτὰ ὦσιν, ὅμως ἐν ὑποστάσει, καὶ χαρακτῆρι, καὶ εἰκόνι κατὰ τὴν λεπτότητα τῆς φύσεως αὐτῶν, σώματα τυγχάνει λεπτὰ, ὥσπερ ἐν ὑποστάσει τοῦτο τὸ σῶμα παχύ ἐστιν. *Quamvis enim ſubtilia ſint, tamen in ſubſtantia, formâ & figura, ſecundum tenuitatem naturæ eorum, corpora ſunt tenuia, quemadmodum & hoc corpus in ſubſtantia ſua craſſum & ſolidum eſt.* Sanct. patr. Macarii Ægytii homel. IV. cap. jx. pag. 48. edit. Lipſ. L'on ne peut expliquer plus clairement l'idée que les peres de l'Egliſe ſoit Grecs ſoit Latins ont eu de la ſpiritualité jusqu'au cinquiéme ſiecle, que le fait St. Macaire. Ils appelloient ſubſtance ſpirituelle ou incorporelle, celle qui n'étoit point compoſée de la matiére craſſe & ſolide qui conſtitue les corps ordinaires, mais d'une matiére ſubtile, qu'ils appelloient ſpirituelle, qui reſembloit comme dit St. Baſile à l'air & au feu. *Item & in cæleſtibus virtutibus ſubſtantia quidem earum puta ſpiritus.* Cette matiére ſubtile étoit plus ou moins épaiſſe ſelon la dignité & le grade de la ſubſtance qu'elle conſtituoit. Ainſi Dieu étoit d'une nature plus ſpirituelle, c'eſt à dire plus ſubtile que celle des anges; & les démons, quoiqu'ils fuſſent compoſés d'une matiére ſpirituelle étoient cependant devenus plus materiels qu'avant leur peché. C'eſt ce qui leur faioſit aimer à lécher le ſang des ſacrifices que faiſoient les Paiens, & à ſentir

„qu'il parle ſans conſidérer ce qu'il dit; &
„il erre groſſierement, parce qu'il ne conſul-
„te

l'odeur des parfums, & de l'encens qu'on offroit aux idoles. Mr. Huet explique cette opinion fort clairement: *Animadvertimus ſupra diverſa Origenem angelis ac dæmonibus affinxiſſe corpora, citra ullum οὐσίας & naturæ diſcrimen. Ex ea opinione nata eſt illa altera, Craſſius hoc, & aëri noſtro cognatum dæmonum corpus, res ſui generis appetere, ſuffitus puta, & nidores ſacrificiorum; ac ſanguinem etiam victimarum ligurire; nec iis tantum delectari, quod homines idololatriæ deditos eſſe videant, ſed etiam propter voluptatem ac delicias, quibus eorum corpora afficiuntur. - - - - - - - In eadem porro ac Origenes cauſa ſunt vetuſtior illo Juſtinus, & recentior Maternus Firmicus, quorum ille apolog. I. ſcribit angelos perduelles in ſervitutem homines redegiſſe, cum aliis, modis, tum* διὰ διδαχῆς θυμάτων καὶ θυμιάματων, καὶ σπονδῶν, ὧν ἐνδεεῖς γεγόνασι, μετὰ τὸ παθεῖν ὑπὸ θυμιῶν δουλωθῆναι. *Docendo ſacrificiorum, ſuffituum, & libationum ritus quibus tum indiguerunt poſtquam cupiditatum affectionibus ſeſe ſubmiſerunt. Hic vero cap. xjv. Libri de Error. profan. relig. aſſerit ſubſtantiam dæmonum à Diabolo prognatorum ſanguine victimarum nutriri.* Huet Origen. quæſt. VI. lib. II

18 St. Auguſtin diſtingue trois ſortes de claſſes d'animaux: les bêtes, les hommes, & les anges. L'homme eſt un eſpece d'animal qui tient le millieu entre la bête & l'ange. "Comme la bête, *dit ce pere*, eſt un „animal ſans raiſon & mortel, & l'ange un animal rai„ſonnable & immortel: l'homme eſt entre deux au des-

„te pas la lumiere naturelle; car pourquoi „l'ame ſera-t-elle d'un nature incorporelle? „eſt-

„ſous des anges & au deſſus des bêtes, mortel avec „les bêtes, raiſonable avec les anges, en un mot ani- „mal raiſonable & mortel". St. Auguſtin placant les anges dans une des trois claſſes des animaux, il n'eſt pas étonnant qu'il ait cru les intelligences céleſtes, compoſées d'une matiére ſpirituelle ou ſubtile. *Sic ut homo medium quidem inter pecora & angelos: ut quia pecus eſt animal irrationabile atque mortale, angelus autem animal rationale & immortale, medius homo eſſet inferior angelis, ſuperior pecoribus; habens cum peccoribus mortalitatem, rationem vero cum angelis: animal rationale mortale.* Auguſt. de civit. Dei lib. IX. cap. iij. Quoique St. Auguſtin regarde les anges comme des animaux raiſonables & immortels il penſoit cependant que la raiſon & l'immortalité n'empêchent pas les anges de pécher; car les démons étant déchus par le peché de leur état angelique, aimoient beaucoup les femmes & en jouiſſoient très-ſouvent. "C'eſt une choſe publique, *dit* „*ce pere*, que pluſieurs perſonnes ont experimentée, ou „appris de ceux dont la foi ne peut-être ſuſpecte. - „- - - - - Que quelques démons que les Gaulois „appellent *duſiens*, tentent & exécutent touts les jours „ces impuretés en ſorte qu'il y auroit de l'impudence „à le nier". *Creberrima fama eſt, multique ſe expertos, vel ab eis qui experti eſſent de quorum fide dubitandum non eſt, audiviſſe confirmant. - - - - - - - quosdam dæmones, quos duſios galli nuncupant, hanc aſſidue immunditiam & tentare, & efficere plures talesque aſſeverant, ut*

„eſt-ce parce qu'elle n'eſt pas ſemblable „aux autres corps? Ce raiſonnement eſt auſſi „peu

*hoc negare impudentiæ videatur.* Auguſt. de civit. Dei. lib. XV. cap. xxiij.

Voila qui eſt bien clair; cependant St. Auguſtin fut toujours vacillant ſur la nature des anges, & quoiqu'il leur donnât un corps ainſi qu'aux démons, il ſe declara à la fin en faveur de l'opinion qui rejete l'amour des anges pour les femmes, & il crut que l'orgueil & la déſobeiſſance avoient été les cauſes de leur punition. Il a pourtant établi ce ſentiment d'une maniere douteuſe, puisqu'il ne s'eſt point retracté de ce qu'il avoit dit des impuretés des *dufieus* ou démons.

Nous nous ſommes un peu étendus dans cette note, par trois raiſons: la premiere pour montrer que jusqu'au cinquiéme ſiecle les plus grands docteurs chretiens dirent que l'ame étoit un corps, quoiqu'elle fût ſpirituelle, c'eſt a dire compoſée de matiere ſubtile; la ſeconde pour éclaircir une queſtion dont nous n'avions point encore parlé dans cet ouvrage; & la troiſiéme pour ſuivre le projet que nous avons fait d'être utiles à ceux qui n'ont pas une grande bibliotheque & qui ne peuvent verifier touts les différents paſſages que nous venons de citer: nous n'avons point obſervé le temps où les peres dont nous venons de parler ont vècu; nous les avons cités comme ils ſe ſont préſentés à notre memoire. Ils ont touts écrit avant le cinquiéme ſiecle.

19 Plaçons d'abord ici le paſſage de Tertullien ſur lequel roule le commentaire que nous rapportons.

„peu concluant que ſi l'on diſoit: Aucun „animal ne meut la mâchoire ſupérieure, le „croco-

Nous verrons enſuite ce qu'en penſe celui qui l'explique. *Abruptum alioquin & abſurdum, idcirco quid de corporalium eximere cenſu quia cæteris corporalibus exemplis non adæquet, ubi proprietatum privata diſcrimina, per quæ magnificentia auctoris ex operum eorumdem diverſitate ſignatur, ut ſint tam diſcreta quam paria, tam amica quam æmula.* Tertulian. oper. tom. II. lib. de anima. cap. viij.

Voici l'explication que donne de cet endroit le commentateur. *Cenſu &c. Si quis cenſeat animam non eſſe corporalem ſatis abruptè pronuntiat, quia ſine conſideratione; ſatis abſurdè quia ſine ratione. Cur enim incorporalis erit? An quia aliis corporibus non eſt ſimilis? At illa ratio qualis eſt? Quaſi dicas nullum animal movet ſuperiorem maxillam: at crocodilus movet, ergo non erit animal? Plane erit animal, ſed ab aliis diverſum, & alia diſtinctionis nota ſignandum. Omne corpus ex quatuor elementis compoſitum eſt; at anima non ſic compoſita, ergo non erit corpus: imo erit, ſed alterius naturæ, nobilioris ſubſtantiæ, & in hoc magnificentia conditoris elucet, cujus arte inventa ſunt & cuique privatim attributa proprietatum diſcrimina; ſint tam diſcreta quam paria, tam amica quam æmula. Hæc autor non ego.* Id. ib.

Tertullien ayant prouvé que Dieu a pu donner à la nature corporelle de l'ame des qualités qui nous ſont inconnues dans la matiere, il ſoutient que l'ame après la mort ne ſeroit plus rien ſi elle n'étoit pas un corps. „Quelle eſt la choſe, *dit-il*, qui deſcend aux enfers „après la ſeparation du corps & de l'ame, qui y eſt

„crocodile meut cette mâchoire; donc il n'eſt „pas un animal. Sans doute le crocodile eſt „un

„détenue & reſervée jusqu'au jour du jugement; Au„près de qui Jeſus Chriſt après ſa mort deſcendit-il? „Je crois que c'étoit, auprés des ames des patriarches. „Mais pourquoi cela, ſi l'ame n'eſt plus rien ſous la „terre? Elle ne peut plus être rien, ſi elle n'eſt pas „un corps. Ce qui eſt corporel ne peut-être gardé „ni renfermé dans aucune demeure, il ne ſauroit être „ſenſible ni aux peines, ni aux graces par leſquelles „il eſt ou puni, ou recompenſé. Or la ſubſtance qui „eſt punie ou recompenſée c'eſt un corps. Pour m'ex„pliquer plus clairement, je dis que ſi l'ame reçoit dans „ſa priſon quelque conſolation, ou quelque punition, „c'eſt parce qu'elle eſt un corps; car ce qui eſt incor„porel ne peut ſouffrir, puisqu'il n'a rien en ſoi qui „puiſſe lui permettre de prendre part ni à la ſouffra„ce ni au plaiſir. Ou s'il a en ſoi cette faculté, c'eſt „parce qu'il eſt corps; tout ce qui eſt corporel étant „*paſſible*, & tout ce qui eſt *paſſible* étant corps". *Quid eſt autem illud quod ad inferna transfertur poſt divortium corporis? Quod detinetur? Quod in diem judicii reſervatur? Ad quod Chriſtus moriendo deſcendit? Puto ad animas patriarcharum. Sed quam ob rem? Si nihil anima ſub terris; nihil enim ſi non corpus. Incorporitas enim ab omni genere cuſtodiæ libera eſt, immunis à pœna & fovela. Per quod enim punitur & fovetur, hoc erit corpus. Verùm de iſto plenius & oportunius. Igitur ſi quid tormenti ſive ſolatii anima percepit in carcere, ſeu diverſorio inferorum in igni vel in ſinu Abrahæ, probata erit corporalitas ani-*

„un animal: mais il eſt différent des autres. „De même l'ame eſt d'une nature corpo„relle, mais différente des autres natures „corporelles. Tout corps eſt compoſé, dit„on des quatre élémens: l'ame n'eſt pas „compoſée des quatre élémens; donc elle „n'eſt pas corporelle. Elle l'eſt ſans doute: „mais elle eſt compoſée d'une nature cor„porelle, dont la ſubſtance eſt plus ſubtile, „dont l'eſſence eſt plus noble, & c'eſt en „cela que paroît la puiſſance de ſon créa„teur".

Nous ignorons parfaitement en quoi conſiſte la penſée, & à qu'elle eſpece de ſubſtance Dieu a accordé la faculté de penſer: c'eſt borner la puiſſance de l'être ſuprême, que de ſe figurer qu'il ne puiſſe pas donner quelque ſentiment, & quelques perceptions à des corpuſcules de matiere qu'il unit enſemble comme il veut. Il n'eſt pas plus difficile à un être ſouverainement puiſſant, d'alier la ſenſation avec une matiere

*mæ; incorporalitas enim nihil patitur, non habens per quod pati poſſit. Aut ſi habet hoc erit corpus. In quantum enim omne corporale paſſibile eſt, in tantum quod paſſibile eſt, corpus eſt.* Id. ib. cap. vij.

Si l'egliſe n'avoit pas décidé dépuis pluſieurs ſiecles que l'ame humaine eſt parfaitement incorporelle & ſpi-

tiere étendue, que de donner l'exiſtence à une choſe qui n'a point d'étendue. De quelque maniere qu'on regarde l'ame, ou comme une ſubſtance non-étendue, ou comme de la matiere qui penſe, il faut admettre également un pouvoir immenſe dans Dieu.

L'être ſuprême a communiqué au mouvement des effets que nous ne pouvons jamais comprendre que le mouvement ſoit capable de produire: pourquoi ne pourra-t-il pas donner à la matiere des qualités qui nous paroîtront incompréhenſibles? Nous n'avons aucune idée de l'attraction: cependant c'eſt une vertu dans la matiere, dont nous voyons les ſuites & les effects, auſſi bien que nous apercevons les actions de l'ame, ſes penſées, dont nous ne connoiſſons pas d'avantage la cauſe & la nature, que nous ne connoiſſons la cauſe & la nature de l'attraction. Convenons donc que la nature de l'ame nous eſt auſſi inconnue que

rituelle, le raiſonnement de Tertullien paroîtroit une démonſtration. Car enfin c'eſt un principe que rien ne peut obſcurcir, qu'un corps ne peut-être mû que par un corps, & qu'une ſubſtance qui n'a ni étendue ni largeur ni longueur ne ſauroit être affectée par une qui a ces trois qualités.

que la force qu'ont les corps de s'attirer mutuellement en raiſon inverſe de leur quarré de diſtance.

L'ame n'eſt pas ſujette à la déſtruction, quoique matérielle, par deux raiſons. La premiere eſt tirée de la volonté de dieu, à qui il n'eſt pas plus difficile de rendre immortelle une choſe qu'il a créée, que de la détruire: ces deux actions de ſa puiſſance ſont égales; ainſi dieu voulant que l'ame ſoit éternelle, quoique matérielle, elle le ſera. Platon ne croyoit point que les ames fuſſent immortelles par leur eſſence, mais ſeulement par la volonté de dieu; ſans cette

20 Θεοὶ θεῶν, ὧν ἐγὼ δημιουργὸς, πατήρ τε ἔργων. Ἄλυτα ἔσται ἐμοῦ γε θέλοντος, τὸ μὲν δὴ δεθὲν πᾶν, λυτόν. Τό γε μὴν καλῶς ἁρμοσθὲν, καὶ ἔχον εὖ, λύειν ἐθέλειν, κακοῦ. Διὸ ἐπείπερ γεγένησθε, ἀθάνατοι μὲν οὐκ ἐστὲ, οὐδὲ ἄλυτοι τὸ πάμπαν. Οὐτι μήν γε λυθήσεσθε, οὐδέ τευξεσθε θανάτου μοίρας τῆς ἐμῆς βουλήσεως μείζονος ἔτι δεσμοῦ καὶ κυριωτέρου λαχόντες ἐκείνων, οἷς, ὅτε ἐγίγνεσθε, ξυνεδεῖσθε. *Plat. in Tim.*

Saint Auguſtin en réfutant les philoſophes qui admettoient l'ame coéternelle avec dieu, parce qu'ils ſe figuroient qu'une ſubſtance ne pouvoit être immortelle dans l'éternité poſterieure qu'elle ne l'eût été dans l'antérieure, fait valoir contre eux ce que Platon dit du monde, & des

cette volonté toute-puiſſante. L'ame par ſa nature devoit être néceſſairement mortelle; parce que tout ce qui a eu un commencement doit dans l'ordre des choſes avoir une fin, & ne peut être éternel que par un ordre exprès du créateur. C'eſt ce que Platon fait dire par le dieu ſupreme aux dieux ſubalternes qu'il crée en donnant la forme à cet univers [20]. "Dieux, moy qui „ſuis votre créateur, & celui de touts les „êtres je vous annonce que les choſes que „j'ai créées ne périront pas, parce que les „ayant produites je veux qu'elles ſoient „éternelles. Il eſt vrai que toutes les choſes „con-

dieux ſubalternes, qui ayant pourtant été créés par le dieu ſuprême & éternel, doivent cependant être immortels par ſa volonté. *Cur ergo non potius divinitati credimus de his rebus quas humano ingenio perveſtigare non poſſumus quæ animam quoque ipſam non Deo coeternam, ſed creatam dicit eſſe, quæ non erat? Ut enim hoc Platonici nollent credere, hanc utique cauſam idoneam ſibi videbantur afferre, quia niſi quod ſemper antea fuiſſet, ſempiternum deinceps eſſe non poſſet. Quamquam & de mundo & de his quos in mundo deos à Deo factos ſcribit Plato, apertiſſimè dicat eos eſſe cœpiſſe, & habere initium, finem tamen non habituros, ſed per conditoris potentiſſimam voluntatem in æternum permanſuros eſſe perhibeat.* St. Auguſt. de Civit. Dei. lib. X. tom. VII. cap. xxxj. pag. 267.

„conſtruites peuvent être détruites: cepen-
„dant il n'eſt pas dans l'ordre de la juſtice
„de détruire ce qui a été produit par la
„raiſon. Ainſi quoique vous ayez été créés
„immortels, vous ne l'êtes pas invincible-
„ment & néceſſairement par votre nature:
„mais vous l'êtes par ma volonté. Vous ne
„périrez donc jamais, & la mort ne pourra
„rien ſur vous; car ma volonté eſt infini-
„ment plus puiſſante pour votre éternité,
„que la nature, & les qualités que vous
„reçutes lors de votre formation".

La ſeconde raiſon qui prouve que l'ame, quoique matérielle, ne peut-être détruite, eſt priſe dans la nature de l'ame, qui n'eſt qu'un atome, qui réſide dans la glande pinéale placée au milieu du cerveau. Cet atome, quelque petit qu'il ſoit, eſt cependant ſuſceptible de contact, parce que c'eſt un corps. Or l'atome, de l'aveu d'Epicure & de Lucrece, n'eſt jamais ſuſceptible de diviſion ni d'altération; donc la portion de matiere à qui dieu a accordé les qualités de l'ame, ne peut-être ni détruite ni même alterée, n'eſt point ſujette à la diviſion, & par conſequent à la mort; elle peut donc eſſuyer les différentes métempſycoſes aux quelles elle eſt deſtinée.

La

La nature & la juſtice de Dieu ſemblent autoriſer la métempſycoſe: c'eſt ce que nous allons prouver. De l'exiſtence d'un dieu s'enſuit néceſſairement ſa juſtice: il a créé les ames, en leur laiſſant la liberté de ſe porter au bien, pourqu'il pût punir celles qui commettroient des fautes: il eſt de l'eſſence de ſa juſtice de punir le crime, ainſi que de récompenſer la vertu. Si l'on demande pourquoi pouvant former l'ame d'une nature qui la portât toujours invinciblement au bien, il lui a donné une liberté dont elle peut mal uſer en ſe tournant vers le crime: je réponds que l'ame, ſans la liberté n'eût été qu'un automate, qu'une machine toujours determinée par ſes reſſorts, & dont les actions n'euſſent mérité aucune récompenſe. Vouloir que dieu donne ſes graces à des hommes qui ne font rien par eux-mêmes, qui n'agiſſent que machinalement, c'eſt prétendre qu'un ſouverain répande ſes dons & ſes faveurs ſur toutes les horloges de ſon royaume.

Tous les attributs dans Dieu ſont également parfaits & infinis; ſa ſageſſe n'eſt pas moins grande que ſa puiſſance & ſa juſtice: or quelle idée peut-on avoir d'une ſageſſe qui recompenſe ſans raiſon? Une telle ſageſſe eſt auſſi imparfaite, qu'une juſti-

ce qui punit ſans cauſe; il falloit donc que l'ame fût libre pour mériter les graces de Dieu, & par la même raiſon pour en être privée, lorsqu'elle ſe porteroit au mal.

La ſageſſe & la juſtice de Dieu exigeant que les ames ſoient recompenſées lorsqu'elles ſont vertueuſes, & punies quand elles ſe rendent criminelles, il n'eſt point de ſyſtème dans lequel les graces & les punitions ſoient mieux diſtribuées que dans celui de la métempſycoſe. Dieu en donnant à l'univers ſa conſtruction & ſa forme, a créé toutes les ames qui animent ſucceſſivement les corps; ces ames ne ſe diſputent point, ainſi que le dit Lucrece, la préférence de s'introduire dans un fœtus au moment de ſa formation, elles n'ont fait aucun traité entre elles pour la déciſion de leur différends, & ne ſont point convenues que la premiere arrivée a le droit d'être reçue la premiere dans un corps; c'eſt ſelon l'ordre arrangé de tout temps qu'elles prennent un nouveau corps; celui qui les a créées a reglé d'une maniere invariable leurs différentes métempſycoſes, & puiſqu'il a eu le pouvoir de les produire, il peut bien avoir celui, infiniment moins grand, d'arranger leur conduite, ou ſi l'on veut

leurs

leurs différentes incarnations. Ce n'eſt pas par une plaiſanterie qu'on combat la verité (quoique ce ne ſoit que trop l'uſage aujourd'hui:) or l'objection de Lucrece n'eſt qu'une plaiſanterie.

J'ai dit qu'il n'eſt pas de ſyſtème où les ames paroiſſent plus ſagement récompenſées & punies que la métempſycoſe. En effet à quoi ſervent des punitions qui ne peuvent produire aucune utilité? Si les ames, en ſortant du corps, ſont punies éternellement, Dieu inflige des peines qui ne produiſent aucun bien, qui ne rendent pas meilleurs ceux qui les eſſuient; enfin Dieu agit d'une maniere qui paroît entierement oppoſée à ſa clémence, qui eſt la ſouveraine clémence: il inflige des peines éternelles pour des fautes qui ont été momentanées: il punit ſans eſpoir qu'il réſulte aucun bien de ſa colere. Que penſerions nous d'un prince qui, pouvant par les peines aux quelles il condamne ſes ſujets, les rendre bons & vertueux, voudroit toujours les punir, & ne jamais les corriger? L'idée de ce Prince ne préſente-t-elle pas d'abord à l'imagination celle d'un Tiran? Gardons-nous bien d'avoir une pareille notion de la divinité: nous l'offenſerions d'avantage, que ſi nous en niions l'exiſtence. Dieu ne puniſ-

ſant donc jamais que pour rendre les peines utiles, celles qu'il inflige aux ames par les différentes métempſycoſes ſont toujours profitables

Conſidérons ce Prince qui avoit pluſieurs bonnes qualités, il étoit liberal, il aimoit les lettres, il aſſiſtoit les malheureux: mais il étoit vain, fier, il croyoit que ſes ſujets avoient été créés uniquement pour le ſervir. Il meurt, ſon ame va animer le corps d'un eſclave, il paſſe ſa nouvelle vie dans une ſervitude qui dure jusqu'à la mort; il a purgé alors, dans cet état abject, les fautes qu'il avoit commiſes ſur le trone; dans quelque corps humain qu'il entre par une nouvelle métempſycoſe, il peut avec une conduite vertueuſe, ſe préparer une quatrieme vie heureuſe: enfin de métempſycoſe en métempſycoſe, purifier ſon ame de toute ſouillure, & la rendre digne d'aller dans le ſein de l'eſſence divine, jouir d'une

[21] Plaçons ici le portrait de ces deux Empereurs. Caligula commit des inceſtes avec toutes ſes ſœurs, il eut un enfant de l'une d'elles; il fut l'horreur du genre humain, par ſa cruauté, par ſes debauches, & par ſon avarice, qui lui fit commettre les plus grandes rapines. On l'aſſaſſina dans ſon palais l'année vingt-neuvieme de ſon âge, & ſur la fin de la quatriéme de

d'une béatitude éternelle; c'eſt là le ſort des ames, qui après une longue ſuite de métempſycoſes ſe ſont purgées des ſouillures qui les empêchoient de jouir d'une félicité qui n'eſt réſervée qu'à celles dont les vertus ont mérité l'apothéoſe. Voilà une peine proportionée à la faute, peine qui aboutit à un but utile, digne d'être impoſée par une ſageſſe éternelle. Suppoſons que le même Prince ait été trop adonné aux femmes, qu'elles lui ayent fait négliger le ſoin de ſon état, qu'il ait pris par violence ou par ſéduction les femmes de ſes ſujets: alors le corps de l'eſclave qu'il anime eſt eunuque, il déſire perpétuellement, ſans pouvoir obtenir, dans cette nouvelle métempſycoſe, ce qui l'avoit rendu coupable autrefois.

A la place de ce Prince criminel à certains égards, vertueux à d'autres, mettons un de ces ſouverains tels que Neron [21], ou Cali-

ſon regne. *Succeſſit ei (Tiberio) Caius Cæſar cognomento Caligula, Druſi privigni Auguſti, & ipſius Tiberii nepos: ſceleratiſſimus, ac funeſtiſſimus, & qui etiam Tiberii dedecora purgaverit: bellum contra Germanos ſuſcepit; & ingreſſus Suevium nihil ſtrenuè fecit. Stupra ſororibus intulit: ex una etiam natam filiam agnovit; cum adverſus cunctos ingenti avaritia, libidine, crudelitate, ſæviret, inter-*

Caligula, qui ont outragé l'humanité: ce tiran paſſe dans le corps d'un cheval de poſte

*fectus in palatio eſt, anno ætatis ſuæ XXIX. imperii III. menſe X. dieque viij.* Eutrop. Brev. L. VII. cap. jx.

"Neron fut ſemblable à Caligula ſon oncle; il boule-„verſa & diminua l'Empire Romain, il pouſſa la dé-„bauche au ſuprême degré, ainſi que le luxe; em-„ployant les eſſences les plus précieuſes, ſe ſervant pour „pêcher de filets tiſſus de fil d'or. Il fit périr la plus „grande partie du Senat, il devint l'ennemi de tous les „gens de bien, il proſtitua la Majeſté Royale jusqu'à „chanter & à danſer ſur les théatres publics, habillé en „comédien: il commit pluſieurs parricides, fit mourir ſa „femme, ſon beau frere, & ſa mere: il fit mettre le „feu à la ville de Rome, pour avoir le plaiſir de repré-„ſenter l'embraſement de Troie; il perdit presque tou-„te l'Angleterre: les Parthes s'emparerent de l'Armenie, „& firent paſſer les Legions Romaines ſous le joug: „il y eut pourtant deux Etats aſſez conſidérables qui „pendant ſon regne devinrent Provinces Romaines: le „Pont, par le conſentement du Roi Polemon, & une „partie des Alpes, par la mort du Roi Cottius. En-„fin étant devenu odieux & en horreur à l'Empire ro-„main, & ſe trouvant abandonné de tout le monde, il „fut declaré par le Senat ennemi de la patrie; & s'é-„tant informé quelle étoit la peine qui lui étoit deſti-„née, on lui dit qu'elle conſiſtoit à être battu de ver-„ges, la tête paſſée dans une fourche, jusques à la „mort, & précipité enſuite du haut d'un rocher, qu'on „appeloit la roche Tarpeienne, d'où l'on précipitoit

poſte; il eſt l'objet de la mauvaiſe humeur de tous les couriers; pour chaque impôt qu'il

„les criminels, il ſe ſauva de ſon palais, & étant ar„rivé dans la petite maiſon de campagne d'un de ſes „affranchis, il ſe tua. Il mourut la trente & uniéme „année de ſon âge, & la quatorziéme de ſon regne. „La famille d'Auguſte finit entierement avec lui". *Succeſſit huic (Claudio) Nero Caligulæ avunculo ſuo ſimillimus: qui imperium Romanum & deformavit & diminuit; inuſitatæ luxuriæ, ſumptuumque; ut qui exemplo Caii Caligulæ calidis & frigidis lavaret unguentis, retibus aureis piſcaretur quæ blatteis funibus extrahebat: infinitam partem ſenatus interfecit: bonis omnibus hoſtis fuit; ad poſtremum ſe tanto dedecore proſtituit, ut & ſaltaret & cantaret in ſcena citharædico habitu vel tragico: parricidia multa commiſit, fratre, uxore, matre interfectis: urbem Romam incendit, ut ſpectaculi ejus imaginem cerneret quali olim Troia capta arſerat; in re militari nihil omnino auſus, Britanniam pene amiſit: nam duo ſub hoc nobiliſſima oppida capta illic atque everſa ſunt. (Tria nominat Tacitus Annal. XIV. Camalodunum cap. xxxj. Londinum & Verulamium cap. xxxiij. ſed duo oppida Suetonius etiam habet in vit. Neron. cap. xxxjx.) Duæ tamen provinciæ ſub eo factæ ſunt Pontus polemoniacus, concedente rege Polemone, & Alpes Cottiæ Cottio rege defuncto. Propter hæc romano orbi exſecrabilis, ab omnibus ſimul deſtitutus, & à ſenatu hoſtis judicatus, cum quæreretur ad pœnam, quæ pœna erat talis, ut nudus per publicum ductus, furca capiti ejus inſerta, virgis uſque ad mortem cæderetur, atque ita præcipitaretur de ſaxo, è palatio fugit, & in ſuburbano ſe li-*

qu'il mit mal à propos, il reçoit cinq-mille coups d'éperon; pour chaque perſonne qu'il punit ſans raiſon, dix-mille coups de fouet; pour chaque meurtre qu'il ordonna, vingt-mille ſacades. Mais enfin, après avoir couru douze ans, la poſte, il paſſe dans le corps d'un prêtre. Si dans cette nouvelle métempſycoſe, malgré le penchant que la prêtriſe donne à la pareſſe, à l'orgueil, à la bonne chere, à la luxure, il eſt attentif à remplir ſes devoirs, humble, ſobre, ainſi qu'il convient de l'être à un homme qui prêche l'humilité & la ſobrieté: alors les ſacades, les coups de fouet, & d'éperons, ayant puni les fautes du tiran, une nou-

*berti ſui, quod inter Salariam & Nomentaneam viam, ad quartum urbis milliarium interfecit. Ædificavit thermas quæ ante Neronianæ dictæ, nunc Alexandrinæ appellantur. Obiit trigeſimo & altero ætatis annò, imperii quarto decimo; atque in eo omnis familia Auguſti conſumpta eſt.* Id. ib. cap. jx.

Il y a deux choſes à obſerver pour ôter quelques difficultés qu'on trouve dans ce paſſage: la premiere eſt ſur les mots, *Pontus polemoniacus*. Le Pont étoit une grande province de l'Aſie mineure, ſur le Pont-Euxin, appellé aujourd'hui la mer noire; la Province de *Pontus* a été diviſée autrefois en trois provinces, qui étoient *Pontus galaticus*, *Pontus polemoniacus*, *Pontus cappadocius*. Ces provinces ſont aujourd'hui le gouverne-

nouvelle métempſycoſe récompenſe les vertus du prêtre; & ſi cette ame continue dans les différents corps qu'elle occupera, d'être vertueuſe, ayant été punie ſéverement des crimes qu'elle avoit commis dans celui d'un tiran, elle parviendra au bonheur ſuprême par les bonnes actions qu'elle fera enſuite dans pluſieurs autres états.

Voilà un arrangement, une regle digne d'un Etre ſouverainement bon, qui ne punit pas inutilement, & qui proportionne des punitions temporelles à des fautes temporelles. Mais s'il étoit vrai, comme Virgile & quelques auteurs l'ont écrit [22], que les ames détenues dans les enfers y demeu-

ment de Trebizonde & une partie de celui de Scivas, dans la Natolie, ſur la mer noire, & dans la Turquie en Aſie. La ſeconde difficulté eſt ſur *Alpes Cottiæ*. Les Alpes, montagnes qui ſeparent l'Italie de la France & d'une partie de l'Allemagne, étoient diſtinguées par divers noms du temps des Romains: *Alpes marinæ*, ce ſont les montagnes du côté de Nice & de Monaco: *Alpes Cottiæ* ſont celles du Dauphiné & du Briançonois: *Alpes Graiæ* celles du Mont Cenis & du petit St. Bernard: *Alpes Penninæ* celles du côté des Suiſſes, commençant au grand St. Bernard: *Alpes Rhetiæ* celles vers les Griſons: *Alpes Noricæ* celles vers la Baviere.

[22] *Quid memorem Lapithas, Ixiona, Pirithoumque?*
*Quos ſuper atra ſilex jam jam lapſura, cadentique*

demeuraſſent éternellement, que les Lapithes, Ixion, Pyrithoüs, fuſſent toujours menacés de la chûte d'une roche ſuſpendue ſur leur tête, prête à les écraſer, que d'autres criminels couchés ſur des lits ſuperbes & voluptueux, euſſent devant les yeux une table de mets delicats ſans y pouvoir toucher, en étant empêchés par la plus redoutable des Furies armée d'un flambeau menaçant, qui les épouvante par ſa voix terrible:

*Imminet aſſimilis: lucent genialibus altis*
*Aurea fulcra toris, epulæque ante ora paratæ*
*Regiſico luxu, Furiarum maxima juxta*
*Accubat, & manibus prohibet contingere menſas;*
*Exſurgitque facem attollens, atque intonat ore.*

Virgil. Æneid. lib. VI.

*Saxum ingens volvunt alii, radiisque rotarum*
*Diſtricti pendent: ſedet æternumque ſedebit*
*Infelix Theſeus; Phlegyasque miſerrimus omnes*
*Admonet, & magna teſtatur voce per umbras.*
*Diſcite juſtitiam moniti, & non temnere divos.*
*Vendidit hic auro patriam, dominumque potentem*
*Impoſuit: fixit leges pretio atque refixit.*
*Hic thalamum invaſit natæ, vetitosque hymenæos.*
*Auſi omnes immane nefas, auſoque potiti.*
*Non mihi ſi linguæ centum ſint, oraque centum,*
*Ferrea vox, omnes ſcelerum comprehendere formas,*
*Omnia pœnarum percurrere nomina poſſim.*

Virgil. Æneid. L. VI.

rible; ſi pluſieurs [23] coupables ſont condamnés à rouler éternellement une meule depuis le bas d'une montagne jusqu'au ſommet; ſi d'autres reſtent liés à une roue mouvante; ſi Theſée eſt éternellement aſſis, ſi tous ces infortunés, au milieu des grincemens de dents, n'ont aucun ſoulagement que le plaiſir de voir d'autres damnés, auſſi malheureux qu'eux: voila d'horribles ſupplices, bien inutiles [24], puisqu'ils ne peuvent

[24] Les ſupplices éternels ont paru ſi contraires à la ſageſſe, & à la bonté de Dieu, qui ne fait jamais rien d'inutile, & qui ne punit que pour procurer le bien: que s'il falloit croire pluſieurs anciens Peres de l'Egliſe, le diable depuis le temps immenſe de ſa condamnation n'auroit ſu qu'elle devoit être éternelle, que lorsque Jeſus Chriſt le déclara publiquement dans ſes prédications: le diable apprenant cette nouvelle à la quelle il ne s'étoit pas attendu, dit Iſidore de Peluſe, en devint d'avantage l'ennemi du genre humain, & introduiſit un grand nombre d'hereſies. *Gravius illud eſt quod Patrum illorum complures ſenſiſſe refert Euſebius, ne æternis quidem cruciatibus ſeſe damnatum ſciviſſe diabolum, antequam publicè illud Chriſtus ac palam prædicaſſet. Atque hinc in omne nequitiæ genus prorupiſſe, paſſimque hæreſes diſſeminaſſe narrat Iſidorus Peluſiota.* Lib. II. epiſt. xc. *Ἀκούσας καὶ τῆς καθ' ἑαυτὸν ἀποφάσεως τὸν ὅρον, σφοδρότερον ἔπνευσε καθ' ἡμῶν, καὶ τὰς αἱρέσεις ἔτεκε. Auditio ſententiæ adverſum ſe latæ decreto, acriùs ſpiravit*

vent jamais produire aucun bien, & qu'ils ne ſervent pas même à la correction des hommes qui vivent, parce qu'ils ne ſont pas conformes à leurs idées; les uns les trouvant trop oppoſés à la nature de Dieu aiment mieux croire qu'il n'en ordonne aucuns, & les autres ne penſent pas qu'ils puiſſent avoir lieu, une ame ne pouvant ſentir des peines corporelles ſans avoir un corps. Il s'enſuit donc que les châtimens qui ſont occaſionnés par la métempſycoſe ſont non-ſeulement plus utiles à ceux qui ſont punis après leur mort, mais encore à la correction des mœurs de ceux qui vivent; parce qu'ils n'ont rien que de vraiſemblable, ſoit par rapport à la nature de Dieu, ſoit par rapport à la nature des ames.

Si l'on objecte que les ames, punies par la métempſycoſe, ne ſavent pas, lorsqu'elles

*in nos, & hæreſes peperit.* Huet. Origen. L. II. quæſt. viij. Cet Iſidore de Peluſe fut un moine très-ſavant, qui vécut du temps de l'Empereur Théodoſe le jeune: nous avons de lui pluſieurs lettres en Grec & en Latin, qui ont été imprimées à Paris en mille cinq cent quatre vingt cinq. Bellarmin place Iſidore de Peluſe dans l'année quatre cents quarante. *Iſidorus Peluſiota monachus floruit tempore Theodoſii junioris, ad quem extat ejus epiſtola apud Cardin. Baronium, Tomo quinto an-*

les paſſent dans le corps d'un animal, qu'elles y ſont pour les punir des crimes qu'elles ont commis dans une autre vie, & que par conſéquent cette peine doit leur être inutile: je réponds que toutes les ames, avant d'entrer dans un corps, ſavent la raiſon pourquoi elles vont en prendre poſſeſſion. Il eſt vrai que lorsqu'elles y ſont elles l'oublient: mais quand elles l'abandonnent, elles s'en reſſouviennent; & degagées des liens du corps, elles connoiſſent les raiſons des différents états qu'elles ont eus. D'ailleurs quand elles ſont dans des corps humains, ſoit pour être récompenſées, ſoit pour être punies, elles jouiſſent de leur libre arbitre: c'eſt la maniere dont elles en uſent qui accélere l'état d'une béatitude éternelle, à la quelle les ames vertueuſes aſpirent, & qui eſt le partage de celles qui ſe ſont purgées des défauts

*nalium ad annum domini* 431. *Scripſit epiſtolas plurimas quas græcè & latinè impreſſas habes Pariſiis operâ Bilii, anno* 1583. Actuellement je demande s'il n'eſt pas naturel de penſer qu'Iſidore & les Peres dont parle Euſebe devoient croire que les peines temporelles auroient été utiles en corrigeant le diable, puisqu'ils conviennent qu'ils devint beaucoup plus méchant, quand il apprit qu'il avoit été condamné pour toujours, & qu'il connut qu'il étoit inutile qu'il changeât de conduite.

fauts qui les attachoient encore à la néceſſité de la métempſycoſe.

Les récompenſes ſont auſſi judicieuſement partagées que les punitions dans le ſyſtême de la transmigration des ames. Car ſi une faute momentanée ne mérite pas un ſupplice éternel : de même une vertu paſſagere ne doit pas être récompenſée par un bonheur immortel, qui n'appartient qu'à une ame qui dans une durée de temps immenſe, s'eſt rendue digne par ſes vertus continuelles, de jouir d'un bonheur ſans fin. Les ames juſtes paſſent dans un nombre presque infini de corps avant d'être réunies à la divinité : ces ames animent des corps dans les quels non-ſeulement elles ſont tranquilles, & fortunées, mais où elles rendent

25 Le Jeſuite Bellarmin a maltraité dans ſa Chronologie l'Empereur Trajan, le meilleur Prince qu'il y ait eu ; il lui reproche d'avoir été adonné au vin, & à l'amour des garçons : il cite Dion pour garant. Nous avons vû dans l'article de cet hiſtorien combien il s'étoit plû à déchirer la memoire des plus grands hommes, entre autres celle de Seneque & de Ciceron, qu'il cherche à diffamer de la maniere la plus odieuſe & la plus calomnieuſe. Aucun hiſtorien n'a reproché ces défauts à Trajan : tous en ont parlé avec les plus grands éloges ; il n'a pas tenu à un Pape qu'il ne l'ait

dent les hommes qui vivent de leur temps vertueux par les exemples qu'elles leur donnent.

On pourroit peut-être ſoutenir (quoique ce ne ſoit pas avec une certitude phyſique,) qu'en examinant attentivement la conduite des gens qui vivent, il eſt aiſé de connoître s'ils doivent encore eſſuyer bien des métempſycoſes, ou ſi leur ame ſe rejoindra bientôt à la divinité, dans le ſein de la quelle elle ſera éternellement heureuſe. Je crois que l'ame de Locke, celle de Gaſſendi, celle de Neuton ont actuellement atteint la béatitude immortelle, & qu'elles n'éprouveront plus de nouvelles métempſycoſes: il en eſt de même de celle de Trajan [25] & de Marc-Aurele. Heureux les gens

canoniſé, après l'avoir tiré par ſes prieres de l'enfer. Je ſai bien que cette hiſtoire eſt fabuleuſe: mais elle ſert à prouver combien Trajan a paſſé pour vertueux dans tous les temps, chez les Chretiens comme chez les Païens. Comment donc Bellarmin s'eſt-il attaché, ſur la foi d'un hiſtorien partial & ſatirique, contre le ſentiment de tous les autres, à ternir la gloire d'un auſſi grand Prince que Trajan? Citons ici les paroles de ce Jeſuite: nous les réfuterons enſuite en rapportant le portrait qu'Eutrope fait de cet Empereur. *Hic Trajanus vir optimus exiſtimatus eſt ab infidelibus, ita ut*

gens de lettres, & les ſouverains qui travaillent à avoir le même ſort; & qui à force

*acclamarent novis Principibus, Auguſto felicior, Trajano melior, Eutropio teſte; fuit tamen vino deditus, & puerorum amoribus, Dione teſte; quæ illi vitia non agnoſcebant, cùm ſint enormia, & contra naturam.* Bellarmin. Chronol. P. II. pag. 41.

Avant de placer ici le texte d'Eutrope, traduiſons le pour ceux qui n'entendent pas le latin. „Trajan „ſuccéda (à Nerva Prince vertueux qui fut mis au „rang des dieux.) Il étoit né en Eſpagne d'une fa„mille ancienne, mais peu illuſtrée; il fut declaré Em„pereur à Cologne, Ville des Gaules. Il gouverna l'Em„pire avec tant d'équité, qu'il mérita d'être préféré à „tous les Princes: il eut un courage & une bonté ad„mirables. L'Empire, qui après Auguſte avoit été „plutôt défendu qu'accru, fut augmenté conſidérable„ment ſous ſon regne: il répara pluſieurs villes au de„là du Rhin; ayant vaincu Decibale, il ſoumit les Da„ces, & il fit une nouvelle province au delà du Da„nube, des pays qu'habitent les Taiphaliens, les Vieto„phaliens & les Thervingiens: (ce ſont les peuples qui „demeurent dans la Tranſilvanie, dans la Valachie & „dans la Servie.) Il reconquit l'Armenie dont „les Parthes s'étoient ſaiſis: il donna un Roi aux Al„baniens. Les ſouverains des Iberes, des Sauromates, „des peuples qui habitent les rives du Boſphore, des „Arabes, & des Colches lui rendirent hommage: il ſou„mit une grande partie de la Perſe; il ſe rendit maî„tre de Seleucie, de Cteſiphonte, de Babylone, & d'E-

ce de vertus effacent les crimes des différentes vies paſſées, dans celle d'aujourd'hui! Heu-

„deſſe; il pouſſa ſes conquêtes jusqu'aux Indes, & à la „mer rouge, & il fit de tous ces pays trois provinces, „l'Armenie, l'Aſſyrie, la Meſopotamie: il y joignit les „peuples de Medine, & reduiſit l'Arabie en province; il „établit une flote ſur la mer rouge, qui portoit la „guerre aux frontieres des Indes. Sa douceur & ſa „modération l'emporterent ſur la gloire qu'il avoit ac„quiſe par les armes: il répandit également ſes gra„ces dans Rome, & dans tout l'Empire. Il alloit voir „ſes amis lorsqu'ils étoient malades, il mangeoit les „jours de fêtes chez eux, & les prioit à ſon tour chez lui: il les prenoit ſouvent avec lui dans ſa voi„ture. Il ne fit point d'outrage à aucun ſenateur, il „n'employa aucun moyen injuſte pour augmenter les „treſors de l'état; il répandit ſa liberalité & ſes graces „ſur tout le monde; il augmenta les grades & les „dignités même de ceux avec leſquels ils ne vivoit pas „familierement. Il fit pluſieurs bâtimens dans l'Empire „très utiles, il donna de grands priviléges à beaucoup „de villes, il ne fit jamais rien qui ne montrât ſa dou„ceur & ſa clémence; il n'y eût pendant tout le regne „de Trajan qu'un ſeul ſenateur condamné par le ſenat „à l'inſu de cet Empereur. Ses vertus ſublimes le fi„rent regarder comme un Dieu par l'univers entier, „ſoit pendant qu'il vecut, ſoit après ſa mort. Parmi ſes „diſcours on rapporte celui-ci. Ses amis lui reprochant „qu'il étoit trop familier avec tout le monde, il leur „répondit: *Je tâche d'être avec les particuliers comme je*

heureux encore les hommes qui vivent dans les Etats où les Princes penſent de même, &

„*ſouhaiterois que l'Empereur fût avec moi ſi j'étois parti-*
„*culier*. Enfin, après avoir acquis une gloire immortelle,
„ſoit à la guerre ſoit dans le gouvernement domeſtique,
„il mourut d'une diſſenterie, à Seleucie, en revenant de
„la Perſe, la ſoixante-troiſieme année de ſon âge,
„& la dix-neuvieme & demie de ſon regne. Il fut mis
„au rang des Dieux, & fut le ſeul Empereur qui eût
„été jusqu'alors enterré au milieu de la ville; ſes
„cendres furent miſes dans une urne d'or, & placées
„ſous une colonne de cent quarante quatre piés de
„haut, qu'il avoit lui-même fait élever. Sa mémoire
„a été ſi chérie jusqu'à préſent, que l'on ne fait d'au-
„tre acclamation aux nouveaux Empereurs, que de leur
„ſouhaiter d'être, s'il eſt poſſible, auſſi heureux qu'Au-
„guſte, & auſſi bon que Trajan. Sa gloire a été ſi
„grande, que ſoit qu'on ne veuille que flater les nou-
„veaux Empereurs, ſoit qu'on veuille les louer verita-
„blement, elle fournit le moyen de préſenter à ces
„Princes un exemple très-beau & très-digne d'être
„imité". *Succeſſit ei (Nervæ.) Ulpius Trajanus Crinitus, natus Italicæ in Hiſpania, familia antiqua magis quam clara; nam pater ejus primùm COS. fuit. Imperator autem apud Agrippinam in Gallis factus eſt. Rempublicam ita adminiſtravit, ut omnibus principibus meritò præferatur: inuſtatæ civilitatis & fortitudinis fuit: Romani imperii, quod poſt Auguſtum, defenſum magis fuerat, quam nobiliter ampliatum, fines longè latèque diffudit: urbes trans Rhenum in Germania reparavit: Daciam Deci-*

& où les gens de lettres agiſſent en conſéquence de ce principe, qui doit rendre ver-

*balo victo, ſubegit, provincia trans Danubium facta in his agris, quos nunc Taiphali habent, & Victophali & Thervingi; ea provincia decies centena millia in circuitu tenet. Armeniam, quam occupaverant Parthi, recepit, Partamaſire occiſo, qui eam tenebat. Albanis regem dedit: Iberorum regem, & Sauromatarum, & Boſporanorum, & Arabum & Oſdroenorum, & Colchorum, in fidem accepit; Carduenos, Marcomedos occupavit: & Anthemuſium magnam Perſidis regionem, Seleuciam, & Cteſiphontem, Babylonem, & Edeſſios vicit ac tenuit; uſque ad Indiæ fines & mare rubrum acceſſit: atque ibi tres provincias fecit; Armeniam, Aſſyriam, Meſopotamiam, cum his gentibus, quæ Madenam attingunt. Arabiam poſtea in provinciæ formam redegit: in mari rubro claſſem inſtituit; ut per eam Indiæ fines vaſtaret. Gloriam tamen militarem civilitate & moderatione ſuperavit; Romæ & per provincias æqualem ſe omnibus exhibens; amicos ſalutandi cauſa frequentans, vel cum feſtos dies habuiſſent, convivia cum iiſdem indiſcreta viciſſim habens: ſæpe in vehiculis eorum ſedens: nullum ſenatorum lædens, nihil injuſtum ad augendum fiſcum agens: liberalis in cunctos, publicè privatimque ditans omnes & honoribus augens, quos vel mediocri familiarite cognoviſſet: orbem terrarum ædificans, multas immunitates civitatibus tribuens; nihil non tranquillum & placidum agens; adeo, ut omni ejus ætate unus ſenator damnatus ſit; is tamen per ſenatum, ignorante Trajano. Ob hoc per orbem terrarum Deo proximus, nihil non veneratione meruit & vivus & mortuus. Inter alia dicta hoc*

vertueux tous les gens qui réfléchiſſent ſur le ſyſtème de la métempſycoſe!

Jusques ici nous n'avons parlé qu'en qualité de philoſophe, qui met à part la révélation: nous allons actuellement diſputer non contre un Epicurien, mais contre un theologien, & lui prouver, que dans les trois premiers ſiecles de l'Egliſe, la métempſycoſe fut un dogme admis par pluſieurs Saints & par pluſieurs illuſtres Docteurs Chrétiens, parmi les quels on doit placer Origene. Pour examiner conſéquemment

*ipſius fertur egregium: amicis enim culpantibus quòd nimis circa omnes communis eſſet*, reſpondit *talem ſe imperatorem eſſe privatis, quales eſſe ſibi imperatores privatus optaſſet.* Poſt ingentem *igitur gloriam belli domique quæſitam, è Perſide rediens, apud Seleuciam Iſauriæ profluvio ventris exſtinctus eſt. Obiit autem ætatis anno LXIII. menſe VI. die XV. Inter divos relatus eſt, ſolusque omnium intra urbem ſepultus: oſſa ejus collocata in urna aurea in foro, quod ædificavit, ſub columna ſita ſunt: cujus altitudo CXLIV pedes habet. Hujus tantum memoriæ delatum eſt ut uſque ad noſtram ætatem non aliter in ſenatu principibus acclametur niſi, felicior Auguſto, melior Trajano: adeo in ea gloria bonitatis obtinuit, ut vel aſſentantibus, vel vere laudantibus occaſionem magnificentiſſimi præſtet exempli.* Eutrop. Breviar. Hiſt. rom. L. VIII. cap. ij. Pour connoître en detail toutes les vertus & toutes les grandes actions de Trajan, il faut lire l'excellent panegyrique

ment cette queſtion, nous verrons d'abord les paſſages des Ecritures ſur les quels les auteurs ſe fondoient, nous parcourrons enſuite la validité de leurs raiſons, & nous finirons par conſidérer les objections qu'on leur oppoſoit.

Le premier paſſage ſur le quel les Chrétiens qui croyoient la métempſycoſe, établiſſoient leur ſentiment, eſt celui qui regarde la vocation de Jacob, & la réjection d'Eſaü. "Rebecca conçut [26], *dit la Geneſe*: „mais les enfans s'entre-pouſſoient dans „ſon

qu'en a fait Pline le jeune, qui étoit neveu de Pline le Naturaliſte. Il vecut ſous le regne de cet Empereur, dont il fut fort aimé. Parmi les lettres de Pline, qui qui ſont pleines d'eſprit, il y en a pluſieurs de ce Prince: nous avons une très-bonne traduction des lettres de Pline, & de ſon panegirique de Trajan par Mr. de Saci.

26 Καὶ συνέλαβεν ἐν γαστρὶ Ρεβέκκα γυνὴ αὐτοῦ. Ἐσκίρτων δὲ τὰ παιδία ἐν αὐτῇ· εἶπε δὲ, εἰ οὕτω μοι μέλλει γίνεσθαι, ἵνα τί μοι τοῦτο; ἐπορεύθη δὲ πυθέσθαι παρὰ κυρίου. Καὶ εἶπε κύριος αὐτῇ, Δύο ἔθνη ἐν γαστρί σου εἰσί, καὶ δύο λαοὶ ἐκ τῆς κοιλίας σου διασταλήσονται. Καὶ λαὸς λαοῦ ὑπερέξει, καὶ ὁ μείζων δουλεύσει τῷ ἐλάσσονι. Geneſ. cap. xxv. verſ. 21.

„ſon ventre, & elle dit: S'il eſt ainſi, pour-
„quoi ſuis-je? Et elle alla conſulter l'Eter-
„nel, & l'Eternel lui dit: Deux nations ſont
„dans ton ventre, & deux peuples ſortiront
„de tes entrailles; & un peuple ſera plus
„fort que l'autre peuple, & le plus grand
„ſera aſſervi au moindre". Jacob & Eſaü étant venus au monde, dieu permit dans la

27 *Igitur*, inquit Origenes, *ſicut de Eſaü & Jacob diligentius perſcrutatis ſcripturis invenitur, quia non eſt injuſtitia apud Deum, & antequàm noſcerentur, vel agerent aliquid in vita hac, diceretur quia major ſerviet minori: & ut invenitur non eſſe injuſtitia, quod & in ventre fratrem ſuum ſupplantavit Jacob, ſed ex precedentis videlicet vitæ meritis digne eum electum eſſe ſentiamus â Deo, ita ut fratri præponi mereatur.* Huet Origen. quæſt. 6. de anima.

Mr. Huet cite pluſieurs autres endroits de l'Ecriture dont ſe ſert Origene pour prouver la préexiſtence des ames, & leurs différents états: il rapporte celui de St. Jean Baptiſte qui treſſaillit dans le ventre de ſa mere, à la voix de Marie, & celui du Prophete Jeremie à qui le Seigneur dit: *Avant que je te formaſſe dans le ventre de ta mere, je te connoiſſois, & je t'ai ſanctifié avant que tu ſortiſſes de ſa matrice.* Enſuite le même Origene, en expliquant ce que St. Paul dit des créatures deſtinées à être des vaſes d'honneur ou de mépris, prétend que cette différence doit être attribuée aux cauſes d'une vie anterieure, & veut que ce ſoit la raiſon de la diverſité du ſort de Jacob & d'Eſaü. Il finit enfin par

la ſuite que Jacob reçut la bénédiction d'Iſaac, qui ſembloit deſtinée à Eſaü, qui étoit le premier né. St. Paul, parlant de la préference donnée à Jacob, dit: *Le plus grand ſera aſſervi au moindre, ainſi qu'il eſt écrit: J'ai aimé Jacob, & j'ai haï Eſaü. Que dirons-nous? Y a-t-il de l'iniquité en dieu? A dieu ne plaiſe* [27]. Si l'on examine, dit Orige-

dire, que l'ame eſt immortelle & éternelle, & que pendant une infinité immenſe de ſiecles elle peut paſſer des plus grands biens aux plus grands maux, & des plus grands maux aux plus grands biens, ſelon qu'elle ſe conduit dans les différents états où elle ſe trouve. *Libro vero lucubrationis ejusdem priore, Cap. vij. animam hominis, non cum corpore factam docet, ſed extrinſecus inſertam, idque pro meritorum ratione. Probando huic Jacobi profert exemplum & Eſau, quorum hic fratrem, cum ex utero prodiret, ſupplantavit; quod ita nequaquam eventurum fuiſſe cenſet, niſi id uterque fuiſſet geſtis ſuis promeritus antequàm cœlo delaberetur. Addit & Johannis exemplum, qui in materni uteri clauſtris etiamnum compactus, ad Mariæ vocem tripudiavit; & Jeremiæ, cui dixerat dominus: Priusquam te formarem in utero, novi te, & antequam exires de vulva, ſanctificavi te. Alioquin ait futuram apud Dei προσωπολημψίαν & injuſtitiam, quod & Tom. II. in Joh. pag. 76 & 78. repetit. Eadem aſſeverantius inculcat cap. viij. lib. I. περὶ ἀρχῶν, & libr. III cap. j. Poſtquàm enim unumquemque dixit prout ſe ſe geſſit, à Deo vas effici vel ad honorem vel ad*

Origene, ce que St. Paul ajoute au ſujet de l'élection de Jacob, que cet Apôtre dit avoir été faite avant que les enfans fuſſent nés, & qu'ils euſſent operé ni bien ni mal; & ſi l'on conſidére enſuite qu'il n'y a point d'injuſtice en dieu, on doit voir clairement que ce n'eſt point dans le ventre de Rebecca, que Jacob ſupplanta Eſaü, mais par les vertus qu'il avoit eues dans une vie précédente, qui le rendirent digne d'être préferé par Dieu à ſon frere; ſans cette ſuppoſition comment peut-on accorder avec la juſtice de Dieu ce que dit l'Ecriture parlant de ces deux freres: *Avant qu'ils fuſſent nés, j'ai aimé Jacob, & j'ai haï*

*contumeliam, ſubdit continuo: "Quod ſi juſta hæc videtur „aſſertio, ſicut eſt certè juſta, & cum omni pietate concor- „dans, uti ex præcedentibus cauſis unumquodque vas vel „ad honorem à Deo, vel ad contumeliam præparetur: non „videtur abſurdum eodem ordine, atque eadem conſequentia „diſcutientes nos antiquiores cauſas, eadem etiam de ani- „marum ſatione ſentire, & hoc eſſe in cauſa quod Jacob „dilectus eſt, etiam dùm adhuc in ventre matris habere- „tur". Diſſertationem demum ita claudit; "Ex quo opi- „namur quoniam quidem (ſicut frequenter diximus) im- „mortalis eſt anima & æterna, quod in multis & ſine fine „ſpatiis per immenſa & diverſa ſæcula poſſibile eſt, ut à „ſummo bono ad infima mala deſcendat, & ab ultimis ad „ſumma bona reparetur". Id. ib.*

*haï Eſau.* Dieu aime-t-il ſans cauſe & hait-il de même? prend-il en amitié ce qui n'exiſte pas, & en haine ce qui eſt dans le néant?

Le ſentiment d'Origene parut une démonſtration à bien des anciens Peres de l'égliſe: St. Clement d'Alexandrie [28], St. Pamphile, Petrus Nemeſius, & pluſieurs autres écrivains illuſtres, admirent tous la transmigration des ames. Prenons garde ſurtout, que parmi ces auteurs il y a eu des Saints, parce que ce ſentiment ne fut condamné que longtemps après par l'Egliſe comme un héréſie. Saint Philaſtrius [29] Evêque de Brixia qui vivoit du temps de St.

[28] *Stipulatores habuit complures Adamantius: nam præter Pamphilum apologiæ auctorem, qui in eam inclinare videtur ſententiam, eamdem aſſectatur Clemens Alexandrinus Stromat. L. I. & clariùs etiam L. III. In Eclogis quoque animam tradit in uterum immitti. - - - Pierium etiam Alexandrinum, qui alter Origenes cognominatus eſt, animarum προϋπαρξιν defendiſſe teſtatur Photius Cod. CXIX. Nemeſius in libro de natura hominis, cap. ij. Animas hominum olim à Deo procreatas in corpora ab eo mitti exiſtimat, cùm ad eas ſuſcipiendas idonea & informata ſunt.* Id. ib.

[29] *Ignorantes quod in principio facta à Deo (anima) & creata poſt angelos.* Philaſtr. Oper. hæreſ. LI. pag. 160.

St. Ambroiſe, & dont nous avons les ouvrages dans le quatriéme Tome de la Bibliotheque des Peres, croyoit la préexiſtence des ames.

Ce fut quelque temps après St. Jerome & St. Auguſtin, que le dogme de la préexiſtence des ames fut entierement éclairci. St. Auguſtin avoue de bonne foi, qu'il n'avoit jamais compris [30] ſi l'ame exiſtoit antérieurement, ou ſi elle n'exiſtoit pas, & n'étoit créée que lors de la formation des corps. *Nec tum ſciebam, nec adhuc ſcio.* "Le „même St. Auguſtin [31] dit, dans un autre ouvra-

Nous avons de St. Philaſtrius un livre ſur les héreſies, dont St. Auguſtin fait mention. Bellarmin dit que Philaſtrius place parmi les héreſies bien des opinions qui n'en ſont pas, & qu'on doit lire cet auteur avec précaution. *Sanctus Philaſtrius, Epiſcopus Brixiæ, tempore St. Ambroſii vixit, ut ſanctus Auguſtinus teſtatur, initio libri de hæreſibus uſque ad ſua tempora, qui liber extat in Bibliotheca ſanctorum Patrum Tomo IV. ſed illud eſt obſervandum, multa à Philaſtrio inter hæreſes numerari quæ veræ hæreſes non ſunt: proinde cum prudentia legendus eſt.* Bellarm. de ſcript. Eccleſiaſt. pag. 99.

[30] *Qui primùm creatus, quando factus eſt homo in animam viventem, an ſimiliter fiant ſingulis ſingulæ, nec tum ſciebam, nec adhuc ſcio.* Auguſt. I. Retract.

[31] *Harum autem quatuor de anima ſententiarum, utrùm de propagine veniant; an in ſingulis quibuſque naſcentibus*

„ouvrage, que l'on ne doit affirmer & don-„ner pour certaine aucune des quatre opi-„nions qui ſont diſputées ſur la nature de „l'ame, ſavoir ſi elle vient de race, ou ſi „elle naît avec chaque homme qui vient au „monde, ou ſi préexiſtant déjà elle eſt en-„voyée dans le corps par Dieu, ou ſi elle „s'y rend volontairement elle même".

St. Jerome parle de divers ſentimens qu'on avoit de ſon temps ſur la nature de l'ame d'une maniere qui prouve combien cette queſtion étoit peu éclaircie. "Je „me ſouviens [32], *dit-il*, de la demande „que

*novæ fiant; an in corpore naſcentium jam alicubi exiſtentes, vel mittantur divinitùs, vel inde ſua ſponte labantur nullum. temere affirmare oportebit.* Auguſt. L. III. de libero arbitrio. cap. xxj.

[32] *Super animæ ſtatu, memini veſtræ quæſtiunculæ, imo maximè Eccleſiaſticæ quæſtionis: utrùm lapſa de cælo ſit, ut Pythagoras Philoſophus, omnesque Platonici & Origenes putant; an à propria Dei ſubſtantia, ut Stoici, Manichæus, & Hiſpaniæ Priſcilliani hæreſes ſuſpicantur; an in theſauro habeantur Dei olim conditæ, ut quidam Eccleſiaſtici ſtulta perſuaſione confidunt: an quotidie a Deo fiant, & mittantur in corpora, ſecundum illud quod in Evangelio ſcriptum eſt: Pater meus uſque modo operatur, & ego operor; an certe ex traduce, ut Tertullianus, Apollinarius, & maxima pars Occidentalium autumant, ut quomodo corpus ex corpore, ſic anima naſcatur ex anima, & ſimili cum*

„que vous m'avez faite, ſavoir ſi l'ame „vient du Ciel, comme le prétendent les „Pythagoriciens, les Platoniciens & Origene, ou ſi elle eſt une portion de la ſubſtance de Dieu, ainſi que le ſoutiennent les „Stoïciens, les Manichéens & les Priſcilliens; ou ſi elle eſt conſervée dans les treſors de Dieu ayant été créée autrefois, „comme ſe le figurent mal à propos pluſieurs „Eccléſiaſtiques, ou ſi elle eſt formée ſelon „le beſoin, & envoyée enſuite dans le corps, „ainſi que le dit l'Ecriture, *Mon pere travaille juſqu'à préſent, & moi je travaille;* „ou ſi elle eſt procréée par le Pere dans „l'acte de la génération, comme le penſe „Tertullien Apollinaire, & avec lui preſque tous les Occidentaux; en ſorte que de „même que le corps eſt produit par un „corps, l'ame eſt produite par une ame".

On voit par ce paſſage combien la nature de l'ame étoit encore diſputée & peu éclair-

*brutis animantibus conditione ſubſiſtat.* Hieronym. Epiſt. LXXXII.

33 *Nempe utrimque ſcripturæ teſtimoniis pugnabatur: qui tuebantur animarum* προυπαρξιν, *adverſus eos qui animas tunc creari volebant, cum præparatis corporibus*

éclaircie du temps de St. Jerome: car quoique ce Pere prétende, qu'il paroît par l'Ecriture que les ames ſont formées tous les jours, ſelon la quantité de corps qui doivent être animés, le paſſage qu'il cite, pour prouver ſon ſentiment, étoit également employé par ceux qui le combat-„toient; ils diſoient qu'il falloit entendre, *Mon pere travaille juſqu'à préſent, & je travaille auſſi* 33, pour ce qui regarde la providence & non pour la création, Dieu ne créant plus aucun être nouveau depuis la formation du monde; l'Ecriture nous apprend que Dieu ſe repoſa le ſeptiéme jour de toute l'œuvre entiere qu'il avoit faite: *ab univerſo opere quod patraverat.*

Enfin du temps même de St. Jerome, Saint Auguſtin convient de bonne foi, dans pluſieurs de ſes ouvrages, qu'il ne peut rien dire de certain de la nature de l'ame: ſi elle a été créée au commencement du mon-

*erant inſerendæ, hoc Geneſ. II. 2. intentabant: Et requievit (Deus) die ſeptimo ab univerſo opere quod patraverat. Contra prætendebant adverſarii illud Johan. V. 17. Pater meus uſque modo operatur, & ego operor; quod ad providentiam non ad creationem alii referebant.* Huet. Origen. de quæſt. VI. de anima. Tom. I. pag. 167.

monde, ou ſi elle a été faite enſuite. "Peut-„être 34, *dit-il*, Dieu a créé longtemps ‘,avant la formation des ames une matiere „ſpirituelle, qui eſt la pâte dont il ſe ſert „pour les conſtruire, comme la terre dont „la chair fut faite, étoit déjà lorsque Dieu „forma l'homme". Le ſavant Mr. Huet remarque, qu'il n'eſt aucune opinion ſur la quelle St. Auguſtin ait paru ſi flotant que ſur la nature de l'ame.

Dans le ſiecle de St. Gregoire dit le Grand, la nature de l'ame étoit encore fort inconnue. Car ce Pape avoue qu'il étoit impoſſible d'en décider 35 par l'autorité des Peres; ce qui montre que le Moine Cedrenus

34 *Fortaſſe potuit & anima, antequam ea ipſa natura fieret, quæ anima dicitur, cujus vel pulchritudo virtus, vel deformitas vitium eſt, habere aliquam materiam pro ſuo genere ſpiritualem, quæ nondum eſſet anima; ſicut terra, de qua caro facta eſt, jam erat aliquid, quamvis non erat caro.* Auguſt. de Geneſ. ad Liter. L. VII. cap. vj.

35 *Nulli mirum eſſe debet ſcripſiſſe Gregorium Magnum Epiſtol. lib. VII. Indict. ij. Epiſt. liij. quæſtionem de anima Patribus ſolvi non poſſe viſam eſſe, cum ne ipſius quidem temporibus ecqua è reliquis opinionibus pro certa haberetur, eccleſia præſcripſiſſet. Unde falſum eſſe apparet, quod ait Juſtinianus in Epiſtola ad Synodum Conſtantinopolitanam, quam exhibet Cedrenus:* Ἡ δὲ ἐκκλησία τοῖς θείοις ἐποπτεύη λόγοις φάσκει τὴν ψυχὴν συνδημιυρ-

drenus a fabriqué la lettre de Juſtinien écrite au ſinode de Conſtantinople, dans la quelle il dit que l'Egliſe a decidé que l'ame étoit créée avec le corps. Enfin le ſavant Evêque d'Avranche, l'illuſtre Huet, à qui toute l'antiquité étoit ſi bien connue, convient que non-ſeulement du temps d'Origene, mais même longtemps après lui, la queſtion de l'origine de l'ame, & de ſa nature ne fut point éclaircie. Le même Mr. Huet remarque qu'un Evêque celebre, defenſeur d'Origene, ſe plaignit au [36] Pape Vigile de ce qu'en prenant le prétexte d'anathématiſer Origene, à cauſe de l'opinion de la préexiſtence & du retour des ames

γεννᾶσθαι τῷ σώματι. Καὶ ἀ τὸ μὲν πρότερον, τὸ δὲ ὕστερον, κατὰ τὴν Ὠριγένους φρενοβλάβειαν· *Eccleſia autem divinis obſecuta ſermonibus dicit animam cum corpore procreari; non vero hoc prius, illud vero poſterius, juxta Origenis dementiam.* Huet Origen. quæſt. VI. de anima. Tom. I. pag. 190.

[36] *Ancyranus Epiſcopus in Epiſtolâ ad Vigilium Papam, adverſus Origenis hoſtes hæc conqueritur, referente Facundo, lib. IV. cap. jv. Proſiluerunt ad anathematizandos ſanctiſſimos & glorioſiſſimos Doctores, ſub occaſione eorum quæ de præexiſtentia & reſtitutione mota ſunt, dogmatum, ſub ſpecie quidem Origenis, omnes autem qui ante eum, & poſtea fuerunt, ſanctos anathematizantes.* Id. ib.

ames, on avoit anathématiſé tous les ſaints qui l'avoient cru avant & après lui. Il n'eſt pas étonnant que tant de Docteurs éclairés ayent cru la préexiſtence des ames, & leur retour dans différens corps; car il y a un paſſage dans l'Evangile qui ſemble prouver clairement que les Apôtres admettoient ce ſentiment. "Comme Jeſus „paſſoit, *dit St. Jean* 37, il vit un homme „aveugle dés ſa naiſſance, & ſes diſciples l'in„terrogerent, & lui dirent: Maître, qui a pe„ché, celui-ci ou ſon pere, ou ſa mere, pour „être ainſi né aveugle? Jeſus répondit: Ni „celui-ci n'a peché, ni ſon pere, ni ſa mere; „mais c'eſt afin que les œuvres de Dieu „ſoient manifeſtées en lui". Je demande actuellement, ſi les Apôtres n'ont pas cru la préexiſtence de l'ame & ſon retour dans les corps, comment ils ont pu demander ſi un homme étoit né aveugle parce qu'il avoit peché. Quand pouvoit-il l'avoir fait ſi ce n'eſt avant ſa naiſſance; car la punition lui

37 Καὶ παράγων εἶδεν ἄνθρωπον τυφλὸν ἐκ γενετῆς. Καὶ ἠρώτησαν αὐτὸν οἱ μαθηταὶ αὐτοῦ, λέγοντες· Ῥαββὶ τίς ἥμαρτεν, οὗτος ἢ οἱ γονεῖς αὐτοῦ, ἵνα τυφλὸς γεννηθῇ. Ἀπεκρίθη ὁ Ἰησοῦς· Οὔτε οὗτος ἥμαρτεν, οὔτε οἱ γονεῖς αὐτοῦ, ἀλλ' ἵνα φανερωθῇ τὰ ἔργα τοῦ Θεοῦ ἐν αὐτῷ. *Et præteriens, vidit hominem ca-*

lui étoit infligée avant de venir dans ce monde: il falloit donc que les Apotres penſaſſent que ſon ame avoit pu ſe ſouiller d'un crime, dans une vie antérieure, avant d'animer le corps dans lequel il avoit été privé de la vue en y entrant. Remarquons que bien loin que Jeſus Chriſt diſe aux Apôtres, cet homme n'a pu pécher, & mériter par là de perdre la vue, puiſqu'il a été privé de ce ſens dès l'inſtant qu'il a exiſté, il répond au contraire de la maniere la plus forte pour autoriſer le ſentiment d'Origene: il ſuppoſe que cet homme a pu mériter préalablement, en venant au monde, d'y être aveugle; car il dit, cet homme n'a ni peché, ni ſon pere, ni ſa mere. Il y a pluſieurs autres endroits dans l'Ecriture qui favoriſent l'opinion de la préexiſtence & du retour des ames.

Les raiſons que la plus part des Peres (qui n'étoient pas du ſentiment d'Origene, &

*cum ex nativitate, & interrogaverunt eum diſcipuli ejus, dicentes: Rabbi, quis peccavit, hic aut parentes ejus, ut cæcus naſceretur? Reſpondit Jeſus: Neque hic peccavit, neque parentes ejus, ſed ut manifeſtentur opera Dei in illo.* Evangel. Johan. Cap. jx. vers. 1. 2. 3.

38 *Si poſt Platonem aliquid emendare exiſtimatur indignum, cùm ipſe Porphyrius nonnulla & non parva emen-*

& des autres théologiens qui ſuivoient ſes opinions,) oppoſoient à la métempſycoſe, étoient plus brillantes qu'elles n'étoient ſolides. "Porphire [38], *dit St. Auguſtin*, n'a „pas voulu que les ames vinſſent animer les „corps qu'elles avoient déjà vivifiés, mais „d'autres corps nouveaux dans les quels elles „vont ſe rendre, ſans entrer jamais dans „ceux des animaux; il a eu honte de croi„re, qu'une mere dont l'ame paſſoit dans „une mule ſervît de monture à ſon fils, „&

*davit. Nam Platonem, animas hominum poſt mortem revolvi uſque ad corpora beſtiarum, ſcripſiſſe certiſſimum eſt. Hanc ſententiam Porphyrii Doctor tenuit & Plotinus; Porphyrio tamen jure diſplicuit: in hominum ſanè, non ſua quæ dimiſerant, ſed alia nova corpora redire humanas animas arbitratus eſt. Puduit ſcilicet, illud credere, ne mater fortaſſe filium in mulam revoluta vectaret: & non puduit hoc credere, ubi revoluta mater in puellam filio forſitan nuberet.* Auguſt. de Civit. Dei. L. XVIII. cap. xxv.

39 Ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ προσῆλθον αὐτῷ Σαδδουκαῖοι, οἱ λέγοντες μὴ εἶναι ἀνάστασιν· καὶ ἐπηρώτησαν αὐτὸν, λέγοντες· Διδάσκαλε, Μωσῆς εἶπεν· Ἐάν τις ἀποθάνῃ μὴ ἔχων τέκνα, ἐπιγαμβρεύσει ὁ ἀδελφὸς αὐτοῦ τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, καὶ ἀναστήσει σπέρμα τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ. Ἦσαν δὲ παρ' ἡμῖν ἑπτὰ ἀδελφοί· καὶ ὁ πρῶτος, γαμήσας ἐτελεύτησε, καὶ μὴ ἔχων σπέρμα, ἀφῆκε τὴν γυναῖκα τῷ ἀδελφῷ αὐτοῦ. Ὁμοίως καὶ ὁ δεύτερος, καὶ ὁ τρίτος, ἕως τῶν ἑπτά·

„& n'a pas rougi de penſer qu'une mere „devenue une jeune fille, pouvoit être la „femme de ſon fils". Tout ce raiſonnement n'eſt qu'un pur ſophiſme: le corps d'une mere étant détruit & diſſipé, il ne reſte plus rien de cette même mere qui puiſſe appartenir au fils, les ames ne ſe marient point, & ne ſont pas mariées, elles n'ont ni fils, ni mari: entendons parler Jeſus Chriſt 39. *Quand les hommes ſeront reſſuſcités ils ne prendront point de femme, & on*

Ὕστερον δὲ πάντων ἀπέθανε καὶ ἡ γυνή. Ἐν τῇ οὖν ἀναστάσει, τίνος τῶν ἑπτὰ ἔσαι γυνή; πάντες γὰρ ἔσχον αὐτήν. Ἀποκριθεὶς δὲ ὁ Ἰησοῦς, εἶπεν αὐτοῖς, Πλανᾶσθε, μὴ εἰδότες τὰς γραφὰς μὴ δὲ τὴν δύναμιν τοῦ θεοῦ. Ἐν γὰρ τῇ ἀναστάσει οὔτε γαμοῦσιν, οὔτε ἐκγαμίζονται. *In illo die acceſſerunt ad eum Sadducæi dicentes non eſſe reſurrectionem: & interrogaverunt eum, dicentes, magiſter, Moyſes dixit: Si quis mortuus fuerit non habens genitos, ob affinitatem ducet frater ejus uxorem illius, & ſuſcitabit ſemen fratri ſuo. Erant autem apud nos ſeptem fratres: & primus uxore ductâ defunctus eſt; ac non habens ſemen, reliquit uxorem ſuam fratri ſuo: ſimiliter & ſecundus, & tertius uſque ſeptem: poſtremum autem omnium defuncta eſt mulier; in reſurrectione, cujus è ſeptem erit uxor? Omnes enim habuerunt eam. Reſpondens autem Jeſus ait illis, erratis, neſcientes ſcripturas, neque efficaciam Dei, in reſurrectione enim neque nubent, neque dantur nuptui.* Evangel. Matth. C. xxij. verſ. 23.

*on ne leur en donnera pas.* Voila ce que répondit Jeſus aux Juifs qui lui demandoient avec lequel des ſept freres, lors de la réſurrection, ſeroit une femme qui les avoit épouſés tous les ſept, l'un après la mort de l'autre, ſelon la loi de Moyſe, qui ordonnoit que le frere épouſeroit la veuve de ſon frere, lorsqu'elle n'auroit pas eu des enfans du premier, pour faire revivre ſa race. Les ames n'ont donc aucune affinité, aucune parenté, l'une avec l'autre après la mort; & l'objection de St. Auguſtin n'eſt qu'une chimére, fondée ſur la parenté des corps, lorsqu'ils ſont animés, qui finit lorsqu'ils ſont détruits.

C'eſt aſſez avoir défendu une opinion que l'Egliſe a condamnée, après avoir éclairci la verité de la nature de l'ame. Je n'ai cherché à lui donner de la force & de la vraiſſemblance, que pour montrer, que quelque fauſſe qu'elle ſoit, elle a pourtant plus de probabilité, que celle qui admet la mortalité de l'ame. Or puisque toutes ces opinions ſont également douteuſes, pourquoi, comme dit St. Auguſtin, ne

40 *Profectò, ut cumque rationes immortalitati adſtruendæ allatæ, mathematicæ evidentiæ, ut ſumus initio teſtati, non ſint: eæ tamen ſunt, quæ non neminem benè affectum permoveant; quæ congeſtis aliis immortalitati impugnandæ præ-*

ne pas reçevoir un ſentiment fondé ſur ce que les Saints, dont nous connoiſſons les miracles, nous ont appris; ſur ce que les Prophetes, dont nous avons vû les prophéties accomplies, nous ont certifié; ſur ce que nous ont prêché les Apotres, & enfin ſur ce que l'Egliſe inſpirée par l'eſprit de Dieu a décidé?

Un homme ſage & ſenſé doit toujours avoir préſent à l'eſprit la ſage réflexion d'un des plus grands philoſophes de ces derniers temps, qui après avoir examiné, avec beaucoup de ſagacité & de liberté les preuves de la matérialité, de la ſpiritualité, de la mortalité, de l'immortalité, de cette ſubſtance intelligente que nous appelons ame, finit ainſi ſa diſſertation 40: Puisque les raiſons qu'on apporte pour prouver que l'ame eſt immortelle, quoiqu'elles ne ſoient pas d'une évidence mathématique, ſont encore plus fortes que celles qu'on leur oppoſe, & qu'elles doivent par leur clarté toucher tout eſprit juſte & bien fait, qu'elles ſont ſoutenues par la révélation, nous ne devons pas balancer à ſuivre l'opinion qui nous aſſure l'immortalité.

OCEL-

*penderent; quæ denique, ſuperveniente authoritate fidei, pondus atque robur ineluctabile obtinent.* Syntagm. philoſoph. P. Gaſſendi. pag. 72. edit. in 4.

OCELLUS LUCANUS.

On ne ſait pas préciſément le temps où vécut Ocellus: mais l'on peut conjecturer que c'étoit quatre vingts ou cent ans avant Socrate, par une lettre d'Archytas écrite à Platon, que nous a conſervé Diogene Laërce.

41 Ἀρχύτας Πλάτωνι ὑγιαίνειν.

Καλῶς ποιεῖς ὅτι ἀποπέφευγας ἐκ τᾶς ἀῤῥωστίας, ταῦτα γὰῤ αὐτός τε ἐπέσταλκας, καὶ τοὶ περὶ Δαμησκὸν ἀπάγγελον. Περὶ δὲ τῶν ὑπομνημάτων ἐπεμελήθημες, καὶ ἀνήλθομες ὡς Λευκανοὺς, καὶ ἐνετύχομες τοῖς Ὠκέλλω ἐκγόνοις; τὰ μὲν ὧν περὶ νόμω, περὶ βασιληίας, καὶ ὁσιότατος, καὶ τᾶς τῶ παντὸς γενέσιος, αὐτοί τε ἔχομες, καὶ τινα ἀπεσταλκάμες, τὰ δὲ λοιπὰ οὔτοι νῦν γε δύνανται ἐυρεθῆμεν, ἄι δέ κα ἐυρεθῆ, ἥξει τοι.

*Archytas Platoni valere.*

*Facis tu quidem recte, quod nobis, te convalniſſe ex ægritudine, epiſtola ſignificaris: & Damiſcus idem nuncia-verit. De commentariis autem curavimus, venimusque ad Lucanos, ibique convenimus Ocelli nepotes; quæ autem ipſius de legibus, & de regno ac pietate, omniumque generatione, ipſi habemus, eorum quædam miſimus, reliqua modo reperiri non poſſunt: cum inventa fuerint, ad te deferendum.*

Πλάτων Ἀρχύτα εὖ πράττειν.

Τὰ μεν παρὰ σοῦ ἐλθόντα ὑπομνήματα θαυμασῶς ἀσμενοί τε ἐλάβομεν, καὶ τοῦ γράψαντος αὐτὰ ἠγάσ-

ce. Comme elle eſt fort courte, & qu'elle concerne [41] uniquement Ocellus, nous la rapporterons ici en entier, ainſi que la réponſe de Platon. "Je ſuis charmé d'ap-
„prendre par vous & par Damiſcus, que
„vous vous portiez mieux: j'ai eu ſoin des
„écrits

ϑημεν, ὡς ἔνι μάλιστα: καὶ ἔδοξεν ἡμῖν ἀνὴρ ἄξιος ἐκείνων τῶν παλαιῶν προγόνων. Λέγονται γὰρ οἱ ἄνδρες οὗτοι Μυραῖοι εἶναι· οὗτοί δ' ἦσαν τῶν ἐπὶ Λαομέδοντος ἐξαναστάντων Τρώων ἄνδρες ἀγαθοί, ὡς ὁ παραδεδομένος μῦθος δηλοῖ, τὰ δὲ παρ' ἐμοὶ ὑπομνήματα περὶ ὧν ἐπέστειλας ἱκανῶς μὲν οὔπω ἔχει. Ὡς δὲ ποτε τυγχάνει ἔχοντα ἀπέσταλκα σοι, περὶ δὲ τῆς φυλακῆς ἀμφότεροι συμφωνοῦμεν. Ὥστε οὐδὲν δεῖν παρακελεύεσθαι. Ἔρρωσο.

*Plato Archytæ, recte agere.*

*Quæ abs te nobis allata ſunt commentaria, dici non poteſt quam libenter acceperimus, eumque qui illa ſcripſit, in primis admirati ſumus. Oſtendit enim profecto vir ille dignum ſe majoribus illis ſuis antiquiſſimis atque optimis viris; feruntur autem iſti viri Myræi fuiſſe. Hi autem, ex illis fuerunt Trojanis, qui cum Laomedonte migrarunt, viri boni, ut de illis tradita ſignificant; quæ apud me ſunt commentaria, de quibus ſcripſiſti, nondum ſatis elucubrata ſunt, utcunque tamen nunc ſe habent ad te miſi: de cuſtodia verò ambo conſentimus, nihil itaque adhortatione opus eſt. Vale.* Diogen. Laert. in Vita Archyt. L. VIII. pag. 80.

„écrits dont vous m'aviez parlé, & j'ai été „en Lucanie chez les deſcendans d'Ocellus. „J'ai actuellement entre les mains ſes Com„mentaires ſur la loi, la royauté, la pieté, „& la génération de toutes choſes; je vous „en ai déjà envoyé une partie: mais je n'ai „pu jusques ici recouvrer les autres ouvra„ges; ſi je les trouve, ſoiez aſſuré que je ne „manquerai pas de vous les envoyer".

Voici la réponſe de Platon à la lettre d'Archytas: elle contient toutes les particularités qui nous reſtent ſur la perſonne & ſur la famille d'Ocellus. "Je ne puis vous „exprimer le plaiſir que m'ont fait les ou„vrages que vous m'avez envoyés; j'eſti„me infiniment l'auteur, je l'admire, parce „qu'il eſt véritablement digne de ſes ancê„tres du vieux temps, qui étoient ſi eſtima„bles par leur vertu. On les dit originai„res de Myrra: du nombre de ces Troyens „qui ſuivirent Laomedon, & qui étoient „de très-honnêtes gens, comme l'hiſtoire „nous

42 Ἀνθρώπῳ δ' ἀρχὴ γενέσεως πρώτη ἐ γέγονεν ἐκ γῆς ἐδὲ τῶν ἄλλων ζώων οὔτε φυτῶν, ἀλλ' ἀεί τῆς διακοσμήσεως οὔσης, ἀνάγκη, καὶ τὰ ἐνυπάρχοντα καὶ τὰ ἐνδιακεκοσμημένα συνεπεῖναι; πρῶτον μὲν γὰρ ἀεὶ ὄντος τοῦ κόσμου, ἀναγκαῖον, καὶ τὰ μέρη αὐτοῦ

„nous l'apprend. Quant aux Commentai-
„res que j'ai, & pour lesquels vous m'avez
„écrit, ils ne ſont pas encore en aſſez bon
„état; je vous les envoye cependant tels
„qu'ils ſont: nous ſommes également con-
„vaincus tous les deux de l'attention qu'ils
„méritent: ainſi je n'ai rien à vous recom-
„mander à ce ſujet: portez vous bien".

L'ouvrage d'Ocellus Lucanus ſur l'univers, περὶ τοῦ παντός, contient quatre parties. Dans la premiere Ocellus veut prouver que le monde eſt éternel, qu'il n'a point eu de commencement, & qu'il n'aura point de fin. Dans la ſeconde l'auteur établit par pluſieurs raiſons, que c'eſt dans le tout ou dans l'univers qu'eſt la génération, & la cauſe de la génération. Dans la troiſieme partie il revient encore à l'éternité du monde, & il explique comment les générations ont eu toujours lieu ſans altération dans leurs genres pendant une durée éternelle. Le premier [42] commencement de la génération

συνυπάρχειν. *Nec pero primum humani ortûs initium, quemadmodum nec cæterorum animalium, neque plantarum è terra ductum eſt, ſed mundi ornatus & diſpoſitio cùm ſemper exiſtat, etiam quæ in eo diſpoſita digeſtaque ſunt, ſemper exiſtant neceſſe eſt, ſi quidem mundus primum ſemper manet.* Ocellus Lucan. cap. 1.

ration des hommes, des autres animaux, & des plantes n'a pas été produit par la terre: mais l'arrangement & la durée en a été de tout temps; car il eſt néceſſaire que les choſes qui ſont dans le monde & qui ſont arrangées dans lui, coéxiſtent avec lui. Le monde ayant toujours été, il faut donc que ſes parties ayent toujours coéxiſté

43 Καὶ γὰρ αὐτὰς τὰς δυνάμεις, καὶ τὰ ὄργανα, καὶ τὰς ὀρέξεις τὰς πρὸς (τὴν) μίξιν, ὑπὸ τοῦ Θεοῦ δεδομένας τοῖς ἀνθρώποις, οὐχ ἡδονῆς ἕνεκα δεδόσθαι συμβέβηκεν, ἀλλὰ τῆς εἰς τὸν ἀεὶ χρόνον διαμονῆς τοῦ γένους. Ἐπειδὴ γὰρ ἀμήχανον ἦν θνητὸν φύντα θείου (βίου) κοινωνῆσαι, τῆς τοῦ γένους ἀθανασίας φθειρομένης καθ' ἕκαστον ἀνεπλήρωσεν ὁ Θεὸς, ἀκατάληκτον ποιήσας, καὶ συνεχῆ ταύτην γένεσιν. Ἐν οὖν τοῦτο πρῶτον δεῖ θεωρεῖν, ὅτι οὐχ ἡδονῆς ἕνεκα ἡ μίξις. Ἔπειτα δὲ καὶ τὴν αὐτὴν τοῦ ἀνθρώπου σύνταξιν πρὸς τὸ ὅλον, ὅτι μέρος ὑπάρχων οἴκου τε καὶ πόλεως, καὶ τὸ μέγιστον κόσμου, συμπληροῦν ὀφείλει τὸ ἀποτελούμενον τούτων ἕκαστον, ἐὰν μέλλῃ μήτε συγγενικῆς ἑστίας λειποτάκτης γενέσθαι, μήτε πολιτικῆς, μήτε μὴν τῆς θείας. Οἱ γὰρ καθάπαξ μὴ διὰ παιδοποιίαν συναπτόμενοι, ἀδικήσουσι τὰ τιμιώτατα τῆς κοινωνίας συνήματα. - - - - - - - Διὰ γὰρ ταύτην τὴν αἰτίαν καὶ τὰς πόλεις εὐνομουμένας οἰκήσουσι, καὶ τοὺς ἰδίους οἴκους κατὰ τρόπον οἰκονομήσουσι, καὶ τοῖς φίλοις αὐτοῖς κατὰ τὰς πολιτείας, καὶ τὰς πολιτικὰς

iſté avec lui. La quatriéme & derniere partie de l'ouvrage de ce philoſophe renferme des principes très eſſentiels au bien de la ſocieté, qui montrent que la vertu doit toujours avoir part à la génération des hommes.

„Il eſt certain 43, *dit Ocellus*, que les „puiſſances, les organes & les deſirs qui ont „été

πράξεις παρέξουσιν, ὅτε μὴ μονον πολυπληθείαι ἀνθρώπων, ἀλλὰ καὶ ἐυανδρίᾳ χορηγοῦνται. - - - - - - Μετὰ πάσης οὖν σπουδῆς καὶ προσοχῆς δεῖ καταβάλλεσθαι, ὅπως τὰ γεννώμενα γίνηται χαριέστατα, καὶ γεννώμενα, καλῶς ἀνατραφῇ. Οὔτε (δὲ) γὰρ δίκαιον, τοὺς μὲν Φιλίππους καὶ Φιλόρνιθας καὶ Φιλόκυνας, μετὰ πάσης ἐπιμελείας φροντίδα ποιεῖσθαι τῶν γινομένων, ὡς δεῖ, καὶ ἐξ ὧν δεῖ, καὶ ὅτε δεῖ, καὶ πῶς διακειμένων γίνεσθαι τὰς μίξεις, καὶ τὰς κοινωνίας, τοῦ μὴ ὡς ἔτυχε γίνεσθαι τὰ γεννώμενα, τοὺς δὲ ἀνθρώπους μηδένα ποιεῖσθαι λόγον τῶν ἰδίων ἐγγόνων, ἀλλὰ (καὶ) γεννᾶν ὡς ἔτυχε, καὶ γεννωμένων ὀλιγωρεῖν, καὶ τῆς τροφῆς καὶ τῆς παιδείας· ταῦτα γὰρ ἀμελούμενα, πάσης κακίας φαυλότητος παραίτια γίνεται, βοσκηματώδη καὶ ἀγεννῆ ἀποτελοῦντα τὰ γεννώμενα. Ocellus Lucan. cap. jv. verſ. 2. 3. 4. 5. 14. *Si quidem facultates ipſas, inſtrumenta, & appetitus hominibus dedit Deus, non ut voluptate fruantur, ſed ut eorum genus perpetuo duret, ac permaneat: nam cùm fieri non poſſit, ut homo ipſe qui mortalis natus eſt, divinitatis efficiatur particeps, ſi generis*

„été donnés aux hommes par la Divinité „pour engendrer, ne leur ont point été accor- „dés pour le plaiſir, mais pour la durée de „la race humaine; & pour la perpétuer „éternellement. Comme il étoit impoſſible „que l'homme né mortel eût part à une „vie divine; & que l'immortalité ne pouvoit „être le partage de l'humanité: Dieu a „établi cette immortalité en rendant conti- „nuelle & perpétuelle la génération: il faut „donc établir d'abord, que la propagation „n'a point été établie pour le plaiſir; il eſt „enſuite néceſſaire de conſidérer que l'hom- „me, dans l'arrangement des choſes qui le „concernent, doit être regardé comme ayant „un

*immortalitas abſumatur, in ſingulis, ſupplevit Deus, & generationem hanc infinitam & continuatam reddidit. Hoc unum igitur ſpectare in primis oportet, non eſſe coucumbendum voluptatis cauſa. - - - - - - Mox hominis conſtitutionem ad univerſam referendam, quippe qui non ſolum domus, & civitatis, verum etiam mundi maxima pars. Quæ quidem quæcunque res deſit, eam ſupplere & compleré debeat, alioquin tum domeſtici & civitatis, tum etiam divinitatis deſertor futurus ſit: nam qui prorſus cauſa procreationis liberorum non coierint, ii nobiliſſimos cummunionis cœtûs injuria afficient & violabunt. - - - - - - Hanc ob cauſam eveniet, ut civitates bene inſtituas inhabitent, res ſuas domeſticas & familiares recte gubernent & tueantur, amicisque ipſis (ut civilis ſtatus requirit ratio)*

„un rapport direct avec l'arrangement de „l'univers, en ſorte qu'étant partie d'une fa„mille, d'une ville, & principalement du „monde, il doit ſuppléer à ce qui vient à „périr, s'il ne veut pas manquer à la ſo„cieté, à la politique, & à la divinité. Ceux „qui ne voyent pas leurs femmes dans la „vue de la procréation des enfans, violent „le ſyſtème le plus eſſentiel de la ſocieté. „- - - - - - - En obſervant la mo„deſtie & la pieté dans la génération, les „hommes habiteront des villes bien poli„cées; ils ne feront pas de folles depen„ſes; ils aſſiſteront leurs concitoyens & leurs „amis dans le gouvernement de l'Etat; „dans

*civiles actiones præbeant, cum illi non multos tantum homines, ſed etiam probos ſuppeditabunt.* - - - - - - - *Ita quoque omni ſtudio & intento animo eniti debent, ut ſciti admodum & elegantes naſcantur liberi, & cum orti ſuſceptique fuerint, liberaliter educentur; iniquum eſt enim Philippos quosdam, & Philocynas, id eſt qui equos alunt, aut aves aut canes ad venandum, omni diligentia curare, ut belluas, quemadmodum, & ex quibus, & quo tempore oporteat, generent, & quonam modo affectæ ſeſe admiſcere & copulare debeant, ne vilis ac vulgaris naſcatur Soboles; homines verò nullam filiorum ſuorum curam ſuſcipere, quin potius illos (ut ſors tulit) procreare, & cum genuerint, ipſorum educationem inſtitutionemque negligere.* Ocellus Lucanus de Univerſo. cap. jv.

„dans les affaires politiques; & non-ſeule„ment ils fourniront une grande multitu„de d'habitans, mais ils contribueront à „leur perfection. - - - - - - - On „ne ſauroit donc apporter trop de ſoin & „trop d'application *à l'acte de la génération*, „afin d'avoir des enfans bien nés, & en„ſuite bien élevés. Si ceux qui aiment les „chevaux, les oiſeaux, les chiens, ont ſoin „de la génération de ces animaux, & ob„ſervent comment, quand eſt-ce, & par „quelle bête il faut les faire procréer, pour „que la race ne vienne point à dépérir; „n'eſt-il pas honteux que les hommes ne „faſſent aucun compte de leurs propres en„fans, qu'ils les engendrent par haſard, & „qu'ils ayent très-peu de ſoin de leur nour„riture & de leur éducation? La négligen„ce de ces choſes eſt la cauſe de la mali„ce & de la méchanceté humaine, & a„che-

44 Ἔνιοι δ' οὐκ Ἀριστοτέλη τῆς δόξης εὑρετὴν, λέγουσιν, ἀλλὰ καὶ τῶν Πυθαγορείων τινάς. Ἐγὼ δὲ καὶ Ὠκέλλου συγγράμματι Λευκανοῦ γένος, ἐπιγεγραμμένῳ περὶ τῆς τοῦ παντὸς φύσεως, ἐνέτυχον, ἐν ᾧ ἀγένητόν τε καὶ ἄφθαρτον, οὐκ ἀπεφαίνετο μόνον, ἀλλὰ καὶ δι' ἀποδείξεως κατεσκεύαζεν τὸν κόσμον εἶναι. *Cæterùm ſunt, qui tradant opinionis hujus non Ariſtote-*

„chevant de faire dégénérer l'eſpece des „hommes, la rend ſemblable à celle des „bêtes".

Nous avons une ſuite de témoignages avantageux, d'approbations, & de louanges, que les plus illuſtres ſavans ont donnés dans tous les temps à l'ouvrage d'Ocellus. "Il y a des auteurs, *dit Philon* 44, qui ont „prétendu qu'Ariſtote n'étoit pas le pre„mier qui eût ſoutenu l'éternité de l'uni„vers, mais que pluſieurs Pythagoriciens „plus anciens que lui avoient été de cette „opinion. J'ai vu un Commentaire ſur la „nature de l'Univers, écrit par Ocellus Lu„canus, dans lequel non-ſeulement l'éter„nité de l'univers étoit ſoutenue, mais prou„vée par d'excellentes raiſons".

Mr. Freron n'eſt pas du ſentiment de Philon; il prétend qu'Ocellus eſt un auteur qui ne débite que du galimathias, que c'eſt un

*lem primum auctorem, ſed Pythagoreos quosdam fuiſſe. At mihi Ocelli, genere Lucani, inſcriptum de Univerſi naturâ, commentarium oblatum eſt, in quo quidem mundum eſſe ingenitum, & nunquam interiturum non ſolùm protulit, verùm etiam exquiſitiſſimis rationibus comprobavit.* Philo Judæus in libro περὶ ἀφθαρσίας κόσμου, id eſt, *de Mundo non interituro.*

un de ces anciens philoſophes dont il faut laiſſer les opinions dans l'oubli; & pour prouver ce qu'il avance, il cite un endroit qu'il dit être inintelligible. Comme il n'attaque pas la fidélité de ma traduction, & qu'il paroît s'y rapporter entierement, je n'ai qu'Ocellus à juſtifier. Voici cet endroit [45]. "Le monde me paroît n'avoir ja„mais été produit, & devoir être impériſ„ſable. Comme il a toujours été, de même „il ſubſiſtera toujours; s'il avoit été ſou„mis au temps, il n'exiſteroit plus, ainſi „donc il eſt incréé, & impériſſable. Si quel„qu'un penſe, qu'il eſt produit, certaine„ment il ne pourra concevoir ce dans quoi „il ſera diſſous, & comment il finira; car „de même que ce dont il aura été produit „aura été la premiere partie du monde, „de même ce dans quoi il ſera diſſous en

„ſera

45 Δοκεῖ γάρ μοι τὸ πᾶν ἀνώλεθρον εἶναι καὶ ἀγένητον· ἀεί τε γὰρ ἦν, καὶ ἔσται. Εἰ γὰρ ἔγχρονον, οὐκ ἂν ἔτι ἦν. Οὕτως οὖν ἀγένητον τὸ πᾶν καὶ ἀνώλεθρον. Οὔτε γὰρ, εἰ γενόμενον τις αὐτὸ δοξάζει, εὕροιτο ἂν εἰς ὃ φθαρείη καὶ διαλυθείη; ἐξ οὗ γὰρ γέγονεν, ἐκεῖνο πρῶτον τοῦ παντός ἐστιν: εἰς ὅ τε πάλιν φθαρήσεται, ἐκεῖνο ἔσχατον τοῦ παντὸς ἔσται. *Univerſum quidem, ut ego arbitror, nec interiturum unquam eſt, nec*

„ſera la derniere partie: mais le monde „étant produit il doit l'être avec toutes ſes „parties; & s'il eſt détruit, il doit l'être „auſſi dans toutes ſes parties; ce qui eſt im„poſſible, puisqu'il doit être détruit dans „une de ſes parties qui doit exiſter néceſ„ſairement; le monde donc n'a point de „commencement, & n'aura point de fin".

Quel galimathias, s'écrie Mr. Freron! Il eſt vrai qu'il faut apporter un peu plus d'attention en liſant cet endroit, qu'en parcourant une ou deux pages d'un roman nouveau: mais d'ailleurs quand on eſt un peu en uſage de lire des livres de philoſophie, ſur tout des livres des anciens auteurs, qui étoient fort précis, on comprend aiſément la penſée d'Ocellus: je vais la paraphraſer pour la rendre très-claire. Il eſt impoſſible de concevoir que le monde, que le

*ullum aliquando habuit ortum: cùm fuerit ſemper futurumque ſit; ſi enim tempori ſubditum foret, haud ſanè eſſe perpetuò poſſet. Ita igitur ſit, ut & ingenitum ſit, & item non interiturum; nam ſi quis ipſum eſſe generatum ortu exiſtimet, certe nullo modo in quod diſſolvatur & deſinat, invenire poterit; prima ſi quidem univerſi portio illa exiſtet, ex qua primò genitum fuerit: ultima, in quam poſtremum diſſipabitur.* Ocellus Lucan. cap. j.

le tout puiſſe périr; & puisque le monde eſt le tout, qu'il eſt infini, dans quoi peut-il être diſſous? Et de même comment a-t-il pu être formé? Car ce qui auroit ſervi pour ſa formation auroit dû néceſſairement être déjà une partie de lui même, qui auroit donc préexiſté avant lui, ce qui eſt impoſſible; parce que ſi le monde a été produit, il a dû l'être en même temps avec toutes ſes parties, & s'il doit être détruit, il doit l'être auſſi dans toutes ſes parties: mais comment cela pourra-t-il arriver, puisque ce dans quoi il ſera diſſous, ſera une de ſes parties, ne pouvant être diſſous que dans l'eſpace, & l'eſpace eſt ſa partie principale.

Pour

46 Ὅλως δὲ εἰ καὶ διαλύεται τὸ πᾶν, ἤτοι εἰς τὸ ὄν, ἢ εἰς τὸ μὴ ὄν διαλυθήσεται· καὶ εἰς μὲν τὸ ὄν, ἀδύνατον· οὐ γὰρ ἔσται τοῦ παντὸς φθορὰ, ἐὰν εἰς τὸ ὄν διαλύηται· τὸ γὰρ ὂν, ἤτοι τὸ πᾶν, ἢ τὸ μέρος τί ἐστι τοῦ παντός· καὶ μὴν οὐδὲ εἰς τὸ μὴ ὄν. Ἀμήχανον γὰρ τὸ ὂν ἀποτελεσθαι ἐκ τῶν μὴ ὄντων, ἢ εἰς τὸ μὴ ὄν ἀναλυθῆναι. Ἄφθαρτον ἄρα καὶ ἀνώλεθρον τὸ πᾶν· εἰ δὲ καὶ δοξάζοι τις αὐτὸ φθείρεσθαι ἤτοι ὑπό τινος τῶν ἔξω τοῦ παντὸς, φθαρήσεται δυναμενόμενον, ἢ ὑπό τινος τῶν ἐντος. Οὔτε δὲ ὑπό τινος τῶν ἔξωθεν· ἐκτὸς γὰρ τοῦ παντὸς, οὐδέν· τὰ γὰρ ἄλλα

Pour mieux ſentir la penſée d'Ocellus, il faut obſerver que tous les anciens ont cru qu'il étoit impoſſible, même par le pouvoir divin, de faire quelque choſe de rien: *Ex nihilo fit nihil*, c'étoit là leur grand axiome; il falloit donc pour créer le monde que la matiere ſubſiſtat: or cette matiere eſt le monde elle-même.

Si Mr. Freron avoit voulu faire attention à ce que dit Ocellus, dans ſon dixieme paragraphe, & qu'il ne ſe fût pas contenté de lire le premier, il eût vu qu'Ocellus expliquoit ce qui lui paroiſſoit obſcur. „Si l'univers, *dit-il* [46], vient à être diſſous, „il faut qu'il ſoit diſſous dans ce qui eſt, „ou dans ce qui n'eſt pas: il eſt impoſſi-

„ble

πάντα ἐν τῷ παντὶ, καὶ τὸ ὅλον καὶ τὸ πᾶν ὁ κόσμος· Οὔτε ὑπὸ τῶν ἐν αὐτῷ, δεήσει γὰρ ταῦτα μείζονα (τε) καὶ δυναμικώτερα εἶναι τοῦ παντός. Τοῦτο δὲ οὐκ ἀληθεύει· ἄγεται γὰρ τὰ πάντα ὑπὸ τοῦ παντὸς, καὶ κατὰ τοῦτο καὶ σώζεται καὶ συνήρμοσται, καὶ βίον ἔχει, καὶ ψυχήν. Εἰ δὲ οὔτε ὑπὸ τινος τῶν ἐνδοθεν φθαρήσεται τὸ πᾶν, ἄφθαρτος ἄρα καὶ ἀνώλεθρος ὁ Κόσμος. Τοῦτο γὰρ ἔφαμεν εἶναι τὸ πᾶν. *Omnino autem ſi ipſum univerſum intereat, illud aut in id quod eſt, aut certe in nihilum diſſipetur oportet: in id quod eſt, fieri nequit, ſi quidem univerſitatis rerum non erit*

„ble qu'il ſoit diſſous dans ce qui eſt, puis-
„que ce qui eſt eſt l'univers même; il ne
„peut pas non plus être diſſous dans ce
„qui n'eſt pas, car de même qu'il eſt im-
„poſſible, que ce qui eſt ſoit compoſé de
„parties non-exiſtantes, il l'eſt auſſi que ce
„qui exiſte ſoit diſſous dans ce qui n'exiſte
„pas: donc l'Univers eſt indeſtructibile &
„impériſſable. Enfin ſi quelqu'un penſe,
„que le monde ſera détruit, il faut qu'il
„convienne qu'il ſera détruit étant ſurmon-
„té par quelqu'une des choſes hors du
„tout, ou par quelqu'une qui eſt dans le
„tout. Ce ne ſera pas par une des choſes
„hors du tout; car rien ne peut être hors
„du tout, tous les êrres étant dans le tout;
„& le monde ou l'univers c'eſt le tout.
„Ce ne ſera pas non plus par une choſe
„qui ſoit en lui, car il faudroit que cette
„choſe

*interitus, ſi in id quod eſt, fiat diſſolutio; nam id quod eſt, fiat diſſolutio; nam id quod eſt, aut ipſum univerſum, aut univerſi portio exiſtit; neque vero in nihilum, cùm fieri non poſſit, ut id quod eſt, aut ex nihilo fiat, aut in nihilum abeat. Æternum igitur, nec ullo modo internecioni obnoxium eſt univerſum. At ſi quis eſſe interiturum exiſtimet, id profectò vel ab externa, vel ab interiore cauſa victum diſſolvetur: ſed non ab externa, cùm extrà univerſum nihil ſit, ſi quidem cætera omnia in univerſo continentur, ac to-*

„choſe fût plus puiſſante, & plus grande „que le tout, & cela ne peut-être, car tou„tes les choſes ſont néceſſairement entraî„nées par le tout, elles ont par lui leur „exiſtence; le tout ne pouvant donc être „détruit ni par quelqu'une des choſes au „dehors de lui, ni par quelqu'une au de„dans, le monde doit être éternel, indes„tructible, & impériſſable; puisque l'uni„vers ou le monde eſt le tout".

Je retourne à Mr. Freron: il trouve fort mauvais que j'aye traduit Ocellus, & regarde cet auteur comme un radoteur: *Sæpe premente Deo, fert Deus alter opem.* Platon, Philon, Stobée Lucien chez les anciens ont fort loué l'ouvrage d'Ocellus: chez les modernes Mr. Gale dit qu'Ocellus eſt un écrivain ſorti de la plus ſainte diſcipline de Pythagore; Pic de la Mirandole

*tum & univerſum idem habetur quod mundus: neque etiam ab iis quæ in eo ſunt; majora enim & valentiora eſſe oportebat, quàm ipſum univerſum; quod tamen falſum eſſe perſpicuum eſt; cum omnia ab univerſo agantur, moveanturque, & ſecundum hoc ea etiam ſerventur, & coagmentata ſint, vitamque & animam habeant. Quod ſi nec interioris nec externæ cauſæ vi interiturum eſt univerſum, mundus quem eumdem eſſe quod univerſum cenſemus, nunnam deſtructur nec diſſipabitur.* Ocellus Lucan. cap. 1.

dole prétend qu'Ocellus eſt un auteur très-excellent, & que ſon livre de la nature de l'univers eſt un livre précieux. Mr. Brucker, dans ſon hiſtoire de la philoſophie, donne de très-grandes louanges à Ocellus. Je prie donc Mr. Freron de conſidérer que j'ai une excuſe aſſez valable d'avoir traduit & commenté un ouvrage qui lui deplaît. Mes diſſertations lui paroiſſent encore trop longues: qu'il me permette de placer ici, pour ma juſtification, ce qu'il n'a pas voulu lire dans mon diſcours préliminaire, ou bien ce à quoi il n'a pas fait attention. "Je „me ſuis propoſé d'éclaircir les points les „plus eſſentiels de la théologie, de la phy„ſique, & de la morale des anciens, & de „montrer le plus ou le moins de reſſem„blance qui ſe trouve entre leurs ſentimens „& ceux des modernes; je crois qu'en ex„aminant avec impartialité toutes ces diffé„rentes queſtions, depuis le temps de leur „naiſſance jusqu'à préſent, on peut faire „une hiſtoire abregée de l'eſprit humain. „Ce n'eſt donc pas ſeulement Ocellus, que „j'ai voulu commenter & éclaircir, mais „tous les philoſophes anciens dont les opi„nions ont rapport aux ſiennes". Mr. Freron a trop d'eſprit pour ne pas convenir que cela ne ſe fait pas en courant, & qu'un pareil

pareil ouvrage ne peut être auſſi abregé que le trait d'un livre ordinaire.

Mon cenſeur me reproche encore des obſcénités, qui ſont dans quelques notes ſur la quatrieme partie d'Ocellus qui traite de la génération. Je lui répondrai avec toute la politeſſe poſſible, & ſans avoir le moindre deſſein de l'outrager, qu'il faut que ſa conſcience ſoit bien timorée & bien aiſée à ſcandaliſer, s'il n'eſt pas ſatisfait des raiſons que j'ai apportées pour me juſtifier d'une choſe, que j'ai été obligé de faire, pour éclaircir les queſtions dont parloit Ocellus. Mon livre eſt écrit pour les perſonnes qui aiment les belles lettres & la philoſophie, qui liſent dans le deſſein de s'inſtruire, & qui ne ſont pas aſſez ſcrupuleuſes pour condamner la cité de Dieu de St. Auguſtin, livre rempli d'érudition. Il n'y a rien dans mes notes d'auſſi libre, que les endroits que j'ai pris de cet ouvrage; je ne demande donc aux perſonnes qui liront mes diſſertations, que de n'être pas plus ſéveres que l'étoient les religieux & les vierges conſacrées aux autels, du temps de St. Auguſtin.

Voilà tout ce que j'avois à dire de l'extrait que Mr. Freron a fait de mon ouvrage ſur Ocellus. Depuis cet extrait on a

réimprimé à Utrecht ce livre; j'aurois pu y placer ce que j'ai mis ici: mais j'ignorois pour lors la critique de mon cenſeur; je n'en ai eu connoiſſance qu'en Provence. Ses feuilles étant très-rares en Allemagne, il paroît qu'il avoit de l'humeur & contre Ocellus & contre moi. Je ſais que chacun abonde dans ſon ſens, je ne trouve point mauvais que les perſonnes qui ne ſont pas de mon ſentiment, le condamnent; & la difference de mes opinions d'avec celles de Mr. Freron, ne m'empêchera pas de rendre toujours juſtice à ſes talens; mes lecteurs pourront s'en appercevoir pluſieurs fois dans la ſuite de cet ouvrage, où j'ai pris avec

47 Ὄκελλος ἀΐδιον τὸν κόσμον· ὠδὶ γὰρ ἐν τοῖς περὶ τοῦ παντὸς φύσεως λέγει. Ἔτι δὲ καὶ τὸ ἀτελευτατον καὶ τῶ σχήματος καὶ τᾶς κινάσιος, καὶ τῶ χρόνω, καὶ τᾶς ὠσίας τοῦτο πιστεῦται, διότι ἀγέννητος ὁ κόσμος, καὶ ἄφθαρτος. Ἄ τε γὰρ τῶ σχήματος ἰδέα κύκλος. Οὗτος δὲ πάντοθεν ἶσος καὶ ὅμοιος· διόπερ ἄναρχος καὶ ἀτελεύτατος, ἄτε τᾶς κινάσιος κατα κύκλον· αὐτὰ δὲ ἀπαραβατος καὶ ἀδιέξοδος, ὅτε χρόνος ἄπειρος ἐν ᾧπερ ἀ κίνασις διὰ τὸ μήτε ἀρχὰν εἰληφέναι τὸ κινούμενον, μήτε τελευτὰν λάμψειν. Ὁ δὴ ἄτε μὰν οὐσία τῶν πραγμάτων ἀνέκβακτος καὶ ἀμετάβλατος, διὰ τὸ μήτε ἀπὸ τω χείρονος εἰς τὸ

avec raiſon la défenſe de Mr. Freron, que je croyois attaqué injuſtement, & qui mérite d'être conſidéré par ſon eſprit & par ſes connoiſſances.

En voila aſſez ſur cet article: revenons à Ocellus. Stobée 47, qui vivoit dans le cinquiéme ſiecle, nous donne un extrait de l'ouvrage de ce philoſophe: "Ocellus, „*dit-il*, fait le monde éternel dans ſon li„vre de la nature de l'univers; & il prou„ve que le monde eſt éternel, & que le „mouvement, le temps & la figure de l'u„nivers ont toujours exiſté ainſi que lui: „car la figure du monde eſt circulaire, qui „eſt égale & ſemblable de tout côté, & „par

*βελτίον, μήτε ἀπὸ τῶ βελτίονος ἐπὶ τὸ χεῖρον πέφυκεν μεταβάλλειν. Ocellus æternum facit mundum; ſic enim ait libro de univerſi naturâ: præterea figuræ, motûs, temporis ac naturæ æternitas initii finisque expertem eſſe mundum confirmat. Nam & figurâ circuli eſt, qui ab omni parte ſimilis & æqualis eſt, ideóque principii finisque expers. Et motus in orbem fertur, qui quidem finem non habet: & infinitum eſt motûs tempus, quod nec principium habuerit, quod movetur, nec finem ſit habiturum. Jam natura rerum nullam mutationem recipit, quòd nec ex deteriore melior, nec ex meliore deterior fieri poſſit.* Stobæus Eccl. Phyſic. lib. I. cap. xxjv.

„par conſéquent qui n'a ni commencement „ni fin. Le mouvement de même n'a pu „avoir un commencement, puiſqu'il a co-ex„iſté avec l'univers; il n'aura donc aucune „fin; l'univers étant éternel, le temps eſt „également impériſſable, parce qu'il eſt avec „le mouvement. La nature ne peut donc „recevoir aucun changement, ni paſſer „d'un bon état à un mauvais, ni d'un mau„vais à un meilleur: mais elle reſtera éter„nellement telle qu'elle a toujours été".

L'ouvrage d'Ocellus ayant été écrit avant Ariſtote, je ne comprends pas comment ce philoſophe a pu dire, qu'il avoit été le premier à ſoutenir l'éternité de l'arrangement du monde; les autres philoſophes comme Thalès, Anaxagoras, Empedocle, Democrite, Meliſſus, ayant penſé que la matiere exiſtant de tout temps, n'avoit pas cependant été de tout temps arrangée.

Le Jeſuite Toleta, que ſon mérite, & ſes connoiſſances éleverent au Cardinalat, n'a pas

48 *Mundum eſſe genitum omnes antiqui philoſophi ante ipſum Ariſtotelem cenſuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Meliſſus, Plato cum cæteris: ſed ipſe Ariſtoteles omnium primus ingenitum & æternum fecit, ut de ſe ipſemet ait, 1. de cælo, text. 102. Imo vero ab ipſomet deo*

pas pris garde à cela lorsqu'il a auſſi attribué [48] à Ariſtote, d'avoir défendu le premier l'éternité antérieure & poſtérieure du monde. Ce ſentiment a été ſoutenu par beaucoup de philoſophes, qui l'ont embraſſé depuis que l'Ecole Péripateticienne fut établie; & il faut convenir que, dès que l'on n'admet pas la révélation, ce ſyſtème eſt plus naturel, & moins ſujet à une infinité de difficultés, que ceux des philoſophes anciens, qui lui ont donné un commencement: car tous ces philoſophes admettoient l'éternité de la matiere, aucun d'eux n'avoit eu l'idée que de rien on pût faire quelque choſe, & ils regardoient comme impoſſible qu'une choſe pût ſortir du néant même par le pouvoir divin.

*Principium hinc cujus nobis exordia ſumet*
*Nullam rem è nihilo gigni divinitùs unquam.*

Si l'on admet l'exiſtence de la matiere de tout temps, n'eſt il pas plus naturel de croire

*mundum fuiſſe factum aſſeruit Plato in Timæo, unà cum tempore, & duraturum perpetuo.* Franciſci Toleti Societ. Jeſu Commentaria unà cum quæſtionibus in octo libros Ariſtotelis de phyſic. auſcultation. &c. Cap. ij. fol. 209.

re que l'ordre eſt co-éternel avec elle, que de laiſſer cette matiere inutile & dans l'inaction pendant toute l'éternité antérieure.

Voici la maniere dont raiſonnoient les philoſophes qui admettoient l'éternité du monde: il faut, diſoient ils, ſi l'arrangement de l'univers n'a pas toujours été tel qu'il eſt aujourd'hui, que cet arrangement ait été fait ou par le haſard, ou par un être intelligent: ces deux choſes paroiſſent également contraires à la raiſon. Si c'eſt le haſard qui a formé le monde, comment eſt-il poſſible que ce même haſard le conſerve toujours dans le bel ordre où nous le voyons? Il n'y a rien de ſi abſurde, que de vouloir, que l'arrangement le plus parfait ſoit la ſuite d'une aveugle confuſion. Car qu'eſt-ce qu'étoit le mouvement déreglé de la matiere premiere, qu'une aveugle confuſion? S'il eſt poſſible de croire que le haſard ait formé une belle choſe, comment eſt-ce qu'on pourra ſe figurer que l'exiſtence & l'ordre de cette belle choſe ſont toujours maintenus & conſervés par le même haſard? Pourquoi les ſemences des choſes ſont-elles inaltérables? Si le haſard étoit le ſeul principe de l'univers, il ſeroit impoſſible qu'il ne produiſît pas à chaque inſtant

inſtant de nouvelles ſemences, & de nouveaux êtres? Enfin l'on ne ſauroit perſuader à un homme qui réfléchit, que le haſard faſſe toujours préciſément ce qui paroît ne pouvoir être fait que par l'intelligence la plus parfaite.

Venons actuellement à la ſeconde propoſition. Si c'eſt un Etre intelligent qui a arrangé l'univers, pourquoi co-éxiſtant de tout temps avec la matiere premiere, l'a-t-il laiſſée dans l'inertie & dans la confuſion pendant toute l'éternité antérieure? Ou le monde étoit bon & néceſſaire, ou il n'étoit ni bon ni néceſſaire. Si le monde étoit bon & néceſſaire, pourquoi l'Etre intelligent a-t-il tardé à faire une choſe bonne & néceſſaire? Cela n'eſt pas conforme à la nature d'un Etre juſte & intelligent, qui ne tarde jamais à exécuter ce qui eſt néceſſaire. Et ſi le monde n'étoit ni bon ni néceſſaire, pourquoi un Etre ſage & intelligent a-t-il fait une choſe mauvaiſe & inutile? Cela eſt encore contraire à ſon eſſence. Ainſi ni le haſard, ni un Etre intelligent ne peuvent être la cauſe de l'arrangement de l'univers; il faut donc qu'il ait exiſté de tous les temps.

Je demande, dit Ariſtote [49], Dieu ayant été de tout temps, s'il a pu & s'il a voulu produire le monde de tout temps ; ou s'il ne l'a pas pu, & ne l'a pas voulu. S'il l'a pû & s'il l'a voulu, alors le monde doit avoir été de tout temps, & par conſéquent il eſt éternel. S'il ne l'a pas pu, & ne l'a pas voulu, il n'a pu dans la ſuite ni le vouloir ni le pouvoir ; car il faudroit dire, que Dieu a été pendant un temps imparfait, & enſuite plus parfait, ce qui eſt abſurde. Si l'on répond qu'il l'a voulu, mais qu'il ne l'a pas pu, Dieu aura toujours été également imparfait, ce qui répugne à la raiſon ; & s'il a pu créer le monde, & qu'il ne l'ait pas voulu, Dieu eſt donc un Etre envieux & méchant, puiſque pouvant faire un grand bien, il n'a pas

49 *Si deus fuit ab æterno, & mundum non produxit, id petitur ſtatim : aut potuit & voluit, aut nec potuit, nec voluit ; aut voluit, ſed non potuit : aut potuit ſed non voluit. Si primum detur, profecto mundus fuit ab æterno : ſi vero alterum, quòd nec potuit tunc nec voluit, ſequitur quòd nec poſtea vellet nec poſſet, & eſſet imperfectus, & perfectior poſtea. Si tertium, quòd voluit, ſed non potuit, pariter eſſet id imperfectionis, quæ repugnat primo principio. Si quartum, potuit ſed non voluit, fuit invidus : quia cùm poſſet bonum communicare, noluit id facere. Cùm igitur nihil ex his dici poſſit, ſequitur quòd mundus æternus fuit.* Id. ib. pag. 221.

pas voulu le faire: toutes ces opinions ſont également contraires à la raiſon, donc le monde eſt éternel.

Plaçons encore ici un argument d'Ariſtote en faveur de l'éternité de l'univers. Si le monde, dit-il [50], a commencé, il faut que pareillement le temps ait commencé, or le temps ne peut avoir de commencement, donc le monde eſt éternel. Car ſi le temps a eu commencement, il y aura donc un temps, où le temps n'aura pas été; & par conſéquent il y aura eu un temps avant le premier temps; il faut donc que le temps ſoit éternel, ainſi que le mouvement, qui a toujours co-exiſté dans le temps & avec le temps.

Un

50 *Si mundus incipit, pariter etiam tempus: ſed hoc non potuit habere initium, ergo nec ipſe mundus. Minor probatur: Incepit tempus, ergo dabitur primum nunc, ante quod non fuit tempus. Tunc ſi cuilibet nunc correſpondet mutatum eſſe in motu (non enim tempus eſt extra motum:) ergo illi primo nunc reſpondet mutatum eſſe in aliquo motu: at ante quodlibet mutatum eſſe, eſt motus: ergo etiam ante illud nunc erit tempus, quod ſit in illo motu. Et ſic nunquam dabitur primum nunc ante quod non ſit tempus: non igitur principium habere poteſt.* Id. ib. pag. 221.

Un premier mouvement, dit encore le même philoſophe, ſuppoſe un mobile: il faut abſolument que ce mobile ſoit ou engendré ou éternel, mais pourtant en repos à cauſe de quelque empêchement. Or de quelque façon qu'on ſuppoſe que cela ſoit, il s'enſuit une abſurdité. Car ſi ce premier mobile eſt engendré, il l'eſt donc par le mouvement, lequel par conſéquent ſera antérieur au premier mouvement; & ſi ce premier mobile a été en repos éternellement, l'obſtacle n'a pu être ôté ſans un mouvement, lequel derechef aura été antérieur au premier mouvement, ce qui implique contradiction. Pour expliquer en peu de mots la penſée d'Ariſtote, ſuppoſons que le monde ſoit formé & mis en mouvement: voilà le premier mouvement qui commence avec le monde: mais le monde & ce premier mouvement ne peuvent exiſter que par un premier mobile, qui pour agir doit avoir lui-même un mouvement, & il ne peut l'avoir ſans un autre mouvement, qui lui ait été communiqué par

51 *Si Deus ab æterno non potuiſſet mundum producere, ſequitur quod debuit exſpectare per æternitatem ut mundum poſſet producere. Æternitas autem major eſt quocum-*

par un autre mobile, parce qu'il ne peut y avoir jamais de mouvement ſans un mobile, & de mobile ſans mouvement; cela fait donc une chaîne infinie de mouvemens & de mobiles dont on ne peut jamais trouver le commencement; donc le monde eſt éternel.

L'opinion de la poſſibilité de l'éternité du monde, ſi telle avoit été la volonté de Dieu, a été défendue par de très grands hommes. Le célebre Durand s'eſt conformé au ſentiment de St. Thomas, qui la ſoutient; & le Cardinal Tolete remarque, que cette queſtion eſt très-importante par l'autorité & les connoiſſances de ceux qui l'ont défendue, & qui l'ont attaquée: *Eſt autem*, dit-il, *quæſtio nimis gravis propter placita diverſa inſignium doctorum, & propter rationes validas ex utraque parte & propter rei ipſius magnitudinem.*

Si Dieu n'avoit [51] pu produire le monde de tout temps, il s'enſuivroit qu'il n'auroit pu le produire dans toute l'éternité antérieure à ſa création; or l'éternité eſt un

*que tempore, & ſic exſpectaret per multum temporis, quod abſurdum eſt & impoſſibile.* Id. ib.

un eſpace infini de temps, dans lequel Dieu n'auroit pas eu le même pouvoir qu'il a eu lors de la création, ce qui eſt abſurde; donc Dieu a pu créer le monde de toute éternité.

Si le monde n'avoit [52] pu être créé dans toute l'éternité, cela viendroit de ce que la cauſe & l'effet ne peuvent pas être dans le même inſtant: mais il eſt faux que la cauſe & l'effet ne puiſſent être dans le même inſtant; car ſi le ſoleil étoit éternel, la lumiere ſeroit néceſſairement éternelle; & ſi

[52] *Si mundus non potuiſſet ab æterno eſſe, ex eo foret quia non poſſunt eſſe in unico inſtanti ſimul cauſa & effectus, producens & productum: ſed hoc falſum eſt, ut colligitur ex his ſenſibilibus. Si enim ſol ab æterno eſſet, lumen ab æterno eſſet; & ſi pes, ſimiliter veſtigium: at lumen & veſtigium effectus ſunt efficientis ſolis, & pedis; potuit ergo cum cauſa æterna effectus coæternus eſſe. Cujus ſententiæ eſt St. Thomas theologorum primus.* Id. ib.

[53] *Agens per voluntatem non retardat ſuum propoſitum exequi de aliquo faciendo, niſi propter aliquid in futurum ſpectatum quod nondum adeſt: & hoc quandoque eſt in ipſo agente, ſicut cum expectatur perfectio virtutis ad agendum, aut ſublatio alicujus impedientis virtutem; quandoque vero extrà agentem, ſicut cùm expectatur præſentia alicujus coram quo actio fiat: vel ſaltem cùm expectatur præſentia alicujus temporis opportuni quod nondum adeſt. Si enim voluntas ſit completa, ſtatim potentia exequitur, niſi ſit defectus in ipſo: ſicut ad imperium voluntatis ſtatim ſequitur motus membri, niſi ſit defectus*

ſi le pié qui imprime ſa marque, avoit toujours porté ſur le ſable, la marque auroit toujours co-éxiſté avec lui: cependant la lumiere eſt l'effet du ſoleil, & la marque ou le veſtige du pié eſt l'effet du même pié; donc, lors qu'une cauſe eſt éternelle l'effet eſt coéternel avec elle; il s'enſuit delà, que Dieu, qui eſt la cauſe, & le monde qui eſt l'effet, auroient pu co-éxiſter éternellement tous les deux. Ecoutons parler St. Thomas 53. Lorsque l'on admet une cauſe ſuffiſante, il eſt néceſſaire d'admettre un effet:

*potentiæ motivæ exequentis motum: & per hoc patet cùm aliquis vult aliquid facere & non ſtatim fiat, quod vel hoc ſit propter defectum potentiæ qui expectatur removendus, vel quia voluntas non eſt completa ad hoc faciendum. Dico autem complementum voluntatis eſſe quando vult hoc abſolutè facere omnibus modis. Voluntas autem incompleta eſt, quando aliquis non vult facere hoc abſolutè, ſed exiſtente aliqua conditione quæ nondum adeſt, vel niſi ſubtracto impedimento quod adeſt: conſtat autem quod quicquid Deus nunc vult quod ſit, ab æterno voluit quod ſit: non enim novus motus voluntatis ei advenire poteſt, nec aliquis defectus vel impedimentum potentiæ ejus adeſſe potuit, vel aliquid aliud expectari potuit ad univerſalis creaturæ productionem, cùm nihil aliud ſit increatum niſi ipſe ſolus, ut ſupra oſtenſum eſt; neceſſarium igitur videtur, quod ab æterno creaturam in eſſe produxerit.* Sanct. Thomæ Aquinat. ſumma catholicæ fidei. L. II. cap. xxxij. pag. 387.

effet: Dieu eſt la cauſe ſuffiſante des êtres créés: or cette cauſe ſuffiſante étant éternelle, il faut que les êtres créés, qui ſont l'effet de cette cauſe, ſoient éternels. Un être qui agit par ſa volonté, ne retarde jamais l'action de cette même volonté, ſi ce n'eſt parce qu'il attend encore quelque choſe qui n'eſt point dans le moment préſent, & dont le défaut arrête ſa puiſſance; ou bien lorsqu'il manque de pouvoir, ou quand il eſt obligé d'attendre un autre temps, & de différer ce qu'il veut faire: mais ſi cet agent ne trouve aucun de ces obſtacles, d'abord l'effet ſuit la volonté; comme lorsqu'un homme veut mouvoir un membre, il le meut dans le moment, s'il n'y a aucune cauſe extérieure ou intérieure qui s'oppoſe à l'exécution de ſa volonté; & s'il perſiſte toujours dans cette même volonté: or il eſt conſtant que ce que Dieu veut à préſent il l'a voulu dans toute l'éternité, car Dieu ne peut être vacillant dans ſes réſolutions. Il eſt encore certain que rien ne peut s'oppoſer à ſa volonté toute-

54 *Si mundus eſſet generatus, utique deſtrui poſſet: ſed mundus eſt incorruptibilis; ergo fuit ingenerabilis. Minor probatur. Si mundus corrumpi poſſet, maxime ab eo qui fecit eum: ſed ab hoc non poteſt; ergo a nullo. Probatur*

toute-puiſſante; il eſt donc néceſſaire que Dieu ait créé le monde de tout temps; Dieu étant l'agent de la création de l'univers, & un agent qui agit par ſa volonté abſolue & toute-puiſſante, produiſant toujours ſon effet.

Dieu a eu la volonté pendant toute l'éternité ou de produire l'univers, ou de ne le pas produire: or il eſt manifeſte qu'il a eu la volonté de le produire; donc il l'a produit de toute éternité, l'effet ſuivant toujours la puiſſance d'un agent qui agit par volonté.

Les philoſophes païens qui ſoutenoient l'éternité du monde étant privés du ſecours de la révélation, ne pouvoient pas comme St. Thomas après avoir examiné ce qu'on peut dire à ce ſujet, ſoumettre leurs lumieres à la foi; ainſi ayant admis l'éternité antérieure du monde, ils établiſſoient la poſtérieure; ou ſi l'on veut la future. Si le monde, diſoit Ariſtote, pouvoit être diſſous, ce ſeroit par celui qui l'auroit créé [54]: mais cela ne ſe peut pas, donc il ne peut être détruit par aucune choſe. Car en ſuppoſant

*minor. Si a Deo corrumpi poteſt, & id eſt poſſibile, ponatur in eſſe, tunc vel mundus erat perfectus vel non. Si non: ergo nec cauſa fuit perfecta, quod abſonum eſt. Si autem perfectus fuit, ergo a Deo diſſolvi non poteſt;*

poſant que Dieu a créé le monde, il eſt contre ſon eſſence de l'anéantir. En voici la preuve: Ou le monde eſt parfait, ou il eſt imparfait: s'il eſt imparfait, Dieu n'a pu le créer, parce qu'une cauſe parfaite ne peut rien produire d'imparfait; & que pour produire un mauvais monde, il faudroit que Dieu fût défectueux, ce qui eſt abſurde. Si le monde au contraire eſt parfait, Dieu ne peut le détruire, parce que la méchanceté eſt oppoſée à ſon eſſence, & que c'eſt le propre d'un Etre mauvais de vouloir nuire aux bonnes choſes; donc Dieu ne peut pas nuire au monde qui eſt parfait; donc le monde ſera éternel.

Ceux qui admettoient l'éternité du monde n'étoient pas arrêtés par l'origine du mal qui embaraſſe ſi fort les philoſophes: ils diſoient que le bien & le mal ayant toujours été dans le monde, pendant l'éternité antérieure, il falloit qu'ils continuaſſent de même dans l'éternité future. A ce premier avantage ſur les ſectes qui n'admettoient pas le monde comme éternel, ils en joignoient pluſieurs autres: notre ſyſtème diſoient

*quia pravi hominis eſt & vitium perfecta deſtruere: at Deus nullam poteſt committere pravitatem; & ſic nec mun-*

diſoient ils, eſt infiniment plus ſimple que les autres: vous êtes obligés ainſi que nous d'admettre un principe qui ait ſubſiſté de tout temps: mais enſuite à ce premier point, qui nous eſt commun, vous en joignez dix autres dont vous n'avez aucune certitude; votre premier Etre eſt obligé de créer l'univers: combien de difficultés n'y a-t-il pas dans ce ſecond point! comment crée-t-il la matiere? De rien on ne peut rien faire; *ex nihilo fit nihil*: ne fait-il qu'arranger la matiere? Mais pourquoi l'a-t-il laiſſée toute l'éternité antérieure dans le déſordre & l'inertie? En créant, ou en arrangeant le monde, pourquoi permet-il que le mal s'y introduiſe? Eſt-ce défaut de puiſſance? Eſt-ce défaut de matiere? Eſt-ce inattention? Mais tous ces défauts ſont contraires à l'eſſence d'un premier principe intelligent & abſolu dans ſa puiſſance. Si l'on répond que c'eſt l'homme, qui eſt cauſe du mal; pourquoi a-t-il donc été créé méchant? Et comment la ſouveraine bonté a-t-elle formé une créature mauvaiſe? Avoit-il été fait bon & heu-

*dum deſtruere.* Franciſ. Toleti &c. Comment. in octo libros Ariſtotelis phyſ. pag. 214.

heureux? Mais d'où vient eſt-il devenu mauvais & malheureux? Un Etre ſouverainement juſte & puiſſant, non-ſeulement ne doit pas faire le mal: mais il faut qu'il empêche qu'on ne le faſſe, ſur tout en ayant la puiſſance; ſans cela il ſe ſert également mal de ſa bonté & de ſa puiſſance. Toutes ces difficultés dans les quelles l'eſprit humain ſe perd, s'évanouiſſent dans le ſyſtème de l'éternité du monde; & il n'eſt pas douteux que ſi la révélation ne nous en avoit appris la fauſſeté, ce ne fût celui qui auroit le plus de partiſans.

## EPICTETE.

Epictete [55] naquit à Hieropolis, qui eſt une ville de la Carie, peu éloignée de Laodicée. Aulu Gelle nous apprend qu'il fut eſclave d'Epaphrodite, capitaine des gardes & favori de Neron. Nous parlons beaucoup de cet Epaphrodite dans l'article de Petrone; ainſi nous nous contenterons d'en raconter ici une action pour faire connoître

[55] *Epictetus Stoicæ ſectæ philoſophus, Hieropolitanus Cariæ urbs, non longe à Laodicea ſita, conditione ſervus, ut in noctibus Atticis etiam teſtatur Aulus Gellius. Scr-*

noître le caractere du maître d'Epictete. Cet homme ayant vendu à un officier de Neron un de ſes eſclaves, nommé Felicion, qui étoit cordonnier, parce qu'il l'accuſoit de pareſſe, cet eſclave devint cordonnier de Neron. Epaphrodite l'ayant ſu vola chez lui pour l'aſſurer de ſes reſpects, en fit ſon confident, & ſon plus grand ami. C'eſt Arrien qui nous apprend la baſſeſſe de ce lâche courtiſan. Nous liſons dans le ſeptieme livre d'Origene contre Celſe, qu'Epictete étant encore eſclave d'Epaphrodite, il prit un jour fantaiſie à ce brutal inſenſé de lui tordre la jambe. Epictete s'appercevant qu'il y prenoit plaiſir, & qu'il recommencoit avec plus de force; lui dit ſans s'émouvoir, ſi vous continuez vous me caſſerez la jambe, cela arriva. He bien, dit Epictete avec beaucoup de ſang-froid, ne vous avois-je pas dit, que vous me caſſeriez la jambe? Celſe emporté par l'entouſiaſme de la philoſophie, éleve la patience d'Epictete au deſſus de celle de Jeſus Chriſt.

Epic-

*vivit enim Romæ Epaphrodito cuidam Neronis familiari.* Epicteti Vita.

Epictete fit profeſſion toute ſa vie de la philoſophie Stoïque. "De tous ſes diſci-„ples, *dit Mr. Boileau* [56], *qui a écrit ſa vie* „*en françois*, on ne connoît qu'Arrien ſeul „qui ſoit conſidérable: mais quand il n'au-„roit fait que ce diſciple, il eſt certain „qu'il auroit toujours fait beaucoup. Ce „fut cet Arrien qui depuis fut maître d'An-„tonin ſurnommé le Pieux, & qui fut „appellé le jeune Xenophon, à cauſe qu'à „l'exemple de ce philoſophe il rédigea par „écrit tout ce qu'il avoit entendu dire à „ſon maître pendant ſa vie, & qu'il en „com-

[56] Gilles Boileau, frere de l'illuſtre Deſpréaux qui par ſes ouvrages a rendu le nom de Boileau immortel.

[57] Τηλικῶτω ἓ ἐφιέμενος, μέμνησο ὅτι ἃ δεῖ μετρίως κεκινημένον ἅπτεσθαι αὐτῶν. Ἀλλὰ τὰ μὲν ἀφιέναι παντελῶς, τὰ δ' ὑπερτιθεσθαι πρὸς τὸ παρόν. Ἐὰν δὲ καὶ ταῦτα θέλῃς, καὶ ἄρχειν καὶ πλυτεῖν, τυχὸν μὲν ἀδ' αὐτῶν τούτων τεύξῃ, διὰ τὸ καὶ τῶν πρωτέρων ἐφίεσθαι. Πάντως γε μὴν ἐκείνων ἀποτεύξῃ δι' ὧν μόνων εὐδαιμονία, καὶ ἐλευθερία περιγίνεται. Epicteti Enchiridion. cap. jv. *Cùm igitur tantas res appetas, ſic eas ſuſcipiendas eſſe memento, ut ſis non mediocriter incitatus: atque alia penitùs relinquenda, alia in præſentia omittenda cenſeas. Quod ſi & illas deſideraris & magiſtratus etiam atque opes appetieris, & tuos florere volueris, fortaſſe ne hæc quidem aſſequeris, propter earum,*

„compoſa un volume, qu'il intitula, *les diſ-*
„*cours d'Epictete ou ſes Diſſertations*, dont
„il nous reſte encore quatre livres aujourd'-
„hui. Depuis il fit un petit livre, qu'il ap-
„pella *Enchiridion*, qui eſt l'abregé de tou-
„te la philoſophie d'Epictete, que nous
„avons encore, & qui eſt ſans contredit
„une des plus belles piéces de l'antiquité".
Plaçons ici quelques-uns des préceptes de cet excellent ouvrage, que tous les philoſophes devroient toujours avoir avec eux comme un guide aſſuré, & en méditer les maximes. "Si vous voulez [57] acquerir
„les

*quas ante diximus, cupiditatem; iis certè omninò excides, per quas ſolas felicitas & libertas comparatur.* Epict. Enchirid. cap. iv. Je me ſers toujours de la traduction françoiſe de l'abbé de Bellegarde, qui nous en a donné une très-bonne de cet ouvrage d'Epictete, avec un commentaire fort inſtructif & fort ſpirituel. Nous placerons ici pour juſtifier ce que nous diſons, celui qu'il a fait ſur ce chapitre. "On ne tient pas grand compte à
„un homme d'uſer ſes jours à lire, à penſer, à médi-
„ter, pour ſe remplir l'eſprit de belles connoiſſances;
„après avoir appris par le travail, & par l'étude tout
„ce qui eſt capable de flater la curioſité, la République
„ne lui en ſait pas plus de gré: s'il n'eſt que ſavant,
„il n'en eſt pas mieux vétu, ni plus conſideré. Au-
„trefois dans les républiques d'Athenes & de Rome, on
„parvenoit à tout par les ſciences; les dignités & les

„les grands biens que donne la ſageſſe, il „ne faut pas les regarder avec indolence, „ni en avoir des deſirs médiocres: il faut „renoncer entierement à de certaines cho-„ſes,

„emplois étoient la récompenſe du mérite. Les temps „ſont changés; & de la maniere dont nos mœurs ſont „tournées il n'y a guere lieu d'eſpérer que les ſcien-„ces reprennent le credit qu'elles ont perdu. Un fat „ſorti de la lie du peuple, mais qui eſt riche, & qui „ſe voit traîné dans un char pompeux, jette de la boue „au viſage d'un ſavant qui marche à pié. Il eſt „presque impoſſible de s'appliquer à ſa fortune, & à „l'étude de la ſageſſe; ce ſont des routes toutes diffé-„rentes. Il eſt aſſez rare de voir de beaux eſprits de-„venir riches, ils ne ſe mettent pas ſur les voies de „la fortune. Paſſer ſa vie dans ſon cabinet pour dé-„brouiller les tenebres de l'antiquité la plus reculée, „ce n'eſt pas le moyen d'amaſſer de grandes richeſſes. „Ceux qui ont fait une grande fortune, & qui ſe rou-„lent ſur les monceaux d'or regardent en pitié les „ſavans: ceux ci qui ménent une vie plus unie, & „plus tranquille ſont peut-être plus contens & plus „heureux; au moins ils n'ont point à ſe reprocher les „fourberies, les injuſtices, les vexations que coûtent les „grandes richeſſes, & qui font regarder comme les „fléaux du genre humain la plus part de ceux qui les „poſſedent".

Monſieur l'abbé de Bellegarde a fait encore pluſieurs ouvrages très-utiles pour former les mœurs, & pour contribuer à la douceur de la ſocieté. Je ne ſais à pro-

„ſes, & vous abſtenir des autres pour un „temps; car ſi avec les véritables biens „vous deſirez encore les richeſſes & les „grandes charges, peut-être en ſerez-vous „exclus,

pos de quoi il à plu à Mr. de Voltaire de mal-traiter cet auteur dans ſon Temple du gouſt:

Et cependant un fripon de libraire,
Des beaux-eſprits écumeur mercenaire,
Tout Bellegarde à ſes yeux étaloit,
Tout Pitaval, & jusqu'à des Fontaines.

Il y a une différence infinie du mérite de Mr. l'abbé de Bellegarde à celui de Sieur Guiot de Pitaval. Le premier eſt un homme d'eſprit, qui plaît en inſtruiſant, quoiqu'en diſe Mr. de Voltaire; & le ſecond n'eſt qu'un peſant compilateur; il n'y a de bon dans ſon ouvrage que ce qui n'eſt point de lui, presque toujours ſes réflexions ſont ou fauſſes ou triviales; & ſouvent même il affoiblit celles qu'il rapporte des autres Ecrivains. Quant à l'abbé des Fontaines, il écrivoit fort bien: mais les qualités du cœur gâtoient chez lui les talens de l'eſprit: il eſt triſte pour un auteur critique que les connoiſſeurs ne le liſent que comme un écrivain de romans, qui fait des héros & des criminels à ſa fantaiſie. L'abbé des Fontaines donnoit plus ou moins de mérite ſelon qu'on étoit plus ou moins de ſes amis: le gout pour la médiſance fit lire ſes ouvrages; le gout pour la verité, dès que les bons auteurs qu'il a blâmés ſeront morts, les rendra mépriſables.

„exclus, à cauſe de vos premiers deſirs: „mais il eſt hors de doute que vous per- „drez les ſeuls biens qui peuvent procurer „la liberté de l'eſprit & le véritable bon- „heur. - - - - - - - [58] N'ayez point „de vaine complaiſance pour des talens „étrangers qui ne ſont point en vous. Si „un beau cheval pouvoit dire qu'il eſt beau, „cela ſeroit ſupportable: mais lorsque vous „dites, en vous applaudiſſant, que vous „avez

[58] Ἐπὶ μηδενὶ ἐπαρθῇς ἀλλοτρίῳ πρωτερήματι, εἰ ὁ ἵππος ἐπαιρόμενος ἔλεγεν ἂν, ὅτι καλός εἰμι, ὑῖσον ἂν ἦν, σὺ δ'ὅταν λέγῃς ἐπαιρόμενος, ὅτι ἵππον καλὸν ἔχω, ἴσθι ὅτι ἐπὶ ἵππῳ ἀγαθῷ ἐπαίρῃ· τι οὖν ἐστὶ σὸν; χρῆσις φαντασίων· ὥσθ' ὅταν ἐν χρήσει φαντασίων κατὰ φῦσιν ᾖς, τηνικαῦτα ἐπαρθήσῃ· τότε γὰρ ἐπὶ σῷ τινι ἀγαθῷ ἐπαρθήσῃ. *Nulla aliena præſtantia efferaris animo; ſi equus ſemet jactans diceret: Sum pulcher; ferendum eſſet: tu verò cum inſolenter glorieris, te pulchrum equum habere, ſcito, equo te bono ſuperbire; quid igitur eſt tuum? Uſus viſorum: quapropter cùm in uſu viſorum ita moratus fueris, quemadmodum natura poſtulat, tum effereris, tum enim aliquo tuo bono lætaberis.* Id. cap. xj.

[59] Ὅταν φοιτᾷς πρός τινος τῶν μέγα δυναμένων, πρόβαλλε, ὅτι οὐχ εὑρήσεις αὐτὸν ἔνδον, ὅτι ἀπεκλείσθη, ὅτι οὐ προσχωρήσουσί σοι αἱ θύραι; ὅτι οὐ φροντιεῖ σοῦ. Κἂν σὺν τούτοις ἐλθεῖν καθήκῃ, φέρε τὰ γινόμενα, καὶ μηδέπο-

„avez un beau cheval, vous vous vantez de „ce qui n'eſt point en vous. Surquoi donc „pouvez vous avoir une légitime complai„ſance? C'eſt du bon uſage de votre rai„ſon. Si vous conſidérez les choſes comme „elles ſont en elles-mêmes, ſi vous en ju„gez ſainement, vous vous applaudirez „alors avec juſtice, & vous vous rejouirez „d'une bonne qualité, qui eſt effectivement „en vous. - - - - - - 59 - Lorsque vous

τε εἴπης· αὐτὸς πρὸς σεαυτὸν, ὅτι, οὐκ ἦν τοσοῦτον· ἰδιωτικὸν γὰρ, καὶ διαβεβλημένον πρὸς τὰ ἐκτός. *Cùm ad magnatum aliquem iturus es, proponito tibi, fore ut eum domi non invenias, ut incluſus ſit: ut occludantur fores, ut ille te negligat; quod ſi hoc rerum ſtatu venire decuerit, ea feras, quæ fiunt; neque ipſe unquam tecum dicas: non fuiſſe tanti. Id enim plebeium eſt, & ejus qui res externas calumnietur.* Epict. Enchirid. C. LII. Pour conſoler les gens de lettres de la fierté ridicule de la plûpart des grands à leur égard, plaçons ici le ſage commentaire qu'a fait de ce chapitre l'abbé de Bellegarde. "C'eſt un malheur d'avoir beſoin de ceux „qui peuvent vous mépriſer impunément, & qui vous „font eſſuyer mille rebuts, pour quelques ſervices qu'ils „vous rendent. Si les hommes étoient plus ſages, ceux „qui les traitent avec tant de hauteur, & tant de dure„té ſeroient plus humains & plus complaiſans, par le „beſoin qu'ils auroient de leur ſecours. L'inégalité des „conditions fait que les petits rampent ſous les grands,

„vous irez chercher quelque grand ſei-
„gneur, imaginez vous que vous ne le trou-
„verez pas chez lui, ou qu'il ſera renfer-
„mé, que ſa porte ne vous ſera pas ou-
„verte, & qu'il vous mépriſera. Que ſi
„après toutes ces réflexions, il eſt néceſſai-
„re que vous y alliez, ſouffrez ſans murmu-
„rer tout ce qui vous arrivera, & ne dites
„point en vous chagrinant, que vous ne
„deviez

„mais le ſage ſe met à leur niveau, & même au deſſus
„d'eux, par la nobleſſe de ſes ſentimens, & par la ſu-
„périorité de ſes talens".

60 Ἂν ὑπὲρ δύναμιν ἀναλάβῃς τὸ πρόσωπον, καὶ ἐν τούτῳ ἠχημόνησας, καὶ ὃ ἠδύνασο ἐκπληρῶσαι, παρέλιπες. *Si quam perſonam, quæ vires tuas ſuperat, indueris; tum eam quam ſuſtinere poſſes, negliges.* Epict. Enchirid. C. lix.

61 Πᾶν πρᾶγμα δύο ἔχει λαβὰς τὴν μὲν φορητὴν ἀήν, τὴν δὲ ἀφόρητον, ὃ ἀδελφὸς ἐὰν ἀδικῇ, ἐντεῦθεν αὐτῷ μὴ λαμβάνῃς ὅτι ἀδικεῖ. Αὕτη γὰρ λαβὴ ἐστιν οὐτοῦ ἡ φορητή· ἀλλὰ ἐκεῖθεν μᾶλλον, ὅτι ἀδελφὸς, ὅτι σύντροφος· καὶ λήψῃ αὐτὸ καθ' ὃ φορητὸν ἐστιν. *Una quæque res duas habet anſas, unam tolerabilem, alteram intolerabilem. Ergo ſi frater injuriam fecerit non eâ prehende quâ facit injuriam; ea enim ejus anſa non eſt tolerabilis; ſed illinc potiùs, eſſe fratrem una educatum, ſic prehendes rem quâ eſt tolerabilis.* Epictet Enchirid. C. lxv.

La plus part des choſes qui troublent la tranquillité des hommes, & qui répandent une amertume ſur leur

„deviez pas vous donner tant de peine „pour ſi peu de choſe: ce langage n'ap- „partient qu'au peuple, & à un homme „trop touché des choſes extérieures. - - „- - - 60 - Si vous voulez faire un per- „ſonnage au-deſſus de vos forces, vous „n'aurez que de la confuſion; & vous né- „gligerez celui que vous euſſiez pu faire „avec honneur". - - - - - - - 61 -

Cha-

vie, qui en empoiſonne la douceur, peuvent être conſidérées d'une maniere qui en ôte le venin, & qui les rende très-ſupportables. Si l'on approfondit les ſujets de chagrin que l'on regarde ordinairement comme les plus cruels, l'on voit qu'une fauſſe opinion, eſt plutôt la ſource de ces chagrins, qu'une véritable réalité; il ne faut ſouvent qu'une bagatelle pour mettre en fureur certaines perſonnes, qui ſe laiſſent conduire à leur imagination, elles groſſiſſent les objects pour juſtifier leur emportement. Le moindre démêlé dans leur famille leur paroît inſupportable, la privation d'un bien qu'ils ſouhaitent leur ôte toute la tranquillité qu'ils peuvent avoir. Si un de leurs enfans vient à leur manquer dans quelque choſe, au lieu de ſonger que le partage de la foibleſſe humaine eſt de faire des fautes, ils ſont penetrés de la plus vive douleur; s'ils découvrent que leurs femme leur ſoient infidelles il n'eſt pas d'excès auxquels ils ne ſe portent: le bon ſens & la réflexion devroient leur faire connoître, qu'ils ne doivent pas ſe déſeſperer, pour une faute dont ils ne

Chaque choſe a deux côtés : de l'un elle

ſont pas coupables. Sganarelle, dans Moliere, a plus de ſens que bien des gens, qui veulent paſſer pour des philoſophes & des ſages, lorsqu'il dit, *Mon honneur dépend-il de ceux qui n'en ont pas?* Et l'ingenieux la Fontaine n'a-t-il pas raiſon de dire, en parlant de cocuage, *Quand on le ſait c'eſt peu de choſe, quand on l'ignore ce n'eſt rien.* Le premier des Croyans, Abraham, n'eut point la foibleſſe de tant de jaloux, qui ſe déſeſperent pour un mal que ce Patriarche regarda pluſieurs fois comme très-peu de choſe.

Nous avons un ſermon fort éloquent d'un des plus grands Peres de l'Egliſe, qui juſtifie la conduite & la prudence d'Abraham à ce ſujet. Nous examinerons d'abord ici, pour la conſolation de tous les gens qui ſont jaloux, la maniere de penſer d'Abraham ſur le cocuage: nous viendrons enſuite aux éloges que lui donne Chryſoſtome, & nous conſidérerons en même temps ce qu'ont dit les plus habiles Rabins; car nous croyons rendre un grand ſervice aux Européens, & ſurtout aux François en approfondiſſant cette queſtion épineuſe. „Il arriva, *dit la Geneſe*, que comme Abraham étoit „près d'entrer en Egypte, il dit à Sara ſa femme: Voi„ci je ſai que tu es une très-belle femme, c'eſt pour„quoi il arrivera, que quand les Egyptiens t'auront vûe, „ils diront. C'eſt la femme de cet homme, & ils me „tueront; mais ils te laiſſeront vivre. Dis donc je te „prie, que tu es ma ſœur, afin que je ſois bien traité „à cauſe de toi, & que par ton moyen ma vie ſoit pre„ſervée. Il arriva donc, qu'auſſi-tôt qu'Abraham fut „venu en Egypte, les Egytiens virent que cette femme

elle paroît ſupportable, de l'autre elle

„étoit fort belle; les principaux de la Cour de Pha-„raon la virent auſſi, & la louerent devant lui; & elle „fut enlevée pour être menée dans la maiſon de Pha-„raon, lequel fit du bien à Abraham à cauſe d'elle, de „ſorte qu'il en eut des brebis, des bœufs, des ânes, „des ſerviteurs, des ſervantes, des âneſſes, & des cha-„meaux; mais l'Eternel frappa de grandes plaies Pha-„raon & ſa maiſon, à cauſe de Sara, femme d'Abra-„ham. Alors Pharaon appela Abraham, & lui dit: Qu'eſt-„ce que tu m'as fait, pourquoi ne m'as-tu pas decla-„ré que c'étoit ta femme, pourquoi as-tu dis, C'eſt ma „ſœur! car je l'avois priſe pour ma femme: mais main-„tenant voici ta femme, prends-la, & t'en vas: & Pha-„raon ayant donné ordre à ſes gens, ils le conduiſi-„rent, lui ſa femme, & tout ce qui étoit à lui".

Ἐγένετο δὲ ἡνίκα ἤγγισεν Ἄβραμ εἰσελθεῖν εἰς Αἴγυπτον, εἶπεν Ἄβραμ Σάρᾳ τῇ γυναικὶ, Γινώσκω ἐγὼ, ὅτι γυνὴ εὐπρόσωπος εἶ; ἔσται οὖν ὡς ἂν ἴδωσί σε Αἰγύπτιοι, ἐροῦσιν ὅτι γυνὴ αὐτοῦ ἐστιν αὐτή· καὶ ἀποκτενοῦσί με, σὲ δὲ περιποιήσονται. Εἶπον οὖν, ὅτι ἀδελφή αὐτοῦ εἰμι, ὅπως ἂν εὖ μοι γένηται διὰ σὲ, καὶ ζήσεται ἡ ψυχή μου ἕνεκεν σοῦ. ἐγένετο δὲ, ἡνίκα εἰσῆλθεν Ἄβραμ εἰς Αἴγυπτον, ἰδόντες οἱ Αἰγύπτιοι τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, ὅτι καλὴ ἦν σφόδρα. Καὶ ἴδον αὐτὴν οἱ ἄρχοντες Φαραὼ, καὶ ἐπῄνεσαν αὐτὴν πρὸς Φαραὼ, καὶ εἰσήγαγον αὐτὴν εἰς τὸν οἶκον Φαραώ. Καὶ τῷ Ἄβραμ εὖ ἐχρήσαντο δι' αὐτήν· καὶ ἐγένοντο αὐτῷ πρόβατα, καὶ μόσχοι, καὶ ὄνοι, καὶ παῖδες, καὶ παιδίσκαι,

elle eſt inſupportable. Si votre frere

καὶ ἡμίονοι, καὶ κάμηλοι. Καὶ ἤτασεν ὁ θεὸς τὸν Φαραὼ πάσαις μεγάλοις καὶ πονηροῖς, καὶ τὸν οἶκον αὐτοῦ, περὶ Σάρας τῆς γυναικὸς Ἄβραμ. Καλέσας δὲ Φαραὼ τὸν Ἄβραμ, εἶπεν, Τί τοῦτο ἐποίησας μοι, ὅτι οὐκ ἀπηγγειλάς μοι, ὅτι γυνή σου ἐστίν. Ἵνατί εἶπας ὅτι ἀδελφή μου ἐστὶν, καὶ ἔλαβον αὐτὴν ἐμαυτῷ γυναῖκα, καὶ νῦν ἰδοὺ ἡ γυνή σου ἔναντί σου· λαβὼν ἀπότρεχε· καὶ ἐνετείλατο Φαραὼ ἀνδράσι περὶ Ἄβραμ, συμπροπέμψαι αὐτόν, καὶ τὴν γυναῖκα αὐτοῦ, καὶ πάντα ὅσα ἦν αὐτῷ. Geneſ. cap. xij. vers. 11. & ſeq. uſq. 20.

Il faut d'abord conſidérer ce que nous dit ici la Geneſe ſous deux points de vue différents; le premier c'eſt l'action d'Abraham en elle même, le ſecond c'eſt les ſuites qu'elle eut. Il eſt certain que la conduite d'Abraham peut être difficilement juſtifiée, car dans l'étroite rigueur de la loi, il n'eſt jamais permis de faire un mal réel pour en éviter un que l'on apprehende, & qui peut ne point arriver. Abraham incitoit ſa femme à commettre un adultere dans la crainte qu'on ne le tuât: mais plutôt que d'avoir recours à cette feinte, il devoit ou s'éloigner de l'Egypte, ou risquer ce qui pouvoit lui arriver. Que penſeroit-on aujourd'hui d'un chrétien, qui voyageant en Turquie, diroit à ſa femme de ſe ſouiller d'un adultere pour le mettre à l'abri des avanies qu'on pourroit lui faire? Y a-t-il de confeſſeur, qui donnat l'abſolution à un mari qui auroit voulu aſſurer ſa tranquillité par le cocuage, & à une femme qui la lui auroit procurée par un pareil moyen? Le plus petit Theologien ne ſait-il pas, qu'il vaut

re vous fait quelque injuſtice ne l'en-
vi-

mieux mourir que de faire un peché mortel? Et ſi l'on établiſſoit le contraire de cette propoſition, quel déſordre ne s'enſuivroit-il pas dans la ſocieté? On commettroit les actions les plus criminelles ſous le prétexte de garantir ſa vie. Craindroit-on qu'un homme ne nous aſſaſſinât, on commenceroit par l'aſſaſſiner lui même, car l'aſſaſſinat n'eſt pas un plus grand mal que l'adultere, pour le ſalut de l'ame; ils la perdent également tous les deux pendant toute l'éternité. Qu'auroit-on penſé d'un chrétien, dans la primitive Egliſe, qui craignant d'être perſecuté, & conduit au martyre, auroit dit à ſa femme de paſſer pour ſa ſœur, & de coucher avec le Pro-Conſul, pour qu'il pût vivre ſans avoir rien à craindre, dans le pays qu'il venoit habiter: on auroit regardé un pareil chretien comme indigne de l'être, & on l'eût ſeparé de la communion des fidelles.

Convenons donc qu'Abraham ne ſe conduiſit pas avec toute la regularité qu'il auroit du, & que la crainte de la mort lui fit commettre une faute; car il y a une très grande différence entre celui qui ſe ſert du cocuage pour ſon utilité, & celui qui le fuyant autant qu'il lui eſt poſſible, ne ſe déſeſpere pas, lorſqu'il arrive; le premier agit contre les lois de l'honneur & de la vertu, le ſecond ſuit les préceptes de la raiſon, qui lui apprend à ne pas s'affliger à l'excès d'un évenement qu'il n'a pu empêcher.

Après avoir blâmé Abraham du deſſein qu'il forma de proſtituer ſa femme, pour n'avoir aucune inquiétude ſur les attentats qu'on pouvoit commettre contre

viſagez pas de ce côté là, comme un

ſa vie, examinons ce qui lui arriva; cela nous donnera l'occaſion de montrer, que les hommes ont toujours été les mêmes, & que les courtiſans de Pharaon reſembloient parfaitement à ceux d'aujourd'hui: ils louerent Sara, ils en vanterent les charmes à leur Prince, & bientôt elle fut conduite à la Cour. Pharaon combla de biens Abraham, qu'il croyoit être le frere de Sara: ce Patriarche reçut des brebis, des bœufs, des ânes, des ſerviteurs, des ſervantes, des ânesſes, & des chameaux. L'eſpece des préſens varie ſelon les temps; mettons des terres & des châteaux à la place des brebis & des bœufs; des équipages au lieu d'ânes & de ſerviteurs; des diamans & des bijoux pour des ânesſes & des chameaux; nous verrons alors ce qui ſe paſſe dans toutes les Cours de l'Europe, lorsque le Souverain prend une nouvelle maîtreſſe: ſes freres ſe reſſentent bientôt de la généroſité de ce Prince, & elle ſe repand même ſur tous les parens de la favorite; & nous ne doutons pas, quoique la Geneſe n'en faſſe pas mention, que les courtiſans, qui procurerent Sara à Pharaon n'ayent été auſſi bien récompenſés que le ſont ceux qui ſe mêlent aujourd'hui de pareilles affaires.

Venons à un autre point. Presque tous les Rabins, & tous les Peres de l'Egliſe ont pretendu, qu'Abraham n'avoit pas été cocu, quoiqu'il ſe fût mis volontairement au riſque de l'être: cependant Rabi Aaron a ſoutenu que Pharaon avoit couché avec Sara. "L'écri„ture, *dit-il*, eſt préciſe ſur cet article, car Pharaon dit „en termes exprès à Abraham: *Pourquoi as-tu dit, c'eſt*

un homme injuſte à votre égard; car vous le

„*ma ſœur? Car je l'avois priſe pour ma femme.* Καὶ „ἔλαβον αὐτην ἐμαυτῶ γυναῖκα. Or, dit Rabi Aaron, „quand on a pris une perſonne chez ſoi en qualité de „femme, qu'on l'a gardée aſſez longtemps pour faire „des préſens de brebis, de bœufs, d'ânes, de ſerviteurs, „de ſervantes, d'âneſſes & de chameaux, à ſon frere; „il y a toute apparence, qu'on n'a pas perdu le temps „avec la ſœur en diſcours ſuperflus. Remarquons, que „ce ne fut qu'après qu'Abraham eut reçu les préſens, „que Dieu frappa Pharaon de grandes plaies pour „l'obliger à rendre Sara à ſon mari, à qui il apprend „fort naturellement qu'il l'avoit priſe pour ſa femme. „Il ſemble que Pharaon auroit du dire à Abraham „qu'il n'avoit pas touché Sara: mais le Roi d'Egypte „dit tout le contraire; il avoue à Abraham qu'il l'avoit „traitée comme ſa femme. Καὶ ἔλαβον αὐτὴν ἐμαυτω „γυναῖκα".

Le ſentiment de Rabi Aaron, a eu pluſieurs partiſans dans ces derniers temps: mais les Juifs en général ſe ſont élevés contre, & il n'y a pas apparence qu'il ſoit jamais reçu dans une nation, qui peut bien croire qu'Abraham a cherché à être cocu, mais qui eſt perſuadée que ce Patriarche ne pouvoit jamais l'être. Quoiqu'il en ſoit, il paroît qu'Abraham fut fort content de ce qui s'étoit paſſé, car pluſieurs années après cette aventure, il en eut une toute pareille, qui lui rapporta encore bien des préſens: nous en parlerons ici, parce qu'elle ſert à prouver, comme l'obſerve Rabi Aaron, que Pharaon avoit couché avec Sara, & qu'Abraham

le trouveriez inſupportable. Mais ſongez qu'il prit cet évenement de façon qu'il continua toujours dans l'opinion, que la ſureté de ſa vie étoit préférable à la chaſteté de ſa femme. Rapportons ce paſſage de la Geneſe, nous ferons enſuite nos réflexions ſur divers points.

„Abraham s'en alla de-là au pays du midi, & demeura „entre Kadès & Sur, & il habita comme étranger à „Guerar. Or Abraham dit de Sara ſa femme, C'eſt ma „ſœur. - - - - - - Abimelec, Roi de Guerar, „envoya, & prit Sara: mais Dieu apparut dans un ſon„ge la nuit à Abimelec, & lui dit: Voici tu es mort, „à cauſe de la femme que tu as priſe, car elle a un „mari. Or Abimelec ne s'étoit point approché d'elle; „& il dit, ſeigneur feras-tu donc mourir une nation „juſte? Ne m'a-t-il pas dit, C'eſt ma ſœur, & elle mê„me auſſi n'a-t-elle pas dit, C'eſt mon frere. J'ai fait „ceci dans l'integrité de mon cœur, & dans la pureté „de mes mains. Et Dieu lui dit en ſonge, je ſai que „tu l'as fait dans l'integrité de ton cœur, & auſſi ai„je empêché que tu ne péchaſſes contre moi: c'eſt „pourquoi je n'ai pas permis que tu la touchaſſes. „Maintenant donc rends à cet homme ſa femme, car il „eſt Prophete. - - - - - - Abimelec appela „Abraham & lui dit: Que nous as-tu fait, en quoi „t'ai-je offenſé, que tu ayes fait venir ſur moi, & ſur „mon royaume, un grand péché? Tu m'as fait ces cho„ſes qui ne doivent pas ſe faire. - - - - - - Et „Abraham répondit: C'eſt parce que je diſois: Aſſurément „il ny a point de crainte de Dieu en ce lieu, & ils „me tueront à cauſe de ma femme. - - - - - -

qu'il eſt votre frere, que vous avez été élevés

„Alors Abimelec prit des brebis, des bœufs, des ſervi„teurs, & des ſervantes, & les donna à Abraham, & „lui rendit Sara ſa femme". Καὶ ἐκίνησεν ἐκεῖθεν Ἀβραὰμ εἰς γῆν πρὸς λίβα· καὶ ᾤκησεν ἀνὰ μέσον Κάδης, καὶ ἀνὰ μέσον Σὲρ· καὶ παρῴκησεν ἐν Γεράροις. Εἶπε δὲ Ἀβραὰμ περὶ Σάῤῥας τῆς γυναικὸς αὐτοῦ ὅτι ἀδελφή μου ἐστίν. Ἐφοβήθη γὰρ εἰπεῖν ὅτι γυνή μου ἐστί, μή πώς ἀποκτείνωσιν αὐτὸν οἱ ἄνδρες τῆς πόλεως δὲ αὐτήν. Ἀπέστειλε δὲ Ἀβιμέλεχ βασιλεὺς Γεράρων, καὶ ἔλαβε τὴν Σάῤῥαν. Καὶ εἰσῆλθεν ὁ θεὸς πρὸς Ἀβιμέλεχ ἐν ὕπνῳ τὴν νύκτα, καὶ εἶπεν, ἰδὲ, σὺ ἀποθνήσκεις περὶ τῆς γυναικὸς, ἧς ἔλαβες· αὕτη δὲ ἐστι συνῳκηκυῖα ἀνδρί. Ἀβιμέλεχ δὲ οὐχ ἥψατο αὐτῆς. Καὶ εἶπε, κύριε, ἔθνος ἀγνοεῖν καὶ δίκαιον ἀποκτενεῖς; οὐκ αὐτός μοι εἶπεν, ἀδελφή μου ἐστί, καὶ αὕτη μοὶ εἶπεν, ἀδελφός μου ἐστίν; ἐν καθαρᾷ καρδίᾳ, καὶ ἐν δικαιοσύνῃ χειρῶν ἐποίησα τοῦτο, καὶ εἶπε δὲ αὐτῷ ὁ θεὸς καθ' ὕπνον, Κἀγὼ ἔγνων ὅτι ἐν καθαρᾷ καρδίᾳ ἐποίησας τοῦτο, καὶ ἐφεισάμην σου τοῦ μὴ ἁμαρτεῖν σε εἰς ἐμὲ· ἕνεκα τούτου οὐκ ἀφῆκά σε ἅψασθαι αὐτῆς. Νῦν δὲ ἀπόδος τὴν γυναῖκα τῷ ἀνθρώπῳ ὅτι προφήτης ἐστί. - - - - - - - Καὶ ἐκάλεσεν Ἀβιμέλεχ τὸν Ἀβραὰμ, καὶ εἶπεν αὐτῷ, τί τοῦτο ἐποίησας ἡμῖν; μητι ἡμάρτομεν εἰς σέ, ὅτι ἐπήγαγες ἐπ' ἐμέ, καὶ ἐπὶ τὴν βασιλείαν μου ἁμαρτίαν μεγάλην; ἔργον ὃ οὐδεὶς ποιήσει, πεποίηκάς μοι. - - - - - - Εἶπε δὲ Ἀβραὰμ, εἶπα γὰρ, ἄρα οὐκ ἔστι

élevés enſemble. Si vous enviſagez de ce côté

Θεοσέβεια ἐν τῷ τόπῳ τούτῳ. Ἐμὲ τε ἀποκτενοῦσι ἕνεκεν τῆς γυναικός μου. - - - - - - Ἔλαβε δὲ Ἀβιμέλεχ χίλια διδραχμα, καὶ πρόβατα, καὶ μόχθς, καὶ παῖδας, καὶ παιδίσκας, καὶ ἔδωκε τῷ Ἀβραάμ· καὶ ἀπέδωκεν αὐτῷ Σαῤῥαν τὴν γυναῖκα αὐτοῦ. Geneſ. cap. xx. verſ. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 9. 11. 14.

Nous remarquerons d'abord que cette ſeconde aventure d'Abraham ſert au Rabin Aaron à prouver que Sara avoit couché avec Pharaon. „Abimelec, *dit ce* „*Rabin*, ne manque pas de nous apprendre qu'il ne „s'étoit pas approché de la femme d'Abraham: c'eſt „ce qu'auroit du dire également le Roi d'Egypte: mais „au contraire, il avoue *qu'il l'avoit priſe pour épouſe.* „Dieu certifie la vérité de ce que déclare Abimelec, „*c'eſt pourquoi je n'ai pas permis que tu la touchaſſes.* Il „ſemble que l'auteur de la Geneſe craigne que l'on „n'en croye pas Abimelec ſur ſa parole; il établit par „la déclaration de Dieu même l'inocence & la conti„nence de ce Prince: mais ni la voix divine, ni celle „de Pharaon, ne ſe font entendre dans le premier en„levement de Sara, pour la juſtifier du ſoupcon d'adul„tere; & celui qui l'a eue en ſa puiſſance dit au con„traire: *Je l'avois priſe pour ma femme.* Il n'eſt rien de „ſi clair, qu'Abraham ne fut point cocu par Abimelec; „mais rien de plus vraiſſemblable, qu'il le fut par Pha„raon".

Que le ſentiment de ce Docteur Juif ſoit vrai ou qu'il ne le ſoit pas, voyons comment Abraham prit le riſque qu'il couroit de voir ſa femme dans les bras

côté ſon procedé, il vous paroîtra ſupportable.

d'un autre homme; loin de ſe déſeſperer, de murmurer contre ſon ſort, il reçut les préſens que lui donnerent ces deux Princes, & ne chercha point à les désabuſer: ce fut par des révélations céleſtes, & par des ordres immédiats de Dieu, que Sara lui fut remiſe. Il eſt bon de remarquer ici que la Vulgate & toutes les traductions vulgaires ſont éloignées de celle des ſeptante, qui agravent la faute d'Abraham par une particularité qu'ils rapportent dans le texte grec, dont nous parlerons à la fin de cet artiele, ainſi que d'un avis très-ſenſé qu'Abimelec donna à Sara.

Quant à préſent établiſſons, que ſi Abraham fit mal de pouſſer ſa femme au crime, & de lui conſeiller de ſe mettre dans le cas de commettre un adultere, il fit en homme ſage de ne pas s'affliger outre meſure, quand il vit que Sara avoit paſſé dans la puiſſance de Pharaon, qui l'avoit priſe pour ſa femme. St. Chryſoſtome a fait un fort beau ſermon, où il donne de grandes louanges à la tranquillité d'ame de ce Patriarche, qu'il cherche même à juſtifier mal à propos ſur ſa diſſimulation, & ſur la feinte de Sara. Je rapporterai ici quelques paſſages de ce ſermon, parce qu'en condamnant la juſtification que St. Chryſoſtome veut faire du menſonge d'Abraham, on peut tirer un grand profit de ce qu'il dit ſur le tranquillité de l'ame de cet hebreu, dont l'exemple ne ſauroit être trop cité aux maris jaloux, & à qui le cocuage paroît un mal inſupportable: "Quelque inſupportable, *dit St. Jean „Chryſoſtome*, quelque tyrannique, quelque difficile à évi„ter, que ſoit cette paſſion, (la jalouſie) le Juſte la

„ſurmonte entiérement, & ne ſe met point en peine de „l'outrage auquel ſera expoſé l'honneur de ſa femme, „par la crainte qu'il a lui-même de la mort. - - - - „Mais, dira-t-on, il devoit mourir, plûtôt que de ne „pas ſe mettre en peine du danger que couroit l'hon„neur de ſa femme. C'eſt le reproche que lui font „auſſi quelques-uns; qu'il aima mieux conſerver ſa pro„pre vie, que la chaſteté de ſa femme. Que dites„vous? Qu'il devoit mourir, plûtôt que de négliger le „ſoin de l'honneur de ſa femme? Et qu'auroit-il avan„cé? Car ſi en mourant il eût pu mettre ſa femme à „couvert du deshonneur, vous auriez raiſon de par„ler ainſi. Mais, s'il ne lui ſervoit de rien de mourir „pour garantir ſa femme du déshonneur, pourquoi „voulez-vous qu'il aît dû expoſer ſa vie témérairement „& de gaieté de cœur? Car, afin que vous ſachiez, „qu'il ne pouvoit pas même par ſa mort garantir ſa „femme de l'adultére, écoutez ce qu'il dit: *Et il arri„vera que, quand les* Egyptiens *vous verront, ils vous „conſerveront, & ils me tueront.* Il y avoit donc ici „deux inconvéniens inévitables, l'adultére & le meurtre; „or il étoit d'une prudence peu commune, d'en éviter „au moins un. Car encore un coup, ſi *Abraham*, en „expoſant ſa vie, eût pû mettre *Sara* à couvert du dés„honneur, & qu'après avoir fait mourir ce Juſte, les „*Egyptiens* n'euſſent point touché ſa femme, vous au„riez raiſon de l'en blâmer. *Abraham* eſt même louable, „d'avoir empêché que le galant de ſa Femme ne ſouil„lât ſa main d'un meurtre. - - - - Voulez-vous „ſavoir encore, comment il prévint, autant qu'il eſt poſ„ſible, tout juſte ſujet de reproche, par rapport a l'a„dultére? Il fait ſi bien, que celui qui voudra abuſer „de ſa femme ne ſera point coupable d'adultére. Ecou-

„tez bien ces autres paroles: *Dites, que vous êtes ma „ſœur.* Cela donne à entendre, que celui qui enlévera cel„le qui ſe dit ſa ſœur, ne ſera point adultére. Car „c'eſt l'intention, qui fait le crime d'adultére. Et c'eſt „ainſi que *Juda*, lorſqu'il eût commerce avec *Thamar* „ſa belle-fille, ne fut pas pour cela reputé adultére; „parce qu'il la connut, non comme ſa belle-fille, mais „comme une femme publique. De même ici *l'Egyptien*, „qui auroit voulu prendre *Sara*, non comme femme „*d'Abraham*, mais comme ſa ſœur, n'auroit pas dû être „traité d'adultére. Mais direz-vous, que faiſoit cela à „*Abraham*, qui ſavoit bien qu'il livroit ſa femme, & „non pas ſa ſœur? Il n'y a pas non plus ici dequoi „le blâmer avec raiſon. Car, s'il y avoit eu lieu de „croire, que, quand on ſauroit que *Sara* étoit ſa fem„me, on s'abſtiendroit d'attenter à ſon honneur, vous „auriez raiſon de trouver à redire à la conduite de ce „Juſte. Mais, puisque le nom de femme n'auroit de „rien ſervi pour la garantir de l'outrage, ſelon ce que „dit *Abraham: Ils diront, c'eſt ſa femme, & ils vous con„ſerveront, mais ils me tueront*: il faut d'autant plus ad„mirer, que ce Juſte, dans une circonſtance ſi embar„raſſante, ait trouvé moyen que *l'Egyptien* ne ſouillât pas ſes „mains d'un meurtre, & de ſe conſoler en même temps „lui même, autant qu'il pouvoit, du reproche d'avoir „contribué au déshonneur de ſa femme". Ἀλλ' ὅμως τοῦτο τὸ ἀφόρητον πάθος, τοῦτο τὸ τυραννικὸν καὶ παραίτητον, ὑπέμεινεν ὁ δίκαιος μετὰ πλείονος ὑπερβολῆς, καὶ περιορᾷ τὴν γυναῖκα ὑβριζομένην, διὰ τὸν φόβον τοῦ θανάτου καὶ τῆς τελευτῆς. - - - - - Ἔδει, φησὶν, αὐτὸν ἀποθανεῖν μᾶλλον, ἢ περιϊδεῖν τὴν γυναῖκα ὑβριζομένην. Καὶ τοῦτο ἐστι ὃ κατηγορᾶσι

τινες, ὅτι εἵλετο μᾶλλον τὴν ἑαυτῇ διασῶσαι ζωὴν, ἢ τὴν σωφροσύνην τῆς γυναικὸς. Τὶ λέγεις; ἔδει μᾶλλον αὐτὸν ἀποθανεῖν, ἢ τὴν γυναῖκα περιϊδεῖν ὑβριζομένη; καὶ τί πλέον ἐγίγνετο; εἰ μὲν γὰρ ἔμελλεν ἀποθνήσκων ἐξαρπάζειν τῆν γυναῖκα τῆς ὕβρεως, καλῶς ταῦτά φατε· εἰ δὲ ἀποθανὼν ὠδὲν ὠφέλει τὴν γυναῖκα πρὸς τὴν τῆς ὕβρεως ἀπαλλαγὴν, τίνος ἕνεκεν εἰκῇ καὶ ἁπλῶς τὴν ἑαυτῇ προδίδωσι σωτηρίαν; ἵνα γὰρ μάθῃς, ὅτι ὠδὲ ἀποθανὼν ἔμελλεν ἐξαρπάζειν αὐτὴν τῆς μοιχείας, ἄκουσον τί φησι· Καὶ ἔσαι, ὡς ἄν σε ἴδωσιν οἱ Αἰγύπτιοι, σὲ μὲν περιποιησονται, ἐμὲ δὲ ἀποκτενοῦσι. Δύο τοίνυν ἔμελλε τίκτεσθαι ἄτοπα, μοιχεία, καὶ φόνος· ὠ τῆς τυχούσης δὲ ἦν συνέσεως ἐκ τῶν δύο τούτων ἕν γε κερδάναι. Εἰ μὲν γὰρ ἔμελλε (πάλιν γὰρ τὸ αὐτό ἐρῶ) τὴν ψυχὴν ἐπιδοὺς τὴν ἑαυτῇ, ἀπαλλάττειν ἐκείνην τῆς ὕβρεως, καὶ ἀποκτείναντες, ἐκεῖνοι τὸν δίκαιον, τῆς Σαρρᾶς ὐχ ἥπτοντο, καλῶς ἐνεκάλεις. - - - - Ὑπὲρ γὰρ τούτου καὶ ἐπαινεῖσθαι αὐτὸν ἔδει, ὅτι καθαρὰν ἐτήρησεν αἵματος τὴν τοῦ μοιχοῦ χεῖρα. - - - - Βούλει μαθεῖν, καὶ πῶς τῆς μοιχείας τὸ ἔγκλημα κατὰ δύναμιν τὴν ἑαυτοῦ πάλιν ὑποτέμνεται, ὥστε μηδὲ μοιχὸν αὐτὸν ἀπηρτισμένον ἀφεῖναι γενέσθαι; ἄκουσον αὐτῶν ἀκριβῶς πάλιν τῶν ῥημάτων· Εἰπέ, φησιν, ὅτι ἀδελφή αὐτοῦ εἰμι. Ὥστε ὁ ἀδελφὴν λαμβάνων, οὐκ ἔτι μοιχὸς· ὁ γὰρ μοιχὸς ἀπὸ τῆς προαιρέσεως κρίνεται· ἐπεὶ καὶ ὁ Ἰοῦδας πρὸς τὴν νύμφην τὴν ἑαυτοῦ εἰσελθὼν, τὴν Θάμαρ, οὐκ ἐκρίνε το μοιχὸς· ὠ γὰρ ὡς πρὸς νύμφην, ἀλλ' ὡς πρὸς πόρνην εἰσῆλθε γυναῖκα. Οὕτω καὶ ἐν τούτῳ ὁ Αἰγύπτιος μελλων αὐτὴν λαμβάνειν, ὐχ ὡς

γυναῖκα, ἀλλ' ὡς ἀδελφὴν, οὐκ ἔμελλε μοιχὸς κρίνεσθαι. Τί ἂν τοῦτο πρὸς τὸν Ἀβραάμ, φησὶ, τὸν εἰδότα, ὅτι γυναῖκα τὴν ἑαυτοῦ ἐξεδίδου, καὶ οὐκ ἀδελφήν; Ἀλλ' οὐδὲ τοῦτο ἔγκλημα τότε. Εἰ μὲν γὰρ ἔμελλεν ἀνελεῖν σας, ὅτι γυνὴ αὐτοῦ ἐστιν, ἀφίξεσθαι τῆς ὕβρεως, καλῶς ἐνεκάλεις τῷ δικαίῳ· εἰ δὲ οὐδὲν ἔμελλε τὸ ὄνομα τῆς γυναικὸς προσήσεσθαι τῆς Σάρρας εἰς τὸ τὴν ὕβριν ἀποκρύσασθαι, καθὼς καὶ αὐτός φησιν, ὅτι ἐροῦσιν, &c. Πολλῷ μᾶλλον θαυμάζειν τὸν δίκαιον χρὴ ἐν τοσαύτῃ πράγματος δυσκολίᾳ δυνηθέντα καὶ αἵματος καθαρὸν τηρῆσαι τὸν Αἰγύπτιον, καὶ εἰς δύναμιν τὴν ἑαυτοῦ τὸ ἔγκλημα τῆς ὕβρεως παραμυθήσασθαι. D. Chryſoſt. Homil. in ſanctas Bernic. Prosdoc. & Domninam. Tom. V. pag. 474. 475.

Si nous exceptons les juſtes louanges que St. Chryſoſtome donne à la patience d'Abraham, & à ſa réſignation au cocuage, nous ne trouverons que des Sophiſmes dans tout ce qu'il dit. Premierement, quoiqu'Abraham craignît qu'on le tuât, il n'en étoit point aſſuré, il ne devoit donc pas commettre un crime certain, pour en empêcher un incertain. Secondement, nous avons déjà vû qu'il n'eſt jamais permis de faire un peché mortel dans le deſſein d'en éviter un autre. Troiſiemement, par la religion la mort eſt préferable au mal moral, & il en eſt peu d'auſſi criminel que l'adultere. Quatriemement, quand il ſeroit vrai que Pharaon, ignorant que Sara étoit mariée n'auroit point été ſouillé de ce crime, Abraham qui negocioit ſa femme pour la ſureté de ſes jours, en étoit coupable. Cinquiemement, le Patriarche hebreu auroit dû avoir plus de foi qu'il n'en avoit dans les paroles de Dieu, qui lui

avoit promis une nombreuſe poſterité, & qui lui avoit dit : *Ton nom ne ſera plus appelé Abram, mais ton nom ſera Abraham ; car je t'ai établi pere d'une multitude de nations. - - - - - - - Et certainement Sara, ta femme, t'enfantera un fils, & tu appeleras ſon nom Iſaac, & j'établirai mon alliance avec lui pour être une alliance perpétuelle pour ſa poſterité.* Après des aſſurances auſſi fortes & des promeſſes auſſi ſolennelles, dont aucune n'étoit encore arrivée, comment Abraham a-t-il pu croire qu'on le tueroit ? N'avoit-il pas un ſauf-conduit dans l'alliance que Dieu avoit contractée avec lui ? Et comment étoit-il poſſible qu'il ne penſât pas que, ſi on le tuoit, Dieu ſeroit menteur dans ſes promeſſes, ce qui ne peut jamais arriver. Il faut donc convenir, ou qu'Abraham le pere de tous les croyans, fut le plus incroyant des hommes, ou qu'il dut être aſſuré qu'il n'avoit point à craindre d'être tué avant d'avoir un enfant de Sara. Lorsque l'on fait attention à toutes ces difficultés, on eſt bien embarraſſé à les réſoudre : car il ſeroit non-ſeulement dangereux, mais même criminel de penſer qu'Abraham, qui avoit eu ſa premiere aventure avec Pharaon, avant que Dieu eût fait alliance avec lui, avoit pris gout pour les préſens, & vouloit joindre aux bœufs, aux ânes, aux chameaux, aux ſerviteurs, & aux ſervantes qu'il avoit reçus de Pharaon, les préſens que lui donneroit Abimelec. Une ſemblable opinion eſt condamnable de toutes les manieres : ainſi la véritable raiſon de la conduite d'Abraham nous eſt toujours inconnue. Peut-être ce Patriarche a-t-il voulu montrer à ſes deſcendans, combien ils doivent prendre avec modération, ce que les maris jaloux fuient avec tant de fureur & cherchent à éviter quelquefois par des actions très-criminelles.

Il paroît que St. Chryſoſtome penchoit vers cette opinion, car il exhorte vivement à la fin de ſon ſermon les femmes d'Antioche à imiter Sara, ſi l'occaſion s'en préſente, & que leurs maris le ſouhaitent. Il conſeille enſuite aux maris qui pouroient être cocus, d'avoir la même réſignation à ce mal que celle d'Abraham. Entendons parler cet éloquent orateur, & profitons des ſages & utiles inſtructions qu'il donne aux perſonnes mariées. "Maris & femmes, *dit-il*, écoutez, „imitez la bonne intelligence d'Abraham & de Sara, „leur étroite amitié, la grandeur de leur pieté. Fem„mes imitez la ſageſſe de Sara, qui étant encore quoi„que vieille, toute brillante de beauté, imitoit conſtam„ment & à l'envi les vertus de ce juſte, à cauſe de „quoi elle fut jugée digne d'une ſi grande protection „de la providence divine, & d'une récompenſe d'en„haut. - - - - - - - Le diadème qui brille ſur la „tête des Rois ne les diſtingue pas autant, que cette „heureuſe femme brille par ſa ſoumiſſion à la propoſi„tion de ce Juſte: car qui pourroit aſſez la louer, elle „qui après une telle continence, & dans un âge ſi „avancé, a voulu preſque de ſon propre conſentement, „s'expoſer à l'adultere, & livrer ſon corps à des bar„bares pour ſauver la vie à ſon époux".

Si dans une de nos paroiſſes un prédicateur faiſoit un ſermon, dans le gout de celui de St. Jean Chryſoſtome, il y auroit trois ſortes de perſonnes, qui en jugeroient différemment; celles qui feroient attention au fond de la morale du prédicateur, diroient ſans doute qu'elle eſt vicieuſe, & qu'elle fournit un prétexte ſpécieux, non-ſeulement à une maxime très-relâchée, mais très-criminelle. En effet que peuvent penſer des gens rigides ſpectateurs de la vertu, lorſqu'on leur dit dans

la chaire de vérité qu'Abraham prit le parti de rendre utile l'adultere de ſa femme, & de ſervir presque ſon galant dans le deſſein qu'il avoit; & qu'enfin dans la crainte qu'on n'attentât à ſa vie il fit tous ſes efforts pour que l'acte de l'adultere s'accomplît. Pluſieurs autres auditeurs ne faiſant pas aſſez d'attention au principe vicieux que le prédicateur établiroit en conſidéreroient ſeulement les ſuites, & croiroient qu'il eſt utile d'exhorter les hommes à prendre paiſiblement le cocuage, comme les autres incommodités attachées à la vie humaine; ils diroient que l'on a dans ce ſermon un excellent commentaire de la maxime de la Fontaine ſur le cocuage. *Quand on le ſait c'eſt peu de choſe, quand on l'ignore ce n'eſt rien.* Enfin les libertins & les plaiſans aſſureroient qu'ils ne ſont point étonnés que Sara, malgré ſon âge avancé, ait voulu ſe prêter à bien jouer ſon rôle dans cette comédie; ils diroient que nous avons des femmes qui dans ces derniers temps ont ainſi que Sara fait des conquêtes à quatre-vingts ans; ils citeroient ſans doute Ninon de Lenclos, & bien d'autres Dames Pariſiennes, qui auroient ſans y être forcées, livré leur corps aux Turcs & autres Barbares, ſi leur mari l'avoit jugé à propos. Ces plaiſans diroient encore que le prédicateur auroit beaucoup plus de peine à perſuader la patience aux cocus, que l'adultere aux vieilles femmes. Citons ici le texte grec, p. 236.

Ἀκηέτωσαν ἄνδρες καὶ γυναῖκες, καὶ μιμείσθωσαν τούτων τὴν ὁμόνοιαν, τῆς ἀγάπης τὸ σύνδεσμον, τῆς εὐσεβείας τὴν ἐπίτασιν, καὶ ζηλούτωσαν τῆς Σάῤῥας τὴν σωφροσύνην· ὅτι καὶ ἐν γήρᾳ οὕτω κάλλει διαλάμπουσα μέχρι τότε διέμεινεν ἀμιλλωμένη ταῖς τῶ δικαίω ἀρεταῖς· δι' ὃ καὶ τοσαύτης ἠξιώθη τῆς παρὰ

τῦ Θεοῦ προνοίας, καὶ τῆς ἄνωθεν ἀμοιβῆς. - - - - - - - Οὐχ οὕτω διάδημα ἐπὶ τῆς κεφαλῆς κείμενον, λαμπρὸν δείκνυσι τὸν Βασιλέα, ὡς τὴν μακαρίαν ταύτην περιφανῆ καὶ λαμπρὰν ἀπέδειξεν ἡ ὑπακοὴ αὕτη (εἰς) τὴν περὶ συμβολὴν τῦ δικαίυ ἐπεδείξατο. Τὶς γὰρ ἂν κατ' ἀξίαν αὐτὴν ἐπαινέσειεν, ἥτις μετὰ τοσαυτην σωφροσύνην, καὶ ἐν ἡλικίᾳ τοιαύτῃ, ὑπὲρ τῦ τὸν δίκαιον διασῶσαι, ὅσον εἰς τὴν οἰκείαν, καὶ εἰς μοιχείαν ἑαυτὴν ἐξέδωκε, καὶ συνουσίας ἠνέχετο βαρβαρικῆς. D. Chryſoſt. Homil. XXXII. in Geneſ. Tom. I. pag. 260.

Nous avons dit, que nous parlerions, à la fin de cette note, de la ſuppreſſion d'une particularité dans la Vulgate, & dans toutes les traductions modernes, qui aggrave la faute d'Abraham, & qui ſe trouve dans le texte des Septante: la voici.

Dans le ſeizieme verſet du vingtieme Chapitre de la Geneſe, il y a: *Saræ autem dixit, Ecce mille argenteos dedi fratri tuo, hoc erit tibi in velamen oculorum ad omnes qui tecum ſunt, & quocumque perrexeris: mementoque te deprehenſam.* Toutes les traductions vulgaires, ſoit catholiques, ſoit proteſtantes, ſont conformes à la Vulgate, celle du Miniſtre Martin rend ainſi ce paſſage: *Abimelec dit à Sara, voici j'ai donné à ton frere mille piéces d'argent: voici il t'eſt une couverture d'yeux envers tous ceux qui ſont avec toi, & envers les autres; & ainſi elle fut repriſe.* L'on voit que tous les Traducteurs à peu de choſe près diſent ainſi que la Vulgate, car *mementoque te deprehenſam* ſignifie mot à mot *Souviens-toi que tu as été repriſe*, comme qui diroit, Souviens-toi que tu as été rendue. Mais les Septante s'expliquent bien autrement; voici ce qu'ils diſent: *Abimelec dit à Sara, voici j'ai don-*

table. - - - - - - 62 - Un homme vulgaire & ignorant ne trouve point dans lui même ſon bien & ſon mal, il l'attend des choſes du dehors: un philoſophe trouve dans ſon fond ſon utilité ou ſon désavantage, & ne l'attend de perſonne.

On ne ſait de quelle maladie & en quel temps Epictete eſt mort. Suidas dit qu'il mourut ſous Marc-Aurele: mais cela eſt im-

*né mille doubles dragmes à ton frere, elles ſeront une marque d'honneur pour ta perſonne, & pour tous ceux qui ſont avec toi, & dis toujours la vérité dans toutes choſes.* Τῇ δὲ Σάῤῥᾳ εἰπεν ἰδοὺ δέδωκα χιλία διδράχμα τῷ ἀδελφῷ σου· ταῦτα ἔσαί σοι εἰς τὴν τιμὴν τοῦ προσώπου σου, καὶ πασαῖς ταῖς μετὰ σοῦ· καὶ πάντα ἀληθεύσον. Les traducteurs, à l'exemple de l'auteur de la Vulgate, n'ont pu ſe réſoudre à exprimer clairement un ſage conſeil d'Abimelec, & en même temps un judicieux reproche de ce Roi païen à Abraham & à Sara, en diſant à cette femme, *Dis toujours la vérité en toute choſe*, καὶ πάντα ἀληθεύσον: il leur a paru honteux qu'un Prince barbare connût mieux les principes de la véritable morale, qu'un homme à qui Dieu s'étoit revelé pluſieurs fois d'une maniere intime, & qu'une femme qui étoit l'épouſe du Pere des Croyans. En effet n'eſt-il pas ſurprenant qu'un Idolatre ait été obligé d'inſtruire l'élu de Dieu par préference à tous les autres hommes. Le chef & le pere de la Nation

impoſſible; car depuis la mort de Neron jusques à l'avenement de Marc-Aurele à l'Empire il y a quatre-vingts quatorze ans; & en ſuppoſant qu'Epictete n'avoit que vingt ans, lorsqu'il étoit eſclave d'Epaphrodite, Capitaine des gardes de Neron, & que cet Empereur mourut; il en auroit vécu cent quinze, en mourant la premiere année du regne de Marc-Aurele. La réputation d'Epictete fut ſi grande après ſa mort

que ce même Dieu s'étoit choiſie, & de lui dire, ainſi qu'à ſa femme, Καὶ πάντα ἀληθεύσον, ce qui eſt autant que s'il leur avoit dit, Apprenez à ne jamais mentir, comme vous avez fait; ne pouſſez point par vos menſonges les innocens dans le crime; ne conſeillez plus, vous Abraham l'adultere à votre femme, & vous Sara n'obéiſſez plus à votre mari quand il vous conſeille de vous proſtituer, mais dites toujours la vérité; Καὶ πάντα ἀληθεύσον.

62 Ἰδιώτου ϛάσις καὶ χαρακτὴρ, ὐδέποτε ἐξ ἑαυτοῦ προσδοκᾷ ὠφέλειαν ἢ βλάβην, ἀλλ' ἀπὸ τῶν ἔξω. Φιλοσόφου ϛάσις καὶ χαρακτὴρ, πᾶσαν ὠφελειαν καὶ βλάβην ἐξ ἑαυτῦ προσδοκᾷ. *Plebeii ſtatus & nota eſt, nunquam à ſe ipſo vel damnum expectare, vel utilitatem: ſed a rebus externis: philoſophi ſtatus & expreſſa imago eſt, omnem utilitatem & damnum à ſemet ipſo expectare.* Epict. Enchir. C. lxxj.

mort, que Lucien plaiſante [63] ſur un ignorant, qui avoit acheté la lampe de terre de ce philoſophe trois mille dragmes, dans l'eſpérance de devenir auſſi ſavant que lui à la lueur de ſa lampe. Domitien [64] ayant banni tous les philoſophes de Rome, Epictete fut obligé en cette qualité de ſe retirer à

[63] *Meminit hujus & Lucianus, græcus auctor, ſed cùm laude, cùm is tamen nulli philoſophorum ſatis æquus fuerit, ut pote irriſor deorum & hominum: quo loco lucernæ Epicteti mentionem facit: ſic enim habet in dialogo:* Πρὸς τὸν ἀπαίδευτον καὶ πολλὰ βιβλία ὠνούμενον; *id eſt,* Ad ineruditum & multos coementem libros. *Et noſtra inquit, ætate fuit quis, & adhuc ſupereſt opinor, qui Stoici Epicteti fictilem lucernam ter mille drachmis emit. Sperabat enim opinor, & ille ſi noctu ad lucernam legeret continuo, & Epicteti ſapientiam in ſomnis ſe adepturum, & ſimilem ſe fore admirandi illius ſcuis; hactenus Luciani verba.* In Vita Epict. p. 6. & 7.

[64] *Domitiano autem imperante, vel offenſus ejus tyrannide (Epictetus) vel coactus ob ſenatus-conſultum de pellendis urbe philoſophis, Româ Hierapolim migravit; commoratus iterum dicitur Romæ uſque ad tempora Marci Antonini.* Id. ib. Nous avons déjà montré qu'il étoit impoſſible, comme le prétend ici l'auteur de la vie d'Epictete, que ce philoſophe eût pu vivre juſqu'au regne de Marc-Aurele. Il eſt vrai que Themiſtius dit, dans un paſſage qui nous reſte de lui, que les deux Antonins rendirent de grands honneurs à Epictete: mais on doit

à Hierapolis ſa patrie; il retourna cependant à Rome, après la mort de cet Empereur, où il y a apparence qu'il mourut ſous le regne d'Adrien, & fut très eſtimé de ce prince; & l'Empereur Marc-Aurele le loue beaucoup dans l'ouvrage que nous avons de lui [65] & qu'il s'adreſſe a lui même,

expliquer cela en diſant que Marc-Aurelle avoit rendu ces grands honneurs à Epictete du temps d'Adrien & d'Antonin ſurnommé le pieux, avant qu'il fût Empereur, on plutôt qu'il lui rendit ces honneurs après ſa mort, comme en effet, nous voyons par l'ouvrage que ce Prince nous a laiſſé, qu'il eut la mémoire de ce philoſophe en grande véneration.

65 Nous avons une très bonne traduction françoiſe de cet ouvrage de Marc-Aurele, qui a pour titre Réflexions de l'Empereur Marc-Antonin. Ces réflexions contiennent les principes moraux de la philoſophie des Stoïciens, & elles ſont également utiles à tous les hommes, dans quelque état qu'ils ſoient, en ſorte que les Princes, ainſi que les particuliers, y peuvent trouver également de ſages inſtructions. Marc-Aurele, fut un ſi grand Empereur, qu'il eſt plus aiſé de l'admirer que de le louer dignement; il eut un eſprit ſi moderé que dès la tendre enfance on n'apperçut jamais ſur ſon viſage des marques de douleur ou de joie. Il cultiva la philoſophie Stoïcienne, & joignit l'érudition à la philoſophie. Il eut pour maîtres dans ſes études le philoſophe Apollonius, & Sextus de Cheronée; le dernier

me, jusques là qu'il le compare aux Socrate, aux Zenon & aux Chryſippe.

THEO-

lui montra les belles-lettres gréques, & Fronto lui enſeigna les latines: il ſe gouverna pendant tout le temps de ſon empire avec la plus grande équité, il rendit la ville de Rome & les provinces également heureuſes; il vainquit, après pluſieurs années de guerre, les Marcomans, les Quades, les Vandales, les Sarmates & les Sueves. Ces peuples habitoient la Sileſie, la Pologne, & le pays qu'on nomme aujourd'hui le Brandebourg. Les différentes guerres qu'il avoit faites ayant épuiſé le treſor public, il ne voulut point charger les provinces d'impôts, il fit porter ſur la place publique les meubles & les bijoux impériaux, les diamans de l'Impératrice ſon épouſe; tous ces effets furent vendus pendant deux mois de ſuite, & il en employa le produit à récompenſer ſes officiers & ſes ſoldats. Il vécut dans la plus grande familiarité avec ſes amis; il mourut à ſoixante & un an, en ayant regné dix-huit, & fut mis au rang des Dieux, par le ſouhait de tout le peuple romain. Eutrope nous a donné un admirable portrait de ce Prince, dans lequel ſe trouve une partie de ce que nous venons de rapporter. *Marcus Antoninus Aurelius, vir quem mirari faciliùs quis quam laudare poſſit: principio vitæ tranquilliſſimus, adeo ut ex infantia quoque vultum nec ex gaudio, nec ex mœrore mutaret. Philoſophiæ deditus Stoicæ; ipſe etiam eruditione philoſophus, tantæ admirationis adhuc juvenis, ut cum ſucceſſorem paraverit Hadrianus relinquere: adoptato tamen Antonino Pio, generum eſſe ei idcircò voluerit, ut hoc ordine ad imperium perve-*

## THEOPHRASTE.

Theophraſte naquit dans l'île de Lesbos

*niret. Inſtitutus eſt ad philoſophiam per Apollonium Chalcedonium; ad ſcientiam litterarum græcarum, per Sextum Chæronenſem, Plutarchi Nepotem; latinas autem litteras eum Fronto, orator nobiliſſimus docuit. Hic cum omnibus Romæ æquo jure egit, ad nullam inſolentiam elatus imperii faſtigio: liberalitatis promptiſſimæ, Provincias ingenti benignitate & moderatione tractavit. Contra Germanos, eo principe res feliciter geſtæ ſunt. Bellum ipſe unum geſſit Marcomannicum: ſed quantum nulla memoria fuit, adeo ut Punicis conferatur. Nam gravius eſt factum quod univerſi exercitus romani perierant. Sub hoc enim tantus caſus peſtilentiæ fuit, ut poſt victoriam Perſicam, Romæ ac per Italiam provinciasque, maxima hominum pars, militum omnes fere copiæ languore defecerint. Ingenti ergo labore & moderatione cum apud Carnulum* (c'eſt aujourd'hui la ville de Jagendorf en Sileſie,) *jugi triennio perſeveraſſet, bellum Marcomannicum confecit, quod cum his Quadi, Vandali, Sarmatæ, Suevi, atques omnis Barbaria commoverat. Multa millia hominum interfecit: ac Pannoniis ſervitio liberatis, Romæ rurſus cùm Commodo Antonino filio ſuo, quem jam Cæſarem fecerat, triumphavit. Ad hujus belli ſumptum cum ærario exhauſto largitiones nullas haberet, neque indicere provincialibus aut Senatui aliquid vellet; inſtrumentum regii cultus, facta in foro divi Trajani ſectione, diſtraxit: vaſa aurea, pocula criſtallina & murrina, uxoriam ac ſuam ſericam ac auream veſtem, multa ornamenta gemmarum; ac per duos menſes continuos venditio habita eſt, multumque auri redactum. Poſt victoriam tamen emptoribus*

bos [66], ſes parens étoient d'un état très médiocre; il fit ſes premieres études dans ſa patrie [67], il vint après à Athenes, il entra d'abord dans l'école de Platon, enſuite il paſſa dans celle d'Ariſtote, où il s'appliqua non-ſeulement à la philoſophie, mais encore à l'éloquence. Son maître fut ſi charmé de lui qu'il lui fit changer de nom; trouvant trop dur celui qu'il portoit auparavant: il s'appelloit au commencement

*pretia reſtituit, qui reddere comparata voluerunt; moleſtus nulli fuit, qui maluit ſemel empta retinere. Hic permiſit viris clarioribus, ut convivia eodem cultu, quo ipſe & miniſtris ſimilibus exhiberent. In editione munerum poſt victoriam adeo magnificus fuit, ut centum ſimul Leones exhibuiſſe tradatur. Cùm igitur fortunatam rempublicam & virtute & manſuetudine, reddidiſſet, obiit XVIII imperii anno, vitæ LXI. & omnibus certatim annitentibus, inter divos relatus eſt.* Eutrop. Brev. Hiſt. roman. L. VIII. c. vij.

66 *Inter oratores & philoſophos quos priſca vidit ætas, & Græcia, fœcunda doctiſſimorum hominum procreatrix, gremio quaſi fovit, Theophraſtus; eloquentiæ imprimis laude clariſſimus eſt, & varia multiplicique rerum ſcientia celebratur. Patriam is habuit Ereſum, nobile, in inſula Lesbo oppidum, unde etiam factum eſt ut antiquiſſimis jam temporibus Ereſii cognomine inſigniretur; ab obſcuris, & ignobilibus ortus parentibus.* In Vit. Theophraſti. pag. 1.

cement Tyrtan: il le nomma enſuite Euphraſte, enfin Theophraſte.

Les progrès que Theophraſte fit ſous Ariſtote furent ſi rapides qu'ils porterent ce philoſophe à dire en parlant de lui [68] & de Caliſtene, ce que Platon avoit dit auparavant du même Ariſtote, & de Xenocrate; & Iſocrate de Theopompe, & d'Ephore; c'eſt qu'il avoit toujours beſoin d'un frein pour Theophraſte, & d'un éperon pour Caliſtene.

Lors-

[67] *Prima litterarum rudimenta in urbe patria poſuit.* - - - - *E patria egreſſus, Athenas commigravit, & ad nobiliſſimum illud terrarum orbis gymnaſium, quo nomine Sulpitius academiam ornat, ſe contulit, & Platonis diſciplinam ſequutus eſt. Inde relicta Platonis ſchola, ad Ariſtotelem divertit, & copia ſuavitateque dicendi ita cepit & delinivit præceptoris animum, ut is admiratione oris jam facundi adductus, nomen immutaret diſcipuli, & quem ante Tyrtanum adpellaverat initio Euphraſtum, & poſt Theophraſtum vocitaret.* Id. ib.

[68] *In ſchola igitur Ariſtotelis ſumma animi alacritate, & ingenii ſolertia, verſatus eſt, & quæ tradita fuere à magiſtro, celeriter adripuit; qua de cauſſa, quod de Theopompo & Ephoro Iſocrates, de Xenocrate autem & ipſo Ariſtotele, Plato olim dixerat, id Ariſtoteles in acerrimo Theophraſti, & ſegniſſimo Calliſthenis ingenio uſurpavit; atque, alteri ſe calcaria, alteri frenos adhibere profeſſus eſt.* Id. ib.

Lorsqu'Ariſtote [69] accuſé d'impieté par Eurimedon & Demophile, fut obligé de quitter Athenes, & de ſe retirer dans la Calcide, Theophraſte prit poſſeſſion de l'école de ſon maître, & y enſeigna la philoſophie, avec tant de gloire & de ſuccès, qu'il eut plus de deux mille écoliers, parmi leſquels il y avoit Nicomachus, fils d'Ariſtote, & Menandre le poëte comique, qui fut l'auteur de la nouvelle comédie, qui n'eut plus la même licence que l'ancienne, quoiqu'elle en conſervât les beautés.

Aulu-Gelle raconte [70] qu'Ariſtote n'étant pas éloigné de la mort dit à ſes diſciples, qui lui demandoient qui ſeroit après lui le chef de l'école: *Le vin que je bois*

[69] *Et cùm Ariſtoteles, ab Eurymedonte & Demophilo impietatis accuſatus, olympiade CXIV, (ſi quidem recte poſuit Diogenes Laërtius calculum,) Athenas relinqueret, & Chalcidem concederet, Theophraſtus in magiſtri ſucceſſit locum, & tam multos auditores nactus eſt, ut eorum numerus duo fere millia expleret. Fuit inter eos Nicomachus, Ariſtotelis filius, quem eximia is caritate dilexit, & Menander Comicus, qui liberiores veteris comœdiæ ſales, moderato dicendi genere, temperavit, & comœdiæ, ut dicitur, novæ auctor extitit.* Id. ib.

[70] *Cum iidem illi, qui de magiſtro deſtinando petierant, præſentes eſſent, vinum ait, quod tum biberet, non eſſe id*

*bois dans ma maladie n'eſt pas ſain; j'en voudrois un plus pectoral, qui fût de Rhodes ou de Lesbos.* Ceux à qui il parloit s'empreſſerent de trouver ce qu'il demandoit, & lui porterent les vins qu'il ſouhaitoit; alors Ariſtote gouta le vin de Rhodes, & dit voilà un vin agréable, enſuite il but de celui de Lesbos, & ajouta: *Ces deux vins ſont excellens, mais celui de Lesbos eſt plus ſuave.* Ceux à qui s'addreſſoit Ariſtote ne douterent pas qu'il ne voulût par cette plaiſanterie déſigner pour ſon ſucceſſeur Theophraſte, homme également illuſtre par la douceur de ſes mœurs & par celle ſon éloquence.

Nous

*ex valetudine ſua, ſed inſalubre eſſe, atque aſperum; ac propterea quæri debere exoticum, vel Rhodium aliquod, vel Lesbium. Id ſibi ut curarent utrumque, petivit, uſurumque eo dixit, quod ſeſe magis juviſſet. Eunt, curant, inveniunt, adferunt: tum Ariſtoteles Rhodium petit, deguſtat. Firmum inquit Hercule vinum, & jucundum. Petit mox Leſbium: quo item deguſtato, utrumque, inquit oppidò bonum ſed* ἡδίων ὁ Λέσβιος. *Id ubi dixit, nemini fuit dubium, quin lepidè ſimul, & verecundè, ſucceſſorem illa voce ſibi, non vinum delegiſſet. Is erat à Lesbo Theophraſtus, ſuavitate homo inſigni linguæ pariter & vitæ.* Aul. Gell. Noct. Attic. L. XIII. C. v.

Nous avons encore aujourd'hui un ouvrage de Theophraſte, intitulé *les Caracteres*, qui a été traduit par la Bruyere en françois, & qui eſt connu de tout le monde. Caſaubon avoit donné auparavant une traduction latine de ce même livre; Joſeph Scaliger la trouvoit ſi bonne qu'il écrivoit à Caſaubon qu'il en avoit été transporté de joie. *Cùm primum mihi ſalivam moviſſent Theophraſti Caracteres tui, dicam ſeriò, de poteſtate mea exivi, neque me continere potui, quin ea de re prædicarem, quæ & meritum tuum, & amor meus poſtulabat.*

Diogene Laërce nous à conſervé le titre de pluſieurs ouvrages qu'avoit compoſé Theophraſte, & que nous n'avons plus. Ce philoſophe mourut exceſſivement âgé, & s'il n'y a point de faute dans le texte de la préface de ſes caracteres, il nous apprend lui-même qu'il devoit avoir nonante neuf ans quand il la fit. "J'ai étu„dié, *dit-il*, mon cher Polycles, très-long„temps les Caracteres des hommes, & j'ai „vécu pendant nonante neuf ans avec des „gens de tous les états, & de toutes les hu„meurs". Ἐγὼ γάρ ὦ Πολύκλεις, συνθεωρήσας ἐκ πολλῦ τὴν ἀνθρωπίνην φύσιν, καὶ βεβιωκὼς ἔτη ἐννενήκοντα ἐννέα ἔτι δὲ ὡμιληκὼς πολλαῖς τε καὶ παντοδαπαῖς φύσεσι. Malgré le grand age de Theo-

Theophraſte, il déploroit en mourant la briéveté de la vie humaine, & ſe plaignoit de ce que la nature avoit donné aux cerfs & aux corbeaux des jours fort longs dont on ne pouvoit retirer aucun profit, dans le temps que les hommes, qui auroient pû perfectioner les ſciences & les arts, vivoient ſi peu; c'eſt Ciceron qui nous apprend dans ſes Tuſculanes les regrets de Theophraſte. *Quod cervis & cornicibus vitam diuturnam, quorum id nihil intereſſet; hominibus, quorum maximè interfuiſſet, tam exiguam dediſſet vitam, quorum ſi ætas potuiſſet eſſe longinquior, futurum fuiſſe, ut omnibus perfectis artibus omni doctrina hominum vita erudiretur.* Cicer. Tuſcul. L. III.

Theophraſte étoit bien moins philoſophe ſur les regrets qu'il marquoit à quitter la vie, qu'Epictete, qui diſoit: Regardez-vous comme un acteur qui doit faire le perſonnage que le maître de la comédie lui a donné: Si votre rôle eſt court, vous le jouerez court, s'il eſt long vous le jouerez long. Μέμνησο ὅτι ὑποκριτὴς εἶ δράματος, οἵου ἂν θέλῃ ὁ διδάσκαλος. Ἂν βραχύ, βραχέος· ἂν μακρὸν μακροῦ.

HELIODORE.

Heliodore étoit Evêque de Tricca en Theſſalie, ſous l'empire d'Honorius & d'Ar-

d'Arcadius. Il a compoſé un roman fort ingénieux, intitulé Theagene & Chariclé, dont nous avons une traduction françoiſe aſſez ancienne, mais qui a été traduite de nouveau, & imprimée en 1743. L'édition porte le titre de Londres: mais elle a été faite à Paris par le libraire Coutelier. Je ne vois pas la cauſe de ce déguiſement, car il n'y a rien dans cet ouvrage ni contre les mœurs, ni contre la religion; excepté que les devots ne ſe figuraſſent, qu'on ne peut faire de romans, que ſur St. Alexis [71], & ſur Marie à la coque. Presque tous nos romans, écrits dans le commencement du ſiecle de Louis quatorze, ſont écrits

[71] Le roman de St. Alexis eſt intitulé, *l'Alexis de Monſeigneur l'Evêque du Belley*, Paris, chez Chappelet, 1622. 3 Vol. Jean Pierre Camus Evêque du Belley naquit à Paris le 3. Nov. 1582. de Jean Camus Seigneur de Saint-Bonnet; il mourut le 26. Avril 1652. dans la 70 année de ſon âge. Il a compoſé cinquante deux romans de ſpiritualité & de morale, dont on peut voir la liſte dans la Bibliotheque des romans de l'abbé Lenglet. pag. 165. Cet ouvrage de l'abbé Lenglet eſt très-bon & très-inſtructif, quoiqu'il le ſoit beaucoup moins que ſa méthode pour étudier l'hiſtoire, livre excellent, & dont on avoit ſupprimé pluſieurs morceaux, que le ſavant Beyer. a conſervés dans un livre, dont le titre eſt

écrits dans le gout de celui d'Heliodore, qui eſt très-intéreſſant, fort bien conduit, & d'un ſtile ſimple, mais noble. On dit que cet auteur aima mieux perdre ſon Evêché, que de déſavouer ſon roman. Je trouve, ſi cela eſt, qu'il fit fort bien; car en ceſſant de faire les fonctions de l'Epiſcopat, il ne perdit que des ſoins & des embarras, choſes dont il eſt fort heureux, à tout homme qui aime les lettres & la tranquilité, d'être débaraſſé; & en deſavouant ſon ouvrage, il perdoit l'immortalité qu'il s'eſt acquiſe. Je ne comprends pas ce que les dévots du temps d'Heliodore purent trouver dans ſon ouvrage, qui excitât ſi fort leur

*Beyeri memoriæ hiſtorico-criticæ librorum variorum &c. pag.* 171. *& ſeq.* L'abbé Lenglet fut mis pluſieurs fois à la Baſtille, pour avoir dit la vérité: captivité bien heureuſe pour ſa mémoire, & qui fera ſon éloge à la poſterité. On dit qu'il connoiſſoit beaucoup l'exempt, qui étoit ordinairement chargé de le conduire à la Baſtille, & que lorsqu'il le voyoit arriver chez lui, il lui diſoit: Monſieur vous êtes le bien venu, je vais préparer mon petit paquet, & vous ſuivre. Je ne ſai ſi Suetone & Tacite euſſent eu la même fermeté. On dit que l'abbé Lenglet devenu fort vieux tomba dans le feu de ſa cheminée, & y perit malheureuſement, avant qu'il pût être ſecouru.

leur zele. Il n'y a rien qui ſoit auſſi tendre & auſſi capable d'émouvoir les paſſions que les amours de Calipſo, d'Eucharis & de Telemaque: cependant perſonne ne ſongea en France à vouloir priver Mr. de Fenelon de ſon Archevêché; & le public reçut ſon livre avec beaucoup d'empreſſement & de ſatisfaction.

### LONGUS.

Longus, qu'on croyoit avoir été un Sophiſte [72], a écrit un roman, ou plutôt une paſtorale intitulée les amours de Daphnis & de Chloé. Si Heliodore avoit compoſé cet ouvrage, je ne ſerois pas étonné, quoiqu'il ſoit fort ingénieux, qu'on eût voulu le priver de ſon Evêché: il eſt certain, qu'il y a des endroits fort libres dans ce roman, ſurtout celui où une bergere apprend à Daphnis à devenir homme; & en lui donnant le précepte y joint l'exemple, & lui fait pratiquer les leçons qu'elle lui donne. Nous avons une traduction gauloiſe de ce livre, qui eſt très eſtimée, on l'attri-

[72] On ignore le temps où a vecu Longus; on croit que c'étoit un Sophiſte; on lui donne cette qualité dans les manuſcrits de ſon ouvrage. Le docte Fabricius croit qu'il a été poſtérieur à Heliodore, parce qu'on trouve dans ſon roman quelques endroits qui paroiſſent imités de celui de Theagene & Chariclé. *Longus*

l'attribue à Amyot; il l'avoit faite avant d'être Evêque & Grand Aumônier de France: ſans doute qu'il ne la retoucha pas, & qu'il ne la relut pas même dès-qu'il fut dans l'Epiſcopat. On a fait pluſieurs éditions de cette traduction, à laquelle on a joint des planches, qui ont été deſſinées & inventées par Mr. le Duc d'Orleans, Regent du Royaume, qui avoit un gout fin & délicat pour tous les arts. Le libraire Neaulme a donné une très-belle édition in quarto du texte grec de cet ouvrage, avec ces mêmes planches. Nous avons encore quelques petits romans grecs, mais qui ne ſont ni auſſi ingénieux, ni auſſi bien écrits que les deux dont nous venons de faire mention.

### CORNUTUS ou PHURNUTUS.

Cornutus eſt appellé Phurnutus [73] dans pluſieurs Manuſcrits; on lui donne même quelquefois ces deux noms dans le même manuſcrit; c'eſt ce qu'on peut voir dans celui

*incertæ ætatis ſcriptor, & vix cuiquam veterum memoratus in codicibus, vocatur* Σοφιστης, *& poſt Heliodorum ſcripſiſſe videtur, eumque locis quibusdam imitatus eſt.* Fabricii Biblioth. Græc.

73 *Cornutum primus publicavit Aldus. Aldi Codex in fronte Phurnutum vocavit, in calce Cornutum: ſimilem in-*

celui dont s'eſt ſervi Alde Manuce, qui le premier a publié l'ouvrage de ce philoſophe: au commencement il eſt appellé Phurnutus, & vers la fin Cornutus: mais dans le manuſcrit du Vatican on ne trouve que le nom de Cornutus: Theodoret [74] & Porphire [75], qui ont fait mention de cet auteur, le nomment également Cornutus. Il vécut [76] ſous l'empire de Neron, & profeſſa la philoſophie à Rome, où il eut beaucoup d'écoliers, entre autres Lucain & Perſe. L'on ne ſait ſi le Cornutus, dont

*conſtantiam obſervavi in Codd. Oxonienſibus. Eſt tamen unus inter eos, qui Cornuti nomen præfert, cui etiam aſtipulatur MSC. Vaticanus. Video etiam in quadam Philelphi epiſtolâ ad Pallantem Strozzam,* Κορνοῦτον Ῥωμαῖον περὶ ἀλληγοριῶν. Thom. Gale, Præf. de Scriptor. mythолog. pag. 5. art. v.

74 *Theodoretus quoque in ſecundo ſermone ad Græcos ſic citat:* Κορνοῦτος ὁ φιλόσοφος τὴν ἑλληνικὴν θεολογίαν ξυντέθεικε. *Cornutus philoſophus Græcanicam theologiam compoſuit.* Id. ib.

75 *Sunt & alii, qui Cornutum appellaverunt hunc ſcriptorem. Porphyrius in libro de Antro Nympharum, profitetur ſe libenter ſequi Cornutum in Allegoriis eliciendis. Imò, paginâ 262. de Ant. N. editionis Cantabrigienſis ſic ſcribit:* Ὅθεν ἐπιθυμίᾳ μὲν, &c. Id. ib.

dont Origene, Porphire, Jamblique & Stobée, font mention, eſt le même que celui qui fut le maître de Perſe, & dont nous parlons ici, car il paroît que celui que Stobée cite, étoit un philoſophe Platonicien, & non pas un Stoïcien.

L'Empereur Neron [77] envoya Cornutus en exil, parce qu'il avoit dit trop librement ſon ſentiment ſur un poëme que ce Prince lui avoit communiqué. Nous verrons dans l'article de Perſe, qu'il écrivit ſes ſatyres par le conſeil de ſon maître Cor-

[76] *Romæ quidem ſub Nerone claruit Annæus Cornutus, gente Græcus, ſectâ Stoicus. Annæum audis; & in familiâ Senecarum aut Lucanorum agitaſſe facile credes. Habuit in philoſophiâ auditores præter alios Annæum Lucanum & A. Perſium. Auctor vitæ A. Perſii ait Cornutum multa reliquiſſe philoſophiæ ſuæ monumenta. Ea viderunt Origenes, Porphyrius, Jamblichus, Syrianus, Stobæus, Simplicius & alii. Quanquam fortaſſe non eundem intelligunt omnes Cornutum, nam Platonicus, non Stoicus mihi, videtur ille Cornutus, quem Stobæus adducit: item is qui toties Proclo laudatur.* Id. ib.

[77] *Nero ſuum quoddam poëma Cornuto examinandum miſit. Ea res Cornutum perdidit, nam liberiùs paulò locutus de ea ſcriptione, in exilium abire neceſſe habuit. Satyrarum ſcribendarum auctor Cornutus fuit Perſio; id ipſe fatetur Sat. V. Eundem, puto, Fulgentius Satyricum vocat.* Thomaſ. Gale præfat. de Scriptor. mytholog.

Cornutus, qui ne fut pas ſeulement un grand philoſophe [78], mais qui ſe diſtingua par ſes connoiſſances dans les belles lettres. Le ſeul ouvrage qui nous reſte aujourd'hui de lui, eſt intiluté Commentaire ſur la Nature des Dieux, Θεωρία περὶ τῶν θεῶν φύσεως; c'eſt

78 *Nec tantùm ob philoſophiam inclarnit Cornutus: magnum quoque nomen obtinuit etiam ob humaniores literas. Dio ſcribit eum* εὐδοκιμῆσαι ἐπὶ παιδείᾳ. Id. ib.

79 Ὥσπερ δὲ ἡμεῖς ἀπὸ ψυχῆς διοικούμεθα, οὕτω καὶ ὁ κόσμος ψυχὴν ἔχει τὴν συνέχουσαν αὐτόν. Καὶ αὕτη καλεῖται ζεύς, πότερον διὰ τὸ σώζουσα καὶ αἰτία οὖσα τοῖς ζῶσι τοῦ ζῆν, διὰ τοῦτο βασιλεύειν ὁ ζεὺς λεγεται τῶν ὅλων. Ἢ ὡς ἂν καὶ ἐν ἡμῖν ἡ ψυχὴ καὶ ἡ φύσις ἡμῶν βασιλεύειν ἐηθείη. Δία δ' αὐτὸν καλοῦμεν, ὅτι δι' αὐτὸν γίνεται καὶ σώζεται τὰ πάντα. Παρά τισι δὲ καὶ δεὺς λέγεται, τάχα ἀπὸ τοῦ δεύειν τὴν γῆν ἢ μεταδιδόναι τοῖς ζῶσι ζωτικῆς ἰκμάδος. Καὶ ἡ γενικὴ πτῶσις, ἀπ' αὐτῆς ἐστι διὸς, παρακειμένη πως τῇ δεὺς. Οἰκεῖν δὲ ἐν τῷ οὐρανῷ λέγεται, ἐπεὶ ἐκεῖ τὸ κυριώτατον μέρος τῆς τοῦ κοσμου ψυχῆς. Καὶ γὰρ αἱ ἡμέτεραι ψυχαὶ, πῦρ εἰσι. *Ut nos gubernamur ab anima, ſic & mundus animam habet, à qua ne diffluat continetur. Mundi autem anima* ζεὺς, *id eſt, Jupiter appellatur. Hoc nominis autem nimirum inde habet, quòd omnium ſalus ab ipſo ſolo pendeat, quòdque cauſa vitæ ſit omnibus, quæcunque vivant: propterea etiam univerſi rex vocatur. Vel Jupiter dicitur*

c'eſt une explication theologique des fables que les payens croyoient de leurs dieux. Ainſi en expliquant ce que l'on doit entendre par Jupiter [79], par Junon [80], par Neptune [81], par Pluton [82]; Cornutus develope la conſtruction de l'univers; & en ſui-

*mundi anima, quòd, quemadmodum nobis præſit animus, ſic omnibus longè latéque imperet natura. Mundi animam* Δία, *id eſt, Jovem vocant: id autem ideò, quòd ipſius præſidio omnia fiant, & in ſua eſſentiâ conſerventur. Quidam mundi animam nominant* Δεύς. *Id circo autem, quòd irriget terram, aut quòd viventibus vitalem humorem ſubminiſtret. Genitivus autem à* Δεὺς, *eſt* Διός, *ut qui ei ſit propinquior, quàm nominativo* Ζεύς. *Sedes ipſius cœlum eſt animæ mundi pars principaliſſima. Sunt enim & animæ noſtræ de ſubſtantia ignis.* Phurn. de nat. Deor. comment. Cap. 1.

[80] Γυνὴ δὲ καὶ ἀδελφὴ αὐτοῦ παραδέδοται ἡ Ἥρα, ἥ τις ἐστὶν ἀήρ, συνῆπται γὰρ εὐθὺς αὐτῷ, καὶ κεκόλληται, αἰζομένη ἀπὸ τῆς γῆς, ἐκείνου αὐτῆς ἐπιβεβηκότος. Καὶ γεγόνασιν ἐπὶ τῆς αὐτῆς νεύσεως ἐυεῖσαι γὰρ εἰς λεπτότητα ἡ οὐσία, τό τε πῦρ καὶ τὸν ἀέρα ὑφίσησιν. Ἐφ' ᾧ καὶ Ῥέαν τὴν μητέρα αὐτῶν ἐμυθεύσαντο εἶναι, πατέρα δὲ τὸν Κρόνον. Ἤτοι διὰ τὸ ἐν τεταγμένοις μέτροις χρόνου γενέσθαι ταῦτα, ἢ διὰ τὸ κατὰ σύγκρισιν καὶ κρασμὸν τῆς ὕλης, τὴν εἰς τὰ στοιχεῖα διάκρισιν ἀποτελεῖσθαι. Ἢ ὅπερ πιθανώτερον, διὰ τὸ τηνικαῦτα ὑφίσασθαι τὸν ἀέρα, ἡνίκ' ἂν ἐκ

ſuivant les autres divinités, il en tire également des ſens allégoriques, qui ont rapport aux choſes phyſiques & morales.

De

πυρὸς ἐκινεῖτο ἡ Φύσις, ἐπὶ τὸ κραίνειν καὶ ἀποτελεῖν τὰ ὄντα. *Soror & conjux Jovis eſſe traditur Juno, quæ eſt aër. Statim namque ei copulata & conjuncta eſt, cùm in altum à terra tolleretur, eamque ipſus conſcenderet, ex eodem quoque fluxu nati ſunt. Diffluens enim in tenuitatem ſubſtantia, ignem, & aëra producit. Hinc & Rheam ipſorum eſſe matrem fabulati ſunt, patrem verò aſſignârunt κρόνον, id eſt, Saturnum. Id autem propterea factum eſt, ut conſtaret certâ temporis menſurâ, illa eſſe facta: ſive quòd per conjunctionem, & materiæ commixtionem fiat elementorum productio. Sive (& hæc cauſa veriſimilior eſt) quòd tantiſper aër ſubſiſtat, quantiſper ab igne impellatur, & moveatur natura, ad commiſcendum & procreandum entia.* Id. ib. Cap. ij.

Διὰ δὲ ταύτην τὴν αἰτίαν, καὶ τὸν Ποσειδῶνα ἔφασαν οἱ ἀρχαῖοι εἶναι, Κρόνου καὶ Ῥέας υἱόν. Καὶ γὰρ τὸ ὕδωρ ἐκ τῆς εἰρημένης μεταβολῆς γίνεται. Ποσειδῶν δὲ ἐστιν ἡ ἀπεργαστικὴ ἐν τῇ γῇ, καὶ περὶ τὴν γῆν, ὑγροῦ δύναμις· ἤτοι ἀπὸ τῆς πόσεως οὕτω κληθεῖσα, καὶ τοῦ διδόναι ταύτην. Ἢ καθ' ἕτερον λόγον Ποσειδῶν ὠνόμασαι, διὰ τὴν παραχθησομένην αὐτοῦ ἰδιότητα. *Eadem ratione moti veteres annotarunt; Neptunum Saturni & Rheæ eſſe filium. Nam ex prædicta mutatione & commixtione, etiam aqua exoritur.* Ποσειδῶν *autem eſt illa potentia, quam in terræ viſceribus, & circa*

De même, dit Cornutus, (en expliquant ce qu'on doit entendre par Jupiter) que nous ſommes conduits & gouvernés par notre ame: de même auſſi le monde eſt con-

*terram, humor generat.* Ποσειδῶν *autem ea potentia nominata eſt, a potatione ſive irrigatione,* & ἀ διδόναι, *id eſt, dare, quod videlicet humorem terræ largiatur. Aut alia iſtius nominis cauſa eſt, quæ forſan à ſingulari virtute deſumpta eſt.* Phurn. de natur. Deor. comment. Cap. iij.

82. Ἀδελφὸς δὲ αὐτῶν καὶ ὁ ἅδης εἶναι λέγεται. Οὗτος δὲ ἐστιν ὁ παχυμερέστατος καὶ προσγειότατος ἀήρ. Ὁμοῦ γὰρ γίνεται. Καὶ ἄρχεται κεράνειν καὶ ῥεῖν τὰ ὄντα κατὰ τοὺς ἐν αὐτῷ λόγους τῆς φύσεως. Καλεῖται δὲ ἅδης, ἢ ὅτι καθ' αὐτὸν ἀόρατός ἐστιν, ὅθεν καὶ διαιροῦντες ἀΐδα αὐτὸν ὀνομάζομεν. Ἢ κατὰ ἀντίφρασιν, ὡσανεὶ ὁ ἀνδάνων ἡμῖν τὸν θάνατον. Καὶ Πλούτων δὲ ἐκλήθη, διὰ τὸ πάντων φθαρτῶν, μηδὲν εἶναι ὃ μὴ τελευταῖον εἰς αὐτὸν καταγεται, καὶ αὐτοῦ κτῆμα γίνεται. *Frater prædictorum Pluto eſſe fertur. Eſt autem Pluto, aër denſiſſimus terræ proximus. Pariter enim fiunt,* & *fluere miſcerique incipiunt, ut naturalis ratio, quæ de ipſo habetur, ſignificare videtur. Nomen autem* ἅδης, *vel inde nactus eſt, aut quod per ſe ſit inviſibilis, unde hoc nomen dividentes eùm* ἀΐδα *appellare conſueverunt: aut, quod per antiphraſin ſic dicatur, quaſi mortem nobis jucundam* & *ſuavem reddat,* ἀπὸ τοῦ ἀνδάνειν, *id eſt, placere. Vocatur autem Pluto idcirco, quòd omnia cùm ſint corruptioni obnoxia, poſtremò ad ipſum deducantur, ejusque dominio ſubjiciantur.* Id. ib. Cap. iv.

conduit par un ame, qu'il contient dans lui: or cette ame du monde eſt appelée Jupiter, ou Dieu. Elle eſt ainſi nommée, parce que le ſalut & l'ordre de l'univers dependent d'elle, & qu'elle eſt l'origine de la vie de tous les êtres: c'eſt pourquoi on lui donne auſſi le nom de Roi de l'univers. L'on appelle encore l'ame du monde Jupiter, parce que de même que notre ame préſide à toutes les actions produites par notre exiſtence: de même auſſi l'ame de l'univers régit tout ce qui exiſte. On dit que Jupiter réſide dans le ciel, le ciel étant la principale partie de l'ame du monde, qui eſt compoſée d'une matiere ignée, ainſi que la nôtre. Junon, qu'on appelle la ſœur & la femme de Jupiter, n'eſt autre choſe que l'air; Neptune, Pluton, ſont encore différens attributs des élémens.

Toute la mythologie païenne eſt expliquée de même dans l'ouvrage de Cornutus: mais pour le bien comprendre, il faut entendre

83 Athenée en fait mention: Ἰδου καινὸς οὑτος ἐστι Παλαιφάτος. *Athen. L. XV.* Et Euſtathe en parle très-ſouvent dans ſes Commentaires ſur l'Iliade & ſur l'Odyſſée: voici ce qu'il dit dans une note ſur le pre-

tendre la langue dans la quelle cet ouvrage eſt écrit, parce qu'il y a bien des explications qui dependent de l'interprétation & de la ſignification de certains mots: par exemple le *ciel*, οὐρανὸς, peut être appelé ainſi à cauſe du mot οὐρὸς, c'eſt-à-dire *conſervateur* ou *inſpecteur*, il peut venir auſſi de ὁρίζων, *terminant* la nature; quelques uns veulent que οὐρανὸς le *ciel* ſoit ainſi nommé ἀπὸ τὸ ὁρᾶν αὐτὸν, ἢ ὁρίζειν; *de ce que il voit & conſerve toutes choſes.* Il y a beaucoup d'articles dans Cornutus où l'on trouve de pareilles interprétations: c'eſt ce que ceux qui entendent le grec, verront dans les quatre paſſages qui ſont cités ci-deſſous.

## PALÆPHATUS.

Il eſt peu d'auteurs anciens dont nous ayons autant de témoignages [83] que de Palæphatus, & dont nous connoiſſions moins les particularités de ſa vie: les uns veu-

mier livre de l'Iliade. Ὅτι δὲ ἐγένοντο οἱ ἱπποκένταυροι, καὶ γενναῖοι καὶ δεξιοὶ κελητίζειν, καὶ ὅτι λησικῶς ἔζων, καὶ ἡ τοῦ Παλαιφάτου ἱστορία φησί. *Euſta. in Iliados. A.*

veulent qu'il ait été Egyptien [84], les autres le font Athenien. Il doit avoir vécu avant Virgile ſi ce poëte eſt l'auteur du petit poëme que nous avons encore, dans lequel nous liſons ces deux vers:

*Infamem tali merito rumore fuiſſe,*
*Docta Palæphatia teſtatur voce Papyrus.*

Virgil. in Cir.

Il eſt certain que Palæphatus étoit avant Plutarque, qui dit, Καινὸς γάρ ἐστιν οὗτος παλαίφατος. *Plutar. ſympoſ. L. XXVII.* St. Jerôme

84 *Palæphatus grammaticus Ægyptius, vel juxta alios Athenienſis, ἴσχυσε ἱστορίαν ἰδίαν, teſte Suida.* Ger. Joan. Voſſ. de Hiſtor. Græc.

85 *Pegaſus equus velociſſimus cujusdam mulieris fuit. Sive ut Palæphatus affirmat, bellerophontis navis fuit.* Hieronym. in Chronic. Euſeb. ad annum DCXXX. - - - - - - - *Eæque de Dædalo fabulæ feruntur, qui viſus eſt ſimulacra feciſſe moventia: primus enim omnium pedes ſtatuarum à ſe invicem ſeparavit, aliis conjunctim eos fabricantibus, Palæphatus memorat: nec non quomodo cum filio Icaro Minoem navi fugerit, & propter inveſtigabilem fugam avolaſſe pennis æſtimatus ſit.* Id. ib. ad ann. DCCXXXVI. - - - - *Bellum Lapitharum, & Centaurorum ſub hoc tempore: quos ſcribit Palæphatus libro de incredibilibus, nobiles fuiſſe equites Theſſalorum.* Id. ib. ad ann. DCCLVI. - - - - - - - *Ea quæ de Uliſſe fabulæ ferunt, quomodo Trieri Tyrrhenorum Scytam fugerit,*

rôme parle [85] pluſieurs fois de cet auteur dans ſa chronique d'Euſebe.

L'ouvrage qui nous reſte de lui eſt intitulé *des hiſtoires incroyables*, περὶ ἀπίστων ἱστοριῶν: il y explique ce qui a donné lieu à la plus part de ces hiſtoires. Deux ou trois exemples que nous rapporterons ici feront connoître parfaitement le gout dans lequel eſt écrit l'ouvrage de Palæphatus.

„Les chevaux [86] de Diomede, dit cet „auteur, devoroient des hommes a ce que „l'on

*ſpoliare hoſpitem ſolitam; ſcribit Palæphatus incredibilium libro primo. Sirenes quoque fuiſſe meretrices, quæ decepe-runt navigantes.* Id. ib. ad ann. DCCCXLIII.

[86] Περὶ τῶν Διομήδους ἵππων φασὶν, ὅτι ἀνθρώπους κατήσθιον. Τοῦτο δὲ γελοῖον τὸ γὰρ ζῶον τοῦτο κριθῇ καὶ χόρτῳ ἥδεται μᾶλλον, ἢ κρέασιν ἀνθρωπίνοις. Ἡ δὲ ἀλήθεια ἦδε. Τῶν παλαιῶν ἀνθρώπων αὐτουργῶν, καὶ τροφὴν καὶ περιουσίαν πλείστην κεκτημένων, ὥστε τὴν γῆν ἐργαζομένων· ἱπποτροφεῖν τε ἐπελάβετο, καὶ μέχρι τούτου ἵπποις ἥδετο, ἕως οὗ τὰ αὐτοῦ ἀπώλεσε, καὶ πάντα πωλῶν κατηνάλωσεν εἰς τὴν τῶν ἵππων τροφήν. Οἱ οὖν φίλοι τοὺς ἵππους ἀνδροφάγους ὠνόμασαν. Οὗ γενομένου, προήχθη ὁ μῦθος. Palæphat. de incred. Hiſt. Cap. jv. *Narrant hominibus paſtos fuiſſe equos Diomedis, ſed illud perquam ridiculum, animal enim ejusmodi hordeo & fœno magis delectatur,*

„l'on prétend, qui leur ſervoient de pâture: „mais il eſt ridicule de croire pareille „choſe, car un animal de l'eſpece du che- „val mange du foin & de l'orge, & non „pas de la chair humaine; voici quelle „eſt la vérité de cette hiſtoire. Comme „les anciens travailloient tous à la terre, „& qu'ils étoient riches par les biens qu'ils „recueilloient de la campagne, Diomede „acheta des chevaux, qu'il nourriſſoit: mais „ces animaux lui coutant cher, il vendit „ſon bien pour payer les frais qu'ils lui „avoient cauſés. Les amis de Diomede dirent „à ce ſujet que ces chevaux mangeoient les „hommes, & voilà l'origine de cette fable". L'on

*quam humanis carnibus. Ita autem ſe habet veritas. Cùm antiqui illi omnes eſſent operarii, & victu, cæterisque id genus opibus abundarent, ut qui terram ipſi colerent: equos cœpit alere Diomedes, quibus tantiſper gaudebat, donec omnia perdidit, & divendita in equorum alimentum conſumpſit. Amici proinde equos appellabant hominivoros. Atque hinc fabula originem duxit.* Palæph. de incred. Hiſtor. Cap. jv.

Φασὶν ὡς Νιόβη ζῶσα, λίθος ἐγένετο ἐπὶ τῷ τυμβῳ τῶν παιδων· ὅς τις δὲ πείθεται ἐκ λίθου γενέσθαι ἄνθρωπον ἢ ἐξ ἀνθρώπου λίθον ἰυήθης ἐσί. Τὸ δὲ ἀληθὲς ἔχει ὧδε. Νιόβη ἀποθανόντων τῶν ἑαυτῆς παιδιων, ποιήσασα ἑαυτῇ Εἰκόνα λιθίνην, ἔση-

„L'on dit que [87] Niobé fut changée en „pierre ſur le tombeau de ſes fils. Mais qui eſt-„ce qui croira, s'il n'eſt pas privé de la rai-„ſon, qu'un homme puiſſe être changé en „pierre, & qu'une pierre à ſon tour puiſſe „devenir un homme? La vérité de cette „hiſtoire c'eſt que Niobé ayant perdu ſes „enfans par une malheureuſe fortune, or-„donna qu'on fit ſa ſtatue en pierre, & „qu'elle fût miſe ſur le tombeau de ſes en-„fans, ainſi que nous avons nous-mêmes „vu cette ſtatue".

„Ce que l'on, dit [88] de Pandore eſt ab-„ſurde, qu'elle fut conſtruite avec de la ter-„re, & qu'elle fit d'autres femmes de la même

σεν ἐπὶ τῷ τυμβῷ τῶν παίδων. Καὶ ἡμεῖς ἐθεασάμεθα αὐτὴν, οἵα καὶ λέγεται. Id. ib. Cap. jx. *Nioben memorant dum viveret, ad filiorum tumulum in lapidem converſam eſſe: qui vero credit hominem ex lapide, aut viciſſim lapidem ex hominibus, poſſe fieri, næ ille inſulſus eſt. At rei veritas hæc eſt. Niobe, fato ereptis liberis, ſtatuam ſibi lapideam confici juſſit, & filiorum ſepulcro imponi: quam nos ipſimet vidimus talem, qualis etiam eſſe narratur.* Id. ib. Cap. jx.

88 Ὁ περὶ Πανδώρας οὐκ ἀνεκτὸς λόγος, ὡς γῆς ἀναπλασθείσης ἀνδρὸς εἶναι αὐτήν, καὶ ἄλλοις τὸ πλάσμα. Ἐμοὶ δὲ δοκεῖ τοῦτο. Πανδώρα γυνὴ ἐγένετο Ἕλ-

„même matiere. Pandore fut une femme „grecque très riche, qui ſe paroit beau„coup lorsqu'elle paroiſſoit en public, & ſe „ſervoit des eſſences & des Onguens „compoſés de la terre; ainſi d'une choſe „naturelle on en forgea une hiſtoire fabu„leuſe".

## ÆLIEN.

Presque tous les auteurs ont confondu les deux Æliens, & ont attribué à un ſeul les ouvrages des deux; mais il me ſemble que Perizonius a prouvé que l'Ælien qui a écrit un ouvrage ſur la Tactique n'eſt pas le même que celui dont nous avons encore les *Hiſtoires diverſes*. Celui-ci vivoit du temps de l'Empereur Severe vers l'an de J. C. 222. & l'autre a écrit ſous l'Em-

ληνος, μάλιστα πλουσία. Καὶ ὅτε ἐξήει, ἐκοσμεῖτο, καὶ ἐχρίετο πολλῇ τῇ γῇ· καὶ τὸ μὲν ἔργον οὕτως ἔχει, ὁ δὲ λόγος ἐπὶ τὸ ἀμήχανον ἐτράπη. *Nec tolerabilis ille de Pandora ſermo, illam ex terra formatam aliis quoque ſimilem habitum attuliſſe. Pandora mulier fuit græcâ maximè dives; quæ quoties prodeundum in publicum, ſpecioſè ſeſe exornabat, factoque ex terrâ unguento inungebatur. Ita quidem ſe res habuit, ſed ad rem impoſſibilem detorta narratio eſt.* Id. ib. Cap. xxxv.

l'Empereur Adrien. L'Ælien dont nous parlons, qui eſt auteur des hiſtoires diverſes, naquit à Preneſte [89], & vécut à Rome; il étoit citoyen romain, & quoique né en Italie, il écrivit en grec avec la plus grande pureté. Son ouvrage eſt très-utile, & l'on y trouve beaucoup de choſes également intéreſſantes, & curieuſes, ſoit ſur les mœurs & les coutumes, ſoit ſur les actions des grands hommes & des philoſophes. Nous choiſirons parmi tous ces faits curieux quelques uns qui regardent Platon & Ariſtote: les philoſophes & les gens de lettres ont des droits de préference dans cet ouvrage ſur tous les autres hommes.

„Platon, *dit Ælien* [90], s'appliqua d'abord „à la poéſie, & il compoſa pluſieurs poë„mes héroïques, qu'il brûla quelque temps „après,

89 *Præneſte Ælianus natus fuit, Suida teſte, ſed Romæ vixit, civisque romanus fuit, unde ſe & in variis hiſtoriis, ſæpius romanum appellat.* Voſſ. de hiſt. Græc.

90 Πλάτων ὁ Ἀρίστωνος τὰ πρῶτα ἐπὶ ποιητικὴν ὥρμησεν, καὶ ἡρωϊκὰ ἔγραφε μέτρα. Εἶτα αὐτὰ κατέπρησεν ὑπεριδὼν αὐτῶν, ἐπεὶ τοῖς Ὁμήρου αὐτὰ ἀντικρίνων ἴσα κατὰ πολὺ ἡττώμενα. Ἐπέθετο δὲ τραγῳδίᾳ, καὶ δὴ καὶ τετραλογίαν εἰργάσατο. Καὶ ἐκάλλει ἀγωνιεῖσθαι, δὺς ἤδη τοῖς ὑποκριταῖς τὰ ποιή-

„après, parce qu'il les trouva infiniment „éloignés de la beauté de ceux d'Homere. „Il écrivit enſuite des tragédies, il les avoit „déjà données aux comédiens pour les „jouer, & il vouloit concourir pour le prix „avec les autres poëtes: mais avant que les „fêtes où ces pieces devoient être repré„ſentées, arrivaſſent, ayant entendu Socra„te diſcourant ſur la philoſophie, non-ſeu„lement il renonça à ſon deſſein, mais il „ceſſa d'écrire des tragédies, & s'addonna „entiérement à l'étude de la ſageſſe". Voilà un bel exemple, je ne dis pas pour nos poëtes

*ματα. Περὶ τῶν Διονυσίων δὲ παρελθὼν ἤκουσε Σωκράτους. Καὶ ἅπαξ αἱρεθεὶς ὑπὸ τῆς ἐκείνου σειρῆνος, τῷ ἀγωνίσματος οὐ μόνον ἀπέσχη τότε, ἀλλὰ καὶ τελέως τὸ γράφειν τραγῳδίαν ἀπέῤῥιψε, καὶ ἀπεδύσατο ἐπὶ φιλοσοφίαν. Plato, filius Ariſtonis, primum omnium ad artem poëticam animum adjecit, & Heroica carmina cœpit condere. Poſtea combuſſit, nihili faciens, quùm ad Homeri verſus examinans, longe deteriora videret eſſe. Proinde ad tragœdias ſcribendas animum applicuit: & elaborata tetralogia, jam in hiſtrionum manus poëmata tradiderat, & de palma volebat contendere. Verùm ante Bacchanalia ſemel audito Socrate, captus omnino illius ſirene, non ſolum à certando tunc deſtitit, ſed in totum etiam ſcribendarum tragœdiarum ſtudium abjecit, & ad Philoſophiam ſe accinxit.* Ælianì Variæ Hiſtoriæ, Lib. II. Cap. xxx. pag. 47. 48. Edit. Argent. MDCXLVII.

poëtes tragiques & comiques, (car le théatre eſt très-utile aux mœurs lorsqu'il fournit au public des piéces telles que ſont nos bonnes tragédies & nos comédies:) mais pour nos faiſeurs de vers galans, d'épigrammes ordurieres, de contes ſales & impurs.

Si ce que dit Ælien peut être utile à nos jeunes verſificateurs, voici un autre trait d'hiſtoire, qui ne l'eſt pas moins, pour apprendre à nos petits-maitres du premier rang, & à nos plus grands Seigneurs à reſpecter les talens ſupérieurs. [91]

„Platon

[91] Ὅτε κατῆλθε Πλάτων ἐν Σικελίᾳ κληθὸς, πολλὰ ἐπὶ πολλοῖς ἐπιστείλαντος τῷ Διονυσίῳ, καὶ ἀνήγαγεν αὐτὸν ἐπὶ τὸ ἅρμα ὁ νέος Διονύσιος, αὐτὸς μὲν ἡνιοχῶν, παραιβάτην δὲ ποιησάμενος τὸν Ἀρίστωνος. Τότε δὲ φασι Συρακόσιον ἄνδρα χαρίεντα, καὶ τῷ Ὁμήρῳ μὴ ἀπαίδευτον, ἡσθέντα τῇ ὄψει ταύτῃ, ἐπειπεῖν τὰ ἐξ Ἰλιάδος ἐκεῖνα, παρατρέψαντα ὀλίγον.

Μέγα δ' ἔβραχε φήγινος ἄξων,
Βριθοσύνῃ, δεινὸν γὰρ ἄγε βροτὸν ἄνδρα τ' ἄριστον.

*Quùm Plato multis & crebris epiſtolis à Dionyſio accerſitus, in Siciliam veniſſet, Dionyſius juvenis in currum eum impoſuit, & ipſe aurigam egit, Platonem vero ſeſſorem fecit. Tunc aiunt Syracuſium virum gratioſum & urbanum, Homerique poëmatum non ignarum, delectatum ſpectaculo, hæc ex Iliade paululum immutata recitaſſe.*

„Platon ſollicité par pluſieurs lettres „que Denis le jeune lui avoit écrites, „de venir en Sicile, étant arrivé dans ce „pays, Denis le plaça dans ſon char, & le „conduiſit lui même. On aſſure qu'un ci„toyen de Syracuſe, à qui les poëſies d'Ho„mére étoient fort connues, dit en voyant „ce Prince ſervir de conducteur à Platon, „ces deux vers de l'Iliade, aux quels il „avoit changé fort peu de choſe: *L'axe du „char gemit ſous le poids d'un héros, qui eſt „conduit par un autre*". Les axes des chars de nos jeunes Seigneurs gémiſſent ſous le poids des riches Laïs, les philoſophes ne les ſurchargent jamais. A Berlin & à Londres cela arrive très-ſouvent; mais que ſont de ſombres Anglois, & de triſtes Allemands vis à vis des brillans françois?

Après avoir montré des exemples utiles à nos poëtes, & à nos petits-maitres, pla-

çons

*Faginus ingenti ſtridet ſub pondere preſſus*
*Axis, dum vehitur vir præſtantiſſimus alter.*

Æliani Variæ Hiſtoriæ, Lib. IV. Cap. xviij. pag. 109. Edit. Argent. MDCXLVII.

92 Λέγεται τὴν διαφορὰν Ἀριστοτέλης πρὸς Πλάτωνα τὴν πρώτην ἐκ τούτων γενέσθαι. Οὐκ ἠρέσατο αὐτῷ τῷ βίῳ ὁ Πλάτων, οὐδὲ τῇ κατασκευῇ τῇ περὶ τὸ

çons en un ici ſur lequel les philoſophes ne ſauroient trop réfléchir, il leur apprendra à reſpecter toujours ceux qui ont commencé à les conduire dans le chemin de la ſageſſe, & leur enſeignera à ne devenir jamais ingrats envers leurs premiers maîtres; ce défaut n'eſt malheureuſement que trop commun parmi les gens de lettres. Nous n'en dirons pas davantage, & nous nous abſtiendrons de toute application. Nous ajouterons ſimplement que ceux qui connoiſſent la république des lettres, n'ignorent pas combien de fois Fontenelle eſſuya dans ſa vieilleſſe des dèsagremens par des perſonnes qu'il avoit inſtruites, protegées & placées par ſon crédit dans l'Académie des Sciences.

„La diſpute [92], dit Ælien, d'Ariſtote en„vers Platon, commença à ce que l'on pré„tend parce que Platon n'approuvoit pas „le

σῶμα. Καὶ γὰρ ἰσθῆτι ἐχρῆτο περιέργῳ ὁ Ἀριστοτέλης, καὶ ὑποδέσει· καὶ κυρὰν δὲ ἐκείρετο καὶ ταύτην ἀήθη Πλάτωνι. Καὶ δακτυλίοις δὲ πολλοὺς φορῶν ἐκαλλύνετο ἐπὶ τούτῳ. Καὶ μωκία δέ τις ἦν αὐτῷ περὶ τὸ πρόσωπον, καὶ ἄκαιρος σωμυλία λαλῶντος κατηγόρει, καὶ ἄυτη τὸν τρόπον αὐτῷ. Πάντα δὲ ταῦτα, ὡς ἔσιν ἀλλότρια φιλοσόφῳ δῆλον· Ἄπερ

„le genre de vie que menoit Ariſtote, qui „étoit toujours paré, vetu & chauſſé magni- „fique-

ἦν ὁρῶν ὁ Πλάτων ἀ προσίετο τὸν ἄνδρα· προετίμα δὲ αὐτῷ Ξενοκράτην, καὶ Σπεύσιππον, καὶ Ἀμύκλαν, καὶ ἄλλους. Τῇ τε λοιπῇ δεξιούμενος αὐτὸς τιμῇ, καὶ ἦν καὶ τῇ κοινωνίᾳ τῶν λόγων. Ἀποδημίας δὲ ποτε γενομένης τῷ Ξενοκράτει εἰς τὴν πατρίδα, ἐπέθετο τῷ Πλάτωνι Ἀριστοτέλης, χορόν τινα τῶν ὁμιλητῶν τῶν ἑαυτῷ περισησάμενος· ὧν ἦν Μνάσων τε ὁ Φωκεὺς καὶ ἄλλοι τοιοῦτοι. Ἐνόσει δὲ τότε ὁ Σπεύσιππος, καὶ διὰ ταῦτα ἀδύνατος ἦν συμβαδίζειν τῷ Πλάτωνι. Ὁ δὲ Πλάτων ὀγδοήκοντα ἐτῶν ἐγεγόνει, ὁμοῦ τι καὶ διὰ τὴν ἡλικίαν ἐπελελοίπει τὰ τῆς μνήμης αὐτόν. Ἐπιθόμενος ἓν αὐτῷ, καὶ ἐπιβουλεύων ὁ Ἀριστοτέλης, καὶ φιλοτίμως πάνυ τὰς ἐρωτήσεις ποιούμενος, καὶ τρόπον τινὰ καὶ ἐλεγκτικῶς, ἀδικῶν ἅμα, καὶ ἀγναμονῶν ἦν δῆλος. Καὶ διὰ ταῦτα ἀποσὰς ὁ Πλάτων τοῦ ἔξω περιπάτου, ἔνδον ἐβάδιζε σὺν τοῖς ἑταίροις. Τριῶν δὲ μηνῶν διαγενομένων, ὁ Ξενοκράτης ἀφίκετο ἐκ τῆς ἀποδημίας, καὶ καταλαμβάνει τὸν Ἀριστοτέλη βαδίζοντα, οὗ κατέλιπε τὸν Πλάτωνα. Ὁρῶν δὲ αὐτὸν μετὰ τῶν γνωρίμων, οὐ πρὸς Πλάτωνα ἀναχωροῦντα ἐκ τοῦ περιπάτου, ἀλλὰ καθ' ἑαυτὸν ἀπίοντα εἰς τὴν πόλιν, ἤρετό τινα τῶν ἐν τῷ περιπάτῳ ὅποι ποτὲ εἴη Πλάτων, ὑπαίπτευε γὰρ αὐτὸν μαλακίζεσθαι. Ὁ δὲ ἀπεκρίνατο, ἐκεῖνος μὲν οὐ νοσεῖ. Ἐνοχλῶν δὲ αὐτῷ Ἀριστοτέλης παραχωρῆσαι πεποίηκε τοῦ περιπάτου, καὶ ἀναχωρήσας ἐν τῷ κήπῳ τῷ ἑαυτοῦ φιλοσοφεῖ. Ὁ

„ſiquement: ſes cheveux étoient coupés avec „ſoin, ſes doigts ornés de bagues précieuſes, „il

δὲ Ξενοκράτης ἀκούσας, παραχρῆμα ἦκε πρὸς Πλάτωνα, καὶ κατέλαβε διαλεγόμενον τοῖς σὺν ἑαυτῷ. Ἦσαν δὲ μάλα συχνοὶ, καὶ ἄξιοι λόγου, καὶ οἱ μάλιστα δοκοῦντες τῶν νέων ἐπιφανεῖς. Ἐπεὶ δὲ ἐπαύσατο τῆς ὁμιλίας, ἠσπάσατο τε ὡς τὸ εἰκὸς τὸν Ξενοκράτη φιλανθρώπως, καὶ αὖ πάλιν ὁ Ξενοκράτης ἐκεῖνον ὁμοίως. Διαλυθείσης δὲ τῆς συνουσίας, ᾠδὶν ὅτε εἰπὼν πρὸς τὸν Πλάτωνα Ξενοκράτης, ὅτε ἀκούσας, συναγαγὼν τοὺς ἑταίρους, καὶ τῷ Σπευσίππῳ πάνυ ἰσχυρῶς ἐπέπληξε παραχωρήσαντι τοῦ περιπάτου Ἀριστοτέλει· αὐτός τε ἐπέθετο τῷ Σταγειρίτῃ ἐς τὸ καρτερόν. Καὶ εἰς τοσοῦτον περιῆλθε φιλοτιμίας, ὡς ἐξελάσαι αὐτὸν, καὶ ἀποδῶναι τὸ σύνηθες χωρίον τῶ Πλάτωνι. *Primum diſſidium Ariſtotelis adverſùs Platonem ex his ferunt initium cepiſſe. Non probabat ejus vitam Plato, neque corporis habitum & ornatum. Nam Ariſtoteles & veſtibus & calceamentis pretioſioribus utebatur; & tonſura, quam Plato non probabat, annulisque ferendis ſe exornabat, vultu cavillationem & irriſionem quandam præ ſe ferebat; & intempeſtiva loquacitas in ſermone, ingenium ejus moresque arguebat. Hæc omnia philoſopho indigna eſſe manifeſtum eſt. Quæ quùm videret Plato, non approbabat hominem: ſed ei præponebat Xenocratem, Speuſippum, Amiclam, & alios, quos tùm aliis honoribus proſequebatur, tùm diſputationum ſuarum participes eſſe patiebatur. Quùm vero quodam tempore Xenocrates in patriam iter ſuſcepiſſet, Ariſtoteles cum ſuorum diſcipulorum caterva inter quos erat Miaſon*

„il avoit l'air préſomptueux & moqueur; „il parloit beaucoup, & quelquefois d'une „façon peu meſurée. Platon condamnoit „toutes ces manieres indignes d'un philo„ſophe, & propoſoit à Ariſtote l'exemple „de Xenocrate, de Speuſippe, & de pluſieurs „autres de ſes diſciples, qu'il honoroit de „ſa bienveillance, & avec les quels il agi„toit les matieres qu'il traitoit. Cepen„dant Xenocrate, ayant entrepris un voya„ge dans ſa patrie, Ariſtote ſoutenu des „diſciples qu'il s'étoit faits, parmi lesquels „ſe trouvoit Mnaſon, Phocéen, s'éleva con„tre Platon. Dans ce même temps Speuſippe „étoit

*Phocenſis & alii, ad Platonem adiit. Laborabat tunc ex morbo Speuſippus: quamobrem Platoni adeſſe non poterat. Plato octogeſimum annum agebat, ita ut jam propter ætatem deſtitueretur memoriæ viribus. Intendens igitur in eum, & adoriens ex inſidiis Ariſtoteles, magnaque cum ambitione quæſtiones nectens, & quodammodo ſophiſticè eum redarguens, injurium ſimul & ingratum ſeſe præbebat. Proinde abſtinens exteriore deambulatione Plato, domi cum familiaribus privatim ibat. Exactis tribus menſibus Xenocrates à peregrinatione reverſus, invenit Ariſtotelem deambulantem ubi reliquerat abiens Platonem. Videns autem eum cum familiaribus ſuis non ad Platonem commeare, ſed aliò in civitatem ſeorſim ex auditorio veſtigia ferre, interrogabat quendam in peripato, ubinam eſſe Plato, exiſtimans eum decumbere. At ille reſpondit: Non male habet, ſed*

„étoit malade, & ne pouvoit point être au-
„près de Platon, qui étoit âgé de quatre
„vingts ans, & dont la mémoire à cauſe de
„ſon grand âge avoit beaucoup baiſſé.
„Ariſtote lui tendoit donc des piéges, &
„lui propoſoit des queſtions exceſſivement
„ſubtiles, à la maniere des Sophiſtes, &
„montroit la plus grande ingratitude. C'eſt
„pourquoi Platon ne ſortoit pas de chez
„lui, & ſe tenoit renfermé dans ſa maiſon
„avec ſes amis. Après trois mois Xeno-
„crate revint de ſa patrie, ayant fini ſon
„voyage: il trouva Ariſtote ſe promenant
„dans les lieux où il avoit laiſſé Platon en
„par-

*Ariſtoteles ei moleſtiam faceſſens effecit ut è Peripato diſceſſerit, & in horto domi philoſophiam tractet. His auditis Xenocrates repente ſe ad Platonem contulit, & offendit eum diſſerentem cum his qui ſimul aderant. Erant autem frequentiſſimi, & ſummæ exiſtimationis viri, & adoleſcentes aliqui illuſtriores. Qui quùm loquendi finem feciſſet, perhumaniter pro more ſolito Xenocratem ſalutavit, rurſùmque illum ſimiliter Xenocrates, nullum verbum hac de re cum Platone loquutus, neque audiens, collectis ſuis commilitonibus, vehementer objurgavit Speuſippum quòd Ariſtoteli ceſſiſſet ex Peripato, & ipſe quàm potuit maximis viribus contra Ariſtotelem pugnavit: eoque contentionis progreſſus eſt, ut eum ejiceret & in conſuetum locum Platonem reſtitueret.* Æliani Variæ Hiſtoriæ, Lib. III. Cap. xix. pag. 76--79. Ed. Argent. MDCXLVII.

„partant; il fut étonné de voir qu'Ariſtote „& les diſciples qu'il s'étoit faits n'étoient „point chez Platon, & qu'ils s'aſſembloient „dans un endroit, qui leur étoit particu„lier. Il demanda où étoit Platon, & s'il „étoit malade: On lui dit qu'il ſe portoit „bien; mais que pour éviter les chagrins „que lui cauſoit Ariſtote, il avoit abandon„né l'endroit où il tenoit ſon école, (τῷ „περιπάτῳ,) & qu'il donnoit dans le jardin „de ſa maiſon, ſes lecons de philoſophie. „Xenocrate inſtruit de toutes ces choſes „alla chez Platon: il le trouva en conferen„ce avec pluſieurs perſonnes, parmi les „quelles il y avoit de jeunes gens illuſtres „par leur naiſſance & par leurs talens. „Après que Platon eut achevé de parler, „Xenocrate le ſalua de la maniere reſpec„tueuſe dont il avoit coutume d'agir; Pla„ton le reçut avec la même attention. Xe„nocrate ne fit aucune mention à Platon „de tout ce qui étoit arrivé: mais ayant „aſſem-

93 Ὁ Πλάτων τὸν Ἀριστοτέλη ἐκάλει πῶλον. Τί δὲ ἐβούλετο αὐτῷ τὸ ὄνομα ἐκεῖνο, δηλονότι ωμολόγηται, τὸν πῶλον ὅταν κορεσθῇ τῆς μητρὸς γάλακτος λακτίζειν τὴν μητέρα. Ἠνίττετο οὖν καὶ ὁ Πλάτων ἀχαριστίαν τινὰ τοῦ Ἀριστοτέλους. Καὶ γὰρ ἐκεῖ-

„aſſemblé ſes compagnons d'étude, il fit des „reproches très vifs à Speuſippe de ce qu'il „avoit abandonné l'endroit où Platon te„noit ſon école; & il s'oppoſa enſuite de „toutes ſes forces à Ariſtote, en ſorte qu'il „rétablit Platon dans le même endroit où „il avoit toujours enſeigné la philoſophie".

Nous pourrions rapporter encore pluſieurs traits d'hiſtoire intéreſſans, dont l'ouvrage d'Ælien eſt rempli: mais ſans embraſſer de nouveaux objets, nous nous contenterons de placer encore ici ce que Platon diſoit de l'ingratitude d'Ariſtote. Nous travaillons toujours dans cet ouvrage pour l'utilité des gens qui aiment les belles-lettres, & nous ne ſaurions trop leur donner des inſtructions, qui puiſſent les conduire à la vertu, & leur faire aimer la probité.

„Platon [93], *dit Ælien*, avoit coutume de „donner à Ariſtote le nom de poulain, „parce que cet animal, lorſqu'il eſt rem„pli

ως τὰ μέγιστα εἰς φιλοσοφίαν παρὰ Πλάτωνος λαβὼν σπέρματα, καὶ ἐφόδια, εἶτα ὑποπλησθεὶς τῶν ἀρίστων, καὶ ἀφνιάσας, ὰν τ' ᾠκοδόμησεν αὐτῷ διατριβὴν, καὶ ἀντιπαρεξήγαγεν ἐν τῷ περιπάτῳ ἑταίρους ἔχων, καὶ ὁμιλητὰς, καὶ ἐγλίχετο ἀντίπαλος εἶναι

„pli & raſſaſié du lait de ſa mere, a coutu„me de lui donner des coups de pieds; il „vouloit par cette ſimilitude montrer l'in„gratitude d'Ariſtote, qui après avoir été „inſtruit à ſon école, en avoit élevé une „autre contre celle de ſon maître, & s'é„toit déclaré ſon ennemi".

Mes foibles écrits ne peuvent guere donner de la réputation aux gens dont je parle: mais qu'il me ſoit permis, pour montrer ma reconnoiſſance autant que je le puis, de dire ici que c'eſt à un Pere de la Doctrine appellé Cauſi, qui fut mon Régent dans toutes mes claſſes, que je dois le peu que je puis ſavoir. Je n'euſſe été ſans les ſoins qu'il s'eſt donnés, qu'un parfait imbecille, ayant eu dans ma jeuneſſe une

Πλάτων. *Plato nominare ſolebat Ariſtotelem pullum. Quid autem hoc ſibi nomen voluerit, ex eo liquet, quod pullus quum ſaturatus eſt lacte materno, calcibus petit matrem. Significabat igitur Plato, involuto quodam ſermone, ingratitudinem Ariſtotelis. Etenim is quùm maxima philoſophiæ ſemina & adminicula à Platone accepiſſet, ſuffartis optimis quibusque, recalcitratus ſcholam contra Platonem aperuit, & in Peripato cum ſuis familiaribus & diſcipulis adverſus eum pugnavit, & Platonis adverſarius eſſe cupiebat.* Æliani Variæ Hiſtoriæ, Lib. IV. Cap. jx. Edit. Argent. MDCXLVII.

une averſion très-forte pour l'étude. J'avois été avant d'aller chez les peres de la doctrine, aux Jeſuites, qui me diſoient, tous les jours, que je ne ſerois jamais qu'un ſtupide: ils ſe ſont moins trompés en cela qu'en bien d'autres choſes.

## ERATOSTHENE.

Eratoſthene [94] naquit la cent-vingt-ſixiéme Olympiade, il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, d'une abſtinence de toute nouriture, parce qu'il ne pouvoit ſupporter d'avoir perdu la vûe. Il laiſſa pour diſciple Ariſtophane de Bizance, dont Ariſtarque fut l'éleve, qui eut à ſon tour Menandre, Mnaſeas & Ariſte pour éleves. Suidas

94 *Natus tautem eſt* (Eratoſthenes) *CXXVI olympiade, obiit autem anno ætatis LXXX, abſtinens à Cibo, vel ex inedia, propter hebetatam oculorum aciem, relicto inſigni diſcipulo Ariſtophane Byzantio, cujus rurſus diſcipulus fuit Ariſtarchus. Ipſius vero diſcipuli fuerunt Mnaſeas & Menander & Ariſtis. Scripſit autem & philoſophica, & poëmata, & hiſtorias, aſtronomiam ſeu ſtellarum ſitus, de philoſophorum ſectis, de vacuitate doloris, dialogos multos & multa grammatica.* Thom. Gale, præf. de Script. mytholog.

das nous apprend qu'Eratoſthene avoit étudié la grammaire ſous Lyſanes, la philoſophie ſous Ariſton, & la poéſie ſous Callimaque. Il écrivit un très-grand nombre de livres de philoſophie & d'hiſtoire; il fit auſſi pluſieurs poëmes; quelques dialogues, & quelques ouvrages de grammaire. Nous n'avons aujourd'hui que ſon traité ſur les étoiles & les conſtellations, intitulé Καταστερισμοὶ: il explique, dans cet ouvrage, la ſituation des aſtres dans les différents ſignes où les Aſtronomes les ont placés, & les hiſtoires fabuleuſes que les poëtes ont faites au ſujet de ces conſtellations; c'eſt ce qui rend cet ouvrage également utile aux Aſtronomes & aux poëtes. Un ſeul exemple ſuffira pour donner une idée juſte

95 Οὗτος (Στέφανος) λέγεται ὁ τῆς Ἀριάδνης. Διόνυσος δὲ αὐτὴν εἰς τὰ ἄστρα ἔθηκεν, ὅτε τοὺς γάμους οἱ θεοὶ ἐν τῇ καλουμένῃ Δίᾳ ἐποίησαν, ᾧ πρώτῳ ἡ νύμφη ἐστεφανώσατο παρὰ Ὡρῶν λαβοῦσα καὶ Ἀφροδίτης. Ἡφαίστου δὲ ἔργον εἶναί φασιν, ἐκ χρυσοῦ πυρώδους καὶ λίθων Ἰνδικῶν· ἱστορεῖται δὲ καὶ διὰ τούτου τὸν Θησέα σεσῶσθαι ἐκ τοῦ λαβυρίνθου, φέγγος ποιοῦντος· φασὶ καὶ τὸν πλόκαμον ταύτης, εἶναι τὸν φαινόμενον ἐπὶ τῆς κέρκου τοῦ λέοντος. Ἔχει δὲ ἀστέρας ὁ Στέφανος ἐννέα, κύκλῳ κειμένους, ὧν εἰσι

juſte du livre d'Eratoſthene: nous choiſirons celui de la couronne d'Ariane. "Cette couronne, *dit Eratoſthene* [95], fut miſe „au rang des conſtellations lorsque Bacchus „fit ſes noces avec Ariane. Elle avoit d'abord appartenu aux Heures & à Venus, „qui s'en ſervoient pour orner une nouvelle „épouſe. Elle fut faite par Vulcain, & elle „étoit d'or enrichie de diamans: elle étoit „ſi éclatante qu'elle ſervit à éclairer Thé„ſée dans le Labyrinthe: cette couronne a „neuf étoiles, dont trois ſont auprès de la „tête du ſerpent, peu éloignées de l'Ourſe".

## LUCIEN.

Lucien naquit à Samoſate, Capitale de la Comagene province de la Syrie: il n'étoit

λαμπροὶ δὲ κατὰ τὴν κεφαλὴν τοῦ ὄφεως τοῦ διὰ τῶν Ἄρκτων. *Hæc corona dicitur eſſe Ariadnes, quam Liber aſtris intulit, quando Dii ejus nuptias in inſula Dia celebrabant: Hâc enim primum ab Horis & Venere accepta, nova nupta coronabatur; erat autem Vulcani opus, ex auro pretioſo, & gemmis indicis, facta. Talis autem fulgoris fuit, ut ejus ope Theſeus ex labyrintho liberatus eſſe dicatur: dicunt etiam ſub leonis cauda hujus fulgere crines. Habet ſtellas corona hæc novem in circuitu poſitas, quarum tres ſunt ſplendidæ, ad caput ſerpentis prope urſas.* Eratoſthenis Cyrenæi Cataſterioſmi, Cap. v.

toit pas de grande naiſſance, car ſon pere réſolut, pour lui fournir les moyens de s'entretenir, de lui faire apprendre un métier. Il paroît, par ce qu'a écrit Lucien, „que ce fut celui de ſculpteur. "Il me „ſembloit, *dit-il* [96], que la ſculpture n'étoit „pas tant un métier qu'un honnête diver„tiſſement, qui me diſtingueroit parmi mes „camarades, & m'atireroit leur admiration „& leur amitié, lorsque je leur donnerois „quelques figures de ma façon. Mon on„cle, m'ayant conduit chez lui, me dit, en „me donnant un ciſeau: Trace légerement „ſur

[96] Ἅμα τε ἦν ἐπιτήδειος ἐδόκει ἡμέρα τέχνης ἐνάρχεσθαι, κἀγὼ παρεδεδόμην τῷ θείῳ, μὰ τὸν Δί᾽ οὐ σφόδρα τῷ πράγματι ἀχθόμενος ἀλλὰ μοι καὶ παιδιάν τινα οὐκ ἀτερπῆ ἐδόκει ἔχειν, καὶ πρὸς τὰς ἡλικιώτας ἐπιδείξειν, εἰ φαινοίμην θεούς τε γλύφων, καὶ ἀγαλμάτια τινα μικρὰ κατασκευάζων ἐμαυτῷ τε κἀκείνοις, οἷς προηρούμην. Καὶ τόγε πρῶτον ἐκεῖνο, καὶ σύνηθες τοῖς ἀρχομένοις ἐγίγνετο· ἐγκοπέα γάρ τινά μοι δοὺς ὁ θεῖος, ἐκέλευσε μοι ἠρέμα καθικέσθαι πλακὸς ἐν μέσῳ κειμένης, ἔπειπών τὸ κοινόν, ἀρχὴ δέ τοι ἥμισυ πάντος; σκληρότερον δὲ κατενεγκόντος ὑπ᾽ ἀπειρίας, κατεάγη μὲν, ἡ πλάξ. Ὁ δὲ ἀγανακτήσας, σκυτάλην τινὰ κειμένην πλησίον λαβὼν, ἅ πρᾴως, ἀδὲ προτρεπτικῶς μοι κατήρξατο, ὥστε δά-

„ſur cette table de pierre une figure, nous „verrons ce que tu ſauras faire, car un „poëte a eu raiſon de dire: Celui qui a „bien commencé a fait ſon ouvrage à de- „mi. Je pris donc le ciſeau: mais je l'ap- „puyai ſi fort ſur la table, qui étoit peu „épaiſſe, qu'elle ſe briſa. Mon oncle en fut „ſi fâché, qu'il me donna quelques coups „de fouët: ainſi mon apprentiſſage com- „mença par des pleurs".

Lucien nous apprend enſuite, qu'il vit pendant la nuit dans un ſonge la ſculpture & l'éloquence qui lui offrirent de rendre im-

*ἅμα μοι τὰ προοίμια τῆς τέχνης. Simul igitur atque idonea videbatur dies arti auſpicandæ, committebar avunculo, rem haud ſane quam valdè gravatus: quin & ludum quemdam non injucundum mihi videbatur habere, & ad æquales oſtentationem, ſi deos ſculperem, & ſimulacra quædam parva concinnarem mihimet ipſe, & quibus vellem. Tum primùm illud, & quod ſolet incipientibus, contigit: ſcalpro mihi dato avunculus juſſit leniter perſtringere tabulam in medio jacentem, addens vulgatum illud, Dimidium facti, qui cœpit, habet. Me vero duriùs impingente præ imperitiâ, confracta eſt tabula. Ille indignatus, ſcuticâ quæ ſub manu erat, captâ haud placide, neque adhortantis more me initiavit, ſic ut lacrimæ mihi proœmium eſſent artis.* Lucian. Somn. Tom. I. pag. 5.

immortelle ſa mémoire, s'il vouloit s'attacher à l'une d'elles. La ſculpture lui remontra, combien en ſuivant les traces de Phidias & de Polyclete il acquerroit de gloire & de louange: mais il ne fut point ſenſible à ces diſcours, & prit le parti de s'attacher à l'éloquence, qui lui dit 97: "Je „te donnerai l'immortalité tant vantée, & „ton nom ſera toujours dans le ſouvenir „des hommes, après ta mort. Conſidére ce „qu'étoit Demoſthene, & ce qu'il eſt deve-

„nu

97 Ὁ δὲ λέγεσιν ὡς ἄρα ἀθάνατοι γίγνονταί τινες ἐξ ἀνθρώπων τοῦτό σοι περιποιήσω· καὶ γὰρ ἦν αὐτὸς ἐκ τοῦ βίου ἀπελθὴς, ὅποτε παύσῃ συνὼν τοῖς πεπαιδευμένοις, προσομιλῶν τοῖς Ἀρίστοις. Ὁρᾷς τὸν Δημοσθενῆ ἐκεῖνον, τίνος υἱὸν ὄντα ἐγὼ ἡλίκον ἐποίησα; ὁρᾷς τὸν Αἰσχίνην, ὃς τυμπανιστρίας υἱὸς ἦν; ἀλλ' ὅμως αὐτὸν δὶ ἐμὲ Φίλιππος ἐθεράπευσεν: ὁ δὲ Σωκράτης καὶ αὐτὸς ὑπὸ τῇ ἑρμογλυφικῇ ταύτῃ τραφεὶς, ἐπειδὴ τάχισα συνῆκε τοῦ κρείττονος, καὶ δραπετεύσας παρ' αὐτῆς ηὐτομόλησεν ὡς ἐμὲ, ἀκούεις ὡς παρὰ πάντων ᾄδεται; - - - - - - Ὅπως δὲ αὐτὸς εὐρυθμός τε καὶ κόσμιος ἔσῃ, ἧκισα περφοντικῶς, ἀλλ' ἀτιμότερον ποιῶν σεαυτὸν λίθων. Ταῦτα ἔτι λεγόντος αὐτοῦ, ἐ περιμείνας ἐγὼ, τὸ τέλος τῶν λόγων, ἀνασὰς ἀπεφηνάμην. - - - - - - Καὶ μάλισα ἐπεί μοι καὶ εἰς νοῦν ἦλθεν ἡ σκυτάλη; καὶ

„nu par mon moyen. Eſchuine, de pau-
„vre garçon, a été conſidéré & recherché
„de Philippe. Socrate même, qui avoit
„ſuivi ma rivale (la ſculpture,) ne m'eut
„pas plutôt connue qu'il l'abandonna pour
„moi: tu ſais que je lui ai acquis un eſti-
„me qui durera autant que l'Univers.
„Quitteras-tu tant de gloire & de biens
„pour ſuivre une pauvre inconnue, qui eſt
„contrainte de travailler de ſes mains, pour
„fournir à ſa nourriture. A peine l'éloquen-
ce

ὅτι πληγὰς εὐθὺς οὐκ ὀλίγας ἀρχομένῳ μοι χθὲς ἐνετρίψατο. *Quod autem ferunt immortales fieri quosdam ex mortalibus, id tibi conciliabo: etenim cum è vita diſceſſeris, non tu deſines unquam adeſſe doctis, & conſuetudinem habere cum optimis. Viden Demoſthenem illum, quo patre natum, ego quantum reddiderim? Viden Æſchinem, qui piatricis timpanum pulſantis erat filius; & tamen ipſum propter me Philippus coluit. Socrates autem & ipſe ſub iſta ſtatuaria nutritus ſimul atque meliora percepit, illaque deſerta transfugit ad me, audis ut ab hominibus celebretur.* - - - - - *Ut ipſe ſis concinnus & honeſtis moribus ornatus, minimè curabis, ſed lapidibus viliorem te reddes. Hæc quùm adhuc diceret, ego, non expectato ſermonum fine, ſurgens litem decrevi.* - - - - - *Maximè quando quidem in mentem mihi venit ſcutica, & plagas ſtatim non paucas inchoanti mihi heſterno die fuiſſe impoſitas.* Id. ib. pag. 19.

„ce avoit-elle dit ces derniers mots, qu'en-
„chanté de ses promesses flateuses, & n'ayant
„pas oublié les coups que j'avois reçus,
„je courus l'embrasser sans attendre qu'el-
„le eût achevé son discours".

Lucien se félicite d'avoir suivi le parti qu'il prit, & dit que son dessein, en racontant son songe, est d'exciter par son exemple les jeunes gens à l'amour de la vertu, & de les encourager à surmonter les difficultés qui se rencontrent dans cette carriere. 98 "Que personne donc ne s'ex-
„cuse, dit-il, sur sa pauvreté, s'il a le cœur
„grand & généreux; & pour redoubler son
„courage, qu'il jette les yeux sur moi, &
„qu'il voye ce que j'étois quand je suis
„parti,

98 Ἐπιῤῥωσθησαι ευ οἶδ' ὅτι κἀκεῖνος, ἀκούσας τοῦ μύθου, ἱκανὸν ἑαυτῷ παράδειγμα ἐμὲ προσησάμενος, ἐννοῶν οἷος μὲν ὢν πρὸς τὰ κάλλιστα ὥρμησα, καὶ παιδείας επεθύμησα, μηδὲν ἀποδειλιάσας πρὸς τὴν πενίαν τὴν τότε οἷος δὲ πρὸς ὑμᾶς ἐπανελήλυθα, εἰ καὶ μηδὲν ἄλλο, οὐδενὸς γοῦν τῶν λιθογλύφων ἀδοξότερος. *Hic, sat scio, confirmabitur, audita nostri somnii fabula, me ue sibi idoneum exemplum ob oculos ponet, considerando, ex quali conditione ad pulcherima me contuli, eruditionemque concupivi; nequaquam ignave cedens rei familiaris, quæ tum premebant, angustiis; itemque qualis ad vos*

„parti, & en quel état je ſuis revenu; tel „que je ne le cede pas à la gloire des plus „illuſtres ſculpteurs anciens, pour ne rien „dire de plus".

L'on voit, que dans le temps que Lucien écrivoit le diſcours dont nous avons tiré ce que nous venons de rapporter, l'éloquence devoit lui avoir acquis non-ſeulement une grande réputation, mais encore un bien aſſez conſidérable. En s'addonnant à l'éloquence il embraſſa d'abord la profeſſion d'avocat: mais bientôt ne pouvant ſouffrir le tumulte & les embarras du barreau, il eut recours à la philoſophie, comme à un aſyle. "Il paroît [99], *dit Mr.* „*d'Ablancourt*, que c'étoit un rhéteur qui „fai-

*me recepi, ſi nihil aliud, at ſaltem nemine ſculptorum obſcurior.* Id. ib. pag. 23.

99 Je me ſers dans cet article quelquefois de la traduction de d'Ablancourt, & quelquefois je n'en fais point uſage, parce qu'il s'éloigne totalement du texte, auquel il retranche & ajoute à ſa fantaiſie. Il y a pluſieurs endroits, où je ferai remarquer ces infidelités aux lecteurs, car elles ſont trop fortes pour les paſſer ſous ſilence. Il y a des demi-pages du texte ſupprimées, & ces endroits ſon presque toujours beaucoup plus ingénieux, que ceux qu'y ſubſtitue d'Ablancourt:

„faiſoit profeſſion d'éloquence, & qui com-
„poſoit des déclamations & des harangues
„ſur divers ſujets, & même des plaidoyers;
„quoiqu'il ne nous en reſte point de ſa
„façon. Il s'établit d'abord à Antioche,
„d'où il paſſa en Ionie & en Grece, puis
„en Gaule & en Italie, & enfin revint en
„ſon pays par la Macedoine. - - - -
„A la fin il ſe retira des exercices dont j'ai
„parlé, pour s'addonner à la philoſophie.
„C'eſt pourquoi il ſe plaint, en quelque
„endroit, de ce qu'on l'y veut rembarquer
„en ſa vieilleſſe. Il a vécu quatre-vingts
„dix ans, depuis le regne de Trajan & au
„deſſus, jusques par-de-là Marc-Aurelle,
„ſous qui il fut en grande eſtime, & de-
„vint l'intendant de cet Empereur en
„Egypte". Nous apprenons de lui cette particularité, dans un diſcours qu'il fit pour ſe juſtifier de ce qu'il avoit accepté un emploi, après avoir fait un ouvrage contre

partout où il ſuit Lucien ſa verſion eſt admirable, mais il le quitte trop ſouvent, & l'on a eu raiſon d'appeler la traduction *la belle infidelle.*

100 Τὸ γὰρ τῆς Φύσεως τοῦτο πλάσμα, καὶ δημιούργημα, ὁ τοῦ Πολυκλείτου κανὼν, ἐπεὶ εἰς ἄνδρας τελεῖν ἤρξατο, ἐν Ἀρμενίᾳ μοιχεύων ἁλοὺς, μάλα πωλ-

tre ceux qui entrent au ſervice des grands. Nous en parlerons à la fin de cet article, & il nous donnera l'occaſion de faire une digreſſion aſſez ample ſur les gens de lettres.

Quelques perſonnes ont prétendu que Lucien avoit été chrétien: mais c'eſt ſans fondement, & cela ne paroît par aucun endroit de ſes ouvrages. Il eſt vrai qu'il ſe moque des chrétiens & de leurs coutumes, qu'il plaiſante ſur quelques-uns des myſteres de la religion: mais eſt-ce une preuve qu'un auteur croit au chriſtianiſme, parce qu'il le tourne en ridicule? En vérité je ne ſai à quoi penſoient ceux qui ont voulu que Lucien fût chrétien: s'il l'eût été, auroit-il parlé d'eux avec le mépris dont il le fait dans l'hiſtoire de la vie, & de la mort du philoſophe Peregrinus, qui ſe brula publiquement aux Jeux Olympiques? "Comme Peregrinus [100], „*dit-*

λὰς πληγὰς ἔλαβε. Καὶ τέλος κατὰ τῦ τέγυς ἀλόμενος, διέφυγε, ἐαφανιδί τὴν πυγὴν βεβυσμένος. Εἶτα μειράκιον τι ὠραῖον διαφθείρας, τριχιλίων ἐξωνήσατο παρὰ τῶν γονέων τῦ παιδὸς πενήτων ὄντων μὴ ἐπὶ τὸν ἀρμοσὴν ἀπαχθῆναι τῆς Ασίας ταῦτα καὶ τὰ τοιαῦτα ἐάσειν μοι δοκῶ. Πῆλος γὰρ ἔτι ἄπλαστος ἦν,

„*dit-il*, fut devenu grand, car je ne veux „point parler de son enfance, il fut sur- „pris

καὶ οὐδέπω ἐντελες ἄγαλμα ἡμῖν ἐδεδημιούργητο. Ἃ δὲ τὸν πάτερα ἔδρασε, καὶ πάνυ ἀκοῦσαι ἄξιον. Καὶ τοι πάντες ἱστέ καὶ ἀκηκοατε ὡς ἀπέπνιξε, τὸν γέροντα, οὐκ ἀνεχόμενος αὐτὸν ὑπὲρ ἑξήκοντα ἔτη ἤδη γηρῶντα. Εἶτα, ἐπειδὴ τὸ πρᾶγμα διεβεβόητο, φυγὴν ἑαυτοῦ καταδικάσας ἐπλανᾶτο, ἄλλην ἄλλοτε ἀμείβων. Σοφίαν τῶν χριστιανῶν ἐξέμαθε, περὶ τὴν Παλαιστίνην τοῖς ἱερεῦσι, καὶ γραμματεῦσιν αὐτῶν ξυγγενόμενος καὶ τί γὰρ; ἐν βραχεῖ παῖδας αὐτοὺς ἀπέφηνε, προφήτης, καὶ θιασάρχης, ξυναγωγεὺς, καὶ πάντα μόνος αὐτὸς ὤν. Καὶ τῶν βίβλων τὰς μὲν ἐξηγεῖτο, καὶ διεσάφει. Πολλὰς δὲ αὐτὸς καὶ ξυνέγραφε, καὶ ὡς Θεὸν αὐτόν ἐκεῖνοι ἐδιηγοῦντο καὶ νομοθέτη ἐχρῶντο, καὶ προστάτην ἐπέγραφον τὸν μέγαν γοῦν ἐκεῖνον ἔτι σέβουσιν ἄνθρωπον τὸν ἐν τῇ Παλαιστίνῃ ἀνασκολοπισθέντα ὅτι καινὴν ταύτην τελετὴν εἰσήγαγεν ἐς τὸν βίον. Τότε δὴ καὶ συλλήφθεὶς ἐπὶ τούτῳ ὁ Πρωτεὺς, ἐνέπεσεν εἰς τὸ δεσμωτήριον. Ὅπερ καὶ αὐτὸ οὐ μικρὸν αὐτῷ ἀξίωμα περιεποίησε πρὸς τὸν ἑξῆς βίον, καὶ τὴν τερατείαν, καὶ δοξοκοπίαν, ὧν ἐρῶν ἐτύγχανεν. Ἐπεὶ δὲ οὖν ἐδέδετο, οἱ Χριστιανοὶ συμφορὰν ποιούμενοι τὸ πρᾶγμα, πάντα ἐκίνουν, ἐξαρπάσαι πειρώμενοι αὐτόν. Εἶτ' ἐπεὶ τοῦτο ἦν ἀδύνατον, ἥγε ἄλλη θεραπεία πᾶσα οὐ παρέργως, ἀλλὰ ξὺν σπουδῇ ἐγίγνετο. Καὶ ἕωθεν μὲν εὐθὺς ἦν ὁρᾶν παρὰ τῷ δεσ-

„pris en adultere, & contraint de ſe jetter
„du haut en bas d'une maiſon, avec une
„rave

μοτηρίῳ περιμένοντα γραίδια, χήρας τινὰς, καὶ παιδία ὀρφανά, οἱ δὲ ἐν τέλει αὐτῶν, καὶ συνεκάθευδον ἔνδον μετ' αὐτῆ, διαφθείροντες τὰς δημοφύλακας. Εἶτα δεῖπνα ποικίλα εἰσεκομίζετο, καὶ λόγοι ἱεροὶ αὐτῶν ἐλέγοντο, καὶ ὁ βέλτιστος Περεγρῖνος, (ἔτι γὰρ τοῦτο ἐκαλεῖτο) καινὸς Σωκράτης ὑπ' αὐτῶν ὠνομάζετο. Καὶ μὲν καὶ τῶν ἐν Ασία πόλεων ἐστὶν, ὧν ἦρχόν τινες, τῶν Χριστιανῶν σεβόντων ἀπὸ τῆ κοινῆ, βοηθήσοντες, καὶ ξυναγορεύσοντες, καὶ παραμυθησόμενοι τὸν ἀνδρα. Ἀμήχανον δὲ τι τὸ τάχος ἐπιδείκνυνται, ἐπειδάν τι τοιοῦτον γένηται δημόσιον. Ἐν βραχεῖ γὰρ ἀφειδοῦσι πάντων. Καὶ δὴ καὶ τῷ Περεγρίνῳ πολλὰ τότε ἤνεγκε χρήματα παρ' αὐτῶν ἐπὶ προφάσει τῶν δεσμῶν. Καὶ πρόσοδον ἡ μικρὰν ταύτην ἐποιήσαντο. Πεπείκασι γὰρ αὐτὰς οἱ κακοδαίμονες, τὸ μὲν ὅλον ἀθανάτους ἔσεσθαι, καὶ βιώσεσθαι τὸν ἀεὶ χρόνον· παρ' ὃ καὶ καταφρονοῦσι τοῦ θανάτου, καὶ ἑκόντες αὐτὰς ἐπιδιδόασιν οἱ πολλοί. Ἔπειτα δὲ ὁ νομοθέτης ὁ πρῶτος, ἔπεισεν αὐτὰς, ὡς ἀδελφοὶ πάντες εἶεν ἀλλήλων. Ἐπειδὰν ἅπαξ παραβάντες, Θεοὺς μὲν τοὺς Ελληνικοὺς ἀναρνήσονται, τὸν δὲ ἀνεσκολοπισμένον ἐκεῖνον σοφιστὴν αὐτῶν προσκυνῶσι, καὶ μετὰ τοὺς ἐκεινου νόμους βιῶσι. Καταφρονοῦσιν οὖν ἀπάντων ἐξίσης, καὶ κοινὰ ἡγοῦνται ἄνευ τινὸς ἀκριβοῦς πίστεως τὰ τοιαῦτα παραδεξάμενοι· ἢν τοίνυν παρέλθη τις εἰς αὐτὰς, γόης, καὶ τεχνίτης ἀν-

„rave dans le cul, après avoir été bien „frotté. Enſuite il débaucha un jeune gar„çon, & pour ſe ſauver de la juſtice il don„na ſept cent cinquante livres, au pere & „à la mere, qui étoient pauvres: mais je „ne veux pas lui reprocher les fautes de „ſa jeuneſſe, car ce divin portrait n'étoit „encore qu'ébauché. Voici ce quil a fait „depuis, qui mérite bien la peine qu'il va „ſouffrir. Ennuyé de ce que ſon pere lui „retenoit trop long-temps ſon bien par „une longue vieilleſſe, il l'étouffa comme „vous avez pû l'entendre, & fut contraint „de s'enfuir, changeant à tous momens „d'air & de pays; tant qu'il ſe mêla par„mi les chrétiens en Judée, & apprit leur „admirable doctrine: mais il leur montra „bientôt qu'ils n'étoient que des novices „auprès de lui; car il ne devint pas ſeule„ment prophete, mais chef de leur con„gregation. Il interprétoit leurs Ecritures, „& en compoſoit lui même, ſi bien qu'ils „le conſidéroient comme leur Légiſlateur, „& en parloient comme d'un dieu. Ce„pendant celui qu'ils adorent a été cruci-

fié

θεωπος, καὶ πράγμασι χρῆσθαι δυνάμενος, αὐτίκα μάλα πλούσιος ἐν βραχεῖ ἐγένετο ἰδιώταις ἀνθρώποις

„fié dans la Paleſtine, pour avoir intro-
„duit cette ſecte. Sur ces entrefaites no-
„tre Protée ayant été arrêté à cauſe de ſa
„nouvelle doctrine; cette disgrace contri-
„bua beaucoup à ſa gloire, & aida à le
„mettre en crédit. Car ſur cette nouvelle
„les chretiens, qui de ſon malheur parti-
„culier, faiſoient leur calamité publique,
„commencerent à remuer ciel & terre, pour
„tâcher de le tirer de-là; & comme ils vi-
„rent qu'ils n'en pouvoient venir à bout,
„il lui rendirent tous les devoirs imagina-
„bles, pour eſſayer d'adoucir ſon mal. On
„voyoit dès le point du jour à la porte de
„la priſon, une troupe de vieilles, de veu-
„ves & d'orphelins; & les principaux paſ-
„ſoient la nuit avec lui. Après avoir
„corrompu le geolier, il y banqueroient
„même, & y célébroient leurs myſteres,
„appellant Peregrinus le nouveau So-
„crate. Il y vint des deputés de leur
„égliſe d'Aſie, pour lui témoigner leur dé-
„plaiſir, & lui offrir leur aſſiſtance; car
„c'eſt une choſe incroyable du ſoin & de
„la diligence qu'ils apportent en ces ren-
„con-

ἐγχανών. Lucian. de mort. Pereg. Tom. II. pag. 569.

„contres, n'épargnant rien pour s'entre-ſe-
„courir au beſoin; ſi bien qu'on lui en-
„voyoit de l'argent de toutes parts, ſous
„ce prétexte; & cela lui fut d'un grand reve-
„nu. En un mot ces miſérables mépriſent
„toutes choſes, & la mort même, ſur l'eſpé-
„rance de l'immortalité, & s'offrent volon-
„tairement aux ſupplices: car leur premier
„législateur leur a fait accroire, qu'ils ſont
„tous freres, depuis qu'ils ont renoncé à
„notre religion, & qu'adorant le crucifix,
„ils vivent ſelon ſes loix; de ſorte qu'ils
„mé-

Ἐξήει δ' ἂν τὸ δεύτερον πλανησόμενος, ἱκανὰ ἐφόδια τὰς Χριστιανὰς ἔχων, ὑφ' ὧν δορυφορούμενος, ἐν ἅπασι. ἀφθόνοις ἦν. Καὶ χρόνον μέν τινα ὅτως ἐβόσκετο. Εἶτα παρανομήσας τι καὶ ἐς ἐκείνους, ὤφθη γάρ τι ὡς οἶμαι ἐθίων τῶν ἀπορρήτων αὐτοῖς, οὐκ ἔτι προσιεμένων αὐτῶν, ἀπορούμενος, ἐκ παλινῳδίας ᾤετο δεῖν ἀπαιτεῖν παρὰ τῆς πόλεως τὰ κτήματα. Id. ib. pag. 570. *Hoc enim fictum naturæ manibus ſimulacrum, hic Policleti canon, cum ad virilem ætatem perveniſſet, in Armenia deprehenſus in adulterio plagas accepit ſane multas, ac tantum ſaltu de tegulis effugit, obturatum raphano podicem auferens. Deinde adoleſentulum formoſum cùm corrupiſſet, tribus millibus redemit ſe à parentibus pueri pauperculis ne ad præſidem Aſiæ deduceretur. Hæc, & quæ ſunt in hoc genere placet omittere; argilla enim adhuc erat informis, nondum enim perfectum nobis ſimulacrum*

„mépriſent tout, & croyent tout commun, „recevant ces dogmes avec une obéiſſance „aveugle. S'il ſe trouve donc quelque im„poſteur parmi eux, qui ſoit adroit à „prendre ſon temps, & à ſe ſervir de l'oc„caſion, il s'enrichit en moins de rien, & „abuſe de leur crédulité".

C'eſt ce qui arriva à Peregrinus: car étant ſorti de priſon par le ſecours des chrétiens, il revint dans ſon pays, dont il partit peu de temps après; "ayant, *dit* „*Lucien* [1], aſſez de revenus dans la ſim„plici-

*effectum fuerat. Quæ autem patri feceri audire omnino opera pretium eſt. Quamquam noſtis, omnes & audiiſtis, ut ſenem ſuffocaverit, non paſſus illum ultra ſexaginta annos jam ſeneſcere. Deinde cum pervulgatum eſſet facinus, exilio a ſe damnatus oberravit aliam alia terra permutans. Quo quidem tempore etiam admirabilem chriſtianorum ſapientiam edidicit; in Palæſtina cum ſacerdotibus illorum & ſcribis verſatus; & quid multa? brevi tempore ut pueri juxta ſe viderentur omnes effecit, prophetæ ipſe, & chori illorum præſul, & concionator, & ſolus omnia. Ac librorum alios interpretatus eſt, ac declaravit, multos ille conſcripſit: itaque dei inſtar ipſum habebant, & utebantur legislatore, & ſuum ſcribebant antiſtitem. Nempe magnum illum adhuc venerantur hominem illum in cruci in Palæſtina, ob introducta in vitam hæc myſteria, affixum. Tùm quidem deprehenſus eo in crimine Proteus in vincula conjectus eſt: quæ ipſa res non parvam illi futuræ vitæ dignitatem conciliavit,*

„plicité des chrétiens, qui le ſuivoient par-
„tout, & qui ne le laiſſoient manquer de
„rien : mais ils l'abandonnerent quelque
„temps après, pour l'avoir ſurpris man-
„geant de quelques viandes défendues".

Voyons

*& præſtigiarum gloriæque ſtudium, quæ jam ante amabat. Cùm igitur in vinculis eſſet communem eam calamitatem rati Chriſtiani, nihil intentatum relinquunt, ut illum eripiant. Deinde ubi hoc fieri non poterat, miniſterium omne reliquum non obiter ſed ſummo ſtudio peragebatur, & mane quidem ſtatim videres præſto eſſe ad carcerem vetulas, viduas quasdam & orphanos. Qui vero honoratiores illorum, etiam carceris cuſtodibus corruptis, intrò apud iſtum pernoctabant, deinde cœnæ inferebantur collaticiæ, & ſacri illorum libri recitabantur, & præclarus ille Peregrinus (hoc enim adhuc tum nomine cenſebatur) novus ab illis dicebatur Socrates. Quin etiam ex aſiaticis quibusdam urbibus, Chriſtianorum miſſu publico, venere quidam, adjuturi virum, & advocati ejus futuri, conſolaturique; incredibilem enim alacritatem oſtendunt, ſi quid tale fiat publicè, ut enim breviter dicam, nulli rei parcunt. Itaque etiam Peregrino tùm multæ ab illis venere vinculorum cauſſâ pecuniæ, eumque reditum habuit ſibi non mediocrem. Perſuaſerunt enim ſibi miſere in univerſum quidem ſe futuros eſſe immortales, & perpetuo tempore victuros; unde etiam contemnunt mortem vulgo, ſuaque ſe ſponte occidendos præbent. Deinde verò primus illis legislator perſuaſit omnes eſſe invicem fratres, poſtquam ſemel transgreſſi, græcos deos abnegaverint, adoraverint autem affixum illum cruci ſuum ſophiſtam, eoque ex ipſius legibus vivant. Qua re omnia reliqua æquè con-*

Voyons maintenant ce que Lucien dit de la mort de Peregrinus [2]. "Comme la „lune fut levée, car il falloit qu'elle fût de la „comédie, il ſortit avec ſes habits ordinai„res, tenant une torche à la main, ſuivi „d'un

*temnunt, & arbitrantur communia; quæ quidem nullo idoneo argumento recepcrunt. Si quis ergo ad illos veniat impoſtor, & callidus homo, & uti rebus qui ſciat, ilicet brevi ſtatim tempore dives factus homines imperitos albis dentibus deridet.* Lucian. de morte Pereg. Tom. II. pag. 569.

*Iterùm ergo vagaturus abiit, ſatis viatici in Chriſtianos habens, à quibus ſtipatus, in omni rerum copia verſabatur; & ſic quidem aliquandiu victitavit. Deinde cùm & aliquid in ipſos commiſiſſet, ſi quidem viſus erat, ut opinor, aliquid ex interdictis comediſſe, non amplius recipientibus illis, magna rerum difficultate perplexus, mutata ſententia putavit ſibi repetendas eſſe facultates à civitate.* Id. ib. pag. 170.

[2] Καὶ ἐπειδὴ ἡ σελήνη ἀνέτειλεν (ἔδει γὰρ καὶ ταύτην θεάσασθαι τὸ κάλλιστον τοῦτο ἔργον) προέρχεται ἐκεῖνος ἐσκευασμένος ἐς τὸν αἰεὶ τρόπον, καὶ ξὺν αὐτῷ τὰ τέλη τῶν κυνῶν. Καὶ μάλιστα ὁ γενναῖος ὁ ἐκ πατρῶν, δᾷδα ἔχων, ἐ Φαῦλος δευτεραγωνιστὴς ἐδᾳδοφόρει δὲ καὶ ὁ πρωτεύς· καὶ προσελθόντες ἄλλος ἀλλαχόθεν ὠνήψαν τὸ πῦρ μέγιστον, ἄτε ἀποδαδῶν, καὶ φρυγάνων. Ὁ δὲ καὶ μοι πάνυ ἤδη προσέχε τὸν νοῦν, ἀποδέμενος τὴν πῆραν, καὶ τὸ τριβώνιον, καὶ τὸ

„d'une troupe de Ciniques, parmi les quels „étoient Théagene, qui jouoit aſſez bien ſon „perſonnage, & portoit auſſi une torche. „Comme ils eurent mis le feu au bucher, l'un „deçà, l'autre delà, il s'alluma à l'inſtant. „Alors notre Hercule, mettant bas la peau de „lion, & la maſſue, c'eſt à dire ſon bâton & „ſa beſace, avec ſon méchant manteau, de„meura en chemiſe, & en chemiſe bien ſale. „Auſſi-tôt ayant jeté quelques grains d'encens „dans le feu, il ſe tourna du coté du midi, „car cela étoit auſſi de la farce, & commen„ça à invoquer ſes Dieux paternels & ma„ter-

Ἡράκλειον ἐκεῖνο ᾠόπαλον ἔσῃ ἐν ὀθόνῃ ῥυπώσῃ ἀκριβῶς. Εἶτα ἤτει λιβανωτὸν ὡς ἐπιβάλοι ἐπὶ τὸ πῦρ· καὶ ἀναδόντος τινὸς ἐπεβαλέτε, καὶ εἶπεν, ἐς τὴν Μεσημβρίαν ἀποβλέπων (καὶ γὰρ καὶ τοῦτο πρὸς τὴν τραγῳδίαν ἦν ἡ Μεσημβρία) Δαίμονες μητρῷοι καὶ πατρῷοι δέξασθέ με εὐμενεῖς. Ταῦτα εἰπων, ἐπῆδησεν εἰς τὸ πῦρ, ἃ μὴν ἐωρατόγε, ἀλλα περιεῤῥέθη ὑπὸ τῆς φλογὸς, πολλῆς ἠρμένης. - - - - - Τί σοι δοκεῖ ὁ Δημόκριτος, εἰ ταῦτα εἶδε; κατ' ἀξίαν γελάσαι ἂν ἐπὶ τῳ ἀνδρὶ. Καὶ τοι πόθεν εἶχεν ἐκεῖνος τοσοῦτον γέλωτα; σὺ δ' ἴσθι, ὦ Φιλότης, γέλα καὶ αὐτὸς, καὶ μάλιστα ὁπόταν τῶν ἄλλων ἀκούσῃς θαυμαζόντων αὐτόν. *Exoriente luna, oportebat enim hanc quoque videre pulcherrimum facinus, procedit iſte quotidiano more indutus, & cum illo Cynicorum principes, præſertim*

„ternels pour recevoir ſon ame: après cela „il s'élança dans le feu, où il fut en un „inſtant envelopé de la flamme, & dérobé à la „vue . . . . Que penſes-tu qu'eut fait „Democrite, en voyant cela? Crois-tu qu'il „eut eu une aſſez grande ſource de ris, „pour ne ſe point épuiſer? ris tout ton ſoul „comme lui, car la choſe le mérite bien: „ſurtout lorsque tu verras des ſots faire le „paranymphe de cette mort".

Qui peut croire que ſi Lucien eût été chrétien, il eut cherché à donner un ridicule à cette charité ſi ſage & ſi louable que les

*generoſus ille patrenſis, facem geſtans, non malus ſecundarum partium certator. Facem geſtabat vero etiam Proteus: accedentes autem alter ab altera parte ignem incenderunt maximum, quippe à facibus ac ſarmentis. Iſte vero, & jam mihi diligenter attende, depoſita pera, pallio & herculea illa clava, adſtabat in linteo plane ſordido. Tum thus petiit, quod in ignem injiceret, datumque ab aliquo injecit, dixitque converſus ad meridiem, (nam hoc quoque ad tragœdiam pertinet, meridies) materni paterniique dæmones, volentes propitii me recipite! Hæc ubi dixiſſet, in ignem inſiliit. Verum non videbatur, circumfuſus à multâ, quæ ſurgebat, flammâ. . . . . Quid tibi videtur facturus fuiſſe, ſi vidiſſet iſta, Democritus? Riſiſſetne, pro ut dignum eſt, virum? Quanquam unde tantum illi riſus ſuppetiiſſet? Tu ergo, amice, ride ipſe quoque, & maximè cùm alios admirari iſtum audieris.* Lucian. ib. ſub. fin.

les chrétiens pratiquoient entre eux, & qui leur fit tant de proſélites dans le premier ſiecle de l'Egliſe parmi le petit peuple: car Julien leur reproche, que jusques aprés l'em-

3 Καὶ ἀπισφάξατε ἐχ ἡμῶν μόνον τὰς τοῖς πατρώοις ἐμμένοντας, ἀλλὰ καὶ τῶν ἐξίσης ὑμῖν πεπλανημένων αἱρετικῶν τὰς μὴ τὸν αὐτὸν τρόπον τὸν νεκρὸν θρηνοῦτας. Ἀλλὰ ταῦτα ὑμετέρα μαλλὸν ἐστι. Οὐδάμα γὰρ ἔτε Ἰησους ἀυτα παρέδοκε κελευῶν ὑμῖν, ἔτε Παυλὸς. Αἴτιον δὲ, ὅτι μηδὲ ἠλπίσαν εἰς τοῦτο ἀφιξέσθαι πότε δυναμέως ἡμας. Ἠγάπων γὰρ, εἰ θεραπαίνας ἐξαπατησοῦσι καὶ δέλους, καὶ διὰ τούτων τὰς γυναίκας, ανδρας τε, οἷς Κορνηλίος σαὶ Σεργίος, ὧν εἷς ἐαν φανῇ τῶν τηνικαῦτα γνωριζομένων ἐπιμνήσθεις, ἐπι Τιβέριε γὰρ ἠτοὶ Κλαυδίε ταῦτα ἐγινέτε, περὶ πάντων ὅτι ψευδόμαι νομιζέτε. Julian. apud Ciril. Lib. VII. pag 430.

J'ai donné au public cet ouvrage de Julien dont les différents morceaux étoient épars dans la réfutation qu'en avoit faite St. Cyrille: & je l'ai intitulé: *Defenſe du paganiſme par l'Empereur Julien:* c'étoit le titre qu'il a du naturellement avoir autrefois. Ce livre eſt très-utile pour connoître bien des coutumes de l'ancienne Egliſe, & pour s'inſtruire des dogmes de la philoſophie platonicienne, dont les païens tâchoient d'appuyer leur religion.

4 On ne peut s'empêcher d'être dans le plus grand étonnement, lorsqu'on conſidére les perſécutions que ſe firent entre eux les premiers chrétiens, dès le moment

l'empire de Claude ils n'en avoient pas eu d'autres. „Vous égorgez, *leur dit-il* [3], non-„ſeulement ceux qui ſont chrétiens, aux quels „vous donnez le nom d'Hérétiques [4], parce „qu'ils

qu'ils devinrent les maîtres de ſe perſécuter. Pendant le regne des Empereurs païens, ils furent contraints de s'en tenir aux excommunications, & aux ſéparations de communion : mais dès qu'il y eut un Empereur chrétien, ils commencerent d'abord à s'entre-tuer avec le plus grand acharnement. Les hérétiques maſſacroient les orthodoxes ſous un Prince de leur croyance ; les orthodoxes rendoient ſous un autre ſouverain ces cruautés avec uſure, & n'étoient ni plus doux ni plus charitables que leurs ennemis. Cette fureur de s'égorger ſans pitié pour des dogmes théologiques, commença ſous l'empire de Conſtantin, & a malheureuſement continué jusques dans ces derniers ſiecles, où les Catholiques & les Proteſtants ont ſurpaſſé en barbarie les chrétiens du quatriéme ſiecle. Le maſſacre de la St. Barthelemi eſt plus affreux que tout ce qu'a fait faire le zele furieux d'établir des opinions par la déſtruction d'une partie du genre humain. Voyons actuellement quelles étoient ces perſécutions que Julien reprochoit aux Chrétiens, écoutons d'abord parler un Evêque orthodoxe : nous verrons enſuite les plaintes d'un autre Evêque, qui défendoit une opinion qu'on traitoit d'héretique.

„A-t-on jamais vû, *dit St. Athanaſe*, dans les fu-„reurs de la guerre, des tragédies auſſi cruelles, & „trouve-t-on chez les anciens de pareils exemples?

„qu'ils ont des dogmes différents des vôtres „ſur le Juif mis à mort par les Hébreux; „mais

„L'on a brulé les Egliſes, & les fonts baptiſmaux, tou„te la ville étoit remplie d'horreurs; l'on n'entendoit „que des pleurs & des gémiſſemens; les citoyens voyant „avec la plus grande douleur ces actions barbares, por„toient leurs cris jusqu'au tribunal du gouverneur; ils „proteſtoient contre toutes les violences qu'on commet„toit. Les vierges étoient depouillées, & ſouffroient les „outrages les plus infames. Si quelques perſonnes vou„loient s'oppoſer à la violence, elles couroient risque „d'être punies de mort. Pluſieurs moines perdirent la „vie, les autres furent battus à coups d'épée & de bâ„ton. Combien de crimes énormes ne furent pas com„mis ſur la Sainte Table! Les païens y immolerent des „victimes à leurs idoles, en inſultant Jeſus-Chriſt no„tre ſauveur, par les diſcours les plus outrageans; les „livres des Ecritures furent brûlés. Les Juifs s'étant „joints aux païens entrerent dans le baptiſtere, & y „commirent les plus grandes impuretés. Pluſieurs Ar„riens, les émules de ces hommes pervers, foulerent „aux pieds ceux qui reſtoient attachés à leur religion, „ſe ſaiſirent de quelques vierges, & après leur avoir „fait violence, les contraignirent d'abandonner leur cro„yance. Pendant que ces horreurs étoient commiſes, „George, (*c'étoit l' Evêque Arrien qui s'étoit emparé de „l'Egliſe de St. Athanaſe,*) l'air joyeux & ſatisfait, don„noit aux païens & aux Juifs, dont il s'étoit ſervi „pour cette barbare exécution, les depouilles & les „biens de l'Egliſe. Après qu'une licence auſſi effrénée

„mais les opinions que vous ſoutenez ſont „des chimeres, que vous avez inventées „dans

„eut été permiſe, on ne garda plus aucun ménagement, „& tout fut au pillage, comme au milieu de la plus „cruelle guerre. Les uns rompirent les portes des Cel„liers, burent les vins qui y étoient conſervés, & ré„pandirent ceux dont ils ne purent pas faire uſage; les „huiles furent pillées, les portes grillées briſées & empor„tées, les flambeaux de l'Egliſe brulés à l'honneur des „idoles, enfin toute l'Egliſe étoit remplie de confuſion, „on y voyoit par-tout l'image de la mort. Tant de ca„lamités ne touchoient point les Arriens; & ils en aug„mentoient encore le nombre: l'on voyoit également les „prêtres & les laïques trainés en juſtice, les vierges „arrachées de leurs demeures conduites au tribunal des „magiſtrats, & renfermées enſuite dans des priſons. „Quelques perſonnes étoient punies par des amendes, „quelques autres par le fouet; le pain de la cene étoit „également refuſé aux prêtres & aux vierges. Toutes „ces choſes ſe paſſoient dans le temps de la préparation „à la Pâque. Pendant que les catholiques ſe morti„fioient par le jeûne, George l'Arrien, imitant la conduite „de Caïphe avec le gouverneur Pilate, les perſécutoit „à outrance. Le jour même de la préparation, étant „entré dans une Egliſe avec le chef des païens & le „prêteur irrité par la réſiſtance qu'en lui faiſoit, & agiſ„ſant du conſentement de George, fit dans le moment „même donner le fouet publiquement à trente vierges, „& à pluſieurs perſonnes d'une condition honorable, „qui furent enſuite miſes dans les fers. Il ſe trouva

„dans la ſuite; car ni Jeſus ni Paul ne vous „ont rien appris ſur ce ſujet. La raiſon en „eſt

„parmi ces infortunées une jeune fille, qui ſe diſtin-„guoit par ſon amour pour les ſciences & pour les „belles lettres: elle fut battue de verges ayant encore „dans les mains ſon pſalterion, & un livre, que les „boureaux lui arracherent, après quoi on la conduiſit „dans un cachot.

Ποία γὰρ παρὰ τοῖς ἀρχαίοις τετραγῳδηται, τοιαῦτα ἢ τί τοιοῦτον ἐν διωγμῷ καὶ πολέμῳ γέγονε ποτ' ἢ μὲν ἐκκλησία καὶ τὸ ἅγιον βαπτισήριον, πῦρ πολεῖται. Εὐθέως δὲ οἰμωγαὶ καὶ ὀλολυγαὶ, καὶ θρῆνος ἦν κατὰ τὴν πόλιν, ἀγαναχτούντων καὶ τῶν πολιτῶν ἐπὶ τοῖς γιγνομένοις, καὶ καραβόωντων, καὶ την βίαν μαρτυρομένων. Παρθένοι γὰρ ἅγιαι, καὶ ἀμίαντοι ἐγυμνοῦντο, καὶ ἔπαχον ἃ μὴ θέμις. Μὴ ἀναχόμεναι δὲ, ἐκινδύνευον· μοναζοντες κατεπατοῦντο, καὶ ἀπέθνησκον· καὶ οἱ μὲνε δημεύοντο, οἱ δὲ, ξιφεσι καὶ ξοπάλοις ἀνηροῦντο. Ἄλλοι ἐτραυματιζοντο, ἐτυπτόντο. Ἐπὶ δὲ τῆς ἁγίας τραπέζης, ἡλικη ασέβεια καὶ παρανομία γέγονεν; ορνεα καὶ τροβήλας ἐθυσίαζον· ἐυφημεῦντες μὲν αὐτῶν τὰ εἰδωλα· δυσφημεῦντες δὲ ἐν αὐταῖς ταῖς ἐκκλησίαις τὸν κυρίον καὶ σωτῆρα ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν τὸν υἱὸν τοῦ θεοῦ τοῦ ζωντος. Τας θείας τῶν γραφῶν βίβλους ἃς ἠύρισκον ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ, κατέκαιον, εἰς δὲ τὸ ἅγιον βαπτισηριον· φεῦ τῆς τόλμης· οἱ κυριοκτόνοι Ἰουδαῖοι, καὶ οἱ ἄθεοι ἐθνικοὶ ἀφυλάκτως εἰσερχόμενοι, τοιαῦτα αἰσχρὰ διεπράττοντο, καὶ

„eſt toute ſimple; c'eſt qu'ils ne ſe ſont ja-
„mais figuré, que vous parviniſſiez à ce
„degré

ἐλάλουν γυμνοῦντες ἑαυτὰς ὡς αἰσχύνεσθαι καὶ λέγειν αὐτά. Καὶ τινες ἀσεβεῖς ἄνδρες, τὰ πικρὰ τῶν διαγραμμῶν μιμούμενοι, παρθένων καὶ ἐγκρατῶν κρατοῦντες εἶλκον· καὶ διασύροντες, ἐβιάζοντο βλασφημεῖν καὶ ἀρνεῖσθαι τὸν κύριον, καὶ μὴ ἀρνουμένους, κατεσκόπτον καὶ κατεπάτουν. Καὶ πρὸς τούτοις ἡ θαυμαστὴ, καὶ λαμπρὰ ἔισοδος Γεωργίου τῦ Ἀρειανῦ ἠδομένη τοῖς τοιούτοις κακοῖς, ὥσπερ ἔπαθλον καὶ μισθὸν τῆς τοιαύτης παρανόμου νίκης παρέχουσα τοῖς ἐθνικοῖς καὶ τοῖς ἰουδαίοις, καὶ τοῖς τὰ τοιαῦτα καθ' ἡμῶν ἐργασαμένοις, εἰς πρέδαν δεδώκε τὴν ἐκκλησίαν. Καὶ τῆς τοιαύτης παρανομίας καὶ ἀταξίας συγχωρηθείσης, τὰ πολέμων λοῖπον χείρονα. Καὶ ληστῶν ὠμότερα ἐγίνετο, οἱ μὲν γὰρ, τὰ ἀ πάντων τὰ διήρπαζον; οἱ δὲ τὰς ἀποκειμένας τινῶν παραθήκας, διηρῦντο· τὸν οἶνον πολὺν ὄντα ἢ ἔπινον ἢ ἐξέχεαν, ἢ ἀπέφερον, τὸ ἀποκείμενον ἔλαιον ἥρπαζον, τὰς θύρας καὶ τὰς καγκέλλας, ὡς σκύβαλα ἔκαστος ἐβάσαζε, τὰς λυχνίας παρ' αὐτὰ ἐν τῶ τοιχίῳ ἀπεστίθεσαν. Τὰς κηρίωνας τῆς ἐκκλησίας τοῖς εἰδώλοις ἀνῆπτον· καὶ ὁλῶς ἁρπαγὴ, καὶ θάνατος ἦν ἐν τῇ ἐκκλησία, καὶ οὐκ ἠδοῦντο οἱ δυσεβεῖς Ἀρειανοὶ τούτων γιγνομένων, ἀλλ' ἔτι χείρονα καὶ ὠμότερα προσετίθουν. Πρεσβύτεροι γὰρ καὶ λαϊκοὶ, ἐξέθησαν, παρθένοι ἀπομαφοριζόμεναι, ἀπήγοντο εἰς τὸ βῆμα τῦ ἡγέμονος, καὶ εἰς τὴν φυλακὴν ἐβάλλοντο· ἄλλαι ἐδη-

„degré de puiſſance que vous avez atteint.
„C'étoit aſſez pour eux de pouvoir tromper
„quel-

μευθησαν, ἐμασίχθησαν· οἱ ἄρτοι τῶν λειτυργῶν καὶ τῶν παρθένων ἐκωλύθησαν. Ταῦτα δὲ ἐγίγνετο ἐν αὐτῇ τῇ ἁγία τεσσαρακοστῇ περὶ τὸ πάσχα, ὅτε οἱ μὲν ἀδελφοὶ, ἐνήστευον, ὁ δὲ θαυμασὸς Γεώργιος, τὸν Καιάφα τρόπον ἀναλαβὼν, μετὰ Πιλατῦ τῦ ἡγεμόνος, κατὰ τῶν εἰς Χριςὸν εὐσεβόντων ενεπαροίνει. Ἐν παρασκευῇ γοῦν εἰσερχόμενοι εἰς μίαν τῶν ἐκκλησιῶν μετὰ τῦ ἡγεμόνος, καὶ τῶν ἐθνικῶν δήμων, ὡς ἀποσρεφομένης εἶδε τὴς λαὸς τὴν βιαίαν εἴσοδον αὐτῦ, ἐποίησε τὸν ὠμότατον ἡγεμόνα ἐν μίᾳ ὥρᾳ, τριάκοντα καὶ τεσσαρας παρθένυς καὶ ὑπανδρυς καὶ ευγενεῖς ἄνδρας, μάσιξαι δημοσία, καὶ εἰς τὲ δεσμωτήριον ἐμβαλεῖν, ἐν οἷς μίαν μαρθένον φιλολογῦσαν. Καὶ τὸ ψαλτήριον ἔτι κατέχυσαν ἐν χερσὶ, μασιχθῆναι πεποίηκε δημοσία, καὶ τὸ μὲν βιβλίον, ὑπὸ τῶν δημίων διηρπάθη. Αὐτή τε ἡ παρθένος, εἰς τὴν Φυλακὴν κατείρχθη. *Ubi enim apud priſcos talis tragœdia? Aut quid ſimile in bello & perſecutione factum eſt unquam? Si quidem & Eccleſiis & baptiſteriis flammæ injectæ. Magnus igitur luctus, ejulatus & planctus per civitatem. Cives ea quæ agebantur, indignè ferre, occlamare præſidi, vim proteſtari, eò quòd virgines Sanctæ & incontaminatæ nudatis corporibus nefaria paterentur, iisdemque ſi contumaciùs obſiſterent, periculum capitis ingereretur, monachi pedibus obtriti expirarent, alii fiſco addicerentur, alii gladiis fuſtibusque mactarentur, alii vulneribus plagisque male multati diſcederent. In ſacro-ſanctam autem menſam (proh!) quan-*

„quelques ſervantes & quelques pauvres do-
„meſtiques, de gagner quelques femmes &
„quel-

*ta impictas, & facinora commiſſa? Vidiſſes enim eos aves & nuces pineas immolare, idola ſua laudibus efferre; in Dominum noſtrum Salvatorem, Jeſum Chriſtum & Filium Dei viventis convicia verborumque contumelias jacere; Sacros Scripturarum libros, quos in Eccleſiis inveniebant comburere; in Sacrum baptiſterium (proh ſuperi!) Chriſticidas Judæos, & Atheos Ethnicos nulla cum reverentia ingreſſos, eam verborum factorumque turpitudinem nudatis corporibus deſignare, ut pudendum abominandumque ſit relatu. Nec defuere impii homines, æmuli acerbiſſimorum perſecutorum, qui virgines, continentesque injectis manibus traherent, raptarent, & ad blasphemiam, dominique abnegationem compellerent, eosque qui id facere recuſarent, concideret, pedibusque obtererent. In hoc genere introitus ſui ſplendidus ille & perquàm egregius Georgius lætus de iſtis malis, ſimulque mercedem, præmiaque pro hac tam ſcelerata victoria, Ethnicis, Judæis, cæterisque quorum opera ad talia uſus erat, diſpenſans, in prædam rapinasque Eccleſiam dabat. Semel autem iſtiusmodi genere ſcelerum & licentia data, multa tetriora quàm in bello, crudeliora quàm in latrocinio committebantur, quùm & iſti obvia diriperent, illi in cellis repoſita dividerent, magnamque copiam vini aut ebiberent, aut effunderent, aut aſportarent, oleumque reconditum prædarentur, fores cancellosque tanquam rejectamenta geſtarent, & candelabra inibi ad parietem deponerent: cereosque Eccleſiæ idolis adolerent. In ſumma magna ubique in Eccleſia depopulatio, & plurima mortis imago. Non tamen ad iſta impii Ariani ullo pudore commovebantur quùm tetriora adhuc atrociaque accumulavere. Vidiſſes*

„quelques hommes du peuple, comme Cor-
„nelius & Sergius. Je conſens de paſſer
„pour

*& Presbyteros & laïcos in jus trahi, virgines à cœtu ſuo diviſas ad tribunal præſidis raptari, & in carcerem conjici, alios fiſco addici, alios flagellis cædi, panibus ſacrificiorum miniſtris & virginibus interdici. Hæc autem ſub Paſcha, in ſacra quadrageſima acta ſunt, per quod tempus jejuniis dediti erant. Interim egregius ille Georgius arrogatis ſibi moribus Caiphæ cum præſide Pilato, contra pios Chriſti cultores debacchabatur. Certe ipſo die Paresceves ingreſſus in quandam Eccleſiam cum duce & præſide Ethnicorum populorum, intellecto hominum odio, quo illius violentum introitum averſabantur, authorem conſuaſoremque ſe præbuit crudeliſſimo præſidi, ut eadem hora triginta quatuor virgines & matronæ, item virique ingenui publicè flagellis cæderentur, & in vincula conjicerentur; inter quos virginem quandam ſtudioſam literarum, & adhuc Pſalterium manibus retinentem publicè flagellari juſſit, ereptus virgini à carnificibus liber, ipſa autem poſt flagra in carcerem recluſa eſt.* Athan. Epiſc. Alex. ad Africanos Epiſtola, p. 728.

Voyons actuellement les plaintes d'un Evêque hétérodoxe, après avoir écouté celles d'un orthodoxe; & nous connoîtrons que les catholiques n'ont pas moins été perſécuteurs. „Je paſſe ſous ſilence, *dit un Evêque „du cinquieme Sieele perſecuté pour le Neſtorianisme*, les „chaînes, les cachots, les confiſcations de bien, les notes „d'infamie, ces maſſacres dignes de compaſſion dont „l'énormité eſt telle que ceux-mêmes qui ont le malheur „d'en être les témoins, ont peine à les croire véritables; „toutes ces tragedies ſont joués par des Evêques . . . .

„pour impoſteur, ſi parmi tous les hommes
„qui ſous le regne de Tibere & de Claude
„ont

„Parmi eux l'effrontetie paſſe pour une marque de cou-
„rage, ils appellent zele leur cruauté, & leur fourberie
„eſt honorée du nom de ſageſſe". Il faut avouer que voilà des Chretiens qui ſont bien plus intolérans, que ne l'ont jamais été les païens, & des Evêques qui ne rempliſſent guere les préceptes d'une religion, dont ils ſont les depoſitaires. *Σιωπῶ τὰ δεσμὰ, τὰ δεσμωτήρια, τὰς ζημίας, τὰς ἀτιμίας, τὰς μάστιγας, τὰ τῶν φόνων ἐλέεινα θεάματα, καὶ μετὰ τὴν πεῖραν αὐτὴν δι' ὑπερβολὴν ἀπισεμενὰ, καὶ ταῦτα δράματα γεῖται διὰ πολλῶν ἱερέων. - - - - - Ἡ θρασύτης ἀνδρεία νενόμιται, ἡ ὠμότης ζῆλος ὠνόμαται, ὁ δόλος σοφία λελόγισται.* Etherius Tyr. epiſcopus, inter Oper. Theodoreti, Tom. V. pag. 688. & 689.

Il ſeroit difficile ſans la ſoumiſſion qu'exige la foi, de ne pas concevoir du mépris & même de la haine contre une religion où l'on voit depuis ſon établiſſement, juſques au ſiecle où nous vivons, des cruautés, des meurtres, des perſécutions, & tant d'autres maux, toujours occaſionnés ſous le prétexte de cette religion. Maſſacre-t-on les habitans d'une ville proteſtante: c'eſt pour détruire l'héréſie. Enterre-t-on ſous les ruines d'une autre tout le peuple qui l'habite: c'eſt pour extirper le papiſme. Brule-t-on tous les ans à Lisbone & à Madrid un nombre de malheureux: c'eſt pour l'honneur & la propagation de la foi. Punit-on de mort un Suedois, qui ſe fait catholique: c'eſt pour empêcher l'erreur de pren-

„ont embraſſé le Chriſtianiſme, on peut en „citer un qui ait été diſtingué ou par ſa „naiſſance ou par ſon mérite".

Ce que dit ici Julien eſt vrai: mais il devoit réfléchir que Dieu avoit deſtiné les pauvres

dre la place de la vérité. Enfin la religion Chrétienne ſemble porter par-tout le fer & le feu, & ne produire dans la ſocieté que des diviſions affreuſes. Mais lorſqu'on conſidére que St. Paul nous a dit, que ces maux étoient néceſſaires, qu'il falloit qu'il y eût des héreſies, *Oportet eſſe hæreſes*: on apprend à ſoumettre ſa foi & à recevoir avec reſpect les maux que les héreſies & les diſputes de religion cauſent dans l'univers depuis tant de ſiecles. Jeſus Chriſt lui-même ne nous dit-il pas: "Ne croyez pas que je ſois venu „apporter la paix ſur la terre. Je n'y ſuis pas venu „apporter la paix, mais l'épée; car je ſuis venu mettre „en diviſion le fils contre le pere, & la fille contre ſa „mere, & la belle-fille contre ſa belle mere; & les pro„pres domeſtiques d'un homme ſeront ſes ennemis". *Μὴ νομίσητε ὅτι ἦλθον βαλεῖν εἰρήνην ἐπὶ τὴν γῆν. Οὐκ ἦλθον βαλεῖν εἰρήνην, ἀλλὰ μάχαιραν. Ἦλθον γὰρ διχάσαι ἄνθρωπον κατὰ τοῦ πατρὸς αὐτοῦ, καὶ θυγατέρα κατὰ τῆς μητρὸς αὐτῆς, καὶ νύμφην κατὰ τῆς πενθερᾶς αὐτῆς. Καὶ ἐχθροὶ τοῦ ἀνθρώπου οἱ οἰκιακοὶ αὐτοῦ. Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram; non veni pacem mittere ſed gladium, veni enim ſeparare hominem adverſus patrem, & filiam adverſus matrem ſuam, & natum adverſus ſocrum ſuam; &*

vres à être les premiers qui ſeroient éclairés par les lumieres de l'Evangile. Lui, qui avoit été Chretien, pouvoit-il ignorer ce que Jeſus Chriſt avoit dit tant de fois à ſes Diſciples 5: „Bienheureux les pauvres d'eſprit,

*inimici hominis domeſtici ejus.* Evang. St. Matth. Cap. 10. vers. 34. 35. 36. Ces paroles de Jeſus-Chriſt ont été vérifiées par un nombre conſidérable de guerres de religion, par les changemens des Etats, par les detronemens des Rois, & par les diviſions ſanglantes des familles, des villes & des empires; & lorsque nous voulons pénêtrer les raiſons qu'à eu la providence, pour régler ainſi tous ces évenemens, nous n'avons d'autre reſſource, dans un miſtere auſſi caché, que de dire avec St. Auguſtin, que les ſages doivent admirer en tremblant les ſecrets de Dieu, & ſoumettre leur foi. *Quod admirantur tabeſcentes omnes ſapientes terræ.* Auguſt. Medit. Num. 2.

5 Μακάριοι οἱ πτωχοὶ τῷ πνεύματι; ὅτι αὐτῶν ἐστιν ἡ βασιλεία τῶν ουρανῶν. - - - - - - Μὴ θησαυρίζετε ὑμῖν θησαυροὺς ἐπὶ τῆς γῆς, ὅπου σὴς καὶ βρῶσις ἀφανίζει, καὶ ὅπου κλέπται διορύσσουσι καὶ κλέπτουσι. - - - - - - Μὴ οὖν μεριμνήσητε λέγοντες· Τί φάγωμεν, ἢ τὶ πίωμεν, ἢ τὶ περιβαλώμεθα. - - - - - - Πάλιν δὲ λέγω ὑμῖν, εὐκοπώτερόν ἐστι κάμηλον διὰ τρυπήματος ραφίδος διελθεῖν, ἢ πλούσιον εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ θεοῦ εἰσελθεῖν. Evang. Matth.

„prit, parce que le royaume des Cieux eſt „à eux . . . . Ne vous amaſſez point de „tréſors ſur la terre, que les vers & la rouil„le conſument, & que les larrons percent „& dérobent . . . . Ne ſoyez point en ſouci, „diſant que mangerons-nous ou que boi„rons-nous, ou de quoi ſerons-nous „vétus . . . . Alors Jeſus dit à ſes diſciples: „En verité, je vous dis qu'un riche entrera „difficilement dans le royaume des Cieux; „je vous le dis encore; il eſt plus aiſé qu'un „chameau paſſe par le trou d'une aiguille, „qu'il ne l'eſt qu'un riche entre dans le „royaume de Dieu".

Revenons à Lucien : ce n'eſt pas ſeulement, dans ſon diſcours ſur la mort de Peregrinus, qu'il cherche à tourner les chrétiens en ridicule: ſon dialogue intitulé *Philopatris*, ou le Catéchumene, ſemble également fait pour ſe moquer de la religion païenne & de la Chrétienne. Plaçons en ici quelques endroits; commençons par ceux qui regardent la religion païenne, nous viendrons enſuite aux autres, dans les quels il attaque les Chrétiens. Je me ſervirai toujours de la traduction de d'Ablancourt, excepté dans quelques paſſages où il s'éloigne du texte grec. Nous examinerons enſuite ſi ce dialogue eſt de Lucien, ou d'un auteur

plus

plus anciens, comme quelques ſavans l'ont prétendu. „*Critias.* On nous conte encore „des choſes bien plus étranges des enfans „ſortis de la cuiſſe ou de la tête, des hom„mes changés en femmes, & des femmes „en oiſeaux: en un mot la vie eſt toute „pleine de prodiges, ſi l'on en veut croire „les poëtes. Mais puisque tu veux ſavoir „mon aventure, allons prendre le frais ſous „ces arbres, & nous remettre l'eſprit par „le doux chant des oiſeaux, & l'agréable „murmure de ce ruiſſeau. *Triephon.* Allons: „mais je crains que ce que tu as ouï, ne ſoit „quelque enchantement, & qu'au ſeul récit „je ne devienne marbre ou ſtatue. *Critias.* „Cela ne t'arrivera pas: je te le jure par Jupi„ter. *Triephon.* Tu m'étonnes de t'ouïr jurer „par un Dieu qui ne ſauroit punir les par„jures. *Critias.* N'a-t-il pas foudroyé Sal„monée, les Titans, & précipité tous les „Dieux en bas du Ciel? *Triephon.* Tu dis ce „qui lui eſt avantageux: mais tu ne dis pas „les dangers qu'il a courus dans ſes diffé„rentes métempſycoſes [6]. N'a-t-il pas „été cigne, ſatire, pour contenter ſa lubricité

[6] D'Ablancourt ne dit pas un mot de toutes ces différentes métempſicoſes, qui ſont très propres à com-

„cité? N'e s'eſt-il pas même changé en tau-
„reau? Et s'il n'eût pas chargé promptement
„ſur ſon dos ſa petite maîtreſſe, & n'eût pas
„traverſé la mer, il traîneroit peut-être au-
„jourd'hui la charrue, & ce Jupiter qui lance
„le tonnere, au lieu de s'en ſervir à préſent,
„ſeroit ſoumis à recevoir des coups d'ai-
„guillon, que lui donneroit quelque labou-
„reur,

bler de ridicule la religion des Païens, & c'étoit là l'objet que Lucien ſe propoſoit. Plaçons ici la maniere dont le traducteur françois rend cet endroit: nous mettrons enſuite le grec au deſſous, pour que ceux qui entendent cette langue voyent combien d'Ablancourt s'eſt éloigné de ſon texte, dont il n'a pas traduit le quart; & ceux qui ne ſavent pas le grec pourront comparer ſa traduction avec la mienne, qui eſt très-littérale. "Tu dis ce qui lui eſt avantageux: mais „tu ne dis pas les dangers qu'il a courus dans ſes dif-„férentes métamorphoſes, & la honte que ce lui eſt „d'engendrer tantôt par la teſte tantôt par la cuiſſe; „pour ne point parler de ſes amours avec Ganimede, „& de ſes débauches chez les Ethiopiens, où il eſt „douze ou quinze jours à boire ſans aucun reſpect „de ſa dignité". Σὺ μετὰ ὧν Κριτίαν, πάντα παρεδραμες τὰ τῆ Διὸς, ἀλλ' εἰ σοι φίλον, ἄκουσον. Οὐχὶ κύκνος οὗτος ἐγενέτο, καὶ ταῦρος, καὶ εἰ μὴ τὸ πορνιδιον ἐκεῖνος ταχέως ἐπωμίσατο, καὶ διέφυγε δία τῆ πελάγυς, τάχ' ἂν ἠροτρία, ἐντύχων γεηπόνῳ, ὁ βροντοποιὸς, καὶ κεραυνοβόλος σε Ζεὺς, καὶ ἀντι τῆ

„reur, dans la puiſſance du quel il ſeroit „tombé. Mais lorsqu'il va chez les Ethio- „piens, & qu'il prend d'excellens repas chez „ces peuples noirs, & qu'il s'y enivre pen- „dant douze jours: je vous demande s'il ne „devroit pas penſer, qu'ayant une auſſi „grande barbe, il eſt d'un âge à ſe conduire „avec décence & avec pudeur. Au reſte „j'ai

κεραυνοβόλος σὺ Ζεὺς, καὶ ἀντὶ τοῦ κεραυνοβολεῖν, τῇ βυπλῆγι κατεκεντάννυτο. Τὸ δὲ καὶ Αἰθίοψι συνευωχεῖσθαι, ἀνδράσι μελανιτέροις. Καὶ τὴν ὄψιν ἐζοφωμένοις, καὶ ἐς δώδεχ' ἡλίους μὴ ἀφίστασθαι, ἀλλ' ὑποβεβρεγμένος καθεδεῖσθαι παρ' αὐτοῖς, πώγωνα τηλικοῦτον ἔχων, οὐκ αἰσχύνης ἄξια, τὰ δὲ τοῦ ἀετοῦ, καὶ τῆς ἴδης, καὶ τὸ κυοφορεῖν καθ' ὅλου τοῦ σώματος, αἰσχύνομαι καὶ λέγειν. *Omnia tu quidem*, Critia, *Jovis percurriſti: ſed niſi grave eſt, invicem audi. Nonne idem cygnus factus eſt ſatyrusque libidinis tauſſa, quin taurus etiam? Et niſi celeriter ſuſcepto in humeros ſcortillo per pelagus aufugiſſet, forte jam, ab Agricola aliquo interceptus araret tuus ille tonitruum effector. Fulminumque jaculator Jupiter, & pro eo quod fulmina dicitur jacere, ſtimulos ſentiret & ſcuticam. Illud verò non rubore dignum cenſes, egregiè barbatum ſenem cum Æthiopibus epulas celebrare, nigra viris facie, & vultibus obtenebratis, & duodecim totis ſolibus apud eos, vino madentem deſidere? Illa enim de aquila & de Ida, & quod imprægnari per totum corpus ſolet, dicere jam pudor eſt.* Lucian. Philopat. Tom. II. pag. 766.

„j'ai honte de dire ſon aventure du mont „Ida, lorsqu'il ſe changea en aigle pour en„lever Ganimede; je paſſe auſſi ſous ſilence „la coutume qu'il a d'avoir des groſſeſſes „comme les femmes enceintes, dans toutes „les parties de ſon corps. *Critias.* Veux-tu „que

7 Voici encore un endroit de la traduction de d'Ablancourt, qui ne dit rien de tout ce qui eſt dans le texte: *Par Neptune donc porte-trident, qui fait trembler la terre quand il lui plaît, & qui même plus de bruit lui ſeul que trente autres, tant il ſe tempeſte & ſe demène.* En vérité il n'eſt pas permis de ſupléer par cette phraſe à tout ce que l'on voit dans ma traduction, & qui eſt très-conforme au grec que je place ici: Τὸν Ποσειδῶνα δὲ τί; ὃς τρίαιναν ἐν ταῖν χερσῖν κρατῶν, καὶ διατορόν τι, καὶ καταπληκτικὸν βοᾷ ἐν τῷ πολέμῳ, ὅσον ἐννεάχιλοι ἄνδρες, ἢ δεκάχιλοι, ἀλλὰ καὶ σεισίχθων, ὦ Τριεφῶν, ἐπονομάζεται; Τριεφ. Τὸν μοιχὸν λέγεις; ὃς τὴν τῆ Σαλμωνέως παῖδα, τὴν τυρώ, πρώην διέφθειρε, καὶ ἔτι ἐπιμοιχεύει, καὶ ἐύσπλ καὶ δημαγωγὸς τῶν τοιούτων ἐστί; τὸν γὰρ Ἄρην ὑπὸ τῆ δεσμῆ πιεζόμενον, καὶ δεσμοῖς ἀλύτοις μετὰ τῆς Αφροδίτης σενάμενον, πάντων τε τῶν θεῶν διὰ τὴν μοιχείαν ὑπ αἰσχύνης σιώπωντων ὁ Ιππειὸς Ποσειδῶν ἔκλαυσε δακρυρροῶν, ὥσπερ τὰ βρεφύλλια τὲς διδασκάλες δεδιότα, ἢ ὥσπερ αἱ γραῆς, κόρας ἐξαπατῶσα. Ἐπέχετο δὲ τῶ Ηφαίσῳ λῦσαι τὸν Ἄρεα. Τὸ δὲ ἀμφίχωλον τῆτο δαιμόνιον; οἰκτείραν τὸν πρεσβύτην θεὸν, τὸν Ἄρη ἀπηλέυθερωσεν· ὥστε καὶ μοιχός ἐσιν, ὡς μοι-

„que je te jure par Apollon, qui eſt tout „enſemble & prophete & medecin? *Trie-* „*phon.* Qui cet impoſteur, qui par ſes „oracles trompeurs, a perdu Creſus & ceux „de Salamine, avec une infinité d'autres? „*Critias.* Par [7] Neptune donc, qui tient „un

χϑὸς διασώζων. Lucian. Philop. Tom. II. pag. 767. *Critias. Quid ſi per Neptunum, qui trifidum manibus ſceptrum tenens, penetrabili voce, terribilique tantum in bello clamat, quantum vix novem decemve virorum millia? Qui præterea terræ quaſſator, ô Triepho, appellatur. Triep. ſcilicet per mœchum illum, qui Tyro, Salmonei filiam olim corrupit, & inſuper adulteria committit, taliumque, & ſibi ſimilium liberator ac patronus eſt. Martem enim rete captum, & vinculis cum Venere ſua indiſſolubilibus conſtrictum, omnibus diis præ pudore tacentibus, equeſtris ille Neptunus, lacrumis, quales puerorum ſunt magiſtros timentium, aut vetularum puellas decipientium, effuſis deflevit. Inſtabat autem Vulcano, ut Martem ſolveret; claudumque illud dæmonium miſericordia ſenis dei Martem dimiſit. Mœchus itaque ipſe eſt, ut qui ſaluti mœchis fuit.* Lucian. Philopat. Tom. II. pag. 767. Je ne vois pas pourquoi d'Ablancourt a ſupprimé presque tout ce paſſage: *Neptune pleurant comme une jeune fille qui craint ſa gouvernante, & le boiteux Vulcain touché par les larmes d'un Dieu decrepit de vieilleſſe*, ſont de fort bonnes plaiſanteries ſur les divinités du paganiſme; & le traducteur n'auroit jamais du perdre de vûe, que le deſſein de Lucien étoit de rendre la religion païenne ridicule.

„un trident dans ſa main, & qui dans les „combats a la voix plus forte, & pouſſe un „cri plus grand que mille hommes, & „même que dix mille hommes, & qui fait „trembler la terre? *Triephon.* Quoi ce liber„tin qui ſéduiſit la fille de Salmonée, qui ſe „ſouille encore à préſent par des adulteres, „& qui eſt le protecteur de ceux qui les „commettent? Lorsque Mars & Venus „eurent été ſurpris dans leurs amours, & „garottés par des liens indiſſolubles, Nep„tune les fit delivrer; & ſemblable à un éco„lier qui redoute ſon maître, ou à une jeune „fille qui veut tromper ſa vieille gouver„nante, il répandit des larmes pour toucher „Vulcain, & l'engager à delivrer Mars. Ce „Dieu boiteux eut pitié des prieres d'un „Dieu plus vieux & plus caduc que lui, & „donna la liberté à Mars. L'on a raiſon de „dire, en parlant de Neptune, qu'un adul„tere protege l'autre. *Critias.* Et Mercure? „*Triephon.* Laiſſons là ce fourbe, ce vieux „routier, qui ſert de maquereau à Jupiter, & „qui lui même ſe ſouille de tous les crimes „de la plus condamnable impudicité. *Critias.* „Il faut donc laiſſer Mars & Venus, qui ne „ſont pas en meilleure reputation; & pren„dre à temoin Pallas, cette ſage & vaillante „fille, qui porte dans ſon écu la tête de la „Gor-

„Gorgone, & qui a défait les géans; tu n'as „rien à dire contre elle. *Triephon.* Pour„quoi non, ſi tu me veux répondre. *Critias.* „Dis ce que tu voudras. *Triephon.* A quoi „lui ſert la tête de Meduſe? *Critias.* A épou„vanter ſes ennemis, & à porter la victoire „où il lui plait. *Triephon.* Pourquoi donc „n'offrons-nous pas à la Gorgone, qui con„ſerve Minerve, plûtôt qu'à Minerve, qui „eſt conſervée par la Gorgone, les cuiſſes „des taureaux, des chevreuils que nous bru„lons dans nos ſacrifices, afin que la Gor„gone nous rende invincibles ainſi que „Minerve".

Voilà la religion païenne auſſi bien réfutée que dans les grands ouvrages que les Peres de l'Egliſe écrivirent contre elle. Le ridicule détruit ſouvent mieux les erreurs, que les diſcours les plus ſérieux le pourroient faire. Il eſt des choſes qui ne méritent pas une réponſe dans les formes. Venons actuellement au portrait que Lucien fait, dans le même dialogue, ſous le nom de Critias des aſſemblées ſecretes des Chretiens, qu'il dépeint comme l'on pourroit faire aujourd'hui celles de nos Janſeniſtes convulſionaires; ce qui montre également & ſa malice & ſon éloignement pour une religion toute ſainte, qu'il calomnioit injuſtement.

*Critias* „L'un d'entre eux (un chretien) „me tira par le manteau, croyant que je „fuſſe des leurs, & me perſuada à la male„heure, à l'inſtigation de cette ancienne divi„nité, de me trouver à leur aſſemblée. Car „il diſoit, qu'il ſavoit touts leurs miſteres. „Nous avions déjà paſſé le ſeuil d'airain & „les portes de fer, comme dit le poëte, lors „qu'après avoir grimpé au haut d'un logis, „par un eſcalier tortu, nous nous trouvâ„mes, non pas dans la ſale de Menelaüs, „toute brillante d'or & d'ivoire; auſſi n'y „vîmes-nous pas Helene; mais dans un mé„chant galetas, où contemplant tout, com„me le jeune étranger dans Homere, j'ap„perçus des gens pâles & défaits, courbés par terre, qui n'eurent pas plutôt jeté leurs „regards ſur moi [8], qu'ils m'aborderent tout „joyeux, pour ſavoir quelque mauvaiſe „nouvelle; car ils ſe plaiſent à cela, & n'an„non-

8 Οἱ δὲ ἰδόντες, γήθησαν, καὶ ἐξεναντίας παρεγένοντο, ἔφασκον γὰρ ὡς εἴ τινα, λυγρὰν ἀγγελίαν ἀγάγοιμεν. Ἐφαίνοντο γὰρ ἔτοι ὡς τὰ κάκιστα εὐχόμενοι, καὶ ἔχαιρον ἐπὶ τοῖς λυγροῖς, ὥσπερ αἱ ποιναποιοὶ ἐπὶ θέατρα τὰς κεφαλὰς δ' ἄγχι σχόντες ἐψιθύριζον μετὰ δὲ τὰ ἤροντο μς. *Illi vero, cum nos viderent,*

„noncent que des choſes triſtes, & qui font „horreur, comme les Furies ſur le theatre. „Après avoir donc quelque tems chuchoté „enſemble, ils me demanderent qui j'étois, „parce que je leur paroiſſois un chrétien: „je leur dis mon nom, mon pays, qui étoit „le même que le leur. Alors ils me demanderent des nouvelles du monde, comme „s'ils n'en euſſent pas été. Je leur répondis „que tout alloit bien, & que l'avenir donnoit de belles eſpérances: mais fronçant „les ſourcils ils me dirent que non, & qu'il „ſe couvoit quelque mal qui étoit tout prêt „à éclorre. Je feignis de m'accorder à leurs „ſentimens, & leur dis: Pour vous, Meſſieurs, „qui êtes deja dans le ciel, vous decouvrez „bien mieux de là-haut tout ce qui ſe paſſe „ici bas, que nous ne faiſons nous autres „pauvres mortels . . . . Là deſſus comme „s'ils euſſent eu cauſe gagnée, ils commencerent

„ce-ent

*gaudere, obviam procedere: dicebant enim, num quid forte triſtis nuncii ferremus? Quippe qui manifeſto peſſima quæque optarent, rebus gauderent. Tùm verò capita invicem conferentes in aures quædam inſuſurant, ac denique me interrogant.* Id. ib.

„cerent à debiter les 9 choſes où ils ſe plai-
„ſent ; que les affaires alloient changer de
„face, Rome ſe troubler de diviſions, & nos
„armées être défaites .... O pauvres
„malheureux, m'ecriai-je, ne vous élevez
„point de paroles, de peur d'irriter les lions
„qui ne reſpirent que le ſang & le carnage,
„& que les maux que vous annoncez à votre
„patrie ne retombent ſur vos têtes ; car vous
„n'avez pas appris a lire dans le Ciel, & vous
„n'êtes pas aſſez habiles aſtrologues. Que ſi
„vos prétendus prophetes vous l'ont dit,
„vous êtes encore plus miſérables de les
„croire, car ce ſont des contes de vieilles,
„dont

9 Οἱ δὲ ὡς ἅπαντα κατωρθωκότες, κατεφλυάρουν τὰ αὐτῶν ἐρέσμια, ὡς μεταλλαγῶσι τὰ πράγματα, ἀταξίαι δ' καὶ ταραχαὶ τὴν πόλιν καταλήψονται, τὰ στρατόπεδα ἥττονα τῶν ἐναντίων γενήσονται. *Illi verò quaſi re præclarè geſtâ, de ſuis illis nugabantur deliciis, fore ſcilicet, ut rerum facies mutetur, atque turbæ colluvies-que civitatem invadant, tum exercitus ab hoſtibus vincantur.* Id. ib. Voila bien les Janſeniſtes & les Moliniſtes, ſelon qu'ils ſont plus ou moins protegés par le gouvernement. Depuis vingt-ans tous les Convulſionaires Janſeniſtes annoncoient dans les greniers où ils tiennent leurs conventicules, les plus grands malheurs pour la France : aujourd'hui ce ſont les Moliniſtes qui prédiſent ſa perte. Et les philoſophes diſent à ces fa-

„dont on fait peur aux petits enfans. *Trie-*
„*phon.* Et que te repondirent ces gens à la
„tête raſe & l'eſprit de même? *Critias.* Ils
„paſſerent cela doucement avec leurs échapa-
„toires ordinaires, & dirent qu'ils voyoient
„toutes ces choſes en ſonge, après avoir
„jeûné dix ſoleils, & paſſé les nuits à chan-
„ter leurs himnes & leurs cantiques".

L'on voit qu'il eſt difficile de parler avec plus de mépris des Chrétiens, que le fait Lucien: comment ſeroit-il poſſible qu'il l'eût jamais été? Mais, dit-on, il paroît fort inſtruit de nos miſteres. Il eſt vrai qu'il en ſait beaucoup pour un Payen: mais le voiſinage

natiques: Si vous croyez à vos Propheres inſenſés, prédiſant dans les fureurs des convulſions ou dans les extaſes loyoliſtes, vous êtes plus extravagans, qu'eux, & vous ajoutez foi à des contes qui ne ſont bons que pour amuſer de vieilles femmes. *Εἰ δὲ γε μαντεῖται καὶ γοητεῖται ὑμᾶς παρέπεισαν, διπλῆν τὸ τῆς ἀμαθίας. Γυναικῶν γὰρ εὑρήματα ταῦτα γραιδίων, καὶ παίγνια. Ἐπὶ πολὺ γὰρ τὰ τοιαῦτα αἱ τῶν γυναικῶν ἐπίνοιαι μετέρχον. Si autem vaticinia & præſtigiæ in hanc fraudem impulerunt, duplo major veſtra eſt ſtupiditas. Quando quidem vetularum iſta mulierum ſunt commenta atque ludibria. Si quidem muliebria fere ingenia ejusmodi conſectari ſolent nænias.* Id. ib.

ſinage de la Judée, le commerce des Chrétiens, joint à ſa curioſité, ont plus que ſuffi pour lui acquérir toutes ces connoiſſances, qui n'aboutiſſent cependant que jusques aux choſes qui ſont les premiers principes du Chriſtianisme. Voici l'endroit de ſon dialogue dans le quel il montre être le plus inſtruit [10]. *Critias.* Par qui veux-tu donc que je le jure? *Triephon.* Par le "Dieu celeſte, éternel & tout-puiſſant, par le fils du „Pere, par l'eſprit procedant du Pere, un „de trois, & de trois un: c'eſt là le vrai „Dieu & le ſouverain, qu'il te faut adorer. „*Cri-*

[10] Κριτ. Καὶ τίνα ἐπομόσομαί γε;
Τριεφ. Ὑψιμέδοντα θεὸν, μέγαν, ἄμβροτον, οὐρανίωνα
Υἱὸν πατρὸς, πνεῦμα, ἐκ πατρὸς ἐκπορευόμενον,
Ἓν ἐκ τριῶν, καὶ ἐξ ἑνὸς τρία,
Ταῦτα νόμιζε Ζῆνα, τὸν δ' ἡγοῦ θεόν.

Κριτ. Ἀριθμέειν μὲ διδάσκεις, καὶ ὅρκος ἡ ἀριθμητική; καὶ γὰρ ἀριθμέεις ὡς Νικόμαχος ὁ Γερασηνός. Οὐ οἶδα γὰρ τί λέγεις, ἕν τρία, τρία ἕν. Μὴ τὴν τετρακτὺν φῄς τὴν Πυθαγορου ἢ τὴν ὀγδοάδα, καὶ τριακάδα; *Per quem igitur tandem tibi vis ut jurem?*

„*Critias.* La divinité eſt donc un nombre „& un ſecret d'arithmétique, tel que celui de „Nicomaque, le Geraſenien; & je n'entends „point *trois un, un trois:* eſt-ce le *quaternaire* „ou le *quatre* de Pythagore, ou le nombre „de *huit* & de *trente*".

Il n'y a rien dans tout ce que dit ici Lucien qu'il n'ait pû apprendre aiſément non-ſeulement par les chrétiens avec les quels il converſoit, mais par les ouvrages qu'ils avoient répandus dans le public; car dans le tems ou Lucien écrivoit, outre les écrits de St. Pierre [11], de St. Paul [12], de St. Mathieu

*Trieph.* *Per magnum regem, cœleſtia regna tenentem,*
*Morte carentem omni, natum patris, inde profectum,*
*Ex patre flamen, tria de uno, atque ex tribus unum.*
*Jupiter hæc tibi ſunt, ſolum hoc pro numine habeto.*

*Crit.* *Computare tu quidem me doces, & jusjurandum tibi eſt arithmetica. Computas enim ut Nicomachus Geraſenus. Neſcio enim quid tibi velis, unum tria, tria unum: numquid de quaternario dicis Pythagoræ, aut octonario aut tricenario?* Id. ib.

[11] St. Pierre, le premier Vicaire de Jeſus Chriſt ſur la terre & le chef de ſon Egliſe, ſouffrit le martyre ſous l'empire de Neron: il a écrit deux Epîtres. On a douté pendant un temps, que la ſeconde de ſes Epî-

thieu [13], de St. Jean [14], de St. Jacques [15], de

tres fût de lui, à cauſe de la différence du ſtile: mais St. Jerome dit que les différents Interpretes dont St. Pierre ſe ſervoit forment cette diverſité d'élocution. Mais pourquoi St. Pierre avoit-il beſoin d'interprete, les Apôtres ayant reçu le don des langues? *Sanctus Petrus Apoſtolus & chriſtianorum ſummus Pontifex, & vicarius Jeſu Chriſti, qui eſt ſacerdos in æternum, anno Domini triceſimo tertio vel ſecundum alios triceſimo quarto, eccleſiæ chriſtianæ præſidere cœpit, & anno ſexageſimo nono, vel ſecundum alios ſeptuageſimo, martyrio coronatus eſt. Sanctus Hieronymus in lib. de Script. eccleſ. ſcribit: Sanctum Petrum crucifixum fuiſſe anno quarto decimo Neronis. - - - - - - Scripſit epiſtolas duas, & de priore nulla unquam dubitatio fuit: de poſteriore propter ſtyli diverſitatem non nulla apud aliquos ambiguitas eſt; ſed eccleſia utramque epiſtolam & canonicam, & ſancti Petri eſſe docuit in concilio Laodiceno; Carthaginenſi tertio, Florentino & Tridentino. - - - - - - Cur autem diverſus eſſe videatur ſtylus prioris & poſterioris epiſtolæ rationem reddit St. Hieronym. in epiſt. ad Hedibiam, Quæſt. XI. Quoniam Apoſtolus non ſemper eodem interprete utebatur.* Bellarm. de Scriptor. eccleſ. pag. 20.

[12] Paul, appelé Apôtre par un miracle du ciel, après avoir perſécuté l'Evangile en fut le plus grand prédicateur; il ſouffrit le martyre la même année & le même jour que St. Pierre. St. Paul a écrit quatorze Epîtres. On a diſputé pendant longtemps, ſi celle aux Hebreux étoit de lui. St. Jerome dit que les uns l'attribuoient à St. Barnabas, les autres à St. Luc, quel-

de St. Jude [16], de St. Marc [17], de St. Luc [18], on

ques-uns à St. Clement. Il y a même eu dans ces derniers ſiecles, des ſavans que Bellarmin appelle héretiques, qui l'ont rejetée: mais l'Egliſe a decidé que cette Epître étoit canonique, & l'a placée dans les Miſſels, ſous le nom de St. Paul. *Sanctus Paulus, Apoſtolus ab ipſo Chriſto de cælo vocatus, & per cæleſtem revelationem evangelium pleniſſimè edoctus, repente de perſecutore prædicator eximius factus eſt; eodem anno & die quo ſanctus Petrus martyrio coronatus eſt. Scripſit epiſtolas quatuordecim. . . . . Et quidem de primis tredecim nulla controverſia fuit. Epiſtolam ad Hebræos teſte ſancto Hieronymo in lib. de Scrip. eccleſiaſt, alii tribuebant Barnabæ, alii Lucæ, alii Clementi romano. Nec defuerunt hæretici veteres & recentiores, qui huic epiſtolæ auctoritatem detraherent. Cæterum eſſe eam, & vere canonicam & à ſancto Paulo ſcriptam, teſtis eſt eccleſia catholica, quæ illam legit aſſiduè inter miſſarum ſolemnia ſub nomine Sti. Pauli Apoſtoli,* Id. ib.

13 St. Mathieu Apôtre fut le premier qui écrivit un Evangile dans la langue de ſa patrie, c'eſt à dire en Hebreu: nous n'avons plus cet original, que St. Jerome dit encore avoir vû; il ne nous reſte qu'une verſion en grec, dont on ne connoît pas l'auteur. Il n'y a pas de doute que cette traduction ne doive être fidele, puisque l'Egliſe l'a déclarée canonique, n'ayant point l'original. *Sanctus Matthæus Apoſtolus, primus omnium evangelium ſcripſit lingua patria, id eſt hebraica; teſtis eſt ſanctus Hieronymus in lib. de Scrip. eccleſ. Qui etiam vidiſſe ſe affirmat. . . . . Quis in linguam græcam*

*tranſtulerit hebraicum Matthæi evangelium ignorari ſcripſit Hieronymus.* Id. ib.

14 Jean Apôtre & Evangéliſte, le diſciple bien-aimé du Seigneur, mourut ſous l'empire de Trajan; ſoixante & huit ans après la paſſion de notre Seigneur: il vécut juſques à l'âge de cent & un an; il ne fut pas martyriſé, & ſa mort fut naturelle: il a écrit une Evangile, & trois Epîtres. Quant à ſon Evangile il le publia après ceux des trois autres Evangéliſtes: c'eſt pourquoi il ne crut pas néceſſaire de répéter ce qu'ils avoient déjà dit: il ſe contenta de narrer brievement quelques faits, dont ils avoient parlé, & d'en rapporter quelques autres, dont ils n'avoient pas fait mention. On a diſputé très-longtemps pour ſavoir ſi l'Apocalypſe avoit été écrite par St. Jean: les Grecs ſurtout l'ont rejetée, avec opiniâtreté. St. Denis d'Alexandrie, qui écrivoit vers le milieu du troiſiéme ſiecle, dit dans un de ſes fragmens, conſervés par Euſebe, que presque touts les docteurs rejetoient l'Apocalypſe, comme un livre deſtitué de raiſon; que ce livre n'avoit point été compoſé par St. Jean, mais par un nommé Cerinthe, lequel s'étoit ſervi d'un grand nom pour donner plus de poids à ſes ſonges ridicules. Le Concile de Laodicée, tenu en 360, ne compta point l'Apocalypſe parmi les livres canoniques. Nous avons vu dans le ſecond Volume de cet Ouvrage, que les Juifs ont prétendu que c'étoit un de leurs auteurs qui avoit fait ce livre, pour ſe moquer des chrétiens. Enfin après tant de diſputes l'Egliſe a decidé que l'Apocalypſe eſt inconteſtablement de St. Jean; ce qui a été utile à toutes les différentes communions, qui y ont trouvé également tout ce qu'elles ont voulu. Luther & Calvin y ont découvert que le Pape étoit l'Ante-

chriſt: les Catholiques, que ces deux hérétiques étoient ceux qui avoient la marque de la bête.

On a auſſi diſputé longtemps ſur l'autenticité de la ſeconde & troiſiéme Epîtres de St. Jean: mais l'Egliſe les a miſes au nombre des livres canoniques: *Sanctus Joannes, Apoſtolus & Evangeliſta, dilectus Deo & hominibus, uſque ad Trajani imperatoris tempora pervenit, & ſexageſimo octavo poſt paſſionem Domini anno, qui erat à nativitate ejusdem Domini noſtri, centeſimus, vel centeſimus primus, in pace quievit: teſtes Euſebius in Chron. Sanctus Hieronymus in lib. de Scrip. eccleſ. & alii. Scripſit evangelium, Apocalypſim, & epiſtolas tres; & quidem evangelium, de quo nulla fuit unquam dubitatio, ſcripſit poſt alios tres Evangeliſtas. Et quoniam ſancti Apoſtoli brevitati ſtudebant maximè, ideo Sanctus Joannes fere omnia prætermiſit quæ ab aliis ſcripta fuerant: ea ſi quidem ſola repetiit quibus aliquid addendum eſſe exiſtimavit. De Apocalypſi dubitatio aliqua fuit olim, apud græcos præcipuè, & nunc eſt apud hæreticos noſtri temporis, quemadmodum etiam de ſecunda & tertia epiſtola. Sed eccleſia catholica, tùm Apocalypſim, tùm epiſtolas illas duas, ut evangelium, & epiſtolam primam in numerum ſanctarum ſcripturarum ſub nomine ſancti Joannis recepit.* Id. ib. pag. 30.

Nous avons cité St. Denis d'Alexandrie en parlant de la réjection de l'Apocalypſe, & nous avons dit que ce Saint vivoit vers le milieu du troiſiéme ſiecle: Bellarmin le place l'an 250; il étoit contemporain de St. Cyprien Evêque de Carthage, dont nous parlons ailleurs. Nous n'avons plus de cet écrivain qu'une Epître fort courte, qui eſt dans les Canons eccléſiaſtiques des Grecs, & une autre très célébre contre Paul de Samoſate, qui a été imprimée à Rome en grec & en

latin, l'année 1608. Mais il nous reſte de lui beaucoup de fragmens conſidérables, qu'Euſebe nous a conſervés dans ſon hiſtoire, & d'autres qui ſont dans deux ouvrages de St. Athanaſe. Bellarmin dit, qu'il n'y a aucun doute ſur l'autenticité de ces ouvrages : il eſt donc certain que dans le milieu du troiſiéme ſiecle l'Apocalypſe étoit regardée comme un livre Apocriphe. *Sanctus Dionyſius Alexandrinus Epiſcopus æqualis fuit ſancti Cypriani, ſed paulo prior in epiſcopatu, & paulo poſterior in morte, & ſcripſit libros & epiſtolas multas, teſte Sancto Hieronymo de ſcript. eccleſ. Extat nunc epiſtola una ſatis brevis inter canones eccleſiaſticos Græcorum cum annotationibus Balſamonis. Extat epiſtola inſignis contra Paulum Samoſatenum, Romæ edita græcè & latinè, anno* 1608. *Extant etiam multa & magna fragmenta operum hujus Dionyſii apud Euſebium Lib. VI. hiſt. Cap. xxxiij. & ſequentibus ad finem libri, & Lib. VII. Cap.* 1. *& ſequentibus uſque ad xxj. Extant denique alia fragmenta apud Athanaſium in libro de ſententia Dionyſii Alexandrini, & in lib. de ſententia Nicænæ Synodi. Neque de his ulla controverſia eſt.* Id. ib. pag. 64.

15 St. Jacques eſt de tous les Apôtres celui ſur le quel il y a eu le plus de controverſes, ſoit ſur ſa naiſſance ſoit ſur ſes écrits. On diſpute beaucoup pour ſavoir pourquoi il eſt appelé le frere de Jeſus Chriſt. Helvidius, qu'on met au nombre des hérétiques, a ſoutenu qu'il étoit fils de Joſeph & de Marie. Euſebe & St. Epiphane prétendent qu'il étoit fils de St. Joſeph, mais de ſa premiere femme; ainſi il auroit du être appelé frere de Jeſus Chriſt, de la même maniere que Joſeph en étoit nommé le pere. S'il faut en croire St. Epiphane, St. Joſeph à l'age de quarante ans en-

gendra Jacques, enſuite à l'age de quatre-vingts-ans, étant veuf il ſe remaria avec Marie. St. Jacques avoit pour lors quarante ans. Si à ces quarante nous en ajoutons trente trois, qui ſont le temps que Jeſus-Chriſt fut ſur la terre; & vingt qui ſe paſſerent après l'aſcenſion du Seigneur, nous trouverons les nonante ſix ans complets, que St. Epiphane donne a St. Jacques lorsqu'il mourut. Mais Bellarmin n'approuve ni le ſentiment d'Euſebe ni celui de St. Epiphane: il dit que St. Joſeph conſerva toujours ſa virginité, ainſi que Marie, & que St. Jacques étoit le fils de Cleophas, frere de St. Joſeph. C'eſt pourquoi Marie Cleophas étoit appelée la ſœur de la Ste. Vierge, parce qu'elle étoit l'épouſe de Cleophas frere de St. Joſeph, & qu'il eſt uſité que les épouſes de deux freres s'appellent ſœurs; par la même raiſon St. Jacques étoit appellé le frere du Seigneur, parce qu'il étoit le fils de la belle-ſœur de Marie, mere de Jeſus-Chriſt. Mais Bellarmin n'a pas réfléchi, qu'on a bien appellé *ſœurs* quelquefois ce que nous appelons aujourd'hui *belles ſœurs*, mais qu'on n'a jamais donné le nom de *frere* à la place de celui de *couſin germain*. Les Romains ont toujours diſtingué ces deux degrés de parenté: *frater* ſignifioit *frere* purement & ſimplement: mais on diſoit *patruelis frater* pour dire couſin, enfant de deux freres, quelquefois *amitinus* ou *conſobrinus*; mais *frater* ſeulement ſignifioit toujours ſimplement le frere; de même qu'en grec ἀδελφὸς, avoit la même ſignification, ainſi que κασίγνητος. Et pour dire un frere uterin, *frater uterinus*, on ſe ſervoit du mot, ὁμογάστριος: mais pour ſignifier couſin, *frater patruelis* on diſoit ἐξάδελφος, & jamais ἀδελφος, quelquefois ἀνεψιος. D'ailleurs il paroît que du temps

de St. Epiphane, qui vécut dans le quatriéme ſiecle, on devoit mieux connoître la parenté de Joſeph, que dans le dix-ſeptiéme où vivoit Bellarmin. Enfin ce Jeſuite, après avoir établi ſon ſentiment ſur la naiſſance de St. Jacques vient, à ſon Epître. Il convient qu'on a douté longtemps de ſon autenticité, & qu'il y avoit encore des gens, auxquels il donne le nom d'hérétiques, qui la regardoient comme ſuſpecte: mais il apporte l'autorité de l'Egliſe, qui l'a declarée canonique. Plaçons ici les paroles originales de Bellarmin. *Sanctus Jacobus apoſtolus epiſtolam unam ſcripſit quæ de ſeptem catholicis eſt: ac de ipſo Jacobo, ut etiam de ejus epiſtola nonnulla quæſtio eſt .... Cur autem dicatur frater Domini, variè ſentiunt auctores. Helvidius hæreticus auſus eſt dicere, dictum eſſe fratrem Domini quòd eſſet filius beatæ Virginis Mariæ ex Joſepho: ſed hæc hæreſis eſt manifeſta. Euſebius Lib. II. hiſtor. cap.* 1. *& Epiphanius, hæreſi* lxxviij. *volunt eum fuiſſe filium Joſephi de priore uxore, ac per hoc fratrem Chriſti, eo modo quo dicitur Joſeph pater Chriſti, videlicet putatitius, non verus .... quod autem Epiphanius ſcribit hæreſi* lxxviij. *obiiſſe Sanctum Jacobum anno ætatis ſuæ nonageſimo ſexto, non videtur probabile; fundamentum enim hujus numeri eſt opinio illa falſa Epiphanii, quòd Sanctus Joſeph anno quadrageſimo ætatis ſuæ genuerit Jacobum, deinde anno octogeſimo viduus exiſtens, acceperit Mariam conjugem, quo tempore fuiſſet Jacobus annorum quadraginta quibus ſi addamus triginta tres annos Domini, & viginti quatuor, quibus poſt aſcenſionem Domini Jacobus ſupervixit, ut idem Epiphanius dicit, fient anni Jacobi nonaginta ſex completi .... ſed verius eſt Sanctum Joſephum fuiſſe perpetuo virginem, ut erat ejus ſanctiſſima conjux; & Jacobum fuiſſe filium Cleophæ, qui Cleophas fuit frater*

*S. Joſephi; hinc enim Maria Cleophæ dicitur ſoror matris Domini, Joan. xix. quia erat uxor Cleophæ fratris Joſephi; uſitatum enim eſt, ut conjuges duorum fratrum ſorores nominentur, & quemadmodum Maria Cleophæ dicebatur ſoror Mariæ matris Domini, ſic etiam Jacobus dicebatur frater Domini, quia erat filius ſororis matris Domini . . . . Quod attinet ad epiſtolam, ejus non defuerunt olim qui de ejus auctoritate dubitarent, ut etiam hoc tempore ab hæreticis in dubium revocatur: ſed certiſſimè epiſtola Sacra & canonica eſt.* Id. ib. pag. 32. On attribue encore à St. Jacques un proto-évangile; mais l'Egliſe ne l'a pas reçu comme autentique.

16 Nous ne ſavons rien de la mort de St. Jude Apôtre: mais nous avons une lettre très-courte de lui que l'Egliſe a miſe après pluſieurs controverſes, au nombre des canoniques. *Sanctus Judas frater Jacobi apoſtolus, ex duodecim unam eamque brevem ſcripſit epiſtolam, quam Eccleſia ut ſacram & canonicam recepit.* Id. 16.

17 St. Marc reçut la couronne du martire la huitieme année du regne de Neron. Il a écrit un Evangile que l'Egliſe a reçu: mais l'on ne ſait ſi c'étoit en grec ou en latin, & l'on diſputoit encore ſur cela du temps de St. Jerome; la queſtion n'eſt point encore parfaitement éclaircie, quoique l'opinion, qu'il a écrit en grec, ſoit la plus commune. *Sanctus Marcus evangeliſta martyrio coronatus anno Neronis octavo, breve ſcripſit evangelium. Teſtis Sanctus Hieronymus in libro de ſcrip. eccles. Græce ſcriptum initio S. Marci evangelium, ſcribunt Sanctus Hieronymus in præfatione ad Damaſum, & Sanctus Auguſtinus Lib. I. cap. 2. de conſenſu evangeliſtarum. Latinè autem ſcriptum teſtatur Damaſus in vita Sancti Petri, quæ ponitur ad initium primi tomi Conciliorum: teſtantur etiam Syri*

*qui ad finem evangelii ſecundum Marcum ſcribunt, Evangelium ſancti Marci, Romæ & lingua romana ſcriptum.* Id. 16.

18 St. Luc l'Evangéliſte, compagnon de St. Paul, a écrit un evangile, & les actes des Apotres. Bellarmin dit, qu'il n'y a aucune controverſe ſur ces deux ouvrages, & qu'on les a toujours reconnus pour être de St. Luc. Cela eſt vrai: mais il auroit du dire, que St. Luc eſt entierement oppoſé dans ce qu'il dit de la génération de Jeſus-Chriſt, à St. Mathieu. Il faut pourtant que l'un des deux ſe ſoit trompé, car un homme ne ſauroit être tout à la fois fils de Pierre & de Jacques, petit-fils d'Antoine & de Mathieu, arriere-petit-fils de Jean & de Barſabée: il faut néceſſairement qu'il ſoit fils de Pierre, petit fils d'Antoine, arriere-petit-fils de Jean, ou bien fils de Jacques, petit-fils de Mathieu, arriere-petit-fils de Barſabée. Ceux qui veulent excuſer cette contradiction diſent que cette contrarieté eſt une marque certaine que les Evangéliſtes, n'ont point comploté entre eux ce qu'ils devoient dire. Je conviens de cela: mais la difficulté ne conſiſte pas à juſtifier les Evangéliſtes d'un complot entre eux, mais d'une oppoſition ſi contraire, que l'un détruit néceſſairement ce que l'autre dit.

Ce n'étoit pas la ſeule choſe que Bellarmin devoit obſerver ſur l'evangile de St. Luc: mais il falloit faire mention qu'il avoit été alteré en pluſieurs endroits; c'eſt de quoi Mr. Simon convient de bonne foi. „Il y „a, *dit il*, des Catholiques qui ont alteré cet evangile „en quelques endroits: ils ne vouloient pas qu'on lût „dans les évangiles ce qui ne s'accommodoit point avec „leurs préjugés: c'eſt pourquoi, ils en ôterent l'en„droit où il eſt dit Chap. xjx. vers. 41. que Jeſus-

„Chriſt pleura ſur la ville de Jeruſalem, parce que ces „pleurs leur paroiſſent une foibleſſe indigne de notre „Seigneur. Saint Epiphane, qui cite ces paroles, obſerve „qu'elles ſe trouvoient dans les exemplaires qui n'avoient „point été corrigés: Καὶ ἔκλαυσε, κεῖται ἐν τῷ μετὰ „Λουκᾶν εὐαγγελίῳ ἐν τοῖς ἀδιορθώτοις ἀντιγράφοις: „Par là il nous apprend que les Grecs ont quelque„fois pris la liberté de corriger leurs exemplaires, & „d'en ôter ce qui ne leur plaiſoit point. - - - - - „Si nous nous rapportons au témoignage de St. Hilaire, „on ne liſoit point dans pluſieurs exemplaires grecs & „même latins de Saint Luc, les verſets 43. & 44. du „chapitre xxij. Il eſt parlé en ce lieu-là de l'ange qui „vint conſoler Jeſus Chriſt, & de la ſueur de ſang qui „couloit de ſon corps. C'eſt ce que St. Jerôme ſem„ble auſſi confirmer: mais il eſt aiſé de juger que les „Grecs avoient pris la liberté d'ôter de leurs exem„plaires ces deux verſets, par la même raiſon qu'ils en „avoient ôté l'endroit où il eſt dit que Jeſus Chriſt a „pleuré: cette altération paſſa enſuite dans les exem„plaires des latins".

Il s'en faut bien que ce ſoit la ſeule conſidérable qui ait été faite: on a ſouvent retranché & ajouté au texte des Evangéliſtes, & il y en a un exemple convaincant dans la premiere Epître de St. Jean. L'on a placé, pour prouver la trinité, un paſſage, que tous les critiques conviennent être aprocrife, qu'on y laiſſe cependant depuis pluſieurs ſiecles, & qui a été declaré canonique par le Concile de Trente, qui l'a approuvé dans la Vulgate, où il ſe trouve aujourd'hui comme ayant été écrit par St. Jean: cependant il n'eſt rien de ſi évident que cet Evangeliſte n'en eut jamais la moin-

dre connoiſſance. Il avoit écrit dans ſon Epître, chapitre cinq. *Il y en a trois qui rendent témoignage ſur la terre, l'eſprit l'eau & le ſang, & ces trois là ſe rapportent à un:* & l'on a mis au deſſus de cela: *il y en a trois qui rendent temoignage dans le ciel, le pere, le verbe & le Saint eſprit, & ces trois ne font qu'un.* Or que ces paroles ayent été ajoutées, la preuve en eſt viſible, par trois raiſons: la premiere c'eſt qu'elles ne ſe trouvent dans aucun ancien Manuſcrit. Quelque recherche que „j'aye faite, *dit le ſavant Mr. Richard Simon*, dans la „bibliotheque du Roi & dans celle de Mr. de Colbert, „qui ſont remplies de bons livres manuſcripts, je n'ai „trouvé aucun exemplaire où ce paſſage fût: j'en ai „lû cependant ſept de la bibliotheque du Roi, cottés numero „1885. 2245. 2247. 2248. 2870. 2871. 2872. Quelques-„uns de ces Manuſcrits ont des ſcolies: mais aucun ſco-„liaſte ne fait mention de ce paſſage, je ne l'ai point „trouvé dans cinq exemplaires manuſcrits de la biblio-„theque de Mr. de Colbert. Quelques-uns néantmoins „de ces manuſcrits ne ſont qu'en papier & peu an-„ciens: il y en a même un *in xvj.* très-bien écrit, & „même comme je crois depuis l'impreſſion: cependant „le paſſage dont il s'agit ne s'y trouve point, non plus „que dans les plus anciens.

„La ſeconde raiſon, qui fait voir clairement que ces „paroles ont été ajoutées au texte, c'eſt qu'à la marge „de quelques-uns de ces exemplaires, qui ſont chez le „Roi & chez Mr. de Colbert, on a ajouté vis à vis „de ce paſſage de petites notes ou ſcolies, qui ont „apparemment paſſé enſuite dans le texte: par exemple „dans l'exemplaire du Roi cotté 2247. à l'oppoſite de „ces mots: Ὅτι τρεῖς εἰσὶν οἱ μαρτυροῦντες ἐν τῷ

„γῇ, τὸ πνεῦμα, καὶ τὸ ὕδωρ, καὶ τὸ αἷμα; on lit „cette ſcolie: Τουτέστι τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον, καὶ ὁ πα„τὴρ, καὶ ὁ αὐτὸς ἑαυτῷ. On voit par là que le ſco„liaſte a entendu le pere, le verbe, & le ſaint eſprit; „& ce qui n'a d'abord été mis qu'en forme de ſcolie „aura paſſé enſuite dans le texte, comme il arrive très„ſouvent. Dans ce même exemplaire vis à vis de ces „autres mots, καὶ οἱ τρεῖς εἰς τὸ ἓν εἰσι, on a ajouté cette note τουτέστι μία Θεότης, εἷς Θεὸς; c'eſt a dire, „*une divinité, un dieu.* Ce manuſcrit a environ cinq „cents ans, & il n'y a des ſcolies qu'en très-peu d'en„droits. On lit auſſi une pareille remarque dans un „des manuſcrits de la bibliotheque de Mr. de Colbert. „Voilà l'origine du paſſage dont il eſt queſtion".

Enfin la troiſieme raiſon, qui prouve évidemment que ce paſſage eſt ſuppoſé, c'eſt que St. Auguſtin ne l'a point oppoſé aux Ariens de ſon temps, & qu'il ne ſe trouve nulle part dans les écrits de St. Athanaſe, de St. Cyrille, de St. Gregoire de Nazianze, & dans St. Chryſoſtome. Je ſai que quelques Theologiens ont prétendu que St. Cyprien s'en étoit ſervi: mais M. Simon a montré clairement, combien l'erreur de ces Theologiens étoit groſſiere. „Après avoir examiné, „*dit il*, l'endroit de St. Cyprien, dont il eſt queſtion, je „n'y ai reconnu autre choſe ſi-non que ce ſaint Evê„que avoit ſeulement rapporté ces paroles, *& hi tres „unum ſunt*, ſur les quelles il n'y a aucune conteſtation; „& qu'il en avoit prouvé que le pere, le fils & le ſaint „eſprit ſont une même choſe: *De patre*, dit-il, *& filio „& ſpiritu ſancto, ſcriptum eſt, & hi tres unum ſunt*; „il a appliqué au pere, au fils & au ſaint eſprit ce que „nous liſons dans touts les exemplaires, ſoit grecs ſoit

„latins touchant le témoignage de l'eſprit, de l'eau & „du ſang, dont il eſt dit qu'ils ſont une même choſe, „*& hi tres unum ſunt :* ce qui eſt bien différent d'une „citation expreſſe de ces mots, comme s'ils étoient du „texte de l'Ecriture. Si l'on doute que ce ſoit là le „véritable ſens des paroles de ſaint Cyprien, on n'a „qu'a conſulter le docte Facundus, qui etoit de la „même Egliſe d'Afrique, & qui explique au long ces „mêmes paroles, prouvant de-là à ſon exemple le mi„ſtere de la trinité. Il ſuppoſe dans tout ſon diſcours, „qu'on ne lit dans l'Epitre de St. Jean chap. 5. que „ces mots, *tres ſunt qui teſtificantur in terra, Spiritus, „aqua & ſanguis :* mais il ajoute en même temps, qu'on „les doit expliquer du pere, du fils, & du ſaint eſprit. „*De patre, filio, & ſpiritu ſancto dicit, tres ſunt qui teſtimo„nium dant in terra, ſpiritus, aqua & ſanguis : & hi tres „unum ſunt : in ſpiritu ſignificans patrem, in aqua ſpiri„tum, in ſanguine vero filium ſignificans.* Il veut que les „perſonnes de la trinité ſoient ſignifiées par les trois „témoins de la terre, l'eſprit, l'eau & le ſang ; & pour „appuyer plus fortement ſa penſée, il ajoute que c'eſt „le ſens que St. Cyprien a donné à ce paſſage de St. „Jean, *quod Joannis apoſtoli teſtimonium beatus Cypria„nus Carthaginenſis Antiſtes & martyr in epiſtola ſive „libro quem de trinitate ſcripſit, de patre & filio & ſpiri„tu ſancto dictum intelligit.* Hiſt. crit. du texte du Nou„veau Teſtam. *par Mr. Richard Simon*, pag. 149. Il eſt donc certain que ce paſſage, un des plus eſſentiels ſur la trinité, a été ajouté au texte de l'Ecriture, & que les Papes & les Conciles l'ont déclaré autentique, quoiqu'il ne le fût pas.

Luther rejetta ce verſet ſuppoſé ; on lui en fit un crime, & on lui reprocha d'avoir voulu favoriſer l'Arria-

nisme. Un de ſes diſciples (Vacthius) repondit, que Luther ayant eu deſſein de ne donner dans ſa verſion du Nouveau Teſtament, que ce qui étoit conſtant, il n'avoit pas voulu y mettre un endroit viſiblement ſuppoſé. *Quid mirum ſi Lutherus qui indubitata tantum ſcribere decreverat, hæc non extra aleam dubitationis poſita prætermiſit.* Luther répondit avec bien moins de modération que ſes diſciples aux reproches que lui firent les Catholiques: ce Reformateur de la religion evangelique ne parla guere le langage de l'Evangile, lorsqu'il répondit à ſes adverſaires, j'en trouve des preuves en abondance dans l'ouvrage qu'il a intitulé: *Adverſus Papatum Romæ, à Sathana fundatum.*

Nous avons déjà rapporté, en parlant des théologiens, quelques unes des invectives que Luther avoit écrites contre les Papes, les Cardinaux, & les Prélats romains; mais ces invectives ne ſont rien en comparaiſon de celles que nous plaçerons ici; notre but eſt de montrer combien la maniere ſpirituelle de Lucien de tourner les choſes qu'on condamne en ridicule eſt ſupérieure à celle de ces Théologiens qui ne ſavent qu'injurier. O que les Locke, les Gaſſendi & les Bayle ont un langage différent, & que la modération philoſophique eſt bien au deſſus de l'emportement théologique! Mais, dira-t-on, Luther eſt venu à bout de changer la face de la moitié de l'Europe. J'en conviens: mais cela ne fait guerre d'honneur à ceux qui ſe laiſſerent perſuader par les raiſons que nous allons voir. Si Lucien s'étoit contenté de dire aux Païens, qu'ils étoient des voleurs, des Sodomites, des Athées, des ânes, des miſerables, il auroit moins nui à leur religion, que par le ſeul dialogue où Jupiter ordonne à Vulcain de lui fendre la tête d'un coup de hache. Je viens aux invecti-

ves de Luther. La premiere qui s'offre à ma vûe est celle où il fait une énumération de toute la famille du diable, de ſa mere, de ſa ſœur, de ſes parens, parmi les quels il ne manque pas de placer le Pape & les Cardinaux. Juſte Dieu, quelle puérilité, & quel emportement en même temps ! *Pro hujusmodi concilio agat illi gratias malicioſus diabolus; & nemo præter malicioſum diabolum, ejus matrem, ſororem, & ejus nothos, Papam Cardinales, & quidquid ad illam infernalem colluviem Romæ agentem pertinet.* art. 3. Voici le Pape traité de ſodomite : *Ut taccam ſimoniam, avaritiam, præbendarum mercaturam, maſculam venerem, & alia quidem, quibuscunque ſanctæ illius romanæ ſedis occupator vitam ſuam tranſigit, & mirificam voluptatem capit, quæ omnia Spiritus ſanctus ille hereticus cum eccleſia ſua maximè damnat, ac neutiquam vel nominari vel audiri poteſt.* art. 12.

Après l'accuſation de ſodomie il étoit naturel que celle d'athéiſme ne fût pas oubliée : auſſi ne l'a-t-elle pas été. *Iſtud factum ridiculo ſane relatu, at nihil tamen ſecius valde terribilis mali indicium facit, Papam videlicet hac ſua abominabili vita diabolica quam Romæ agit, maximo eſſe offendiculo, & homines hujusmodi videntes ſcandalizari ac prorſus in Epicureos abire, quales ipſi etiam ſunt : nam plerique omnes qui Roma redeunt adferunt ſecum papalem conſcientiam, hoc eſt epicuream religionem. Si quidem illud certum eſt, Papam & Cardinales cum ſua ſycophanticâ ſchola, nihil prorſus credere, & ad mentionem de fide chriſtiana factam ridere. Quin ego ipſe cùm Romæ eſſem liberè dici publicè in plateis audivi : Si infernus eſt, Roma ſuper eum ædificata eſt, ac ſi diceretur ſecundum diabolos, non eſt populus deterior Papa cum ſuis.* art. 25.

Les ſouhaits, que formoit Luther contre le Pape & contre tous ſes ennemis, n'étoient (je ne dirai pas ni

plus chrétiens) mais ni plus humains que ſes invectives : il vouloit que, s'il étoit poſſible, on les précipitât tous dans le fond des enfers. *Proïnde conſultius foret, ſi Imperator & ſtatus imperii permitterent, ſceleratos illos nebulones una cum ſycophantis & lerna execrabili illius ſathanæ romani perpetuo ad ipſum ſathanam properare, quando nulla ſpes alicujus boni ab ipſis conſequendi reliqua eſt.* art. 26.

Jusques ici les injures que j'ai rapportées n'ont rien de bas, & du ſtile de harangere : elle pechent plûtôt par la violence que par le ridicule. En voici qui ont ces deux défauts : elles conſiſtent dans d'impertinens jeux de mots, qui ne peuvent preſque point ſe rendre en françois. Je tâcherai cependant de traduire deux ou trois de ces endroits, en faveur de ceux qui n'entendent pas le latin. Je commencerai par une eſpece de dialogue entre le Pape & Luther. „Ignores-tu que nous „avons ordonné dans nos Decretales qu'il n'appartient „qu'au Pape de convoquer un concile, & de nom„mer les perſonnes qui y doivent aſſiſter. Cela eſt-il „vrai ? En verité vous êtes trop aimable : mais dites moi, „je vous prie, qui vous a accordé ce pouvoir. Taiſez-„vous hérétique, tout ce qui ſort de notre bouche eſt „ſacré, & doit être obſervé ſoigneuſement. Je vous en„tends parfaitement : mais de quelle bouche parlez-vous, „s'il vous plait ? eſt-ce de celle par laquelle vous avez „la coutume de lâcher les pets qui vous courent dans „le ventre, ou bien celle par laquelle vous avalez du „vin de Corſe ? Comment ſcelerat de Luther, vous oſez „parler ainſi au ſouverain Pontife ? Et comment vous „autres à votre tour, impies Romains, miſerables fripons, „gros ânes, vous oſez dire de telles fables à l'Empereur

„& aux Etats de l'Empire? Vous oſez mépriſer les „quatre premiers Conciles généraux, & les quatre illu„ſtres Empereurs ſous les quels ils ont été tenus, & „cela à cauſe de vos pets & de vos étrons, j'ai voulu „dire, de vos Decretales. Vous êtes des ânes lourds & „payſans, qui ne ſavez, & qui ne vous ſouciez de ſavoir „ce que c'eſt que le Concile, l'Egliſe, l'Empereur; vous „n'avez même aucune connoiſſance de Dieu & de ſa „parole. O mon Pape ânon, vous êtes un gros âne; & „reſterez toujours un âne". *Eſto* (reſpondebunt): *ſed nos poſthac ſecus in noſtris decretalibus ſtatuimus, nempe quod ſolius papæ ſit convocare concilium & perſonas nominare; amabo, verumne eſt? ſed à quo jus habetis iſta ſtatuendi? Tace tu hæretice, quidquid ſemel ex ore noſtro profertur, ſervandum eſt. Audio: ſed quod os hic intelligis? num per quod ventris crepitus deflare ſoles? iſtos tibi ſervandos relinquo, vel per quod dulce illud vinum Corſicum influit; in illud canis alvum dejiciat? Apage ſis, ſcelerate Luther, ſicne pontifices alloqueris? apagete viciſſim vos impii deſperati nebulones & rudes aſini, talesne cum imperatore & ſtatibus imperii ſermones habetis? audetisne quatuor illa ſumma concilia, cum quatuor illis chriſtianiſſimis ac potentiſſimis imperatoribus contemnere & conſcelerare, ob crepitus & excretales, (volui dicere decretales) veſtros? quid, perſuadetisne vobis, vos meliores eſſe magnis, rudibus & inſulſis aſinis & morionibus, qui neque ſcitis neque ſcire curatis quid concilia, epiſcopi, eccleſia, imperator, imo quid deus & ejus verbum ſit. Tu papaſine, rudis es aſinus & aſinus permanebis.* art. 28. Je finirai ces remarques par un paſſage, où Luther dit que *le Pape n'eſt compoſé que de la merde qui ſort du cul de tous les diables.* Il reprend enſuite quelques lignes plus bas, le même diſcours, & dit: *Mais laiſſons la plaiſanterie & parlons ſe-*

*rieuſement. D'où vient le Pape? Je dis la même choſe que j'ai dite cy deſſus, il vient du Diable.*

Ceux qui entendent le latin trouveront de nouvelles groſſieretés dans le paſſage original. *Si Doctor Lutherus iſthæc audiret, ut eſt rudis & ſtolidus aſinus, omnibus modis intemperantiorem ſe gereret, & diceret Papam nihil aliud eſſe niſi oletum de culo omnium diabolorum ex inferno in eccleſiam egeſtum, ut & prius dictum eſt, nam ſceleratus ille & execrabilis hæreticus huic profundo & inexhauſto errori immortuus eſt, quo credit, quicquid Deus agat, certo certius agat, per hos duos ſtatus ſive regimina, nec cuiquam privatim aliud ordinabit. Sed extra jocum, unde ortus eſt papatus? reſpondeo quod prius; ex diabolo, quando non ex eccleſia eſt, quam Chriſtus ſub ſancto ſpiritu gubernat, neque ex prophana poteſtate: id quod tam efficacibus argumentis probabo, ut ne portæ quidem infernales adverſus ea quicquam poterunt.* art. 60. Je voulois finir ici les invectives affreuſes & odieuſes de Luther: mais en fermant le livre il s'en preſente une à mes yeux trop plaiſante pour en priver mes lecteurs. Je ſuis faché pour ceux qui n'entendent pas le latin, qu'en traduiſant ce paſſage il me ſoit impoſſible d'en conſerver tout le ridicule; en effet il eſt ſingulier, car Luther y contrefait le ſon que fait un âne lorsqu'il brait. „*Voici comment penſe le Pape, il dit en lui même: Je ſuis* „*moi Pape un gros âne; & je n'ai jamais lû dans le* „*monde aucun livre, de même il n'y a perſonne dans tout* „*le monde qui les ait lû; ainſi lorsque je fais retentir avec* „*grand bruit ma voix aſinienne, & que je fais* chika, „chika, chika, *ou que je lâche un grand pet comme un* „*âne, tous les hommes croient que je prononce des arti-* „*cles de foi, quoique ce que je dis ſoit contraire à la doc-* „*trine de Pierre, de Paul, & à celle de Dieu, qui en eſt*

on avoit encore dans ce temps ceux de St. Igna-

„*offenſé; car Dieu ne ceſſe jamais d'être Dieu dans aucun* „*endroit, il eſt même le Dieu des grands & gros ânes* „*qui ſont à Rome; j'entends par ces ânes le Pape & les* „*Cardinaux, qui ſe promenent dans la ville montés ſur des* „*ânes, qui ſont meilleurs & plus ſpirituels qu'eux*".

*Verum ſic cogitat: Quemadmodum ego Papa rudis ſum aſinus, & libros non legi, ſic nemo in toto invenitur mundo qui eos legat. Verum cùm ego aſininum meum clamorem, chika, chika, chika, magno ſtridore rudo, aut inſtar aſini pedo, omnes homines pro articulis fidei habere & credere debebunt, ſin minus, S. Petrus & Paulus & Deus ipſe eis iraſcetur: nam Deus nusquam locorum non deſinit eſſe deus; præter quam quod aſinorum deus eſt, qui Romæ, ubi magni & rudes aſini Papa & Cardinales aſinos equitant, ipſis multo præſtantiores & meliores.* art. 80.

Par le mot. *art.* j'entends *l'a - linea*, j'ai marqué ainſi afin que dans toutes les différentes éditions on trouve plutôt les paſſages cités.

19 St. Ignace, qui fut d'abord Evêque d'Antioche & enſuite de Rome, ſouffrit le martyre la onzieme année de Trajan: il a écrit pluſieurs épîtres, qui furent recueillies par St. Polycarpe, qui vécut dans le même temps que lui. Parmi celles que nous avons encore aujourd'hui, il y en a trois qui ſont regardées comme apocrifes: la premiere eſt adreſſée à la Vierge; la ſeconde & la troiſieme à St. Jean l'Evangéliſte; il y en a une quatrieme, qu'on prétend avoir été écrite par la ſainte Vierge à St. Ignace. *Sanctus Ignatius Epiſcopus Antioche-*

Ignace [19], de St. Polycarpe [20], de St. Clement

*nius, poſt Sanctum Petrum Apoſtolum, & Sanctum Evodium ſedere cœpit anno Domini lxxj. & ſedit annis* 40. *& Romæ paſſus eſt anno undecimo Trajani, teſte Sancto Hieronymo, in libro de ſcript. eccleſ. Scripſit epiſtolas utiliſſimas, ut teſtatur Sanctus Polycarpus ejus æqualis, qui in epiſtola ad Philippenſes dicit, ſe collegiſſe epiſtolas Ignatii quotquot invenire potuit. Euſebius lib. III. hiſt. cap. xxx. ſeptem enumerat epiſtolas Sancti Ignatii, ut etiam Sanctus Hieronymus loco citato : unam ad Epheſios., alteram ad Magneſianos, tertiam ad Trallianos, quartam ad Romanos, quintam ad Philadelphios, ſextam ad Smyrnæos, ſeptimam ad Polycarpum. Præter has inveniuntur aliæ quinque; ad Mariam Caſſabolitam una, ad Antiochenos altera, ad Tarſenſes tertia, ad Philippenſes quarta, ad Neronem quinta : atque hæ quinque epiſtolæ, quamvis ad manus Euſebii, & Hieronymi non pervenerint; tamen ob ſtyli ſimilitudinem, & Spiritum vere apoſtolicum, à viris doctis omnino excipiuntur : tres aliæ circumferuntur, ad B. Virginem deiparam una, & ad Sanctum Joannem Evangeliſtam duæ, quibus additur epiſtola vj. Virginis ad Ignatium. Harum primus (quod ſciam) meminit St. Bernardus, Serm. vij. in pſalm.* qui habitat : *ſed neque in codicibus græcis habentur, neque gravitatem eloquii St. Ignatii redolent.* Id. ib.

[20] Polycarpe, Evêque & Martir, contemporain de St. Ignace, a écrit une épître aux Philippiens, qu'on a placée avec celles de ſaint Ignace ; St. Jerôme & Euſebe en font mention. St. Polycarpe vécut jusques à l'empire de Marc-Antonin. *Sanctus Polycarpus epiſcopus & martyr, unam ſcripſit epiſtolam ad Philippenſes, quæ cum epiſtolis*

ment le Romain [21], & de pluſieurs autres qui ont été perdus. Il n'eſt donc pas ſurprenant

*Sancti Ignatii circumfertur; ejus epiſtolæ meminit Sanctus Hieronymus in lib. de Scriptoribus eccleſ. & Euſebius lib. III. hiſt. cap. xxx. alias xxxvj. Vixit tempore St. Ignatii: ſed ſupervixit usque ad imperium M. Antonii; ut idem S. Hieronymus in eodem loco teſtatur.* Id. ib.

[21] St. Clement le Romain, qui occupa pendant neuf ans la chaire pontificale, ſouffrit le martire ſous l'empire de Trajan: nous avons encore aujourd'hui de lui, cinq épîtres. Cependant pluſieurs perſonnes doutent qu'elles ſoient de lui, parce qu'il adreſſe l'une à St. Jacques, & lui apprend la mort de St. Pierre; car il eſt notoire que St. Jacques étoit mort avant St. Pierre. Cette épître auroit donc été écrite pour être remiſe à St. Jacques dans le paradis. Dans la cinquieme épître de St. Clement, la communauté des biens eſt fort louée, & même celle des femmes: cela a paru un ſentiment un peu étonnant dans l'ouvrage d'un Pere apoſtolique. *Clemens Romanus, qui anno tertio Trajani martyrio coronatus eſt, cum ſedisſet in apoſtolica ſede annos novem, multa ſcripſisſe videtur . . . Epiſtolæ quinque quæ nunc exſtant, non carent ſcrupulo: nam conſtat Sanctum Jacobum, ad quem ſcribuntur duæ epiſtolæ obiisſe, multo ante St. Petrum; & tamen in iis ſignificatur Jacobo mors ſancti Petri; ſed forte epiſtolæ ſcriptæ ſunt ad Simonem fratrem Jacobi, non ad ipſum Jacobum. In epiſtola quinta laudatur communitas omnium rerum, etiam uxorum.* Bellarm. de Scrip. eccleſiaſt. pag. 38. On attribue encore à St. Clement le Romain

nant que Lucien, qui avoit pû lire ces livres, y eût puiſé quelques idées obſcures ſur la divi-

le livre des *Recognitions:* cependant Bellarmin doute, que cet ouvrage ſoit de ce Pere. *De recognitionibus ejusdem Clementis non habeo aliquid certi, quamvis non pauca utilia documenta contineant, & à viris doctis aliquando citentur: nam probabile existimo vel non esse Clementis, vel esse idem opus cum eo quod Itinerarium, vel circuitus Petri aliqui vocant.* Id. ib. Quant aux conſtitutions apoſtoliques, que l'on a toujours données à St. Clement, dont les anciens Grecs ont fait beaucoup de cas, les latins les ont très-peu eſtimées: *De libris constitutionum apostolicarum, quæ Clementi auctori tribuuntur, idem fere judicium fieri debet ac de libris recognitionum, multa enim in illis utilia sunt, & à Græcis veteribus magni fiunt: sed in Ecclesia latina nullum fere nomen habent.* Id. ib.

Quant aux Canons des Apôtres, qu'on attribue à St. Clément, Tertullien, St. Athanaſe, St. Jean Damaſcene, les reconnoiſſoient pour être véritablement de St. Clément: & St. Jean Damaſcene ſemble égaler ces Canons aux autres livres de l'Ecriture. Cependant le Pape Gelaſe a mis ces mêmes Canons au nombre des livres Apocriphes: *De canonibus Apostolorum à Clemente scriptis major est difficultas, nam ab una parte Tertullianus, in libro adversus Praxeam, scribit canones Apostolorum esse nobis per manus traditos. Sanctus quoque Athanasius in Synopsi eos numerat inter hagiographa; synodus Trullana Cap. ij. recipit canones Apostolorum octoginta quinque: denique Sanctus Joannes Damascenus, libro quarto*

divinité dont tous les Peres parloient eux-mêmes dans ce temps, d'une maniere bien éloignée de celle dont nous nous expliquons aujourd'hui ; c'eſt ce que nous avons déjà vû pluſieurs fois dans cet ouvrage, & ſurtout dans l'article d'Euſebe.

Venons actuellement à ceux qui prétendent, que ce dialogue n'eſt point de Lucien: ils

*de fide orthodoxa, Cap. xxij. videtur eos ponere inter ſacras ſcripturas: at contra Gelaſius Papa in Concilio romano, unde extat caput, Sancta romana, Diſtinct. 15. expreſſè dicit: Liber canonum Apoſtolorum apocryphus; & hoc idem confirmatur Diſtinct. 16. can. 1. & 2.* Id. ib. pag. 49.

L'on voit l'incertitude qui regne dans les écrits des premiers Peres apoſtoliques. Le même ouvrage qui eſt reçu par un ancien Pere comme autentique, eſt rejeté, par un autre. Les Evangiles même n'ont pas été reſpectés, & ont été ſouvent interpolés & corrompus non-ſeulement par les hérétiques, mais encore par les catholiques. Dans cette incertitude il falloit donc un Juge de la foi, qui décidât ce qui étoit véritablement autentique. Il étoit naturel que le premier Pontife des Chrétiens, aſſiſté d'un grand nombre d'autres, fut celui qui devoit décider: & je ne comprends pas d'où vient les Proteſtans ſe ſont ſi fort élevés contre l'autorité du Pape, néceſſaire également pour maintenir la hierarchie de l'Egliſe, & pour décider ſur les choſes incertaines avec les autres Evêques; ainſi que cela eſt arrivé dans le Concile de Trente, qui a reglé ce que l'on devoit

ils ſe fondent ſur deux raiſons. La premiere c'eſt que Triephon, un des acteurs de ce dialogue, dit qu'il a été baptizé par St. Paul; plaçons ici ce paſſage, nous ferons enſuite nos réflexions. *Triephon* [22]. "Il ne faut pas „divulguer ces miſteres: mais je t'apprendrai, „ſi tu veux, ce que c'eſt que cet univers, „comment & par qui il a été formé, ainſi „que

croire, & fini une incertitude dont les incrédules auroient pu faire un grand uſage, pour établir leurs principes dangereux. Enfin, quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'une très grande partie des ouvrages que nous venons de parcourir, ſoit qu'ils ſoient des auteurs aux quels on les attribue, ſoit qu'ils n'en ſoient pas, exiſtoient du temps de Lucien, qui a pu s'inſtruire de ce que les Chrétiens penſoient & croyoient.

[22] *Ἐγὼ γὰρ σε διδάξω τί τὸ πᾶν, καὶ τίς ὁ πρώην πάντων, καὶ τί τὸ σύνημα τῶ παντός. Καὶ γὰρ πρώην κἀγὼ ταῦτα ἔπαχον, ἅπερ σύ, ἡνίκα δέ μοι Γαλιλαῖος ἐνέτυχεν, ἀναφαλαντίας, ἐπίῤῥινος, ἐς τρίτον ἔρανον ἀεροβατήσας, καὶ τὰ κάλλιστα, ἐκμεμαθηκὼς, δι' ὕδατος ἡμᾶς ἀνεκαίνισεν, ἐς τὰ τῶν μακάρων ἴχνια παρεισοδεύσας, καὶ ἐκ τῶν ἀσεβῶν χώρων ἡμᾶς ἐλυτρώσατο. Καὶ σε ποιήσω ἢν μὴ ἀκούῃς, ἐπ' ἀληθείας ἄνθρωπον. Ego enim te docebo quid ſit hoc univerſum & quis ſit ante omnia & quæ univerſi ſit combinatio atque conſtructio. Antea enim mihi quæ jam tibi uſu venerunt: ſed poſtquam in Galilæum incidi recalvo*

„que me l'a enſeigné ce Galiléen chauve, au „grand nez (St. Paul), qui a été ravi au troi„ſieme ciel, où il a appris des choſes merveil„leuſes; car j'étois auparavant comme toi: „mais il m'a renouvellé par le baptême; & „racheté des enfers pour me mettre dans le „chemin des bienheureux; & ſi tu me veux „croire je te ferai véritablement homme". Ceux qui veulent que ce dialogue ſoit d'un auteur plus ancien que Lucien diſent qu'il eſt impoſſible que ſon contemporain ait pu être baptiſé par St. Paul, puisque depuis l'année treize du regne de Neron, pendant laquelle arri-

*ſtrum, naſonem, qui per aëra incedens, in tertium uſque cœlum ſe penetraverat, resque omnium pulcherrimas ibi didicerat; is per aquam nos renovavit, impiorumque ereptos regionibus, in beatarum animarum veſtigiis collocavit: etiam ex te faciam, ſi auſcultare mihi velis, verè hominem.* Lucian. Philop. Tom. II. pag. 599.

23 *Non eſt hujusce Luciani, ſed antiquioris alicujus. Multa id arguunt, primumque ineptiæ ſtyli, cùm aliæ omnibus paginis, tùm illæ Φυ, Φυ, & cætera; deinde, ratio temporis. Nam Syrus noſter Lucianus pervixit ad tempus belli Marcomanni, anno Chriſti CLXXI. ut patet in Pſeudomante. At is nebulo ſe baptiſatum ſignificat a Divo Paulo.* In not. Lucian. th. m.

Nous avons vû que ces deux objections ne ſont pas ſans réplique. D'Ablancourt s'eſt contenté de dire,

arriva le martyre de St. Paul, il y a jusques au temps où vivoit Lucien trop d'éloignement, pour que quelqu'un qui vivoit de ſon temps, ait pû ſe rencontrer avec St. Paul. Je réponds à cela que tout ce dialogue n'eſt qu'une fiction, & qu'ainſi Lucien n'a fait nommer St. Paul par ſon Triephon que pour trouver l'occaſion d'en dire du mal, & de le tourner en ridicule. Aucun auteur de dialogues ou de Tragedies ne ſe croit obligé à garder ſevérement l'ordre des temps [23]. On ajoute une ſeconde raiſon à cette premiere : l'on dit qu'il

qu'on doutoit ſi ce dialogue étoit de Lucien : mais il a cru, ainſi que je le dis, qu'on ne pouvoit aſſurer qu'il n'en étoit pas l'auteur. D'ailleurs ſi ce dialogue n'eſt pas de Lucien, bien loin qu'il ait été fait par un écrivain plus ancien que lui, il devroit avoir été compoſé par un écrivain poſtérieur, comme le prouve évidemment le ſavant Mathieu Geſner, dans une Diſſertation qui a pour titre, *de ætate & auctore dialogi Luciani qui Philopatris inſcribitur diſputatio.* Geſner penſe, que ce dialogue a été écrit après les nouvelles de la premiere victoire de l'Empereur Julien. *Scriptus videtur ad primum nuncium victoriæ Juliani perſicæ* : mais du temps de l'Empereur Julien les aſſemblées des Chrétiens ne ſe faiſoient plus comme les dépeint ici Lucien ; ils avoient des Egliſes, & Julien en ouvrant les anciens temples des Païens, n'avoit pas privé les chrétiens des leurs ;

qu'il y a quelque faute de ſtile: mais ces fautes, qui roulent ſur quelques monoſillabes,

il ne leur en ôta que quelques-uns, qui étoient trop proches de ceux des Idolatres. Il eſt aiſé de voir, que dans ce dialogue, on cherche à tourner en ridicule les conventicules & les aſſemblées ſecretes des premiers Chrétiens.

Si ce dialogue n'eſt pas de Lucien, il faut qu'il ait été fait par quelque auteur qui vivoit de ſon temps, & non pas par un qui étoit plus moderne, & qui écrivoit ſous l'Empereur Julien; car tout ce qui eſt dans ce dialogue n'a aucun rapport avec les coutumes qu'avoient les Chrétiens, & avec la liberté dont ils jouiſſoient pour-lors; & ſi c'eſt un auteur plus ancien que Lucien, il faut dire que cet écrivain païen a auſſi bien parlé & plus clairement ſur la Trinité, que les Peres du premier ſiecle, ce qui eſt abſurde; car le Pere Petau convient, que les Peres apoſtoliques s'étoient expliqués ſur le miſtere de la Trinité, ainſi que ſur pluſieurs autres articles de la religion, d'une maniere qui n'eſt point conforme à la foi orthodoxe. *Quod item pleriſque veterum patrum tum in hoc negotio (Trinitatis) tum in aliis fidei chriſtianæ capitibus.* - - - - - *quædam ſcriptis ſuis aſperſerint quæ cum orthodoxæ fidei regulâ minime conſentiunt.* Dion. Petav. in Pan. Epiphan. ad hæreſ. 69. quæ eſt Arian. pag. 285. Mr. du Pin eſt du même ſentiment que le Pere Petau. Dans le ſecond ſiecle les Peres commencerent à s'expliquer plus diſtinctement: mais leur ſentiment étoit encore bien éloigné de celui qu'on établit dans le Concile de

bes, & quelques propoſitions, ont été faites, ſans doute, par de mauvais copiſtes. D'ailleurs

Nicée. St. Juſtin, qui vécut ſous Trajan, ſous Adrien, & ſous les Antonins, parle de la Trinité approchant comme Lucien: il dit que ni Abraham, ni Iſaac, ni Jacob ni aucune créature humaine n'a vû dieu le Pere, le créateur de tous les êtres & de ſon Chriſt: que celui qui a apparu à ces Patriarches étoit ſon fils, ſon ange, par ſa volonté, qu'il a fait le miniſtre de ſes deſſeins. *Itaque neque Abraham, neque Iſaac, neque Jacob, neque hominum alius quisquam patrem & ineffabilem dominum rerum omnino univerſarum, & ipſius Chriſti, vidit; ſed illum ipſum qui juxta conſilium ejus & voluntatem, & deus eſt, filius ipſius, & angelus, ex eo quod ſententiæ illius miniſter.* St. Juſtini martyr. dialog. cum Tryphone Judæo. pag. 357. Lucien dit à peu près la même choſe; il appelle Dieu le Pere le Dieu régnant dans l'empirée, ὑψιμέδοντα θεὸν; le Dieu grand, μέγαν; le Dieu immortel, ἄμβροτον; qui demeure dans le ciel, οὐρανίονα. Et quant au fils, il ſe contente de dire υἱὸν πατρός, le fils du Pere, ſans lui donner aucune autre qualité, ce qui répond fort bien à ce que dit St. Juſtin, qui place Jeſus-Chriſt parmi tous les autres êtres qui ſont ſoumis à Dieu le Pere, *dominum rerum omnino univerſarum & ipſius Chriſti.* Quant au St. Eſprit, Lucien en parle comme d'une choſe qui n'a aucun rapport avec le fils, & qui émane purement du Pere πνεῦμα ἐκ πατρὸς ἐκπορευόμενον. On voit combien tout ce que rapporte ici Lucien eſt contraire & oppoſé à la

leurs il n'eſt aucun dialogue de Lucien où ſon eſprit, ſon caractere & ſon gout pour la ſatire paroiſſent plus que dans celui-ci.

C'eſt aſſez parler de ce qui regarde la perſonne de Lucien: venons à ſes ouvrages. On peut les diviſer en cinq parties. La premiere contient les dialogues des Dieux: l'intention de Lucien a été de rendre ridicule la religion païenne, & il y a parfaitement reuſſi; la ſeconde renferme les dialogues des morts, c'eſt une critique fine & inſtructive en même temps, elle montre le néant des grandeurs de ce monde, dont tant de gens ſont idolatres; la troiſieme dépeint la vie des courtiſans & fournit des moyens pour ſe garantir de leurs piéges; la quatrieme eſt compoſée de dialogues qui ſervent à découvrir l'orgueil de pluſieurs gens qui ſe couvrent du manteau de la philoſophie, ſans être philoſophes; la cinquieme enfin ren-

foi ortodoxe: mais ce Païen ne pouvoit pas en ſavoir davantage dans le ſecond ſiecle, ſous l'empire d'Adrien, des Antonins, & de Marc-Aurele. Les Peres s'expliquoient encore ſi confuſément, que le Cardinal Bellarmin croit que le livre de l'expoſition de la foi, qu'on attribue à St. Juſtin, n'eſt pas de lui, parce que l'auteur de cet ouvrage parle de la Trinité d'une maniere beaucoup plus claire, & beaucoup plus exacte que ne fai-

renferme différens traités ſur des ſujets d'hiſtoire & le littérature, quelques petits romans ingenieux, comme celui de l'hiſtoire véritable, & celui de l'âne de Lucien. L'auteur feint qu'allant en Theſſalie il logea chez une magicienne, qui ſe changea en oiſeau, pour aller trouver un amant: mais comme on en vouloit faire autant de lui, on prit une boîte pour l'autre, & on le changea en âne. Il prend occaſion de-là de conter les diverſes aventures qui lui arriverent juſques à ce qu'il reprît ſa premiere forme. Apulée a emprunté ce ſujet de Lucien, mais il l'a plus étendu, & l'a orné de pluſieurs épiſodes plaiſans & ſpirituels: nous en parlerons dans ſon article.

Nous allons actuellement placer ici quelques dialogues de Lucien, & quelques autres endroits de ſes ouvrages, qui prouvent la verité du jugement que nous en avons fait: com-

ſoient les auteurs du ſiecle de St. Juſtin: *Liber de Expoſitione fidei, ſive de Confeſſione rectæ fidei, cujuscunque ſit, inſignis liber eſt, & Juſtino auctore dignus; ambigo tamen an ejus ſit. - - - - - - Quoniam multo apertiùs, & diſtinctiùs diſſerit de myſteriis Trinitatis & Incarnationis, quam ſcriptores ejus ſeculi facere ſoleant.* Bellarmin. de Script. eccleſiaſt. pag. 47.

commençons par ce qui regarde le ridicule dont il a comblé la religion des Païens: nous n'en pouvons apporter de meilleurs exem-

24 ΖΕΥΣ. Ὦ Γανύμηδες (ἤκομεν γὰρ ἔνθα ἐχρῆν) φίλησον με ἤδη, ὅπως εἰδῇς ἀκέτι ῥάμφος, ἀγκύλον με ἔχοντα, ἀδ' ὄνυχας ὀξεῖς, ἀ πτερὰ, οἷος ἐφαινόμην σοι πτηνὸς εἶναι δοκῶν. ΓΑΝΥΜΗΔΟΣ. Ἄνθρωπε, ἀκ ἀετὸς ἄρτι ἦθα, καὶ καταπτάμενος ἥρπασας με ἀπὸ μέσης τοῦ ποιμνίου; πῶς ἂν τὰ μὲν πτερὰ ἐκεῖνά σοι ἐξερρύηκε, σὺ δ' ἄλλος ἤδη ἀναπέφηνας. ΖΕΥΣ. Ἀλλ' ὅτε ἄνθρωπος, οὐ ὁρᾷς, ὦ μειράκιον, ὅτε ἀετὸς, ὁ δὲ πάντων βασιλεὺς τῶν θεῶν ὅτός εἰμι, πρὸς τὸν καιρὸν ἀλλαξας ἐμαυτόν. ΓΑΝ. Τί φὴς σὺ γὰρ ὁ παὶ ἐκεῖνος; εἶτα πῶς σύριγγα ἀ ἔχεις ἀδὲ κέρατα, ἀδὲ λάσιος εἶ τὰ σκέλη. ΖΕΥΣ. Μόνον γὰρ ἐκεῖνον ἡγῇ θεόν. ΓΑΝ. Ναί. Καὶ θύομέν γε ἑαυτῷ ἔνορχιν τράγον ἐπὶ τὸ σπήλαιον ἄγοντες, ἔνθα ἔσηκε. Οὐ δὲ ἀνδραποδιστής τις εἶναί μοι δοκεῖς. ΖΕΥΣ. Εἰπέ μοι, Διὸς δὲ ἀκ ἤκουσας ὄνομα, ἀδὲ βωμὸν εἶδες ἐν τῷ Γαργάρῳ τῷ ὄντος, καὶ βροντῶντος, καὶ ἀστραπὰς ποιοῦντος; ΓΑΝ. Σὺ, ὦ βέλτιστε, φὴς εἶναι, ὃς πρωὶν κατέχεας ἡμῶν τὴν πολὴν χάλαζαν, ὁ οἰκεῖν ὑπεράνω λεγόμενος, ὁ ποιῶν τὸν ψόφον, ὦ τὸν κριὸν ὁ πατὴρ ἔθυσεν; εἶτα τί ἀδικήσαντα με ἀνήρπασας, ὦ βασιλεῦ τῶν θεῶν; τὰ δὲ πρόβατα ἴσως οἱ λύκοι διεφθάσαντο ἤδη, ἐρήμοις ἐπιπεσόντες. ΖΕΥΣ. Ἔτι γὰρ μέλει σοι τῶν προβάτων ἀθανάτῳ γεγενημένῳ καὶ ἐνταῦθα συνεσομένῳ μεθ' ἡμῶν. ΓΑΝ. Τί λέ-

exemples que le dialogue de Jupiter & de Ganimede, & celui de Vulcain & de Jupiter: voici le premier [24]. *Jupiter* : Baiſe moi, mon

γεις; ἐ γὰρ καταξεις με ἤδη ἐς τὴν Ἴδην τήμερον. ΖΕΥΣ. Οὐδαμῶς. Ἐπεὶ μάτην ἀετὸς εἶην ἀντὶ θεᾶ γεγενημένος. ΓΑΝ. Οὐκᾶν ἐπιζητήσει με ὁ πατὴρ, καὶ ἀγανακτήσει μὴ εὑρίσκων, καὶ πληγὰς ὕστερον λήψομαι, καταλιπὼν τὸ ποίμνιον. ΖΕΥΣ. Πᾶ γὰρ ἐκεῖνος ὄψεταί σε. ΓΑΝ. Μηδαμῶς. Ποθῶ γὰρ ἤδη αὐτόν· εἰ δ' ἀπάξεις με ὑπιοχνᾶμαι σοι καὶ ἄλλον παρ' αὐτᾶ κρίον τεθύσεσθαι λύτρα ὑπὲρ ἐμᾶ. Ἔχομεν δὲ τὸν τριετῆ, τὸν μέγαν, ὃς ἡγεῖται πρὸς τὴν νόμην. ΖΕΥΣ. Ὡς ἀφελὴς ὁ παῖς ἐσὶ, καὶ ἁπλοϊκος, καὶ αὐτὸ δὴ τᾶτο παῖς ἔτι· ἀλλ', ὦ Γανύμηδες, ἐκεῖνα μὲν πάντα χαίρειν ἔα, καὶ ἐπιλάθε αὐτῶν, τὰ ποιμνίε, καὶ τῆς Ἴδης. Σὺ δὲ, ἤδη γὰρ ἐπερράνιος εἶ, πολλὰ εὖ ποιήσεις ἐντεῦθεν καὶ τὸν πατέρα, καὶ τὴν πατρίδα. Καὶ ἀντὶ μὲν τυρᾶ καὶ γάλακτος ἀμβροσίαν ἔδη, καὶ νέκταρ πίη· τᾶτο μὲν τοι καὶ τοῖς ἄλλοις ἡμῖν αὐτὸς παρέξεις ἐγχέων. Τὸ δὲ μέγισον ἐκέτι ἄνθρωπος, ἀλλ' ἀθάνατος γενήση, καὶ ἀσέρα σε φαίνεσθαι, ποιήσω κάλλισον καὶ ὅλως, εὐδαίμων ἔση. ΓΑΝ. Ἢν δὲ παίζειν ἐπιθυμήσω, τίς συμπαίξεταί μοι; ἐν γὰρ τῇ Ἴδῃ πολλοὶ ἡλικιῶται ἦμεν. ΖΕΥΣ. Ἔχεις καινταῦθα τὸν συμπαιξόμενον σοι τᾶτον Ἔρωτα, καὶ ἀσραγάλες, μάλα πολλᾶς. Θάρρει μόνον, καὶ φαιδρὸς ἴσι, καὶ μηδὲν ἐπιπόθει τῶν κάτω. ΓΑΝ. Τὶ δὲ ὑμῖν χρήσιμος ἂν γενοίμην; ἢ ποιμαίνειν δέησει

mon petit mignon, maintenant que nous ſommes hors de danger, & que je n'ai plus ni

κἀνταῦθα. ΖΕΥΣ. Οὐκ ἀλλ' οἰνοχοήσεις, καὶ ἐπὶ τοῦ νέκταρος τεταξῃ, καὶ ἐπιμελήσῃ τῆ συμποσίᾳ. ΓΑΝ. Τῆτο μὲν ἃ χαλεπόν. Οἶδα γὰρ ὡς χρὴ ἐγχέαι τὸ γάλα, καὶ ἀναδῆσαι τὸ κισσύβιον. ΖΕΥΣ. Ἰδὲ, πάλιν ἕτος γάλακτος μνημονεύει, καὶ ἀνθρώποις διακονήσεσθαι οἴεται· ταυτὶ δ' ἀρανός ἐσι, καὶ πίνομεν ὥσπερ ἔφην, τὸ νέκταρ. ΓΑΝ. Ἥδιον, ὦ Ζεῦ, τῆ γάλακτος. ΖΕΥΣ. Εἶση μετ' ὀλίγον, γευσάμενος; οὐκ ἔτι ποθήσεις τὸ γάλα. ΓΑΝ. Κοιμήσομαι δὲ πῆ τῆς νυκτός; ἢ μετὰ τῆ ἡλικώτᾳ Ἔρωτος. ΖΕΥΣ. Οὔκ ἀλλὰ διὰ τῆτό σε ἀνήρπασα, ὡς ἅμα καθευδοιμεν. ΓΑΝ. Μόνος γὰρ ἐκ ἂν δύναιο, ἀλλ' ἡδιόν σοι καθεύδειν μετ' ἐμῆ. ΖΕΥΣ. Ναὶ μετὰ γε τοιᾶτᾳ, οἷος εἶ σὺ, Γανύμηδες, ὕτω καλός. ΓΑΝ. Τί γὰρ σε πρὸς τὸν ὕπνον ὀνήσει τὸ κάλλος. ΖΕΥΣ. Ἔχει τὶ θέλκτρον ἡδύ, καὶ μαλακώτερον ἐπάγει αὐτόν. ΓΑΝ. Καὶ μὴν ὅγε πατὴρ ἠχθετο μοι συνκαθεύδοντι, καὶ διηγεῖτο ἑωθεν, ὡς ἀφεῖλον αὐτῆ τὸν ὕπνον στρεφόμενος, καὶ λακτίζων, καὶ τι φθεγγόμενος μεταξὺ ὁπότε καθεύδοιμι· ὥστε παρὰ τὴν μητέρα ἔπεμπε με κοιμηθησόμενον τὰ πολλὰ, ὥρα δή σοι, εἰ διὰ τῆτο, ὡς φὴς, ἀνήρπασας με, καταθεῖναι αὖθις, ἐς τὴν γῆν, ἢ πρᾶγματα ἕξεις ἀγρυπνῶν, ἐνοχλήσω γὰρ σε συνεχῶς στρεφόμενος. ΖΕΥΣ. Τῆτ' αὐτό μοι τὸ ἥδιστον ποιήσεις, εἰ ἀγρυπνήσαμι μετὰ σῆ· φιλῶν γὰρ διατελέσω πολλάκις καὶ περιπτύσσων. ΓΑΝ. Αὐτὸς ἂν εἰδείης·

ni bec, ni ongle *Ganimede*: Et que ſont-ils devenus? n'es-tu pas venu fondre ſur moi en

ἐγὼ δὲ κοιμήσομαι, σὲ καταφιλῆντος. ΖΕΥΣ. Εἰσόμεθα τότε τὶ πρακτέον, Νῦν δὲ ἄπαγε αὐτὸν, ὦ Ερμῆ, καὶ πιόντα τῆς ἀθανασίας, ἄγε οἰνοχοήσοντα ἡμῖν, διδάξας πρότερον ὡς χρὴ ὀρέγειν τὸν σκύφον.

Jupiter. *Age Ganymedes, venimus enim quò oportebat, oſculare me jam, ut ſcias non amplius roſtrum aduncum habere me, neque ungues acutos, neque alas, qualis videbar tibi volucris ſpecie.* Ganymedes. *Tu homo non aquila modo eras, quùmque devolaſſes, rapuiſti me à medio grege? Quomodo igitur alæ iſtæ tibi defluxerunt, tuque jam alius evaſiſti.* Jup. *At neque homo ſum ego, quem vides, adoleſcentule, neque aquila; ſed omnium rex deorum hicce ſum, commodè mutata forma.* Gan. *Ain: tu enim es Pan iſte? At quomodo fiſtulam non habes, nec cornua neque hirta crura?* Jup. *Eumne tu ſolum putas deum?* Gan. *Sane: atque adeò ſacrificamus ipſi integrum hircum ad ſpeluncam adductum, ubi ſtat dedicatus; tu autem plagiarius aliquis eſſe mihi videris.* Jup. *Dic mihi, Jovisne non audiviſti nomen, neque aram vidiſti in gargaro pluentis, tonantis, & fulgura mittentis?* Gan. *Eum, ô optime, te ais eſſe qui nuper defudiſti in nos multam grandinem, qui habitare ſupernè diceris, qui excitas ſonitum, cui arietem pater mactavit? Et cujus admiſſi reum me ſubripuiſti, rex deorum? Oves quidem lupi forte jam diſcerpſerunt, in deſertas impetu facto.* Jup. *Etiamne tibi cura eſt ovium, qui immortalis factus, hic, nobiscum futurus es?* Gan. *At requiret me pater, & indignabitur non invento, plagasque poſt moduni accipiam, qui gregem reliquerim.*

en forme d'aigle, & m'enlever du milieu de mon troupeau? comment es-tu devenu hõmme? *Jupiter*: Je ne ſuis ni homme, ni aigle, mais le ſouverain des Dieux, qui me ſuis ainſi transformé pour te poſſéder. *Ganimede*: es-tu Pan? mais tu n'as ni cornes

Jup. *Ubi autem ille te videbit?* Gan. *Nequaquam hîc manere velim; deſidero enim jam patrem. Quod ſi deduxeris me, polliceor tibi & alium ab eo hircum iri immolatum, pretium ſcilicet mei recepti: habemus autem trimum iſtum grandem, qui dux eſt gregi ad paſtionem.* Jup. *Quam apertus puer eſt, & ſimplex, ipſumque illud plane puer adhuc. At Ganymedes, iſta quidem omnia valere jube, atque obliviſcere gregis & Idæ: tu quippe, etenim jam cœleſtis es, multum hinc bene facies patri patriæque; pro caſeo & lacte ambroſiam edes & bibes nectar; hoc quidem aliis etiam nobis præbebis infuſum, quodque maximum, non homo amplius, ſed immortalis eris, ſidusque tuum apparere faciam pulcherrimum; denique beatus eris.* Gan. *Si ludere cupiam, quis mecum ludet? in Ida enim multi æquales eramus.* Jup. *Habes & hic quis tecum ludet, Cupidinem iſtum, talosque bene multos: bono animo ſolum eſto, & hilaris, nullumque te rerum terreſtrium capiat deſiderium.* Gan. *Quò autem vobis utilis ſim: hiccine etiam paſtorem agere oportebit?* Jup. *Minimè, ſed vinum temperabis, nectari præficieris, curamque geres convivii.* Gan. *Id quidem haud arduum: etenim ſatis ſcio, quemadmodum deceat infundere lac, & ſcitè porrigere cymbium.* Jup. *Ecce iterùm ille lactis reminiſcitur, & hominibus ſe miniſtraturum putat: atqui cœlum hoc eſt; bibimusque ut dixi*

nes ni jambes velues, n'y flûte, qui ſont les marques de ce Dieu. *Jupiter:* N'en connois-tu point d'autres? *Ganimede:* Non, mais nous ſacrifions tous les ans à celui-ci un bouc à l'entrée de la caverne: & pour toi je crois que tu es quelque maquignon d'enfans

*nectar.* Gan. *Suaviusne, Jupiter, lacte.* Jup. *Scies paulo poſt, & eo guſtato porro non deſiderabis lac.* Gan. *Ubi autem cubitum ibo nocte? An cùm æquali Cupidine?* Jup. *Non: ſed ea propter te ſubripui, ut unà dormiamus.* Gan. *Tu quippe ſolus non poſſis, ſed jucundius tibi dormire mecum?* Jup. *Utique cum tali quidem, qualis tu es, Ganymedes tam pulcher.* Gan. *Quid tandem ad ſomnum te juvabit forma?* Jup. *Habet aliquod delinimentum ſuave, ſomnumque molliorem inducit.* Gan. *At pater ſane mihi ſuccenſebat unà dormienti, atque enarrabat mane, quemadmodum ejus intervertiſſem ſomnum volutando, calcitrando, & voce interea dum dormiebam, miſſâ: quare ad matrem ablegabat me plerumque dormitum. Curandum enim vero tibi, ſi idcirco, ut ais, ſubripuiſti me, ut deponas iterum in terram; ceteroquin negotium habebis vigilando, incommodabo enim tibi continuo corpus verſans.* Jup. *Hoc ipſum à te mihi ſuaviſſimum accidet, ſi vigilavero tecum: uſque enim deoſculabor te & amplexabor.* Gan. *Tu videris: ego ſomnum capiam vel te diſſuaviante.* Jup. *Sciemus tum, quid factu opus ſit. Nunc autem adduc ipſum, Mercuri, & ubi hauſerit immortalitatis potum, reduc vinum nobis miniſtraturum, poſtquam docueris prius quomodo porrigere deceat ſcyphum.* Lucian. Deorum dialog. Tom. I. pag. 209.

ſans, & de ceux qui les enlevent pour les vendre. *Jupiter :* N'as-tu jamais ouï parler de Jupiter, & n'as-tu pas vû un autel conſacré ſur le mont Ida, à celui qui tonne & qui éclaire? *Ganimede:* Quoi c'eſt toi qui fais tout ce bruit qu'on entend là haut, à qui mon Pere ſacrifie tous les ans un belier? Et que t'ai-je fait pour m'enlever? peut-être qu'à cette heure mes brebis ſont mangées des loups. *Jupiter :* Tu ſonges à tes brebis, maintenant que tu es immortel, & le compagnon des Dieux? *Ganimede:* Comment tu ne me remettras pas aujourd'hui où tu m'as pris? *Jupiter :* Non, car toute ma peine ſeroit perdue. *Ganimede:* Mais mon pere ſe mettra en colere, lorſqu'il ne me verra plus, & me donnera le fouet pour avoir abandonné mon troupeau. *Jupiter :* Ne crains point: tu demeureras toujours ici. *Ganimede* : Je ne le veux pas, laiſſe-moi aller,

25 D'Ablancourt a omis tout ce qui ſuit: Οἶδα γὰρ ὡς χρὴ ἐγχέαι τὸ γάλα, καὶ ἀναδῦναι τὸ κισσύβιον. ΖΕΥΣ. Ἰδὲ πάλιν ἔτος γάλακτος μνημονεύει, καὶ ἀνθρώποις διακονήσεσθαι οἴεται. Ταυτὶ δ' ἐρανός ἐστι, καὶ πίνωμεν, ὥσπερ ἔφην, τὸ νέκταρ. Pourquoi vouloir toujours corriger ſans néceſſité un auteur qu'on traduit? J'ai ſuppléé en partie à ce que d'Ablancourt avoit omis ſous le prétexte d'être plus précis. Il n'y a

aller, & je te promets pour recompenſe de te ſacrifier l'honneur de notre troupeau. *Jupiter:* Que tu es ſimple & véritablement enfant! il faut oublier tout cela: maintenant que tu es dans le ciel, & en état de faire du bien à ton pere & à ton pays, ſans te ſoucier de leur colere; car tu ne ſeras plus homme, mais Dieu, & au lieu de lait & de fromage tu verſeras le nectar & l'ambroſie, & tu en vivras; enfin tu verras reluire ton aſtre dans le ciel, par deſſus les autres. *Ganimede:* Mais ſi je veux jouer, qui me tiendra compagnie? car j'avois pluſieurs petits camarades ſur le mont Ida. *Jupiter:* Cupidon jouera avec toi aux oſſelets; conſole-toi ſeulement, & ne ſonge plus aux choſes de la terre. *Ganimede:* Mais à quoi ſervirai-je ici? *Jupiter:* Tu ſeras l'échanſon des Dieux, & leur verſeras le nectar. *Ganimede:* Eſt-il meilleur que le lait [25]? Je ſai parfaitement le

rien de ſi condamnable que de retrancher des ouvrages des écrivains anciens tout ce qui paroît ne pas s'accorder avec nos mœurs, nos uſages, & notre maniere de nous exprimer: alors bien loin d'avoir la traduction d'un ouvrage écrit par un Grec ou un Romain, l'on a les penſées d'un auteur françois, entremelées de quelques unes d'un auteur ancien.

le préparer, & le verſer dans la gondole dont on ſe ſert pour le boire. *Jupiter*: Tu ne voudras plus boire d'autre choſe lorsque tu en auras gouté. *Ganimede*: Et où coucherai-je la nuit? ſera-ce avec mon petit camarade Cupidon? *Jupiter*: Non, mais avec moi; car c'eſt pour cela que je t'ai pris. *Ganimede*: Ne ſaurois-tu coucher ſeul? *Jupiter*: C'eſt qu'il y a du plaiſir à coucher avec un bel enfant. *Ganimede*: A quoi ſert la beauté quand il faut dormir? *Jupiter*: Cela rend la beauté plus agréable. *Ganimede*: Mais mon pere ſe fâchoit toujours quand je couchois avec lui: il diſoit que je ne faiſois que parler toute la nuit, & que je lui donnois des coups de pied, de ſorte qu'il m'envoyoit remuer & coucher le matin avec ma mere. Si tu ne m'as donc enlevé que pour cela, tu peux bien me remettre où tu m'as pris. *Jupiter*: Je t'aime bien de la ſorte, car je te baiſerai alors tout mon ſoû. *Ganimede*: Tu feras tout ce qu'il te plaira: mais

26 ΗΦΑΙ. Τί με ὦ Ζεῦ, δεῖ ποιεῖν; ἥκω γὰρ, ὡς ἐκέλευσας, ἔχων τὸν πέλεκυν ὀξύτατον; εἰ καὶ λίθος δέοι μῖαι πληγῇ διατεμεῖν. ΖΕΥΣ. Εὖγε ὦ Ἥφαιστὲ, ἀλλὰ δίελε μου τὴν κεφαλὴν εἰς δύο κατενεγκών. ΗΦ. Πειρᾷ μου εἰ μέμηνα; πρόσαττε δ' ὃν τἀληθὲς ὅπως

mais pour moi je dormirai cependant. *Jupiter*: Nous en parlerons une autre fois. Maintenant, Mercure, qu'on l'emmene, & qu'on lui faſſe boire l'immortalité, afin qu'il nous ſerve d'échanſon: mais apprends lui auparavant à préſenter le gobelet.

Qui peut s'empecher, après un pareil dialogue, de concevoir le plus grand mépris pour le maître des Dieux? le ridicule que Lucien lui donnoit (ridicule qui étoit fondé, & qu'on ne pouvoit réfuter par aucune bonne raiſon) ne valoit-il pas autant que toutes les longues diſſertations de Theodoret, qui cherchoit à détruire par des argumens recherchés & profonds, ce qui ne méritoit que des plaiſanteries.

Voyons actuellement le dialogue de Jupiter & de Vulcain, qui n'eſt pas moins propre que le premier à couvrir de honte le paganisme & les fables ſur les quelles il étoit fondé. *Vulcain* [26]: Voici une coignée bien tranchante, que je t'apporte; que veux tu que

θέλεις σοι γενέσθαι. ΖΕ. Διαιρεθῆναί μοι τὸ κρανίον. Εἰ δὲ ἀπειθήσεις, ἃ νῦν πρῶτον ὀργιζομένῃ πειράσῃ μοι. Ἀλλὰ χρὴ καθικνεῖσθαι παντὶ τῷ θυμῷ, μηδὲ μέλλειν, ἀπόλλυμαι γὰρ ὑπὸ τῶν ὠδίνων, ἂν μὴ τὸν ἐγκέφαλον ἀναῤῥίψωσιν. ΗΦ. Ὄρα ὦ Ζεῦ μὴ κακὸν

que nous en faſſions? *Jupiter:* Fends moi la tête en deux tout d'un coup. *Vulcain:* Tu veux voir ſi je ſerai aſſez ſot pour l'entreprendre: dis tout de bon à quoi tu la veux employer. *Jupiter:* A me fendre la tête

τι ποίησωμεν· ὀξὺς γὰρ ὁ πέλεκυς ἐστι, καὶ οὐκ ἀναιμωτὶ, οὐδὲ κατὰ τὴν Εἰλείθυιαν μαιώσεται σε. ΖΕ. Κατενεγκε μόνον, ὦ Ἥφαιστε, θαῤῥῶν. Οἶδα ἐγὼ τὸ συμφέρον. ΗΦ. Ἄκων μετὰ κατοίσω δὲ· τί γὰρ χρὴ ποιεῖν, σοῦ κελεύοντος; τί τοῦτο; κόρη ἔνοπλος; μέγα, ὦ Ζεῦ, κακὸν εἶχες ἐν τῇ κεφαλῇ· εἰκότως γοῦν ὀξύθυμος ἦσθα τηλικαύτην ὑπὸ τὴν μήνιγγα παρθένον ζωογονῶν, καὶ ταῦτα ἔνοπλον· ἦπου στατόπεδον, οὐ κεφαλὴν ἐλελύθεις ἔχων· ἡ δὲ πηδᾷ καὶ πυῤῥιχίζει, καὶ τὴν ἀσπίδα τινάσσει, καὶ τὸ δόρυ πάλλει, καὶ ἐνθουσιᾷ. Καὶ τὸ μέγιστον, καλὴ πάνυ, καὶ ἀκμαία γεγένηται ἤδη ἐν βραχεῖ. Γλαυκῶπις μὲν, ἀλλὰ κοσμεῖ καὶ τοῦτο ἡ κόρυς. Ὥστε, ὦ Ζεῦ, μαιωτρά μοι ἀπόδος ἐγγυήσας μοι αὐτήν. ΖΕ. Ἀδύνατα αἰτεῖς, ὦ Ἥφαιστε· παρθένος γὰρ ἀεὶ θέλει μένειν. Ἐγὼ γοῦν τό γε ἐπ' ἐμοὶ οὐδὲν ἀντιλέγω. ΗΦ. Τοῦτ' ἐβουλόμεν. Ἐμοὶ μελήσει τὰ λοιπά. Καὶ ἤδη συναρπάσω αὐτήν. ΖΕ. Εἴ σοι ῥᾴδιον. Οὕτω ποίει. Πλὴν οἶδα ὅτι ἀδυνάστων ἐρᾷς.

Vulcan. *Quid me Jupiter oportet facere? Venio enim, ut juſſiſti, ſecurim habens acutiſſimam, etiam ſi lapides opus ſit, uno ictu diſſecare.* Jup. *Recte ſane, ô Vulcane. At tu divide meum caput in duas partes dejecta ſecuri.* Vulc.

tête par la moitié: je ne ris point; & ſi tu ne m'obéis, tu verras comme il t'en prendra. Frappe ſeulement de toute ta force, car la tête me fend de douleur, & je ſouffre les mêmes maux, que ſi j'étois en travail d'en-

*Tentasne me ad inſaniam? Quin impera verè quod vis tibi fieri.* Jup. *Divide mihi calvariam: quod ſi morem non geſſeris non nunc primum iratum experiere me. Sed vide ut ferias omni animi contentione, neque cunctcris: pereo enim præ doloribus qui meum cerebrum convellunt,* Vulc. *Vide Jupiter ne mali quid faciamus: acuta enim ſecuris eſt, & non ſine ſanguine, neque ad Lucinæ morem tibi obſtretricabitur.* Jup. *Incute modo Vulcane, audacter; ego enim novi quid conducat.* Vulc. *Invitus quidem, ſed tamen feriam: quid enim aliquis faciat te jubente? quid hoc? puella armata? magnum, o Jupiter, malum habuiſti in capite: merito igitur iracundus eras, qui tantam ſub cerebri membrana virginem vivam nutrires, idque armatam: profecto caſtra, non caput clam non habuiſti. Hæc vero ſaltat, inque armis tripudiat, clypeum concutit, ac haſtam vibrat, & furore concitatur. Quod maximum eſt, formoſa admodum ac matura extitit brevi! cæſio quidem, ſed ornat hoc etiam ipſum galea. Quare o Jupiter, obſtetriciam mercedem redde illa virgine mihi deſponſa.* Jup. *Quæ fieri nequeant petis, Vulcane, perpetuo enim virgo manere vult. Attamen, quantum in me eſt, nihil obloquor.* Vulc. *Hoc volebam: reliqua mihi curæ erunt, jam jamque ipſam corripiam.* Jup. *Si tibi hoc facile, ita fac: novi tamen quæ fieri nefas ſit, te appetere.* Lucian. Deorum dialog. Tom. I. pag. 225.

d'enfant. *Vulcain*: Prends garde que nous n'allions faire quelque ſotiſe: car je ne t'accoucherai pas ſi doucement qu'une ſage-femme. *Jupiter*: Frape ſeulement ſans rien craindre, & me laiſſe faire le reſte. *Vulcain*: C'eſt bien malgré moi: mais qu'y feroit-on? s'il faut obéir . . . . Grands Dieux! je ne m'étonne pas ſi tu avois mal à la tête, y ayant une femme enfermée, & encore une amazone avec la lance & le bouclier; c'eſt ce qui te rendoit ſi colere. Mais qu'elle eſt belle! Donne la moi pour recompenſe de t'avoir delivré ſi heureuſement, puiſqu'elle eſt dejà en âge d'etre mariée. *Jupiter*: Je le

27 ΚΡΟΙ. Οὐ φέρομεν, ὦ Πλούτων, Μένιππον τουτονὶ τὸν κύνα παρακύψαντα. Ὥστε ἢ ἐκεῖνον ποὶ κατάσησον, ἢ ἡμεῖς μετοικήσομεν εἰς ἕτερον τόπον. ΠΛΟΥ. Τί δ' ὑμᾶς δεινὸν ἐργάζεται ὀμόνεκρος ὤν. ΚΡΟΙ. Ἐπειδὰν ἡμεῖς οἰμώζομεν, καὶ στένομεν, ἐκείνων μεμνημένοι τῶν ἄνω, Μίδας μὲν ἀτοσὶ, τοῦ χρυσίου, Σαρδαναπαλος δὲ τῆς πολλῆς τρυφῆς, ἐγὼ δὲ τῶν θησαυρῶν, ἐπιγελᾷ καὶ ἐξονειδίζει, ἀνδράποδα καὶ καθάρματα ἡμᾶς ἀποκαλῶν. Ἐνίοτε δὲ καὶ ᾄδων ἐπιτωράττει ἡμῶν τὰς οἰμωγάς. Καὶ ὅλως, λυπηρός ἐστι. ΠΛΟΥ. Τί ταῦτα φασὶν, ὦ Μένιππε. ΜΕ. Ἀληθῆ, ὦ Πλούτων. Μισῶ γὰρ αὐτὸς ἀγεννεῖς, καὶ ὀλεθρίους ὄντας· οἷς οὐκ ἀπέχρησε βιῶναι κακῶς, ἀλ-

le veux bien: mais tu auras de la peine à la reſoudre à t'épouſer; car elle veut demeurer vierge toute ſa vie. *Vulcain*: Laiſſe-moi faire, j'en viendrai bien à bout, pourvû que j'aye ton conſentement. *Jupiter*: Ne t'y frote pas ſi tu es ſage.

Venons à préſent aux dialogues des morts, & plaçons en un ici qui ſoit utile pour apprendre aux grands à ne pas s'enorgueillir, & à ſe ſouvenir dans ce monde, qu'ils ne ſont que des hommes, qui ſouvent ſont infiniment moins eſtimables que ceux qu'ils traitent avec mépris. *Cræſus* [27]: Nous ne pouvons plus ſouffrir, Pluton, ce philoſophe

λὰ καὶ ἀποθανόντες ἔτι μέμνηνται, καὶ περιέχονται τῶν ἄνω, χαίρω τοί γὰρ ἔν ἀνιῶν αὐτός. ΠΛΟΥ. Ἀλλ' ἀ χρή. Λυπῆνται γὰρ ἀ μικρῶν στερόμενοι. ΜΕ. Καὶ σὺ μωραίνεις ὦ Πλάτων, ὁμόψηφος ὢν τοῖς τάττων στεναγμοῖς. ΠΛΟΥ. Οὐδαμῶς. Ἀλλ' ἐκ ἂν ἐθελήσαιμι στασιάζειν ὑμᾶς. ΜΕ. Καὶ μὴν, ὦ κάκιστοι Λυδῶν, καὶ Φρυγῶν, καὶ Ασσυρίων, ἔτω γινώσκετε, ὡς ἀδὲ παυσομένυ μυ· ἔνθα γὰρ ἂν ἦτε ἀκολυθήσω ἀνιῶν, καὶ κατᾴδων, καὶ κάταγελῶν. ΚΡΟΙ. Ταῦτα ἐχ ὕβρις; ΜΕ. Οὔκ· ἀλλ' ἐκεῖνα ὕβρις ἦν, ἃ ὑμεῖς ἐποιεῖτε, προσκυνεῖσθαι ἀξιῶντες, καὶ ἐλευθέροις ἀνδράσιν ἐντρυφῶντες, καὶ τῷ θανάτῳ τὸ παράπαν ἀ μνημονεύοντες· τοὶ γὰρ ἔν οἰμώζετε πάντων ἐκείνων ἀφηρη-

phe cinique que tu nous a donné pour voiſin; & ſi tu ne veux le mettre ailleurs, nous ſerons contraints de déloger. *Pluton:* Quel mal vous peut-il faire étant mort? *Crœſus:* Lorsqu'il nous entend regretter notre félicité; à l'un ſes treſors, ou ſes grandeurs, à l'autre ſes délices: il ſe moque de nous, & nous vient dire des injures. Quelquefois il ſe met à chanter pour nous interrompre; enfin il nous eſt à charge par-tout. *Pluton:* Que diſent-ils là de toi, Menipe? *Menipe:* La

μένοι. ΚΡΟΙ. Πολλῶν γε, ὦ θεοὶ, καὶ μεγάλων κτημάτων. ΜΙΔ. Ὅσα μὲν ἐγὼ χρυσᾶ. ΣΑΡ. Ὅσης δ' ἐγὼ τρυφῆς. ΜΕ. Εὖγε ἔτω ποιεῖτε. Ὀδύνεσθε μὲν ὑμεῖς. Ἐγὼ δὲ τὸ ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ, πολλάκις συνείρων, ἐπᾴδομαι ὑμῖν, πρέπει γὰρ ἐν ταῖς τοιαύταις οἰμωγαῖς ἐπᾳδόμενον.

Crœſ. *Non ferimus, ô Pluto, Menippum iſtum canem juxta nos habitantem: quare aut illum abire coge; aut nos migrabimus in alium locum.* Plut. *Quid autem vobis mali facit qui perinde ac vos ſit mortuus?* Crœſ. *Quando nos ploramus & gemimus, iſtorum reminiſcentes, quæ ſupra adfuerunt, Midas hicce auri, Sardanapalus iſte multæ luxuriæ, ego vero theſaurorum, irridet, & conviciatur, mancipia nos & purgamenta piacularia vocitans: interdum etiam cantando obturbat noſtros gemitus: in ſumma moleſtus eſt.* Plut. *Quid iſta dicunt Menippe?* Men. *vera Pluto: odi enim eos, quippe ignavos & perditiſſimos, quibus non ſatis fuit vivere male, ſed & mortui recordantur, ac mordicus*

La verité, Pluton, car j'ai en horreur leur infamie : comme s'il ne leur ſuffiſoit pas d'avoir mal vécu là haut; ſans transporter encore leurs vices dans les enfers, & etaler ici leur molleſſe & leur lâcheté. *Pluton*: Leur felicité étoit aſſez conſidérable pour la regretter. *Menipe*: Tu rêves, Pluton, de les vouloir flater dans leurs vices. *Pluton*: Ce n'eſt pas mon deſſein: mais je ne puis ſouffrir de diviſion dans mon empire. *Menipe*: Quand je me tairois, le ſouvenir de leur féli-

*retinere cupiunt res ſuperas: gaudeo propterea dum dolore eos adficio.* Plut. *At non oportet: dolent enim non parvis rebus privati.* Men. *Tune etiam deliras, Pluto, qui calculum adjicias eorum ſuſpiriis.* Plut. *Neutiquam: ſed nolim equidem ſeditionem vos movere.* Men. *Atqui peſſimi Lydorum, Phrygum & Aſſiriorum, ita vobiscum ſtatuite, me nullo pacto eſſe deſtiturum: quocunque enim iveritis, perſequar ægre vobis faciens, occinens ac derideus.* Crœſ. *Iſtæc nonne contumelia eſt.* Men. *Non eſt, ſed iſta, quæ vos faciebatis dignos qui adorarenimi, vos gerentes, liberis hominibus inſultantes, mortisque omnino immemores. Ideò ergo plorate omnibus iſtis ſpoliati.* Crœſ. *Multis, Dii, magnisque poſſeſſionibus.* Men. *Quanto quidem ego auro!* Sard. *Et ego quanta luxuriâ!* Men. *Euge, ita inſtituite: lamentamini quidem vos, ego vero illud.* Noſce te ipſum, *ſæpius ingeminans occinam vobis; belle enim deceat iſtius modi genitibus adcantatum.* Lucian. dialog. mortuorum. dialog. 2. Tom. I. pag. 336.

felicité paſſée les tourmenteroit aſſez, auſſi bien que l'image de leurs crimes. *Cræſus*: N'as-tu point de honte de nous venir offenſer, jusqu'en la préſence de Pluton? *Menipe*: C'eſt vous qui en devriez avoir de vous être fait adorer comme des Dieux, ſans conſidérer que vous étiez hommes & mortels comme les autres, & que toute votre félicité devoit paſſer comme un ſonge; c'eſt donc avec raiſon que vous pleurez maintenant ce que vous croyiez ne jamais perdre. *Midas*: Ha, mes treſors! *Cræſus*: Ha, mes grandeurs! *Sardanapale*: Ha, mes délices! *Menipe*: Courage, voilà une agréable muſique pour un philoſophe: mais afin de rendre plus complette l'harmonie, je vous repeterai ſouvent ce

28 Ὦ Κόρινναι, ὡς μὲν ἐ πάνυ δεινὸν ἦν ὃ ἐνόμιζες, τὸ γυναῖκα γενέσθαι ἐκ παρθένου, μεμάθηκας ἤδη, μετὰ μειρακίου μὲν ὡραίου γενομένη, μνᾶν δὲ τὸ πρῶτον μισθωμα κομισαμένη, ἐξ ἧς ὅρμον αὐτίκα ὠνήσομαί σοι. ΚΟΡ. Ναὶ μαννάριον. Ἐχέτω δὲ καὶ ψήφους τινὰς πυραυγεῖς, οἷος ὁ Φιλαίνιδός ἐστιν. ΚΡΟΒ. Ἔσται τοιοῦτος. Ἄκουε δὲ καὶ τἄλλα παρ' ἐμοῦ ἃ σε χρὴ ποιεῖν, καὶ ὅπως προσφέρεσθαι τοῖς ἀνδράσιν. Ἀλλὰ μὲν γάρ ἡμῖν ἀποστροφὴ τοῦ βίου οὐκ ἔστιν, ὦ θύγατερ, ἀλλὰ δύο ἔτη ταῦτα ἐξ ἧ τέθνηκεν ὁ μακαρίτης σου πατὴρ, οὐκ οἶδα ὅπως ἀπεζήσαμεν; ὅτε δὲ ἐκεῖ-

ce beau précepte, connois-toi toi-même; car ſi vous euſſiez bien connu votre foibleſſe & la vanité des choſes du monde, vous ne ſeriez pas à préſent en peine de les regretter.

Peut-on voir une plus belle morale, des inſtructions plus utiles, des maximes plus ſages? Quelle noble ſimplicité n'y a-t-il pas dans ce dialogue? quelle brieveté energique? plaçons en un ici qui depeigne avec autant de naturel les manieres inſinuantes & vitieuſes de ces femmes, dont le métier infame eſt de ſéduire la pudeur & d'en faire un commerce criminel.

*Crobyle* 28. Et bien, Corinne, eſt-ce une choſe ſi fâcheuſe, de perdre ſon pucelage? tu

νος ἔζη πάντα ἦν ἡμῖν ἱκανά. Ἐχάλκευε γὰρ, καὶ μέγα ἦν ὄνομα αὐτῷ ἐν Πειραιεῖ, καὶ πάντων ἐσίν ἀκέσαι διομνυμένων, ἢ μὴν μετὰ Φιλῖνον μηκέτι ἔσεσθαι ἄλλον χαλκέα. Μετὰ δὲ τὴν τελευτὴν τὸ μὲν πρῶτον ἀποδομένη τὰς πυράγρας, καὶ τὸν ἄκμονα, καὶ σφύραν δύο μνῶν, ἀπὸ τούτων διετράφημεν. Εἶτα νῦν μὲν ὑφαίνουσα, νῦν δὲ κρόκην κατάγουσα, ἢ σήμονα πλώθουσα, ἐποριζόμεν τὰ σιτία μόλις, ἔβοσκον δὲ σε; ὦ θύγατερ τὴν ἐλπίδα περιμένουσα. ΚΟΡ. Τὴν μνᾶν λέγεις. ΚΡΟΒ. Οὐκ ἀλλὰ ἐλογιζόμεν ὡς τηλικαύτη γενομένη, τρέψεις μὲν ἐμέ, σαυτὴν δὲ

tu y as plus gagné que perdu; car il te reſte de l'argent dequoi avoir un collier. *Corinne:* Qu'il

κατακοσμήσεις ῥᾳδίως, καὶ πλυτήσεις, καὶ ἐσθῆτας ἕξεις ἀλυργεῖς, καὶ θεραπαίνας. ΚΟΡ. Πῶς, ἔφης, μῆτερ, ἢ τί λέγεις. ΚΡΟΒ. Συνοῦσα μετὰ τοῖς ταινίοις, καὶ συμπίνουσα μετ' αὐτῶν, καὶ συγκαθευδουσα ἐπὶ μισθῷ. ΚΟΡ. Καθάπερ ἡ Δάφνιδος θυγάτηρ Λύρα. ΚΡΟΒ. Ναὶ. ΚΟΡ. Ἀλλὰ ἐκείνη ἑταίρα ἐστιν. ΚΡΟΒ. Οὐδεν τοῦτο δεινόν καὶ σὺ γὰρ πλυτήσεις ὡς ἐκείνη, καὶ πολλὰς ἐρασὰς ἕξεις. Τί δακρυσας, ὦ Κόρινναι; ἆχ ὁρᾶς ὁπόσαι, καὶ ὡς περισπάδασοί εἰσιν αἱ ἑταῖραι, καὶ ὅσα χρήματα λαμβάνουσι; τὴν Δάφνιδα γοῦν ἐγὼ οἶδα, ὦ φίλη Ἀδρασεια, ἔφη, πρὶν αὐτὴν ἀκμάσαι τὴν ὥραν περιβεβλημενὴν, ἀλλὰ νῦν ὁρᾷς οἵα πρόεισι, χρυσὸς καὶ ἐσθῆτες συανθεῖς καὶ θεράπαιναι τέσσαρες. ΚΟΡ. Πῶς δὲ ταῦτα ἐκτήσατο ἡ Λύρα. ΚΡΟΒ. Τὸ μετὰ πρῶτον κατακοσμῆσα ἑαυτὴν εὐπρεπῶς, καὶ εὐσαλὴς ὖσα, καὶ φαιδρὰ πρὸς ἅπαντας, οὐκ ἄχρι τοῦ καγχάζειν ῥᾳδίως, καθάπερ σὺ εἰωθας, ἀλλὰ μειδιῶσα ἡδὺ καὶ ἐπαγωγὸν, εἶτα προσομιλοῦσα δεξιῶς, καὶ μήτε φενακίζουσα εἴ τις προσέλθοι ἢ προπέμψειε, μήτε αὐτὴ ἐπιλαμβανομένη των ἀνδρῶν. Ἦν δὲ ποτε καὶ ἀπέλθῃ ἐπὶ δεῖπνον λαβοῦσα μίσθωμα, ὅτε μεθύσκεται (καταγέλασον γὰρ, καὶ μισοῦσιν οἱ ανδρες τὰς τοιαύτας) ὅτε ὑπερεμφορεῖται τοῦ ὄψου ἀπειροκάλως, ἀλλὰ προσάπτεται μετὰ ἄκροις τοῖς δακτύλοις, σιωπῇ δὲ τὰς ἐνθέσεις οὐκ ἐπ' ἀμφοτέρας παραβύεται τὰς γνάθους, πίνει δὲ

Qu'il y ait de beaux rubis comme à celui de Phylenis. *Crobyle*: Il ſera tout ſemblable: mais

ῥέμα, ἀ χανδὸν ἀλλ' ἀναπανομένη. ΚΟΡ. Κἄν εἰ διψῶσα, ὦ μῆτερ, τύχοι. ΚΡΟΒ. Τότε μάλιστα, ὦ Κόριννα, καὶ ὅτε πλέον τοῦ δέοντος φθέγγεται, ὅτε ἀποσκώπτει ἔς τινα τῶν παρόντων, ἐς μόνον δὲ τὸν μισθωσάμενον βλέπει. Καὶ διὰ τοῦτο ἐκεῖνοι φιλοῦσιν αὐτην. Καὶ ἐπειδαν κοιμᾶσθαι δέοι, ἀσελγὲς ἀδὲν, ἀδὲν ἀμελὲς ἐκείνη ἄν τι ἐργάσαιτο, ἀλλὰ ἐξ ἅπαντος ἦν τοῦτο θηρᾶται, ὡς ὑπαγάγοιτο, καὶ ἐρασὴν ποιήσειεν ἐκεῖνον. Ταῦτα γὰρ αὐτὴν ἅπαντες ἐπαινοῦσιν. Εἰ δὴ καὶ σὺ ταῦτα ἐκμάθοις, μακάριοι καὶ ἡμεῖς ἐσόμεθα; ἐπεὶ τά γε ἄλλα παραπολὺ αὐτῆς. Ἄλλο ἀδὲν, ὦ φίλη Ἀδρασειά, φημι, ζῴης μόνον. ΚΟΡ. Εἰπέ μοι, ὦ μῆτερ, οἱ μισθάμενοι πάντες τοιοῦτοί εἰσιν, οἷος ὁ Εὔκριτος, μεθ' ἧς χθὲς ἐκάθευδον. ΚΡΟΒ. Οὐ πάντες, ἀλλ' ἔνιοι μὲν ἀμείνους, οἱ δὲ καὶ ἤδη ἀνδραποδεις. Οἱ δὲ καὶ ἀ πάνυ μορφῆς εὐφυῶς ἔχοντες. ΚΟΡ. Καὶ τούτοις συνκαθεύδειν δεήσει. ΚΡΟΒ. Μάλιστα, ὦ θύγατερ. Οὗτοι μέντοι καὶ πλείονα διδόασιν; οἱ καλοὶ δὲ αὐτὸ μόνον καλοὶ θέλουσιν εἶναι. Καὶ σοὶ δὲ μελέτω ἀεὶ τοῦ πλείονος, εἰ θέλεις ἐν βραχεῖ λέγειν ἁπάσας, ἐνδείξασά σε τῷ δακτύλῳ ἀχ ὁρᾷς τὴν Κόριννάν τὴν τῆς Κρωβύλης θυγατέρα, ὡς ὑπερπλουτεῖ, καὶ τρισευδαίμονα πεποίηκε τὴν μητέρα; τί φής ποιήσεις ταῦτα; ποιήσεις, οἶδα ἐγὼ, καὶ προέξεις ἁπασῶν ῥαδίως. Νῦν δ' ἄπιθι λυσομένη, εἰ ἀφίκοιτο, καὶ τήμερον τὸ μειράκιον ὁ Εὔκριτος, ὑπισ-

mais il faut que tu apprennes maintenant à vivre avec les hommes, car tu ſais que nous

χνεῖτο γὰρ. Crob. *Igitur, mea Corinna, quàm non valdè formidandum fuerit, quod putabas, mulierem fieri ex virgine, jam didiciſti: quæ cum pulchro adoleſcentulo fueris, & minam mercedem primam abſtuleris de quo monile jam ſtatim tibi emam.* Cor. *Ita ſane, mea matercula, habeat vero etiam lapillos aliquos ignei coloris, quale eſt Philænidis.* Crob. *Erit tale, audi vero ex me quæ facienda tibi ſunt reliqua, & quo modo viri tractandi ſint: nec alia enim nobis eſt, filia, vitæ tolerandæ ratio. Sed hos jam duos annos, ex quo pater tuus jam felix, obiit, non noſti quam tenuiter, ac miſere vixerimus? cum autem ille viveret omnium rerum nobis erat copia: ærariam enim officinam exercebat, magnumque ipſius erat in Piræo nomen: at que audivi dejerantes omnes, non futurum poſt Philinum fabrum alium. At poſt mortem illius, primo quidem forcipes, & incudem & malleum duabus minis vendidi, de quibus vixımus, deinde nunc texendo, nunc deducendo ſubtemen, aut ſtamen nendo, ægrè paravi nobis cibaria, te autem, filia mea, alui, ſpem expectans.* Cor. *De mina dicis.* Cor. *Non, ſed ita rationes ſubducebam, te ubi ad hanc ætatulam perveniſſes, me quidem alituram eſſe, te ipſam vero exornaturam facilè, & futuram divitem, & veſtimenta habituram purpurea, atque ancillas.* Cor. *Quomodo dicebas mater, aut quid tibi vis?* Crob. *Si cum adoleſcentulis una ſis, & bibas cum illis, & mercede concumbas.* Cor. *Ut Lyra illa, filia Daphnidis.* Crob. *Ita ſane.* Cor. *At illa meretrix eſt.* Crob. *Nihil iſtoc mali, nam tu quoque dives eris ut iſta, & multos amatores habebis.*

nous n'avons point d'autre moyen de nous entretenir. Depuis la mort de ton pere nous

*quid ploras Corinna? Non vides quot, & quanto in honore ſint meretrices, & quas opes accipiant? Daphnidem enim ego novi, o bona Adraſtea! pannis ante veſtitam, quàm ad maturam viris ætatem perveniſſet. Sed nunc vides qualis prodeat: auro veſtis florida, ancillæ quatuor.* Cor. *Quomodo verò illa ſibi Lyra paravit?* Crob. *Primò quidem decenter ſe ornavit, bene compoſita, & jucunda ad omnes, non eò usque ut in cachinos facilè ſolveretur, quod tu ſoles, ſed ſuave quiddam & illecebroſum ſubridens; deinde dextrè verſata eſt cum hominibus, ut nec illuderet planè, ſi quis adiret ipſam vel deduceret, nec vero ipſa viros invaderet. Si quando autem mercede conducta ea in convivium, nec inebriatur (deriſui enim illud opportunum, & oderunt viri ſi qua talis eſt) neque cibis tanquam inſueta bonarum rerum, ſe ingurgitat; ſed extremis modò digitis attingit, ac ſilentio ſumit bucceas, non in utramque malam infercit: bibit autem placidè, non uno hauſtu, ſed interquieſcens.* Cor. *Etiam ſi forte ſitiat, mater.* Crob. *Tum vel maximè, mea Corinna. Nunquam plusquam opus eſt loquitur, neque in præſentium quemquam dicta jacit, ſed ſolum illum qui ſe conduxit adſpicit, & ob hæc illi amant ipſam, & cum cubitum eundum eſt, nihil indecens egerit, ſed unum illud venatur undique, ut in poteſtatem illum redigat, & ſuum faciat amatorem. Propter hæc enim omnes illas laudant. Si ergo tu etiam iſta diſcas, beatæ nos quoque erimus: quandoquidem quod ad reliqua, multum tu iſta - - - - Verùm, nihil cara Adraſtea, dico: vivas ſolum!* Cor. *Dic mihi, mater, quæ*

nous avons ſubſiſté du mieux que nous avons pu, de ce qu'il nous avoit laiſſé, car de

*nos conducunt, omnesne tales ſunt qualis Lucritus, qui cum heri cubui?* Crob. *Non omnes, ſed alii quidem meliores, alii vero jam viriles, alii forma non ſatis à natura felici.* Cor. *Etiam cum his cubare oportebit?* Crob. *Ac maximè filia; hi quidem plura etiam largiuntur. Formoſi vero ſolum illud formoſi volunt eſſe. Tibi vero ſemper ſit cura majoris lucri, ſi vis brevi tempore mulierum omnes dicere digito te monſtrata. Nonne vides Crobylis Corinnam filiam, quàm ſupra fidem dives eſt, ut ter beatam matrem præſtitit. Quid ais? Facies iſta? Facies, novi ego; & facile principatum tenebis omnium. Nunc vero lotum abi, ſi forte hodie quoque venerit adoleſcentulus, Lucritus: certe promiſit.* Lucian. dialog. Meretr. Dialog. VI.

Quoique tous les dialogues de Lucien ſoient ingenieux & inſtructifs, il faut pourtant en lire quelques uns avec précaution, & ſe ſouvenir que c'étoit un Païen privé des lumieres de la révelation. Par exemple elle nous apprend que l'ame ſouffre aux enfers des peines, qui ſemblent ne pouvoir être le partage du corps: Lucien, dans le dialogue de Tantale, employe des raiſons priſes dans la philoſophie, pour prouver qu'un Etre qui n'eſt pas corporel ne ſauroit ſouffrir des tourmens qui paroiſſent ne pouvoir agir que ſur des corps. Mais à quoi ſert la philoſophie, quand la foi nous inſtruit de ce que nous devons croire? Toutes les fois que les opinions des philoſophes ſont oppoſées à la révélation, il faut dire avec Lactance qu'elles ſont inſenſées par elles-mêmes & par les argumens dont on

e ſon vivant nous n'avions faute de rien, Dieu merci : c'étoit le meilleur ouvrier de la

es ſoutient. *Cogitationes omnium philoſophorum ſtultas ſſe, id ipſum re & argumentis dicendum eſt.* Lact. Inſt. ib. III. pag. 231. Voici le dialogue, dont je parle.

„*Menipe.* Qu'as-tu à pleurer Tantale, & quel tour-„ment ſouffres-tu dans ce lac où tu habites? *Tantale.* „Je meurs de ſoif. *Menipe.* Es-tu ſi pareſſeux, que „de ne te pouvoir baiſſer pour boire, ou prendre ſeu-„lement de l'eau dans le creux de ta main? *Tantale.* „L'eau s'enfuit, quand je m'en approche; & ſi j'en „penſe prendre avec la main, elle eſt auſſi-tôt écoulée. „*Menipe.* Cela eſt étrange! Mais qu'as-tu beſoin de „boire, n'ayant plus de corps? Car ce qui avoit faim „& ſoif, eſt enterré en Lydie; & l'ame n'a pas beſoin „de boire ni de manger. *Tantale.* C'eſt mon ſupplice, „Menipe, que mon ame ait la même altération que mon „corps. *Menipe.* Je le veux croire, puiſque tu le dis: „mais encore quelle eſt ton appréhenſion? Crains-tu „de mourir de ſoif, comme s'il y avoit une autre mort „après celle ci? *Tantale.* Non: mais cela fait partie de „mon ſupplice, d'avoir ſoif ſans qu'il en ſoit beſoin. „*Menipe.* Tu rêves, Tantale, & ſi tu as beſoin de boire, „c'eſt de l'ellebore, pour guérir un mal contraire à la „rage, d'apprehender la ſoif & non pas l'eau. *Tantale.* „Je ne refuſe pas d'en boire pourvû qu'on m'en „donne. *Menipe.* Conſole-toi, Tantale, tu n'es pas le „ſeul des morts, qui ne boit pas; car touts tant qu'ils „ſont n'ayant point de corps, ne peuvent boire: mais „tous n'ont pas comme toi, la folie de croire avoir

la ville, & tout le monde dit encore qu'il n'aura jamais ſon ſemblable: mais depuis ſa mort

„une ſoif extreme, ſans pouvoir ſe deſalterer, parce „que l'eau les fuit". MEN. Τι κλάεις ὦ Τάνταλε; ἢ τί σεαυτὸν ὀδύρῃ, ἐπὶ τῇ λίμνῃ ἑστώς. TAN. Ὅτι ὦ Μένιππε, ἀπολώλα ὑπὸ τῆς δίψης. MEN. Οὐκ ἄργος εἶ, ὡς μὴ ἐπικύψας πιεῖν, ἢ καὶ νὴ Δί' ἀρυσάμενος κοίλῃ τῇ χειρί. TAN. Οὐδὲν ὄφελος, εἰ ἐπικύψαιμι. Φεύγει γὰρ τὸ ὕδωρ, ἐπειδὰν προσιόντα αἴσθηταί μου· ἢν δέ ποτε καὶ ἀρύσωμαι, καὶ προσενέγκω τῷ στόματι, ἀ φθάνω βρέξας ἄκρον τὸ χεῖλος, καὶ διὰ τῶν δακτύλων διαχέων ἔχω, οἷδ' ὅπως αὖθις ἀπολείπει ξηρὰν τὴν χεῖρα μου. MEN. Τεράσιον τι πάσχεις, ὦ Τάνταλε. Ἀτὰρ εἰπέ μοι, τί γὰρ καὶ δεῖ τῆς πιεῖν; ἀ γὰρ σώματα ἔχεις ἀλλ' ἐκεῖνο μὲν ἐν Λιδίᾳ που τέθαπται, ὅπερ καὶ πεινῆν καὶ διψῆν ἐδύνατο. Σὺ δὲ ἡ ψυχὴ πῶς ἂν ἔτι ἢ διψώης, ἢ πίνοις. TAN. Τοῦτ' αὐτό ἡ κόλασις ἐστι, τὸ διψῆν μου τὴν ψυχὴν ὡς σῶμα ὄντων. MEN. Ἀλλὰ τοῦτο μετὰ ταῦτα πιστεύσομεν, ἐπὶ φῆς τῷ δίψει κολάζεσθαι. Τί δ' ἦν τὸ δεινὸν ἔσται; ἢ δέδιας, μὴ ἐνδεία τοῦ ποτοῦ ἀποθάνῃς; ἀχ ὁρῶ γὰρ ἄλλον μετὰ τοῦτον ἰόντα, ἢ θᾶττον ἐντεῦθεν εἰς ἕτερον τόπον. TAN. Ὀρθῶς μὲν λέγεις. Καὶ τοῦτο δ' ἦν μέρος τῆς κατηδίκης, τὸ ἐπιθυμεῖν πιεῖν μηδὲν δεόμενον. MEN. Ληρεῖς, ὦ Τάνταλε, καὶ ὡς ἀληθῶς ποτοῦ δεῖσθαι δοκεῖς, ἀκράτου γε ἐλλεβόρου νὴ Δία, ὅστις τἀναντίον τοῖς ὑπὸ τῶν λυττώντων κυνῶν δεδηγμένοις πέπονθας, ἀ τὸ ὕδωρ, ἀλλ

mort nous avons vécu, comme tu ſais, en grande miſere, & vendu piece à piéce toute

τὴν δίψαν πεφοβημένος. TAN. Οὐδὲ τόν ἐλλέβορον, ὦ Μένιππε, ἀναίνομαι πιεῖν γενοιτὸ μοι μόνον. ME. Θάῤῥει, ὦ Τάνταλε, ὡς οὔτε σὺ, οὔτε ἄλλος πίεται τῶν νεκρῶν ἀδύνατον γὰρ. Καὶ τοὶ οὐ πάντες, ὥσπερ σὺ, ἐκ καταδίκης διψῶσι, τοῦ ὕδατος αὐτοὺς οὐχ ὑπομένοντος. Men. *Quid ploras Tantale? Quidve temet ipſe commiſeraris ad lacum adſtans?* Tan. *Quia, Menippe, enecor ſiti.* Men. *Itane piger es, ut ne corpore quidem inclinato bibas, ſive magis etiam hauriendo cava manu?* Tan. *Nihil juvat, ſi pronus procumbam: fugit enim aqua ubi accedentem me ſenſerit. Quod ſi quandoque hauſero, orique admovero, ſimul ac rigavi extrema labia, ſtatim per digitos dilapſa neſcio quo modo iterùm deſtituit ſiccam manum meam.* Men. *Portentoſum quiddam tibi contingit, Tantale; verum dic mihi, quid tanto opere indiges potu? Etenim corpus non habes: quin illud in Lydia alicubi humatum eſt, cui & eſuriendi & ſitiendi facultas inerat: tu verò jam anima quo tandem pacto amplius aut ſitias aut bibas?* Tan. *Ea ipſa re conſtat ſupplicium meum, ut ſiti adficiatur anima mea, velut corpus.* Men. *Sed id quidem ais ſitim tibi pœnam eſſe impoſitam: quid tamen hinc tibi moleſti accidet? An metuis, ne inopia potûs moriare? Equidem non video alium poſt huncce orcum, aut mortem, qua functi hinc alterum in locum migremus.* Tan. *Recte tu quidem loquere: ad illud ipſum eſt pars pœnæ, ut deſiderem bibere nullius potûs indigus.* Men. *Ineptis, Tantale, & revera potu indigere videris, mero ſcilicet, ita*

toute ſa boutique, en attendant que tu fuſſes en âge d'en gagner. *Corinne*: Comment ferai-

*me Jupiter amet, helleboro, qui contraria ratione atque illi quos rabioſi canes momorderint, adfectus ſis, non aquam ſed ſitim abhorrens.* Tan. *Ne helleborum quidem, Menippe, rennuo bibere, hoc mihi modo contingat.* Men. *Bono eſto animo, Tantale: nam nec tu neque alius quisquam bibet mortuorum: hoc enim fieri nequit. Haud omnes ſanè, quemadmodum tu, ex inflicta pœna ſitiunt, aqua ea fugiente.* Lucian. Dialog. mort. Tom. I. pag. 408.

Les philoſophes Epicuriens ne pouvoient comprendre, ainſi que Lucien, que l'ame denuée du corps puiſſe être ſuſceptible d'aucune ſenſation: nous avons déjà vu que Pline diſoit. Où eſt l'ouïe, où eſt la vue, où eſt la penſée d'une ame qui n'a plus de corps? *Ubi cogitatio illi, quomodo viſus, auditus, aut quid agit? Quid uſus ejus? Aut quod ſine his bonum?* Les philoſophes prétendoient que l'ame ne voyoit que par le moyen de l'organe des yeux, qu'elle ne flairoit que par celui de l'odorat, qu'elle n'entendoit que par celui de l'ouïe, qu'elle ne ſentoit que par celui du tact: lorsque tous ces organes étoient détruits, l'ame qui en étoit privée n'étoit plus ſujette à aucune ſenſation, puiſqu'elle ne les avoit eues que par le ſeul moyen des organes. Ils diſoient qu'il étoit ridicule de ſuppoſer la viſion ſans yeux, l'ouïe ſans oreilles, la ſenſation ſans le tact: ils traitoient donc de chimere tout ce que l'on racontoit des différens états de l'ame après la mort; & ſe moquoient de ce que diſoient les Stoïciens & les Platoniciens, qui plaçoient ces ames dans differens endroits après leur ſe-

ferai-je tout cela? *Crobyle*: Comme tu viens de faire, & comme fait la voiſine. *Corinne*: Mais

paration du corps; ils traitoient les Champs Eliſées des poëtes de rêveries, & en parloient avec le même mépris que les incrédules parlent aujourd'hui de notre paradis, que nous plaiſantons ſur celui de Mahomet, & que les Turcs condamnent celui du Dieu Brama. Je placerai ici à ce ſujet ce que dit un homme d'eſprit ſur ce dernier paradis.

„Une Femme Indienne qui venoit de perdre ſon „mari, vint en Cérémonie chez le Gouverneur de la „Ville, lui demander la permiſſion de ſe brûler: mais „comme dans les pays ſoûmis aux Mahométans, on „abolit tant qu'on peut, cette cruelle coûtume, il la „refuſa abſolument.

„Lorsqu'elle vit ſes priéres impuiſſantes, elle ſe jetta „dans un furieux emportement. Voyez, diſoit-elle, „comme on eſt gêné! il ne ſera ſeulement pas permis „à une pauvre femme de ſe brûler, quand elle en a „envie! a-t-on jamais rien vu de pareil? Ma mére, „ma tante, mes Sœurs ſe ſont bien brûlées, & quand „je vais demander permiſſion à ce maudit Gouverneur, „il ſe fâche, & ſe met à crier comme un enragé.

„Il ſe trouva là par hazard un jeune Bonze. Hom„me infidèle, lui dit le Gouverneur, eſt-ce toi qui „a mis cette fureur dans l'eſprit de cette femme? Non, „dit-il, je ne lui ai jamais parlé: mais ſi elle m'en croit, „elle conſommera ſon ſacrifice; elle fera une action „agréable au Dieu Brama; auſſi en ſera-t-elle bien „récompenſée; car elle retrouvera dans l'autre monde

Mais c'eſt une courtiſane. *Crobyle*: Qu'importe? tu deviendras riche comme elle, & auras de beaux galans. Tu pleures petite ſotte? Ne vois-tu pas le train qu'elle a, & comme on lui apporte des préſens de touts côtés? J'ai vû le temps qu'elle n'avoit que des haillons: maintenant elle eſt vétue comme une Princeſſe. *Corinne*: Et comment a-t-elle fait? *Crobyle*: Elle a été adroite à gagner les cœurs, toujours propre & bien miſe, témoignant beaucoup de douceur & de modeſtie, & ne riant pas à gorge deployée, comme toi, qui fais toujours la folle. D'ailleurs

„ſon mari, & elle recommencera avec lui un ſecond „mariage. Que dites-vous, dit la femme ſurpriſe: je „retrouverai mon mari? Ah! je ne me brûle pas. Il „étoit jaloux, chagrin, & d'ailleurs ſi vieux, que ſi le „Dieu Brama n'a point fait ſur lui quelque réforme, „ſurement il n'a pas beſoin de moi. Me brûler pour „lui! - - - Pas ſeulement le bout du doigt pour „le retirer du fond des enfers. Deux vieux Bonzes „qui me ſéduiſoient & qui ſavoient de quelle maniére „je vivois avec lui, n'avoient garde de me tout dire; „mais ſi le Dieu Brama n'a que ce préſent à me faire, „je rénonce à cette béatitude. Monſieur le Gouver„neur, je me fais Mahometane. Et pour vous, dit„elle, en regardant le Bonze, vous pouvez, ſi vous vou„lez, aller dire à mon mari que je me porte fort bien".

leurs elle avoit l'entretien doux & charmant, recevoit bien tous ceux qui la venoient voir, ſans s'amuſer à les railler ni à les reprendre; & lorsqu'on la mettoit de quelque partie, elle ne ſe crevoit pas de boire & de manger comme tu fais, car il n'y a rien que les hommes haïſſent tant; mais elle mangeoit proprement & délicatement, & buvoit à petit-trait & non pas tout d'un coup. *Corinne*: Quoi! elle n'oſoit-boire tout ſon ſoû, quand elle avoit ſoif? *Crobyle*: C'eſt alors qu'elle étoit plus retenue, de peur de faire quelque choſe de mauvaiſe grace. Après, elle

Les différentes idées, que les hommes ont de l'état des ames après la mort, ſemblent également contraires aux notions que nous donne la philoſophie; car comment ce qui n'a point d'étendue occupe-t-il un lieu, par quel moyen ce qui n'a pas de parties peut-il être ſujet à la peine & aux plaiſirs, qui ſont des ſenſations deſtinées à la ſeule matiere organiſée. Répondons à cela avec St. Ambroiſe, que nous devons nous contenter de recevoir des opinions qui ſont notre ſalut, ſans nous embarraſſer de controverſes inutiles; & ſuivre les préceptes de la vérité, qui ſont ceux de la foi, au lieu de nous attacher aux ſubtilités d'une philoſophie trompeuſe. *Nobis autem ſatis eſt ad ſalutem, non diſputationum controverſia ſed præceptorum veritas, non argumentationum aſtutia, ſed fides mentis.* Div. Ambroſ. in Examer. pag. 273.

elle n'entretenoit que celui qui la menoit, ſans rire, comme toi, à tout le monde; & lorsqu'on la vouloit careſſer, elle n'étoit ni ſotte ni effrontée; en un mot elle n'avoit d'autre but que de donner de l'amour & du plaiſir, à ceux qui faiſoient de la dépenſe pour elle, qui eſt ce que les hommes deſirent. Si tu retiens bien cette leçon, tu me rendras heureuſe & toi auſſi: car tu es plus belle & plus agréable qu'elle n'étoit. Songe ſeulement à conſerver ton embompoint & ta gaieté. *Corinne*: Mais, ma mere, tous ceux qui me viendront voir, ſeront-ils auſſi beaux que celui qui vient de partir? *Crobyle*: Il y en aura de plus beaux & de plus laids. *Corinne*: Et faudra-t-il que je careſſe ceux-ci auſſi bien que les autres? *Crobyle*: Encore plus; car ce ſont ceux qui aiment mieux qu'on les careſſe, & qui donnent d'avantage; les autres veulent paſſer pour beaux: mais il faut toujours avoir ſoin de faire bouillir la marmite. Que tu ſeras aiſe d'entendre en paſſant par la rue, *Dieux, qu'elle eſt brave & bien parée, & que ſa mere eſt heureuſe!* Qu'as-tu? Tu ne réponds rien: ne feras-tu pas ce que je te dis? Oui, je le ſai bien, car tu es une bonne fille; & tu ſeras plus riche que toutes les autres. Mais va au bain,

ſi par hazard ton galant revenoit ce ſoir comme il l'a promis.

Pourroit-on mieux dépeindre aujourd'hui *l'entremetteuſe* d'un fermier general, voulant ſéduire une jeune perſonne. Non ſeulement les vices ont été de tous temps les mêmes; mais la maniere de les excuſer, les raiſons pour s'y livrer, les avantages qu'on en a retirés, tout a toujours été ainſi qu'aujourdui. L'avare a couvert ſa paſſion ſordide pour l'or du nom d'économie; la libertine, ſes mœurs corrompues, du penchant à l'amour; le fourbe appelle précaution ſa diſſimulation; le méchant a nommé ſes calomnies des plaiſanteries; & les vices les plus dangereux à la ſocieté ont toujours trouvé des gens qui en ont ſu pallier la noirceur, à la faveur de quelque mauvais ſubterfuge. Perſonne n'a mieux découvert que Lucien tous ces déguiſemens: il a fouillé juſques dans les plus ſecrets replis du cœur humain, & ſa critique, quoique toujours enjouée n'en eſt pas moins ſévere.

Pluſieurs auteurs ont cherché à imiter cet auteur grec: ceux qui en ont le plus approché ſont Fontenelle, Fenelon, l'abbé de Chartre-Livri, & Milord Litleton. Nous avons deja parlé des dialogues de M. de Fontenelle: nous en parlerons encore dans les

les lettres ſur les poëtes modernes; ainſi nous n'en dirons rien ici. Nous avons également fait mention de ceux de M. de Fenelon, & nous en dirons encore quelque choſe dans les volumes ſuivans: ils ſont fort bien écrits, inſtructifs, ſurtout pour les princes & pour les ſouverains, car ils avoient éte diſpoſés pour l'uſage de M. le Duc de Bourgogne: mais ils n'ont point ni le naturel ni la vivacité de Lucien: on voit dans les dialogues de M. de Fenelon un ſage Prélat, qui inſtruit ſon diſciple, & dans ceux de Lucien un homme d'eſprit qui parle à touts les hommes, de quelque état qu'ils ſoient, & qui leur offre la plus ſaine morale ſous le maſque de la plus fine plaiſanterie, & de la plus naturelle.

Les Dialogues de l'abbé de Chartre-Livri ſont intitulés, Dialogues critiques & philoſophiques: ils juſtifient le titre qu'ils portent. L'auteur, qui avoit beaucoup d'eſprit, ſans manquer à ce que l'on doit à la religion & à l'état, a traité avec liberté des matieres, qui auroient embaraſſé quelqu'un moins hardi que lui: mais ces dialogues ont le même défaut que ceux de M. de Fenelon; ils n'ont ni la préciſion, ni la ſimplicité de ceux de l'auteur grec. L'abbé de Chartre-Livri: diſſerte, & Lucien parle. Le premier appro-

approfondit juſqu'aux moindres choſes, l'autre, comme une abeille voltige de fleurs en fleurs, & en forme ſon miel.

Nous parlons amplement des dialogues de Milord Litleton, dans l'article de Scaliger, que cet auteur a très-mal traité; nous avons cru devoir prendre la défenſe de ce grand critique. Nous nous contenterons donc de dire ici, qu'on ne peut refuſer de l'eſprit à Milord Litleton; il en a beaucoup: mais il ne l'employe pas toujours à faire briller également les perſonages qu'il introduit dans ſon ouvrage; il ſe paſſionne pour la gloire de l'un d'eux, & lui ſacrifie tous les autres, à qui il ne fait dire que des choſes très-ordinaires; l'on diroit que ce ne ſont que des ombres faites pour relever les clairs du tableau. Cela fait qu'un lecteur judicieux ne peut recevoir très-ſouvent les conſéquences que Milord fait tirer à celui qui joue le rôle brillant ſur les réponſes que lui fait l'autre interlocuteur. Il ſemble que l'eſprit de parti eſt ſi naturel aux Anglois, qu'il faille même que leurs auteurs ſe paſſionnent pour un des perſonnages qu'ils introduiſent, ou ſur le théatre ou dans les dialogues. Par exemple, dans celui de Locke & de Bayle, Locke a toujours raiſon, parce que Bayle répond toujours mal: mais pour faire connoître

noître le mérite de ces deux grands hommes, il falloit que M. Locke attaquât bien, & que M. Bayle ſe défendît de même. Je vais faire entendre par un exemple, que je mettrai, ce que je veux dire.

BAYLE.

Je commençai donc par me guérir moi-même de tant de fauſſes imaginations; je m'efforçai enſuite d'operer la guériſon de mes ſemblables.

LOCKE.

C'étoit-là une belle guériſon aſſurément: mais ne vous attendiez-vous pas, Mr. Bayle, qu'ils vous éleveroient une ſtatue en reconnoiſſance du ſervice que vous leur rendiez?

BAYLE.

Oui ſans doute, les hommes auroient du m'élever une ſtatue, pour leur avoir appris à connoître la foibleſſe de cette raiſon qu'ils font ſonner ſi haut, & qui les égare ſi ſouvent: en leur enſeignant à ſuſpendre leur jugement, à ne pas donner leur conſentement à des opinions dont ils n'ont pas des démonſtrations évidentes, je coupois par la racine tant de diviſions, tant de haines qui regnent parmi les hommes, pour

BAYLE.

Oui, il eſt avantageux au genre humain de connoître toute ſa foibleſſe. Lorsque l'on ſe repoſe ſur une force dont on eſt deſtitué, l'on eſt en grand danger de ſe nuire à ſoi même, ou du moins de ſe rendre ridicule & mépriſable par de vains & inutiles efforts, (*au lieu de ces généralités qui ne diſent rien, il falloit faire répondre à M. Bayle ce qui eſt ici à côté.*)

LOCKE.

Je vous l'accorde, il eſt bon que la nature humaine ſente ſa propre foibleſſe: mais il ne lui eſt pas moins utile de connoître pour des queſtions qu'ils n'entendent ni les uns ni les autres; je leur apprenois à ſe ſupporter entre eux, à ne plus s'égorger pour des dogmes theologiques, qui pourroient être faux, malgré les apparences de verité, que ceux qui les ſoutenoient leur donnoient; en rendant les hommes Pirrhoniens, les Catholiques ne maſſacroient plus les Proteſtans, les Proteſtans n'égorgeoient plus les Catholiques; chacun reſtoit attaché à ce qui lui paroiſſoit le plus vraiſemblable, & ne penſoit pas qu'il dut faire recevoir, le poignard à la main, des opinions indubitables. Croyez-vous que

noître ſes forces, & de tâcher de les accroître de plus en plus. Ce fut là mon occupation en qualité de philoſophe, je m'appliquai à decouvrir les facultés de l'entendement, à en approfondir les operations, à en connoître les bornes, à l'empêcher de tenter ce qui eſt au deſſus de ſes forces, à lui montrer juſqu'où il peut s'étendre en conſequence de ſa capacité naturelle. Je voguai ſur le vaſte Océan de la philoſophie, toujours la ligne & la ſonde à la main; j'y rencontrai bien des bancs de ſable, & des ecueils: mais ma précaution me les fit toujours éviter heureuſement: j'enrichis

que ſi Charles IX. eût été ſceptique, il eut ordonné la journée de St. Bartelemi? & penſez-vous qu'il n'eût pas été fort heureux pour la France que Calvin eût été Pirrhonien, au lieu d'être un grand théologien, très-dogmatique, très-déciſif, & prétendant ſavoir avec la plus grande certitude, que Dieu a damné de tous temps un nombre infini de créatures qui n'exiſtent point encore, & qui ſont invinciblement deſtinées à des ſupplices éternels? C'eſt pourtant la certitude que Calvin avoit de ce dogme, & celle que le Cardinal du Perron avoit que la tranſubſtantiation étoit une

chis les hommes de quelques vérités utiles ; & ils me regardent encore comme leur bienfaiteur.

une vérité autentique, qui fut la cauſe de la mort d'un million d'hommes pendant plus de deux cents ans. Et ſi les Princes n'étoient pas aujourd'hui un peu ſceptiques, ſans s'en appercevoir, les théologiens, qui ſont toujours très-dogmatiques, recommenceroient bien-tôt à mettre l'Europe en feu. Voilà ce que j'ai voulu éviter en montrant la foibleſſe de la raiſon, & de la nature humaine.

BAYLE.

C'eſt leur ignorance qui les fait penſer ainſi. Il s'élevera dans la ſuite quelque

BAYLE.

Ils vous regardent, dites vous, M. Locke, comme leur bienfaiteur. Ah ! défaites vous de cette penſée ; & ſi vous exceptez quel-

nouveau philoſophe, qui leur fera voir que ces verités ſont des menſonges : il prétendra à ſon tour leur manifeſter d'autres verités d'une égale importance ; il en viendra encore un troiſieme, qui le décréditera lui-même. En philoſophie comme dans la nature, tout change de forme ; & chaque choſe n'exiſte que par la deſtruction de quelque autre

quelques philoſophes qui vous admirent, tous les théologiens de l'univers crient après vous : ils diſent que vous avez fait plus de mal que tous les Pyrrhoniens enſemble ; parce qu'en établiſſant quelques facultés de l'ame, vous avez parlé de ſa nature comme auroit pu faire le plus grand Sceptique ; ſoutenant avec force qu'on ne peut ſavoir ſi elle eſt matérielle ou ſpirituelle. Les fanatiques, les dévots, les prêtres, les moines, les Evêques, ont dit qu'en détruiſant la ſpiritualité de l'ame vous avez fourni des armes pour prouver ſa mortalité. On ſe récrie encore d'avantage ſur ce que vous

autre. (*voilà encore des generalités qui ne diſent que des choſes aſſez triviales. Conſultons à côté ce que Bayle auroit pu dire à M. Locke.*)

vous aſſurez que vous ne ſavez pas ſi l'ame penſe pendant le ſommeil. Les Théologiens diſent qu'un pareil Pyrrhoniſme détruit totalement l'immortalité de l'ame; parce que ſi elle peut reſter deux heures ſans penſer, elle peut reſter des millions de ſiecles. Enſuite tous ces ſcolaſtiques, grands dogmatiques, ſoutiennent que vous avez parlé de l'ame comme un homme qui n'en avoit aucune connoiſſance; parce que la penſée faiſant ſon eſſence, il eſt impoſſible qu'elle ne penſe pas toujours; une choſe ne pouvant exiſter ſans l'eſſence qui la conſtitue. Enfin ſi je voulois tirer avantage de tout ce

que l'on dit contre vous, j'en conclurrois que vous n'attaquez les Sceptiques, que pour qu'on ne s'appercoive pas que vous êtes un très-grand Pyrrhonien dans les dogmes les plus eſſentiels de la Métaphyſique. Je pourrois encore ajouter que depuis votre mort, un très-ſavant Abbé, M. de Condillac, qui a fait d'excellens ouvrages de Métaphyſique, vous a vivement refuté, & a prouvé, à ce que bien des gens prétendent, que vous vous etiez trompé en pluſieurs choſes que vous aviez regardées comme très-certaines: mais je n'ignore pas qu'en philoſophie tout change, & quel-

quelque nouveau philoſophe défendra un jour les mêmes opinions qu'on a attaquées dans votre ouvrage. Il en eſt de tous les dogmes philoſophiques, ſur-tout de ceux qui concernent la Métaphyſique, ainſi que des ſaiſons : elles ont perpétuellement leurs cours, paſſent & reviennent. Les hommes voyent ces changemens, ils n'en reſtent pas moins zelés dogmatiques, parce qu'il faut avoir une ame bien forte & bien éclairée pour ne pas ſe laiſſer ſéduire à la vanité de croire qu'on ſait ce qu'on ne ſait pas.

Les bornes que nous nous ſommes preſcrites, ne nous permettent pas d'examiner de même le reſte de ce dialogue, où M. Bayle

ne parle que pour fournir plus aisément à M Locke, ou plûtôt à Milord Littleton, qui emprunte le nom de ce grand philosophe, le moyen de décrier & détruire le Pyrrhonisme : j'entends le Pyrrhonisme raisonnable; car il ne s'agit pas ici de celui qui nie les vérités les plus évidentes, il est question des doutes philosophiques.

Nous avons dit que nous parlerions à la fin de cet article d'un discours où Lucien décrit les incommodités qu'endurent les gens de lettres, qui entrent au service des grands : nous en allons extraire plusieurs endroits; nous y joindrons ensuite quelques réflexions. Nous nous regarderions comme très-heureux, si elles pouvoient être utiles à ceux pour lesquels nous écrivons cet ouvrage,

Οὔτε μὴν αἰτιᾶσθαι καλῶς ἔχει μὴ ἀπολειπομένους τῶν μεσθοδοτῶν, εἰ καὶ πάνυ πολλὰ ὑβρίζοιντο παρ' αὐτῶν. Ἐπιτήδειοι γὰρ καὶ οὐκ ἀνάξιοι τῆς τοιαύτης διατριβῆς. Ἄλλως τε οὐδὲ σχοιεῖν ἄν τι ἄλλο πρὸς ὅτι χρὴ ἀποκλίναντας· αὐτοὺς παρέχειν αὐτοὺς ἐνεργοὺς· ἀλλ' ἤν τις αὐτῶν ἀφέλη τοῦτο, ἄτεχνοι αὐτίκα, καὶ ἀργοὶ, καὶ περιττοί εἰσιν. Οὐδὲν οὖν οὔτ' αὐτοὶ δεινὸν πάσχοιεν ἄν, οὔτ' ἐκεῖνοι ὑβρισταὶ δοκοῖεν, ἐς τὴν ἀμίδα φασὶν ἐνουροῦντες. *Quin ne reprehensione quidem valde digni sunt, si non discedant à suis conductoribus*

vrage, & que nous regardons comme freres; & c'eſt ainſi que tous les gens de lettres exempts de fanatisme, & cultivant la vertu, devroient ſe conſidérer.

„Je ne ſai par où commencer, *dit Lu-*
„*cien*, mon cher Timocles, pour t'apprendre
„ce qu'on eſt contraint de ſouffrir & de fai-
„re chez les grands, quand même on y en-
„treroit comme ami, ſi l'on peut appeler
„amitié une ſi dure ſervitude. Car je ſai
„une partie de ce qu'on y ſouffre, non pas
„pour l'avoir éprouvé moi-même, mais
„pour l'avoir appris de ceux qui avoient
„paſſé par cette épreuve; dont les uns lan-
„guiſſoient encore dans les fers, & les au-
„tres en étoient délivrés, & contoient avec
„plaiſir l'hiſtoire de leur délivrance . . . [29].

Je

*quantacumque ab illis contumelia adfecti: idonei enim, nec indigni ſunt ea conſuetudine: & alioquin neque habeant ad quod animum appellentes, operoſos ſe demonſtrent; ſed ſi quis hoc illis auferat, ilicet inertes ſunt, otioſi, ſuperflui. Neque igitur indigna his accedere, neque illos alteros contumelioſos eſſe putaverim ſi in matulam, quod aiunt, immingant.* Luc. Tom. I. pag. 660. Combien n'ai-je pas connu dans ma vie de gens dans le cas de ceux dont parle ici Lucien! & combien de fois ne les ai-je pas vûs *εἰς τὴν ἀμιδα ἐνεργοντες.* Il n'eſt que trop vrai que ces flateurs ne ſont payés, & n'ont été reçus dans leurs

„Je ne prétends pas mettre dans le rang de „ceux que je veux inſtruire, ni les courtiſans, „ni les autres ames lâches, qui ne ſauroient „faire autre choſe, & qui ſans cela ſeroient „inutiles; car outre qu'ils ne ſont pas dignes „d'un meilleur traitement, ils ne m'écoute„roient pas quand je leur dirois la verité, „& ne croiroient pas recevoir un affront, „quand même on leur verſeroit, comme l'on „dit, un pot de chambre ſur la tête. C'eſt „donc ſeulement pour les gens de lettres „que j'écris afin de les affranchir, s'il ſe „peut, de l'eſclavage. Pour cela j'examinerai „toutes les raiſons qui les peuvent porter „à ce deſſein, & ferai voir qu'elles ne ſont „ni preſſantes ni néceſſaires, afin de leur „ôter toutes ſortes de prétextes & d'excuſes. „La premiere qu'ils alleguent, c'eſt la pau„vreté, comme le pire de tous les maux, & „que

poſtes, dés le commencement qu'ils y ſont entrés, que pour être ſoumis aux humiliations qu'ils reçoivent. *Ἐπὶ γὰρ τοι τὴν ὕβριν ταύτην ἐξ ἀρχῆς παρίεχονται εἰς τὰς οἰκίας, καὶ ἡ τέχνη φέρειν· καὶ ἀνέχεσθαι τὰ γιγνόμενα. Hujus enim contumeliæ cauſa à principio domos iſti intrant, hæc profeſſio iſtorum, ferre quæ fiunt, & perpeti.* Id. ib. D'Ablancourt, ſelon ſa coutume a omis tout ce dernier paſſage; je ne ſai quelle raiſon il a eu.

„que pour l'éviter on peut tout faire, & „tout ſouffrir. Ils ont donc toujours à la „bouche le mot de Theognis, *qu'elle domp-„te les plus fiers courages*; & alleguent tout „ce que les poëtes & les plus lâches eſprits „ont pu inventer contre elle, pour en faire „peur aux Hommes. Il eſt certain que „s'ils ſe pouvoient par-là mettre à couvert „de la néceſſité pour toute la vie, ils ſe-„roient excuſables de chercher un aſyle pour „ſe défendre contre un ſi grand ennemi 30. „Mais le remede eſt pire que le mal; & au „lieu de le guérir il ne fait que l'empirer; „car la pauvreté dure toujours, de même „que la cruelle neceſſité de ſervir, parce „qu'on dépenſe chez les grands tout ce „qu'on gagne à leur ſervice; encore ſouvent „cela ne ſuffit-il pas . . . . Les compa-„gnons d'Ulyſſe, charmés d'une volupté pré-„ſente,

30 Πενία γὰρ εἰς ἀεὶ, καὶ τὸ λαμβάνειν ἀναγκαῖον, καὶ ἀπόθετον οὐδὲν, οὐδὲ περιττὸν ἐς φυλακὴν ἀλλὰ τὸ δοθὲν, κἂν δοθῇ, κἂν ἀθρόως ληφθῇ, πᾶν ἀκριβῶς, καὶ τῆς χρείας ἐνδεῶς καταναλίσκεται. *Paupertas enim ſemper illos comitatur, accipere ſemper neceſſe habent, nihil eſt quod reponant, aut tanquam ſuperfluum in præſentia cuſtodiant; ſed quod quidquid datur, quantumvis detur, quantumvis crebro accipiatur, ad aſſem omne & in præſentem neceſſitatem impenditur.* Lucian. Id. ib. pag. 661.

„ſente, firent banqueroute à l'honneur, & „en oublierent le retour en leur patrie : c'eſt „à peu près ce que ſont ceux qui voilent „leur ſervitude du nom d'une honnête ami„tié. Mais pour moi je renoncerois même „à celle de l'Empereur & du grand Roi de „Perſe, ſi elle me coutoit ma liberté, ſans en „tirer aucun avantage, & qu'il poſſedât tout „ſeul toutes ſes grandeurs & ſes richeſſes, „ſans m'en faire part . . . . Etiez vous ré„duit à une ſi grande neceſſité que d'être „contraint pour vivre de trahir ainſi votre „liberté & vôtre honneur ? Ou ſi vous avez „été ébloui de l'éclat trompeur des richeſſes, „& charmé par l'odeur de la cuiſine . . . . „Encore ſeroit-ce peu ſi votre ſervitude n'é„toit que honteuſe, & que la peine n'y fût „pas jointe à l'infamie. Mais conſidérons „un peu ſi vos travaux ſont ſupportables, „& s'ils different beaucoup de ceux des au„tres valets . . . . . Ajoutez à cela plu„ſieurs autres déplaiſirs, ſur tout quand „vous verrez qu'on fera plus de cas d'un „ma-

31 Ἀνιᾷ δή σε πολλὰ καὶ ἀθρόα, καὶ σχεδὸν τὰ πάντα, καὶ μάλιστα ὅταν σε παρευδοκιμῇ κιναιδός τις, ἢ ὀρχηστοδιδάσκαλος ἢ Ἰωνικὰ ξυνείρων, Ἀλεξανδρεωτικὸς ἄνθρωπίσκος. Id. ib. pag. 685. *Moleſtiâ*

„maquereau [31], ou d'un violon que de vous: „ſi bien que vous vous retirez à part tout „triſte . . . . . Quand le matin, ou lorsque „vous ne pouvez dormir, vous faites réfle„xion là-deſſus, vous dites en vous même: „Miſerable que je ſuis, quelle felicité ai-je „quittée pour me plonger dans un goufre „de malheur? Que ſont devenues tous les „belles eſpérances dont j'entretenois ma rê„verie? Au lieu de la liberté je rencontre la „ſervitude; & pour le repos je trouve le „tracas & le tumulte. Quand vivrai-je pour „moi, après avoir tant vécu pour autrui? „On me traîne partout, emmuzelé comme un „ours, & je ſers de jouet à tout le monde, & „de ſupplice à moi même. Je te veux conter „à ce propos, ce qui arriva à un philoſophe „ſtoïque qui demeuroit chez une Dame de con„dition, & des plus galantes de Rome, laquelle „allant aux champs le fit aſſeoir près de ſon „mignon. Premierement l'aſſemblage étoit „ridicule, d'un muguet & d'un philoſophe; & „il les faiſoit beau voir tous deux à une por-

*ſanè te ddficiunt multa, & crebra, & pene omnia: maximè quoties præ te floret vel cinædus aliquis, vel ſaltandi magiſter, vel tonicos modos & cantilenas, contexens homuncio Alexandrinus.* Id. ib. pag. 685.

„portiere, l'un avec ſa mine grave, & l'au„tre paré & ajuſté en courtiſane, qui à un „beſoin eût porté une coeffe pour ſe garder „du hâle; & l'on dit qu'il le vouloit faire ſi „l'on ne l'en eût empêché. Tout le long du „chemin il ne fit que rire & chanter, à peine „qu'il ne danſât en caroſſe. Pour comble de „bonne fortune la dame pria notre philoſo„phe, comme le plus ſage de la compagnie, „de porter ſa petite chienne, à qui elle „craignoit qu'il n'arrivât quelque accident, „à cauſe qu'elle étoit pleine; ce qui fit dire „aſſez plaiſamment à ce muguet, que de „philoſophe ſtoïque [32], il étoit devenu phi„loſophe cinique, & il fallut boire la raille„rie, de peur de l'accroître en ſe défendant, „& de ſe faire moquer de ſoi. Cependant „cela augmentoit la beauté du ſpectacle, de „voir un philoſophe déjà ſur l'âge, avec ſa „gran-

32 Περὶ δὲ Θεσμοπόλιδος, ἔφη, τοῦτο μόνον εἰπεῖν ἔχω, ὅτι ἀντὶ Στωϊκοῦ ἤδη Κυνικὸς ἡμῖν γεγένηται. *De Theſmopolide inquit hoc ſolum habeo quod dicam illum pro Stoico jam Cynicum nobis factum.* Id. ib. Combien de gens de lettres dans notre ſiecle, attachés à de riches protecteurs, ſont devenus les porteurs des chiens de leurs femmes, & ont eu un ſort peut-être encore

„grande barbe, porter entre ſes bras un „petit chien, qui paſſoit la tête par l'ouver„ture de ſon manteau. Voila les affronts „que les gens de lettres ſont contraints „d'endurer chez les grands, où on les ac„coutume peu à peu à tout ſouffrir. J'en „ai vû un qu'on obligea en pleine table de „déclamer pour divertir la compagnie .... „Pour comble de malheur, l'on eſt expoſé „chez les grands à l'envie & à la médiſance; „car comme le maître commence à ſe laſſer „de vous, qui vieilliſſez & devenez un peu „peſant, il voudroit dejà en être défait; „outre que vous lui êtes à charge, parce que „vous attendez de lui quelque récompenſe „de vos longs ſervices. Il ne faut donc que „le moindre faux rapport pour vous perdre, „& pour vous faire chaſſer, même en plein „minuit; & alors de tous vos ſervices il ne „vous

plus triſte que le philoſophe dont parle Lucien, ſur les genoux du quel ſa chienne fit ſes Petits: Τὸ δ' ἦν κυνίδιον, καὶ τελοκέναι ἐν τῷ τριβωνι τῦ Θεσμοπόλιδος ἐπυθόμην. *Caniculam igitur etiam peperiſſe in pallio Theſmopolidis audivi.* Id. ib. pag. 693. De mercede conductis potentium familiaribus.

„vous reſte que la goute, ou quelque autre „maladie incurable 33. Cependant non-„ſeulement vous n'avez rien amaſſé: mais „vous avez mangé tout ce que vous aviez, „& oublié tout ce que vous ſaviez; ſi „bien qu'il ne faut plus parler pour vous, „ni d'emploi, ni de fortune: joint que vous „êtes déjà ſur l'âge, & reſſemblez à ces „vieux chevaux uſés de travail, dont la „peau même ne vaut rien. D'ailleurs celui „qui vous a chaſſé vous imputera quelque „crime pour ſe juſtifier, fut-ce celui de ſor-„cier, & on le croira aiſément par la haine „qu'on porte aux gens de lettres.... Voi-„là la peinture des ſavans ambitieux. „Conſidére, Timocles, ſi tu veux ſuivre leur „route, & entrer par la porte de la gloire „pour ſortir par celle de la honte. Mais „quoi

33 Νύκτωρ ἐγκεκαλυμμένος, ἐπὶ τραχηλον ὠθεῖς ἐξελήλυθας ἔρημος ἁπάντων, καὶ ἄπορος τὴν βελτίστην ποδάγραν αὐτῷ γήρα παραλαβών. Καὶ ἃ μὲν τέως ἤδεις ἀπομαθὼν ἐν τοσούτῳ χρόνῳ. Θυλάκιον δὲ μείζω τὴν γαστέρα ἐργασάμενος, ἀπλήρωτόν τι, καὶ ἀπαραίτητον κακόν. Καὶ γὰρ ὁ λαιμὸς ἀπαιτεῖ ἐκ τοῦ ἤθους καὶ ἀπομανθάνων αὐτὰ ἀγανακτεῖ. Καὶ σε οὐκ ἄν τις ἄλλος δέξαιτο ἔξωρον ἤδη γεγονότα, καὶ τοῖς γηρακόσιν ἵπποις ἐοικότα ὧν οὐδὲ τὸ δέρμα ὁμοίως

„quoi que tu faſſes, ſouviens-toi du ſage qui „dit; *qu'à tort nous accuſons les deſtins de nos „malheurs, dont nous ſommes cauſe nous-„même*".

Le portrait que Lucien fait des ſavans philoſophes, qui de ſon temps s'attachoient aux grands, reſſemble parfaitement à celui des gens de lettres, qui de nos jours ſuivent la même carriere. Ils eſſuient également la hauteur, les mépris, les caprices, & l'ingratitude, de leurs protecteurs. De tous les différens états de la vie le plus malheureux eſt celui d'un ſavant dont le ſort dépend d'un riche protecteur. Cependant par un aveuglement bien funeſte, tous les gens de lettres s'empreſſent à ſe mettre dans un eſclavage, dont ils ne connoiſſent la dureté, que lorsqu'ils ne peuvent plus en ſortir. Si ceux

χρήσιμον. *Noctu incuſatus, capite obvoluto præceps ejiceris domo, relictus ab omnibus, inops, cum ſenectute podagram etiam optimam nactus; oblitus hoc tanto tempore interjecto eorum quæ ante ſciebas, ventre auctus majore quam culeus, malo quod nec explere poſſis, nec deprecari. Etenim & gula poſcit te ex conſuetudine, & cum indignatione & querela dediſcit. Nec te facilè aliquis qui recipiat exoletum jam, & equis vetulis ſimilem, quorum neque pelis æque utilis.* Id. ib. pag. 700. Les gens de lettres devroient trembler en liſant ce paſſage.

ceux qui veulent s'appliquer aux ſciences réfléchiſſoient aux inconvéniens qu'ils trouveront dans un état, qui ne peut que les éloigner de ces mêmes ſciences, ils ne ſe chargeroient point d'une chaîne ſous le poids de la quelle il n'eſt point d'eſprit qui ne s'abatte & ne s'émouſſe; ils réfléchiroient ſur ces vers d'Homere.

Le même jour qui met un homme dans les fers
Lui ravit la moitié de ſa vertu premiere.

Quand on examine attentivement combien l'independance eſt néceſſaire pour élever l'ame & pour lui inſpirer les penſées ſublimes qui forment l'écrivain illuſtre, on eſt fermement convaincu, que la qualité la plus néceſſaire à un ſavant c'eſt l'indépendance. Si les gens de lettres connoiſſoient les avantages de leur état, ils ne les ſacrifieroient pas à la frivole eſpérance de quelques richeſſes, qu'ils ne viennent jamais à bout d'accumuler, comme le remarque très-bien Lucien; & ſi par haſard ſur cent il y en a un qui les obtienne, il les achete par la perte de ſon génie, & ſouvent de ſon honneur.

Mais dira-t-on pourquoi voulez vous que les gens de lettres ſoient privés des avan-

avantages que peut leur procurer un maître puiſſant ? C'eſt qu'il eſt impoſſible qu'ils ſervent ce maître, & qu'ils cultivent en même temps les lettres, avec cette liberté qu'elles exigent abſolument. Les biens ſont des choſes fort peu néceſſaires pour former l'eſprit, & pour perfectionner les connoiſſances : mais l'opprobre, le mépris, la contrainte, détruiſent ou rendent inutiles tous les talens du génie.

Une fortune très-médiocre ſuffit à un homme de lettres. Il doit être ſobre, il n'a pas beſoin par conſéquent de la table des grands, où il eſſuie ſouvent les mêmes mortifications, que recevoient les philoſophes dont nous parle Lucien. Il faut qu'il ſoit vétu modeſtement, qu'il fuie le jeu, qu'il évite les dépenſes inutiles. Ses beſoins ſe réduiſent à fort peu de choſes ; & quelque médiocre que ſoit ſa fortune, il n'eſt point forcé d'acheter par ſa liberté un ſuperflu qui lui eſt nuiſible.

Je voudrois, s'il étoit poſſible, que tous les gens de lettres ſuſſent quelque art qui pût leur être utile dans l'occaſion : j'aime mieux le vertueux Spinoſa faiſant des verres de lunette, pour ſubvenir à ſes beſoins, & le déſin-

téreſſé Rouſſeau 34 copiant de la Muſique le matin pour le Public, écrivant le ſoir ſes éloquens

34 Nous avons rapporté à la fin du volume, où nous parlons des Hiſtoriens modernes, ce que les journaux & les feuilles périodiques diſoient de la diſpute qu'a eu Mr. Rouſſeau, avec Mr. Hume ſon ancien ami, & ſon protecteur en Angleterre. Il paroît aujourd'hui par les piéces que ces deux écrivains célébres ont publiées, que leur démêlé a été produit par une raiſon très-foible, & par un ſoupçon mal fondé de Mr. Rouſſeau. En effet quelle apparence y a-t-il que Mr. Hume, dont la probité eſt généralement reconnue, ait formé, avec quelques ennemis de Mr. Rouſſeau, un complot pour le conduire en Angleterre, & l'y accabler de ridicule? Mr. Rouſſeau apporte deux preuves de ce complot: la premiere c'eſt que Mr. Hume a dit la nuit en dormant, *Je te tiens Jean Jacques Rouſſeau.* C'eſt ici le lieu de dire à Mr. Rouſſeau, ce vers d'Athalie: *Me devrois-je inquiéter d'un ſonge?* Mr. Hume répond à cette premiere accuſation, qu'il ne ſait pas s'il ſonge en anglois ou en françois; mais que Mr. Rouſſeau pourroit bien avoir ſongé lui même ce qu'il croit qu'un autre a rêvé. La ſeconde preuve eſt auſſi foible que la premiere: elle conſiſte dans la lettre fauſſement attribuée au Roi de Pruſſe, dans laquelle Mr. Rouſſeau eſt tourné en ridicule, & qui a été imprimée dans les papiers publics de Londre. Mr. d'Alembert a deſavoué d'avoir aucune part à cette lettre. Ainſi ſes liaiſons avec Mr. Hume ne peuvent jeter aucun ſoupçon ſur la probité de ce dernier. Mais enfin ce qui

éloquens & ingénieux paradoxes ; qu'un poëte dinant en habit galonné à la table de ſon

juſtifie entierement Mr. Hume, c'eſt la lettre que lui a écrit Mr. Walpole, dans la quelle il s'avoue l'auteur de celle qui eſt écrite ſous le nom du Roi de Pruſſe ; il ajoute qu'il ſe ſoucie peu de ce que l'on en penſera, & qu'il mépriſe fort Mr. Rouſſeau. Cet illuſtre Genevois peut dire à ſon tour qu'il mépriſe fort Mr. Walpole ; ainſi voilà ſur ce premier point les choſes égales des deux côtés. Quant au ſecond, ſi Mr. Walpole vouloit ſavoir ce que le public penſe de ſon procedé, on lui diroit que le public deſapprouve tous ceux qui perſécutent un infortuné qui ne mérite point ſon malheur, & que s'il eſt toujours indécent (pour nous ſervir d'un terme modeſte) d'emprunter le nom d'autrui pour débiter des ſotiſes, il l'eſt encore plus d'employer celui d'un grand Roi, à qui la plaiſanterie de Mr. Walpole a paru très-déplacée. Quant au fond de la diſpute de Mr. Hume & de Mr. Rouſſeau, nous ſommes charmés, qu'un ſimple meſentendu en faſſe le ſujet, & que le manque de probité des deux côtés n'y ait aucune part. Les ennemis des philoſophes publioient déjà, que les démêlés de Mr. Rouſſeau en Angleterre, prouvoient qu'il avoit été perſécuté juſtement dans les différens endroits qu'il a été obligé d'abandonner. L'on voit aujourd'hui qu'il ne s'eſt jamais éloigné de cette probité qui fait le véritable caractere d'un homme de lettres eſtimable. Mr. Rouſſeau eſt, peut-être auſſi ſingulier dans ſa conduite, que dans les paradoxes qu'il défend, ſouvent, avec toute la perſua-

ſon protecteur; mangeant ſon pain à la ſueur de ſon front, éprouvant le ſort que Dieu prédit à Adam après ſon peché, & allant faire dans la douleur, & dans les regrets, la digeſtion de ſon repas.

Un ſage philoſophe, qui ſe conduit ſelon les loix, n'a pas beſoin de protecteur. Vertueux dans ſa conduite, ſimple dans ſes manieres, affable dans la ſocieté civile, il eſt aſſuré de trouver des amis. Le génie eſt fait pour les douceurs de l'amitié, & non pas pour la contrainte & l'eſclavage qu'impoſe la grandeur.

La bonne Compagnie ſe trouve plutôt dans l'état médiocre de la vie, qu'au milieu des Cours: les vices n'ont point encore fait, dans le cœur du ſimple citoyen les maux dont ils ont empeſté celui du courtiſan. Qu'apprend un homme de lettres avec les grands? à médire, à diſſimuler, à mépriſer les vertus, à ne craindre que les ridicules,

à

ſion d'un homme qui croit défendre la vérité: mais on ne peut ſans injuſtice attaquer ſa probité. C'eſt à la jalouſie & au fanatiſme de ſes différens ennemis qu'il faut attribuer les perſécutions qu'il a eſſuiées, la derniere ſurtout qu'on lui a faite à Neufchatel a excité l'indignation du ſouverain. Ajoutons ici, avant de finir cette note, que tous les gens, qui honorent le mérite

à chercher à en accabler tous ceux ſur les quels ils peuvent les jeter, à parler ſuperficiellement de tout, & à traiter de pédans les perſonnes qui cherchent à s'inſtruire.

Les gens qui s'appliquent véritablement aux belles lettres, devroient conſidérer que l'etat au quel ils ſe devouent, eſt auſſi eſtimable, lorsqu'il eſt rempli dignement, qu'il eſt mépriſable, quand on l'avilit par une mauvaiſe conduite. L'eſprit eſt ſans contredit le plus bel appanage que la nature puiſſe donner à l'homme : mais il devient un préſent funeſte dès qu'on s'en ſert pour favoriſer des paſſions criminelles. Fuyons l'exemple pernicieux de ces auteurs, dont les ouvrages ne ſont qu'un affreux répertoire de calomnies, de ſatires également fauſſes & mediſantes, qui n'ont d'autre mérite que celui que leur donne la méchanceté du cœur humain. Craignons non-ſeulement le mépris de tous les gens de bien, mais encore la puni-

& qui chériſſent les ſciences, ſouhaiteroient, s'il étoit poſſible, qu'il ne reſtat aucune trace d'inimitié entre Mr. Hume & Mr. Rouſſeau. Les philoſophes ont déjà tant d'ennemis : par quelle fatalité faut il encore qu'ils ſoient diviſés entre eux? Et d'où vient fourniſſent-ils à l'hipocriſie le moyen de les attaquer par leurs propres armes?

punition qu'eſſuient tôt ou tard ces ſortes d'écrivains. Ayons toujours devant les yeux le ſort & la fin qu'a eue l'auteur du Colporteur. Cet homme étoit né à Nanci de fort honnêtes parens, au deſſus de la ſimple bourgeoiſie. Il commença par ſe faire connoître dans ſon pays par des écrits calomnieux, qui le firent condamner à être pendu en effigie. La ſentence fut exécutée devant la porte de ſa maiſon. Soit que les Juges euſſent trop aggravé la punition, ſoit que la famille de Chevrier, (c'eſt ainſi que ſe nommoit cet auteur) eût trouvé quelque protection, Chevrier ſe remit en priſon; & la ſentence, qui l'avoit condamné à être pendu, fût revoquée. Un exemple auſſi fort auroit du le rendre plus ſage: mais ſon penchant pour la ſatyre n'en devint que plus violent, il compoſa un mauvais livre rempli de fauſſes anecdotes, où non ſeulement il attaqua beaucoup de gens de lettres, qui vivent à Paris, & qui y ſont eſtimés, mais il attribua des aventures galantes à des femmes d'un rang très-reſpectable, dont la plus-part étoient forgées dans ſa cervelle. Qui peut croire, par exemple, la ridicule hiſtoire qu'il raconte au ſujet d'une femme de condition, qui avoit gagné un Colporteur pour lui pro-

procurer un rendez-vous avec un Milord Anglois qu'elle aimoit. Le Colporteur conduit ſon mari dans une chambre chez le diſtillateur le Fevre; ce mari croit à ſon tour trouver dans cette chambre d'où l'on avoit banni avec ſoin toute clarté, une actrice qu'il aimoit. Cette intrigue réuſſit d'abord à merveille au Colporteur; les deux époux goutent dans l'obſcurité tous les plaiſirs réſervés par l'amour aux amans: mais enfin ils viennent à ſe reconnoître au ſon de la voix. Ecoutons Chevrier raconter le reſte de cette aventure romanesque denuée de toute vraiſſemblance. "La Comteſſe pré-„ferant ſes jours à ſa gloire, jeta les hauts „cris, & demanda du ſecours. Freron qui „étoit au deſſous fut attiré par le bruit: & „il entra dans la chambre que j'avois ou-„blié de fermer. Mr. de * * * croyant que „c'étoit moi (le Colporteur) ſe jeta ſur lui, „& le laiſſa presque mort ſur la place. Ses „plaintes firent connoître au Comte, qu'il „s'étoit mépris, & après avoir fait venir „une lumiere, il reconnut le héros de l'Ecoſ-„ſaiſe expirant ſur le planché. Hé quoi! c'eſt „toi faiſeur de feuilles, dit le Comte éton-„né. Hé oui, Monſeigneur: voyez dans quel „état vous venez de me mettre. C'eſt „après demain le vingt du mois. Que dira

„le libraire Lambert ſi je ne lui livre pas „ce ſoir le paquet d'injures que je lui vends „tous les dix jours. - - - - (*Il y a „ici des calomnies dont la probité doit rou- „gir, & que je ne copie pas.*) Va, repliqua „le Comte, leve toi, voilà dix écus, fais „toi panſer. Reviendrai-je demain, Mon- „ſeigneur, lui demanda l'effronté écrivaſſier. „Non, répondit le Comte: mais ſi tu veux „que je te laiſſe aujourd'hui avec un bras „de moins pour la même ſomme, tu peux „parler, tu ne perdras pas à ce marché, „& le public y gagnera ſurement". Si les ennemis de Mr. Freron ne réfutent pas autrement ſes critiques que par des contes auſſi mauſſades & auſſi mal imaginés, ils augmenteront le poids de ſes jugemens, au lieu de les détruire. Les gens de lettres qui veulent réfuter les objections qu'on leur fait doivent ſonger, qu'il n'eſt pas de plaiſir plus ſenſible pour un auteur raiſonnable, que d'oppoſer des raiſons à des injures: il eſt aſſuré de mettre par-là de ſon côté tous les ſavans qui joignent la probité du cœur aux lumieres de l'eſprit, & n'eſt-ce pas à ces ſeules perſonnes qu'il faut plaire? Qu'importe à un homme de lettres ſenſé le ſuffrage d'un petit maître étourdi & ſans jugement, qui rit beaucoup d'une prétendue

tendue aventure qui n'a pas le ſens commun, & qui n'eſt digne que d'un ignorant provincial, ou d'un Pariſien auſſi ſtupide que celui qu'il admire eſt mépriſable?

Ce ramas d'injures, qui eſt toujours le partage des auteurs ſubalternes, & dont malheureuſement on trouve quelquefois des exemples dans les bons, avilit nos écrivains dans les Pays étrangers. Il n'eſt que trop commun d'entendre dire aux Anglois & aux Allemands, qu'ils ſeroient fâchés que les François ceſſaſſent de s'attaquer dans leurs ouvrages, parce qu'ils ſeroient privés alors d'une eſpece de comédie que leur donnent toutes ces diſputes. Un allemand auſſi judicieux que ſpirituel me diſoit un jour: Monſieur nos auteurs travaillent pour la Republique des lettres: que liroient donc nos femmes & nos jeunes gens déſœuvrés ſi l'on ceſſoit en France de s'attaquer & de fournir une ample matiere aux plaiſanteries des lecteurs? Nos petits-maîtres & nos petites-maîtreſſes aiment mieux le Colporteur & les lettres ſur la Bibliotheque de Mr. de Pompignan, que la Henriade & la tragédie de Brutus. Vous vous tuez de répéter à Paris, que les Allemands travaillent pour les *ſavantaſſes*; & nous, nous di-

ſons à notre tour, que les François s'occupent à divertir nos étourdis.

Revenons à Chevrier: Sa jalouſie & ſon envie contre les perſonnes de mérite furent auſſi condamnables que ſon penchant à la calomnie. Il n'a pas tenu à lui qu'il n'enlevât à une Dame, que tout Paris a admirée, la juſte réputation qu'elle avoit acquiſe. Voici ce que Chevrier dit de Mad. de Grafigni: "Quelques femmes tiennent „bureau de littérature & bercail de beaux „eſprits; c'eſt chez elles que les auteurs „qui deſirent une célébrité paſſagere doivent „aller lire leurs productions éphemeres; „c'eſt-là enfin où l'amour propre en lunet„tes, decide du ſort des piéces, & de la „vogue des ouvrages. Tel étoit autrefois „l'hôtel de Rambouillet, frondé ſi juſte„ment par Boileau; & telle étoit de nos „jours la maiſon de Mad. de Grafigni, qui „à force de voir des gens d'eſprit, s'imagi-

„na

35. C'eſt une choſe ſinguliere & déplorable dans la Republique des lettres, que ces prétendues anecdotes ſur des ouvrages, qu'on aſſure appartenir à d'autres auteurs, qu'à ceux dont ils portent le nom. Rien n'eſt plus capable de cauſer des erreurs, qui ſe multiplient ſans aucun fondement. Un Miniſtre du Saint Evangile, Paſteur de l'Egliſe françoiſe de Stetin, ayant fait im-

„na qu'elle en avoit, & acheta d'un Abbé „les Lettres Péruviennes, qu'elle oſa publier „ſous ſon nom en 1748. Les petits béné„fices qu'elle fit ſur cet ouvrage, lui donne„rent l'envie d'en acherer un ſecond: mais „un autre Abbé plus généreux lui fit pré„ſent de la piéce de *Cenie*, qui étoit d'a„bord en vers, & qu'il mit en proſe; pour „obliger cette Dame prétendu-bel-eſprit". Je demande d'où vient le calomniateur Chevrier n'a pas nommé les Abbés qui firent préſent de ces deux ouvrages à Mad. de Grafigni: une accuſation auſſi grave pour la gloire de cette Dame méritoit d'être prouvée, & elle l'auroit été ſi Chevrier eût nommé les auteurs. Mais qui peut ajouter la moindre croyance à la ſuppoſition générale de deux Abbés inconnus, & qui n'ont exiſté que par la noirceur d'un envieux calomniateur 35. La mort de Chevrier fut digne de ſon caractere. Crai-

primer un catalogue raiſonné des livres de ſa bibliotheque, dont il faiſoit une vente publique; mit cet avertiſſement ſous l'article des Lettres Perſannes de Mr. de Monteſquieu. *Trois perſonnes ont travaillé à ces fameuſes lettres, Mr. de Monteſquieu eſt l'auteur de celles qui roulent ſur la politique, un Mr. Bel, conſeiller au Parlement, a fourni les badines, & un Préſident nommé Bar-*

craignant d'être arrêté dans les Païs-bas, pour être reconduit en France, les uns diſent qu'il s'empoiſonna, les autres au moins qu'il mourut empoiſonné. Pluſieurs perſonnes, qui l'avoient connu, m'ont rapporté ſa fin d'une ma-

*baud a écrit les morales.* Voila une prétendue anecdote dont tous les gens de lettres en France connoiſſoient non-ſeulement la fauſſeté mais le ridicule: cependant vingt Journaliſtes étrangers, vingt Littérateurs Allemands, la placeront peut être dans leurs ouvrages, & dans trente ans d'ici elle ſera regardée comme très véritable, par la moitié de l'Europe; car elle eſt infiniment mieux certifiée que celle de Chevrier ſur Mad. de Grafigni. On cite, dans celle des Lettres Perſannes, le nom de deux perſonnes, dont on prétend qu'elles ſont en partie: on rapporte leur état & leur condition; enfin rien ne paroît ſi clairement établi; cependant rien n'eſt ſi faux; ajoutons, & ſi évidemment reconnu faux, par tous les plus illuſtres ſavans avec qui Mr. de Monteſquieu a paſſé ſa vie à Paris. Ce Miniſtre du St. Evangile s'appelloit Perard: il étoit homme de lettres, il avoit vécu trois ans en France, où il avoit ſans doute appris de quelque auteur ſubalterne cette hiſtoire ſecrette. Celui qui la lui diſoit l'avoit peut être inventée, par jalouſie. La derniere reſſource des écrivains ſans mérite c'eſt de tâcher d'enlever, s'ils peuvent, à ceux qui en ont beaucoup, des ouvrages qui ſont trop approuvés du public pour être critiqués: leur envie trouve une conſolation à jeter du doute ſur le véritable auteur d'un livre qu'ils ſont obligés de louer malgré eux.

maniére différente: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il ne mourut point d'une mort naturelle.

Si la calomnie doit être bannie parmi les gens de lettres vertueux, la fauſſe gloire,

Mr. Perard, peu content du relief qu'il tiroit de l'Egliſe du Seigneur, voulut allier les honneurs du monde, à la ſimplicité de l'Evangile, il ſe fit anoblir par l'Empereur Charles VII. Ce nouvel état l'obligea de faire une depenſe qu'il ne put ſoutenir longtemps; il fut reduit à vendre ſa bibliotheque; & le baron, (car il s'étoit fait faire baron) dépouilla le Miniſtre de tous ſes livres. Il ne manquoit pas de connoiſſances: il a beaucoup travaillé à la Bibliotheque germanique. Son caractere étoit doux, affable, ſerviable; & s'il eût pû ſe reſoudre à vivre en homme de lettres, il auroit paſſé une vie auſſi tranquille qu'elle a été agitée & pénible pour ſoutenir la dignité de baron, bien peu utile à la compoſition d'un bon ouvrage. Il étoit en relation de lettres avec le Cardinal Quirini; & l'appelloit touſjours *ſon ami le pourpré*, lorsqu'il en parloit, faiſant alluſion à la pourpre romaine. En vérité ſi la vanité, que les hommes tirent de leur charge ou de leur nobleſſe, eſt condamnable, celle que les gens de lettres ont pour les mêmes cauſes eſt bien ridicule. Eſt-ce que le grand Rouſſeau, fils d'un cordonnier, n'eſt pas cent fois plus reſpectable aux yeux d'un homme qui penſe, qu'un Duc & Pair qui n'a que ſa Pairie, & un Marquis que ſa nobleſſe?

re & la vanité mal entendue, ne doivent pas moins en être exclues: ces paſſions entraînent quelquefois dans les plus grands excès, & l'on a vû pluſieurs gens de lettres, ſemblables à ce furieux qui brula le temple d'Epheſe pour immortaliſer ſon nom, attaquer les choſes les plus reſpectables, & n'épargner ni les loix, ni les préjugés les plus néceſſaires dans la ſocieté civile. Qu'eſt-il arrivé à ces auteurs? Ils ont été obligés d'abandonner leur patrie pour ſe ſouſtraire à la punition qu'ils craignoient. Les uns ont traîné une vie miſerable dans l'opprobre; les autres après avoir lutté longtemps contre la miſere, ont vendu leur foi & leur religion, & n'ont trouvé de reſſource qu'en changeant de communion.

Les exemples ſont ſouvent plus utiles que les préceptes: plaçons ici celui de Prémontval, qui fut également connu & par ſes ſaillies extravagantes, & par ſa conduite ſi peu digne d'un homme de lettres. Il naquit à Paris: ſon pere, Commiſſaire de quartier dans cette ville, lui fit donner une éducation conforme à ſa naiſſance, & l'éleva comme le ſont les enfans des magiſtrats. Il eut des maîtres ſous leſquels il étudia pendant ſa jeuneſſe. En ſortant du Col-

College il s'appliqua aux Mathématiques, & fit quelques progrès dans cette ſcience: il prit du gout pour la fille d'un Mecaniſte, qu'il épouſa. Son pere deſaprouvant ce mariage, il paſſa en Suiſſe, & changea de religion: ſa femme par complaiſance en fit de même. Les Proteſtans lui donnerent de quoi ſubſiſter: mais bientôt ſa vanité le brouilla avec les mêmes gens qui l'avoient tiré de l'embarras: il paſſa en Hollande, & ne s'y conduiſit pas avec plus de ſageſſe; toujours agité par une vanité également ridicule & pernicieuſe à ſa tranquilité, il vint à Berlin, contant ſur les ſecours de Mr. de Maupertuis, qui l'avoit connu à Paris. Il entra par ſa protection à l'Académie de Berlin: mais il ſe comporta d'une maniére ſi ſinguliere, que ſon protecteur fût obligé de l'abandonner. Il eut un procès extravagant avec les Directeurs de la Maiſon des Orphelins. Il avoit pris dans cette Maiſon un jeune garçon, pour le ſervir, & il s'aviſa de vouloir en faire un philoſophe Spinoſiſte. Ce poliſſon voulut à ſon tour faire des Proſelites; & dans une converſation qu'il eut avec un de ſes camarades, il l'aſſura que Jeſus-Chriſt n'étoit que le fils d'un ſimple Charpentier. Le jeune homme, que le domeſtique de Pré-

mont-

montval vouloit perſuader, étonné d'une pareille doctrine, en inſtruiſit les Directeurs des Orphelins, qui réſolurent de reprendre, chez eux le valet de Premontval: mais il ne voulut pas le rendre; & prétendit que l'éducation qu'il donnoit étoit très bonne, très philoſophique, & même très-Chrétienne. Cette affaire étant venue devant les Magiſtrats, Premontval, qui ne demandoit qu'à faire du bruit, fit imprimer un mémoire, qui montre parfaitement ſon caractere. Les magiſtrats le condamnerent, & il en fut quitte pour une mercuriale, dont il ne profita pas: car il attaqua peu après Mr. Formey connu par pluſieurs bons ouvrages, qui ont été très bien reçus du public.

Je rapporterai à ce ſujet quelques anecdotes qui montrent bien les excès aux quels peut conduire une vanité mal placée. Premontval ayant imprimé deux parties du libelle, qu'il debitoit tous les trois mois contre Mr. Formey, les Magiſtrats lui defendirent de faire imprimer la continuation de ſon ouvrage. Il s'aviſa d'un expédient qui l'eût fait mettre à Bicêtre à Paris: il fit graver la troiſiéme partie de ſon livre, & lorsque les Juges le citerent pour avoir déſobéi, il répondit avec un air moqueur, qu'il

qu'il n'avoit point fait imprimer ſon ouvrage. Tant d'extravagance fit prendre le parti aux Magiſtrats de punir ſéverement un homme auſſi déraiſonable.

Le Marquis d'Argens, un des Directeurs de l'Académie, crut pour l'honneur de ce Corps, dont Premontval étoit membre, devoir aſſoupir cette affaire: il pria Mr. de Beauſobre, de ſe joindre à lui pour empêcher un éclat qui nuiſoit également à l'honneur des Lettres & de l'Académie. Mr. de Beauſobre parla à Premontval, & le conduiſit chez le Marquis d'Argens, qui lui dit: "Monſieur, quel eſt donc votre „ſujet de mécontentement contre Mr. For„mey? voyons s'il n'eſt point de moyen „de faire ceſſer une guerre auſſi indécente „dans la Republique des Lettres. Premont„val répondit au Marquis: Mr. Formey a „empêché que je n'euſſe une penſion de „l'Académie, & je ne puis lui pardonner „de m'avoir nui auſſi ſenſiblement. Mr. „d'Argens répliqua: Ce que vous me dites „ne peut avoir eu lieu, puiſque c'eſt le Roi „qui nomme lui ſeul aux penſions; & Mr. „Formey n'a aucune relation à la cour. „Mais enfin pour finir le ſujet de vos plain„tes, je vais Monſieur, ſi vous voulez ceſ„ſer de perſécuter Mr. Formey, m'enga-

„ger de vous obtenir une penſion avant „deux mois; & comme il pourroit arriver „que malgré ma bonne volonté je ne réuſ„ſiſſe pas à vous la faire avoir, voilà une „ceſſion par écrit, que je vous donne de la „mienne, dont vous jouirez jusqu'à ce que „vous ayez la vôtre; & je m'eſtime fort „heureux ſi à ce prix je puis faire finir des „procedés qui rendent les gens de lettres „mépriſables aux yeux du public". Les lecteurs ne s'attendent pas ſans doute à la réponſe que fit Prémontval: la voici mot à mot, ſillabe pour ſillabe. *Monſieur je ſuis infiniment ſenſible à vôtre bonne volonté: mais j'ai beſoin d'une victime illuſtre, que je puiſſe immoler dans mes écrits. Mr. Formey eſt en relation avec des Cardinaux, il dédie des livres à des Rois, & c'eſt un pareil ſujet que je veux attaquer, & non pas un auteur ordinaire.* Le Marquis d'Argens ſurpris d'un pareil diſcours répliqua ſans s'émouvoir: „Mr. je ſuis bien charmé que vous ne trou„viez pas dignes de votre critique tous les „gens qui ont l'honneur d'approcher de la „perſonne des Rois, & que ce ne ſoit que „ceux qui ont également & l'eſtime des „Cardinaux, & la protection des Souve„rains, qui ſoient dignes d'être immolés „à votre gloire". L'ennui & de le dégout

du

dit public firent peu de temps après ce que l'eſpoir d'une penſion n'avoit pu faire: les lecteurs fatigués de voir toujours dans l'ouvrage de Premontval, des ſatires contre la même perſonne, ne l'acheterent plus, & la publication en fut totalement interrompue.

Un homme auſſi ſingulier devoit l'être encore après ſa mort: il étoit inhumé déjà depuis dix mois, lorsque ſa femme à qui il avoit laiſſé ſon bien, ſe donna en mourant, pour heritier, un Miniſtre du St. Evangile. Mais un marchand libraire nommé Sari, demanda d'être mis en poſſeſſion de l'héritage, préſentant une fille d'onze ans, qu'il diſoit être de Madame de Prémontval, & née du vivant de ſon mari. L'affaire fut portée en juſtice; la ſage-femme déclaroit avoir accouché la mere, de l'aveu de ſon mari, qui chauffoit lui même les ſerviettes pour ſon épouſe. Le Miniſtre du St. Evangile, prouvoit par un extrait baptiſtaire que cette fille avoit été baptiſée ſous un autre nom que celui du pere à qui on vouloit l'attribuer; il demandoit quelle raiſon Premontval avoit eue pour vouloir ne pas reconnoître cette fille pour la ſienne ſur les fonts baptiſmaux, ſi elle l'étoit véritablement. Enfin cette affaire a été pourſuivie

vivement, & n'eſt point encore décidée. Les plaiſans prétendirent, & peut être n'avoient-ils pas tort, que Premontval s'étant trouvé en arrivant à Berlin très preſſé dans ſes affaires, avoit agi avec le marchand de livres Sari, comme Abraham autrefois avec Abimelec; & que Dieu n'ayant pas jugé à propos de ſe manifeſter en ſonge au libraire, & de lui ordonner de ne point toucher à la moderne Sara, la fille en queſtion, avoit été une ſuite de la complaiſance de Premontval pour l'Abimelec Berlinois, qui n'avoit pas donné des chameaux & des ſerviteurs, mais des Ducats, & des Fredericsd'or.

J'ai rapporté un précis aſſez long de l'hiſtoire de Prémontval pour que ſon exemple puiſſe ſervir à tous les gens de lettres, qui par un vil intérêt ſont capables de changer de religion, ou bien de ſe livrer à une vanité immoderée, qui les jette dans les cas les plus fâcheux, & qui détruit les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs; car il ne faut pas penſer que Premontval fût un écrivain ſans mérite, il y a dans ſes ouvrages, bien des choſes utiles & inſtructives: il eſt vrai qu'elles ſont écrites d'un ſtile dur & qui ſe reſſent de l'orgueil de l'auteur.

L'en.

L'envie outrée des louanges produit très-ſouvent le contraire de ce que nous ſouhaitons, & nous expoſe à la raillerie de ceux qui connoiſſent notre vanité. Le Cardinal Quirini, reſpectable par ſon rang & par ſa probité, avoit apprêté à rire à bien des gens par le Commentaire qu'il avoit écrit en latin ſur les plus ſimples actions de ſa vie, & qu'il avoit envoyé à tous les gens de lettres de ſa connoiſſance; il fit imprimer tous les éloges que les ſavans lui avoient écrits, & lorsqu'on venoit à conſidérer ces éloges, l'on voyoit aiſément qu'ils étoient plûtôt des complimens qu'on faiſoit au Cardinal, que des louanges qu'on donnoit à l'auteur.

Les philoſophes doivent chercher à mériter d'être loués, & ne pas ſe ſoucier de l'être. Le Cardinal de Richelieu avide de toute ſorte de gloire, voulut auſſi jouir de celle que donnent les belles-lettres: il fit, étant ſimple Prélat, de très-mauvais ouvrages de théologie, étant Miniſtre des vers au deſſous du médiocre. Si la juſte réputation qu'il acquit dans les affaires d'état n'avoit pas fait oublier ſes écrits littéraires, il auroit paſſé dans la poſtérité comme l'émule de Chapelain, au lieu d'y par-

venir, ainſi qu'il ſe l'étoit propoſé, comme le rival du grand Corneille [36].

Un

[36] Le ſeul ouvrage paſſable du Cardinal de Richelieu c'eſt ſon teſtament. Mr. de Voltaire a fait une brochure pour prouver qu'il n'étoit pas de lui: mais le Pere Griffet Jeſuite a répondu à cette réfutation, en montrant l'original de ce teſtament, apoſtillé presque partout, de la main de ce Cardinal. Mr. de Voltaire forcé de reſpecter ce témoignage s'eſt tû: mais il ne s'eſt pas rétracté. Pourquoi craindre de convenir d'une erreur, qui peut égarer bien d'autres écrivains, & leur faire croire ſur l'aſſertion de Mr. de Voltaire, que ce livre eſt fauſſement attribué au Cardinal de Richelieu? Commettre des fautes c'eſt le partage de la foibleſſe humaine, les reconnoître c'eſt celui des grands hommes. Perſonne ne mérite mieux d'être placé parmi eux, que Mr. de Voltaire: pourquoi a-t-il donc craint de ſe rétracter? Au reſte il y a pluſieurs principes dans ce teſtament, très-condamnables, & bien des choſes médiocres parmi quelques bonnes: nous en parlerons ailleurs. A l'égard des teſtamens de Louvois, de Colbert, de Charles V. Duc de Lorraine, ce ſont des ouvrages qui bien loin d'avoir été écrits par ces hommes illuſtres, ont été compoſés par des auteurs inconnus, & d'un mérite au deſſous du médiocre. Un auteur moderne, parlant de ces prétendus teſtaments dit que ce ſont des productions ſteriles, que la faim a enfantées ſur le fumier *d'Ivus* plûtôt que dans le cabinet d'un negotiateur.

Un autre défaut que les gens ſages doivent éviter avec ſoin, c'eſt celui de ſe mêler

L'écrivain, qui nous a donné depuis quelques années le teſtament du Cardinal Alberoni, ſemble avoir voulu honorer la mémoire de ce Miniſtre Eſpagnol, aux dépens du Cardinal de Fleuri, & du Maréchal de Belliſle. Ce même auteur a publié, à l'inſtigation du feu Comte de Brul (qui ſera une preuve éternelle qu'on peut ſans aucun mérite jouer pendant longtemps un très-grand rôle) pluſieurs libelles prétendus politiques. Il a paru un ouvrage très-ſanglant contre cet écrivain, ſous le titre de *L'eſpion, ou l'hiſtoire du faux Baron de Maubert, auteur de pluſieurs libelles qui ont paru pendant cette guerre pour les quels il a été exilé de la Hollande.* La vérité, que nous nous ſommes préſcrite pour regle invariable dans cet ouvrage, ne nous permet pas de paſſer ici ſous ſilence, que toutes les mauvaiſes actions que l'on impute, dans cet ouvrage, à Mr. Maubert ſont ou ſuppoſées entiérement, ou rendues d'une maniére infidele & calomnieuſe. Des perſonnes dignes de foi, qui l'ont connu particulierement, nous ont appris qu'il n'eſt coupable que d'avoir écrit avec indécence, pendant cette derniere guerre, contre un ſouverain que l'Europe admire, & que la poſterité placera au rang des plus grands hommes. Il a ſuppoſé, pour favoriſer les deſſeins du Miniſtre qui l'employoit, quelques piéces fauſſes, qu'il avoit lui même compoſées. Mr. Maubert aura ſans doute compris, par les accidens qui lui ſont arrivés, qu'un homme ſage ne doit jamais ſervir d'inſtrument à la calomnie; il a éprouvé

ler d'écrire ſur les affaires d'état, & de prendre part à ce qui ne doit être que le partage des perſonnes en place. La politique eſt l'occupation des Miniſtres, la philoſophie & les belles lettres eſt celle des ſavans. Il en eſt pluſieurs qui ſe ſont repentis, mais trop tard, de s'être éloignés de ce principe; quelques uns ont même éprou-

que les Princes employent les écrivains qui veulent ſe prêter à leurs vengeances & à leurs inimitiés; mais qu'ils les abandonnent dès-que ces inimitiés ſont finies. Dans le moment que j'écris ceci, Mr. Maubert eſt retenu depuis pluſieurs mois, dans les priſons d'Amſterdam, pour quelques dettes très-petites; & ceux qui l'ont employé pendant toute la guerre, ne lui ont pas donné le moindre ſecours. N'eût-il pas mieux fait de ne point ſe mêler des affaires & des différends des Princes, de s'occuper à écrire quelque bon ouvrage, tel qu'eſt celui de l'hiſtoire politique du ſiecle, qu'il a publié avec l'approbation générale du public?

Il faut convenir que l'abus de publier des livres ſous des noms empruntés, & de ſe ſervir de ces noms pour calomnier des perſonnes reſpectables eſt bien condamnable. On vient d'imprimer un mauvais ouvrage, ſous le titre de Mémoires de Mad. de Pompadour, dans lequel les Cardinaux de Richelieu, de Mazarin, & de Fleuri, ſont traités comme des Miniſtres qui ont ruiné la France. Cependant le premier a détruit la puiſſance de la Maiſon d'Autriche, & préparé toutes les conquêtes qu'a fait Louis quatorze: le ſecond a ſou-

éprouvé de fatales cataſtrophes. Gilles Durant, ſieur de la Bergerie, avocat au Parlement de Paris, fût rompu vif, & brulé en Greve à Paris, avec le nommé Siri Florentin, par Arrêt du grand Conſeil du 16 Juillet 1618, pour avoir compoſé une ſatyre ſur les affaires du temps. Un frere de Siri fût auſſi pendu pour en avoir fait des

tenu & avancé l'exécution des projets qu'avoit formé le premier; le troiſiéme, après avoir fait jouïr le Royaume d'une paix de vingt ans, à retabli les finances, à ajouté par ſa ſage politique la Lorraine & le Duché de Bar au Royaume. La prétendue Mad. de Pompadour, ou plûtôt l'auteur, qui abuſe du nom de cette dame, inſulte pluſieurs des principales maiſons de la cour, & débite un nombre d'anecdotes, dont la fauſſeté de la plûpart eſt évidente. De pareils ouvrages enfantés par des gens, qui n'ont pas même frequenté les domeſtiques des Seigneurs dont ils parlent, devroient être flétris par le mépris du public, & par les Magiſtrats, s'ils en étoient connus. La vertueuſe Mad. de Maintenon, Louis quatorze même ſont outragés dans la préface de ces Mémoires; & l'on peut dire que cet ouvrage ſeroit le plus mauvais qui eût été écrit dans ce ſiecle, ſi d'autres Mémoires ſous le nom de *Vie de Mad. de Pompadour*, qui parurent pendant la derniere guérre n'étoient encore cent fois plus mépriſables. C'eſt une ſatyre, quelquefois vraie, quelquefois calomnieuſe, toujours groſſiere, contre cette Dame, qui vivoit encore lorsqu'elle parut.

des copies. Ce Durant *étoit un des gentils poëtes de ſon temps, inventif à dreſſer des ballets.* Mercur. franc. 1618. Il eût mieux fait de faire des vers & des chanſons, que des écrits politiques.

Folie pour folie, j'aime encore mieux la vanité, que la fureur de ſe mêler des affaires d'Etat. Lorsque le Jeſuite Caſtel publioit des rapſodies, auxquelles il donnoit le titre *de Lettres philoſophiques pour r'aſſurer l'univers; ſeconde lettre pour r'aſſurer l'univers contre la critique de la premiere lettre, troiſieme lettre en réponſe à la ſeconde pour r'aſſurer l'univers contre le bruit populaire d'un dérangement dans le cours du ſoleil*, l'univers traita de fou le Jeſuite Caſtel, rit de ſa vanité, du titre faſtueux de ſes lettres & de leur médiocrité par le ſtile & par le jugement: mais les juges ne le firent pas pendre, comme ils firent du Jeſuite Guignard ſon confrere, pour avoir écrit & gardé chez lui des papiers qui regardoient les affaires d'Etat. L'on demandera peut-être ce que doit faire un homme de lettres ſi des princes veulent le charger d'écrire contre d'autres princes. Je réponds à cela qu'il peut s'en excuſer s'il eſt poſſible: mais ſi c'eſt ſon ſouverain qui lui ordon-

ordonne de publier des ouvrages contre quelque autre prince, il doit les écrire avec la plus grande modération poſſible, donner de bonnes raiſons, & n'employer jamais des termes peu reſpectueux, encore moins des injures. Un Roi qui prend fantaiſie de faire punir un particulier, en trouve toujours le moyen: tout le monde ſait l'aventure du gazetier d'Amſterdam, enlevé au milieu de cette ville, & mort dans une cage de fer au Mont St. Michel. L'hiſtoire du Gazetier de Bruxelles, lorsque le Comte de Saxe prit cette ville, eſt encore récente. Ces évenemens ſont arrivés ſans le conſentement de ceux qui avoient employé ces écrivains: mais j'ai vû Rouſſet, auteur d'un fort bon livre (les Intérêts des Princes) ayant compoſé un nombre d'ouvrages périodiques, & de feuilles politiques contre la France en faveur de la Hollande & de l'Autriche, exilé des ſept Provinces, deguiſé en Abbé à Bruxelles, ſouffert à peine dans cette ville, vivant dans un état abject. Les gens qui l'avoient employé pendant la guerre l'avoient ſacrifié après qu'elle avoit été finie au contentement des couronnes qu'il avoit inſultées. Et quel eſt le particulier aſſez inſenſé pour oſer penſer qu'on retardera d'une minute la ſignature d'un traité de paix, quand

quand un Prince qu'il aura outragé, demandera qu'on le puniſſe ou qu'on le chaſſe ?

Parlons encore d'un vice que tous les gens de lettres vertueux doivent éviter avec ſoin. Nous avons vu dans ces derniers temps, quelques ouvrages, tels que le *Portier des Chartreux*, *Margot la ravaudeuſe*, *Thereſe philoſophe*, & quelques autres, qui ſont écrits d'une maniere ſi orduriere, que l'eſprit le plus familiariſé avec la débauche eſt obligé de rougir d'une licence qui ne regne pas même dans les Corps de garde. De pareils livres perdent de réputation, auprès de tous les honnêtes gens, les auteurs qui les publient, & l'on ne peut ſans être indigné, voir des écrivains qui employent leur plume à pervertir totalement les moeurs, & à introduire une licence qui paroîtroit honteuſe dans un mauvais lieu. Nous ne concevons pas qu'il ſe trouve quelqu'un, nous ne diſons pas reſpectant la vertu, mais ſimplement les bienſéances, qui puiſſe s'occuper d'une pareille lecture ; & l'on peut appliquer aux gens qui ſont aſſez malheureux pour s'en occuper, ce que St. Auguſtin a dit d'un ſyſté-

37 Ἂν μὲν ᾖ οἷος τε ἦς, μέταγε τοῖς σοῖς λόγοις τοὺς τῶν συνόντων ἐπὶ τὸ πρόσηκον. Εἰ δὲ ἐν ἀλλο-

ſyſtéme de quelques anciens, *qu'il ne ſavoit quels étoient ceux qui étoient les plus malheureux, ou les philoſophes qui l'avoient inventé, ou ceux qui l'avoient appris d'eux.*

Concluons cet article par exhorter tous les gens de lettres à s'attacher fermement à la vertu, à la regarder comme l'objet principal qu'ils doivent avoir toujours en vûe, à reſpecter les loix, à honorer les grands ſans en rechercher la protection; à aimer la ſobrieté, à fuir la débauche, qui émouſſe & détruit peu à peu tous les talens de l'eſprit, à ne jamais écrire des libelles & des ſatires, à ne répondre que par des raiſons aux injures, à pardonner les offenſes, à ne point être avide de louanges, à rendre les hommes meilleurs & plus éclairés par de ſages inſtructions, à ne jamais corrompre les moeurs par ces écrits licencieux, auxquels on donne aujourd'hui le nom d'ouvrages galans, comme s'il n'y avoit pas une différence immenſe de la galanterie à la crapule; enfin à pratiquer le précepte d'Epictete par lequel je finis cet article [37]. „Si vos amis „s'entretiennent de choſes qui bleſſent la „bien-

*φύλοις ἀπολειφθεὶς τύχοις, σιώπα. Quod ſi potes, familiarium tuorum ſermones tuis ſermonibus, eo quo decet,*

„bienſéance, faites tout ce que vous pourrez „pour les obliger à changer de diſcours. Si „vous êtes parmi des étrangers, gardez le ſi„lence.“

ATHE-

*traducito: ſin à peregrinis circumventus fueris, taceto.* Epictet. Enchirid. Cap. xlij.

38 Athenée nous apprend lui-même le lieu de ſa naiſſance dans ſon neuviéme livre: Καὶ ἐν τῇ τῶ συσσίτῳ ἡμῶν Ἀθηναίῳ πατρίδι Ναυκράτει. Suidas dit la même choſe: Ἀθήναιος Ναυκρατίτης γραμματικὸς γεγονὼς ἐπὶ τῶν χρόνων Μάρκω, ἔγραψε βιβλίον, ὄνομα δειπνοσοφισταί. *Suid. in Lex.*

39 Le poëte Oppien fut élevé par ſon pere, qui avoit été exilé dans une île de la mer Adriatique, parce que l'Empereur Septime Severe étant allé dans la ville natale du pere d'Oppien, appellé Ageſilas, il ne vint pas, ainſi que tous les autres citoyens, au devant de ce Prince. *Oppianus Anazarbeus Cilix, matre Zenodota, patre Ageſilao. viro opulento & philoſophiæ dedito, qui cùm imperatori L. ſeptimio Severo Anazarbum venienti cum reliquis civibus obviam ire neglexiſſet, ab eo in inſulam maris Adriatici Meliten ſive Maltam relegatus eſt. Filius à patre in bonis litteris enutritus ejusque in exilio, comes animum ad poëſin appulit.* Oppien s'appliqua à la poëſie, il compoſa un poëme ſur la pêche, que nous avons encore aujourd'hui. L'Empereur Severe fut ſi charmé de cet ouvrage, qu'il ne ſe contenta pas de rappeler le pere d'Oppien de ſon exil, mais qu'il fit un préſent

## ATHENÉE.

Athénée [38] naquit à Naucrate, ville d'Egypte : il écrivit après l'empire de Commode, & après la mort [39] du poëte Oppien. Son ouvra-

très-conſidérable à ce poëte. Fabricius raconte quelques autres circonſtances à ce ſujet. *Obtulit (Oppianus) ſive eidem imperatori Severo, ut Sozomenus auctor eſt, ſive ut alii teſtantur, & inſpectio ipſa poëmatis evincit, Antonio Caracallæ ejus filio : verùm ſuperſtite adhuc Severo patre, in ludis ſæcularibus anno Chriſti CCIV. illique elegantiam ingenii ſui ita probavit, ut non modo remiſſionem exilii parenti impetraret, ſed & pro ſingulis verſibus vicies mille (fuiſſe Suidas teſtatur aureos inde dictos) præmii loco ab imperatore ferret ſingulos nummos aureos.* Oppien mourut de la peſte à l'âge de trente ans, & peu de temps après qu'il eut été rappelé de ſon exil avec ſon pere. *In patriam reverſus, exſtinctus eſt, non diu poſt graſſante peſtilentia, cum annum ætatis non ultra triceſimum attigiſſet.* Fabri. Biblioth. Græc. Lib. IV. pag. 626.

Quant aux ouvrages d'Oppien nous avons encore aujourd'hui ſon poëme ſur la peche en cinq livres, & un autre ſur la chaſſe en quatre livres : il étoit autrefois en cinq, mais on a perdu le dernier. Ces deux ouvrages ont été imprimés pluſieurs fois enſemble, & traduits par différents ſavans, en proſe & en vers latins. *Exſtant hujus Oppiani carmine heroico ſcripti Ἁλιευτικῶν, ſive* de piſcatione, libri quinque *ad imperatorem Antoninum Caracallam, & Κυνηγετικῶν, ſive* de Ve-

ouvrage eſt intitulé 4° *Les Diſcours de table des*

natione libri quatuor, *ita ut quintus ſive poſtremus interciderit: nam de hoc argumento quoque illi quinque libros compoſitos fuiſſe græcus auctor vitæ Oppiani diſertè teſtatur. Et hos eidem Antonino Caracallæ ab auctore inſcriptos paulo ante obſervavi.* - - - - Cynegetica *latina proſâ vertiſſe ſe teſtatur Geſnerus, in bibl. ſed nunquam in publicum prodiit ejus interpretatio. Latino carmine utcumque reddidit Johannes Bodinus, notasque addidit, in quibus Adriani Turnebi lectiones ſublegiſſe dicitur.* - - - - - *Halieutica & Cynegetica junctim græce prodierunt ex emendatione Turnebi, typis regiis, Paris, A.* 1555. *Quam editionem ad tres Codices MSS. Palatinos recenſuit.* Id. ib.

L' hiſtorien grec de la vie d'Oppien aſſure, que ce poëte avoit compoſé un poëme ſur la chaſſe des oiſeaux en cinq livres, qui n'a jamais été public, quoique François Aſulanus ſe vantât d'en avoir un manuſcrit, &. que dans pluſieurs bibliotheques on ait eu une paraphraſe en grec de deux livres d'Oppien, ſur la chaſſe des oiſeaux, par un Sophiſte nommé Eutenius. Cette paraphraſe a été publiée par Holſtenius d'après un manuſcrit de la bibliotheque du Vatican. Quant au poëme d'Oppien, il eſt perdu, malgré ce que diſoit Aſulanus, contre la vanité & la mauvaiſe foi du quel on ne peut qu'être indigné. Voici pour ceux qui entendent le latin. *Scriptor græcus vitæ Oppiani teſtatur eum Ἰξευτικὰ quoque ſive poëma de aucupio, quinque libris compoſuiſſe, quod hactenus* lucem non adſpexit, *neque uſquam repertum eſt, licet olim illud habere ſe jactavit Franciſcus Aſulanus, & quanquam in Vindobonenſi, & aliis bibliothecis M. S. exſtat Eutenii Sophiſtæ paraphraſis*

*des Savans:* il eſt diviſé en quinze livres; nous

*græca proſoica in Oppiani Ἱεντικῶν libros duos, jam olim lecta Geſnero, qui ejus editionem, cum variis lectionibus, & caſtigationibus in Oppianum pridem promiſit, & ex illa hinc inde quædam adducit in opere ſuo de animalibus, præcipuè in avium hiſtoria. Noviſſimè Eutenii paraphraſin in Ikeuticon Oppiani ex apographo MSi Vaticani per Holſtenium recenſito, cum latina verſione ſua, & erudita præfatione, de vocabulis artis icheuticæ apud græcos uſitatis in lucem edidit, vir clariſſ. Eraſmus Vindingius Pauli filius, Hafniæ A.* 1702. 8. *Conſtat autem non libris quinque, ut Suidas, nec duobus, ut Geſnerus ſcribunt, ſed libris tribus, quorum primo agitur de avibus rapacibus ac domeſticis, earumque natura; ſecundo de avibus amphibiis in aquis pariter ac terra vitam degentibus; ac tertius denique de variis generibus, & rationibus ſingulas capiendi.* Id. ib.

Le Pere Rapin, dans ſes Réflexions ſur la poëtique pag. 176. dit qu'Oppien eſt ſec. Le docte Fabricius a répondu fort à propos à ce Jeſuite, que, ſi Oppien n'eſt pas toujours fleuri c'eſt plûtôt la faute du ſujet qu'il a traité que la ſienne; & qu'on trouve dans ſes poëmes, beaucoup de génie d'érudition & d'éloquence. *Quod autem Renati Rapini judicio ſiccus eſt Oppianus ac jejunus, ſi omnino verum eſt, ex argumento provenit, quod doceri contentum negat ornari. Quantum tamen in illo fieri licuit, jampridem ingenii, doctrinæ & floridæ eloquentiæ ac perſpicuitatis laudem ille tulit.* Id. ib.

40 *Ejus* Δειπνοσοφιστῶν, *ſive* eruditorum convivalium ſermonum libri XV. *licet haud integri ad nos perve-*

nous avons perdu le premier, le ſecond & le commencement du troiſieme. On a ſuplée à ce defaut par l'abrégé qu'on avoit de cet ouvrage, & qui a été fait il y a plus de ſept cents ans par un grammairien. L'ouvrage

*nerunt, deſunt enim, præter lacunas hinc inde obvias, libri duo primores cum tertii principio; quæ jactura utcunque in editionibus reſarcita eſt ex epitome hujus operis confecta ante annos circiter ſexcentos à grammatico quodam.* Fabr. Bibl. græc. Tom. III. pag. 632. Il eſt bon de remarquer ici, que lorsqu'Euſtathe cite Athenée, dans ſon Commentaire ſur Homére, ce qui lui arrive fort ſouvent, il prend toujours ſes citations dans l'abregé d'Athenée, & jamais dans l'ouvrage original. Nous avons encore aujourd'hui cet abregé en manuſcrit, dans pluſieurs bibliotheques, dont il n'a jamais été imprimé que le premier, le ſecond livre & le commencement du troiſiéme, pour ſuppléer à ce qui manquoit à l'original d'Athenée. Entendons ſur tout cela le docte Fabricius: *Euſtathius quoties Athenæo ad Homerum utitur, utitur autem ſæpiſſime, jam ſub nomine Athenæi, jam ſub nomine* Δειπνοσοφιστῶν, *non ipſum Athenæi opus, ſed epitomen ſive auctorem* Παρεκβολῶν *ad manus habuit, ut obſervatum Rich. Bentleio Diſſ. de Epiſtolis Phalaridis*, pag. 30 & 31. *Hæc epitome manuſcripta fuit apud Marcum Muſurum primum Athenæi editorem, tum & apud Is. Caſaubonum, qui eam ab Hæſchelio* (vide Caſauboni epiſt. 26.) *acceperat, auctorique nec eruditionis denegat teſtimonium, nec excuſare interdum negligentiam poteſt. Deliteſcit adhuc in variis bibliothecis inedita, exceptis li-*

vrage d'Athénée eſt fort utile; cet auteur ſuppoſe [41] qu'il raconte à Timocrate les diſcours qu'il avoit entendus à la table d'un riche Romain appelé Laurentius, qui avoit une très-grande bibliotheque, & qui raſſembloit

*bris primis duobus & parte tertii, quibus defectum ipſius Athenæi Muſurus primus merito ſupplevit.* Id. ib.

[41] Nous trouverons ici dans cette citation les noms de tous les ſavans dont Athenée rapporte les propos de table à Timocrate. *Fingit, in hoc opere ſcriptor* Πολυμαθέστατος, *Platonis ſympoſium imitatus, ſe Timocrati narrare quæ ipſe percepiſſet in convivio quod Laurentius doctis viris appellatus Romanus, vir opulentus itemque doctiſſimus, & magnæ inſtructor bibliothecæ paraverat viris præſtantiſſimis:* Maſurio *Jurisconſulto*, Monio *poëtæ*, Plutarcho *Alexandrino*, Leonidæ *Cleo*, Æmiliano *Mauruſio*, & Zoilo *grammaticis; tum philoſophis* Pontiano ac Democrito *Nicomedienſibus*, Philadelpho *Ptolemæenſi*, Theodoro *item* Cynulco, *ſive Cynico pluribus canibus ſtipato, rhetoribusque aliquot, in quibus eminebat* Ulpianus *Tyrius ob aſſiduam inquiſitionem* ὀνοματοδήκης & κειτάρχειτος *ab Athenæo appellatus, à Cujacio autem, ni fallor, male confuſus cum Ulpiano jurisconſulto; denique medicis* Daphno *Epheſio*, Galeno *Pergameno*, & Rufino *Nicaenſi, muſicoque* Alcidæ *Alexandrino;* Arriano *prætcrea,* & Udro & Palamedi *ac* Myrtilo *Theſſalo; hi occaſione potus & ciborum appoſitorum jucundos & plenos urbani ſalis, & apertorum jocorum, ſed non minus curioſiſſimæ ac maximè reconditæ doctrinæ ſermones edunt.* Id. ib. in not. pag. 631. & ſeq.

bloit chez lui les gens de lettres les plus illuſtres. Parmi ces diſcours s'il y en a qui roulent ſur la maniere dont on doit expliquer pluſieurs endroits des auteurs célébres, d'autres concernent la philoſophie, quelques-uns roulent ſur les mœurs & la perſonne des philoſophes. C'eſt principalement parmi ceux-là, que nous prendrons les exemples que nous citerons, parce que nous ne perdons jamais de vue notre projet principal, d'être non-ſeulement utile à inſtruire l'eſprit de nos lecteurs, mais à augmenter leur amour pour la vertu, & à leur fournir les préceptes que les écrivains anciens nous ont laiſſés pour regle dans la conduite de la vie.

Plaçons d'abord ici la ſage remontrance du philoſophe Pyrrhon à un de ſes amis, qui faiſoit trop grande chere lorſqu'on alloit man-

42 Πύῤῥων δ' ὁ Ἠλεῖος, τῶν γνωρίμων τινὸς αὐτὸν ὑποδεξαμένου, πολυτελῶς δὲ, εἰς τὸ λοιπὸν, εἶπε, οὐχ ἥξω πρός σε, ἂν οὕτως ὑποδέχῃ, ἵνα μήτε ἐγώ σε ἀηδῶς ὁρῶ καταδαπανώμενον οὐκ ἀναγκαίως, μήτε σὺ θλιβόμενος κακοπαθῇς· μᾶλλον γὰῤ ἡμᾶς τῇ μεθ' ἑαυτῶν συνουσίᾳ προσῆκόν ἐστιν εὐεργετεῖν, ἢ τῷ πλήθει τῶν παρατιθεμένων, ὧν οἱ διακονοῦντες τὰ πλεῖστα δαπανῶσι. *Pyrrhon Eleus à familiari quodam*

manger chez lui [42]. „Je ne retournerois plus, „lui diſoit-il, diner avec vous ſi vous conti„nuiez de faire une dépenſe qui pût vous „déranger. Cette quantité de plats eſt incom„mode, & il eſt plus judicieux que nos re„pas ſoient intéreſſans par l'amitié que „nous nous y témoignons, que par une „multitude de mets dont la plus grande par„tie ſont mangés par les domeſtiques.“ Belle leçon pour tous les gens de lettres, qui doivent toujours chérir la ſimplicité, & laiſſer à des financiers automates les dépenſes ſuperflues, par lesquelles ils tâchent de réparer l'ennui que leur préſence & leurs diſcours cauſent ſouvent à leurs convives.

Voici un ſecond exemple qui doit faire réflechir les philoſophes, qui ſe livrant trop à leur imagination preſcrivent aux hommes des regles qui ne ſont praticables qu'en idée;

*ſuo magnificè & ſumptuoſè tractatus. Poſthac, inquit, ad te non accedam, ſi ita epulari pergas, ne illibenter videam te, ubi neceſſum non eſt, impenſam facere, ac ne tibi gravato incommodus & moleſtus ſit hic ſumptus: magis enim decet mutua nos conſuetudine noſtram in amicos benevolentiam declarare, quàm ferculorum multitudine, quorum majorem partem miniſtri abſumant.* Athenæus X. Lib. Cap. jv.

idée. Les paradoxes ne deviennent que trop à la mode aujourd'hui: mais il y a apparence que le gout qu'on a pour eux ne ſera pas

43 Ὁ δὲ Πλάτων πῶς οὐκ ἄτοπος, τριῶν γενομένων Ἀθηναίων νομοθετῶν, τῶν γε δὴ γνωριζομένων· Δράκοντος, καὶ αὐτοῦ τοῦ Πλάτωνος καὶ Σόλωνος, τῶν μὲν τοῖς νόμοις ἐμμένειν τοὺς πολίτας, τῶν δὲ τοῦ Πλάτωνος καὶ προσκαταγελᾶν. Ὁ δ' αὐτὸς λόγος καὶ περὶ τῆς πολιτείας, εἰ καὶ πασῶν ἐστὶν ἄντη βελτίων, μὴ πείθει δ' ἡμᾶς; τί πλέον; ἔοικεν οὖν ὁ Πλάτων μὴ τοῖς οὖσιν ἀνθρώποις γράψαι τοὺς νόμους, ἀλλὰ τοῖς ὑπ' αὐτοῦ διαπλαττομένοις, ὥστε καὶ ζητεῖσθαι τοὺς χρησομένους· ἐχρῆν οὖν, ἃ πείσει λέγων, ταῦτα καὶ γράφειν, καὶ μὴ τ' αὐτὰ ποιεῖν τοῖς εὐχομένοις, ἀλλὰ τοῖς τῶν ἐνδεχομένων ἀντεχομένοις. *Ineptum Platonem inde fuiſſe patet, quòd cùm illuſtres apud Athenienſes tres legislatores fuerint, Draco, Solon, & ipſe Plato, illorum leges cives obſervaverint, Platonis verò nihili fecerint, ac irriſerint. Ejus verò diſputatio de Republicâ, etiam ſi reliquis omnibus anteponenda foret, quandoquidem neminem commovit, quam utilitatem præſtat? Videtur ſanè Plato non hominibus qui ubivis ſunt leges præſcribere, ſed iis quos imaginatione finxit; ut qui legibus ita pareant, perquirendi ſint. Debuit ergo quæ perſuadere poſſet ſcribere, nec id facere quod qui obnixè votis aliquid ſibi precantur; verùm potiùs id amplecti, & retinere quod accidit, & fit quotidie.* Athen. Lib. XI. Cap. ultimo. Quelque ſingulieres & bizarres que fuſſent les loix ima-

pas de plus longue durée, que celui qu'on eut autrefois pour certains dogmes dans la Grece. „Il paroît, dit Athenée 43, que „Pla-

ginaires de la republique de Platon, l'Empereur Gallien accorda à Plotin, à la ſollicitation de l'Imperatrice ſon épouſe, la permiſſion de ſe retirer avec tous les philoſophes, dans une ville de la Campanie qui avoit été ruinée, de la rebâtir, & d'y établir un gouvernement dirigé & reglé ſelon les loix de Platon, dont cette ville devoit porter le nom. Cela ne fut pas exécuté par la jalouſie de quelques favoris de l'Empereur. De tout temps il s'eſt trouvé des ignorans parmi les courtiſans, qui ont détruit ce que les autres plus éclairés vouloient faire en faveur des gens de lettres. Je n'applique pas ceci à l'oppoſition aux loix de Platon, qui pouvoient rencontrer bien d'autres difficultés que la jalouſie des courtiſans, mais à mille déſagrémens que les ſavans les plus reſpectables ont reçus par des cabales de cour, malgré la protection de pluſieurs grands Seigneurs, qui ayant eux-mêmes beaucoup de mérite protégeoient ce même mérite dans les gens de lettres en qui ils l'appercevoient. *Plotinus tamen, teſte Porphyrio in ejus Vita, Gallienum Imperatorem, uxoremque ejus Saloninam, rogavit, ut diruta in Campania urbem, philoſophis aptam inſtaurarent, regionemque circumfuſam cultæ civitati donarent concederentque civitatem habitaturis Platonis legibus gubernari, atque ipſam Platonopolim appellari. Addit Porphyrius, Plotinum pollicitum ſe illuc habitatum unà cum omnibus amicis profecturum: quod impetraſſet, niſi quidam Imperatoris familiares, ſive invidiâ, ſive indigna-*

„Platon donna dans des viſions chimèriques: „car parmi trois législateurs qu'eurent les „Athéniens, Dracon, Solon & Platon, ils „obſerverent les loix des deux premiers, & „ſe moquerent de celles du troiſieme. Les „diſcours de Platon ſur le gouvernement de „la république ne peuvent faire aucune im- „preſſion, parce qu'ils ne ſont d'aucune uti- „lité. En effet il ſemble que ce philoſophe „ait voulu preſcrire des loix, non à des „hommes qui exiſtoient réellement, mais à „des citoyens qui n'exiſtoient que dans ſon „imagination; il devoit écrire ce qu'il pou- „voit perſuader, & non pas ce qu'il s'ima- „ginoit devoir être perſuadé.“ Beaucoup d'ouvrages, qui ſont recherchés aujourd'hui par l'amour de la nouveauté, eſſuieront un jour

*tione, ſive alia quadam iniquâ de cauſâ, reſtitiſſent.* Menag. in Diog. Laër. Lib. III. Segm. 20. 21. Tom. II. pag. 147. Col. 2.

44 Λαίδος τε τῆς ἐξ Ἱκκάρων, πόλις δ' ἄυτη Σικελικὴ, ἀφ' ἧς αἰχμάλωτος γενομένη, ἦκεν εἰς Κόρινθον, ὡς ἱστορεῖ Πολέμων ἐν τῷ ἕκτῳ τῶν πρὸς Τίμαιον, ἧς καὶ Ἀρίσιππος ἤρα καὶ Δημοσθένης ὁ ῥήτωρ, Διογένης τε ὁ κύων. *Laïdem ex Hiccaris (Siciliæ id oppidum eſt) ex quo captiva Corinthum ſe contulit, ut autor eſt Polemon libro ſexto ſui operis ad Timæum, amaverun*

jour le ſort & le deſtin des loix de la république de Platon.

Venons à un article qui n'eſt pas moins eſſentiel aux gens de lettres: pluſieurs d'entr'eux ſe figurent que les talens ſupérieurs dont ils ſont doués cacheront ſous un voile obſcur, à la poſtérité, les défauts qu'ils peuvent avoir eus; & que contens de connoître le mérite de leur eſprit les lecteurs ne s'informeront pas des qualités de leur cœur. Donnons quelques exemples qui puiſſent desabuſer ces ſavans d'une erreur auſſi pernicieuſe à leur réputation. Athenée nous apprend tous les défauts auxquels furent ſujets les plus illuſtres ſavans dont il fait mention: il met Demoſthene au nombre des amans de Laïs 44; il l'accuſe non-ſeulement d'avoir vécu

*Demoſthenes orator, Ariſtippus, Diogenes canis.* . . . Δημοσθένη τὸν ῥήτορα καὶ τεκνοποιήσασθαι ἐξ ἑταίρας ἔχει λόγος· αὐτὸς γοῦν ἐν τῷ περὶ χρυσίου λόγῳ προαγήοχε τὰ τέκνα ἐπὶ τὸν δικαστήριον, ὡς δὶ ἐκείνων ἔλεον ἑξων χωρὶς τῆς μητέρος. Καὶ τὸ ἔθος ἐχόντων τῶν κρινομένων τὰς γυναῖκας ἐπάγεσθαι ἀλλ' αἰδοῖ τοῦτ' ἐποίησε φεύγων τὴν διαβολήν. *Demoſtheni rhetori prolem ex meretrice ſuſceptam fama eſt: is itaque in oratione quam de auro habuit, matre abſente liberos in judicium produxit, ut miſericordiam impetraret, quamvis*

vécu avec des courtiſannes, mais d'en avoir eu des enfans, qu'il produiſit en juſtice pour émouvoir la pitié des Juges devant leſquels il étoit cité pour le crime de corruption. Il nous apprend que cet orateur [45] étoit ſi violent, qu'il creva les yeux à un homme dans l'emportement d'une diſpute. Le même Athenée [46] raconte, que la femme de Demoſthene s'abandonna à un nomme Cnoſion. Demoſthene méritoit un pareil ſort, &

*moris eſſet, ut de quibus judicium conſtitueretur, uxores illi adducerent: ſed verecundia id factum, & quod metueret ne quis ea de re criminaretur.* Athen. Deipnoſ. Lib. XIII. pag. 592.

45 Ἀκόλαστος δ' ἦν ὁ ῥήτωρ περὶ τὰ ἀφροδίσια, ὡς φησὶ Ἰδομενεύς. Ἀριστάρχου γοῦν τινὸς ἐραθεὶς μειρακίου, καὶ δ' αὐτὸ παροινήσας εἰς Νικόδημον ἐξέκοψεν αὐτοῦ οὐτοὺς ὀφθαλμούς. Παραδέδοται δὲ καὶ περὶ ὄψα καὶ περὶ νέους, καὶ περὶ γυναῖκας πολυτελής. *Oratorem eum fuiſſe intemperanter libidinoſum ſcribit idomeneus. Ariſtarchi adoleſcentis gratia, quem in deliciis habebat, cum in Nicodemum debacchatus, eum gravibus maledictis laceraſſet, puero oculos exculpſit. Circa obſonia, juvenes, & fœminas ſumptuoſum fuiſſe fama jactat.* Id. ib. pag. 592.

46 Ἀναλαβεῖν γάρ καὶ εἰς τὴν οἰκίαν λέγεται τινὰ Κνωσίωνα μειρακίσκον, καὶ τοι γυναῖκα ἔχων, ὡς καὶ αὐτὴν ἀγαναπτήσασαν συνκοιμᾶσθαι τῷ Κνωσίωνι. *Præ-*

& ce devroit être celui de tous les maris débauchés, qui ne ſont pas en droit de ſe plaindre qu'on imite l'exemple qu'ils donnent.

Athenée, en parlant de la jalouſie, que Laïs avoit contre Phryné, à cauſe de la grande quantité d'amans qu'elle avoit, remarque [47] que ce fut la raiſon pour laquelle Laïs reçut également au nombre des ſiens les riches & les pauvres. Le domeſtique d'Ariſtipe [48] reprochoit à ſon maître l'argent qu'il

*terea cùm domi eſſet uxor, Cnoſionem adoleſcentem in ædes pertraxit; quapropter illa ſtomachata Cnoſioni ſtuprandam ſe præluit.* Id. ib. pag. 593.

47 Διαζηλοτυπθμένη δὲ ἡ Λαὶς ποτε Φρύνῃ πολὺν ἐρασῶν ἔχειν ὅμιλον, ἃ διακρίνουσα πλούσιον, ἢ πένητα. Οὐ δ' ὑβρισικῶς αὐτῃ χρωμένης. *Laïs quidem æmulatione ſtimulata, quia Phrynes gloriæ ac famæ invidevet, quorumvis amatorum turbam ingentem admiſit, inopem à divite minimè diſcernens, nec erga illos vel aſpera vel injurioſa.* Id. ib. pag. 588.

48 Ὀνειδιζόμενος (Ἀρίσιππος) ὑπὸ οἰκέτου ὅτι συ μὲν αὐτῃ τοσοῦτον ἀργύριον δίδως, ἡ δὲ προῖκα Διογένει τῷ κυνὶ συγκυλίεται. Ἀπεκρίνατο, ἐγὼ Λαιδι χορηγῶ πολλὰ, ἵνα αὐτὸς αὐτῆς απολαύω ἐχ' ἵνα μὴ ἄλλος. *Servus increpabat (Ariſtipum) quod ipſi tantum pecuniæ daret quæ gratis cum Diogene cane volutaretur. At ego multa dono inquit, ut ea fruar, haud equidem ut alii non fruantur.* Id. ib. pag. 389.

qu'il donnoit en abondance à Laïs qui s'abandonnoit pour rien à Diogene le cinique. „Je ne la paye pas, répondit Ariſtippe, pour „ne point coucher avec les autres, mais „pour coucher avec moi“: réponſe bien peu digne d'un philoſophe vertueux, & qui eût été mieux placée dans la bouche de quelque eſclave debauché, que dans celle d'un homme qui s'appliquoit à l'étude de la ſageſſe. Il paroît qu'Ariſtippe n'avoit pas le gout bien delicat. Diogene le cinique lui dit un jour 49: „Vous jouiſſez d'une femme qui eſt notre „Maitreſſe commune; ou ceſſez de la voir, „ou devenez cinique ainſi que moi. Ariſtippe „lui répliqua: Vous paroît-il abſurde d'ha„biter dans les maiſons qui ſont habitées par „d'autres perſonnes, & de s'embarquer dans „un navire où d'autres paſſagers ont été „embarqués? Diogene répondit, qu'il ne „trou-

49 Τῷ δὲ Διογένης εἰπόντος αὐτῷ, ὦ Ἀρίστιππε κοινῇ συνοικεῖς πόρνῃ, ἢ κύνιζε οὖν ὡς ἐγὼ, ἢ πέπαυσο. Καὶ ὁ Ἀρίστιππος, ἆρα γε μὴ τι σοι ἄτοπον δοκεῖ εἶναι Διογένες οἰκίαν οἰκεῖν, ἐν ᾗ πρότερον ᾤκησαν ἄλλοι; ἀ γὰρ ἔφη; τί δὲ ναῦν ἐν ᾗ πολλοὶ πεπλεύκασιν; ἐδέ τοῦτο ἔφη. Οὕτως οὖν ἐδὲ γυναικὶ συνεῖναι ἄτοπον ἐστὶν, ᾗ πολλοὶ κέχρηνται. *Ariſtippo Diogenes cùm diceret, conſuetudinem habet cum amica nobis commu-*

„trouvoit rien de ſingulier en cela. Hé bien, „repartit Ariſtippe, ne trouvez donc pas „étonnant que je jouiſſe d'une femme dont „d'autres gens ont joui.“ Un mouſquetaire, & un jeune lieutenant d'infanterie auroient parlé de même.

Cette réponſe eſt peu digne d'un philoſophe, ſurtout depuis la découverte du nouveau monde, qui nous a procuré un mal que tout l'or que nous en avons retiré ne peut compenſer. Si ce mal eût été connu dans le temps d'Epicure, toute ſon Ecole ainſi que lui s'en fuſſent reſſenti, en ſuppoſant que ce que dit Athenée, ſoit véritable. La fameuſe Leontium ſelon lui étoit la maîtreſſe d'Epicure, & lorsqu'elle commença de s'appliquer à l'étude de la philoſophie, elle ne ceſſa point de faire le métier de courtiſanne [50], & s'abandonna dans les jardins d'Epicure

*ni, Ariſtippe, vel abſiſte, vel ut ego cinicus eſto: an abſurdum tibi videtur, inquit, Diogenes in his ædibus habitare, in quibus alii priùs habitarunt? Minimè vero ait: an eo navigio vehi quo antea plures vecti ſunt? Haud ſanè inquit: ſic ergo nec alienum eſt cum ea fœmina congredi qua potiti ſunt multi.* .Id. ib.

[50] Οὗτος οὖν Επίκουρος ἐ Λεόντιον εἶχεν ἑωμένην τὴν ἐπὶ ἑταιρείᾳ διαβοήτον γενομένην; ἢ δὲ ἐχ ὅτι φι-

picure à tous ſes diſciples ; de ſorte que cette conduite cauſa beaucoup de chagrin à ce philoſophe, & qu'il s'en plaignit dans ſes lettres à Hermachus. Cette anecdote doit être conſidérée comme fauſſe, parce que ſi l'on excepte Athenée, aucun auteur n'en a jamais parlé. Nous remarquerons à ce ſujet, que quoique l'ouvrage d'Athenée ſoit rempli de choſes curieuſes & intéreſſantes, il y en a pluſieurs qui ne ſont point exactes [51], & quelques unes même ſont évidemment fauſſes : telle eſt celle que nous rapportons ici ſur Leontium & les diſciples d'Epicure. Quant à lui il eſt certain qu'il aima

λοσοφεῖν ἤρξατο, ἐπαύσατο ἑταιρεῦσα, πᾶσί τε τοῖς Ἐπικουρείοις συνῆν ἐν τοῖς κήποις ; Ἐπικύρῳ δὲ καὶ ἀναφανδόν, ὥς τ' ἐκεῖνον πολλὴν φροντίδα ποιούμενον αὐτῆς, τοῦτ' ἐμφανίζειν διὰ τῶν πρὸς Ἕρμαχον ἐπιστολῶν. *Hujus Epicuri famoſa meretrix Leontium amica fuit, quæ philoſophiæ operam navare cum incepiſſet, non ideo ſcortari deſtitit, ſed Epicureis omnibus in hortis ſe proſtituit, & palam quidem Epicuro, adeo ut de illa fuerit multum ſollicitus Epicurus, quod ſuis ad Hermachum litteris declaravit,* Id. ib. pag. 588.

[51] C'eſt le ſentiment du docte Fabricius, *ac tot laudant loca ſcriptorum omnis generis propemodum octingentorum, utinam ſemper accuratè.* Id. ib. Ce ſavant

ma Leontium, & qu'il l'inſtruiſit dans la philoſophie: mais qui peut douter, que s'il ſe fut paſſé dans les jardins d'Epicure des infamies pareilles à celles dont parle ici Athenée, Ciceron qui n'aimoit pas les Epicuriens, & qui les inſultoit dans toutes les occaſions, ne les leur eût reprochées? Tous les philoſophes ont gardé ſur tout cela, ainſi que Ciceron, un profond ſilence.

## SEXTUS EMPIRICUS.

Sextus Empiricus vécut du temps de l'Empereur Commode [52]; il a été confondu,

Allemand, profeſſeur en Théologie, a été un des plus grands littérateurs que nous ayons eus dans le ſiecle paſſé & au commencement de celui ci: nous avons de lui la Bibliotheque grecque, & la Bibliotheque latine, qui ont été reçues par tous les gens de lettres, avec l'empreſſement qu'elles méritent: elles ſont d'une grande utilité pour connoître les ouvrages des anciens, les manuſcrits ſur les quels ils ont été imprimés, & les différentes éditions.

[52] *Sextus medicus empiricus à Sexto Chæroneo ſtoïco, Plutarchi nepote diverſus, acutiſſimus defenſor Scepticæ ſectæ, ſive Pyrrhonnicæ, ſub Imperatore Commodo, ut videtur, vel paulo poſt, clarus fuit, ſcripſitque.* Fab. Bibl. græc. Tom. IV. pag. 591.

du, (par quelques auteurs qui ſe ſont trompés) avec Sextus [53] de Cheronée, neveu de Plutarque. Nous avons encore deux ouvrages de ce philoſophe Grec, qui fut d'abord médecin. Le premier contient les hipotipoſes pyrrhoniennes en trois livres: le ſecond eſt compoſé des dix livres écrits contre les mathématiciens, ou plûtôt contre les philoſophes dogmatiques.

Parmi

53 *Suidas inter ſcripta Chæronei refert etiam* σκεπτικὰ βιβλία δέκα, *quæ mox tribuit itidem Sexto philoſopho Libyco: & Sextum Chæroneum cum noſtro eundem faciunt Caſaubonus ad Laërt. Gaſſendus in epiſtola ad Franciſcum Valeſium, pag.* 136. *& ſeq. Gentianus Hervetus Sexti interpres; G. Voſſius lib. de Philoſophia, pag.* 99. *aliique. Sed rectius ſentiunt & melioribus argumentis nituntur idem Caſaubonus & Salmaſius ad Capitolini Antoninum, Johannes Valdus in Plutarchi vita, Cap. v. Marſilius Cagnatus in variis obſ. Andreas Dacierius ad M. Antonium; Sonſius, lib. III. cap. xij. Menagius ad Laërt. pag.* 444. *& alii, quibus diverſus à Sceptico, & antiquior, Sectaque Stoïcus videtur Sextus Plutarchi nepos, ſive* ἀδελφιδῆς ὁ ἐκ Βοιωτίας, *quem audivit M. Antoninus Imperator, teſte Capitolino, Eutropio & Suida in* Μάρκος; *celebratque ipſe Antoninus, lib. I. §. 9. Præclara ab illo vitæ præcepta edoctum ſe teſtatus.* Id. ib. pag. 591. in not. 6.

54 Ὁ δὲ Ἡράκλειτος, ἐπεὶ πάλιν ἔδοκει δυσὶν ἀγαναῶθεν ὁ ἄνθρωπος πρὸς τὴν τῆς ἀληθείας γνῶσιν,

Parmi les écrivains qui ſe ſont attachés au ſiſtème de Pyrrhon, il n'en eſt aucun qui ait plus donné de poids à ſes opinions que Sextus Empiricus: il les fortifie par l'autorité des plus illuſtres philoſophes. „Heraclite, „dit-il [54], examine les deux inſtrumens, ou „moyens, qui ont été donnés à l'homme „pour connoître la vérité, ſavoir les ſens, & „la raiſon; il regarde les ſens comme trom-

„peurs

αἰσθήσει τε καὶ λόγῳ τούτων τὴν αἴσθησιν παραπλησίως τοῖς προειρημένοις φυσικοῖς ἄπιστον εἶναι νενόμικε, τὸν δὲ λόγον ὑποτίθεται κριτήριον. Ἀλλὰ τὴν μὲν αἴσθησιν ἔλεγχει, λέγων κατὰ λέξιν, Κακοὶ μάρτυρες ἀνθρώποισιν ὀφθαλμοὶ, καὶ, ὦτα βαρβάρους ψυχὰς ἐχόντων· ὅπερ ἴσον ἦν, τῶν βαρβάρων ἐστὶ ψυχῶν ταῖς ἀλόγοις αἰσθήσεσι πιστεύειν. Τὸν δὲ λόγον κριτὴν τῆς ἀληθείας ἀποφαίνεται, οὐτὸν ὁποιονδήποτε, ἀλλὰ τὸν κοινὸν καὶ θεῖον, &c. *Heraclitus autem, quoniam rurſus videbatur eſſe homo duobus inſtrumentis munitus ad cognoſcendam veritatem; nempe ſenſu & Ratione; ex iis ſenſum, ſicut ii quos prius diximus, exiſtimavit non eſſe fide dignum: Rationem autem ponit eam eſſe quæ judicat. Sed ſenſum quidem refellit; dicens ad verbum*, mali ſunt teſtes hominibus oculi, &, aures barbaras habentium animas. *Quod perinde eſt ac ſi dicas*, eſt barbararum animarum credere ſenſibus rationis expertibus. *Rationem autem veritatis judicem pronuntiat, non quamcumque, ſed communem & divinam.* Sextus adverſ. Mathemat. pag. 161.

„peurs ; & veut que ce ſoit la raiſon qui déci-
„de : mais cette raiſon doit être éclairée : or
„quelle preuve a-t-on qu'elle le ſoit ? cha-
„que homme abonde en ſon ſens, & croit
„connoître la vérité mieux que ceux qui
„ſoutiennent des ſentimens oppoſés aux
„ſiens. Toutes les nations différent entr'el-
„les par les mœurs [55], par les coutumes,
„par la religion ; & chacune d'elles penſe
„qu'elle ſuit exactement les loix de la raiſon.
„Les unes brulent leurs morts, les autres en
„gardent les os, quelques unes les laiſſent
„ſans prendre le ſoin de les recueuillir ; les
„Perſes ſuſpendent les morts, les embau-
„ment enſuite avec du nitre, & les envelop-
„pent." Enfin il n'eſt aucun uſage qui ne
ſoit

[55] Ἔνιοι δὲ καίουσι τοὺς τετελευτήκοτας· ὧν οἱ μὲν ἀναλαβόντες αὐτῶν τὰ ὀστέα, κηδεύουσιν· οἱ δὲ ἀφειδῶς καταλείπουσιν ἐῤῥιμμένα. Πέρσας δὲ φάσιν ἀνασκολοπίζειν τοὺς ἀποθανόντας, καὶ νίτρῳ ταριχεύειν, εἶθ' οὕτω τελαμῶσι συνειλεῖν. *Aliqui etiam mortuos comburunt : ex quibus alii oſſa eorum ſumentes, recondita aſſervant ; alii temere projecta relinquunt. A Perſis autem aiunt ſuſpendi mortuos, & nitro condiri, ac tum demum faſciis involvi.* Sextus, Pyrrhon. Hypotypoſ. III. pag. 24.

[56] Καὶ μὴν εἰ ἔστιν αἴτιον, ἤτοι σῶμα σώματος ἐστὶν αἴτιον, ἢ ἀσώματον ἀσωμάτου, ἢ σῶμα ἀσωμά-

oit approuvé dans un Pays, & condamné dans autre. Où ſe trouvent donc la raiſon & la érité? Tous les hommes prétendent les conoître, & ſe conduiſent tous d'une maniere ifférente.

Lorsqu'on cherche à approfondir la preniere cauſe des choſes, on n'en trouve aucue, même dans les choſes les plus eſſentielles: cette obſcurité regne également dans la hiloſophie ſpéculative & dans la phyſique. Nous ignorons quelle eſt la cauſe des corps; & nous ne pouvons comprendre qu'il y ait aucune cauſe.

„S'il [56] y a une cauſe, ou le corps eſt le „cauſe du corps, & l'incorporel de l'incor„porel, ou le corps de l'incorporel, ou l'in„cor-

τοῦ, ἢ ἀσώματον σώματος. Οὔτε δὲ σῶμα σώματος, ὡς παραστήσομεν· οὔτε ἀσώματον ἀσωμάτου, οὔτε σῶμα ἀσωμάτου, οὔτε ἐναλλὰξ ἀσώματον σώματος. Οὐκ ἄρα ἐστὶν αἴτιον. *Præterea, ſi eſt cauſa, aut corpus eſt cauſa corporis, aut incorporeum incorporei; aut corpus incorporei, aut incorporeum corporis. Sed nec corpus eſt cauſa corporis, ut oſtendemus; neque incorporeum incorporei, neque corpus incorporei, neque contrà incorporeum corporis. Non eſt ergo cauſa.* Sextus, contra Mathemat. pag. 344.

„corporel du corps. Mais le corps n'eſt „point la cauſe premiere du corps; parce „qu'il faudroit toujours remonter à l'infini; „car la cauſe d'un corps ſeroit produite „par un premier corps, & celle de ce pre„mier corps par un corps antérieur; cela „iroit juſqu'à l'infini, ce qui eſt abſurde. „Le corps n'eſt donc pas la cauſe du corps, „ni l'incoporel de l'incorporel; parce que ſi „la cauſe de l'incorporel étoit produite par „l'incorporel, la même difficulté ſe rencon„treroit, que dans la cauſe du corps produi„te par le corps. L'incorporel ne peut auſſi „être la cauſe du corps, ni pareillement le „corps ne peut être la cauſe de l'incorporel; „donc

57 Ὁρίζειν εἶναι νομίζομεν, οὐχὶ τὸ ἁπλῶς λέγειν τι, ἀλλὰ τὸ πρᾶγμα ἄδηλον προφέρεσθαι μετὰ συγκαταθέσεως. Οὕτω γὰρ οὐδὲν ὁρίζων ὁ Σκεπτικὸς ταχὺ εὑρεθήσεται, οὐδὲ αὐτὸ τὸ, οὐδὲν ὁρίζω; ἃ γὰρ ἐστι δογματικὴ ὑπόληψις, τουτέστιν ἀδήλῳ συγκατάθεσις, ἀλλὰ φωνὴ πάθους ἡμετέρου δηλωτική. Ὅταν οὖν εἴπῃ ὁ Σκεπτικὸς, οὐδὲν ὁρίζω, τοῦτό φησιν, Ἐγὼ οὕτω πέπονθα νῦν, ὡς μηδὲν τῶν ἀπὸ τὴν ζητήσιν τὴν δὶ πεπτωκότων τιθέναι δογματικῶς ἢ ἀναιρεῖν· τοῦτο δὲ φησιν, λέγων τὸ ἑαυτῷ φαινόμενον περὶ τῶν πραγμάτων, οὐκ ἀπαγγελτικῶς μετὰ πεποιθήσεως ἀποφα-

„donc il n'y a aucune cauſe ni de ce qui eſt „corporel ni de ce qui eſt incorporel; con„ſéquemment il n'exiſte aucune cauſe." En raiſonnant ſur ce principe les Pyrrhonniens douroient de tout. Lorsqu'on leur reprochoit qu'ils étoient dogmatiques malgré eux; qu'ils affirmoient quelque choſe; & que, puisqu'ils diſoient *qu'ils ne décidoient de rien*, il falloit donc qu'ils aſſuraſſent *qu'ils ne décidoient de rien* [57]: ils répondoient qu'ils ne donnoient point leur ſentiment comme une deciſion, mais comme un doute ſur les queſtions qu'on leur propoſoit, & qu'en diſant, *Nous ne décidons rien*, c'étoit comme s'ils diſoient, Nous n'acceptons ni ne rejettons

μενος, ἀλλ' ὁ πάσχει διηγούμενος. Definire *eſſe putamus, non ſimpliciter dicere aliquid, ſed rem incertam pronuntiare cum aſſenſu. Ita enim nihil definire Scepticus forſitan reperietur, ne hoc quidem,* nihil definio: *non eſt enim dogmatica opinio, id eſt, quâ incertæ rei aſſentiamur, ſed vox noſtræ affectionis index. Cùm ergo dicit Scepticus,* nihil definio, *hoc dicit, Ego ita nunc affectus ſum, ut nihil earum quæ ſub hanc quæſtionem cadunt, ponam dogmaticè, aut tollam. Hoc autem ait dicens quid ſibi appareat de rebus propoſitis, non enuntiativè cum perſuaſione pronuntians, ſed affectionem ſuam exprimens.* Sextus, Pyrrh. Hypotypoſ. I. pag. 23.

tons les choſes qu'on nous propoſe; ce qui ne pouvoit être pris pour une déciſion.

Il eſt certain que malgré tous ces beaux & ſubtils raiſonnemens, les dogmes de Pyrrhon

58 Ὅθεν γενναιότατα δοκεῖ φιλοσοφῆσαι, τὸ τῆς ἀκαταληψίας καὶ ἐποχῆς εἶδος εἰσαγαγών, ὡς Ἀσκάνιος ὁ Ἀβδηρίτης φησίν. Οὐδὲν γὰρ ἔφασκεν οὔτε καλὸν, οὔτε αἰσχρὸν, οὔτε δίκαιον, οὔτε ἄδικον. Καὶ ὁμοίως ἐπὶ πάντων, μηδὲν εἶναι τῇ ἀληθείᾳ, νόμῳ δὲ καὶ ἔθει πάντα τοὺς ἀνθρώπους πράττειν. Οὐ γὰρ μᾶλλον τόδε ἢ τόδε εἶναι ἕκαστον. *Unde & nobiliſſimè Philoſophiam tractaſſe videtur, commentus modum, quo de omnibus nihil decerneret, neque quicquam comprehendi poſſe diceret, ut Aſcanius Abderites auctor eſt.* Negabat enim quicquam honeſtum eſſe aut turpe, juſtum vel injuſtum. *Eadem ratione & de omnibus;* nihil verè eſſe, cæterùm lege atque conſuetudine cuncta homines facere. Neque enim eſſe quicquam iſtud potiùs quàm illud. *Diog. Laërt. de Vit. philos. in vit. Pyrr.* Pyrron naquit à Elée, ſon pere s'appeloit Pliſtarcus. Ce philoſophe s'appliqua d'abord à la peinture, qu'il abandonna pour ne s'adonner qu'à l'étude. Il eut pour premier maître Dryſon fils de Stilipon; enſuite il s'attacha à Anaxarque; il alla juſques dans les Indes pour écouter les philoſophes Indiens, & les Mages en Perſe. Πυῤῥων, Ἠλεῖος, Πλειςάρχου μὲν ἦν υἱὸς, καθὰ καὶ Διοκλῆς ἱςορεῖ. *Pyrrho Elienſis Pliſtarchum habuit patrem, quòd etiam Diocles tradit.* Ὡς φησι δὲ Ἀπολλόδωρος ἐν χρονικοῖς.

rhon étoient contraires à la Société, & à la proſperité des Etats, parce qu'ils n'admettoient aucune différence entre le vice & la vertu [58]: tout n'étoit ſelon ce philoſophe qu'une

*Is, ut Apollodorus ait in Chronicis, pictor fuit primùm.* Πρότερον ἦν ζωγράφος, καὶ ἤκουσε Δρύσωνος τοῦ Στίλπωνος, ὡς Ἀλέξανδρος ἐν διαδοχαῖς. Εἶτα Ἀναξάρχῳ ξυναπολουθῶν παντα χοῦ, ὥστε καὶ τοῖς Γυμνοσοφισταῖς ἐν Ἰνδίᾳ συμμίξαι, καὶ τοῖς Μάγοις. *Atque ut Alexander in ſucceſſionibus ſcribit, Dryſonem Stilponis filium audivit, deinde Anaxarchum, illi ubique adhærens, ita ut Gymnoſophiſtas in Indiam adierit, Magisque congreſſus ſit.* Id. ib. Il pratiqua pendant toute ſa vie dans ſes actions & dans ſa conduite, le Scepticiſme avec toute la rigidité & l'exactitude qu'il l'avoit établi par ſes dogmes. Il ne ſe détournoit jamais de ſon chemin, il n'évitoit jamais ce qui auroit pu lui nuire, comme la rencontre d'un chariot dont il pouvoit être écraſé, d'un chien qui auroit pu le mordre; il n'accordoit aucune croyance à ce qui lui étoit offert par les ſens, en ſorte qu'il n'étoit conſervé que par les ſoins de ſes amis, de tous les accidens qui pouvoient lui arriver. Malgré une indifférence ſi dangereuſe, & qui auroit dû être ſi ſouvent funeſte à ſa vie, il parvint jusqu'à l'age de quatre-vingt dix ans, conſervant toujours avec fermeté les mêmes ſentimens. Ἀκόλουθος δ' ἦν καὶ τῷ βίῳ, μηδὲν ἐκτρεπόμενος, μηδὲ φυλαττόμενος, ἅπαντα ὑφισάμενος, ἀμάξας, εἰ τύχοι, καὶ

qu'une ſuite du préjugé; & il s'enſuivoit d'un ſentiment auſſi pernicieux, que l'action que nous regardons comme la meilleure étoit indifférente, ainſi que celle que nous conſidérons, avec raiſon, comme la plus condamnable.

Les Académiciens avoient des ſentimens bien plus raiſonnables que les Pyrrhoniens, ils

κρημνοὺς, καὶ κύνας, καὶ ὅσα τοιαῦτα, μηδὲν ταῖς αἰσθήσεσιν ἐπιτρέπων. Σώζεσθαι μέντοι (καθά φάσιν οἱ περὶ τὸν Καρύστιον Ἀντίγονον) ὑπὸ τῶν γνωρίμων παρακολουθούντων. *Conſentanea ad hæc illi & vita erat; nihil declinans nihilque devitans, ſuſtinebat omnia; currus ſi fortè occurriſſent, & præcipitia, & canes, & talia, nihil omnino ſenſibus permittens. Servatum autem (ut Caryſtius Antigonus refert) à ſequentibus ſe amicis.* Id. ib. Ὁ δὲ πρὸς τὰ ἐνενήκοντα ἔτη κατεβίω. *Vixit autem ad annos fermè XC.* Id. ib.

59 *Quos Pyrrhonios Philoſophos vocamus, in Græco cognomento* Σκεπτικοὶ *appellantur. Id fermè ſignificat quaſi* Quæſitores & Conſideratores: *nihil enim decernunt; nihil conſtituunt: ſed in quærendo ſemper conſiderandóque ſunt, quidnam ſit omnium rerum de quo decerni conſtituique poſſit. Ac ne videre quoque planè quicquam, neque audire ſeſe putant: ſed ita pati afficique quaſi videant vel audiant; eaque ipſa quæ affectiones iſtas in ſeſe efficiant, qualia & cujusmodi ſint, cunctantur atque inſiſtunt: omnémque rerum fidem veritatemque mixtis confuſisque ſignis*

ils doutoient: mais leurs doutes étoient conformes à la raiſon, & ne s'étendoient que juſqu'à un certain point. Une retenue auſſi ſage, bien loin de nuire à la ſociété, lui eſt utile. Aulugelle a judicieuſement remarqué la différence qu'il y a entre les dogmes des Pyrrhoniens, & ceux des Académiciens. „Les philoſophes, *dit-il* 59, auxquels on „don-

*veri atque falſi ita incomprehenſibilem videri aiunt, ut quisquis homo eſt non præceps, neque judicii ſui prodigus, his uti verbis debeat quibus auctorem Philoſophiæ iſtius Pyrrhonem eſſe uſum, tradunt:* Οὐ μᾶλλον οὕτως ἔχει τόδε ἢ ἐκείνως, ἢ οὐδετέρως. *Judicia enim rei cujusque & ſinceras proprietates, negant poſſe noſci & percipi; idque ipſum docere atque oſtendere multis modis conantur. Super quâ re Favorinus quoque ſubtiliſſimè argutiſſiméque decem libros compoſuit, quos* Πυῤῥωνείων τρόπων *inſcribit. Vetus autem quæſtio, & à multis Scriptoribus Græcis tractata eſt, an quid & quantum, Pyrrhonios & Academicos Philoſophos interſit: utrique enim* Σκεπτικοὶ, Ἐφεκτικοὶ, Ἀπορητικοὶ, *dicuntur: quoniam utrique nihil affirmant, nihilque comprehendi putant: ſed ex omnibus rebus proinde viſa fieri dicunt, quas* Φαντασίας *appellant: non ut rerum ipſarum natura eſt: ſed affectio animi corporisve eſt eorum, ad quos ea viſa perveniunt. Itaque omnes omnino res quæ ſenſus hominum movent,* τῶν πρός τι *eſſe dicunt. Id verbum ſignificat, nihil eſſe quicquam quod ex ſeſe conſtet, nec quod habeat vim propriam & naturam.*

„donne le nom de Pyrrhoniens ſont appelés „en grec *conſidérans*, *examinateurs*, parce „qu'ils ne décident de rien, qu'ils n'établiſ„ſent aucune opinion: mais ils examinent „toujours, & conſidérent toutes les matieres, „de façon qu'ils ne prononcent ſur la réalité „d'aucune d'elles. Ils penſent qu'ils ne „voyent ni n'entendent aucune choſe; mais „qu'ils ſont affectés de maniere qu'ils ſem„blent voir & entendre, quand ils cherchent „à connoître les cauſes qui les affectent d'u„ne maniere plûtôt que d'une autre. Ils di„ſent que tout eſt ſi mêlé de faux & de vrai, „& repréſenté par des ſignes ſi incertains, „qu'un homme qui ne veut point tomber „dans l'erreur en précipitant ſon jugement, „doit toujours dire avec Pyrrhon: *Il n'y a „pas plus de raiſon pour qu'une choſe ſoit, que „pour qu'elle ne ſoit pas.* Ces philoſophes „nient, qu'on puiſſe connoître les véritables „propriétés des choſes, & en porter un ju„gement aſſuré. Le philoſophe Favorinus „a compoſé à ce ſujet un ouvrage en dix li„vres

*ſed omnia prorſum ad aliquid referri, taliâque videri eſſe, qualis ſit eorum ſpecies dum videntur, qualiâque apud ſenſus noſtros, quò pervenerunt, creantur, non apud ſeſe, unde profecta ſunt. Cùm hæc autem conſimiliter, tam Pyrrhonii dicant quàm Academici, differre tamen inter ſeſe, & propter*

„vres, qu'il a intitulé *les Inſtitutions pyrrhon-*
„*niennes.*

„C'eſt une ancienne queſtion agitée chez „les Grecs, en quoi les philoſophes pyrrhon-„niens & les Académiciens différent en-„tr'eux. On les appelle également *ſcepti-*„*ques*, *examinateurs*: ils diſent également les „uns & les autres, qu'on ne doit rien affir-„mer, qu'on ne peut rien comprendre clai-„rement & diſtinctement; que les choſes ne „ſont telles, que parce qu'elles nous le pa-„roiſſent de même, & non pas parce que „nous connoiſſons leur véritable cauſe. Il „y a cependant une grande diſtinction à fai-„re entre les Académiciens & les Pyrrhon-„niens: les premiers ſe contentent de dire, „qu'on ne peut pas comprendre les choſes „d'une maniere certaine; mais que cepen-„dant on peut les comprendre comme ils les „comprennent; les Pyrronniens diſent qu'on „ne ſauroit rien comprendre de quelque „maniere que ce ſoit."

Remar-

*alia quædam, & vel maximè propterea exiſtimati ſunt, quòd Academici quidem ipſum illud nihil poſſe comprehendi, ſed comprehendi quaſi comprehendunt; & decerni, quaſi decernunt. Pyrrhonii, ne id quidem ullo pacto videri verum dicunt, quòd nihil eſſe verum videtur.* Gellius libro XI. Capite v.

Remarquons actuellement que les dogmes des Académiciens n'influoient point ſur la tranquillité de la ſociété, parce que quoiqu'ils ne compriſſent pas les cauſes de la véritable nature des choſes, ils convenoient qu'on pouvoit les comprendre comme ils les comprenoient. Anſi penſant que la vertu étoit un bien, & le vice un mal, quoiqu'ils ne ſuſſent pas comment on pouvoit comprendre cela d'une maniere certaine, ils pratiquoient cependant la vertu, & fuyoient le vice, parce qu'ils croyoient qu'on pouvoit comprendre la néceſſité de ce principe, néceſſaire à la ſociété, comme ils le comprenoient. Mais les pyrrhoniens diſoient qu'une choſe n'étoit pas plûtôt l'une que l'autre: Οὐ γὰρ μᾶλλον τόδὲ ἢ τόδε εἶναι ἕκαστον; *neque enim eſſe quicquam iſtud potius quam illud.* Ainſi ſelon ce principe, la vertu n'étoit point diſtinguée du vice, ni le vice de la vertu.

Con-

60 *Anaxagoras pronuntiat circumfuſa eſſe tenebris omnia; Empedocles, anguſtas eſſe ſenſuum ſemitas queritur, tamquam illi ad cogitandum rhedâ & quadrigis opus eſſet; Democritus, quaſi in puteo quodam, ſic alto ut fundus ſit nullus, veritatem jacere demerſam. Nimirum ſtultè, ut cetera. Non enim tanquam in puteo demerſa eſt veritas: quò vel deſcendere, vel etiam cadere illi licebat: ſed tam-*

Concevons qu'il n'eſt rien de ſi contraire au bien public, & en même temps de plus abſurde que le Pyrrhoniſme outré, & rien de ſi utile à la ſociété que le Pyrroniſme raiſonnable. Le premier eſt un véritable abus de l'eſprit; le ſecond eſt une raiſon aſſaiſonnée d'une ſage prudence, qui ne donne ſon adheſion qu'aux choſes dont elle connoît la vérité. „Lactance [60] reproche à Anaxago„re d'avoir dit, que tout étoit entourré de „tenebres; à Empedocles de ſoutenir que le „chemin qui conduit à la vérité étoit difficile; à Democrite de renfermer cette même „vérité dans le fond d'un puits. Il auroit du, „ajoute Lactance, la placer en vûe ſur une „montagne, ou plûtôt dans le Ciel. Pourquoi „faire réſider la vérité dans un lieu bas plûtôt que dans un lieu élevé? Peut être ſon „deſſein étoit-il de mettre auſſi la raiſon „dans les pieds, & dans les talons plûtôt que de

*quam in ſummo montis excelſi vertice, vel potiùs in cælo; quod eſt veriſſimum. Quid enim eſt, cur eam potiùs in imum depreſſam diceret, quàm in ſummum levatam? Niſi forte mentem quoque in pedibus, aut in imis calcibus conſtituere malebat potiùs, quàm in pectore, aut in capite.* Lactantius libro III. Inſtitutionum Cap. xxvij.

„de la placer dans la poitrine, ou dans la „tête."

Ce raiſonnement de Lactance manque de juſteſſe: car ces philoſophes ne prétendoient point, comme les Pyrrhonniens, qu'il n'y avoit aucune vérité, & qu'on ne pouvoit pas la connoître: ils diſoient ſeulement qu'on devoit la chercher avec ſoin, parce qu'elle étoit ſouvent très-difficile à trouver, & en cela ils raiſonnoient fort ſenſément. Si ces philoſophes euſſent vécu dans le temps de Lactance, ils auroient pu lui dire: Vous prétendez que la vérité eſt placée ſur une montagne, d'où chacun peut l'appercevoir: mais comment eſt-il poſſible, qu'elle ſoit auſſi diverſement connue? Ceux qui dans votre religion prétendent l'avoir découverte s'égorgent mutuellement les uns les autres, parce qu'ils ne s'accordent pas ſur ce qu'ils en diſent: les Arriens perſécutent les Orthodoxes, les Orthodoxes perſécutent les Arriens; ils ſe réuniſſent entr'eux pour détruire les Manichéens; enfin toutes les ſectes dans le Chriſtianiſme prétendent toutes avoir la vérité de leur côté, & ſont toutes également accuſées de prendre ce qui eſt faux pour ce qui eſt vrai. Ce n'eſt pas la peine de placer la vérité ſur un lieu éminent: des qu'elle eſt découv-

découverte d'une maniere ſi incertaine, autant vaut-il la mettre au fond d'un puits, où les ſages tâchent de la découvrir, & de ne pas ſubſtituer le menſonge à ſa place, en aſſurant avec opiniâtreté des dogmes dont ils n'ont qu'une connoiſſance très-incertaine. Les philoſophes peuvent également dire aujourd'hui aux Lutheriens, aux Calviniſtes, aux Janſeniſtes, aux Moliniſtes, aux Thomiſtes, aux Scotiſtes: Accordez-vous entre vous, & vous ſerez en droit de nous dire que la vérité eſt claire: mais tandis que non-contents de diſputer, vous vous égorgerez, vous nous fournirez un argument invincible pour la néceſſité d'un ſage Pyrrhoniſme.

## PAUSANIAS.

Pauſanias naquit à Ceſarée en Cappadoce [61]. Il y a beaucoup d'apparence qu'il eſt le même Pauſanias, dont parle Gallien. Il vécut ſous Trajan, ſous Adrien & ſous Antonin le pieux. Il voyagea non-ſeulement dans la Grece, dans la Macedoine, dans l'Italie, mais dans une grande partie de l'Aſie. Il alla

61 *Pauſanias Cæſaræenſis Cappadox, non diverſus, ut videtur, ab eo quem ἀπὸ τῆς Συρίας σοφιστὴν, vocat Galenus.* Fab. Biblit. græc. Tom. IV. pag. 468.

la dans la Paleſtine, & juſques au temple de Jupiter Ammon [62]. Nous avons encore aujourd'hui de cet auteur une excellente & curieuſe deſcription de la Grece, qui eſt très-utile pour connoître les anciens temples, les ſtatues, les fêtes, les jeux, les monoies, & la principale ſituation des endroits célé-

62 Ἑλλάδος περήγησις, deſcriptio Græciæ, *ſummo ſtudio perſequens tum imagines, ludos, donaria & quæcumque in locis ſingulis ſpectatu & ſcitu digna, ſeſe offerebant.* Id. ib.

Voici comment eſt diviſé cet ouvrage.

I. Ἀττικά, *in quibus ſunt* λόγοι, Ἀττικὸς, Σαλαμίνιος, Ὠρωπικός.

II. Κορινθιακά, *in quibus* λόγος Κορινθιακὸς, Σικυώνιος, Φλιάσιος, Ἀργολικὸς, Ἐπιδάυριος, Αἰγιναῖος, Τροιζήνιος.

III. Λακωνικά, *quæ auctor ipſe* Σπαρτιατικὰς λογὰς appellat. Pag. 462.

IV. Μεσσηνικά, *quibus appendicis loco ſubjiciuntur,* Λόγος Ἀσιναῖος, Μοθωνικὸς, Πυλικός.

V. VI. Ἠλιακῶν a, b, *in quibus multa etiam de ludis Olympicis, & in Eliacis poſterioribus* λόγος Λετρινᾶος, *quem Pauſanias ipſe memorat.* Pag. 412. *Male Simlerus affirmat à Stephano laudari librum XI. Pauſaniæ* ἰλιακῶν.

célebres chez les anciens. Pauſanias fut un habile rhéteur, & démentit le proverbe qui diſoit qu'il étoit auſſi facile de trouver une tortue avec des ailes, ou un corbeau blanc, qu'un rhéteur Cappadocien. Nous avons à ce ſujet une épigramme dans le livre ſecond de l'Anthologie p. 250.

Θαῦ-

VII. Ἀχαϊκά, *in quibus* λόγος Ἀχαϊκὸς, Δυμαῖος, Πατρεύς, Φαραῖος, Ἀργυραῖος, Αἰγειραῖος.

VIII. Ἀρκαδικά, *in quibus* λόγος Ἀρκαδικὸς, Μεγαλοπολιτικὸς, Μεθυδριεὺς, Φιγαλεὺς, Τεγεατικός.

IX. Βοιωτικά, *in quibus* λόγος Πλαταϊκὸς, Θηβαϊκὸς, Ὀρχομένιος, Χαιρωνεύς.

X. Φωκικά.

*Hoc opus Pauſaniæ, adſcripto librorum numero paſſim à Stephano Byzantino allegatur, ut ex indice ſcriptorum à Stephano laudatorum quem ſupra, pag. 73. exhibui, patet; & pleraque leguntur, etiam hodie in illis quos Stephani codices deſignant libris. Si in aliis aliquando leguntur, ut quæ Stephanus in σκοτίνα ex Pauſaniæ decimo laudat, exſtant in libro tertio: malim equidem corruptos Stephani codices cauſſari, quam cum doctiſſimo Kuhnio mihi perſuadere quòd Stephanus λόγους minores in Atticis & Corinthiacis computaverit, atque adeo Λακωνικὰ pro decimo λόγῳ rectè habuerit.* Id. ib.

Θᾶττον ἴην λευκὴς κόρακας, πτηνάς τε χελώνας
Ἰδεῖν, ἢ δόκιμον ῥήτορα Καππαδόκην.

*Rarius alatâ teſtudine, rarius albo*
*Invenias corvo rhetora Cappadocem.*

Pauſanias mourut à Rome dans un âge fort avancé. Nous avons une très-bonne traduction françoiſe de cet auteur, faite depuis peu d'années, & une ancienne [63] par Vigenere.

POLYEN.

63 Les traductions de Vigenere, quoiqu'anciennes & gauloiſes, ſont encore eſtimées à cauſe de leur fidélité. Blaiſe Vigenere fut très-ſavant, & les notes qu'il a jointes à pluſieurs de ſes traductions ſont fort utiles.

64 *Pauſaniæ ſcriptori elegantiſſimo quem omnes merito qui ſunt hiſtoriæ & antiquitatis græcæ ſtudioſi carum habent, ſubjungam ejusdem ætatis ſcriptorem Polyænum patriâ Macedonem, qui utrùm ipſe aliquando militaverit non ſatis conſtat.* Fabr. Bibl. græca. pag. 482. Fabricius ſe trompe, & l'on s'en convaincra aiſément ſi l'on fait attention à ce que dit Polyen: "Etant né Macedonien, „j'ai comme reçu de mes ancêtres l'avantage de vain„cre les Perſes: je ne veux donc point dans cette oc„caſion devenir inutile. Si j'étois encore dans la vigueur „de mon âge, je ferois le devoir d'un brave ſoldat, & „je me comporterois comme un vaillant Macedonien: „mais, malgré la vieilleſſe, je tâcherai de donner des pré-

## POLYEN.

Polyen étoit contemporain de Pauſanias [64]; il naquit en Macedoine. Quelques ſavans ont cru qu'il avoit ſervi pendant un temps dans les armées. Mr. Bayle, & le ſavant Fabricius regardent cela comme fort incertain: cependant il paroît par ce que dit Polyen dans la préface de ſon livre, que le ſentiment de ceux qui croyent qu'il avoit été militaire eſt bien fondé. Nous avons encore de cet auteur un ouvrage intitulé *les Stra-*

„ceptes militaires" Ἐγὼ δὲ Μακεδὼν ἀνὴρ ἔχων πάτριον τὸ κρατεῖν Περσῶν πολεμούντων δύναθαι, ἀπ ἀσύμβολος, ἡμῖν ἐν τῷ παρόντι καιρῷ γενέθαι βέλομαι. Ἀλλ' εἰ μὲν ἤκμαζε μοι τὸ σῶμα, καὶ στρατιώτης πρόθυμος ἂν ἐγενόμην Μακεδονικῇ ξώμῃ χρώμενος. Ἐπει δέ μοι προήκασαν τὴν ἡλικίαν ὁρᾶτε, ἀ μὴν ἀδὲ νῦν ἀστρατευτος παντάπασιν ἀπολειφθήσομαι. Ἀλλὰ τῆς στρατηγικῆς ἐπισήμης ἐφόδια ταυτὶ προσφέρω. *Ego vero Macedo, cui à majoribus quaſi per manus traditum eſt ſuperare Perſas belligerando poſſe, non prorſus immunis & inutilis in præſenti tempore vobis eſſe conſtitui. Quod ſi mihi corpus vigeret, militem etiam me alacrem præberem, & Macedonico robore uterer: poſtquam verò me ætate confectum eſſe cernitis, tamen non committam ut expers omnino militiæ relinquar: ſed hæc ſubſidia rei militaris adfero.* Pol. Strat. Tom. I. Lib. I.

*ſtratagèmes des illuſtres Généraux, dans la guerre* [65] : il eſt diſtribué en huit livres; les ſix

[65] Nous placerons ici quelques uns de ces Stratagèmes, & nous choiſirons ceux qui nous paroîtront avoir le plus de rapport avec la ſageſſe & la modération. "Ageſilas ayant vaincu les Atheniens à Coro„née, & ayant appris qu'une grande partie ſe retiroit „dans un temple, il ordonna qu'on les laiſſât aller „ſans les pourſuivre, parce qu'il croyoit qu'il étoit dan„gereux d'attaquer des gens au deſeſpoir, à qui l'on „ôtoit toutes reſſources, qui pouvoient renouveller le „combat, & faire perdre le fruit de la victoire". Ἀγησίλαος ἐν Κορωνείᾳ Ἀθηναίους ἐνίκησεν, ἤγγειλέ τις, οἱ πολέμιοι συνφεύγουσιν εἰς τὸν νεὼν τῆς Ἀθηνᾶς. Ὁ δὲ προσέταξεν ἐᾶν αὐτοὺς οἵ καὶ βούλοιντο ἀπιέναι. Ὡς ἄρα εἴη σφαλερὸν συνπλέκεσθαι τοῖς ἐξ ἀπονοίας ἀναμαχομένοις. *Ageſilaus Athenienſibus ad Coroniam ſuperatis, nunciante quodam, hoſtes in templum confugiunt: juſſit eos abire quòcunque vellent, quòd eſſet periculoſum cum illis manum conſerere, qui ex deſperatione pugnam redintegrarent.* Pol. Strat. Lib. II. pag. 119.

Voici un exemple utile pour tous les généraux & ſurtout pour les françois. "Ariſtide & Themiſtocles „étoient ennemis & chefs chacun d'une faction. Lor„que la guerre des Perſes ſurvint, ils ſe rendirent tous „les deux hors de la ville, & baiſſant leurs mains, les „doigts fermés, ils dirent mutuellement: Depoſons ici no„tre haine juſqu'à ce que la guerre des Perſes ſoit finie; „enſuite ouvrant leurs doigts comme s'ils avoient de-

ſix premiers contiennent les actions des Généraux grecs ; le ſeptieme renferme celles des Généraux

„poſé leur haine dans un trou qu'ils couvrirent ; ils fu„rent toujours de la plus grande union, & par ce „moyen ils vinrent à bout de vaincre les Barbares". Θεμιστοκλῆς καὶ Ἀριστείδης ἐχθρότατοι πάντων ὄντες διεπολιτεύοντο· τοῦ δὲ Πέρσου διαβάντος ἀλλήλων λαβόμενοι, τῆς πόλεως ἔξω προελθόντες, ἐς ταὐτὸν ἑκάτερος τὴν δεξιὰν χεῖρα καθίεντες συνηγμένων τῶν δακτύλων ἐπεφώνουν, τὴν ἔχθραν ἐνταῦθα κατατιθέμεθα ἕως ἂν πρὸς τὸν Πέρσην διαπολεμήσομεν. Ταυτ' εἰπόντες, ἄιροντες τὰς χείρας διαλελυμένων τῶν δακτύλων ὡς δή τι κατατεθεικότες, ἔπειτα συγχώσαντες τὸν βόθρον ἐπανῆλθον, καὶ διετέλεσαν παρὰ πάντα τὸν πόλεμον ὁμονοοῦντες. Ἡ δὲ τῶν στρατηγῶν ὁμόνοια, μάλιστα δὴ τοὺς βαρβάρους ἐνίκησεν. *Ariſtides & Themiſtocles infeſtiſſimis odiis laborantes, diverſas in republica factiones ſequebantur ; at interveniente Perſa, ſe mutuo apprehendentes, & extra civitatem convenientes in unum uterque dextram manum demiſit, atque complicatis digitis acclamarunt : Inimicitias hîc deponimus, donec bellum adverſus Perſam confecerimus. Hæc locuti, manus diſtractis digitis, quaſi odio depoſito ſuſtulerunt. Deinde ſimul obruta fovea redierunt, & per totum bellum in concordia permanſerunt. Maximè vero effectum eſt unanimitate ducum, ut barbari victoriam amitterent.* Id. ib. Lib. I. pag. 67.

Voici un trait d'hiſtoire qui fait auſſi peu d'honneur aux orateurs de la Grece, que celui que nous venons

néraux perſes & aſiatiques; le huitieme celles des généraux romains, & des femmes illu-

de rapporter eſt glorieux pour ſes généraux. "Conon, „ſecourant Pharnabaze contre Ageſilas, qui dévaſtoit „l'Aſie, conſeilla à ce Satrape d'envoyer de l'argent aux „orateurs des villes de la Grece, afin qu'après les avoir „corrompus, il les engageât de perſuader à leurs conci„toyens de déclarer la guerre aux Lacedemoniens. Cela „arriva de même, car les Grecs entreprirent la guerre „de Corinthe, & les Lacedemoniens furent obligés de „rappeller Ageſilas". Κόνων Φαρναβάζῳ συμμαχῶν, Ἀγησιλάου τὴν Ἀσίαν ποιοῦντος, ἔπεισε τὸν Πέρσην χρήσιον πέμψαι τοῖς δημαγωγοῖς τῶν πόλεων τῆς Ἑλλάδος. Οἱ λαβόντες πείσωσι τὰς πατρίδας ἐπιφέρειν τὸν πρὸς Λακεδαιμονίους πόλεμον. Οἱ μὲν βιαθέντες ἔπεισαν· καὶ συνέστη πόλεμος Κορινθιακός. Οἱ δὲ Σπαρτιάται τὸν Ἀγησίλαον ἐκ τῆς Ἀσίας ἀνεκαλέσαντο. *Conon auxilium Pharnabaſo ferens, Ageſilao depopulante Aſiam, ſuaſit Perſæ, ut pecunias mitteret oratoribus civitatum Græciæ, quâ corrupti perſuaderent ſuis civitatibus, ut bellum Lacedemoniis inferrent: qui inducti perſuaſerunt, & bellum exortum eſt Corinthiacum. Sic factum eſt ut Lacedemonii Ageſilaum ex Aſia revocarent.* Id. ib. Lib. I. pag. 109. „Les Thaſiens étant aſſiegés & man„quant de cordes pour oppoſer des machines qui „puſſent arrêter les efforts des ennemis, leurs fem„mes couperent leurs cheveux qui furent employés, „après qu'on en eut fait des cordes". Θάσιοι πολιορκούμενοι μηχανήματα ἐνδὸν τῶν τειχῶν ἐπαναστήσα

illuſtres. Le livre ſixieme & le livre ſeptieme ne ſont pas parvenus dans leur entier jusqu'à nous.

τοῖς πολεμίοις βαλόμενοι, σπάρτων ἠπόρουν, οἷς τὰ μηχανήματα συνδεῖν ἐχρην· αἱ Θασίαι τὰς κεφαλὰς ἀπεκείραντο, καὶ συνδέσμοι τῶν μηχανημάτων ἐγενόντο τῶν γυναίκων αἱ τρίχες. *Thaſii cum oppugnarentur, machinas intra muros hoſtibus opponere volentes, funibus defecerunt, quibus colligare machinas neceſſe erat. Thaſiæ capita raſerunt, & ad colligendas machinas capilli mulierum adhibiti ſunt, & uſurpati.* Id. ib. Lib. VIII. pag. 823. „Les habitans de Chio ayant la guerre avec les Ere„triens, & ne voyant pas de moyen pour leur réſiſter, „firent un traité par lequel ils promettoient de s'en reti„rer, à condition que chacun d'eux pourroit emporter „un manteau & un habit. Les femmes étoient indi„gnées que leur maris fuſſent obligés de fuir ſans ar„mes: mais les hommes alleguant le ſerment qu'ils „avoient fait, elles leur donnerent le conſeil de ne point „mettre bas les armes, & de prendre le prétexte que „dans leur pays une javeline s'appelloit un manteau, „& un bouclier une tunique. Ceux de Chio ayant ſuivi „le conſeil de leurs femmes, en devinrent plus redou„tables aux Eretriens". Χίοις πρὸς Ἐρυθραίους πόλεμος ἦν Λευκονίας πέρι· καὶ δὲ συνέθεντο χῖοι μὴ δυνάμενοι τοῖς πολεμίοις ἀντέχειν, ἐξελθεῖν ὑπόσπονδοι χλαῖναν μίαν ἕκαστος καὶ ἱμάτιον ἔχοντες. Αἱ Χῖαι γυναῖκες ἐχειτλίαζον, εἰ τὰ ὅπλα προέμενοι γυμνοὶ φευξοῦνται. Τῶν δὲ ὀμωμοκέναι φασκόντων, αἱ γυναῖκες συνεβού-

nous. Au reſte il paroît que Polyen avoit exercé pendant un temps la profeſſion de Rhéteur

λευσαν, τὰ μὲν ὅπλα μηδαμῶς ἀφιέναι, λέγειν δὲ ὡς ἔθος αὐτοῖς χλαῖναν μὲν καλεῖν τὸ ξυστόν; χιτῶνα δὲ τὴν ἀσπίδα. Ταῖς γυναιξὶν ἐπείθησαν οἱ Χῖοι, καὶ τὰ ὅπλα καταχόντες φοβερώτεροι τοῖς Ἐρυθραίοις ἐγένοντο. *Chiis adverſus Erythræos bellum erat de Leuconia. Chii cum viderent ſe nullo modo hoſtium impetum ferre poſſe, conceſſerunt ſe facto fœdere exituros, ita ut ſinguli chælenam & tunicam haberent. Chiæ mulieres indignè ferebant, ſi projectis armis nudi fugam peterent. Illis ſe juramentum eâ de re interpoſuiſſe dicentibus, mulieres conſilium dederunt, nequaquam arma deponerent, verum dicerent ſibi moris eſſe chælenam appellare haſtam, & tunicam ſcutum. Chii mulieribus morem geſſerunt, armisque retentis formidabiliores Erythræis extiterunt.* Id. ib. Lib. VIII. pag. 823. Plaçons encore ici le conſeil d'un femme illuſtre, qui ſauva par ſa prudence la vie à bien de ſes concitoyennes: mon ouvrage eſt auſſi fait pour les Dames qui aiment les belles lettres, & la philoſophie; il eſt juſte qu'elles y trouvent des endroits qui intéreſſent leur ſexe. "Une dangereuſe maladie d'eſprit régnoit „parmi les femmes de Milet: pluſieurs, ſans même au„cun ſujet de chagrin, ſe donnoient la mort en s'étran„glant. Une dame conſeilla qu'on expoſât à la place pu„blique, aux yeux de tout le monde, celles qui ſe ſe„roient tuées. Cet avis ayant été approuvé, la fureur des „femmes ceſſa, & la honte d'etre montrées après leur „mort dans un endroit public, les retint plus que n'a-

theur [66]. Polyen avoit écrit quelques autres ouvrages que nous avons perdus.

STRA-

voït pû faire la raiſon. Ἐν Μιλήτῳ τὰς παρθένους μανικὸν πένθος κατέχει. Αἱ πλεῖσαι γὰρ ἀδεμιᾶς ἄσης συμφορᾶς, ἐξαίφνης ἀυτὰς ἀπεβρόχιζον. Μιλησία γυνὴ συνεβούλευσε τὰς ἀπαγχομένας διὰ τῆς ἀγορᾶς ἐκκομίζεσθαι. Τοῦτο κυρωθὲν ἐπέσχε θανατώσας τὰς παρθένους. Τὴν γὰρ μετὰ θάνατον αἰσχυνήν, καὶ τὴν διὰ τῆς ἀγορᾶς πομπὴν ἀ φέρουσαι, τῶν βρόχων ἀπέσχοντο. *Mileti furioſus luctus virgines cepit. Plurimæ enim earum, nulla acceptâ calamitate, ſubito laqueis vitam finiebant. Mileſia quædam fœmina ſuadebat ut ſtrangulatæ per forum efferrentur. Id conſilium omnibus ſuffragiis comprobatum, cohibuit virgines, quo minus ſibi mortem cuperent conſciſcere. Poſt mortem enim ignominiam verentes, & per forum duci non ferentes, à laqueis in poſterum abſtinuerunt.* Id. ib. Lib. VIII. pag. 820.

[66] *Rhetor certe fuit, & genus vitæ forenſe ſecutus, durante adverſus Perſas Parthosque bello, dùm ætate jam provectus caſtra ſequi non valeret.* Fab. Bibl. græc. pag. 283. Suidas donne le titre de rhéteur à Polyen. Πολύαινος, Μακεδὼν ῥήτωρ. Et Polyen dit, dans la préface de ſon huitieme livre: Ὅτι προαιρέσει βίου καὶ λόγου δικανικοῦ χρώμενος, οὐκ ἀμελῶς συνεγράφω ὅσα γένοιτ' ἂν ὠφέλιμα ὑμῖν τε αὐτοῖς, καὶ τῇ Ῥωμαίων ἀρχῇ. *Inſtitutum vitæ & orationis forenſis ſecutus, non indiligenter conſcripſi quæ uſui eſſe poſſint vobis ipſis & Ro-*

## STRABON.

Strabon étoit natif d'Apamée [67], de la Cappadoce, il étudia la grammaire ſous Tyrannion, & Ariſtodeme; la philoſophie ſous Xenarque philoſophe peripateticien: il préfera cependant les dogmes des Stoïciens à ceux d'Ariſtote. Nous avons de cet auteur une géographie diſtribuée en quinze livres: dans les deux premiers il montre combien la connoiſſance de la géographie eſt neceſſaire à un philoſophe; il prouve qu'elle avoit été cultivée par Homere, & par les anciens qui s'appliquoient à la philoſophie; & il apprend pourquoi il s'y eſt adonné après Eratoſthene, Timoſthene, Hipparque, Poſidonius & pluſieurs autres, dont il releve les fautes en paſſant; dans le troiſieme livre Stra-

*manorum imperio.* Et dans la préface du ſecond livre Polyen écrit encore: Καὶ ταῦτα σχολὴν ἂκ ἄγων, ἀλλὰ καὶ δίκας ἐφ' ὑμῶν λέγων. *Idque non in otio, ſed etiam cauſas apud vos dicens.* "J'ai fait ces choſes „non pas dans le loiſir, mais dans le temps que je „plaidois des cauſes devant vous". Mais ce que dit là Polyen n'empêche pas qu'il n'ait pû être militaire. Combien n'y a-t-il pas aujourd'hui de gens de robbe qui ont été officiers autrefois? Il y a pluſieurs ſavans qui ont été dans le ſervice, qui pourroient dire la même choſe que Polyen.

Strabon décrit l'Eſpagne, dans le quatrieme les Gaules, la Grande Bretagne, l'Ecoſſe & les îles qui en ſont voiſines; dans le cinquieme, l'Italie, & les îles qui n'en ſont pas éloignées; dans le ſeptieme, dont la fin eſt perdue, l'Allemagne, la Getie, l'Illyrie, la Cherſoneſe Taurique, & l'Epire; dans le huitieme le neuvieme & le dixieme, la Grece & les îles de l'Archipel; dans le onzieme, le douzieme, le treizieme & le quatorzieme, la partie de l'Aſie en deça du Mont Taurus; dans le quinzieme & le ſeizieme la partie de l'Aſie au de-là du mont Taurus, l'Inde la Perſe, la Syrie, l'Arabie; enfin dans le dix-ſeptieme livre, l'Egypte, l'Ethiopie, Carthage, & les autres provinces que les Romains avoient conquiſes en Afrique, & dans les

67 *Patria fuit Apamea Cappadociæ ſive Ponti civitas, unde Joſepho & aliis Cappadox dicitur: audivit in grammaticis Tyrannionem, atque Ariſtodemum, & hunc in rhetoricis quoque mane, cùm Pomeridianis horis grammatica tradentem auſcultaret: è philoſophis frequentavit Xenarchum Seleucienſem Peripateticum; & cum Boetho ſe in dogmatibus Ariſtotelis exercuit. Attamen Peripateticis amplius probavit Stoicos, ut adverſus Xiliandrum demonſtrat Caſaubonus, non uno loco ſuarum in Strabonem notarum.* Fabr. Bibl. Græc. Tom. IV. pag. 3.

les autres parties du monde [68]. Strabon ne ſe contente pas dans ſon ouvrage de terminer ſimplement la ſituation des lieux: il parle très-ſouvent des mœurs, des uſages, de la religion des peuples dont il fait mention,

[68] *Neque ſimpliciter ſitum locorum nominaque in præſenti opere annotat hic Scriptor, ſed frequentiſſimè inſtituta, mores, politiam, religionem populorum ac rerum exponit, & viros celebres laudat, ut vere haberi poſſit quidam veteris hiſtoriæ ac geographiæ theſaurus, ſingulari judicio ac delectu compoſitus.* Id. ib.

[69] Nous en donnerons ici un exemple dans ce que rapporte Strabon, au ſujet de la fable qu'ont debité tant d'auteurs en parlant de la mort d'Empedocle, qu'on aſſure s'être jeté dans un gouffre de l'Ætna pour qu'on crût qu'il étoit devenu un dieu: mais un de ſes ſouliers d'airain, ayant été rejeté par les flames, découvrit ſa fourberie. Horace même a rapporté cette hiſtoire. "J'ajouterois, dit-il, ce qu'on raconte de la mort „d'Empedocle, qui s'étant mis en tête de paſſer pour „un dieu, ſe jeta de ſang froid au milieu des flames „de l'Ætna: il eſt bien naturel que les poëtes ayent le „droit de périr, quand il leur en prend fantaiſie".

- - - *Dicam, Siculique poëtæ*
*Narraba interitum: Deus immortalis haberi*
*Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam*
*Inſiluit: ſit jus, liceatque perire poëtis.*

Horat. art. Poët. ſub fin.

tion, il donne en abregé l'éloge des grands hommes qu'ils ont eu; de ſorte que ſon livre n'eſt pas ſimplement un ouvrage de géographie [69], mais un recueil hiſtorique très-utile & très-intéreſſant.

Remar-

Les premiers écrivains Chrétiens ne manquerent pas de faire mention du genre de mort d'Empedocle: elle leur fourniſſoit un moyen d'attaquer la vanité des philoſophes, & de flétrir des gens qu'ils n'aimoient pas. C'eſt ainſi qu'aujourd'hui les Théologiens Janſeniſtes & Moliniſtes compilent à l'envi mille fauſſes anecdotes ſur les actions des philoſophes leurs contemporains. Empedocle, dit Tertullien, croyant être un Dieu, aima mieux ſe rôtir dans l'Ætna, que de pourir dans une ſepulture. *Sed enim Empedocles quia ſe Deum delirarat.* - - - - *ne aliquâ ſepulturâ putreſceret, aſſum ſe maluit in Ætnam præcipitando.* Tertul. Lib. de Anim. Cap. xxxj. Strabon en parlant du mont Ætna & du gouffre où l'on dit qu'Empedocle s'étoit précipité, montre qu'il eſt impoſſible, que cela ſoit. Pour connoître la fauſſeté de cette hiſtoire, il n'y a qu'à voir le lieu où l'on veut qu'elle ſoit arrivée Perſonne ne ſauroit approcher de ce gouffre, encore moins y jeter quelque choſe dedans, par la violence du vent, & de la chaleur exceſſive qui en ſortent; car on ſeroit détruit avant que d'arriver à l'ouverture; & lorsqu'il y a quelques intervalles, pendant leſquels, les flames ainſi que les vapeurs ceſſent de ſortir avec véhémence, ils ſont trop courts pour qu'on puiſſe ſurmonter les obſtacles invincibles qui ne permettent pas d'approcher d'aſſez près de ce gouffre

Remarquons ici que, quelque mérite qu'ayent eu les anciens geographes, les modernes l'emportent infiniment ſur eux; & l'on peut dire qu'il y a encore plus d'éloignement

pour s'y précipiter. Entendons parler Strabon lui-même: au reſte nous repeterons encore ici qu'en citant des exemples pris dans les auteurs dont nous parlons, nous choiſiſſons toujours de préference, ceux qui peuvent être ou utiles ou glorieux aux gens de lettres. Qu'importe à un philoſophe, qu'on juſtifie un général d'armée, ou un prince de ce qu'il n'a pas fait tuer dix mille hommes de plus dans une bataille, ou de ce qu'après le gain de cette bataille il n'a pas détruit trois villes, & devaſté une province, dont il pouvoit tirer des contributions, pour contenter la rapacité de ſes ſoldats? Revenons à Strabon, & achevons la juſtification d'Empedocle. Νομίζειν δ' ἐκ τῆς τοιαύτης ὄψεως πολλὰ μυθεύεσθαι, καὶ μάλιστα οἷά φασί τινες περὶ Ἐμπεδοκλέους, ὅτι καθάλλοιτο εἰς τὸν κρατῆρα, καὶ καταλίποι τοῦ πάθους ἴχνος, τῶν ἐμβάδων τὴν ἑτέραν, ἃς ἐφόρει χαλκᾶς. Εὑρεθῆναι γὰρ ἔξω, μικρὸν ἄπωθεν τοῦ χείλους τοῦ κρατῆρος, ὡς ἀνεῤῥιμμένην ὑπὸ τῆς βίας τοῦ πυρός. Οὔτε γὰρ πρόσιτον εἶναι τὸν τόπον, οὔθ' ὁρατόν· εἰκάζειν τε, μηδὲ καταῤῥιφῆναί τι δύνασθαι ἐκεῖσε, ὑπὸ τῆς ἀντιπνοίας τῶν ἐκ βάθους ἀνέμων, καὶ τῆς θερμότητος, ἣν προαπαντᾷν εὔλογον πόῤῥωθεν πρὶν ἢ τῷ σωμάτῳ τοῦ κρατῆρος προσπελάσαι. Εἰ δὲ καταῤῥιφθείη, φθάνοι ἂν διαφθαρὲν πρὶν ἀναῤ-

gnement de Strabon, de Ptolomeé [70], & de quelques autres géographes anciens, à Mr. d'Anville, qu'il n'y en a d'Ariſtote à Newton, & de Platon à Locke.

MAXI-

ἐιφῆναι πάλιν, ὁποῖον παρελήφθη πρότερον. Τὸ μὲν οὖν ἐκλείπειν ποτὲ τὰ πνεύματα καὶ τὸ πῦρ, ἐπιλειπούσης ποτὲ τῆς ὕλης, οὐκ ἄλογον· οὐ μὴν ἐπὶ τοσοῦτόν γε, ὥς ἀντὶ τῆς τοσαύτης βίας ἐφικτὸν ἀνθρώπῳ γενέσθαι τὸν πλησιασμόν. *Hæc autem ex inſpectione ipſos cenſuiſſe multas fabulas eſſe petitas; maximè qualis à nonnullis de Empedocle narratur: cum deſiliiſſe in craterem, ac veſtigium ſui caſus reliquiſſe alterum calceorum, quos geſtabat æreos; hunc enim foris fuiſſe repertum non procul à labro crateris; ſcilicet ſurſum vi ignis ejectum: etenim locum illum neque adiri poſſe, neque conſpici; & conjecturam ſe facere, ne injici quidem poſſe eò quidquàm, ob adverſam ventorum ex profundo ſpirationem, & calorem, quem conſentaneum ſit procul occurrere antequam ad os crateris appropinquetur. Quòd ſi quid omninò injiciatur, multò antè ejus formam corruptum iri quâ erat injectum, quàm ipſum rurſus ejiceretur. Neque verò abſurdum eſſe, deficiente aliquando materiâ, ſpiritus quoque & ignem aliquando ceſſare: ſed eam interniſſionem tantam non eſſe, ut contra iſtam vim accedere homo aliquis poſſit.* Strabo, Lib. VI.

[70] Nous avons déjà parlé de Ptolemée dans l'article de Mr. de Fontenelle. Ce Géographe étoit né à Peluſe; il a été mis mal à propros non-ſeulement au rang des Rois d'Egypte par quelques auteurs, qui avoient

## MAXIME DE TYR.

Maxime de Tyr, appellé ainſi à cauſe de la ville de Tyr où il avoit pris naiſſance, fut un

été trompés par le nom de Ptolemée: mais pluſieurs écrivains l'ont confondu avec un Ptolemée mathematicien & aſtrologue, qui fut attaché à l'Empereur Galba. Le Ptolemée dont nous parlons vécut ſous l'Empereur Marc-Aurele, & prit naiſſance à Peluſe ville de l'Egypte. *Claudius Ptolomæus Ægyptius, Peluſienſis (Arabibus inde Elfelnſi) diverſus non modo à regibus Ægypti hoc nomine cum quorum aliquo nonnulli eum confuderunt, ſed etiam à Ptolomæo mathematico ſive aſtrologo qui Galbæ aſſiduus comes adfuit teſte Plutarcho in Galba; & cum Othone Imperatore in Hiſpania verſatus ſuperfuturum eum Neroni pollicitus eſt, ut narrat Tacitus* Lib. I. hiſt. Cap. xxij. *Noſter floruit ſub M. Aurelio Antonino, teſte Suida, atque ipſo libro VII. magnæ Syntax, pag.* 167. *teſtatur ſe obſervationes Aſtronomicas inſtituiſſe Alexandriæ (unde Alexandrinus Suidæ aliisque appellatur.) ſecundo anno Antonini Pii, qui reſpondet anno Chriſti CXXXIX.* Id. ib.

Les principaux ouvrages de Ptolemée ſur les quels Fabricius porte ſon jugement ſont ſa géographie: Γεωγραφικῆς ὑφηγήσεως; *Geographiæ Lib. VII.* Son ouvrage ſur l'aſtronomie, ou traité du mouvement & de la ſituation des aſtres; Μεγάλη σύνταξις τῆς Ἀστρονομίας, ou ſelon Suidas μέγας Ἀστρονόμος; *Magnæ conſtructionis:* un autre traité aſtronomique intitulé, Τετράβιβλος σύνταξις μαθηματική; *Quadripartitum ſive quatuor libri*

un philoſophe platonicien, qui joignit les qualités de l'eſprit à celles du cœur. Il ne ſe contenta pas d'enſeigner la vertu dans ſes ouvra-

*de apophthegmatibus & judiciis aſtrorum ad Syrum, græcè primùm editi à Joachimo Camerario, cum verſione ſua duorum priorum librorum, & præcipuorum è reliquis locorum, Norimb.* 1535; Un autre livre appelé, le Fruit des livres, καρπός, ſive *fructus librorum*; Camerinus a publié le texte grec de cet ouvrage avec la verſion latine de Jovianus Pontanus: Une chronologie (qui commence a Nabonaſſor,) des Rois d'Aſſyrie, des Medes, des Perſes, des Grecs, des Romains, & qui va jusqu'a l'Empereur Antonin le Pieux; qui a été rétablie & corrigée en partie par Joſeph Scaliger; κανὼν Βασιλέων, *recenſio chronologica regum, à Nabonaſſaro Aſſyriorum, Medorum, Perſarum, Græcorum & Romanorum uſque ad Antoninum Pium - - - - - ex parte reſtituta à Joſepho Scaligero.* Enfin le dernier ouvrage de Ptolemée dont parle Fabricius, & dont il rapporte tout le texte grec & la traduction latine, c'eſt une ample diſſertation ſur les apparitions des étoiles errantes; Φάσεις ἀπλανῶν ἀστέρων, καὶ συναγωγὴ ἐπισημασιῶν; *Inerrantium ſtellarum apparitiones & ſignificationum collectio.* Id. ib.

Nous avons dit dans le quatrieme tome de cet ouvrage, que Copernic détruiſit le ſyſtême de Ptolemée: nous remarquerons ici, que malgré tous les défauts du ſyſtême de ce philoſophe, il falloit cependant être un très-grand aſtronome, pour l'avoir inventé, ſur-tout

ouvrages: mais il la pratiqua exactement. Euſebe, Syncelle, Suidas, diſent qu'il vécut ſous

dans le temps où il vivoit; les ſyſtèmes qu'on avoit formés avant lui n'étant propres qu'à le jetter dans les erreurs les plus groſſieres. Tyco-Brahé (au jugement de Gaſſendi) le plus grand aſtronome qu'il y ait eu, *Aſtronomorum Coriphæus*, donne de grands éloges à Ptolemée: il dit que ce grand homme a été ſi bien inſtruit dans tout ce qui concerne l'aſtronomie, que ſans lui à peine auroit-on aujourd'hui les premieres notions de cette ſcience; *magnus artifex, & de tota re aſtronomica adeo præclarè meritus, ut ſine ejus operibus vix pateret ad hanc artem acceſſus.* Tyco-Brahe Oper. pag. 17.

Quant à Tyco-Brahé il étoit Danois. Il fut d'abord très-bien à la cour du Roi ſon maître: mais il fut disgracié dans la ſuite, par des cabales, & ſans cauſe légitime. Il abandonna ſa patrie, ſe retira à Roſtoc, enſuite à Prague. L'Empereur, qui le protégeoit & qui aimoit les lettres, lui donna une penſion. Ce fut dans cette ville qu'il mourut d'une maladie cauſée par une rétention d'urine, qui ne fut point occaſionnée comme le dit Moreri, par le reſpect qui l'avoit obligé à la ſouffrir dans le caroſſe de l'Empereur, mais pour avoir trop longtemps retenu ſon urine dans un diné chez le Comte de Roſemberg. Gaſſendi, qui a écrit les vies des plus illuſtres aſtronomes, & qui nous en a donné une excellente hiſtoire, rapporte ce fait, dont il étoit bien inſtruit. "Un gentil-homme, dit-il, appellé Min„covitus ayant été invité à manger chez l'illuſtre Com„te de Roſemberg, il mena Tyco avec lui, qui n'urina

ſous l'empire des Antonins & ſous celui de Commode. Nous avons encore de cet auteur qua-

„point avant de ſe mettre à table, ainſi qu'il avoit cou-
„tume de le faire. Comme on buvoit aſſez abondam-
„ment, Tyco ſentit, par la tenſion de ſa Veſſie, qu'il
„ne pouvoit pas continuer d'être longtemps à table:
„cependant par complaiſance pour les convives il y
„reſta encore quelque temps, après quoi il en ſortit, &
„ſe retira chez lui. Mais l'orifice de la Veſſie s'étoit en-
„durci; & la force pour pouvoir répandre l'urine
„avoit été affoiblie, par une trop longue rétention; il
„ſouffrit pendant cinq jours de très-grandes douleurs,
„qui ne lui permirent presque pas de dormir. Après ce
„temps il répandit peu à peu quelques goutes d'urine;
„ſon inſomnie augmenta, la fievre qu'il avoit lui cauſa
„un délire; il refuſa de prendre les remedes que les
„medecins vouloient lui donnet; enfin après avoir ſouf-
„fert encore cinq jours, la nuit d'après il parut plus
„tranquille, & ſon délire n'eut rien que de doux; il
„diſoit ſouvent. *Qu'il ne paroiſſe pas que j'aye vécu inuti-*
„*lement.* Il avoit quelquefois cette penſée, lorsqu'il ſe
„portoit bien, elle le ſoulageoit des peines & des tra-
„vaux qu'il eſſuyoit. Le 24 Octobre le délire ceſſa, &
„il reprit ſa tranquillité ordinaire: mais jugeant à l'épui-
„ſement total de ſes forces, qu'il lui reſtoit encore peu
„d'heures à vivre, & ſentant la mort s'approcher, il
„ſouhaita que les travaux qu'il avoit eſſuyés, & les pei-
„nes qu'il s'étoit données, dans les découvertes qu'il
„avoit faites, tournaſſent à la gloire de Dieu; il re-
„commenda à ſes fils & à ſon gendre d'avoir ſoin qu'el-

quarante & une diſſertations ſur divers ſujets, Διαλέξεις *ſive* λόγοι, *diſſertationes varii argu-*

„les ne périſſent pas, les aſſurant que l'Empereur leur „accorderoit ſa protection à ce ſujet; & il exhorta ſes „diſciples à ne point ceſſer leurs études; il parla de „ſon ſyſtème, & des difficultés qui ſe rencontrent dans „celui de Copernic; il remercia ſes amis des ſoins „qu'ils s'étoient donnés pour lui, & mourut avec la „plus grande fermeté, âgé de cinquante quatre ans & „dix mois.". Voici pour ceux qui entendent le latin, qui ſeront bien aiſe d'entendre parler Gaſſendi lui-même. *Fuit ergo octobris dies* 13. *cùm ab illuſtri Roſemberchio invitatus nobilis Mincovitus, Tychonem ſecum ad cœnam deduxit. Priusquàm conſiderent, non emiſit Tycho, ut pro more habebat, urinam; quo effectum eſt, ut cùm paulo largiùs inter cœnandum biberetur, tendi veſicam ſenſerit, providerit que non poſſe ſe diù admodum trahere cœnam. Quare aliquantiſper quidem, ſed denique tamen nihil, moratus conviviorum leges è menſa abiit, ac domum petiit. Verum oriſicio veſicæ obturato, & vi expultrice præ nimia retentione, labefacta, urinam jam tum reddere non potuit. Graviſſimi exinde cruciatus, ac in iis toti dies quinque penitus inſomnes tranſacti; cœpit non tam fluere, quam interpeditè ſtillare urina, ac non tam ſomnus placidus, quam continens importunorum inſomniorum ſeries ſucceſſit. Vigebat ſimul interna febris, unde & conſecutum paulatim delirium etiam vigiliam fecit inquietam. Exaſperabat interim malum, quod medicorum rationem victus præſcribentium audiens non foret; nec, ſi quid luberet, ac depoſceret, ferret patienter repulſam. Fuere autem alii dies quinque*

*argumenti.* La premiere de ces diſſertations roule ſur la nature de Dieu ſelon Platon, περὶ

*per hæc incommoda exacti; nocte inſequente, eaque extrema, tranquillè ſatis ſe habuit. Nihilque non ſuave per delirium fuit. Varia inter viſa, quibus fuit affectus, hæc in verba creberrimè, quaſi qui carmen texit, erupit:* Ne fruſtra vixiſſe videar. *Nempe hæc illum cogitatio ſubierat ſæpe numero, quaſi lenimentum laborum quos magnos, variosque obibat. - - - - - - Succedente die, quæ fuit ut jam attigi, 24, ſolutum quidem delirium, ſuaque animo reſtituta ſerenitas: verum ea fuerat morbi conflictatio, ut effœtis jam viribus, multis ſupereſſe horis non valuerit. Mortem imminere jam ſentiens optavit labores ſuos in Dei gloriam cedere; filiis, generoque mandavit, ne perire eos ſinerent, maximeque fulti præſidio Imperatoris optimi, cui futuros curæ nullus dubitaret. Studioſos adhortatus eſt, ne exercitationes intermitterent; & cum Keplero tabularum maturationem commendaret, meminiſſetque hærentem illum opinioni Copernici tribuere ſoli eam energiam, quæ phyſica cauſa circumductionis Planetarum ſit; epicyclosque illorum omneis ſic ſoli connectat, ut quisque ſemper periodum ſuam in centri cum ſole congreſſu abſolvat. Quæſo te, inquit, mi Joannes, ut quando quod tu ſoli pellicienti, ego ipſis Planetis ultro affectantibus & quaſi adulantibus tribuo, velis eadem omnia in mea demonſtrare hypotheſi, quæ in Copernicana declarare tibi eſt cordi. Aderant tùm Pragæ illuſtris & generoſus Cricus Brahe Suecus, Comes Wittehoruius, & regis Poloniæ Conſiliarius, qui ob cognationem generis antiquam, Tychonem ſummè deperibat, quique ab usque morbi principio ab illo non diſceſſerat, ac per horas*

περὶ τοῦ τις ὁ Θεὸς κατὰ Πλάτωνα, *quid ſit deus ſecundum Platonem.* Dans la ſeconde, Maxime

*lecto aſſidens qua opus erat, eum ſublevabat, animosque amanter addebat. Tycho ergo ad eum converſus, & gratias egit pro tanto affectu, & rogavit ut cognationem totam ſalvere extremum juberet ſuo nomine. Deinde, ut verbis Snellianis hoc dicam, victa natura inter conſolationes, preces, & ſuorum lacrymas placidiſſimè expiravit.* Tycon. Brah. Vit. Gaſſendo auct. Lib. V. pag. 206. & ſeq.

Gaſſendi réfute enſuite les bruits ſans fondement que l'on avoit fait courir ſur la mort de Tyco-Brahé, qu'on diſoit avoir péri par le poiſon que lui avoient fait donner quelques courtiſans jaloux de ſon mérite & de ſa faveur. Gaſſendi dit que ces bruits étoient deſtitués non ſeulement de toute vérité, mais même de toute vraiſſemblance. *Atque is quidem fuit Tychonis vitæ exitus: nam quod alioquin rumor in Dania, Norvegia, ac alicubi etiam per Germaniam percrebruit, fuiſſe eum veneno, aulicorum quorumdam invidia, ſublatum, veriſimilitudine caret. Complevit autem annos non plureis, quam 54. cum menſibus præciſe 10. breve tempus, ſi ætatem ſpectes, quam potuerat attingere, quamque tot inertes plerumque aſſequuntur; at prolixum tamen ſi rerum præclarè actarum magnitudinem æſtimes; quarum fama erit apud homines, donec amore rerum cœleſtium tenebuntur.* Id. ib.

Dans le ſyſtème de Tyco-Brahé le firmament, ou la ſphére des étoiles fixes, eſt la partie du monde la plus éloignée; la terre occupe le centre de cette ſphére, & le reſte de l'eſpace qui eſt entre deux étant libre & très-fluide eſt le lieu où les planetes font leur mou-

me examine, ſi l'on doit rendre une injure par un autre injure. Περὶ τοῦ εἰ τὸν ἀδικήσαντα ἀντα-

vement. On entend facilement ce ſyſtème lorsqu'on comprend celui de Copernic, dont nous avons parlé amplement dans le quatrieme volume de cet ouvrage. Si au lieu du cercle qui paſſe par le ſoleil dans le ſyſtème de Copernic, on en tire un autre qui paſſe par la terre, il n'y aura point de différence entre ces deux ſyſtèmes; car pour lors le ſoleil ſera au milieu, ou dans le centre du ſyſtème, & les planetes ſe trouveront placées comme dans celui de Copernic: ainſi Tyco-Brahé ſemble n'avoir fait autre choſe que renverſer le ſyſtème de Copernic, auquel il reprochoit trois grandes difficultés. La premiere conſiſte en ce que quoiqu'on évite dans ce ſyſtème ce qui eſt ſuperflu & contradictoire dans celui de Ptolemée, & qu'on ne pêche pas contre les regles mathématiques, on heurte cependant les principes les plus évidens de la phyſique, en ſuppoſant que la terre, qui eſt un corps groſſier, lourd, pareſſeux, & par conſequent peu propre au mouvement, ſe meut cependant de trois mouvemens avec autant d'uniformité que les luminaires céleſtes. La ſeconde difficulté, c'eſt que ce ſyſtème ne s'accorde point avec l'Ecriture, qui en pluſieurs endroits établit la ſtabilité de la terre. Enfin la troiſieme difficulté c'eſt que la capacité qui eſt entre l'orbe de Saturne & la huitieme Sphére eſt comme immenſe: cependant dans le ſyſtème de Copernic elle eſt ſuppoſée ſans aucun aſtre. Quoique Gaſſendi n'ait rien decidé en faveur des deux ſyſtèmes modernes, il paroît cependant qu'il avoit beaucoup

ἀντιδικητέον, *utrum referenda ſit injuria.* Ce diſcours de Maxime de Tyr eſt ſi beau, que Rhenanus a cru qu'il ſuffiſoit pour faire finir toutes les guerres qui durent depuis ſi long-tems parmi les Chretiens, s'ils vouloient y faire quelque attention. *Sermo tam ſanctus, tam pius, tam chriſtianus, ut ſi hic auribus vulgo crebrius inculcetur, facile futurum ſperem, ut inſanis iſtis bellorum tumultibus, quibus chriſtiani inter nos concurrimus, aliquando finis imponatur. Beat. Rhenan. præf. ad Max. Tyr.* Comment Rhenanus a-t-il pu eſperer que l'ouvrage d'un philoſophe païen, pût produire ſur les cœurs des chretiens ce que n'ont pu opérer depuis près de dix-huit cents ans, les préceptes de leur divin Legislateur ?

Il

d'inclination, pour celui de Tyco-Brahé, qu'il regardoit comme le plus grand aſtronome qu'il y ait jamais eu.

Copernic naquit à Thorn, ville de la Pruſſe, qu'on nomme aujourd'hui Royale, en 1478. Gaſſendi qui a écrit ſa vie ainſi que celle de Tyco-Brahé, lui donne de grandes louanges : il dit que ce fut un homme également reſpectable par ſes connoiſſances & par ſa probité ; qu'on ne pouvoit ébranler ni par crainte ni par prieres, lorsqu'il ſoutenoit une cauſe qu'il croyoit juſte. *Nicolaus Copernicus natus eſt Thorunæ vulgò* Thorn,

Il y a de quoi être épouvanté, & en même temps de quoi admirer la clémence de Dieu, lorsqu'on voit que les Chrétiens ſe ſont auſſi éloignés de la nouvelle loi, que les Juifs avant leur deſtruction, avoient négligé de pratiquer exactement l'ancienne. Si St. Paul & St. Pierre revenoient ſur la terre, reconnoitroient-ils pour Chrétiens ceux qui ſe le diſent aujourd'hui? Au lieu de la pureté des mœurs ils trouveroient un affreux libertinage; ils verroient l'adultere regardé comme une galanterie, la vengeance conſiderée comme le point le plus eſſentiel à l'honneur, la prodigalité comme une qualité attachée à la gloire, le mépris des pauvres & des malheureux comme un attribut de la nobleſſe & du rang; enfin le menſonge com-

*quod eſt Boruſſiæ, nobile, amplumque, ac olim etiam emporio non incelebre oppidum - - - - - cum probitatis fideique antiquæ foret jus, & æquum rigidè tueretur, & deflecti ab eo nec metu, nec vi, nec prece, nec pretio ullatenus poſſet.* Gaſſen. in Vit. Copern. pag. 39. & 40. Ce véritable & illuſtre philoſophe mourut l'an mil-cinq-cent-quarante-trois. *Animam Deo reddidit die Maji 24, anno MDXLIII. cùm foret jam menſibus & diebus quinque ſeptuagenario major.* Id. ib. Quant a Tyco-Brahé il mourut l'année mil-ſix-cent un.

comme une ſage diſſimulation, & la mauvaiſe foi comme une politique utile. Les changemens faits dans les dogmes & dans les cérémonies de la religion paroîtroient aux ſaints Apôtres auſſi oppoſés au chriſtianisme, que les vices mis à la place de la vertu ; ils n'auroient pas moins de peine à reconnoître dans un pontife romain accompagné de gardes & de courtiſans, leurs ſucceſſeurs, que dans de riches & puiſſans prelats leurs anciens compagnons & leurs diſciples St. Marc, St. Luc, & Timothée. Ce ſont pourtant ces Pontifes & ces prélats qui s'elevent tous les jours contre des *gens* de lettres ſimples dans leurs mœurs, modeſtes dans leur conduite, presque toujours mal partagés des biens de la fortune, bons citoyens, compatiſſans pour les malheureux, enfin n'ayant gueres d'autre défaut que celui de ne pas connoître aſſez combien les avantages de l'eſprit & du génie ſont au deſſus de

71 *Inter utiliſſima veterum monumenta, & quæ temporum injuriam bona fortuna evaſiſſe aliquis gaudeat; referri merito debet* ἀνθολόγιον, *ſive* florilegium, ἐκλόγων ἀποφθέγματων, ὑποθηκων, electorum apophthegmatum, præceptorum, *quod ex omni ſcriptorum, quingentorum circiter, poëtarum & proſariorum genere, ſtudio in-*

de ceux que donnent le haſard de la naiſſance, & le préjugé du rang. Si j'étois en Eſpagne ou en Portugal, quelque honnête Inquiſiteur me feroit bruler à la gloire de Dieu, *Ad majorem Dei gloriam*, pour avoir dit des verités, dont la clarté eſt auſſi lumineuſe que celle du ſoleil, & dont il n'y a que le plus ignorant fanatisme qui puiſſe obſcurcir la ſplendeur.

STOBEE.

C'eſt bien avec raiſon que le ſavant Fabricius, dit que l'on doit placer les ouvrages de Stobée parmi les plus utiles monumens des anciens, que l'injure des temps a épargnés [71]. Celui qui eſt intitulé Recueil des ſentences, des préceptes & des apophthegmes, a été recueilli dans les écrits de plus de cinq cents auteurs illuſtres, ſoit poëtes, ſoit hiſtoriens, orateurs, philoſophes, grammairiens: & ce qui rend cette collection

*credibili, in uſus filii ſui Epimii ſive Septimii, per locos communes omnis philoſophiæ, moralis maxime ac naturalis, libris quatuor digeſſit Joannes Stobæus, Στοβαῖος, quem viri docti malunt latinè dicere Stobenſem, à Stobis Macedoniæ ſecundæ civitatis quam patriam illi fuiſſe exiſtimant.* Fab. Bibl. græc. Tom. IV. pag. 667.

tion plus précieuſe, c'eſt que nous avons perdu les ouvrages de la plus grande partie des écrivains dont Stobée rapporte non-ſeulement

7° Nous placerons ici quelques uns de ces préceptes recueillis avec choix & avec intelligence par Stobée: nous ne prendrons pas les plus longs, mais ceux qui nous paroiſſent contenir en peu de mots d'excellens principes de morale. Ils ſont ſi clairs, ſi précis, ſi aiſés à retenir, que nous les croyons infiniment plus utiles que tous les ouvrages métaphyſiquement alembiqués, remplis de *concetti* & de penſées obſcures, qu'on publie depuis quelque temps ſur la morale; comme s'il falloit employer des phraſes bien recherchées & des penſées bien ſublimes pour dire aux hommes qu'ils doivent aimer la vertu, qu'elle ſeule peut les rendre heureux, en éloignant les remords qui accompagnent toujours le vice, & qui ne peuvent jamais être entierement effacés dans les cœurs les plus corrompus. Il n'eſt rien de ſi ſingulier, & en même temps de ſi ridicule que de vouloir prouver géométriquement à un homme, qu'il ne doit pas faire à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fit: en vérité ſi quelque choſe étoit capable de nuire aux philoſophes c'eſt de parler de la vertu, de la ſageſſe, & de la probité comme d'un problème difficile à réſoudre. Venons aux préceptes de Stobée.

„Les hommes ſont naturellement nés pour aimer la „vertu: mais l'appas des richeſſes les ſéduit de cent „façons différentes, & leur fait abandonner les vrais „biens pour les faux. Quiconque s'attache à acquérir

lement les ſentimens 72, mais des paſſages uès-conſidérables; enſorte que nous pouvons conſidérer Stobée comme un auteur à qui

„de l'argent eſt entraîné malgré lui dans les éveneinens „les plus dangereux". Κατ' ἀυτοὺς μὲν ἄνθρωπος πρὸς ἀρετὴν γεγόνασιν. Πλοῦτος δὲ ἐπ' ἀυτὸν τρέπει. Φάρμακα δὲ εἰς κακίαν ἔχει μυρία. Καὶ δόξαν ἀγαθοῦ προθεὶς, οὐκ ἔχοντας ἀπάγει τῶν ἀληθεςάτων. Οὐκ ἐᾷ δὲ ἐπ' ἀυτῷ φρονεῖν τὸν ἄνθρωπον, ἀλλ' εἰς τὰ ἔξω φέρει καὶ κ τῶν τυχαίων, καὶ ἀυτομάτων ἀναρτᾷ. *Homines natura quidem ad virtutem nati ſunt, ſed divitiæ illos ad ſe convertunt, infinita ad malitiam habentes pharmaca. Divitiæ falſa boni opinione propoſita à veriſimis abducunt. Hominem cui hærent ſapere non permittunt, ſed rapiunt eum ad externa, & à fortuitis temerariisque eventibus animos ſuſpendunt.* Stob. Floril. Serm. XCI. pag. 508.

„Il n'eſt aucun bien ni plus honnête ni plus durable „que la vertu". Τῆς ἀρετῆς δὲν κτῆμα σεμνότερον, δὲ βεβαιότερὸν ἐςὶ. *Virtute nulla poſſeſſio nec honeſtior nec durabilior eſt.* Id. ib. pag. 4.

„Lorsqu'on a acquis la vertu pendant la jeuneſſe, on „la conſerve dans la vieilleſſe; elle eſt préferable aux „richeſſes, à la nobleſſe, & beaucoup plus utile. Un „homme qui a de la probité vient à bout de ce qui „eſt impoſſible aux autres: il n'eſt point épouvanté „des choſes qui inſpirent de la terreur aux ames vul„gaires; il fuit l'oiſiveté & le travail eſt pour lui un

qui nous devons la connoiſſance d'un nombre d'autres que nous ignorerions abſolument ſans lui.

J'ai

„plaiſir". Ἡ δὲ τῆς ἀρετῆς κτῆσις, οἷς ἂν ἐκριβῶς ταῖς διανοίαις συναυξηθῇ, μόνη μὲν συγγηράσκει. Πλούτου δὲ κρείττων, χρησιμωτέρα δ' εὐγενείας ἐστίν. Τὰ μὲν τοῖς ἄλλοις ἀδύνατα, δυνατὰ καθίστησι τὰ δὲ τῷ πλήθει φοβερὰ θαρσαλέως ὑπομένουσα. Καὶ τὸν μὲν ὄκνον, ψόγον τὸν δὲ μόνον, ἔπαινον ἡγουμένη. *At virtutis poſſeſſio, quibus ſincera in animo adoleverit, ſola conſeneſcit, divitiis potior, utilior etiam nobilitate. Eadem, quæ aliis impoſſibilia videntur, poſſibilia facit. Ea verò quæ vulgo terrori ſunt, fortiter ſuſtinet. Ac otium quidem probro, laborem vero laudi ducit.* Id. ib. pag. 5.

„Une vie qui dépend de la fortune reſſemble à un „torrent impétueux, rempli de fange, difficile à traverſer, „roulant ſes eaux avec un grand bruit, & ayant un „cours inégal". Ὁ τύχῃ βίος συμπεπλεγμένος, ἔοικε χειμάῤῥῳ ποταμῷ. Καὶ γὰρ ταραχώδης, καὶ ἰλύος ἀνάμεστος, καὶ δυσέμβατος, καὶ τυραννικὸς, καὶ πολύηχος, καὶ ὀλιγοχρόνιος. *Fortunæ vita implicata, ſimilis eſt torrenti; eſt quippe turbulenta & limo repleta, ingreſſu difficilis, violenta, & obſtrepens, & momentanea.* Id. ib.

„Iſocrate dit qu'un homme ſage doit ſe reſſouvenir „des choſes paſſées, exécuter prudemment les préſentes, „& prévoir les futures". Ἰσοκράτης εἶπεν, ὅτι τὸν χρηστὸν καὶ ἀγαθὸν ἄνδρα δεῖ τῶν μὲν προγεγενημέ-

J'ai ſouvent réfléchi quels ſeroient les livres que devroit avoir un homme de lettres qui ne ſeroit pas en état d'en avoir beaucoup

νων μεμνῆσθαι, τὰ δὲ ἐνεστῶτα πράττειν, περὶ τῶν μελλόντων φυλάττεσθαι. *Iſocrates dixit, quod frugi bonumque virum conveniat anteactorum meminiſſe, præſentia vero agere, de futuris autem cavere.* Id. ib. Placons encore ici une excellente plaiſanterie d'Iſocrate, & qui peut être fort utile aux jeunes gens qui veulent s'appliquer aux belles-lettres & à la philoſophie. Un grand parleur nommé Careon voulant être reçu dans l'école d'Iſocrate, cet orateur lui demanda un double ſalaire: celui-ci en voulut ſavoir la raiſon. C'eſt répondit Iſocrate parce que je me fais payer pour t'apprendre à parler, & pour t'enſeigner à te taire. Ἰσοκράτης ὁ ῥήτωρ καρεῶνός ὄντος λάλου, καὶ σχολάζειν αὐτῷ βουλομένου διττοὺς ἤτησε μισθούς. Τοῦ δὲ αἰτίαν πυθομένου, ἕνα, ἔφη μὲν, ἵνα λαλεῖν μάθῃ, τὸν δ' ἕτερον, ἵνα σιγᾷν. *Iſocrates orator, cum locutelius quidam nomine Careo in diſciplinam ejus recipi vellet, duplicem mercedem poſtulavit. Illi verò cauſam interroganti dixit, alteram quidem peto, ut loqui diſcas, alteram autem ut tacere.* Id. ib. pag. 218.

Iſocrate naquit à Athenes, la premiere année de la quatre-vingt-ſixieme Olympiade, quatre-cens trente ſix ans avant Jeſus-Chriſt. Nous avons encore aujourd'hui pluſieurs diſcours de cet orateur qui ſont écrits avec autant de clarté que de douceur & d'élé-

coup & à qui la mediocrité de ſa fortune ne permettroit d'en raſſembler qu'un très-petit nombre. Je les réduirai à douze : parmi les auteurs grecs, Homere, Diodore de Sicile, Plutarque, Zonare, Athenée, & Stobée ; parmi les latins, Ciceron, Virgile, Horace, Pline, Tite Live, & l'ouvrage du Pere Petau intitulé *Rationarium temporum*. Avec ces douze auteurs on peut réſoudre & éclaircir toutes les queſtions qui peuvent concerner l'antiquité, & même celles qui regardent les onze premiers ſiecles depuis la naiſſance du Meſſie. Si à ces douze ouvrages on en joint ſix autres françois, on trouvera à peu près de quoi avoir une connoiſſance raiſonnée de ce qui s'eſt paſſé jusqu'à notre tems : l'hiſtoire de France de Mezerai, celle de la Chine du Pere de Halde, les Voy-

gance. Iſocrate ſe laiſſa mourir de faim par le chagrin qu'il eut de voir ſa patrie presque détruite par Philippe : il n'auroit pas eu beſoin d'avoir recours à un moyen auſſi long & auſſi pénible pour s'ôter la vie, s'il avoit veçu de nos jours, & qu'il eut entendu pluſieurs diſcours qu'on prononce dans les Académies comme des piéces d'une éloquence ſublime ; malheureuſement il n'y avoit point à Athenes de pareilles ſociétés où quelque Macedonien nouvellement aggregé pût abréger les jours d'Iſocrate & l'empêcher de recou-

voyages de Chardin en Perſe, l'hiſtoire des Turcs par Calcondile, traduite en françois, & continuée par Mezerai, Boileau, & Racine. Il faut à ces dix-huit livres ajouter une Bible grecque des Septante: je n'oſe dire, l'ouvrage que je donne ici en faveur des gens de lettres qui manquent de livres, & des perſonnes qui aimant les ſciences & ne ſachant ni le grec ni le latin, veulent connoître ce qu'ont dit ceux qui poſſedant ces langues, ont écrit ſur tous les differens genres de littérature, & ſur les divers ſiſtèmes des philoſophes anciens & modernes.

73 Revenons à Stobée: il compoſa ſon ouvrage pour l'inſtruction de ſon fils Epimius; & pour lui donner un arrangement également facile & utile, il diſtribua ſous différens points de vue tous les apophthegmes, toutes

rir a l'inanition: il avoit nonante-huit ans quand il mourut.

73 C'eſt ce qu'on voit par le titre de ſon ouvrage, & par pluſieurs autres endroits où Stobée s'addreſſe à ſon fils. Ἰωαννοῦ Στοβαιοῦ Ανθολόγιον πρὸς Ἐπίμιον υἱον, ἤτοι ἐκλογῶν, ἀποφθεγμάτων ὑποθηκῶν, βιβλίον. *Joannis Stobæi florilegium, ad Epimium filium, ſive ſelectarum ſententiarum, ſcitè breviterque dictorum, præceptorum ad vitam ſpectantium liber.*

toutes les ſentences & tous les paſſages qu'il recueilloit. Par exemple le premier diſcours porte pour titre, *Comment on doit vivre pour vivre vertueux*; le ſecond eſt intitulé de *la malice*, le troiſieme de *la prudence*, le quatrieme de *l'imprudence*, le cinquieme de *la temperance*, le ſixieme de *l'intemperance;* ainſi de tous les autres diſcours, qui chacun roulent ſur un ſujet different. Il y a cent vingt-quatre de ces diſcours, qui forment le premier volume in folio, des Oeuvres de Stobée: le ſecond Volume contient les deux livres qui ſont intitulés les *Eglogues phyſiques:* ces églogues ne different des diſcours du premier volume, qu'en que ce celles du premier livre ſont ſeulement ſur des matieres de phyſique, & que celles du ſecond livre ſont ſur des points de morale. La premiere églogue concerne *les Dieux & les choſes divines*, la ſeconde *les nombres*, la troiſieme *la providence divine dans le gouvernement du monde*, la quatrieme *la juſtice de Dieu dans la punition des mauvaiſes actions des hommes;* la cinquieme *la néceſſité que tout ſoit fait ſelon la volonté des Dieux*, la ſixieme *le deſtin*, la ſeptie-

74 Ἰωαννοῦ Στωβαιοῦ Φυσικῶν γνώμων Ἐκλογὴ. *Joannis Stobæi eclogæ phyſicæ, liber prior.* - - - - -

ſeptieme *la fortune*, la huitieme *la nature*, la neuvieme *Venus & l'amour*, la dixieme *les premiers principes & les élemens*, la onzieme *la matiere*, la douzieme *l'idée*, la treizeme *les cauſes*, la quatorzieme *les corps & leurs Sections*, la quinzieme *les figures & les couleurs*; ainſi du reſte. Il y a cinquante & un chapitres dans le premier livre des églogues, qui porte le titre 74 *d'églogues phyſiques*, & huit chapitres dans le ſecond livre qui eſt intitulé *églogues morales*. Ces deux livres ſont egalement remplis de paſſages de differens auteurs célebres, ainſi que l'eſt le premier ouvrage, dont nous avons déjà parlé, & qui forme le premier volume.

On voit combien le recueil que Stobée nous a laiſſé doit nous paroître précieux, puiſqu'il répare une partie de la perte que nous avons faite de tant d'ecrits, dont la barbarie & l'injure des temps nous ont privés. Nous avons placé dans les remarques qui ſont ici quelques unes des ſentences qui forment le recueil des apophthegmes; nous en mettrons encore quelques autres, extraites

Ἐκλογῶν Ἀποφθεγμάτων ὑποθήκων βιβλίον δευτέρον.
*Joannis Stobæi eclogæ ethicæ, liber poſterior.*

tes 75 des deux livres des églogues, & nous n'oublierons pas de remarquer que le fameux argu-

75 Voici le germe du ſiſtême de Leibnitz. „La mo„nade eſt un principe ſimple de tous les êtres, qui con„tient tous les nombres, & qui n'eſt contenu par au„cun; qui engendre tous les nombres, & qui n'eſt engen„dré par aucun; car tout ce qui eſt engendré eſt impar„fait, parce qu'il croît & decroît; c'eſt ce qui n'arrive „point à ce qui eſt parfait. Tout ce qui croît eſt donc augmenté par la vertu & le pouvoir de la monade; & „tout ce qui eſt détruit l'eſt par ſa propre foibleſſe, par„ce qu'il n'eſt plus conſervé par la monade. Voila une „image de l'être ſupreme, que l'on appelle Dieu". Ἡ γὰρ μονὰς ὅσα πάντων ἀρχὴ καὶ ῥίζα ἐν πᾶσιν ἐστὶν, ὡς ἂν ῥίζα, καὶ ἀρχή, ἄνευ δὲ ἀρχῆς ἀδὲν. Ἀρχὴ δὲ ἐξ ἀδενὸς, ἀλλ' ἐξ αὐτῆς, εἴ γε ἀρχὴ ἐστὶ τῶν ἑτέρων μονάς, ὅσα οὖν ἀρχὴ, πάντα ἀριθμὸν ἐμπεριέχει ὑπὸ μηδενὸς ἐμπεριεχόμενη, καὶ πάντα ἀριθμὸν γεννᾷ ὑπὸ μηδενὸς γεννωμένη ἑτέρου ἀριθμοῦ, πᾶν δὲ τὸ γεννώμενον ἀτελὲς καὶ διαιρετὸν, καὶ αὐξητὸν, καὶ μειώτον· τῷ τελείῳ, οὐδὲν τούτων γίγνεται. Αὕτη οὖν ὥτα, κατὰ τὸ δυνατὸν σοὶ ὑπὸ γέγραπται τῷ Θεῷ εἰκών. *Monas omnium principium, radix, atque origo, absque vero principio nihil. Initium autem eſt non principii ſed alterius. Monas ergo principium, omnemque numerum continet â nullo contenta, omnemque gignit numerum nullo numero genita. Quidquid utique genitum, imperfectum, dividuum creſcens atque decreſcens. Ei verò quod perfectum horum nihil accidit. Id ſane quod augeſcit, virtute mona-*

argument de Mr. Paſcal ſur la religion, n'eſt qu'une imitation de l'opinion de Stobée ſur l'im-

*dis augetur; evaneſcit autem imbecillitate propria, cum ulterius monadem capere nequeat. Hæc tibi, ô Tati, pro viribus imago dei ſubſcripta ſit.* Stob. Eclog. Lib. I. pag. 27.

Si l'on en croit Stobée, le ſiſtéme de Pythagore ſur les nombres ſera beaucoup plus raiſonnable que celui qu'on lui attribue, & que tous les auteurs prétendent qu'il a ſoutenu. „J'entends, *dit Stobée*, aſſurer par un „grand nombre de Grecs, que Pythagore a cru que „tous les êtres tiroient leur origine & leur exiſtence „des nombres: mais ce philoſophe n'a pas dit que les „êtres fuſſent engendrés & produits par les nombres, „mais qu'il s'étoient engendrés & produits ſelon les „nombres. Car de même que le nombre premier eſt le „premier dans l'ordre, de même les choſes qui exiſtent „ſont contées & arrangées ſelon cet ordre, & appelées pro„duites par le premier nombre, le ſecond, &c.". Je m'étonne que ce paſſage de Stobée ait échappé à tant d'écrivains modernes, qui ont parlé du ſiſtème de Pythagore. Il eſt vrai que ce que dit ici Stobée eſt contredit ſi autentiquement par tant d'auteurs anciens, qu'il ſemble qu'il a cherché à corriger le ſiſtème de Pythagore, & qu'on doit moins s'en rapporter à lui qu'à tant d'écrivains qui l'avoient précedé. *Λέγεν καὶ συχνὸς μὲν Ἑλλήνων πέπεισμαι φάναι Πυθαγόραν ἐξ ἀριθμοῦ πάντα φύεσθαι, αὐτὸς δὲ ὁ λόγος ἀποροῦσας ἔρχεται, πῶς ἃ μὴ δὲ ἐστὶν ἐπινοῆσαι, καὶ ἀγέννα δὲ οὐκ ἐξ ἀρίθ-*

l'immortalité de l'ame. Mr. Paſcal dit, que ſi la religion eſt véritable nous courons tous

μου, κατὰ δὲ ἀριθμὸν ἔλεγε πάντα γίγνεσθαι. Ὅτι ἐν ἀριθμῷ τοξι πρώτη, ἧς μετουσία, καὶ ἂν τοῖς ἀριθμητοῖς πρῶτον τε καὶ δεύτερον, καὶ τ' ἄλλ' ἀ ἐπομένως τέτακται. *Equidem per multos Græcorum audio dicere Pythagoram ex numeris oriri cuncta cenſuiſſe: ille verò non ex numeris, ſed ſecundum numeros oriri cuncta dicebat. Ut enim numerus ordinem primus habet, ita quæ numerantur hujus ratione prima, ſecunda, ac deinceps dicuntur.* Stob. Eclogæ phyſ. Lib. I. pag. 27.

Plaçons encore ici les ſentimens de tous les anciens philoſophes ſur la matiere: c'eſt une citation très-utile, parce qu'elle offre d'abord ce qu'il faut aller chercher dans pluſieurs livres. Thalès, Pythagore & tous les philoſophes jusqu'aux Stoïciens, ainſi qu'Heraclite, ont dit que la matiere étoit fluide, variable. Democrite rendit les atomes inaltérables, & admit le vuide avec les atomes. Ariſtote & Platon prétendirent, que la matiere étoit exempte par elle même de forme, de figure, & de qualité, mais qu'elle étoit le réceptacle de toutes les formes, & que ſemblable à une mere elle pouvoit toutes les produire. - - - - Zenon diſoit, que la matiere premiere étoit la cauſe de tous les êtres qui exiſtent dans la nature; il ajoutoit que cette matiere n'augmentoit ni ne diminuoit jamais; mais que ſes parties ſe diviſoient, prenoient un nouvel arrangement, & que c'étoit cette variation qui produiſoit ce que quelques perſonnes appellent le deſtin. - - - - Chryſippe le

tous les risques poſſibles en n'en ſuivant pas les préceptes; & que ſi elle eſt fauſſe, il ne peut

Stoïcien prétendoit, que la matiere premiere avoit produit tout ce qui exiſtoit, qu'elle étoit éternelle, qu'elle ne prenoit aucun accroiſſement, ni aucune diminution, mais qu'elle étoit ſéparable & diviſible dans ſes parties; ainſi les ſubſtances ou les corps, périſſoient ou ſubſiſtoient ſelon que les parties de matiére dont ils étoient compoſés reſtoient unies, ou ſe ſéparoient. - - - - Les Stoïciens diſoient que le corps & la matiere étoit la même choſe. Poſidonius vouloit que la nature & la matiere de l'univers n'euſſent aucune qualité par elles mêmes, mais que cependant on apperçût toujours dans elles quelques qualités par la figure. Οἱ ἀπὸ Θαλεῶ καὶ Πυθαγόρᾳ, λέγω δὴ τοὺς μέχρι τῶν Στοϊκῶν καταβεβηκότας σὺν Ἡρακλείτῳ τρεπτὴν, καὶ ἀλλοιωτὴν, καὶ μεταβλητὴν, καὶ ῥευστήν, ὅ ἦν δὲ ὅλης τὴν ὕλην ἀπεφήναντο. Οἱ ἀπὸ Δημοκρίτου ἀπαθῆ τὰ πρῶτα τὴν ἄτομον καὶ τὸ κενόν. Πλάτων καὶ Ἀριστοτέλης τῆν ὕλην σωμάτο εἰδῆ, ἄμορφον, ἀνείδεον, ἀσχημάτιστον, ἄποιον ὅσον ἐπὶ τῇ ἰδία φύσει, δεξαμένην δὲ τῶν εἰδῶν, καὶ οἷον τιθήν, καὶ ἐκμαγεῖον, καὶ μητέρα γίγνεσθαι. - - - Οὐσίαν δὲ εἶναι τὴν τῶν ὄντων, πάντω πρώτην ὕλην ταύτην δὲ πᾶσαν ἀΐδιον, καὶ οὔτε πλείω γιγνομένην, οὔτε ἐλάττω. Τὰ δὲ μέρη ταύτης οὐκ ἀεὶ ταῦτα διαμένειν, ἀλλὰ διαιρεῖσθαι, καὶ συγχεῖσθαι. Διὰ ταύτης δὲ διαθεῖν τὸν τοῦ παντὸς λό-

peut nous arriver rien de fâcheux de les avoir pratiqués. Cet argument eſt commun

γον, ὃν ἔνιοι εἱμαρμένην καλοῦσιν, οἱονπερ καὶ ἐν τῇ γονῇ τὸ σπέρμα. - - - Τῶν κατὰ ποιότητα (Χρυσίππῳ Στωικῷ) ὑφισαμένων πρώτην ὕλην ταύτην δὲ ἄϊδιον οὔτε αὔξησιν οὐτε μείωσιν ὑπομένουσαν διαίρεσιν δὲ καὶ σύγχυσιν ἐπιδεχομένην κατὰ μέρη, ὥστε φθοράς γίγνεσθαι ἐκ τῶν μερῶν εἴς τινα οὐ κατὰ διαίρεσιν, ἀλλὰ κατὰ ἀναλογίαν τῇ συγχύσει τινῶν γινόμενων ἔκ τίνος. - - - - Οἱ Στοϊκοὶ σῶμα τὴν ὕλην ἀποφαίνονται. Ἔφησεν δὲ ὁ Ποσειδώνιος, τὴν τῶν ὅλων οὐσίαν καὶ ὕλην, ἄποιον καὶ ἄμορφον εἶναι. Καθ' ὅσον οὐδὲν ἀποτεταγμένον, ἴδιον ἔχει σχῆμα οὐδε ποιότητα κατ' αὐτήν. Ἀεὶ δ' ἔν τινι σχήματι, καὶ ποιότητι εἶναι, διαφέρειν δὲ τὴν οὐσίαν τῆς ὕλης τὴν οὖσαν κατὰ τὴν ὑπόστασιν ἐπινοίᾳ μόνον. *Thaletis & Pythagoræ ſectatores uſque ad Stoïcos, una cum Heraclito, mutabilem ac fluentem totam materiam poſuerunt: Democritus illæſa prima, atomum & inane: Ariſtoteles & Plato corpoream, formæ, figuræ, & qualitatis per ſe expertem, receptaculum tamen formarum, ac velut matrem fieri. - - - Zeno naturam dixit omnium quæ ſunt primam materiam, quæ tota ſit æterna, nec vel creſcat, vel decreſcat. Partes quidem hujus non eaſdem ſemper manere, verum ſeparari, & commiſceri: ac per hanc univerſi rationem, quam nonnulli fatum vocant tanquam ſemen diſcurrere. - - - - Chryſippus Stoïcus eorum quæ qualitate conſtarent, primum*

mun au Turc comme au Chrétien : il faut avoir prouvé auparavant d'une maniere invin-

*dixit materiam, eamque æternam, nec creſcentem, nec decreſcentem, ſed ſeparationem & miſtionem in partibus recipientem, ſic ut illæ tum ſeparatæ intercant, tum inter ſe proportione miſtæ exiſtant. - - - - - Stoïci corpus faciunt materiam. Poſidonius aiebat univerſi naturam atque materiam qualitate quidem formæ carere, quatenus figuram certam, vel qualitatem per ſe non habet: ſemper tamen in figura & qualitate aliqua cerni; naturam autem à materia ſecundum ſubſtantiam duntaxat cogitatione ſeceni.* Joannis Stobæi Eclog. phyſ. Lib. I. pag. 29. & 30.

Voici un paſſage qui prouve que les Païens éclairés n'ont jamais reconnu qu'une ſeule divinité, & qu'ils ont regardé ce qu'on diſoit des autres dieux comme une allégorie des attributs de cette ſeule & unique divinité. „Par Jupiter, dit Stobée, il faut entendre l'univers en„tier, qui eſt l'être des êtres vivans, le Dieu des dieux. „Jupiter eſt l'ame toute-puiſſante qui produit tout, par„ce que tout ce qui eſt produit eſt l'ouvrage de cette „ame. On appelle Jupiter Ζεὺς, (comme qui diroit „*vivifiant*,) & c'eſt lui qui donne la vie à tout. On le „nomme encor Δία, (*propter* à cauſe,) parce qu'il eſt la „cauſe par la quelle toutes les cauſes exiſtent. Enfin „ſi quelques perſonnes appellent Jupiter, Ζεὺς, & quel„ques autres Δία, c'eſt pour indiquer la nature de Dieu „qui étant l'auteur & l'ame de la vie eſt bien defini par „ce nom". Ζεὺς οὖν ὁ πᾶς κόσμος, ζῶον ἐκ ζώων,

vincible la verité du chriſtianiſme, ſans cela le Turc ſe ſervira de l'argument de Paſcal pour reſter Turc. Il n'en eſt pas de même de ce que dit Stobée de l'immortalité de l'ame,

καὶ θεὸς ἐκ θεῶν. Ζεὺς δὲ καὶ καθο νοῦς, ἀφ' ἧ προφέρει πάντα, ὅτι δημιουργεῖ τοῖς νοήμασιν. Ζεὺς μὲν ἓν φαίνεται ὀνομάσθαι ἀπὸ τοῦ πᾶσιν δεδωκέναι τὸ ζῆν. Δία δὲ αὐτὸν λέγουσιν, ὅτι πάντων ἐστὶν αἴτιος, καὶ δι' αὐτὸν τὰ πάντα. Οἱ μὲν γὰρ ζεύα, οἱ δὲ Δία καλοῦσιν. Συντιθέμενα δὲ εἰς ἕν, δηλοῖ τὴν φύσιν τοῦ Θεοῦ. Ὃ δὴ προσήκειν φαμὲν ὄνομα τῷ ὅλῳ τὲ εἶναι ἀπεργάζεσθαι. Οὐ γὰρ ἐστιν ἡμῖν καὶ τοῖς ἄλλοις πᾶσιν, ὅσις ἐστὶν αἴτιος μᾶλλον τοῦ Ζῆι, ἢ ὁ ἄρχων τὲ καὶ βασιλεύων τῶν πάντων. *Jupiter quidem totus mundus dicitur, animal ex animalibus, numen ex numinibus compoſitum. Jupiter enim ſupra mens omnia producens, quando quidem omnia ſunt mentis opera. At* Ζεὺς *quidem videtur appellatus, quod vitam omnibus tribuat;* Δία *vero vocant, quoniam ſit omnium cauſa per quam fiunt. Si quidem alii* Ζεύα, *alii* Δία *nuncupant; ea porro ſimul compoſita naturam Dei indicant, quo quidem vitæ auctor meritò compellatur. Etenim præcipua nobis ac reliquis omnibus vivendi cauſa ſit, princeps atque rex univerſi.* Stobæi Eclog. Lib. I. pag. 1. Il n'eſt rien de ſi clair que ce que dit Stobée; la pluralité des dieux eſt anéantie, ils ne ſont que des modes ou des êtres produits, ainſi que les autres créatures, par le principe premier, général & vivifiant l'univers. Il eſt vrai que Sto-

l'ame, car ſon raiſonnement regarde également tous les hommes. „Il eſt juſte, *dit-*
„*il* [76], mes amis, de penſer que ſi l'ame eſt
„immortelle, non-ſeulement nous devons
„pren-

bée en définiſſant la nature de Dieu ne dit rien qu'un Spinoſiſte ne puiſſe dire. Ζεύς οὖν ὁ πᾶς κόσμος, ζῶον ἐκ ζώων, καὶ θεὸς ἐκ θεῶν. *Jupiter quidem totus mundus dicitur, animal ex animalibus, numen ex numinibus:* ces paroles ſemblent n'être qu'un commentaire de ces deux propoſitions de Spinoſa: *Omnis ſubſtantia eſt neceſſario infinita.* Prop. VIII. *Præter Deum nulla dari, atque concipi poteſt ſubſtantia.* Prop. XIV. Nous avons déjà remarqué pluſieurs fois dans cet ouvrage, que l'idée que presque tous les philoſophes anciens avoient eue de la divinité, à laquelle ils donnoient le nom d'ame de l'univers, reſſembloit beaucoup à la ſubſtance générale & unique de Spinoſa, dont les autres êtres n'étoient que des modifications. Cette ſubſtance étoit, eu égard a nos corps & a nos ames, ce qu'étoit Jupiter ou l'univers: *Animal ex animalibus, numen ex numinibus.* Ζεὺς οὖν ὁ πᾶς κόσμος, ζῶον ἐκ ζώων. *Jupiter quidem totus mundus dicitur.*

[76] Ὦ ἄνδρες, δίκαιον διανοηθῆναι ὅτι εἴπερ ἡ ψυχὴ ἀθάνατος, ἐπιμελείας δὴ δεῖται οὐχ ὑπὲρ τοῦ χρόνου τούτου μόνον, ἐν ᾧ καλοῦμεν τὸ ζῆν, ἀλλ' ὑπὲρ τοῦ παντὸς. Καὶ ὁ κίνδυνος νῦν δὴ καὶ δόξη ἂν δεινὸς εἶναι, εἴ τις αὐτῆς ἀμελήσει. Εἰ μὲν γὰρ ἦν ὁ θανάτος τοῦ πάντος ἀπαλλαγή, ἔρμαιον ἦν τοῖς κακοῖς ἀποθανοῦσι, τοῦ τε

„prendre ſoin de ce qui la regarde pour le „temps preſent, mais encore pour celui qui „doit venir; & l'on ne peut ſans un grand „danger négliger ce qui la concerne. Si „l'ame périſſoit par la mort, les coupables „ſeroient fort heureux, puiſqu'ils ſeroient „également délivrés de la vie & de leurs „crimes: mais puisqu'il y a grande appa„rence que l'ame eſt immortelle, il n'y a „aucune reſſource pour elle après la mort, ſi „elle n'eſt pas vertueuſe, car elle ne porte „avec elle dans l'autre vie que les bonnes & „les mauvaiſes actions, qui ſont les ſeules „choſes qui lui cauſent ou du bien ou du „mal". Voilà un argument où il n'y a rien à répondre: ou l'ame eſt immortelle ou elle ne l'eſt pas. Si elle eſt mortelle, que risquons-nous

σῶματος ἅμα ἀπηλλάχθαι, καὶ τῆς αὐτῶν κακίας, μετὰ τῆς ψυχῆς. Νῦν δὲ ἐπει δὴ ἀθανάτος φαίνεται οὖσα, οὐδεμία ἂν εἴη ἀποφυγὴ κακῶν, οὐ δὲ σωτηρία, πλὴν τῷ ὡς βελτίστην τε καὶ φρονιμωτάτην γενέσθαι. Οὐδὲν γὰρ οὐκ ἄλλο ἔχουσα εἰς ᾅδου ἡ ψυχὴ ἔρχεται πλὴν τῆς παιδείας τε καὶ τροφῆς· ἃ δὴ καὶ λέγεται μάλιστα ὠφελεῖν, ἢ βλάπτειν τὸν τελευτήσαντα, εὐθὺς ἐν ἀρχῇ τῆς ἐκεῖσε πορείας. *O viri juſtum eſt cogitare, ſi anima ſit immortalis, eam non ſolum temporis hujus in quo vivere dicimur, verum etiam univerſi gratia curatione plurimùm in-*

nous de ſuivre la vertu? Mais ſi elle eſt immortelle, que ne risquons-nous pas à ne pas pratiquer cette même vertu? Si au lieu de l'immortalité de l'ame, on met à la place la religion, cet argument devient défectueux, parce que le Turc, qui n'eſt pas perſuadé du Chriſtianisme dit naturellement: ſi le Mahometisme n'eſt pas bon, que risqué-je à le ſuivre? & s'il eſt bon, que ne risqué-je pas? Le Perſan, le Chinois, le Japonois font le même raiſonnement; ainſi l'argument de Paſcal peche par un point très-eſſentiel; puisque celui qui le fait doit déjà être perſuadé que la religion chretienne eſt la ſeule bonne, ſans cela il ne peut dire. Si la religion n'eſt pas vraie que risqué-je, car un homme qui en profeſſe une autre peut lui répondre: Vous

*digere. Nam grave periculum fore putandum eſt, ſi quis neglexerit animam. Si enim mors totius diſſolutio eſſet, nimirum improbi lucrarentur, cum & à corpore, & ab eorum pravitate cum anima liberarentur. Nunc autem cum anima immortalis appareat, nulla ſupereſt malorum declinatio, nulla ſalus, niſi ut optima & prudentiſſima fiat: nihil enim anima aliud, cum migrat ad manes, ſecum transfert præter eruditionem & educationem, quæ quidem ſtatim in principio transmigrationis illius plurimùm vel prodeſſe vel obeſſe dicuntur.* Joan. Stob. Eclog. phyſ. Lib. I. pag. 135.

Vous risquez beaucoup, puisqu'il en eſt une véritable, & que vous ſerez puni pour ne l'avoir pas ſuivie. Soit donc que vous ſuiviez votre religion, ou que vous ne la ſuiviez pas, vous ſerez également damné. Les Catholiques tiennent tous les jours ce même diſcours aux Proteſtans, les Proteſtans aux Sociniens, les Sociniens aux Anabaptiſtes, les Anabaptiſtes aux Quacres, les Quacres aux Moliniſtes, les Moliniſtes aux Janſeniſtes, les Janſeniſtes aux philoſophes qui ſe moquent des convulſionnaires, & qui tâchent de préparer une heureuſe demeure à leur ame en pratiquant la vertu le plus exactement qu'ils le peuvent.

L'on

77 *Ipſe (Stobæus) quis fuerit vel quando vixerit, neque usquam prodidit, neque alium qui id annotaret & nos doceret habuit. Facile tamen universi ejus operis ratio & textura, & quòd nusquam ſacris vel chriſtianis ſcriptoribus utitur, etiam in illis argumentis quæ ſunt ab ipſis pulcherrimè expoſita, demonſtrat ipſum fuiſſe à chriſti nomine alienum. Non longiſſimè quoque duxerim eum abfuiſſe à temporibus Themiſtii philoſophi; hic enim omnium qui à Stobæo laudantur ætate ultimus fuiſſe cognoſcitur.* Fab. Bibl. græc. Tom. 4. p. 666.

L'on ignore préciſément le temps où a vécu Stobée 77 : mais l'on croit que c'eſt au commencement du cinquieme ſiecle. Cependant les auteurs les plus modernes, dont parle Stobée, ſont Porphire, Jamblique & Themiſtius. Il n'y a aucun doute que Stobée n'ait été païen : on en voit une preuve claire dans ſon ouvrage, où parmi tant de paſſages de differens écrivains il n'en a jamais rapporté aucun d'un auteur chrétien.

## THEMISTIUS.

Themiſtius naquit 78 dans un petit village de la Paphlagonie : il fut inſtruit par ſon pere

78 *Themiſtius Paphlago ex loco ignobili, philoſophi Eugenii nobilis filius, quem ſenem defunctum oratione celebravit. Eloquentiæ laude clariſſimus ob eam cognominatus eſt* Εὐφραδὴς : *non in orationibus modo ſuis, ſed in commentariis quoque ac paraphraſibus diſertiſſimus ſcriptor ac lucidus & omnia ad felicitatem intelligentiæ revocans. Juvenis ad modum, cùm ſub egregia diſciplina, atque in Ponto aſiæ, litteris & philoſophia eſſet imbutus, commentarios in Ariſtotelem compoſuit, ſtatim ſimul ac auctore invito in manus hominum venerunt, probatos eximiis etiam philoſophis atque diligenter lectos ac laudatos ab iis qui philoſopho vel intelligendo vel illuſtrando dederunt operam.* Fab. Bibl. græc tom. 4. pag. 1.

pere Eugene très-bon philoſophe. Themiſtius joignit l'étude de l'éloquence à celle de la philoſophie. Nous avons encore trente-trois Oraiſons de cet auteur ſur divers ſujets, écrites avec beaucoup de pureté. Il nous reſte auſſi une paraphraſe de Themiſtius ſur

79 Παραφράσις τῶν ὑστέρων Ἀναλυτικῶν. *Paraphraſis Lib. I. & II. poſteriorum analyticorum Ariſtotelis latinè vertit poſt Boëthium, cujus analytica ex Themiſtio expreſſa habemus. Hermolaus Barbarus patricius Venetus, dedicavit Sixto IV. Pontifici Max. anno* 1480. - - - - Παραφράσις τῶν περὶ ψυχῆς. *Paraphraſis librorum Ariſtotelis de anima: Paraphraſis in librum tertium poſt Hermolaum Barbarum, qui univerſos interpretatus eſt, & dedicavit Georgio Merulæ Statielenſi, anno* 1480, *cum opuſculis Bonaventuræ Philoſophicis de calore, de via lactea, &c. Ante Bonaventuram verterat Ludovicus Nogarola Comes qui Scholia etiam adjunxit. Venet.* 1570. Ce Comte Nogarola Italien étoit un très-ſavant homme; c'eſt lui qui nous a donné la premiere traduction latine de l'ouvrage d'Ocellus Lucanus, qu'il publia avec le texte grec, qu'il accompagna de quelques notes très-utiles.

ſur quelques 79 livres d'Ariſtote. Le ſavant Fabricius a donné le texte & la traduction de dix huit lettres du philoſophe Libanius 80 adreſſées à Themiſtius, qui n'avoient point encore été publiées, & qu'on ne trouvoit pas avec les autres de Libanius. Fabricius nous

80 Le philoſophe Libanius fut un homme de beaucoup de mérite, ami de l'Empereur Julien; car ce prince, quoique le plus grand Souverain de l'univers, avoit des amis, non pas de nom, mais d'effet, & pour les quels il conſerva toujours les manieres les plus douces, & les plus généreuſes. L'hiſtoire nous apprend que ce prince ne dit jamais rien à ceux qui l'approchoient, qui pût les bleſſer dans la moindre choſe: il les combla de biens, *in amicos liberalis:* il traita ſes ſujets comme ſes amis, diminua les impôts autant qu'il put. *In provinciales juſtiſſimus; & tributorum, quatenus fieri poſſet, repreſſor.* Il fut affable envers tout le monde; *Civilis in cunctos.* Eut. Lib. X. Après cela peut-on s'étonner qu'un Prince tel que Julien ait véritablement cheri les philoſophes, qu'il prit pour ſes amis, & qu'il approcha de ſa perſonne? Nous avons une fort belle édition in folio des lettres de Libanius, faite à Amſterdam: les ſentimens qu'on trouve dans ces lettres ſont véritablement dignes de l'ami de Julien.

nous apprend que c'eſt en partie à Olearius & en partie à Mr. de la Croſe [81], qu'il étoit redevable des mauuſcrits de ces lettres.

MONSIEUR,

*Votre très-humble &c.*

[81] *Libanii ad Themiſtium epiſtolæ XVIII. pleræque nunc primùm editæ ex MSS. quorum copiam partim Godfrido Oleario τῷ Μακαρίτῃ, partim eruditiſſimo viro M. Veiſſerio de la Croſſe, debeo cum meâ verſione.* Fab. Bibl. græc. præf. ad lectorem.

Mr. de la Croze fut d'abord Benedictin à Paris; ayant eu quelque déſagrement dans ſon couvent il paſſa en Allemagne, & après avoir ſejourné quelque temps dans divers endroits il ſe retira à Berlin. Son mérite le fit conſidérer non-ſeulement à la ville, mais encore à la cour. La feu Reine, qui favoriſoit les gens de lettres, l'honora de ſa protection. Nous poſſédons différens ouvrages en latin & en françois de Mr. de la Croze; nous avons déjà parlé de quelques uns, ſon hiſtoire du Chriſtianiſme des Indes eſt un très-bon livre. Mr. Jordan diſciple de Mr. de la Croze a écrit ſa vie, dans laquelle il y a des anecdotes littéraires intéreſſantes. Mr. de la Croze fut fort ſavant dans les langues orientales; grand ennemi des Jeſuites,

qui ne furent pas moins les ſiens, & qui ne manquerent pas de lui reprocher d'avoir changé de religion: la choſe étoit dans les regles. Mr. de la Croze à ſon tour répondit aux Jeſuites qu'ils avoient alteré & détruit le véritable Chriſtianiſme. Ce ſera toujours la réponſe de ceux qu'on accuſera d'avoir quitté leur ancienne religion: les Proteſtans qui deviennent Catholiques diſent qu'ils abandonnent des novateurs pour retourner dans le giron de l'ancienne Egliſe, & les Catholiques qui ſe font Proteſtans prétendent qu'ils ſe ſéparent d'une communion où l'on a entierement perdu de vue la religion des premiers ſiecles; chacun fait valoir l'antiquité de ſon côté, c'eſt un argument que tout le monde s'approprie. Je reprochois un jour à Amſterdam, à un Chrétien de s'être fait Juif: Ha Mr. me dit-il, j'ai pris la loi que Dieu a donnée lui même: des vûes d'intérêt avoient plus fait ſur lui que le Deuteronome.

FIN DU TOME VIII.

502539